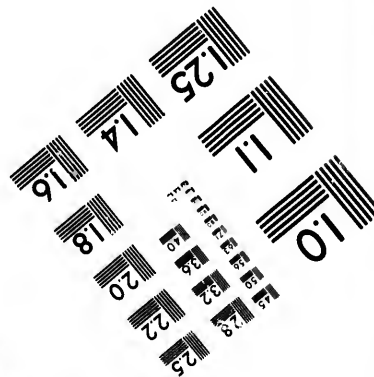
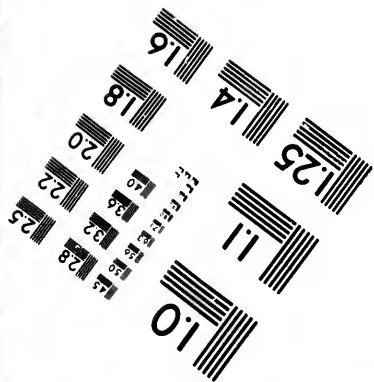
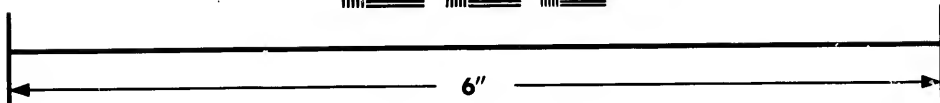
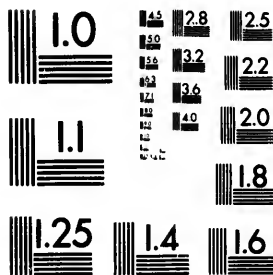


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 12.8 25
16 32
18 22
20

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
01
57

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

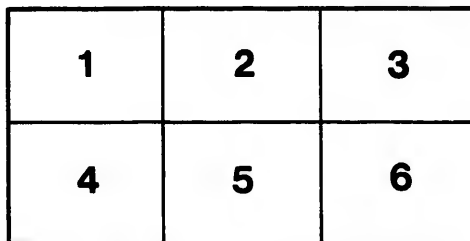
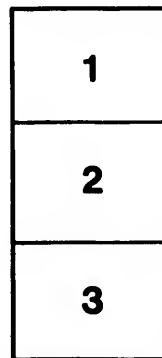
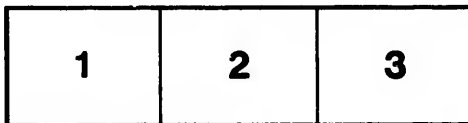
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
mage

rrata
to

pelure,
n à

32X

LHI

D

TO

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME QUATRIÈME.

L

Ce
d
o
le
M
&

Pa

HÔT

A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

C O N T E N A N T

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

T O M E Q U A T R I È M E.



A P A R I S,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. D C C. L X X X.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





L'H
D

SE

L I

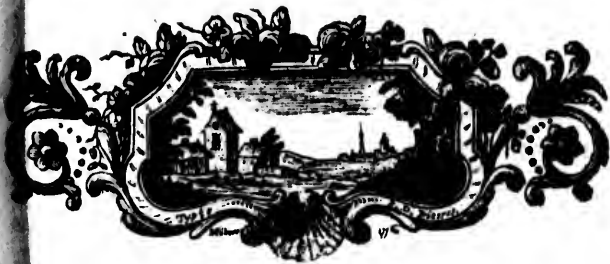
C

Voye

L'ÉMU
de grand
sentimen

Tome

67525



A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.

ASIE.

LIVRE PREMIER.

Iles de la mer des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Voyages & infortunes de François Pyrad.

L'ÉMULATION, source de tant de vertus & de grandes entreprises, paraît avoir été le premier sentiment qui porta les marchands de Bretagne,

Pyrad,

Tome IV.

A

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Pyrard.

à marcher sur les traces des Portugais & des Espagnols. Depuis près d'un siècle l'Europe avait retenti des exploits de ces deux nations. Les Indes orientales étaient devenues leur proie, & l'on ne parlait qu'avec admiration des richesses qu'ils tiraient continuellement de ce fond inépuisable, sans que les Français, leurs plus proches voisins, aspirassent encore à les partager. Une compagnie formée à Saint-Malo, à Laval, à Vitré, entreprit, suivant les termes de l'auteur (1), de sonder le gué & de chercher le chemin des Indes pour aller puiser à la source. Elle équipa, dans cette vue, deux navires, dont l'un de quatre cens tonneaux, nommé le *Croissant*, était sous la conduite de *la Bardelière*; l'autre nommé le *Corbin* de deux cens, sous celle de François *Grou* du *Clos-Neuf*. *Pyrard*, qui s'embarqua sur le second, ne s'attribue pas d'autre motif que le désir de voir des choses nouvelles & d'acquérir du bien. Ce désir lui coûta cher. Jamais voyage n'offrit une plus grande variété d'infortunes, & jamais le malheur ne parut s'attacher à un homme avec plus d'obstination.

On arriva le 17 novembre 1601 à Sainte-Hélène. Cette île est au seizième degré du sud, à six cens lieues du cap de Bonne-Espérance. Son air & ses

(1) Le voyageur *Pyrard* dont on suit ici la relation.

Portugais & des
l'Europe avait
nations. Les
leur proie, &
n des richesses
ce fond iné-
leurs plus pro-
à les partager.
Lalo, à Laval, à
de l'auteur (1),
chemin des Indes
équipa, dans
l'un de quatre
fant, était sous
autre nommé le
François Grou-
embarqua. sur le
motif que le désir
d'acquérir du
Jamais voyage
d'infortunes,
s'attacher à un

Sainte-Hélène
sud, à six cens
Son air & ses

ici la relation.

eaux, qui sont d'une pureté admirable, ses fruits
& la chair de ses animaux rétablirent la santé
de tous les malades. On partit pour s'avancer
vers le cap de Bonne-Espérance. Trois jours après
on doubla les *Abrolhos*, qui sont des bancs &
des écueils vers la côte du Brésil, auxquels les
Portugais ont donné ce nom, pour tenir les voya-
geurs en garde contre le danger. Ce nom signifie
ouvrez les yeux; conseil nécessaire à ceux qui se-
raient tentés de s'y engager, parce qu'il leur serait
fort difficile d'en sortir.

On croyait s'avancer vers le cap de Bonne-
Espérance, & l'on voyait déjà sur les flots cette
espèce de roseaux, qui sont joints dix ou douze en-
semble par le pied; sans compter une multitude
d'oiseaux blancs tachetés de noir, que les Portugais
ont nommés *manches de velours*, & qui commen-
cent à se montrer à cinquante ou soixante lieues du
cap; lorsque dans une nuit obscure, dont l'horreur
était redoublée par la pluie & par un grand vent,
le *Corbin* se trouva fort près de terre, & n'au-
rait pas évité de se briser contre des rochers qui
avançaient dans la mer, si quelques matelots
ne s'étaient aperçus du danger. On se hâta de
prendre le large, & d'avertir le général par
un coup de canon. Le jour suivant fit remarquer
qu'on avait passé le cap de Bonne-Espérance, &
qu'on avait devant le yeux le cap des *Aiguilles*.

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Pyrard.

Pyrard observe qu'il porte ce nom, parce que vis-à-vis le cap, les aiguilles ou compas de mer demeurent fixes & regardent directement le nord, sans décliner vers l'est ni l'ouest, & qu'après l'avoir doublé, elles commencent à décliner au nord-est.

L'intention du général était de prendre sa route par le dehors de l'île *Madagascar*. Mais l'ignorance de son pilote lui fit suivre d'abord la terre de Natal, qu'il eut le bonheur, à la vérité, de passer sans tempête, quoiqu'elles y soient très-fréquentes depuis les 33^e degrés jusqu'au 28^e. Mais le 7 février s'étant aperçu qu'il s'était trompé, & s'obstinant à vouloir repasser la même côte pour retourner sur ses traces, il exposa les deux vaisseaux à tout ce que les flots ont de plus redoutable dans cette mer. Une tempête, qui dura quatre jours, présenta mille fois à Pynard toutes les horreurs de la mort. Elle ne cessa que pour jeter les gens du *Corbin* dans une autre inquiétude. Non-seulement ils avaient perdu de vue le général, mais apercevant un grand mâle qui flottait autour d'eux, ils ne doutèrent pas que ce ne fut celui du *Croissant*, & que ce malheureux vaisseau n'eût été submergé. Ils étaient épuisés de fatigues, & la plupart accablés de maladies. Grout du Clos-Neuf, leur capitaine, proposa de prendre terre, parce que son pilote,

om, parce que
compas de mer
tement le nord,
st, & qu'après
t à décliner au

prendre sa route.

ar. Mais l'igno-

d'abord la terre

à la vérité, de

es y soient très-

s jusqu'au 28°.

çu qu'il s'était

epasser la même

es, il exposa les

flots ont de plus

e tempête, qui

le fois à Pyrard

Elle ne cessa que

dans une autre

vaient perdu de

at un grand ma-

e doutèrent par

, & que ce mal-

ergé. Ils étaient

part accablés de

leur capitaine,

que son pilote,

qui était Anglais, n'avait jamais fait le voyage des Indes. On le supplia d'aller au plus près. C'était apparemment l'île de Madagascar. Mais cette entreprise même n'était pas sans danger, parce que dans tout l'équipage, il n'y avait qu'un canonier flamand qui eut quelques connaissances des côtes, & qu'on avait peu de confiance en ses lumières. A trente ou quarante lieues de l'île la mer parut changer. Elle était jaunâtre & fort écumeuse, couverte de châtaignes de mer, de cannes, de roseaux & d'autres herbes flottantes. Ce spectacle ne cessa point jusqu'au rivage. Enfin l'on découvrit la terre le 18 février, & le 19 au matin on jeta l'ancre dans la baie de Saint-Augustin. Pyrard marqua sa situation à vingt-trois degrés & demi au sud, sous le tropique du Capricorne.

Pyrard.

Vers le milieu du même jour, on vit paraître un grand vaisseau, qui fut bientôt reconnu pour le *Croissant*. Il avait été beaucoup plus maltraité que le *Corbin*, & la plus grande partie de son équipage était malade. Pendant qu'on travaillait à réparer les vaisseaux, il ne fut pas difficile de se procurer des vivres. Après quelques incertitudes qui venaient de leur défiance, ils convinrent, par divers signes, de fournir toutes sortes de provisions pour de petits cizeaux, des

Pyrard.

couteaux & d'autres bagatelles, dont ils paraissent faire beaucoup de cas. Ainsi l'on se trouva bientôt dans une grande abondance de bestiaux, de volailles, de lait, de miel & de fruits. Pour deux jetons ou pour une cuillère de cuivre ou d'étain, on obtenait d'eux une vache ou un taureau; mais leur industrie n'allant pas jusqu'à châtrer les animaux, il ne fallait espérer d'eux ni bœufs ni moutons. Un grand bois, qui bordait la rivière, servait de promenade, pendant le jour, à ceux qui avaient la force de marcher. Ils trouvaient quantité de petits singes, un nombre surprenant de toute sorte d'oiseaux, sur tout des perroquets de divers plumages, & diverses espèces de fruits, dont quelques-uns étaient fort bons à manger. Malgré tous ces secours, on avait à combattre une chaleur si ardente, qu'avec des bas & des fouliers on ne laissait pas d'avoir les jambes & les pieds brûlés: ce qui non-seulement empêchait de marcher, mais causait souvent des ulcères difficiles à guérir. Les mouches & d'autres insectes volans étaient une incommodité dont il fallait se défendre nuit & jour. D'un autre côté, les matelots, après avoir jeûné sur la mer, se livraient à leur appétit sans discrétion, & se remplissaient de viandes, dont l'excès de la chaleur rendait la digestion difficile. Aussi, loin de se rétablir, la plupart furent

dont ils paraif-
 fi l'on se trouva
 nce de bestiaux,
 de fruits. Pour
 re de cuivre ou
 ache ou un tau-
 unt pas jusqu'à
 it espérer d'eux
 bois, qui bor-
 enade, pendant
 rce de marcher.
 ſinges, un nom-
 ſeaux, ſur tout
 ges, & diverſes
 uns étaient fort
 ecours, on avait
 te, qu'avec des
 pas d'avoir les
 non-seulement
 fait ſouvent des
 ouches & d'au-
 e incommodité
 & jour. D'un
 avoir jeûné ſur
 tit ſans discrè-
 les, dont l'ex-
 eſtion difficile
 plupart furent

attaqués d'une fièvre chaude, qui les emportait
 dans l'espace de deux ou trois jours. Quarante-
 un Français moururent de leur intempérance
 ou du scorbut. On avait employé ſix ſemaines
 au travail, & les vaiſſeaux ſe trouvèrent en état
 de remettre à la voile.

On leva l'ancre le 15 mai, avec ſi peu de
 conſiance ſur l'état des deux vaiſſeaux, qu'au
 lieu de penſer au terme du voyage, on ſe pro-
 poſa de gagner les îles de Comorre, où les
 fraîchiſſemens ſont plus ſains pour les malades.
 On les découvrit le 23, à onze degrés & demi
 d'élevation du ſud, entre l'île de Madagascar
 & la terre-ferme d'Afrique. Ces îles ſont peu-
 plées de différentes nations de la côte d'Éthio-
 pie, de Cafres, de Mulâtres, d'Arabes & de
 Perfans, qui ſont tous profeſſion de la religion
 mahométane, & qui ſont en commerce avec les
 Portugais de Mozambique, dont elles ne ſont
 éloignées que d'environ ſoixante-dix lieux.

Grout du Clos-Neuf, capitaine du *Corbin*,
 ne s'était pas rétabli ſi parfaitement aux îles de
 Comorre, qu'il ne fût retombé dans une lan-
 gueur dangereuſe pour la sûreté de ſon vaiſſeau.
 Après avoir repaſſé la ligne, le 21 de juin, on
 eut un tems aſſez favorable juſqu'au 5^e degré
 du nord. Le 2 de juillet, on reconnut de fort loin
 de grands bancs, qui entouraient quantité de

 Pyrad.

Pyrrard.

petites îles. Le général & son pilote prirent ces îles pour celles de *Diego de Reys*, quoiqu'on les eût laissées quatre-vingt lieues à l'ouest. En vain les gens du *Corbin* soutinrent que c'étaient les Maldives, & qu'il fallait s'armer de précaution. Cette dispute dura tout le jour; & l'opiniâtreté que le général eut dans son opinion, lui fit négliger indiscrètement d'attendre de petites barques, qui venaient, comme on en fut informé depuis, pour lui servir de guides. Son intention était de passer par le nord des Maldives, entre la côte de l'Inde & la tête des îles; mais, en suivant ses ordres, on allait au contraire s'y engager avec une aveugle imprudence. Pour comble de témérité, chacun passa la nuit dans un profond sommeil, sans en excepter ceux mêmes qui devaient veiller pour les autres. Le maître & le contre-maître étaient ensevelis dans l'ivresse d'une longue débauche. Le feu qui éclaire ordinairement la boussole, s'éteignit, parce que celui qui tenait le gouvernail eut aussi le malheur de s'endormir. Enfin tout le monde était dans un fatal assoupissement, lorsque le navire heurta deux fois avec beaucoup de force; & tandis qu'on s'éveillait au bruit, il toucha une troisième fois & se renversa sur le banc.

Quels furent les cris & les gémissemens d'une troupe de malheureux, qui se voyaient échoués

au
un
vita
cria
res
gno
ils
leur
nait
moi
les a
les m
ne se
cano
l'on
dans
point
plu
distan
écuei
à cer
tenai
de ré
tion
& se
sauv
une
nom

ote prirent ces
ys, quoiqu'on
s à l'ouest. En
t que c'étaient
rmer de pré-
t le jour; &
dans son opi-
ent d'attendre
t, comme on
servir de gui-
r par le nord
nde & la tête
res, on allait
e aveugle im-
e, chacun passa
us en excepter
pour les autres.
ient ensevelis
ne. Le feu qui
, s'éteignit,
ernail eut aussi
out le monde
t, lorsque le
oup de force;
il toucha une
banc.
emens d'une
aient échoués

au milieu de la mer & dans les ténèbres, sur
un rocher où la mort devait leur paraître iné-
vitable! L'auteur représente les uns pleurant &
criant de toute leur force, les autres en priè-
res, & d'autres se confessant à leurs compa-
gnons. Au lieu d'être secourus par leur chef,
ils en avaient un qui ne faisait qu'augmenter
leur pitié. Depuis un mois sa langueur le rete-
nait au lit. La crainte de la mort le força néan-
moins d'en sortir, mais ce fut pour pleurer avec
les autres. Les plus hardis se hâtèrent de couper
les mâts, dans la vue d'empêcher que le vaisseau
ne se renversât davantage. On tira un coup de
canon pour avertir le *Croissant* du malheur où
l'on était tombé. Tout le reste de la nuit se passa
dans la crainte continuelle de couler à fond. La
pointe du jour fit découvrir, au-delà des bancs,
plusieurs îles voisines à cinq ou six lieues de
distance, & le *Croissant* qui passait à la vue des
écueils, sans pouvoir donner le moindre secours
à ceux qu'il voyait périr. Cependant le navire
tenait ferme sur le côté, & semblait promettre
de résister quelque tems aux flots dans cette situa-
tion, parce que le banc était de pierre. Pyrrard
& ses compagnons en conçurent l'espérance de
sauver au moins leur vie. Ils entreprirent de faire
une espèce de claie, ou de radeau, d'un grand
nombre de pièces de bois, sur lesquelles ils

Pyrrard.

 Pyrad.

clouèrent plusieurs planches tirées de l'intérieur du navire. Cette machine était suffisante pour les contenir tous, & pour sauver avec eux une partie du bagage & des marchandises. Chacun prit aussi ce qu'il put emporter de diverses sommes d'argent qui se trouvaient dans le vaisseau. On avait employé plus de la moitié du jour à tous ces soins. Mais lorsqu'on eut achevé la machine, il fut impossible de la passer au-delà des bancs pour la mettre à flot. Dans les mouvemens de ce nouveau désespoir, on apperçut une barque qui venait des îles; & qui semblait s'avancer droit au vaisseau pour le reconnaître. Elle s'arrêta malheureusement à la distance d'une demi-lieue. Ce spectacle jeta tant d'amertume dans le cœur d'un matelot français, que s'étant jeté à la nage, il alla au-devant elle, en suppliant par des cris & des signes, ceux qui la conduisaient, d'accorder leur assistance à de malheureux étrangers, dont ils ne pouvaient attendre qu'une reconnaissance égale à ce bienfait. Mais leur voyant rejeter sa prière, il fut obligé de revenir avec beaucoup de peine & de danger. Pyrad apprit dans la suite qu'il était rigoureusement défendu à tous les insulaires d'approcher des navires qui faisaient naufrage, s'ils n'en n'avaient reçu l'ordre exprès du roi. Cependant plusieurs matelots, malgré la présence de la mort, ne laissaient

de l'intérieur
 suffisante pour
 avec eux une
 siles. Chacun
 diversés fom-
 s le vaisseau.
 tié du jour à
 ut achevé la
 passer au-delà
 ns les mouve-
 apperçut une
 qui semblait
 e reconnaître.
 distance d'une
 t d'amertume
 s, que s'étant
 , en suppliant
 qui la condui-
 e malheureux
 tendre qu'une
 t. Mais leur
 gé de revenir
 nger. Pyriard
 goureusement
 rocher des na-
 n'en n'avaient
 plusieurs ma-
 , ne laissaient

pas de boire & de manger avec excès, sous prétexte qu'étant à l'extrémité de leur vie, ils aimaient mieux mourir à force de boire qu'en se noyant dans l'eau de la mer. Après s'être enivrés, ils se querellèrent avec d'affreux jurmens. Quelques-uns pillèrent les coffres de ceux qu'ils voyaient en prières pour se disposer à la mort; & ne reconnaissant plus l'autorité du capitaine, ils lui disaient qu'après avoir perdu leur voyage, ils n'étaient plus obligés de lui obéir. Enfin la crainte & la fatigue devant être comptées pour rien dans une si étrange situation, on se crut trop heureux, après avoir vu la mort sous mille formes, de venir échouer avec un navire brisé dans une des îles qui se nomme *Pulodou*.

Les habitans étaient assemblés sur le rivage. Quoique leur contenance n'annonçât rien de funeste, ils firent connaître par des signes qu'ils ne permettraient de descendre qu'à ceux qui se laisseraient désarmer. Il fallut s'abandonner à leur discrétion. On s'aperçut bientôt qu'on s'était trop hâté de prendre ce parti. L'île n'avait pas une lieue de tour, & le nombre des habitans n'était que de vingt-cinq. Il aurait été facile à des gens armés, qui étaient au nombre de quarante, de leur faire la loi, & de se saisir de leurs bâteaux.

Les prisonniers, car l'auteur ne se donne

 Pyard.

plus d'autre nom, furent conduits dans une loge au milieu de l'île, où ils reçurent quelques rafraîchissemens de cocos & de limons: Un vieux seigneur nommé *Ibrahim*, ou *Pulodou Quilage*, qui était le maître de l'île, & qui savait quelques mots portugais, leur fit diverses questions dans cette langue; après quoi ils furent fouillés par ses gens, qui leur ôtèrent tout ce qu'ils portaient comme appartenant au roi des Maldives, depuis que leur navire était perdu sur ses côtes. Le capitaine avait sauvé une pièce d'écarlate. On lui demanda ce que c'était; il répondit que c'était un présent qu'il voulait faire au roi, & qu'il n'avait tiré cette pièce du vaisseau que pour l'offrir plus entière, dans la crainte qu'elle ne fut altérée par les flots. Cette déclaration inspira tant de respect aux insulaires, qu'ils n'osèrent y porter la main, ni même y tourner leurs regards. Le capitaine & ses compagnons résolurent néanmoins d'en couper deux ou trois aunes, & d'en faire présent au seigneur de l'île, pour lui inspirer quelques sentimens de bonté en leur faveur. Mais apprenant bientôt qu'on voyait venir les officiers du roi, il rendit l'écarlate au capitaine, & le conjura de ne pas dire même qu'il y eut touché.

Quelques officiers, qui arrivèrent effectivement, prirent le maître du *Corbin* avec deux

mat
Pul
de
du
d'éc
un
Un
frèr
déb
les
qu'i
l'île
Fran
fure
mit
pou
Croi
aura
Clos
de M
L
plus
ses
pas
n'en
que
qu'c
étaic

ans une loge
ent quelques
ns: Un vieux
ou *Quilague*,
avait quel-
ses questions
urent fouillés
ce qu'ils por-
es Maldives,
sur ses côtes.
écarlate. On
dit que c'était
roi, & qu'il
e pour l'offrir
ne fut altérée
spira tant de
ient y porter
regards. Le
urent néan-
nes, & d'en
pour lui inf-
leur faveur.
ait venir les
au capitaine,
e qu'il y eut
nt effective-
z avec deux

matelots, & les menèrent à quatante lieues de *Pulodou* dans l'île de *Malé*, qui est la capitale de toutes les Maldives, & le séjour ordinaire du roi. Le maître ayant porté avec lui la pièce d'écarlate, & l'ayant présentée à ce prince, reçut un traitement fort civil & fut logé dans le palais. Un prince, nommé *Ranabaadery Talourou*, beau-frère du roi, reçut ordre d'aller recueillir tous les débris du navire échoué. Il en tira non-seulement les marchandises, mais le canon même, & ce qu'il y avait de plus pesant. Delà passant dans l'île de *Pulodou*, il prit avec lui le capitaine Français & cinq ou six de ses compagnons, qui furent fort bien reçus du roi. Ce monarque promit au capitaine de faire équiper une barque pour le conduire dans l'île de *Sumarra*, où le *Croissant* devait être arrivé. L'auteur doute s'il aurait tenu parole; mais le malheureux *Grout* du *Clos-Neuf* mourut six semaines après, dans l'île de *Malé*.

Les autres captifs ayant été distribués dans plusieurs îles, *Pyrard* fut conduit avec deux de ses compagnons dans celle de *Pandoué*, qui n'a pas plus d'étendue que celle de *Pulodou*, & qui n'en n'est éloignée que d'une lieue. Il raconte ici que, dans le partage qui s'était fait de l'argent qu'on avait pu sauver du vaisseau, ceux qui s'en étaient chargés, avaient mis leur fardeau dans

 Pyrad.

des ceintures de toile, qu'ils s'étaient liées autour du corps. L'usage de cet argent devait être pour les nécessités communes, & dès la première nuit on avait eu soin de l'enterrer de concert dans l'île de Pulodou, pour le dérober à l'avidité des habitans. Pyrad & ses deux compagnons n'avaient pas eu le tems de reprendre leurs ceintures, lorsqu'on leur avait fait quitter cette île; & comme on ignorait encore ce qu'ils avaient sauvé de leur naufrage, ils reçurent d'abord assez d'assistance dans celle de Pandoué. Mais les autres qui étaient demeurés à *Pulodou*, ne se trouvant pas dans l'abondance qu'ils auraient désirée, furent obligés de déterrer l'argent & de l'offrir pour obtenir des vivres. Aussitôt que les habitans leur connurent cette ressource, ils prirent le parti de ne plus leur accorder aucun secours qu'en payant, & le bruit s'en étant répandu dans les autres îles, ceux qui étaient partis, comme Pyrad, sans avoir pris leur ceinture, se trouvèrent réduits à la dernière nécessité. Il arriva même aux autres, qu'ignorant l'usage des Indes, où l'argent de toute marque est reçu, lorsqu'il est de bon aloi, & où il peut être coupé en petites parties, qu'on donne au poids à mesure qu'on a besoin de l'employer, ils offraient leurs piaftres aux insulaires, qui ne leur donnaient jamais de retour; de sorte qu'une marchandise du plus vil

prix
ceux
leur
que
Pya
allait
des
qui
ment
incon
de se
était
aient
cette
enfin
à leur
ils les
yrage
du m
a'eut
de ju
avait
ruire
mais
tant
à plu
ouve
sonse

ent liées au-
t devait être
s la première
concert dans
l'avidité des
pagnons n'a-
e leurs cein-
ter cette île;
u'ils avaient
d'abord assez
Mais les au-
odou, ne se
u'ils auraient
l'argent & de
ffitôt que les
urce, ils pri-
aucun secours
répandu dans
rtis, comme
re, se trou-
ité. Il arriva
ge des Indes,
lorsqu'il est
pé en petites
sure qu'on a
eurs piaftres
nt jamais de
du plus vil

prix leur coûtant toujours une pièce d'argent*,
ceux qui en avaient le plus épuisèrent bientôt
leur ceinture, & ne se virent pas moins exposés
que les plus pauvres à toutes sortes de misères.
Pyrard fait une triste peinture de la sienne. Il
allait chercher sur le sable, avec ses compagnons,
des limaçons de mer ou quelque poisson mort
qui avait été jeté par les flots. Pour assaisonne-
ment, ils les faisaient bouillir avec des herbes
inconnues & de l'eau de mer qui leur tenait lieu
de sel. Ce qui leur arrivait de plus heureux,
était de trouver quelque citron dont ils y mê-
aient le jus. Ils vécurent assez long-temps dans
cette extrémité; mais les insulaires reconnaissant
enfin qu'ils étaient sans argent, recommencèrent
à leur donner quelques marques de compassion.
Ils les employèrent à la pêche & à d'autres ou-
vrages, pour lesquels ils leur offraient des cocos,
du miel & du miller. Pour logement, Pynard
eut pendant l'hiver du pays, qui est le mois
de juillet & d'août, qu'une loge de bois qu'on
avait dressée sur le bord du rivage pour y conf-
ruire un bâtiment, couverte à la vérité par-dessus,
mais toute ouverte par les côtés; de sorte qu'y
tant exposé pendant toute la nuit aux vents, à
la pluie qui est continuelle dans cette saison, &
souvent aux flots mêmes de la mer, il ne dut la
conservation de sa santé qu'à une faveur extraor-

Pyrard.

dinaire du ciel. Ses deux compagnons, que leur métier de matelots devait rendre moins sensibles à la fatigue, tombèrent dangereusement malades.

Pendant son travail, il s'efforçait de retenir quelques mots de la langue du pays. Ce soin, auquel il apportait toute son attention, le mit en état de se faire entendre. Le seigneur de l'île, qui se nommait *Aly Pandio Acatourou*, & qui avait épousé une parente du roi, conçut de l'affection pour lui, & prit plaisir à son entretien. C'était un homme d'esprit, & versé même dans les sciences, qui avait eu en partage les bouffoles & les cartes marines du vaisseau. Comme elles ne ressembloient point à celles du pays, la curiosité lui faisait souhaiter des explications. Il n'en n'avait pas moins pour se faire instruire des mœurs & des usages de l'Europe. Cette conversation hâta les progrès de Pynard dans la langue, & lui en fit faire encore de plus utiles dans l'estime d'Aly Pandio. Il obtint des vivres & d'autres secours qui lui rendirent sa situation plus supportable.

Aly Pandio était parent d'*Ibrahim*, seigneur de Pulodou, & l'amitié jointe aux liens du sang le portait à lui rendre de fréquentes visites. Les compagnons de Pynard qui étaient restés dans l'île de Pulodou, mouraient les uns après les autres.

tres
ontro
jà r
ait d
yan
par
qui
se
llein
ndui
rent
e ce
eau d
ent c
nt en
on s
res s
autres
nt leu
taien
atre f
nt ave
ourure
nt du
al s'é
nfrage
Pondoué
argé d
To

ons, que leur
moins fen-
gèreusement
ait de retenir
ays. Ce soin,
ntion, le mit
gneur de l'île,
urou, & qui
onçut de l'af-
son entretien.
é même dans
e les bouffoles
Comme elles
ays, la curio-
ations. Il n'en
instruire des
e. Cette con-
rard dans la
de plus utiles
nt des vivres
nt sa situation
im, seigneur
liens du sang
es visites. Les
t restés dans
ans après les
autres:

tres. Le capitaine, le premier commis, le
ontre-maître & quantité de matelots étaient
jà morts. Le maître qui après avoir été con-
it dans l'île de Malé, était revenu à Pulodou,
oyant que depuis la mort du capitaine le roi
parlait plus de la barque qu'il lui avait promis
quiper pour l'île de Sumatra, forma l'entre-
se de se sauver. Il ne communiqua son
sein qu'à douze de ses compagnons, qui se
nduisirent avec tant d'adresse, qu'enfin ils sur-
rent la barque d'Aly Pandio, dans une visite
e ce seigneur rendit à Ibrahim. Ils se fournirent
eau douce & de cocos, qu'ils avaient secrète-
ent cachés dans un bois voisin, & s'embarquè-
nt en plein midi, c'est-à-dire, dans le temps
on s'en défiait le moins. Cependant les insu-
res s'en apperçurent bientôt; mais n'ayant pas
autres barques pour les poursuivre, ils tournè-
nt leurs ressentimens contre les infortunés qui
étaient entre leurs mains, au nombre de huit,
atre sains & quatre malades; ils les maltraitè-
nt avec tant de cruauté, que les malades en-
oururent, & furent jetés à la mer. Le lieute-
nt du vaisseau était de ce nombre.

Il s'était passé trois mois & demi depuis leur
naufrage, lorsqu'on vit arriver dans l'île de
Pulodou un des premiers seigneurs de la cour,
chargé des ordres du roi pour achever de faire

 Pyraid.

 Pyrard.

tirer du vaisseau tout ce qui pouvait y être de
 meuré, & pour faire une recherche exacte de
 l'argent que les insulaires de Pulodou avoient
 arraché de leurs captifs.

Pyrard ayant été présenté à l'Envoyé par Al
 Pandio, eut le bonheur de lui plaire. Sa physio
 nomie qui était heureuse, le faisait prendre pour
 quelque seigneur de l'Europe. Cette opinion le
 était si avantageuse, qu'il se gardait bien de
 détromper ses maîtres. Mais rien ne lui fut
 utile que d'avoir appris la langue du pays. L'En
 voyé, charmé de son entretien, ne lui permit
 pas un moment de le quitter. Il le mena dans une
 île éloignée de dix lieues, qui se nomme *Pulador*
 où il avait alors une de ses femmes. Lorsqu'il
 partit pour retourner à la cour, non-seulement
 le prit avec lui, mais il lui permit de se faire
 accompagner d'un des autres captifs avec lequel
 il était lié d'une amitié particulière; & la con
 sidération qu'il eut pour lui, s'étendit jusqu'à
 autres compagnons, qu'il daigna consoler par
 l'espérance d'un meilleur sort.

Le jour du départ, on relâcha vers le soir dans
 une petite île nommée *Macconodou*, parce qu'on
 l'usage des Maldives est de ne jamais tenir
 mer dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain
 étant arrivé à Malé, l'Envoyé donna ordre à ses
 gens de conduire Pyrard dans son palais, &

avait y être de
 arche exacte de
 ulodou avaient

Envoyé par Al
 aire. Sa physio
 ait prendre pou
 ette opinion le
 gardait bien
 en ne lui fut
 e du pays. L'En
 ne lui permetta
 e mena dans un
 homme *Pulado*
 mmes. Lorsqu
 non-seulement
 rmit de se faire
 pris avec le qua
 lière; & la co
 tendit jusqu'à
 gna consoler p

vers le soir da
odou, parce q
 e jaur de tenir
 Le lendemain
 donna ordre à
 son palais, &

rendit d'abord à la cour pour rendre compte au
 roi de sa commission. Ce prince à qui il ne man-
 qua pas de parler de son captif, eut aussi-tôt la
 curiosité de le voir. Pyrard fut appelé; mais on
 le fit attendre trois heures dans une salle du palais,
 & le soir on le fit entrer dans une cour, où le
 roi était occupé à voir ce qu'on avait apporté du
 navire. C'étaient des canons, des boulets, des
 armes, & divers instrumens de guerre & de mari-
 ne, qui furent renfermés dans le magasin de l'île.

Pyrard s'étant approché, fit son compliment
 au roi, non-seulement dans la langue, mais en-
 core selon les usages du pays. Un spectacle si
 nouveau causa tant de satisfaction à ce monar-
 que, que prenant plaisir à s'entretenir avec lui,
 il lui demanda plusieurs explications sur quelques
 parties du navire dont il ne pouvait pas compren-
 dre l'usage. Ensuite lui ayant recommandé de se
 présenter tous les jours au palais avec les autres
 courtisans, il donna ordre à l'Envoyé de lui pro-
 curer un logement commode, & de le bien
 traiter. Les jours suivans, Pyrard eut peine à
 répondre aux empressements du roi, qui voulait
 être informé des mœurs & des usages de la
 France. Son étonnement parut extrême, lorsqu'il
 eut appris la grande supériorité d'étendue & de
 force que la France a sur le Portugal. Il demanda
 pourquoi les Français avaient abandonné la con-

Pyrard.

Pyrard.

quête des Indes à d'autres nations de l'Europe ; & comment les Portugais avaient la hardiesse de faire passer leur roi pour le plus puissant de tous les chrétiens. Pyrard fut présenté aux reines des Maldives, qui l'occupèrent pendant plusieurs jours à satisfaire aussi leur curiosité. Elles lui firent mille questions sur la figure, les habits, les mariages & le caractère des dames de France. Souvent elles le faisaient appeler sans la participation du roi, & ces entretiens ne finissaient pas.

De quinze ou seize captifs, qui avaient été conduits avant lui dans cete île, il ne restait que deux Flamands ; ce qui faisait le nombre de quatre avec Pyrard & le compagnon qu'il avait amené ; tous les autres étaient morts ou de maladie, ou par de funestes accidens. Enfin des quarante qui étaient échappés à la fureur des flots, il n'en restait que cinq dans les autres îles, & les quatre de Malé. Pyrard employa toute sa faveur pour obtenir du moins qu'ils fussent tous rassemblés dans la même île. Cette grace lui fut accordée. Ils se trouvèrent ainsi au nombre de neuf, quatre Français & cinq Flamands, tous assez humainement traités du roi & des seigneurs.

Cependant l'abondance & la liberté dont Pyrard jouissait, ne l'empêchèrent pas de tomber dans une fièvre ardente qui est la plus dangereuse maladie du pays. Elle est connue dans toute l'Inde

de l'Europe ;
 la hardiesse de
 suffisant de tous
 aux reines des
 dans plusieurs
 Elles lui firent
 habits, les ma-
 e France. Sou-
 la participation
 ient pas.
 , qui avaient
 île, il ne ref-
 faisait le nom-
 le compagnon
 étaient morts
 accidens. Enfin
 à la fureur des
 les autres îles,
 ploya toute sa
 ils fussent tous
 ce grace lui fut
 au nombre de
 flamands, tous
 des seigneurs.
 erré dont Pynard
 e tomber dans
 dangereuse ma-
 ns toute l'Inde

Sous le nom de *Maléons* ou *fièvre des Maldives*.
 Un étranger qui échappe à sa malignité , passe
 pour naturalisé dans ces îles , & reçoit le nom de
Dive, qui est celui des habitans. La fièvre ne l'eut
 pas plutôt quitté que ses jambes & ses cuisses s'en-
 flèrent , comme dans l'hydropisite. Ses yeux s'affai-
 blirent jusqu'à lui faire craindre de perdre entière-
 ment la vue. Il lui resta une opilation de rate,
 qui lui rendait la respiration difficile , & dont il
 ne fut jamais délivré parfaitement pendant tout
 son séjour aux Maldives. Ce mal est commun
 parmi les habitans qui le nomment *out covi*.
 Les médecins & les remèdes ne manquaient pas
 à Pynard ; mais il n'en reçut aucun soulagement ,
 jusqu'à ce que ses jambes s'étant crevées , les eaux
 qui en causaient l'enflure , s'évacuèrent d'elles-
 mêmes , & ses yeux reprirent leur ancienne force.
 Il se forma néanmoins dans ses jambes des ulcères
 si profonds & si douloureux , qu'il en perdit le
 sommeil. Il passa quatre mois dans cette situation.

Le roi ne cessait pas de s'intéresser à sa santé ,
 & de le faire traiter avec beaucoup de soin. Il fit
 venir d'une petite île, nommée *Bandou*, qui est
 à la vue de celle de Malé, un homme célèbre pour
 la guérison de cette maladie, par le conseil duquel
 Pynard fut transporté dans cette île, où l'air est plus
 favorable aux malades. Son absence devint funeste
 à quatre des cinq Flamands qu'il laissait derrière

Pynard.

Pyrard.

lui. L'embarras de se trouver sans interprète, & le retranchement des secours qu'ils recevaient de lui, leur rendirent le séjour de Malé si insupportable, qu'ayant fait secrètement quelques provisions pour leur fuite, & s'étant faisis d'une petite barque destinée à la pêche, ils s'embarquèrent à l'entrée de la nuit. Malheureusement pour eux, il s'éleva une furieuse tempête, qui brisa leur barque au milieu des bancs & des rochers. On en reconnut le lendemain quelques pièces, qui firent juger que les quatre fugitifs avaient péri dans les flots. Deux jours après, le compagnon de Pyrard, qui était de Bretagne comme lui, & qui lui avait toujours rendu les devoirs d'une fidelle amitié, mourut d'une maladie dont il était affligé depuis long-temps. Sa douleur en fut si vive qu'elle retarda encore sa guérison de deux mois, sur-tout lorsqu'il eut appris que le roi faisait un crime aux autres de l'évasion des quatre Flamands, & le soupçonnait lui-même d'y avoir contribué par ses conseils. Les deux Français & le seul Flamand qui restait à Malé furent examinés avec beaucoup de rigueur; & quoiqu'ils ne fussent pas reconnus coupables, on leur retrancha les provisions qu'ils recevaient de la cour, en leur permettant seulement de recevoir des vivres de la charité de ceux qui voudraient leur en donner. Pyrard après son rétablissement, prit la résolution de demeurer dans l'île de Ban-

s interprète, & ils recevaient de l'argent si insupportable que quelques provisions d'une petite embarquèrent à leur retour pour eux, qui brisa leur rochers. On en fit des bûches, qui firent périr dans les bois le nom de Pynard, & qui lui avait une fidelle amitié, il fut affligé depuis qu'elle retarda sur-tout lorsqu'il fut en même aux autres & le soupçonner par ses conseils. Tandis qu'il restait tout de rigueur; les coupables, on leur recevaient de l'argent pour leur paiement de recevoir qui voudraient un établissement, & l'île de Ban-

ou, pour y cacher sa tristesse & se mettre à couvert de la colère du roi. Mais on lui conseilla de retourner à la cour, comme le seul moyen de se justifier. A son arrivée, il se présenta au palais, & le hazard lui ayant fait rencontrer le roi qui sortait, dans une de ses cours, il eut la hardiesse de le saluer sans aucune marque d'embarras. Ce prince en tira une conclusion favorable pour son innocence. Il lui demanda s'il était bien guéri. Il voulut même s'en assurer en regardant les traces de ses plaies. Cependant, loin de lui rendre son ancienne faveur, il donna ordre qu'il fut traité comme ses compagnons; ce qui était d'autant plus humiliant, que les plus grands seigneurs du royaume se croyant honorés de recevoir de la cour du riz & d'autres provisions, c'était une espèce d'infamie d'en être privé. Dans le cours de sa disgrâce, & lorsque ses amis lui représentaient, pour le consoler, non seulement qu'elle ne serait pas de longue durée, mais qu'il ne devait pas cesser de se rendre au palais, suivant l'usage du pays, où les seigneurs disgraciés se présentent sans cesse au roi, pour attendre qu'il recommence à leur parler; le bruit se répandit qu'il avait formé le dessein de prendre la fuite avec ses compagnons. Il fut appelé au palais par les six principaux *moscovites* ou officiers du roi, qui lui défendirent de fréquenter les trois autres captifs, & même de leur

 Pynard.

Pyrard.

parler français. L'exécution de cet ordre étant fort difficile, parce qu'ils étaient logés les uns près des autres, on ne laissa pas de leur faire un crime de l'avoir violé, & deux des trois compagnons de Pynard en portèrent la peine. Ils furent conduits dans une île nommée *Sonadou*, à quatre-vingt lieues de Malé vers le sud. Le troisième aurait eu le même sort, si les services qu'il rendait à quelques moscouliens en qualité de tailleur & de trompette, ne leur eussent portés à solliciter pour lui. Le roi fit à Pynard des reproches fort vifs de sa défobéissance, mais ayant ajouté, avec plus de douceur, qu'il aurait été fâché d'apprendre qu'il se fût noyé comme les quatre Flamands, il lui donna occasion de se justifier avec tant de force, que cette aventure servit à le remettre en grace. Il fut logé au palais & servi avec abondance. On lui donna un esclave pour les offices domestiques, une somme d'argent & diverses commodités. Il obtint bientôt le rappel des deux exilés, à l'occasion d'un ouvrage que l'un des deux, qui était Flamand, fit avec la seule pointe d'un couteau. C'était un petit navire à la manière de Flandres, qui n'avait qu'une coudée de longueur, mais auquel il ne manquait ni voiles, ni cordages, ni le moindre des ustensiles, comme dans un navire de cinq cens tonneaux. Le roi charmé de son industrie consentit à son retour, & fit grace en sa faveur à son compagnon.

t ordre étant fon
 es uns près des au
 n crime del'avoi
 ons de Pyrard en
 duits dans une île
 t lieues de Malé
 u le même sort
 tques moscouli
 omperte , ne le
 ui. Le roi fit
 à défobéissance
 douceur , qu'il
 se fût noyé com
 na occasion de se
 e cette aventure
 fut logé au palai
 onna un esclave
 comme d'argent
 t bientôt le rap
 un ouvrage que
 fit avec la seule
 etit navire à la
 qu'une coudée
 aquait ni voiles
 ensiles, comme
 neaux. Le roi
 son retour , &
 gnon.

Pyrard passa quelques années dans une situation si douce , qu'il n'avait , dit-il , à regretter que l'exercice de sa religion. Il voyait tous les jours le roi qui le comblait de bienfaits. Il était caressé des grands , & plusieurs d'entr'eux lui portaient une sincère affection. Il acquit même quantité d'arbres de cocos , qui font une des richesses du pays , & trafiquant avec les Nègres étrangers , que le commerce amenait souvent à Malé , il se trouva dans une véritable opulence. Les marchands avaient pris tant de confiance en sa bonne foi , qu'ils lui laissaient dans leur absence des marchandises à vendre pour leur retour. Il se conformait d'ailleurs aux usages & aux manières des habitans. Jamais personne n'avait dû les mieux connaître , & son dessein dans cette étude n'était pas moins de plaire à la nation , que de se mettre en état de donner quelque jour une fidelle relation des Maldives , lorsqu'il plairait au ciel de lui accorder la liberté. C'est de cette relation que nous tirerons bientôt quelques détails sur ces îles.

Il y avait cinq ans qu'il était dans le pays , lorsque des pirates du Malabar , conduits par un pilote des Maldives , qui connaissait parfaitement les passages , & qui s'était laissé corrompre par argent , vinrent piller Malé , en emportèrent toutes les richesses , tuèrent le roi , & emmenè-

Pyrrard.



Pyrad.

rent ses femmes captives. Pyrad se trouva néanmoins dans une haute faveur auprès du général des pirates. La meilleure artillerie de l'île était celle qu'on avait sauvée du naufrage des Français. Les ennemis, charmés de se voir maîtres de ces belles pièces, mais fort embarrassés à les monter, apprirent de lui des méthodes qu'ils ignoraient. D'ailleurs, étant informés de la considération que le roi & toute la cour avaient eue pour lui, ils se flattaient d'en tirer diverses lumières pour la connaissance de ces îles.

Pyrad fut conduit vers le golfe de Bengale: En passant par la dernière des îles Maldives, qui se nomme *Oustimé*, les pirates y mouillèrent; parce que le roi qu'ils venaient de massacrer y était né, & faisant main basse sur tous les habitants, ils y laissèrent d'horribles traces de leur barbarie. Ensuite ils employèrent trois jours pour gagner une petite île nommée *Malicut*, où ils jetèrent l'ancre pour s'y rafraîchir pendant deux jours. Cette île, qui n'a que quatre lieues de tour, est d'une fertilité admirable en millet, en cocos, en bananes, & en quantité d'autres fruits. La pêche y est excellente, & l'air beaucoup plus tempéré qu'aux Maldives. Le langage & les mœurs y sont les mêmes. Elle avait été soumise au même gouvernement; mais le roi l'ayant donnée en partage à un de ses frères, elle était passée dans

ne trouva néanmoins du général de l'île était des Français. Les maîtres de ces vaisseaux à les monter, les ignoraient. En considération que l'on fit pour lui, ils partirent pour la

de Bengale. Les Maldives, qui mouillèrent; le massacrer y tous les habitants de leur barrière tous les jours pour Malicut, où ils pendant deux lieues de tour, et, en cocos, les fruits. La plus plus tem- & les mœurs mise au même et donnée en et passée dans

es mains d'une princesse qui relevait du roi de Cananor. Cette reine reçut Pyrard avec beaucoup de caresses. Elle l'avait vu plusieurs fois à la cour du roi des Maldives, dont elle était proche parente. Elle se fit raconter la fin tragique de cet infortuné monarque, & elle donna beaucoup de larmes à ce triste récit. Les pirates ayant remis à la voile, s'avancèrent vers les îles de *Divandourou*, à trente lieues de Malicut, vers le nord. Elles sont au nombre de cinq, chacune d'environ sept lieues de tour, à quatre-vingt lieues de la côte de Malabar, & sous l'obéissance du roi de Cananor. Leurs habitans sont des Mahométans Malabares, la plupart fort riches par le trafic qu'ils font dans toutes les parties de l'Inde, sur-tout aux Maldives, d'où ils tirent quantité de marchandises, & où ils ont habituellement des facteurs. Les coutumes & le langage n'y sont pas différens de ceux de Cananor, de Cochin, de Malicut, & de toute la côte de Malabar. Le terroir y est fertile, & l'air extrêmement sain. Ces îles sont comme un entrepôt pour toutes les marchandises de la Terre-Ferme, des Maldives, & de Malicut. Delà, tirant vers le sud, on alla doubler le cap de *Galle*, qui fait la pointe de l'île de Ceylan. Le nombre des baleines est si grand dans cette route, qu'elles mirent les galères en danger, & que les pirates furent obligés d'employer leurs

 Pyrard.

tambours, leurs poëles & leurs chaudrons pour les éloigner par le bruit.

Après un mois de navigation, on arriva au port de *Chatigan*, dans le royaume de Bengale, où Pyrard fut présenté au gouverneur de la province, qui prend le titre de roi, suivant l'usage de toutes ces contrées. Il se trouvait à *Chatigan* un navire de *Calicut*, dont le maître assura Pyrard qu'on voyait souvent des navires hollandais à *Calicut*, & lui offrit cette voie pour retourner en France. Toutes les caresses du gouverneur ne l'empêchèrent pas de l'accepter. Il partit, & rejoignit deux de ses compagnons dans la route.

Le séjour de *Calicut* fut d'environ huit mois. On était à la fin de février; les trois Français firent marché avec quelques matelots, pour se faire transporter dans une *almadie* jusqu'au port de *Cochin*, qui n'est qu'à vingt lieues de *Calicut*. Mais ils reconnurent bientôt que leurs guides étaient des traîtres, & leurs infortunes allaient recommencer. Pyrard était convenu avec eux de partir à la haute marée. Ils vinrent l'appeler vers minuit, & lui laissant le tems de faire ses derniers préparatifs avec ses compagnons, ils feignirent d'aller attendre dans le lieu où ils devaient s'embarquer. La lune était fort claire. Il se mit en chemin avec les deux autres Français, chargés

chaudrons pour

, on arriva au

me de Bengale,

erneur de la pro-

, suivant l'usage

avait à Chatigan

maître assura Py-

navires hollan-

voie pour retour-

s du gouverneur

opter. Il partit,

agnons dans la

viron huit mois,

s trois Français

atelots, pour se

lie jusqu'au port

veues de Calicut.

ue leurs guides

fortunes allaient

venu avec eux de

nt l'appeller vers

e faire ses der-

gnons, ils feigni-

où ils devaient

laire. Il se mit

rançais, chargés

ous trois de leur bagage ; & suivant le bord de la

mer, ils marchèrent quelque tems sans obstacle :

mais lorsqu'ils furent proche de l'almadie, ils se

trouvèrent environnés tout d'un coup de chrétiens du

pays, amis des Portugais, qui s'étaient mis en

embuscade pour les attendre, & qui fondirent

sur eux, en criant *matao, matao* ; c'est-à-dire,

me, tue, & leur donnant même quelques coups

pour augmenter leur frayeur. Pyrard s'écria qu'il

était catholique, & les supplia de ne pas le tuer

ou moins sans confession. Ils parurent peu sen-

sibles à sa prière, & le traitèrent de *luthérien*.

Ensuite l'ayant saisi au collet, lui & ses com-

agnons, ils leur lièrent étroitement les mains

derrière le dos, & les menacèrent de la mort, s'ils

ouvraient la bouche pour parler. Ils leur tinrent

une épée sur la gorge pendant plus d'une heure, pour

leur donner le tems de rendre compte aux facteurs

Portugais, du succès de leur entreprise. Le chef

de ces brigands était un métif de Cochin, nommé

Jean Furtado, qui était depuis quelque tems à

Calicut pour se faire restituer un navire que les

corsaires voisins lui avaient enlevé. Aussi-tôt que

son messager fut revenu, il fit dépouiller les trois

français de tout ce qu'ils avaient apporté, & les

fit jeter nuds & liés dans une almadie presque

remplie d'eau, où ils s'imaginèrent d'abord qu'on

voulait les noyer. Cependant il leur promit, avec

 Pyrard.

 Pyrad.

ferment , de ne leur faire aucun mal. L'almadie fut mise en mer. On s'avança jusq' à la côte de Chaly, où l'on prit terre. Peu de tems après ils arrivèrent à Cochin.

Pendant qu'ils furent gardés sur le rivage, pour attendre le retour d'un des guides qui était allé porter au gouverneur la lettre de Furtado, ils admirèrent la foule du peuple, que la curiosité amenait pour les voir. Chacun leur disait qu'ils seraient pendus le lendemain, & leur montrait une grande place, à droite de la rivière en entrant dans la ville, où l'on voyait encore au gibet deux ou trois Hollandais qui avaient eu depuis peu le même sort. Leurs habits n'étaient qu'une simple pièce de coton; car en les congédiant, Furtado leur avait ôté ceux qu'il leur avait fait prendre à Chaly. Bientôt ils virent paraître un seigneur portugais, accompagné de sept ou huit esclaves armés de pertuisanes, qui les conduisit chez le gouverneur. Ils y furent interrogés, & leurs réponses furent regardées comme autant d'impostures. Cependant la femme & les filles du gouverneur, qui obtinrent la liberté de les voir, & dont Pyrad admira la beauté, parurent touchées de quelques sentimens de compassion, qui les aurait portées, dit-il, à leur faire du bien, si la crainte ne les eut arrêtées. Ils furent menés de-là chez *Poydor de cidade*, ou le juge criminel,

pour être traités comme des voleurs ; mais heureusement cet officier refusa d'être leur juge, parce qu'ils étaient prisonniers de guerre. Enfin le gouverneur les fit conduire dans la prison publique, pour attendre l'occasion de les envoyer à Goa, devant le tribunal du viceroi des Indes. C'est par ces traitemens atroces que les Portugais s'efforçaient d'épouvanter les négocians d'Europe, que la curiosité ou l'intérêt pouvait attirer dans les Indes.

La prison de Cochin se nomme *le tronco*. C'est une grande & haute tour carrée, sous le toit de laquelle est un plancher, avec une espèce de trappe qui ferme à clef, & par où l'on descend les prisonniers sur une planche soutenue par quatre cordes. On les retire de même. La profondeur de cette espèce de puits est de six à sept toises. Il n'a pas de porte par le bas, & ne reçoit de jour que par une grande fenêtre pratiquée dans le mur, qui est d'une brasse & demie d'épaisseur, & fermée par de gros barreaux de fer, au travers desquels on peut passer un pain de la grosseur de deux livres. C'est par cette ouverture que le geolier fournit aux captifs, avec une sorte de pelle à long manche, ce qu'on juge à propos de leur accorder. La grille de fer est triple ; c'est à-dire, qu'il y en a une en dedans, une en dehors, & une au milieu. Pyrard ne peut

 Pyzard.

s'imaginer qu'il y ait de plus effroyable prison dans le reste du monde. Lorsqu'on l'eût fait monter au sommet de la tour, avec ses compagnons, on écrivit leurs noms sur le registre commun. Ils observèrent que ce sommet était une autre prison; & leur espérance, pendant quelques momens, fût de n'être pas menés plus loin. Ils y trouvèrent un Hollandais qu'ils avaient vu aux Maldives, où il avait perdu son vaisseau, & qui avait été tiré depuis peu de la prison d'en bas, à l'occasion d'une violente maladie, & sur-tout à la recommandation des Jésuites. Mais ils furent beaucoup plus surpris d'y voir un gentilhomme qui avait été à Marseille, & qui parlant bien la langue française, leur demanda des nouvelles de M. le duc de Guise, au service duquel il avait été. Il leur fit présent d'une pièce d'or de la valeur d'une *cruzade*. Enfin le geolier les fit descendre dans la prison inférieure, qui contenait alors cent vingt ou cent trente prisonniers, Portugais, Métifs, Indiens, Chrétiens, Mahométans & Gentils. L'usage, entre ces malheureux, est de choisir parmi eux un Ancien auquel ils obéissent. Chacun lui paie un droit d'entrée, dont il donne la moitié au geolier, & sur lequel il est obligé d'entretenir une lampe devant une image de Notre-Dame. La messe se dit tous les jours de fête, du côté extérieur de la grille. Comme ce lieu est le plus

fale

ble prison dans
fait monter au
mpagnons, on
e commun. Ils
une autre pri-
quelques mo-
oin. Ils y trou-
vu aux Maldi-
& qui avait été
s, à l'occasion
ut à la recom-
rent beaucoup
me qui avait
ien la langue
velles de M. le
il avait été. Il
a valeur d'une
endre dans la
ors cent vingt
çais, Métifs,
& Gentils.
est de choisir
ffent. Chacun
onne la moi-
igé d'entrete-
Notre-Dame.
, du côté ex-
u est le plus
fale

le & le plus infect qu'on puisse se représenter, Pyrard.
a besoin d'une force extraordinaire pour
sister long-tems. aux vapeurs empoisonnées
qu'on y respire. La lampe qu'on y entretient
allumée pendant toute la nuit, s'éteint souvent
faute d'air. On est forcé, par l'excès de la chaleur,
d'être nu jour & nuit. A la vérité, quelques
esclaves, payés par l'Ancien, rafraîchissent l'air
avec un grand éventail; mais le principal sou-
agement, sans lequel on périrait dès les pre-
miers jours, vient d'une confrérie portugaise
de la Miséricorde, qui donne tous les jours à
chaque prisonnier chrétien une *demi-tengue*,
est-à-dire la valeur de cinq sols, & aux autres,
de fois le jour, du riz cuit & du poisson. On
fournit aussi de l'eau pour se laver. Pyrard & ses
deux compagnons, n'eurent pas demeuré neuf à
six jours dans cet horrible cachot, qu'ils se trou-
vèrent le corps enflé & couvert de bubes fort
douloureux.

Quelques prisonniers portugais leur conseillè-
rent d'écrire aux PP. Jésuites du collège de Co-
chin. Le supérieur ne tarda pas à les venir visiter;
les ayant reconnus français & catholiques,
il entreprit d'obtenir leur liberté. Le gouver-
neur lui répondit qu'ayant déjà écrit au viceroi,
il n'en était plus le maître, mais que son dessein
était de les envoyer à Goa, & que dans l'inter-

 Pyzard.

valle il consentait qu'ils fussent élargis, à condition que les Jésuites s'obligeraiènt à les représenter. Ainsi, quittant leurs chaînes, ils furent assez bien traités jusqu'à leur départ; & l'usage que Pyzard fit de sa liberté, fût pour observer ce qu'il y a de remarquable à Cochin.

Une flotte portugaise devait retourner à Goa, qui n'est qu'à cent lieues de Cochin, au nord. Pyzard ayant employé les Jésuites pour obtenir d'y être embarqué avec ses compagnons, cette grâce leur fût accordée; mais le gouverneur de Cochin commença par leur remettre aux pieds des fers qui pesaient trente ou quarante livres, & les livra, dans cet état, au Général. Pyzard eût le malheur d'être mis dans la galiote d'un capitaine barbare, qui se nommoit *Pedro Doderoso*, & qui le prenant pour Hollandais, le traita pendant toute sa navigation avec la dernière cruauté. D'autres incidens le jetèrent dans une dangereuse maladie, à laquelle il eût mille fois succombé, sans le secours d'un religieux Dominicain, dont il reçut tous les bons offices de la charité. Les Portugais mouillèrent à Cananor, qui est éloigné de Cochin d'environ quarante lieues; & ne s'y étant arrêtés que trois jours, ils arrivèrent à Goa au commencement de juin.

Tant d'infortunes & de maladies avaient réduit Pyzard, & l'un de ses compagnons, dans

élargis, à condi-
ent à les repré-
aines, ils furent
épart; & l'usage
pour observer ce
nin.

retourner à Goa
ochin, au nord
ites pour obtenir
mpagnons, cet
s le gouverneur
emettre aux pié
quarante livres
Général. Pyrad
s la galiote d'un
nommoit *Pedro*
ur Hollandais, le
tion avec la der
s le jetèrent dans
uelle il eût mille
un religieux De
bons offices de
rent à Cananon
nviron quarante
e trois jours, il
ment de juin.
adies avaient ré
mpagnons, dans

un si triste état, que lorsqu'on voulut leur ôter leurs fers pour les conduire devant le Général, il leur fût impossible de marcher: un reste d'humanité fit prendre le parti de les porter à l'hôpital du roi. On les y plaça d'abord à la porte, sur des sièges, pour attendre les officiers qui devaient leur en permettre l'entrée. Ils furent si frappés de la beauté de l'édifice, qu'ils le prirent moins pour un hôpital que pour un vaste palais. Cependant ils remarquèrent au-dessus de la porte, l'inscription d'*Hôpital du Roi*, avec les armes de Castille & de Portugal, & une sphère. On les fit bientôt entrer dans un grand portique, où des médecins vinrent les visiter. De-là ils furent transportés par un grand escalier de pierre, dans la chambre où ils devaient être traités; & le directeur général, qui était un jésuite, ordonna qu'on leur fournit promptement toutes les commodités qui étaient convenables à leur situation.

Ce n'est pas sans raison que l'auteur s'attache à ces légères circonstances. Comme il ne croit pas qu'il y ait au monde un hôpital comparable à celui de Goa, il en donne une description, dont il espère que l'utilité se fera sentir, pour le bien public, à toutes les nations où son ouvrage sera connu. Cet édifice est de fort grande étendue, & situé sur le bord de la rivière. C'est une fon-

 Pyrad.

 Pyrad.

dation des rois de Portugal, avec un revenu de vingt-cinq mille *pardos*, qui valent, dit-il, chacun vingt fols de notre monnoie, & trente-deux du pays, mais fort augmenté par les libéralités de divers seigneurs. D'ailleurs le seul fonds royal est un revenu considérable dans un pays où les vivres sont à très-bon marché; & l'excellente administration des Jésuites qui le gouvernement (1), sert encore à le multiplier de jour en jour. Ils envoient jusqu'à Cambaye, pour en faire apporter le froment & d'autres provisions. Les autres officiers sont des Portugais, & des esclaves chrétiens. Il y a quantité de médecins, de chirurgiens & d'apothicaires, qui sont obligés deux fois le jour, de visiter les malades; mais aussi le nombre en est fort grand, quoiqu'on n'y reçoive pas les Indiens, qui ont un hôpital à part, ni les femmes qui sont aussi dans un bâtiment séparé. Lorsque Pyrad y fut admis, on en comptait quinze cens, tous Portugais, & la plupart soldats. Ils ont chacun leur lit, à deux pieds l'un de l'autre, composé de plusieurs matelas de coton & de tafetas. Les bois ont peu d'élévation, mais ils sont peints fort proprement de diverses couleurs.

(1) On fait que les Jésuites depuis leur expulsion de l'Espagne & du Portugal, n'ont plus aucune administration dans les Indes; mais on se conforme ici au tems où écrivait l'auteur.

Chaque espèce de maladie a des chambres qui lui sont propres, & l'on n'y dresse des lits qu'à mesure qu'il y entre des malades. Tout le linge est de coton très-fin & fort blanc. On commence par raser le poil à ceux qui arrivent, dans toutes les parties du corps. On les lave soigneusement, après quoi rien n'est épargné pour les entretenir dans cette propreté. Le nombre des commodités qu'on leur fournit, forme un détail surprenant, & tout est changé de trois jours en trois jours. Les étrangers n'ont la liberté d'entrer dans l'hôpital que le matin, depuis huit heures jusqu'à onze, & l'après-midi depuis trois jusqu'à six. Il est permis aux malades de manger avec leurs amis; & quand les serviteurs s'aperçoivent qu'un ami vient les visiter, ils apportent quelque chose de plus qu'à l'ordinaire. Ils donnent du pain autant qu'on en demande. Les pains y sont petits, & l'on en porte trois ou quatre à un malade, quoique le plus souvent il n'en puisse manger qu'un. Ce qui est desservi ne se présente jamais deux fois. On ne donne jamais moins qu'un poulet entier, rôti ou bouilli; & chacun obtient ce qu'il demande, riz, excellens potages, œufs, poissons, confitures, & toute sorte de chairs & de fruits, à moins que le médecin ne lui en ait interdit l'usage. Les plats & les assiettes sont de porcelaine de la Chine. Après le repas, un officier

 Pyrad.

ALE
 un revenu de
 lent, dit-il,
 ie, & trente-
 par les libéra-
 le seul fonds
 ns un pays où
 & l'excellente
 ouvernement (1),
 en jour. Ils
 n faire appor-
 ns. Les autres
 esclaves chré-
 s, de chirurg-
 ligés deux fois
 mais aussi le
 on n'y reçoit
 à part, ni les
 timent séparé.
 en comptait
 la plupart sol-
 pieds l'un de
 as de coton &
 tion, mais ils
 rses couleurs:

expulsion de l'Es-
 ministration dans
 écrivait l'auteur.

 Pyrad.

portugais demande tout haut , dans chaque chambre , si chacun a sa nourriture ordinaire , & s'il y a quelque sujet de plainte.

Les bâtimens sont d'une grande étendue. On y voit quantité de galeries , des portiques & d'agréables jardins , où les malades qui commencent à se rétablir , ont la liberté d'aller respirer l'air. On leur fait changer de chambre à mesure qu'ils commencent à se porter mieux , & chacun est placé avec ceux qui sont au même degré de convalescence. Au milieu de l'hôpital est une grande cour , bien pavée , dont le centre est un bassin d'eau , où les malades vont quelquefois se baigner. Toutes les parties de l'édifice sont éclairées la nuit par un mélange de lampes , de lanternes & de chandelles. Au lieu de verres , les lanternes sont d'écailles d'huîtres , comme toutes les vitres des églises & des maisons de Goa. Les galeries sont revêtues de fort belles peintures , dont les sujets sont tirés de l'histoire sainte. L'hôpital a deux églises , éclatantes de richesses & d'ornemens. En un mot , l'air de grandeur , de propreté & d'abondance qui règne dans cette belle fondation , forme un spectacle si magnifique , que le viceroi , l'archevêque & les principaux seigneurs vont souvent s'y promener. Cet établissement fait honneur sans doute au gouvernement de Goa : mais ce n'est pas assez de son hô-

dans chaque
re ordinaire,

étendue. On
s portiques &
qui commen-
d'aller respirer
mbre à mesure
ux, & chacun
même degré de
hôpital est une
e centre est un
quelquesfois se
sifice sont éclai-
mpes, de lan-
de verres, les
comme toutes
s de Goa. Les
les peintures,
histoire sainte.
es de richesses
grandeur, de
ans cette belle
magnifique,
les principaux
ner. Cet éta-
au gouverne-
ez de son hô-

ral, fût-il encore plus beau, pour faire pardon-
ner son inquisition.

 Pyrard.

Dans l'espace de vingt jours, Pyrard & son
compagnon se trouvèrent si parfaitement réta-
blis, qu'osant se promettre tout de l'humanité
de leurs hôtes, ils ne doutèrent pas que de si
heureux commencemens ne fussent comme le
péculde de leur liberté. On leur avait même en-
voyé le troisième Français, qui ne se louait pas
moins des soins qu'on avait eus de sa santé, quoi-
qu'il ne fût malade que de fatigue. Ils se joigni-
rent tous trois, pour demander au directeur la
permission de se retirer. Loin de paraître empressé
de les satisfaire, le directeur employa pendant
trois mois divers prétextes pour retarder leur dé-
part. Il n'ignorait pas apparemment de quelle
manière ils devaient être traités. Enfin, cédant à
leurs instances, il leur dit de le suivre, puisqu'ils
desiraient si ardemment de sortir. Il les mena
dans un magasin, où il leur fit donner des habits
neufs, & à chacun un *pardo*, ou trente-deux sols
du pays. Il les pressa de déjeuner, malgré l'im-
patience qu'ils avaient de le quitter; & paraissant
s'attendrir sur leur sort, il leur donna sa béné-
diction. A peine se fut-il éloigné de leurs yeux,
qu'ils se virent rudement saisis par deux sergens,
& accompagnés de leurs records. On leur lia les
mains, & sans écouter leurs plaintes, on les con-

 Pyrad.

duisit dans une prison de la ville. Le geolier & sa femme étaient métrifs. Ayant appris que ces trois étrangers étaient Français & Catholiques, ils les traitèrent avec assez de douceur; & les prisons de Goa sont d'ailleurs moins rigoureuses & moins infectes que celles de Cochin. L'ordonnance du roi de Portugal oblige de nourrir tous les prisonniers de guerre & les étrangers; mais une partie de l'argent qu'on leur destine, est volée par les officiers. Cependant les confrères de la Miséricorde y suppléent généreusement. Pyrad se trouva moins misérable qu'il ne s'y était attendu. Après avoir passé un mois dans cette situation, il fut reconnu pour Français par un Jésuite qui venait visiter les prisonniers, & dans l'entretien qu'il eut avec lui, il apprit qu'il avait au collège de S. Paul de Goa un Jésuite Français qui se nommait le père Étienne de la Croix. Il ne balança point à lui écrire, & dès le lendemain cet honnête missionnaire étant venu à la prison, le consola non-seulement par ses exhortations, mais par le partage de sa bourse, & plus encore par la promesse de demander au viceroi sa liberté & celle de ses compagnons. Il était de Rouen: son zèle se refroidit si peu, qu'il ne cessa pas d'importuner, pendant l'espace d'un mois, le viceroi & l'archevêque. On lui répondit long-tems que les trois Français méritaient

Ja m
l'int
clust
Le
Espa
mai
ranc
son
Il
leur
duit
tuga
com
seco
du p
fure
expe
oppo
Cey
que
obse
Inde
lui é
sa p
à ce
il av
ne s
idé
ce c

e. Le geolier &
 : appris que ce
 & Catholiques,
 douceur; & le
 oins rigoureuse
 Cochin. L'ordon
 e de nourrir tou
 étrangers; mai
 eur destine, e
 t les confrères
 généreusement
 qu'il ne s'y étai
 mois dans cette
 Français par un
 onniers, & dan
 t apprit qu'il y
 Goa un Jésuite
 re Etienne de la
 écrire, & dès le
 aite étant venu
 lement par ses
 e de sa bourse,
 e demander au
 compagnons. Il
 dit si peu, qu'il
 ent l'espace d'un
 ue. On lui ré
 çais méritaient

la mort; qu'ils étaient venus aux Indes contre
 l'intention de leur propre roi, & depuis la con-
 clusion de la paix entre l'Espagne & la France.
 Le viceroi paroissait résolu de les envoyer en
 Espagne, pour y être jugés par le roi même :
 mais le Jésuite mit tant d'ardeur dans ses ins-
 tances, qu'il obtint enfin la liberté des trois pri-
 sonniers.

Ils se crurent sortis du tombeau. Cependant
 leur sort, en revoyant la lumière, fut d'être ré-
 duits à la qualité de soldats dans les troupes por-
 tugaises, & de vivre deux ans à Goa de la paie
 commune. Ils trouvaient à la vérité beaucoup de
 secours dans les maisons des seigneurs, où l'usage
 du pays n'est pas d'épargner les vivres. Mais ils
 furent obligés de suivre leurs corps dans diverses
 expéditions jusqu'à Diu & Cambaye, & du côté
 opposé jusqu'au cap de Comorin & jusqu'à l'île de
 Ceylan. Ce fut dans les intervalles de ces courses,
 que Pyrard s'attacha souvent à recueillir ce qu'il
 observait de plus remarquable dans la capitale des
 Indes Portugaises. Il confesse néanmoins que s'il
 lui était resté quelque espérance de revoir jamais
 sa patrie, il aurait apporté beaucoup plus de soins
 à ce travail. Mais depuis le jour de son naufrage;
 il avait vu si peu d'apparence à son retour, qu'il
 ne s'était jamais flatté sérieusement d'une si douce
 idée. D'ailleurs les Portugais sont si jaloux de tout
 ce qui appartient à leurs établissemens, que s'ils

Pyrafi.

eussent pu le soupçonner d'y porter un coup-d'œil curieux , il devait s'attendre à périr misérablement dans les horreurs d'une éternelle prison. Divers exemples lui servaient de leçons. Il savait qu'ayant pris vers la côte de Mélinde la chaloupe d'un navire anglais , dans laquelle ils avaient trouvé un matelot de cette nation la fonde à la main , ils avaient ôté la vie à ce malheureux par un cruel supplice. Ainsi , loin de chercher à leur faire prendre une haute idée de son esprit , il affectait d'en marquer peu , jusqu'à feindre de ne savoir lire ni écrire , & de ne pas entendre la langue portugaise. Il exécutait leurs ordres avec une soumission aveugle , & s'il découvrait quelques marques de haine ou de mauvaises dispositions pour lui , il ne dormait tranquillement qu'après avoir obtenu par ses services l'amitié de ceux qu'il redoutait. Malgré toutes ses précautions , il lui est impossible , dit-il , d'exprimer les affronts , les injures & les opprobres qu'il essuya dans une si longue captivité.

Pendant son séjour à Goa , il apprit de quelques Anglais qui avaient été faits prisonniers dans la rivière de Surate , que *le Croissant* , l'un des deux vaisseaux avec lesquels il était parti de Saint-Malo , avait mouillé dans l'île de Sainte-Hélène à son retour , & que se trouvant en fort mauvais état , il avait tenté de surprendre un navire Anglais qui avait relâché dans la même rade. Les

anglais
pendant
toutes p
les ma
l'autoeu
aussi à
et les
Maldiv
depend
était m
que de
barqué
pris par
Le g
île de
ation
la liber
traque
promet
pour l
moind
ou fait
fin ;
opéran
qu'il c
de ville
venus
Quelq
condu

un coup-d'œil
miférablement
prifon. Divers
avait qu'ayant
coupe d'un na-
ient trouvé un
à la main, ils
par un cruel
leur faire pren-
l affectait d'en
e favoir lire ni
langue portu-
c une foumif-
ques marques
ons pour lui,
près avoir ob-
x-qu'il redou-
il lui est im-
ronts, les in-
a dans une fi
pprit de quel-
ifonniers dans
ant, l'un des
parti de Saint-
ainte-Hélène à
fort mauvais
n navire An-
eme rade. Les

Anglais plus faibles d'hommes, se déroberent pendant la nuit. *Le Croiffan*, qui faisoit eau de toutes parts, ne put arriver en France, & ne sauva ses marchandises que par un événement dont l'auteur fut informé dans un autre lieu. Il apprit aussi à Goa que le maître de son propre vaisseau & les onze matelots qui s'étaient échappés des Maldives, étaient arrivés à Ceylan, pays de la dépendance des Portugais; mais que le maître y était mort de maladie avec quelques autres, & que de ceux qui restaient, les uns s'étaient embarqués pour le Portugal, & les autres avaient pris parti dans les troupes de la même nation.

Le général satisfait des services de Pyzard dans l'île de Ceylan, lui avait promis sa recommandation auprès du viceroi, pour lui faire obtenir la liberté de retourner en Europe au départ des barques. Ses compagnons étant compris dans cette promesse, ils formaient tous trois les mêmes vœux pour l'heureuse navigation de la flotte, & le moindre vent qui pouvait l'éloigner de Goa, leur faisoit de mortelles alarmes. Ils y arrivèrent enfin; mais tandis qu'ils se repaisaient de leurs espérances, le viceroi, sur quelques défiances qu'il conçut des étrangers qui se trouvaient dans la ville, fit arrêter tous ceux qui n'étaient pas venus aux Indes dans les navires de Portugal. Quelques Anglais arrivés nouvellement furent conduits les premiers dans une étroite prifon, &

les trois Français ne furent pas exempts du même sort. Il fallut encore avoir recours aux Jésuites qui recommencèrent leurs sollicitations à la cour du viceroi. Pyrard nomme le P. Gaspar *Além*, qu'on honorait du titre de Père des Chrétiens ; le P. Thomas *Stevens*, Anglais de nation ; le P. Jean *de Cènes*, de Verdun ; le P. Nicolas *Trigault*, de Douay ; le P. Étienne *de la Croix* de Rouen. Leur zèle fut si actif & si pressant que dans l'espace de six semaines il fit ouvrir aux trois Français les portes de leur prison.

Avant la fin de l'hiver, on vit arriver au port de Goa quatre grandes caraqués, chacune du port d'environ deux mille tonneaux. Quatre mois furent employés à les réparer. Elles furent équipées pour le retour, & chargées de poivre. Don Antoine Furtado de Mendoza, qui sortait de l'administration, en devait prendre le commandement jusqu'à Lisbonne. On était persuadé que ce seigneur, qui était malade depuis long-temps, avait été empoisonné par la main d'une femme. L'usage des poisons lents est commun dans les Indes. C'était néanmoins un des plus grands hommes que le Portugal eût employés dans la dignité de viceroi. Il était venu fort jeune à Goa & la fortune l'avait accompagné dans toutes les guerres. Le roi d'Espagne ne l'avait rappelé que sur sa réputation, & par le desir de voir un sujet dont il avait reçu d'importans services. Aussi pro

exemptés du même
 cours aux Jésuites
 incitations à la con-
 P. Gaspar Aléman
 re des Chrétiens
 ais de nation ;
 n ; le P. Nicol
 enne de la Croix
 if & si pressant
 es il fit ouvrir a
 prison.
 it arriver au po
 , chacune du po
 ux. Quatre mo
 Elles furent équ
 s de poivre. Do
 qui sortait de l'a
 re le commande
 trait persuadé qu
 depuis long-tem
 n d'une femme
 omun dans le
 des plus grand
 employés dans
 fort jeune à Goa
 é dans toutes se
 avait rappelé qu
 de voir un suje
 rvoirs. Aussi pro

trait-il au peuple, dont il était adoré, de re-
 nir aux Indes, lorsqu'il aurait satisfait aux ordres
 roi ; mais il n'acheva pas son voyage ; la mort
 surprit sur mer, à la vue des îles Açores.

Le passeport de Pyrard & de ses compagnons
 tenait seulement un ordre aux officiers de la
 troisième caraque de les faire embarquer avec
 leur bagage, & de leur donner une certaine me-
 sure d'eau & de biscuit, telle qu'elle est réglée
 pour les mariniers. Le roi fournissait toutes les
 commodités à ceux qui allaient aux Indes ; mais
 n'accordait que du biscuit & de l'eau à ceux qui
 revenaient, dans la crainte que trop de facilité
 sur le retour ne fit perdre à quantité de Portu-
 gais l'envie d'y demeurer.

Pyrard observa d'abord avec étonnement la
 grandeur du navire. Il le compare à un château,
 non-seulement pour son étendue, mais encore
 par le nombre d'hommes qu'il portait, & par
 la quantité incroyable de ses marchandises. Il en
 était si chargé, qu'elles s'élevaient presque à la
 moitié du mât, & qu'il restait à peine des pas-
 sages pour marcher. Quatre jours se passèrent
 avant qu'on mît à la voile. Dans cet intervalle,
 on n'entendit que le bruit des instrumens de
 musique, de la mousqueterie & du canon, d'une
 infinité de barques où les Portugais de la ville
 venaient dire adieu à leurs amis ; d'autant plus

 Pyrard.

Pyrard.

qu'une flotte, qui allait faire la conquête de Coëfme, entre Sofala & Mozambique, était prête alors à lever l'ancre. Le lendemain de l'embarquement, un officier voyant Pyrard oisif, tandis qu'on travaillait au navire, lui donna un fouet & le traita de *luthérien*, avec menace de le jeter dans la mer, s'il ne se rendait pas plus utile au bien public. Cette leçon lui donna de l'ardeur pour le travail. En effet, d'environ huit cens personnes qui étaient sur la caraque, en y comprenant les esclaves & soixante femmes Indiennes ou Portugaises, il y en avait peu qui ne parussent pressés pour la sûreté commune.

En sortant de la barre de Goa, on aperçoit à douze lieues vers le nord, des îles fort sèches & comme brûlées, que les Portugais nomment *Ilas-quimadas*, écueils dangereux pour la navigation. C'est la première terre qu'on découvre en venant de Lisbonne à Goa. Lorsqu'on fut à la voile, Pyrard & ses compagnons, qui s'étaient attendus d'être traités comme sur des vaisseaux français, furent extrêmement surpris de ne voir donner aux gens de l'équipage qu'une petite portion de pain & d'eau. Ayant compté jusqu'alors qu'on leur fournirait des vivres, ils n'avaient pris qu'une petite quantité de rafraîchissemens, qui ne leur devait pas durer plus de quatre jours. Ils se présentèrent au capitaine & à l'écrivain, &

la conquête de
 Gambique, était
 demain de l'em-
 nt Pyrad oisif,
 e, lui donna un
 avec menace de
 rendait pas plus
 on lui donna de
 , d'environ huit
 a caraque, en y
 nte femmes In-
 avait peu qui ne
 é commune.
 , on apperçoit à
 es fort sèches &
 ugais nomment
 ux pour la navi-
 qu'on découvre
 orsqu'on fut à la
 s, qui s'étaient
 ur des vaisseaux
 pris de ne voir
 qu'une petite
 apté jusqu'alors
 s n'avaient pris
 aiffemens, qui
 uatre jours. Ils
 l'écrivain, &

leur montrèrent leur passeport, qu'ils n'avaient fait voir encore qu'aux gardes du navire en y entrant. Le capitaine parut étonné d'avoir trois Français sur son bord; mais il le fut beaucoup plus de trouver que le passeport n'était pas dans la forme qui ordonne les vivres, quoique l'usage soit de nourrir aux dépens du roi ceux qui sont embarqués par ses ordres. Il plaignit les Français de n'avoir pas mieux pourvu à leurs besoins, & s'emportant contre le viceroi & les officiers, il les traita de voleurs, qui ne manqueraient pas de mettre sur leurs comptes la nourriture des trois étrangers, comme s'ils l'avaient reçue. Il ajouta que le pain & l'eau qu'on leur donnerait pendant la route, serait une diminution de la portion des mariniers. Cependant leur situation inspira tant de pitié à tous ceux qui en furent informés, qu'elle leur attira du moins un traitement plus doux. Leur misère fut respectée, mais ils eurent beaucoup à souffrir du côté de la nourriture. On leur donnait par mois trente livres de biscuit & vingt-quatre pintes d'eau; & comme ils n'avaient pas de lieu fermé pour y garder cette provision, il arrivait souvent qu'on leur en dérobait quelques parties, sur-tout pendant la nuit; ils n'avaient pas même de quoi se mettre à couvert de la pluie. Une autre incommodité, qui n'était pas moins nuisible à leur repos qu'à leurs alimens, était la

Pyrard,

multitude d'une sorte d'insectes ailés, fort sensibles aux hannetons, qui font un tourment continuel dans le retour des Indes, & qu'on apporte de cette contrée. Ils jettent une puanteur insupportable lorsqu'on les écrase : ils mangent le biscuit, ils percent les coffres & les tonneaux ; ce qui cause souvent la perte du vin & des autres liqueurs. La caraque était remplie de ces fâcheux animaux. Pyrard trouvait d'ailleurs le biscuit portugais de très-bon goût. Il est aussi blanc, dit-il, que notre pain de chapitre. Aussi n'y emploie-t-on que le pain le plus blanc, qu'on coupe en quatre morceaux plats, & qu'on remet deux fois au feu pour le faire cuire. Tout le monde avait la même portion d'eau que les officiers du navire. L'épargne est recommandée sur cet article, parce que les provisions générales ne devant durer que trois mois, on se trouve réduit à de terribles extrémités, lorsque le voyage est beaucoup plus long. Quelques honnêtes gens invitaient quelquefois les trois Français à manger avec eux, ou leur envoyaient ce qui sortait de leur table ; mais les vivres étant salés, Pyrard ne mangeait qu'avec précaution, parce qu'avec si peu d'eau par jour, il craignait la soif dans les calmes & les grandes chaleurs qu'on souffrait continuellement.

Après neuf ou dix jours de navigation, l'alarme se

rép
aux
ald
plu
avo
men
urne
n'is
que
renai
quelq
er. M
millen
rabes
On
trage
flictio
rdob
ge est
au co
arten
e la
s'éte
ni ret
p de
uet p
averte
eux p
Tom

lés, fort sent
un tourment
les, & qu'on
ent une puan-
rafe: ils man-
fres & les ton-
berte du vin &
ait remplie de
ait d'ailleurs le
it. Il est auffi
chapitre. Auffi
s blanc, qu'on
& qu'on remet
uire. Tout le
u que les offi-
ommandée sur
s générales ne
trouve réduit
le voyage est
nêtes gens in-
çais à manger
qui sortait de
és, Pyrard ne
ce qu'avec si
soif dans les
souffrait con-
ion, l'alarme
se

répandit sur la caraque, à la vue de trois vaif-
aux qui venaient des côtes de l'Arabie vers les
Maldives. On les prit pour des Hollandais, &
plupart des gens de l'équipage se souvenant
avoir été maltraités par cette nation, le ressen-
ment & la crainte les faisaient déjà penser à
turner leur vengeance sur les trois Français;
ils regardaient comme les amis des Hollandais,
que, dans leur prévention ordinaire, ils com-
enaient avec eux sous le nom de *Lutheranos*.
quelques-uns propofoient de les jeter dans la
er. Mais cette petite escadre ayant suivi tran-
uillement fa route, on jugea que c'étaient des
arabes, qui allaient aux Maldives ou à Sumatra.

On paffa la terre de Natal fans effuyer aucun
outrage de la mer & des vents; mais les grandes
allictions étaient réservées au passage du cap. Py-
rd observe qu'on était parti trop tard de Goa. L'u-
ge est de se mettre en mer à la fin de décembre
au commencement de janvier, & ceux qui s'en
partent ne manquent pas d'être exposés à tout ce
de la mer a de plus redoutable. Il serait inutile
s'étendre avec l'auteur, sur tous les obstacles
qui retinrent deux mois la caraque à la vue du
p de Bonne-Espérance, & qui la rendirent le
net pitoyable des vents & des flots. Elle était si
verte, que dans un si long espace de tems les
eux pompes ne furent abandonnées ni nuit, ni

Pyrard.

Pyrad.

jour. Quoique tout le monde y travaillât jusqu'aux os, le capitaine, on ne pouvait suffire à vider l'eau qui entrait de toutes parts. La grande vergue se rompit deux fois dans le milieu, & les voiles furent mises plusieurs fois en pièces. Trois matelots & deux esclaves furent emportés au loin dans la mer. Le péril devint si pressant, qu'on résolut de soulager le vaisseau en jetant toutes les marchandises; mais cette fatale nécessité fut l'occasion d'un autre désordre. Comme il fallait commencer par les coffres & les ballots qui s'offraient les premiers, il s'éleva une si furieuse querelle qu'on en vint aux coups d'épée. Le capitaine, quoiqu'appelé par d'autres soins, fut contraint d'employer tous ses efforts pour arrêter les plus furieux, & de leur faire mettre les fers aux pieds. Ce qui augmentait la douleur & les regrets, c'est qu'en arrivant à la vue du cap, on n'aurait eu besoin du même vent que six heures de plus, pour le doubler.

Dans cette extrémité, qui paraissait sans remède, le capitaine ayant tenu conseil avec les gentilhommes & les marchands, tout le monde penchait à retourner aux Indes; d'autant plus qu'il était défendu par le roi d'Espagne, de s'efforcer dans cette saison de doubler le cap de Bonne-Espérance, & qu'en supposant même qu'on y parvînt, il était impossible à un bâtiment tel que la caraque, d'y aborder & d'y prendre port. Mais

availlât jusqu'à ce que les pilotes combattirent cet avis, parce que la caraque n'était pas en état de recommencer une si longue route, sur-tout ayant à repasser la terre de Natal, où il fallait s'attendre à de nouvelles tempêtes. On se trouvait assez près de la terre pendant ce conseil. A peine fut-il fini, qu'on y fut pris d'un calme qui rendit les voiles inutiles pour se retirer au large. La caraque fut portée par l'agitation des vagues ou la violence des courans, dans une grande baie, dont il était impossible de sortir sans le secours du vent. Cependant on voyait sur les côtes un prodigieux nombre de sauvages qui paraissaient attendre à profiter des débris du vaisseau. Le capitaine exhortait déjà tout le monde à prendre les armes, & l'on était également occupé de la crainte de se briser contre la côte, & de celle de tomber entre les mains de ces barbares; mais le ciel permit dans ce danger, qu'il s'élevât un petit vent de terre qui sauva la caraque en la jetant hors de la baie.

Ce ne fut que le dernier jour de mai, après une quantité d'autres infortunes, que le vent devint propre à doubler le cap. Les pilotes reconnurent le lendemain qu'on l'avait passé, & la joie commença aussitôt à renaître dans l'équipage avec l'espérance d'arriver heureusement à Lisbonne. Les Portugais ne s'y livrent jamais qu'après avoir passé le cap, & se croient toujours menacés jusques-

Pyrad.

Pyrad.

là de retourner sur leurs traces. On aborda le
 juin dans l'île de Sainte-Hélène.

Cette île, qui n'a que cinq ou six lieues de cir-
 cuit, est entourée de grands rochers contre lesquels
 la mer bat sans cesse avec furie, & qui retiennent
 dans leurs concavités l'eau que la chaleur du
 soleil épaisit & change en un fort beau sel. L'air
 y est pur & les eaux sont fort saines. Elles descen-
 dent des montagnes en plusieurs gros ruisseaux, qui
 n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour se jeter
 dans la mer. On trouve dans un si petit espace
 des chèvres, des sangliers, des perdrix blanches
 & rouges, des ramiers, des poules d'Inde, des
 faisans, & d'autres animaux. Mais ce qu'il pro-
 duit de plus utile à la navigation, est une quan-
 tité extraordinaire de citrons, d'oranges & de
 figues, qui, avec la pureté de l'air & la fraîcheur
 des eaux, servent de remède certain à ceux qui
 viennent y chercher du soulagement pour le scor-
 but. Pyrad est persuadé que l'île doit tous ces
 fruits, & même ces animaux, aux premiers Por-
 tugais qui la découvrirent. Ils y laissaient autrefois
 leurs malades, & les autres nations imitèrent
 leur exemple; mais depuis neuf ans les Hol-
 landais y avaient commis tant de ravages, qu'il
 ne fallait plus faire de fond sur les fruits. La
 nature y prenait soin de la rade, qui est bonne
 dans toutes les saisons, & si profonde que la

On aborda le
e.

u six lieues de cir
ers contre lesquel
& qui retiennem
ne la chaleur de
ort beau sel. L'ai
ines. Elles descen
gros ruisseaux, qui
faire pour se jete
un si petit espace
perdrix blanche
oules d'Inde, de
Mais ce qu'il pra
n, est une quan
d'oranges & de
air & la fraîcheur
ertain à ceux qui
ment pour le sc
lle doit tous ces
ux premiers Por
aissaient autrefoi
nations imitèren
euf ans les Hol
de ravages, qui
ur les fruits. Le
e, qui est bonn
profonde que la

carques mêmes peuvent s'approcher jusqu'au
vage.

Pyraud.

Avec quelque soin que la caraque eût été répa-
rée, un nouvel accident fit douter si elle était ca-
pable d'achever le voyage. On avait levé une des
deux ancrés vers la terre ; mais lorsqu'on voulut
lever la seconde, elle se trouva prise dans un
gros cable qui était demeuré depuis long-tems
au fond de la mer, & qui la faisant couler à me-
sure qu'on s'efforçait de la tirer, fit approcher le
navire fort près du rivage. Le capitaine qui s'en
aperçut fit couper aussi-tôt le cable de l'ancre, &
 donna ordre qu'on mît à la voile. Malheureuse-
ment le vent changea tout-à-coup ; & venant de
la mer il poussa la caraque avec tant de violence,
qu'elle demeura couchée l'espace de cinq heures
avec fort peu d'eau. On vit même sortir quelques
perles blanches du fond. Chacun se crut perdu. On ne
balança point à décharger les eaux douces qu'on
venait de prendre dans l'île, & les marchandises.
de moindre prix. On fit porter les ancrés bien loin
en mer, pour tirer le navire à force de bras. Enfin
il recommença heureusement à flotter ; mais il
faisait beaucoup d'eau, & le capitaine jugeant,
après un long travail, qu'on avait besoin de quel-
qu'un qui sût plonger, promit cent *crozades* à
celui qui rendrait un si important service. Un des
compagnons de Pyraud, ancien charpentier du

Pyrard.

Corbin, fut le seul qui s'offrit ; quoiqu'il dourât lui-même du succès , parce qu'il fallait demeurer très-long-tems sous l'eau & visiter entièrement le dessous du navire. D'ailleurs il faisait assez froid ; car le soleil était alors au tropique du Cancer, ce qui est l'hiver de l'île. Cependant excité par les promesses de tout le monde & par ses propres offres, il alla plusieurs fois sous le vaisseau, & rapporta même quelques planches brisées ; mais il jugea que la quille n'était point endommagée, & son témoignage rassura le capitaine. On regretta de n'avoir pas connu plutôt l'utilité qu'on pouvait tirer des Français, & leur situation en devint plus douce. On fit une quête dans la caraque en faveur du charpentier, & le capitaine l'assura d'une grosse récompense, s'il voulait aller jusqu'en Portugal. Quoiqu'on eût employé dix jours à remédier à ce mal, on n'en prit pas moins la résolution d'aller se radouber au Brésil. *Pyrard* admire ici la bonté du ciel. Sans ce favorable accident, on aurait continué la navigation vers le Portugal, & la caraque ne pouvait manquer de périr. On s'aperçut en la visitant, que le gouvernail ne tenait presque plus, & la moindre tempête l'aurait précipité dans les flots.

On commença le 8 d'août à découvrir la terre du Brésil qui paraît blanche de loin, comme des toiles tendues pour sécher, ou comme un

quoiqu'il dourât, il fallait demeurer entièrement le fait assez froid; car Cancer, ce qui est par les promesses & ses offres, il alla rapporta même il jugea que la & son témoignage de n'avoir pas tirer des Français plus douce. On faveur du char-d'une grosse ré- qu'en Portugal. à remédier à ce résolution d'aller faire ici la bonté ent, on aurait tugal, & la ca- . On s'aperçut e tenait presque urait précipité à découvrir la e loin, comme ou comme un

grand amas de neige. Aussi les Portugais lui don-
nent-ils le nom de *Terre des linceuls*. Le 9, on
jeta l'ancre à quatre lieues de la baie de *tous les Saints*, où le Pilote n'osa s'engager sans guide. Trois caravelles qui arrivèrent bientôt chargées de rafraîchissemens, jetèrent la joie dans tout l'équipage. Il y était mort deux cens cinquante personnes depuis Goa, & tous les autres se ressentent de la fatigue d'un voyage de six mois. On entra le 10 au matin, dans la baie du côté du nord, où l'on voit une fort belle église & un couvent de l'ordre de saint Antoine. L'entrée de cette baie est large d'environ dix lieues de tour, dont les deux côtes offrent un passage également sûr aux navires. Cependant en approchant de la ville, il arriva, par un malheur d'autant plus étrange qu'on avait deux bons pilotes du pays, que la caraque toucha sur un banc de sable, & qu'elle s'y renversa. Les caravelles & les barques s'y présentèrent en grand nombre pour recevoir les hommes & les marchandises. Lorsque le bâtiment fut soulagé, il se remit à flot, & l'on alla mouiller sous le canon de la ville qui se nomme *Saint-Salvador*. Le viceroi dépêcha aussi-tôt une caravelle à Lisbonne, pour donner avis de l'arrivée & du triste état de la caraque. Elle fut jugée incapable de servir plus long-tems à la navigation, & tout le reste des marchandises fut déchargé.

Pygard.

Pyrard.

Pyrard avait passé deux mois au Brésil , dans l'attente d'une occasion pour retourner en Europe lorsque trois gentilhommes portugais , qui avaient conçu pour lui beaucoup d'affection , lui proposèrent de s'embarquer avec eux. C'était don Fernando de Sylva , qui avait été général de la flotte du nord à Goa , & deux de ses beaux-frères. Il accepta leurs offres , & le vaisseau était prêt à partir ; mais le capitaine refusa de recevoir Pynard sous prétexte qu'ayant une fois porté un Français qui lui avait causé plus d'embarras que tout le reste de l'équipage , il avait fait serment de n'en jamais porter d'autre. Ce refus devint une faveur du ciel pour l'auteur. Il apprit en arrivant à Lisbonne , que le navire de ce farouche capitaine Portugais avait été pris par les corsaires. Ses regrets ne tombèrent que sur les trois gentilhommes auxquels il devait de la reconnaissance , & qui furent menés en Barbarie.

Deux Flamands , naturalisés Portugais , & liés par une société de commerce , dont l'un devait retourner à Lisbonne dans une hourque de deux cens cinquante tonneaux qui leur appartenait , s'estimèrent fort heureux de trouver Pynard & ses deux camarades pour les servir dans ce voyage. On convint de part & d'autre , que les trois Français ne payeraient rien pour leur passage ; mais qu'ils travailleraient dans le vaisseau sans être

payé
pour
leur
de
cre
& le
Pyrard
tuga
vice
C
fi co
le ca
cent
navi
dès
se ne
au n
le T
fallu
pête
jour
tout
sans
plu
ma
mo
pou
qui

s au Brésil , dans
 tourner en Europe
 portugais , qui
 d'affection , lui
 eux. C'était dou
 té général de la
 ses beaux-frères.
 seau était prêt à
 recevoir Pyrard
 porté un Français
 tras que tout le
 serment de n'en
 evint une faveur
 t en arrivant à
 farouche capi-
 les corsaires. Ses
 les trois gentil-
 reconnaissance ,
 ie.
 portugais , & liés
 ont l'un devant
 ourque de deux
 ur appartenait,
 uver Pyrard &
 dans ce voyage.
 e les trois Fran-
 passage ; mais
 seu sans être

payés. Ils regardèrent aussi comme un bonheur de pouvoir gagner leur passage & leur dépense par leur travail ; car il en coûtait ordinairement plus de 120 livres. La hourque était chargée de sucre , bien fournie d'artillerie & d'autres armes , & le nombre des passagers d'environ soixante. Pyrard ne pouvant éviter de descendre en Portugal , n'oublia pas de prendre un passeport du viceroi du Brésil.

 Pyrard.

On mit à la voile le 7 d'octobre avec un vent si contraire qu'on fut vingt-cinq jours à doubler le cap de Saint-Augustin , quoiqu'il ne soit qu'à cent lieues de Saint-Salvador. Mais le reste de la navigation ayant été fort heureux , on découvrit dès le 15 de janvier , le canton de Portugal qui se nomme *la Brelingue* , à huit lieues de Lisbonne , au nord. Le capitaine s'était proposé d'entrer dans le Tage ; mais le vent devint contraire , & il fallut tourner vers les îles de Bayonne. La tempête fut bientôt si violente , qu'on employa cinq jours à gagner les îles. Le navire faisait eau de toutes parts , & le vent qui était de mer le jetait sans cesse vers la côte. Pyrard assure qu'il se fit plus de quinze cens écus de vœux. Le principal marchand en fit un de huit cens cruzades ; la moitié pour marier une orpheline , & le reste pour donner une lampe à *Notre-Dame*. Il s'acquitta de ces deux engagements aussi-tôt qu'il eut

 Pyrard:

pris terre. C'est le caractère des Portugais de penser plutôt à faire des vœux , qu'à résister au danger par l'industrie & le travail. Depuis l'embouchure du Tage jusqu'aux îles, Pyrard se crut dix fois enseveli dans les flots. Il regarde ce danger comme le plus terrible qu'il eût essuyé depuis dix ans , dans toutes ses courses.

Après avoir heureusement pris terre , il se souvint que pendant sa prison de Goa, il avait promis au ciel que si le cours de ses aventures le conduisait jamais en Espagne , il ferait le voyage de Saint-Jacques en Galice. Ses deux compagnons l'ayant quitté, il se rendit à Compostelle, dont il n'était éloigné que d'environ dix lieues. Delà il prit le chemin de la Corogne , dans l'espérance d'y trouver l'occasion de retourner en France. Elle ne se présenta qu'à deux lieues de ce port , dans une petite rade où il s'embarqua sur une barque de la Rochelle , dont le maître , charmé du récit de ses aventures , lui accorda libéralement son passage. Il fut regardé avec admiration des principaux habitans de la Rochelle, & retenu quelques jours par leurs carettes ; mais n'aspirant qu'à revoir Laval, sa chère patrie, il y arriva le 16 février 1611.



 ✱

CES
nom
dives
de l'
du no
qui f
cens
trent
ferme
& de
Portu
depu
des M
El
nom
la na
tres,
un s
atoll
Ils f
une

Portugais de
à résister au
Depuis l'em-
Pyrard se crut
de ce danger
y depuis dix

terre , il se
, il avait pro-
ntures le con-
le voyage de
compagnons
ostelle, dont
lieues. Delà
l'espérance
en France.
de ce port ,
qua sur une
tre , charmé
da libérale-
admiration
le, & retenu
is n'aspirant
y arriva le

CHAPITRE II.

Iles Maldives.

CES îles , qui portent parmi leurs habitans le nom de *Malé-Raqué*, & qui sont nommées Maldives, & leurs peuples *Dives* par les autres peuples de l'Inde , commencent à huit degrés de latitude du nord & finissent à quatre degrés du sud ; ce qui fait en longueur une étendue d'environ deux cents lieues , quoiqu'elles n'en aient que trente ou trente-cinq de largeur. Leur distance de la terre ferme, c'est-à-dire, du cap de *Comorin*, de *Ceylan*, & de *Cochin*, est de cent cinquante lieues. Les Portugais comptent quatre mille cinq cents lieues depuis l'embouchure du Tage jusqu'aux bancs des Maldives.

Maldives.

Elles sont divisées en treize provinces , qui se nomment *atollons*, division qui est l'ouvrage de la nature ; car chaque atollon est séparé des autres, & contient quantité de petites îles. C'est un spectacle singulier que de voir chacun de ces atollons environnés d'un grand banc de pierre. Ils sont presque ronds ou de figure ovale , dans une circonférence d'environ trente lieues ; &

Maldives.

s'entresuivant du nord au sud sans se toucher ; ils sont séparés par des canaux de plus ou moins de largeur. Du centre d'un atollon , on voit autour de soi le banc de pierre qui l'environne , & qui défend les îles contre l'impétuosité de la mer. Les vagues s'y brisent avec tant de fureur , que le pilote le plus hardi n'en approche pas sans effroi. On assure entre les habitans , que le nombre des îles , dans les treize atollons , monte jusqu'à douze mille ; & le roi des Maldives prend le titre de *Sultan des treize provinces , & des douze mille îles*. Mais Pyraud s'imagine qu'il faut entendre par ce nombre une multitude qui ne peut être comptée , d'autant plus qu'une grande partie de ce qui porte le nom d'îles n'offre que des petites mottes de sable inhabitées , que les courans & les grandes marées rongent & emportent tous les jours. Il y a beaucoup d'apparence que toutes ces petites îles , & la mer qui les sépare ne font qu'un banc continuel , si l'on n'aime mieux penser, que c'était anciennement une seule île que la violence des flots a coupée comme en pièces. Les canaux intérieurs sont tranquilles , & l'eau n'y a pas plus de vingt brasses dans sa plus grande profondeur. On voit presque par-tout le fond qui est de pierre de roche & de sable blanc. Dans la basse marée , on passerait d'une île , & même d'un atollon à l'autre , sans être mouillé plus

ns se toucher ;
 plus ou moins
 n, on voit au-
 i l'environne,
 pétuosité de la
 e tant de fu-
 n'en approche
 habitans, que
 eize atollons,
 roi des Mal-
 eize provinces,
 ard s' imagine
 une multitude
 t plus qu'une
 n d'îles n'offre
 abitées, que
 ongent & em-
 p d'apparence
 mer qui les fé-
 si l'on n'aime
 t une seule île
 me en pièces.
 lles, & l'eau
 à plus grande
 t le fond qui
 blanc. Dans
 le, & même
 mouillé plus

haut que la ceinture, & les habitans n'auraient pas besoin de bateaux pour se visiter, si deux raisons ne les obligeaient de s'en servir; l'une est la crainte des *paimons*, espèce de grands poissons qui brisent les jambes aux hommes & qui les dévorent; l'autre est le danger de se briser entre des rochers aigus & fort tranchans.

 Maldives.

La plupart des îles sont entièrement désertes, & ne produisent que des arbres & de l'herbe. D'autres n'ont aucune verdure & sont de pur sable mouvant, dont une partie est sous l'eau dans les grandes marées. On y trouve dans tous les tems, quantité de grosses crabes & d'écrevisses de mer, avec un si prodigieux nombre de pengouins, qu'on n'y peut mettre le pied sans écraser leurs œufs & leurs petits. Mais quoique la chair de ces oiseaux soit fort bonne, les habitans n'en font aucun usage. Il n'y a d'eau douce que dans les îles habitées, non qu'elles aient aucune rivière, mais on y creuse facilement des puits, & l'eau se présente en abondance à trois ou quatre pieds de profondeur. La nature n'en refuse pas jusqu'au bord de la mer, & dans les lieux même qu'elle inonde. Ces eaux sont froides le jour, particulièrement à midi, & la nuit fort chaudes.

Quoique les atollons soient séparés entr'eux par des canaux, on n'en compte que quatre où

Maldives.

les grands navires puissent passer, & le péril ne laisse pas d'y être extrême pour ceux qui n'en connaissent pas les écueils. Les habitans ont des cartes marines, où les rochers & les basses sont exactement marqués. Ils se servent aussi de boussoles dans ces grands canaux. Le premier est au côté du nord, & ce fut à l'entrée que le vaisseau de Pyard fit naufrage sur le banc de l'atollon de *Malos-Madou*. Le second est entre Pulodou & Malé, d'environ sept lieues, & l'eau de la mer y paraît aussi noire que de l'encre, quoique puisée dans un vase, elle ne diffère pas de toute autre. On la voit continuellement bouillonner, comme de l'eau qui ferait sur le feu; & le mouvement des flots y étant ordinairement fort léger, ce spectacle cause une sorte d'horreur aux insulaires même. Le troisième canal est au-delà de Malé, mais vers le sud. Le quatrième, qui est celui de Sonadou, & qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur, est directement sous la ligne. En général le plus sûr de ces quatre passages a ses dangers. Aussi s'efforcé-t-on de fuir les Maldives, lorsqu'on n'y est pas appelé nécessairement; mais elles sont si longues, & leur situation est telle, qu'il est difficile de les éviter, sur-tout dans les calmes & les vents contraires, où les navires ne pouvant bien s'aider de leurs voiles, y sont entraînés par les courans.

, & le péril ne
 eux qui n'en con
 ans ont des cartes
 asse font exacte
 ussi de bouffoles
 mrier est au côté
 e le vaisseau de
 de l'atollon de
 tre Pulodou &
 l'eau de la mer
 quoique puifée
 de toute autre.
 onner, comme
 le mouvement
 fort léger, ce
 r aux insulaires
 delà de Malé,
 qui est celui de
 vingt lieues de
 gne. En général
 a ses dangers.
 aldives, lors-
 rement; mais
 tion est telle,
 -tout dans les
 les navires ne
 s, y sont en-

A l'égard des canaux de chaque atollon, quoi-
 que la mer y soit toujours tranquille, les basses
 & les rochers y rendent la navigation si dange-
 reuse, que les habitans même ne s'y exposent
 jamais pendant la nuit. Le nombre des barques
 y est infini pendant le jour; mais l'usage est de
 prendre terre le soir; ce qui n'empêche pas que
 les naufrages n'y soient fréquens, malgré l'habi-
 leté des insulaires, qui sont peut-être la nation
 du monde la plus exercée aux fatigues de la mer.
 Les ouvertures des atollons ont peu de largeur,
 & chacune est bordée de deux îles, qui pourraient
 être aisément fortifiées. La plus large de ces en-
 trées n'a pas plus de deux cens pas. Le plus grand
 nombre en a trente ou quarante; & par une
 disposition admirable de la nature, chaque atol-
 lon a quatre ouvertures, qui répondent presque
 directement à celles des atollons voisins, d'où il
 arrive qu'on peut entrer & sortir par les unes ou
 les autres, de toutes sortes de vents, & malgré
 l'impétuosité ordinaire des courans.

Maldives.

La situation des Maldives étant si proche de la
 ligne, on doit juger que la chaleur y est excessive
 & l'air fort mal-sain. Cependant, comme le jour
 & la nuit y sont toujours égaux, la longueur
 des nuits y amène d'abondantes rosées, qui les
 rendent très-fraîches. Aussi les grandes îles ne
 manquent-elles ni d'herbes ni d'arbres, malgré

Maldives.

l'ardeur du soleil. L'hiver commence au mois d'avril, & dure six mois. Il est sans gelée, mais continuellement pluvieux. Les vents sont alors d'une extrême impétuosité du côté de l'ouest. Au contraire, il ne pleut jamais pendant les six mois de l'été, & les vents sont de l'est.

Mœurs.

Ceux qui cherchent l'origine des Maldivois dans l'île de Ceylan, ne se fondent pas sur d'assez fortes raisons, pour nous persuader que deux nations qui n'ont aucune ressemblance entr'elles, quoique situées à-peu-près sous le même climat, puissent venir d'une source commune. Les insulaires de Ceylan sont noirs & mal formés. Les Maldivois sont olivâtres & d'une si belle taille, qu'à l'exception de la couleur, ils diffèrent peu des Européens. Il y a plus d'apparence qu'ils viennent des côtés de l'Inde, quoiqu'ils en soient plus éloignés que de Ceylan; & l'on trouverait le fond d'une comparaison plus juste, non-seulement entre leur figure & celle des Indiens, mais même entre leur caractère & leurs usages, surtout dans ceux qui habitent depuis Malé jusqu'à la pointe du nord. Les Maldivois du sud ont plus de grossièreté dans leurs manières & dans leur langage. On y voit encore des femmes qui n'ont pas honte d'être nues, avec une seule petite toile dont elles se couvrent le milieu du corps;

au

lieu d
u de c
oins é
deme
milice
ne, or
erce a
quent
navi
pays.
spiri
s, ca
aucou
ltive
x arin
nmes
mbre
aussi b
Tous
et les
imme
ge de
et l'h
imme
est-à-
ment
autec
rend
Tom

ence au mois
 ns gelée, mais
 ents sont alors
 de l'ouest. Au
 nt les six mois

des Maldivois
 pas sur d'assez
 que deux na-
 ce entr'elles,
 même climat,
 une. Les infu-
 l formés. Les
 i belle taille,
 différent peu
 arance qu'ils
 qu'ils en soient
 a trouverait le
 e, non-seule-
 ndiens, mais
 s usages, sur-
 Malé jusqu'à
 du sud ont
 ères & dans
 femmes qui
 e seule petite
 eu du corps ;
 au

lieu que du côté du nord les usages différent
 de ceux des Indes, & la civilité n'y est pas
 pins établie. C'est là que toute la noblesse fait
 demeure, & que le roi lève ordinairement
 milice. Il est vrai qu'indépendamment de l'ori-
 ne, on peut en apporter pour raison le com-
 merce avec les étrangers, qui a toujours été plus
 quent dans cette partie, & le passage de tous
 navires qui enrichit & civilise tout à la fois
 pays. Mais en général le peuple des Maldives
 spirituel, industrieux, porté à l'exercice des
 arts, capable même des sciences dont il fait
 beaucoup de cas, sur-tout de l'astronomie, qu'il
 cultive soigneusement. Il est courageux, exercé
 en armes, ami de l'ordre & de la police. Les
 femmes sont belles; & quoique le plus grand
 nombre soit de couleur olivâtre, il s'en trouve
 aussi blanches qu'en Europe.

Tous les habitans de l'un & de l'autre sexe
 ont les cheveux noirs, & regardent cette couleur
 comme une beauté. Les filles ne portent jusqu'à
 l'âge de huit ou neuf ans qu'un petit pagné qui
 met l'honnêteté à couvert; & les garçons ne
 commencent aussi à se vêtir qu'à l'âge de sept ans,
 c'est-à-dire après qu'ils ont été circoncis. L'habil-
 lement commun des Maldivois est une sorte de
 hautechausse, ou de caleçon de toile, qui leur
 descend depuis la ceinture jusqu'au dessous des

 Maldives.

 Maldives.

genoux, & par-dessus lequel ils portent une pagnie de soie ou d'autre étoffe, orné diversément suivant les degrés du rang ou de la richesse. Le reste du corps est nu. L'habit des femmes est fort différent de celui des hommes. Elles portent de véritables robes d'une étoffe légère de soie ou de coton, & la bienfiance établie les oblige à se couvrir soigneusement le sein. Il n'y a point de barbiers publics aux Maldives. Chacun se fait le poil avec des rasoirs d'acier, ou des ciseaux de cuivre & de fonte. Quelques-uns se rendent mutuellement ce service. Le roi & les principaux seigneurs se font raser par des gens de qualité qui se font un honneur de cette fonction sans en tirer aucun salaire. Mais leur superstition est extrême pour les rognures de leur poil & de leurs ongles. Ils les enterrent dans leurs cimetières avec beaucoup de soin pour n'en rien perdre. C'est une partie d'eux-mêmes, qui se mande, disent-ils, la sépulture comme le corps. La plupart vont se raser à la porte des mosquées.

La langue commune des Maldives est particulière à ces îles, mais plus grossière & plus rude dans les atollons du sud, quoiqu'elle y soit la même. L'arabe s'apprend dès l'enfance, comme le latin en Europe. Ceux qui ont des liaisons de commerce avec les étrangers, parlent les lan-

gues de
même le
L'île p
toutes le
point div
à-peu-pr
est d'env
roi qui y
que c'est
mais ell
les insul
vapeurs
y enter
Le roi &
ques au
personn
cepter l
environ
remplie
par des
peuple
couvert
double
les rich
pierre l
qui se
& qui
long-t

ils portent
 orné divers
 de la riche
 des femmes
 s. Elles port
 gère de soie
 e les oblige
 Il n'y a poi
 es. Chacun
 ou des cizea
 uns se rende
 t les princip
 ns de qualite
 onction sans
 superstition
 eur poil & d
 ns leurs cim
 our n'en rie
 èmes, qui de
 omme le corp
 porte des me
 ves est partic
 e. & plus rud
 elle y soit
 fance, comm
 nt des liaiso
 parlent les lan

ques de Cambaye; de Guzarate, de Malaca, & même le Portugais.

Maldives.

L'île principale qui se nomme *Malé*, & dont toutes les autres tirent leur nom, auquel on joint *dives*, qui signifie *amas de petites îles*, est à-peu-près au centre de cet archipel. Son circuit est d'environ une lieue & demie. Le séjour du roi qui y tient sa cour, y attire tant de monde, que c'est la plus peuplée, comme la plus fertile; mais elle est aussi la plus malsaine. La raison que les insulaires en apportent, est qu'il s'élève des vapeurs fâcheuses de la multitude des corps qu'on y enterre. Les eaux y sont aussi fort mauvaises. Le roi & les seigneurs s'en font apporter de quelques autres îles où l'on n'accorde la sépulture à personne. Dans toutes les Maldives, sans en excepter l'île de Malé, il n'y a pas de villes qui soient environnées de murs. Chaque île habitée est remplie de maisons, dont les unes sont séparées par des rues, & les autres dispersées. Celles du peuple sont composées de bois de cocotier & couvertes de feuilles du même arbre, cousues en double les unes dans les autres. Les seigneur & les riches marchands en font bâtir d'une sorte de pierre blanche & polie, mais un peu dure à scier, qui se trouve en abondance au fond des canaux, & qui devient tout-à-fait noire après avoir été long-temps mouillée de la pluie, ou de toute

Maldives.

autre eau douce. La méthode qu'on emploie pour la tirer, mérite d'être observée. Il croît dans les îles une sorte d'arbre qui se nomme *candou*, de la grosseur du noyer, semblable au tremble par les feuilles & aussi blanc, mais extrêmement mou. Il ne porte aucun fruit, & n'est pas même propre à brûler. Lorsqu'il est sec, on le scie en planches, qui sont aussi légères que le liège. Si on a quelques grosses pierres à tirer du fond de l'eau, on y attache un cable, ce que les insulaires font d'autant plus aisément qu'ils savent tous plonger. Ensuite ils prennent une planche de *candou*, qu'ils lient ou entilent au cable fort près de la pierre. Ils en mettent par-dessus une ou plusieurs autres, en un mot, autant qu'il en est besoin, jusqu'à ce que le bois flottant au-dessus de l'eau soulève la pierre, qu'ils conduisent alors très-facilement jusqu'au bord de leur île. Pyrard assurent qu'ils tirèrent ainsi jusqu'à l'artillerie de son navire submergé. Les planches du même bois leur servent à faire des radeaux bordés pour la pêche, qu'ils nomment *candoupatis*. Une autre propriété de ce bois, est qu'il produit du feu en frottant une pièce contre une autre, & les habitans n'emploient pas d'autres fusils pour en allumer. A l'égard de la chaux qui sert à lier les pierres des édifices, ils la font, comme dans la plus grande partie des Indes, d'écailles & de co-

quilles

La

métifin

Chaque

qui on

dine,

neur &

naissant

nomm

reconn

de pet

une so

L'éc

objets

ête qu

froide

d'huile

Les m

propre

les en

nuds

penda

ves. C

& de

march

A ne

(*)

fige

i employe pour
 s croit dans les
 me candou, de
 u tremble par
 Ennemement mou
 s même propre
 e en planches,
 Si on a quel-
 de l'eau, on y
 ires font d'au-
 tous plonger
 candou, qu'il
 le la pierre. Il
 airs autres, en
 jusqu'à ce que
 relève la pierre,
 ment jusqu'au
 qu'ils tirèrent
 ire submergé.
 servent à faire
 , qu'ils nom-
 propriété de ce
 frottant une
 bitans n'em-
 allumer. A
 er les pierres
 dans la plus
 es & de co-

quilles qui se trouvent au bord de la mer.

La religion des Maldives est le pur mahomé-
 tisme, avec toutes ses fêtes & ses cérémonies.
 Chaque île a ses temples & ses mosquées. Ceux
 qui ont fait le voyage de la Mecque & de Mé-
 dine, reçoivent des marques particulières d'hon-
 neur & de respect, quelque vile que soit leur
 naissance, & jouissent de divers privilèges. On les
 nomme *agis* (1), c'est-à-dire saints; & pour être
 reconnus, ils portent des pagnes de coton blanc &
 de petits bonnets ronds de la même couleur, avec
 une sorte de chapelet qui leur pend à la ceinture.

Maldives.

L'éducation des enfans est un des principaux
 objets de la législation dans toutes ces îles. Aussitôt
 qu'un enfant est né, on le lave dans de l'eau
 froide six fois le jour; après quoi on le frotte
 d'huile; & cette pratique s'observe long-temps.
 Les mères doivent nourrir leurs enfans de leur
 propre lait, sans en excepter les reines. On ne
 les enveloppe d'aucuns langes. Ils sont couchés
 nus & libres dans de petits lits de corde sus-
 pendus en l'air, où ils sont bercés par des esclaves.
 Cependant on n'en voit pas de contrefaits,
 & dès l'âge de neuf mois, ils commencent à
 marcher. Ils reçoivent la circoncision à sept ans.
 A neuf, on doit les appliquer aux crûdes & aux

(1) Ce mot ressemble beaucoup au mot grec *agios* qui signifie saint.

 Maldives.

exercices du pays. Ces études sont d'apprendre à lire & à écrire, & d'acquérir l'intelligence de l'alcoran. On leur enseigne trois sortes de lettres: l'Arabique avec quelques lettres & quelques points qu'ils y ont ajoutés pour exprimer les mots de leur propre langue; une autre dont le caractère est particulier à la langue des Maldives; & une troisième, qui est en usage dans l'île de Ceylan & dans la plus grande partie des Indes. Ils écrivent leurs leçons sur des petits tableaux de bois qui sont blanchis; & lorsqu'ils la savent par cœur, ils effacent ce qu'ils ont écrit, & reblanchissent leur tableau. Ce qui doit durer est écrit sur une sorte de parchemin, composé des feuilles d'un arbre qui se nomme *macarequeau*. Ces feuilles ont une brasse & demie de long sur un pied de large. Ils en font des livres, qui résistent mieux au temps que les nôtres. Pour épargner le parchemin en montrant à écrire aux enfans, ils ont des planches de bois fort polies, sur lesquelles ils étendent du sable pour y former des lettres, qu'ils font imiter à leurs élèves, & qu'ils effacent à mesure qu'elles ont été copiées. Quoique le temps des études soit borné, il se trouve parmi eux quantité de particuliers qui les continuent, sur-tout celle de l'alcoran & des cérémonies de leur religion. Les mathématiques ne sont pas moins cultivées. Ils s'attachent principalement à l'astro-

gie; & l'
 s'ils n'en
 urs afro
 and non
 nit souv
 urs rêve
 Le gou
 yal & f
 si soit a
 ar les pu
 rollons f
 nit treize
 orre le
 octeurs
 e qui ap
 mais enc
 qui conti
 ouverné
 aribe, &
 es mosc
 orre de c
 ertaines
 vant leur
 est entr
 seuls ju
 oblige c
 de leur a
 qui fait

ALE
 d'apprendre
 relligence de
 fortes de les
 es & quelques
 imer les mot
 nt le caractère
 dives; & une
 le de Ceylan
 es. Ils écrivent
 x de bois qui
 ent par cœur,
 teblanchissent
 écrit sur une
 lles d'un arbre
 uilles ont une
 l de large. Ils
 ux au temps
 archemin en
 nt des plan-
 s ils étendent
 , qu'ils font
 ent à mesure
 e temps des
 ni eux quan-
 nt, sur-tout
 de leur re-
 pas moins
 ent à l'astro-

gie; & leur superstition va si loin en ce genre,
 qu'ils n'entreprennent rien sans avoir consulté
 leurs astrologues. Le roi entretient à sa cour un
 grand nombre de ces mathématiciens, & se con-
 sulte souvent par leurs lumières, ou plutôt par
 leurs rêveries.

Le gouvernement de l'état des Maldives est
 royal & fort ancien; mais quoique l'autorité du
 roi soit absolue, elle est exercée généralement
 par les prêtres. La division naturelle des treize
 atollons forme celle du gouvernement. On en a
 fait treize provinces, dont chacune a son chef qui
 porte le titre de naïbe. Ces naïbes sont des
 docteurs de la loi, qui ont l'intendance de tout
 ce qui appartient, non-seulement à la religion,
 mais encore à l'exercice de la justice. Chaque île
 qui contient plus de quarante & un habitans, est
 gouvernée par un autre docteur qui se nomme
 naïbe, & qui a sous lui les prêtres particuliers
 des mosquées. Leurs revenus consistent dans une
 sorte de dixme qu'ils lèvent sur les fruits, & dans
 certaines rentes qu'ils reçoivent du roi, sui-
 vant leur degré; mais l'administration principale
 est entre les mains des naïbes. Ils sont les
 seuls juges civils & criminels. Leur emploi les
 oblige de faire quatre fois l'année la visite
 de leur atollon. Ils ont néanmoins un supérieur
 qui fait sa résidence continuelle dans l'île de

Maldives.

Malé, & qui ne s'éloigne jamais de la personne du roi. Il est distingué par le titre de pandiar. C'est tout-à-la-fois le chef de la religion & le juge souverain du royaume. On appelle à son tribunal de la sentence des naïbes. Cependant il ne peut porter de jugement dans les affaires importantes. Il est assisté de trois ou quatre graves personnages, qui se nomment *mocouris* & qui savent l'alcoran par cœur. Ces *mocouris* sont au nombre de quinze, & forment son conseil. Le roi seul a le pouvoir de réformer les jugemens de ce tribunal: lorsqu'on lui en fait quelques plaintes, il examine le cas avec six de ses principaux officiers, qui se nomment *moscoulis* & la décision est exécutée sur le champ. Les parties plaident elles-mêmes leur cause; s'il est question d'un fait, on produit trois témoins, sans que l'accusé est cru sur le serment qu'il prête en touchant de la main le livre de la loi. Il est rigoureusement défendu aux juges d'accepter le moindre salaire, même à titre de présent; mais ses sergens, qui se nomment *devanits*, ont droit de prendre la douzième partie des biens contestés. Un esclave ne peut servir de témoin devant les tribunaux de justice, & le témoignage de trois femmes n'est compté que pour celui d'un homme.

Les esclaves sont ceux qui se vendent volon-

tairem
dition
étrang
Le na
laïres
manit
fort d
qu'un
libres
traite
que l
perfor
est le
devie
vent
mais
ce q
payer
conti
soit
A
se pl
& q
puni
père
qu'i
d'en
just

rairement, ou ceux que la loi réduit à cette condition, pour n'avoir pu payer leurs dettes, ou des étrangers amenés & vendus en cette qualité. Le naufrage ne donne aucun droit aux insulaires sur la liberté des étrangers. Malgré l'humanité de cette loi, le sort des esclaves est fort dur aux Maldives. Ils ne peuvent prendre qu'une femme, quoique toutes les personnes libres puissent en avoir trois. Ceux qui les maltraitent ne reçoivent que la moitié du châtimement que les loix imposent pour avoir maltraité une personne libre. L'unique salaire de leurs services est leur nourriture & leur entretien. Ceux qui deviennent esclaves de leurs créanciers, ne peuvent être vendus pour servir d'autres maîtres: mais après leur mort, le créancier se saisit de tout ce qu'ils peuvent avoir acquis; & s'il reste à payer quelque chose de la dette, les enfans continuent d'être esclaves, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement acquittée.

A l'égard des crimes, il faut que l'offensé se plaigne, pour s'attirer l'attention de la justice; & qu'ils soient dénoncés formellement pour être punis. Si les enfans sont en bas-âge lorsque leur père est tué par quelque meurtrier, on attend qu'ils aient atteint l'âge de seize ans, pour savoir d'eux-mêmes s'ils veulent être vengés par la justice. Dans l'intervalle, celui qui est connu

 Maldives.

Maldives.

pour l'auteur du meurtre, est condamné seulement à les nourrir & à leur faire apprendre quelque métier. Lorsqu'ils arrivent à l'âge réglé, il dépend d'eux ou de demander justice ou de pardonner au coupable, sans que dans la suite il puisse être recherché. Les peines ordinaires sont le bannissement dans quelque île déserte du sud, la mutilation de quelque membre, ou le fouet, qui est le châtiment le plus commun & le plus cruel : le plus souvent on en meurt. C'est le supplice ordinaire des grands crimes, tels que la sodomie, l'inceste & l'adultère. On coupe le doigt aux voleurs, lorsque le vol est considérable.

La nation est distinguée en quatre ordres, dont le premier comprend le roi, & tout ce qui lui touche par le sang, les princes des anciennes races royales & les grands seigneurs. Le second ordre est celui des dignités & des offices, que le roi seul a le pouvoir de distribuer, & dans lesquels les rangs sont fort soigneusement observés. Le troisième est celui de la noblesse ; & le quatrième celui du peuple. Comme la noblesse ne doit ses distinctions qu'à la naissance, c'est par elle qu'il est naturel de commencer. Outre les nobles d'ancienne race, dont quelques-uns font remonter leur origine jusqu'aux tems fabuleux, le roi est toujours libre d'anoblir ceux qu'il veut, honorer de cette faveur. Il accorde

des lettres, de Malé, au une plaque avec un motif fort grand. Les personnes plus riches & noblesse, ni même en bout. Ils do paraître, le étaient cha obligés de l quoique ma perdent pa noblesse à laire qui é pas anobli enfans qui noblesse de l'ordre où i volonté du

L'honne accordé pa peu de cor cet avanta soldats en roi, qui

des lettres , dont la publication se fait dans l'île de Malé , au son d'une sorte de cloche , qui est une plaque de cuivre , sur laquelle on frappe avec un marteau. Le nombre des nobles est fort grand. Ils sont répandus dans toutes les îles. Les personnes du peuple , sans en excepter les plus riches marchands , qui n'ont pas obtenu la noblesse , ne peuvent s'asseoir avec un noble , ni même en sa présence , lorsqu'il se tient debout. Ils doivent s'arrêter , lorsqu'ils le voient paraître , le laisser passer devant eux ; & s'ils étaient chargés de quelque fardeau , ils sont obligés de le mettre bas. Les femmes nobles , quoique mariées avec un homme du peuple , ne perdent pas leur rang , & communiquent la noblesse à leurs enfans. Celles de l'ordre populaire qui épousent un homme noble , ne sont pas anoblies par leur mariage , quoique les enfans qui viennent d'elles , participent à la noblesse de leur père. Ainsi chacun demeure dans l'ordre où il est né , & n'en peut sortir que par la volonté du souverain.

L'honneur du pays consiste à manger du riz accordé par le roi. Les nobles même obtiennent peu de considération , lorsqu'ils ne joignent pas cet avantage à celui de la naissance. Tous les soldats en jouissent , sur-tout ceux de la garde du roi , qui sont au nombre de six cens , divisés

 Maldives.

en six compagnies, sous le commandement de six moscoulis. Le roi entretient habituellement dix autres compagnies, commandées par les plus grands seigneurs du royaume; mais qui ne le suivent qu'à la guerre, & qui sont employées à l'exécution de ses ordres. Leurs privilèges sont fort distingués. Ils portent leurs cheveux longs. Ils ont au doigt un gros anneau, pour les aider à tirer de l'arc; ce qui n'est permis qu'à eux. Outre le riz du roi, on assigne pour leur subsistance diverses petites îles, & certains droits sur les passages. La plupart des riches insulaires s'efforcent d'entrer dans ces deux corps; mais cette faveur ne s'accorde qu'avec la permission du roi, & se paie assez cher, comme la plupart des emplois civils & militaires.

Dans les quatre ordres, il y a divers usages communs, auxquels les grands & les petits sont également attachés. Ils ne mangent jamais qu'avec leurs égaux en richesse comme en naissance ou en dignité: & comme il n'y a point de règle bien sûre pour établir cette égalité dans chaque ordre, il arrive de-là qu'ils mangent bien rarement ensemble. Ceux qui veulent traiter leurs amis, font préparer chez eux un service de plusieurs mets, qu'on arrange proprement sur une table ronde couverte de taffetas, & l'envoient chez celui qu'ils veulent traiter. Cette galanterie est

reque c
Lorsqu'
sachés d
parreme
les toile
Leur ta
vert à la
ils sont
pas de
ils emp
qui tie
Cepend
arrive
une son
ou de la
qui est
mais o
laine o
ronde
son cou
toute t
sans ét
même
ces bo
fort p
mis,
trouve
ver le

mandement de
habituellement
andées par les
ne; mais qui
qui sont em-
Leurs privi-
nt leurs che-
gros anneau,
qui n'est per-
, on assigne
s îles, & cer-
plupart des
dans ces deux
de qu'avec la
her, comme
taires.
divers usages
& les petits
ngent jamais
me en naif-
a point de
ité dans cha-
ngent bien
traiter leurs
de plusieurs
r une table
voient chez
lanterne est

reque comme une grande marque d'honneur. Lorsqu'ils mangent en particulier, ils seraient fâchés d'être vus, & se retirant dans leurs appartemens les plus intérieurs, ils abaissent toutes les toiles & les tapisseries qui sont autour d'eux. Leur table est le plancher d'une chambre, couvert à la vérité d'une natte fort propre, sur laquelle ils sont assis, les pieds croisés. Ils ne se servent pas de linge; mais pour conserver leur natte, ils emploient de grandes feuilles de bananier, qui tiennent lieu de nappes & de serviettes. Cependant leur propreté va si loin, qu'il ne leur arrive jamais de rien répandre. La vaisselle est une sorte de faïence qui leur vient de Cambaye, ou de la porcelaine qu'ils tirent de la Chine, & qui est fort commune dans toutes les conditions: mais on ne leur sert jamais un plat de porcelaine ou de terre, qui ne soit dans une boîte ronde d'un assez beau vernis de leurs îles, avec son couvercle de la même matière; & cette boîte, toute fermée qu'elle est, ne se présente point sans être couverte encore d'un pièce de soie de même grandeur. Les plus pauvres ont l'usage de ces boîtes, non-seulement parce qu'elles coûtent fort peu, mais beaucoup plus à cause des fourmis, dont le nombre est si étrange qu'il s'en trouve par-tout, & qu'il est difficile d'en préserver les alimens. La vaisselle d'or ou d'argent est

 Maldives.

défundue par la loi, quoique la plûpart des grands seigneurs soient assez riches pour en user. Ils se servent de cuillères pour les choses liquides, mais ils prennent tout le reste avec les doigts. Leurs repas sont fort courts, & se passent sans qu'on leur entende prononcer un seul mot. Ils ne boivent qu'une fois, après s'être rassasiés. La boisson la plus commune est de l'eau ou du vin de coco tiré le même jour. L'usage du bétel & de l'aréca est aussi commun aux Maldives que dans le reste des Indes. Chacun en porte sa provision dans les replis de sa ceinture. On s'en présente mutuellement lorsqu'on se rencontre. Les grands & les petits ont les dents rouges à force d'en mâcher, & cette rougeur passe pour une beauté dans toute la nation. Dans leurs bains, qui sont fort fréquens, ils se nettoient les dents avec des soins particuliers, afin que la couleur du bétel y prenne mieux.

Leur médecine consiste plus dans des pratiques superstitieuses, que dans aucune méthode. Cependant ils ont divers remèdes naturels, dont les Européens usent quelquefois avec succès. Pour le mal des yeux, auquel ils sont fort sujets, après avoir été long-tems au soleil; ils font cuire le foie d'un coq & l'avalent. Pyrard & ses compagnons, attaqués du même mal, imitèrent leur exemple, mais sans vouloir souffrir l'application

des c
joign
blen
mala
qual
enflu
ton
plai
ne p
quo
d'au
étai
lam
ont
épro
tion
part
rissé
d'un
doi
ils
nu
cou
Ou
dan
con
des
pa

part des grands
r en user. Ils se
roses liquides,
avec les doigts
se passent sans
n seul mot. Ils
tre rassasiés. La
eau ou du vin
age du bétel &
Maldives que
porte sa provi-

On s'en pré-
rencontre. Les
rouges à force
passe pour une
ns leurs bains,
oient les dents
que la couleur

s des pratiques
éthode. Cepen-
rels, dont les
succès. Pour
rt fujets, après
s font cuire le
d & ses com-
imitèrent leur
ir l'application

des caractères & des charmes que les insulaires joignent à ce remède. Ils en reconnurent sensiblement la vertu. Pour l'opilation de la rate, maladie commune, qu'on attribue à la mauvaise qualité de l'air, & qui est accompagnée d'une enflure très-douloureuse, ils appliquent un bouton de feu sur la partie enflée, & mettent sur la plaie du coton trempé dans de l'huile. Pyrard ne pût se résoudre à faire usage de ce remède, quoiqu'il en reconnut la bonté par l'expérience d'autrui; mais il se guérit des ulcères qui lui étaient venus aux jambes, en y appliquant des lames de cuivre, à l'exemple des insulaires. Ils ont aussi des simples & des drogues d'une vertu éprouvée, sur-tout pour les blessures. L'application s'en fait en onguent, dont ils frottent les parties affligées, sans aucun bandage. Ils guérissent la maladie vénérienne avec la décoction d'un bois qu'ils tirent de la Chine; & ce qui doit nous paraître aussi surprenant qu'à Pyrard, ils prétendent que cette maladie leur est venue de l'Europe, & l'appellent *Frangui haef-cour*, c'est-à-dire, *mal Français ou des Français*. Outre une espèce de fièvre, si commune & si dangereuse dans toutes leurs îles, qu'elle est connue par toute l'Inde, sous le nom de *fièvre des Maldives*; de dix en dix ans, il s'y répand une sorte de petite vérole, dont la con-

Maldives.

Maldives.

tagion les force de s'abandonner les uns les autres, & qui emporte toujours un grand nombre d'habitans. Tels sont les présens de la Zône torride.

Le dérèglement de leurs mœurs ne contribue pas moins que les qualités du climat à ruiner leur santé & leur constitution. Les hommes & les femmes sont d'une lasciveté surprenante. Malgré la sévérité des loix, on n'entend parler que d'adultères, d'incestes & de sodomie. La simple fornication n'est condamnée par aucune loi, & les femmes qui ne sont pas mariées s'y abandonnent aussi librement que les hommes. Elles sortent rarement le jour. Toutes leurs visites se font la nuit, avec un homme qu'elles doivent toujours avoir à leur suite, ou pour les accompagner. Jamais on ne frappe à la porte d'une maison. On n'appelle pas même pour la faire ouvrir. La grande porte est toujours ouverte pendant la nuit. On entre jusqu'à celle du logis, qui n'est fermée que d'une tapisserie de toile de coton; & touffant pour unique signe, on est entendu des habitans qui se présentent aussitôt, & reçoivent ceux qui demandent à les voir.

Les appartemens intérieurs du palais sont ornés des plus belles tapisseries de la Chine, de Bengale & de Masulipatan. L'or & la soie y éclarent de toutes parts, avec une diversité admirable dans

les

es coulen
ussi leurs
mais la pl
Les lits
ujets, fo
ne barr
pilliers. L
de coton
bonne ce
seigneurs
bercer, c
le mal d
Les gen
lats de co
pilliers.

Lorsqu
on soutie
aux Mal
royale. I
la mer j
étranger
amène a
corail; f
Maldiv
coco des
l'origine
médecin
la tête c
Ton

ans les au-
nd nombre
e la Zône
e contribue
t à ruiner
ommes &
ante. Mal-
parler que
La simple
ne loi, &
abandon-
Elles for-
ites se font
ivent tou-
es accom-
orte d'une
r la faire
verte pen-
logis, qui
de coton;
tendu des
reçoivent
sont ornés
de Ben-
y éclarent
rable dans
les

es couleurs & dans l'ouvrage. Les Maldives ont
aussi leurs manufactures de tapisseries & d'étoffes;
mais la plupart de coton, pour l'usage du peuple.
Les lits du roi, comme ceux de ses principaux
sujets, sont suspendus en l'air par quatre cordes à
une barre de bois qui est soutenue par deux
piliers. Les coussins & les draps sont de soie &
de coton, suivant l'usage général de l'Inde. On
donne cette forme aux lits, parce que l'usage des
seigneurs & des personnes riches est de se faire
bercer, comme un remède ou préservatif pour
le mal de rate, dont la plupart sont attaqués.
Les gens du commun couchent sur des marte-
lets de coton, posés sur des ais montés sur quatre
piliers.

Maldives.

Lorsque le roi sort accompagné de sa garde,
on soutient sur sa tête un parasol blanc, qui est
aux Maldives la principale marque de la majesté
royale. Le roi a un droit exclusif sur tout ce que
la mer jete au rivage, soit par le naufrage des
étrangers, soit par le cours naturel des flots, qui
amène au bord des îles quantité d'ambre gris & de
corail; sur-tout une sorte de grosse noix, que les
Maldivois nomment *tavarcarré*, & les Portugais
coco des Maldives. On ne nous en apprend pas
l'origine; mais ses vertus sont vantées par les
médecins, & Pyrard la représente aussi grosse que
la tête d'un homme. Elle s'achète à grand prix.

 Maldives.

Lorsqu'un Maldivois fait fortune, on dit en proverbe qu'il a trouvé de l'ambre gris, ou du *tavarré*, pour faire entendre qu'il a découvert quelque trésor.

La monnoie des Maldives est d'argent, & ne consiste qu'en une seule espèce, qui se bat dans l'île de Malé, & qui porte le nom du roi en caractères arabesques. Ce sont des pièces qu'on nomme *larins*, de la valeur d'environ huit sols de France. Au lieu de petite monnoie, on se sert de *bolys*, petites coquilles qui sont une des richesses de ces îles. Elles ne sont guères plus grosses que le bout du petit doigt. Leur couleur est blanche & luisante. La pêche s'en fait deux fois chaque mois, trois jours avant la nouvelle lune & trois jours après. On laisse ce soin aux femmes, qui se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour les ramasser dans le sable de la mer. Il en fort tous les ans des Maldives la charge de trente ou quarante navires, dont la plus grande partie se transporte dans le Bengale, où l'abondance de l'or, de l'argent & des autres métaux n'empêche pas qu'elles ne servent de monnoie commune. Les rois mêmes & les seigneurs font bâtir exprès des lieux, où ils conservent des amas de ces fragiles richesses, qu'ils regardent comme une partie de leur trésor. On les vend en paquet de douze mille, qui valent un *larin*, dans de petites corbeilles

de feu
toile
comm
l'Esro
contie
Les
cordag
miel
on tra
cent r
d'une
qui n
des P
fes ét
y met
en fa
& de
renon
tent
en é
riz,
& d
féran
l'aré
épic
l'arg
lorsq
hab

on dit en pro
s, ou du tavar
l a découvert

argent, & ne
se bat dans l'île
oi en caractères
on nomme la
sols de France
sert de *boÿs*,
richesses de ces
ffes que le bou
blanche & lui
chaque mois,
& trois jours
es, qui se mee
pour les ramaf
ort tous les ans
e ou quarante
e se transporte
de l'or, de l'ar
che pas qu'elles
Les rois mê
près des lieux,
fragiles richet
partie de leur
douze mille,
ites corbeilles

de feuilles de cocotiers revêtues en dedans de
toile du même arbre. Ces paquets se livrent
comme des sacs d'argent dans le commerce de
l'Europe, c'est-à-dire, sans compter ce qu'ils
contiennent.

Maldives.

Les autres marchandises des Maldives sont les
cordages & les voiles de cocotier, l'huile & le
miel du même arbre, & les cocos mêmes, dont
on transporte chaque année la charge de plus de
cent navires; le poisson cuit & séché, les écailles
d'une sorte de tortues qui se nomment *cambes*, &
qui ne se trouvent qu'aux environs de ces îles &
des Philippines; les toiles de coton colorées; diver-
ses étoffes de soie qu'en y apporte crues, & qu'on
y met en œuvre, de toute sorte de grandeur, pour
en faire des pagnes, des turbans, des mouchoirs
& des robes. Enfin l'industrie des habitans est
renommée pour toutes les marchandises qui sor-
tent de leurs îles, & cette réputation leur procure
en échange ce que la nature leur a refusé, du
riz, des toiles de coton blanches, de la soie
& du coton crus, de l'huile d'une graine odori-
férante, qui leur sert à se frotter le corps; de
l'aréca pour le bétel, du fer & de l'acier, des
épiceries, de la porcelaine, de l'or même & de
l'argent, qui ne sortent jamais des Maldives
lorsqu'une fois ils y sont entrés, parce que les
habitans n'en donnent jamais aux étrangers, &

Maldives.

qu'ils l'emploient en ornemens pour leurs maisons, ou en bijoux pour leurs parures & pour celles de leurs femmes. Les Portugais ayant profité des divisions de quelques princes Maldivois, s'étaient rendus maîtres de la plupart des îles, & jouirent paisiblement de leurs conquêtes l'espace d'environ dix ans. Mais ils en furent chassés sans retour.



D E S Î
 & au-de
 Ceylan
 gré de
 autrefois
 des incu
 plus d'u
 les temp
 qu'ils av
 annuel
 d'autres
 enfin rec
 joint leu
 tugais ,
 s'étaient
 place. Il
 s'être re
 bandon
 possessio
 rous leu
 princip

T

ar leurs mai-
res & pour
is ayant pro-
Maldivois,
des îles, &
êtes l'espace
chassés sans



CHAPITRE III.

Ile de Ceylan.

DES îles Maldives, en remontant vers le nord & au-delà du cap Comorin, on trouve l'île de Ceylan située entre le cinquième & le dixième degré de latitude nord. Les Portugais ont possédé autrefois une partie de ses côtes, d'où ils faisaient des incursions jusqu'à la capitale, qu'ils brûlèrent plus d'une fois, sans épargner le palais du roi ni les temples. Ils s'y étaient rendus si formidables, qu'ils avaient forcé le roi de leur payer un tribut annuel de trois éléphants, & d'acheter la paix à d'autres conditions humiliantes. Ce prince eut enfin recours aux Hollandais de Batavia, qui ayant joint leurs armes aux siennes, battirent les Portugais, & les chassèrent de tous les lieux où ils s'étaient fortifiés, mais ce fut pour s'établir à leur place. Ils refusèrent après la guerre, sur-tout après s'être rendus maîtres de Colombo en 1655, d'abandonner une conquête dont ils se voyaient en possession; & depuis ce tems-là, ils ont apporté sous leurs soins à se fortifier sur les côtes. Leurs principaux établissemens, sont *Jafnapatan* & l'île

Ceylan.

Ceylan.

de *Manaar* au nord ; *Trinquemale* & *Batticalon* à l'est ; la ville de *Point-de-Galle* au sud , & *Colombo* à l'ouest , sans parler de *Negombo* & *Colpentine* , qui sont deux autres villes , & de plusieurs forts à l'embouchure des rivières , ou dans les ouvertures des montagnes pour la garde des passages. On peut donc regarder les Hollandais comme les maîtres absolus de la plus grande partie des côtes dans une île qui a cent lieues de long & cinquante dans sa plus grande largeur. Sa figure est à-peu-près celle d'une poire.

L'intérieur de l'île , qui avait été peu connu avant la relation de l'anglais *Knox* , dont nous tirons ce morceau , est soumis à un seul souverain , qui porte le titre de roi de *Candy* ou *Candiuda*. Les habitans se nomment *Chingulais*. Le pays est arrosé d'un grand nombre de belles rivières qui tombent des montagnes. La plupart sont trop remplies de rochers pour être navigables ; mais il s'y trouve du poisson en abondance

Le royaume de *Candiuda* est défendu naturellement par sa situation. Dès l'entrée on va presque toujours en montant , & l'accès des montagnes n'est ouvert que par de petits sentiers , où deux hommes ne passeraient pas de front. Elles sont entrecoupées de grands rochers , qui sont trouver beaucoup de difficultés pour parvenir au sommet ; &

chaque
d'épines
nuellem

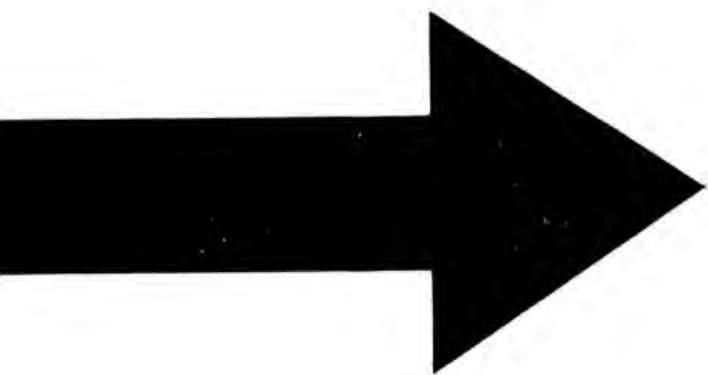
C'est
de l'air
de l'île.
souffler
c'est al
Mais da
d'un te
moisson
on labo
grains
cident.
pendan
dans d
& de l
de l'île
de la
gahing
de l'ar
rence
car en
tout d
Il ple
sur ce
penda
sujet

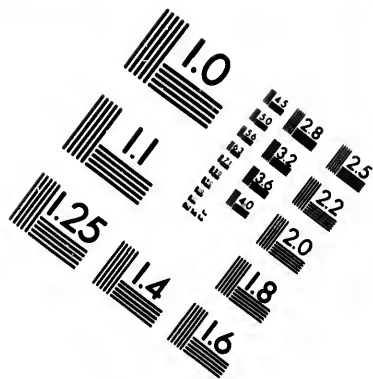
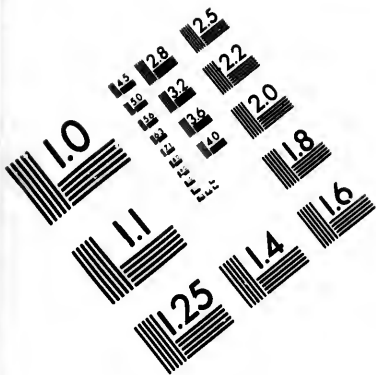
chaque ouverture est munie d'une forte barrière d'épines, avec quelques gardes qui veillent continuellement au passage.

Ceylan.

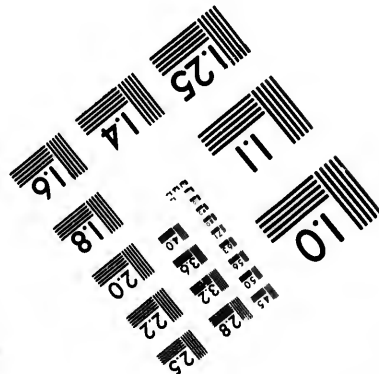
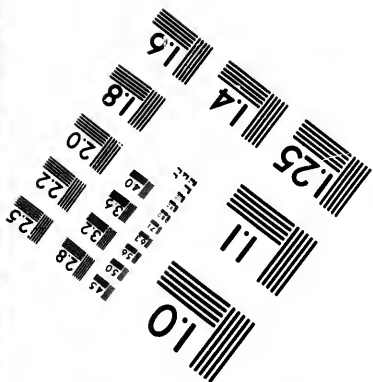
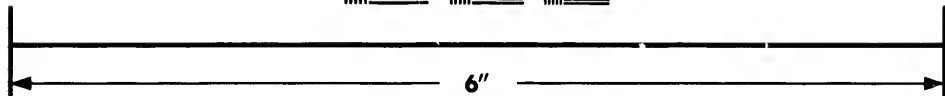
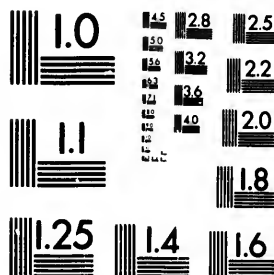
C'est une variété fort remarquable que celle de l'air & des pluies dans les différentes parries de l'île. Quand les vents d'ouest commencent à souffler, la partie occidentale a de la pluie, & c'est alors le tems d'y remuer & labourer la terre. Mais dans le même tems, la partie orientale jouit d'un tems fort sec, & c'est alors qu'on y fait la moisson. Au contraire, lorsque le vent d'est règne, on laboure les parties orientales de l'île, & les grains se recueillent dans la partie exposée à l'occident. Ainsi la moisson & le labourage occupent pendant toute l'année les insulaires, quoique dans des saisons opposées. Le partage de la pluie & de la sécheresse se fait ordinairement au milieu de l'île; & souvent il est arrivé à Knox d'avoir de la pluie d'un côté de la montagne de *Cauragahing*, tandis qu'il faisait très-sec & très-chaud de l'autre côté. Il remarque même que cette différence n'est pas aussi légère qu'elle est prompte: car en sortant d'un lieu mouillé, il se trouvait tout d'un coup sur un terrain qui brûlait les pieds. Il pleut beaucoup plus sur les terres hautes que sur celles qui sont au-dessous des montagnes. Cependant la partie septentrionale de l'île n'est pas sujette à la même humidité. On y voit quelque-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15
E E E E 28
32 25
36 22
40 20
45 18

53
57
01

Ceylan.

fois, pendant trois ou quatre ans entiers, une si grande sécheresse, que la terre n'y peut recevoir de culture. Il est même difficile d'y creuser des puits assez profonds pour en tirer de l'eau qu'on puisse boire; & la meilleure conserve une âcreté qui la rend fort désagréable. Quoique les bourgs & les villages de Ceylan soient en fort grand nombre, il y en a peu qui méritent l'attention d'un voyageur. Les habitans les abandonnent lorsque les maladies y deviennent un peu fréquentes, & qu'ils y voient mourir en peu de tems deux ou trois personnes. Ils s'imaginent que le diable en a pris possession, & cherchant à s'établir dans des lieux plus heureux, ils laissent leurs maisons & leurs terres.

Knox distingue, dans le royaume de Candy, deux sortes d'habitans; les uns, qu'il nomme *Wadas*, & qui paraissent avoir été le premier peuple de l'île. C'est une sorte de sauvages, qui sont encore répandus dans les bois de plusieurs provinces, & qui se conduisent par des loix particulières. Quelques-uns sont soumis au roi; & lui paient un tribut; les autres ne reconnaissent pas de maîtres, & n'ont ni maisons, ni villes. Ils ne labourent jamais la terre, & ne se nourrissent que de leur chasse. Leur demeure est sur les bords des rivières, où ils passent la nuit sous le premier arbre que le hasard leur présente, avec la seule

précau
autour
bêtes f
traver
quelqu
nuit. C
entend
qui co
à celle
La
qui re
de vér
suivre
de la
res, a
ont pe
& mi
ont be
nance
ont l'
& leu
reller
tion
fong
qu'il
conn
qu'i
ceur

précaution de mettre quelques branches d'arbre autour d'eux , pour être avertis de l'approche des bêtes farouches , par le bruit qu'elles font en les traversant. Knox vit, dans sa fuite, divers lieux où quelques troupes de ces sauvages avaient passé la nuit. C'est apparemment des Wadas qu'il faut entendre ce qu'on a lu dans le journal de Pyrad , qui compare la figure des insulaires de Ceylan à celle des nègres d'Afrique.

Ceylan.

La nation principale est celle des Chingulais , qui ressemblent moins aux nègres d'Afrique qu'à de véritables Européens. Knox est moins porté à suivre l'opinion des Portugais , qui les font venir de la Chine, qu'à les croire sortis des Malabares , avec lesquels il convient néanmoins qu'ils ont peu de ressemblance. Ils sont fort bien faits, & mieux même que la plupart des Indiens. Ils ont beaucoup d'adresse & d'agilité. Leur contenance est grave , comme celle des Portugais. Ils ont l'intelligence fine , leur langage est agréable , & leurs manières obligeantes : mais ils sont naturellement trompeurs & remplis d'une présomption insupportable. Ils ne regardent pas le mensonge comme un vice honteux. Le larcin est celui qu'ils abhorrent le plus , & qui n'est presque pas connu parmi eux. Ils estiment la chasteté, quoiqu'ils la pratiquent peu ; la tempérance , la douceur , le bon ordre dans les familles. On ne leur

Mœurs.

Ceylan.

voit guère d'emportement dans l'humeur ; & s'ils se fâchent, on les apaise facilement. Ils sont propres dans leurs habits & dans leurs alimens. Enfin leurs inclinations & leurs usages n'ont rien de barbare. Knox met néanmoins de la différence entre ceux qui habitent les montagnes & ceux qui sont leurs demeures dans les vallées & les plaines. Ceux-ci sont obligeans, pitoyables, honnêtes pour les étrangers ; mais les autres sont de mauvais naturel, trompeurs & désobligeans, quoiqu'ils affectent de paraître civils & officieux, & que leur langage & leurs manières aient même plus d'agrémens que dans les vallées.

L'habillement commun des Chingulais est un linge autour des reins, & un pourpoint, tel, dit Knox, que celui des Français, avec des manches qui se boutonnent au poignet, & qui se plissent sur l'épaule, comme celles d'une chemise (1). Ils portent au côté gauche une espèce de coutelas, & un couteau dans leur sein, aussi du côté gauche. Les femmes ont ordinairement une camifole de toile qui leur couvre tout le corps, & qui est parfumée de fleurs bleues & rouges. Elle est plus ou moins longue suivant leur qualité. La plupart portent un morceau d'étoffe de soie sur la tête, des bijoux aux oreilles, & d'autres orne-

(1) C'est l'habillement des Français, du tems où ce voyageur écrivait.

mens au
Elles n
Portuga
berté de
vent re
homme
maris.
claves
honneu
par les
Le l
coup c
même
leurs f
nemen
plus q
réserv
distinc
emplo
confé
ne se
fille c
moin
main
bien
quel
leur
avec

mens autour du col, des bras & de la ceinture. Elles n'ont pas la figure moins agréable que les Portugaises. L'usage du pays leur accorde une liberté dont il est rare qu'elles abusent. Elles peuvent recevoir des visites & s'entretenir avec des hommes, sans être gênées par la présence de leurs maris. Quoiqu'elles aient des suivantes & des esclaves pour exécuter leurs ordres, elles se font honneur du travail, & ne se croient pas avilies par les soins domestiques.

Le luxe des femmes de qualité surpasse beaucoup celui des maris, & les hommes mettent même une partie de leur gloire à faire paraître leurs femmes avec éclat. Mais avec tous leurs ornemens, elles ne portent pas de souliers, non plus que les hommes, parce que cet honneur est réservé au roi seul. Les rangs, ou les degrés de distinction ne viennent ni des richesses ni des emplois, mais de la seule naissance, & sont par conséquent héréditaires. De-là vient que personne ne se marie & ne mange avec un inférieur. Une fille qui se laisserait séduire par un homme de moindre condition qu'elle, perdrait la vie par les mains de sa famille, qui ne croirait cette tache bien lavée que dans son sang. Il y a néanmoins quelque différence en faveur des hommes. On ne leur fait pas un crime d'un commerce d'amour avec une femme de la plus basse extraction,

Ceylan.

Ceylan.

pourvu qu'il ne mange ni ne boive avec elle, & qu'il ne lui accorde pas la qualité d'épouse : autrement ils sont punis par le magistrat, qui leur impose quelque amende, ou les met en prison. Celui qui porte l'oubli de son rang jusqu'à contracter un mariage de cette nature, est exclus de sa famille, & réduit à l'ordre de la femme qu'il épouse.

La plus haute noblesse est composée de ceux qui se nomment *hondreous*, nom tiré apparemment de celui de *hondreoune*, qui est le titre qu'on donne au roi, & qui signifie *majesté*. C'est dans cet ordre que le roi choisit ses grands officiers & les gouverneurs des provinces. Ils sont distingués par leurs noms & par la manière dont ils portent leurs habits. Les hommes les portent jusqu'à la moitié de la jambe, & leurs femmes jusqu'aux talons. Elles font passer aussi un bout de leur robe sur leur épaule, & le font descendre négligemment sur leur sein; au lieu que les autres femmes vont nues depuis la tête jusqu'à la ceinture, & que leurs jupes ne passent pas leurs genoux, à moins qu'il ne fasse un froid extrême; car alors tout le monde a la liberté de se couvrir le dos, & n'est obligé qu'à faire des excuses aux *hondreous* qui se trouvent dans les lieux publics. Une autre distinction est celle de leurs bonnets, qui sont en forme de mitres avec deux oreilles

au-dessus
blanche
oreilles
sance in
Knox
suis les
peintres
quatre p
les, &
leurs ha
avec ell
perdu n
confidér
comme
des Ch
hondre
faire rac
était ap
attendr
dignés
publier
nes de
l'honn
mange
dant le
sur-to
du roi
d'autr

avec elle, & épouse : au-
 at, qui leur
 t en prison.
 usqu'à con-
 est exclus
 e la femme

ée de ceux
 é apparem-
 est le titre
 iesté. C'est
 grands offi-
 s. Ils sont
 nière dont
 les portent
 s femmes
 i un bout
 descendre
 les autres
 à la cein-
 pas leurs
 extrême;
 e couvrir
 cuses aux
 x publics.
 bonnets,
 x oreilles

au-dessus de la tête, & d'une seule couleur, soit
 blanche ou bleue. La couleur du bonnet & des
 oreilles doit être différente pour ceux d'une nais-
 sance inférieure.

Ceylan.

Knox s'étend sur ces différences. L'ordre qui
 suit les hondreous, est celui des orfèvres, des
 peintres, des taillandiers & des charpentiers. Ces
 quatre professions tiennent le même rang entr'el-
 les, & sont peu distinguées de la noblesse par
 leurs habits, mais ne peuvent manger ni s'allier
 avec elle par des mariages. Les taillandiers ont
 perdu néanmoins quelque chose de leur ancienne
 considération; & Knox en rapporte la cause;
 comme une preuve singulière de la délicatesse
 des Chingulais sur le rang. Un jour quelques
 hondreous étant allés chez un taillandier pour
 faire raccommo-der leurs outils, cet artisan, qui
 était appelé par l'heure de son dîner, les fit
 attendre si long-tems dans sa boutique, qu'in-
 dignés de cet affront, ils sortirent pour l'aller
 publier; sur quoi il fut ordonné que les person-
 nes de ce rang-là seraient pour jamais privées de
 l'honneur qu'elles avaient eu jusqu'alors, de faire
 manger les hondreous dans leurs maisons. Cepen-
 dant les taillandiers ont peu rabattu de leur fierté,
 sur-tout ceux qui sont employés pour les ouvrages
 du roi. Ils ont un quartier de la ville pour lequel
 d'autres qu'eux n'osent travailler; & leur ouvrage

Ceylan.

ordinaire consistant à raccommoder les outils, ils reçoivent pour paiement, au temps de la moisson, une certaine quantité de grains en forme de rente. Les outils neufs se paient à part, suivant leur valeur, & le prix est ordinairement un présent de riz, de volaille ou d'autres provisions. Ceux qui ont besoin de leur service, apportent du charbon & du fer. Le taillandier est assis gravement, avec son enclume devant lui, la main gauche du côté de la forge, & un petit marteau dans la main droite. On est obligé de souffler le feu, & de battre le fer avec le gros marteau, tandis que le tenant, il se contente de donner quelques coups pour lui faire prendre la forme nécessaire. S'il est question d'émoudre quelque chose, on fait la plus grosse partie du travail, & le taillandier donne la dernière perfection. C'est la nécessité qui paraît avoir attiré tant de distinction à ce métier, parce que les Chingulais ayant peu de commerce au-dehors, ne peuvent tirer leurs instrumens que de leurs propres ouvriers.

Après ces quatre professions vient celle des barbiers, qui peuvent porter des camisoles, mais avec lesquels personne ne veut manger, & qui n'ont pas le droit de s'asseoir sur des chaises. Cette dernière distinction n'appartient qu'aux rangs qui les précèdent. Les potiers sont au-dessous des

barbiers
leurs ha
s'afféien
mange a
vaisseau
chez un
pot pou
liste à f
roucher
qui vien
bre dan
les rang

Les t
le trava
& préd
& malle
naissanc
apparti
jouent
pendan
routes
kildoas
des tir
les gra
de can
res, m
beauc
et or

s outils, ils
 la moisson,
 ne de rente,
 suivant leur
 n présent
 sions. Ceux
 portent du
 assis grave-
 i, la main
 tit marteau
 e souffler le
 marteau,
 de donner
 e la forme
 e quelque
 u travail,
 perfection.
 ré tant de
 les Chin-
 ehors, ne
 leurs pro-

 celle des
 oles, mais
 er, & qui
 ifes. Cette
 x rangs qui
 ous des

barbiers. Ils ne portent point de camifoles, & leurs habits ne passent point le genou. Ils ne s'asséient point sur des chaises, & personne ne mange avec eux. Cependant parce qu'ils font les vaisseaux de terre, ils ont ce privilège, qu'étant chez un hondreou, ils peuvent se servir de son pot pour boire à la manière du pays, qui consiste à se verser de l'eau dans la bouche, sans toucher au pot du bord des lèvres. Les lavandiers qui viennent après eux, sont en très-grand nombre dans la nation. Ils ne blanchissent que pour les rangs supérieurs à eux.

 Ceylan.

Les tisserands forment le degré suivant. Outre le travail de leur profession, ils sont astrologues, & prédisent les bonnes saisons, les jours heureux & malheureux, le sort des enfans à l'heure de leur naissance, le succès des entreprises, tout ce qui appartient à l'avenir. Ils battent du tambour. Ils jouent du flageolet. Ils dansent dans les temples & pendant les sacrifices. Ils emportent & mangent toutes les viandes qu'on offre aux idoles. Les *kildoas*, ou les faiseurs de paniers sont au-dessous des tisserands. Ils font des vans pour nettoyer les grains, des paniers, des lits & des chaises de canne. On compte ensuite les faiseurs de nattes, nommés *rinnerasks*, qui travaillent avec beaucoup d'adresse & de propreté. Mais dans cet ordre, il est défendu aux personnes de l'un

Ceylan.

& de l'autre sexe de se couvrir la tête. Les gardes d'éléphants forment aussi une profession particulière ; comme les *jaggeris*, qui font le sucre. Jamais ces artisans ne changent de métier. Le fils demeure attaché à la profession de son père. La fille se marie à un homme de son ordre. On leur donne pour principale dot les outils qui appartiennent au métier de leur famille.

Les *poddas* forment le dernier ordre du peuple, qui est composé de manœuvres & de soldats, gens dont l'extraction passe pour la plus vile, sans qu'on en puisse donner d'autre raison, que d'être nés tels de pères en fils. Knox, en parlant des esclaves, ne nous apprend pas mieux comment ils se trouvent réduits à cette condition. Leurs maîtres, dit-il, leur donnent des terres & des bestiaux pour leur subsistance ; mais plusieurs d'entr'eux méprisent cette manière de gagner leur vie, & ne sont guères moins riches que leurs maîtres, excepté qu'on ne leur permet pas de se faire servir eux-mêmes par d'autres esclaves. On ne leur ôte jamais ce qu'ils ont amassé par leur diligence & leur industrie. Lorsqu'on achète un nouvel esclave, on le marie d'abord, & on lui forme un établissement pour lui faire perdre l'envie de s'enfuir. Les esclaves qui descendent des hondreous conservent l'honneur de leur naissance. Ce qu'on peut recueillir d'une observation

si

si vague, l'esclavage idées plus forme en Ce sont, vaifes ad dernier sont oblig les titres res, & d raconte vaddas, font la qu'un jo de la cha vée exce la même fut décou si vif, qu un châtin public qu sion, ne exercer : subsistan avec les barbarer môme de parties

Ton

Les gardes
on: particu-
t le sucre,
métier. Le
e son père.
son ordre.
outils qui
lle.
e du pen-
le soldats,
vile, fans
que d'être
arlant des
comment
on. Leurs
es & des
plusieurs
e gagner
iches que
ermet pas
esclaves.
par leur
chète un
& on lui
dre l'en-
dent des
ur naif-
ervation
fi

fi vague, c'est qu'il n'y a point de pays connu où l'esclavage ait moins de rigueur. Knox donne des idées plus claires d'une autre partie de la nation, qui forme encore une particularité de l'île de Ceylan. Ce sont, dit-il, les *Gueux*, qui pour leurs mauvaises actions, ont été réduits par les rois au dernier degré de l'abjection & du mépris. Ils sont obligés de donner à tous les autres insulaires les titres que ceux-ci donnent aux rois & aux princes, & de les traiter avec le même respect. On raconte que leurs ancêtres étaient des *dodda vaddas*, c'est-à-dire des chasseurs, qui fournissaient la venaison pour la table du roi; mais qu'un jour au lieu de venaison, ils présentèrent de la chair humaine à ce prince, qui l'ayant trouvée excellente, demanda qu'on lui en servît de la même espèce. Mais cette horrible tromperie fut découverte, & le ressentiment du roi en fut si vif, qu'il regarda la mort des coupables comme un châtement trop léger. Il ordonna par un décret public que tous ceux qui étaient de cette profession, ne pourraient plus jouir d'aucun bien, ni exercer aucun métier dont ils pussent tirer leur subsistance, & qu'étant privés de tout commerce avec les autres hommes; pour avoir outragé si barbairement l'humanité, ils demanderaient l'aumône de génération en génération dans toutes les parties du royaume, regardés de tout le monde

Ceylan

Ceylan.

comme des infâmes, & en horreur dans la société civile. En effet ils sont si détestés, qu'on ne leur permet pas de puiser de l'eau dans les puits. Ils sont réduits à celle des trous & des rivières. On les voit mandier en troupe, hommes, femmes, enfans, portant leurs bagages & leurs alimens dans des paniers au bout d'un bâton. Leurs femmes ne portent rien. Elles dansent & font divers tours de souplesse pendant que les hommes battent du tambour. Ils font tourner un bassin de cuivre sur le bout du doigt avec une vitesse incroyable. Ils ont l'adresse de jeter successivement neuf balles, & de les recevoir l'une après l'autre, de sorte qu'il y en a toujours sept en l'air. Lorsqu'ils demandent l'aumône, ils donnent aux hommes le titre d'altesse, de majesté, & aux femmes ceux de comtesse & de reine; ce qui n'est pas rare non plus parmi nous. Leurs demandes sont aussi pressantes, que s'ils étaient autorisés à les faire par lettres-patentes du roi. Ils ne peuvent souffrir qu'on les refuse. D'un autre côté, comme il n'est pas permis de les maltraiter ni de lever même la main sur eux, on est obligé malgré soi de tout accorder à leurs importunités. Ils se bâtissent des cabanes sous des arbres, dans des lieux éloignés des villes & des grands chemins. Les aumônes qu'ils arrachent de toutes parts, leur font mener une vie d'autant plus aisée

qu'ils son
le service
ordes de
& lier les
privilège
ever aux
ent serv
orsque le
nains; &
ands, qu
chant une
& d'aban
dée plus a
ragabonds
une loi de
le coucher
es garçon
oi condar
officiers q
eurs femm
iment pa
ant d'hor
que le roi
er dans l
odieuse ra
e premie
Le gou
oix & fe

qu'ils sont exempts de toutes sortes de droits & de services. On ne les assujettit qu'à faire des cordes de la peau de vaches mortes, pour prendre & lier les éléphants; ce qui leur procure un autre privilège, qui est d'en prendre la chair & de l'enlever aux tisserands. Ils prétendent qu'ils ne peuvent servir le roi & faire de bonnes cordes, lorsque les peaux sont déchiquetées par d'autres mains; & sous ce prétexte, ils résistent aux tisserands, qui dans la crainte de se souiller en touchant une race détestée, prennent le parti de fuir & d'abandonner leurs droits. Pour donner une idée plus affreuse encore de cette étrange sorte de vagabonds, Knox ajoute qu'ils ne connaissent aucune loi de parenté, & qu'ils ne font pas difficulté de coucher librement, les pères avec leurs filles & les garçons avec leurs mères. Souvent lorsque le roi condamne au dernier supplice quelques grands officiers qui l'ont mérité par leurs crimes, il livre leurs femmes & leurs filles aux gueux, & ce châtimement paraît plus terrible que la mort. Il cause tant d'horreur aux femmes, que dans le choix que le roi leur a quelquefois laissé de se précipiter dans la rivière, ou d'être abandonnées à cette odieuse race, elles n'ont jamais balancé à préférer le premier de ces deux supplices.

Le gouvernement du royaume de Candy a ses loix & ses maximes, qui rendent la nation fort

Ceylan.

heureuse, lorsque le roi n'abuse pas de son autorité pour les violer. Il y a deux officiers principaux ou deux premiers juges, qui se nomment *adigars*, qui sont chargés de l'administration civile & militaire. C'est à leur tribunal qu'on appelle, en dernier ressort, dans toutes les affaires où l'on ne s'en tient pas au jugement des gouverneurs particuliers des provinces ou des villes. Ces deux officiers en ont de subalternes, qui portent, pour marque de leur dignité, un bâton crochu par le haut. De quelques ordres qu'on leur confie l'exécution, la vue de ce bâton est aussi respectée que le sceau même des *adigars*. Si l'*adigar* ignore ses fonctions, ces officiers l'en instruisent. Dans toutes les autres charges, il y a des officiers inférieurs qui suppléent à l'ignorance du premier par leur expérience & leurs lumières. Il ne faut pas aller si loin que Ceylan pour voir la même chose.

Les noms d'honneur qu'on donne aux grands, sont, celui d'*ouffai*, lorsqu'ils sont à la cour; ce qui revient à notre *messire*; & lorsqu'ils sont éloignés du roi, ceux de *sibatta* & de *dishoudren*, qui signifient *seigneurie* ou *excellence*. S'ils sortent à pied, c'est toujours en s'appuyant sur le bras d'un écuyer. L'*adigar* joint à cette marque de grandeur un homme qui marche devant lui, avec un grand fouet qu'il fait claquer, pour avertir

le peuple
milieu de
posés à de
peu dign
naire pou
obscur p
main l'un
& ravis n
dont le m
trui, est

Le pou
relle de s
fice plutô
pas d'aus
sont par
gardes du
leur serv
soldats d
tes les pa
père en
lieu de p
donne, r
leur dev
ils en on
qui font
Leurs ar
flèches &
fendre le

Le peuple de se tenir à l'écart. Ces courtisans, au milieu de leurs plus grands honneurs, sont exposés à des infortunes qui rendent leur situation peu digne d'envie. C'est une disgrâce fort ordinaire pour un seigneur, d'être enchaîné dans une obscure prison. Ils sont toujours prêts à mettre la main l'un sur l'autre pour exécuter l'ordre du roi, & ravis même d'en être chargés, parce que celui dont le ministère est employé pour la ruine d'autrui, est revêtu ordinairement de sa dépouille.

Le pouvoir du roi consiste dans la force naturelle de son pays, dans ses gardes, & dans l'artifice plutôt que dans le courage des soldats. Il n'a pas d'autres châteaux fortifiés que ceux qui le sont par la nature. La milice est composée des gardes du roi qui viennent faire alternativement leur service à la cour, & de ce qu'on appelle soldats du pays haut, qui sont dispersés dans toutes les parties de l'île. Les gardes se succèdent de père en fils, sans être enrôlés, & jouissent, au lieu de paie, de certaines terres qu'on leur abandonne, mais qu'ils perdent lorsqu'ils négligent leur devoir. S'ils veulent quitter leur service, ils en ont la liberté, en renonçant à leurs terres, qui sont données à d'autres pour les remplacer. Leurs armes sont l'épée, la pique, un arc, des flèches & de bons fusils. Ils n'ont jamais pu défendre les côtes de leur île, qui sont plus nues

 Ceylan.

que leurs montagnes. Cependant ils ont acquis beaucoup d'expérience par les longues guerres qu'ils ont eues avec les Portugais & les Hollandais. La plupart de leurs généraux ayant servi sous les Européens dans les intervalles de la paix, ont prit le goût de notre discipline, qui les a rendus capables de battre quelquefois les Hollandais, & de leur enlever plusieurs forts. Le roi donnait autrefois un prix réglé à ceux qui lui apportaient la tête d'un ennemi: mais ce barbare usage ne subsiste plus.

La religion des Chingalais est l'idolâtrie. Ils rendent des adorations à plusieurs divinités qu'ils distinguent par différens noms, & dont la principale est celle qu'ils appellent *offa, polla, maups*, c'est-à-dire, dans leur langue, créateur du ciel & de la terre. Ils croient que ce Dieu suprême envoie d'autres dieux sur notre globe, pour y faire exécuter ses ordres, & que ces dieux inférieurs sont les ames des gens de bien, qui sont morts dans la pratique de la vertu. Une autre divinité du premier ordre est celle qu'ils nomment *buddou*, à laquelle il appartient de sauver les ames, & qui étant descendue autrefois sur la terre, se montrait de tems en tems sous un grand arbre nommé *bogaha*, qui est depuis ce tems-là un des objets de leur culte. Elle remonta au ciel du sommet d'une haute montagne, où l'on voit encore

empres
font au
donnent
celui de
celui de
les plus
dieu dan
apparem

Le n
ples est
travail
de statu
les habi
peut fai
plus ha
guerre
été capa

Les
comme
premie
nânxes
temple
à *Digi*
né reç
naissan
même
sublim
ne son

ls ont acquis
gues guerres
& les Hollan-
k ayant servi
es de la paix
e, qui les a
is les Hollan-
forts. Le roi
ceux qui lui
is ce barbare

idolâtrie. Ils
vinités qu'ils
ont la prin-
olla, maups,
ur du ciel &
eu suprême
, pour y faire
x inférieurs
sont morts
tre divinité
ment buddou,
mes, & qui
e, se mon-
bre nommé
un des ob-
iel du som-
voit encore

l'empreinte d'un de ses pieds. Le soleil & la lune
sont aussi des dieux pour les Chingulais. Ils
donnent au soleil le nom d'*irri*, & à la lune
celui de *hauda*, auquel ils joignent quelquefois
celui de *hamui*, titre d'honneur des personnes
les plus relevées, & celui de *dio* qui signifie
dieu dans leur langue, mais qu'ils ont emprunté
apparemment des Portugais.

Le nombre de leurs pagodes & de leurs tem-
ples est immense. On en voit plusieurs d'un
travail exquis, bâtis de pierre de taille, ornés
de statues & d'autres figures; mais si anciens que
les habitans même en ignorent l'origine. Ce qui
peut faire croire qu'ils les doivent à des ouvriers
plus habiles que les Chingulais, c'est que la
guerre en ayant ruiné plusieurs, ils n'ont pas
été capables de les rebâtir.

Les Chingulais ont trois sortes de prêtres;
comme trois sortes de dieux & de temples. Le
premier ordre du sacerdoce est celui des tiri-
nânxes, qui sont les prêtres de *buddou*. Leurs
temples se nomment *celsars*; ils ont une maison
à *Digligi* où ils tiennent leurs assemblées. On
né reçoit dans cet ordre que des personnes d'une
naissance & d'un savoir distingués. Ce n'est pas
même tout d'un coup qu'ils sont élevés au rang
sublime de tirinânxes. Ceux qui portent ce titre
ne sont qu'au nombre de trois ou quatre, qui

 Ceylan.

Ceylan.

font leur demeure à *Digligi*, où ils jouissent d'un immense revenu, & sont comme les supérieurs de tous les prêtres de l'île. On nomme *gonnis* les autres ecclésiastiques du même ordre. L'habit des uns & des autres est une casaque jaune, plissée autour des reins, avec une ceinture de fil. Ils ont des cheveux rasés, & vont nue tête, portant à la main une espèce d'éventail rond, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils sont également respectés du roi & du peuple. Leur règle les oblige de ne manger de la viande qu'une fois le jour; mais il ne faut pas qu'ils ordonnent la mort des animaux dont ils mangent; ni qu'ils consentent qu'on les tue. Quoiqu'ils fassent profession du célibat, ils sont libres de renoncer à leur ordre, lorsqu'ils veulent se marier. Le second ordre des prêtres est de ceux qui se nomment *koppuks*, & qui appartiennent aux temples des autres divinités. Leur habit n'est pas différent de celui du peuple, lors même qu'ils exercent leurs fonctions. Ils ne sont obligés qu'à se laver & à changer de linge avant la cérémonie. Comme on ne sacrifie jamais de chair aux dieux dont ils sont les ministres, tout leur service se réduit à présenter à l'idole du riz bouilli & d'autres provisions. Leurs temples, qui se nomment *deoveis*, ont peu de revenu; aussi labourent-ils la terre & ne sont-ils pas exempts

des char
sième o
vice de
dont les
dévot b
devient
sur les
flèches,
temples

L'em
les sac
maladie
Chingu
croient
qu'ils l
sacrific
voir un
mens é
ce que
les poss

« J
» si é
» s'em
» ven
» les v
» des
» den
» con

ils jouissent
ne les supé-
On nomme
même ordre.
une casaque
une cein-
& vont nue
d'éventail
du soleil.
du peuple.
de la viande
pas qu'ils
nt ils man-
tue. Quoi-
sont libres
veulent se
est de ceux
partienment
habit n'est
ême qu'ils
bligés qu'à
a cérémo-
chair aux
leur ser-
riz bouilli
s, qui se
nu ; aussi
s exempts

des charges de la société. Les prêtres du troi-
sième ordre sont les *jaddefes*, employés au ser-
vice des esprits qui se nomment *dagoutans*, &
dont les temples s'appellent *cavels*. Un homme
dévot bâtit, à ses dépens, un temple, dont il
devient le prêtre ou le *jaddefe*. Il fait peindre
sur les murs, des hallebardes, des épées, des
flèches, des boucliers & des images ; mais ces
temples sont peu respectés du peuple.

L'emploi le plus commun des *jaddefes*, est pour
les sacrifices qui sont offerts au diable, dans les
maladies ou dans d'autres dangers ; non que les
Chingulais prétendent l'adorer, mais ils le
croient redoutable ; & pour écarter les maux
qu'ils le croient capable de leur causer, ils lui
sacrifient souvent de jeunes coqs. Si l'on veut
voir un exemple de la crédulité, & des raisonne-
mens étranges où elle conduit, il n'y a qu'à lire
ce que dit le voyageur Knox, zélé protestant, sur
les possédés de Ceylan.

« J'ai vu souvent des hommes & des femmes
» si étrangement possédés, qu'on ne pouvait
» s'empêcher de reconnaître que leur agitation
» venait d'une cause surnaturelle. Dans cet état,
» les uns fuyaient au milieu des bois, en poussant
» des cris ou plutôt des hurlemens. D'autres
» demeuraient muets & tremblans, faisant des
» contorsions ou parlant comme des fous fans

Ceylan.

» aucune liaison dans leurs discours. Quelques-
 » uns en guérissent, d'autres en meurent. Je
 » puis affirmer que souvent le diable crie la
 » nuit d'une voix inintelligible, qui ressemble
 » à l'aboiement d'un chien. Je l'ai moi-même
 » entendu. Les habitans du pays remarquent,
 » & j'ai fait la même observation, qu'immé-
 » diatement avant qu'on l'entende, ou bientôt
 » après, le roi fait toujours mourir quelqu'un.
 » Les raisons qu'on a de croire que c'est la voix
 » du diable, sont celles-ci : 1°. Qu'il n'y a point
 » de créature dans l'île, dont la voix ressemble à
 » celle qu'on entend ; 2°. Qu'on l'entend souvent
 » dans un lieu d'où elle part tout d'un coup,
 » pour aller se faire entendre dans un autre
 » plus éloigné, & plus vite qu'aucun oiseau ne
 » peut voler ; 3°. Que les chiens même tremblent
 » à ce bruit ; enfin, que c'est l'opinion de tout
 » le monde ». Il est aisé de juger que dans
 ces idées, l'auteur devait trembler autant que
 les Chingulais & leurs chiens ; mais voilà de
 singulières preuves. Knox était-il bien sûr de
 connaître le cri de tous les animaux d'une île
 aussi vaste que Ceylan ? Ignorait-il que les ha-
 bitans de la Zone torride, ne connaissent pas,
 à beaucoup près, tous les animaux de leur con-
 trée ; & d'ailleurs, quand on se souvient du
 mumbo-jumbo & des ventriloques d'Afrique,

est - o
 Le
 corps ,
 de réc
 Let
 médec
 pot. I
 écrits
 nomm
 ment
 de fac
 nome
 n'emp
 tronon
 prédif
 aurait
 justes.
 beauc
 suppo
 chaqu
 la lu
 mer
 un v
 dent
 est la
 part
 com
 nou

est-on si étonné des diables de Ceylan ?

Les Chingulais croient la résurrection des corps, l'immortalité de l'ame & un état futur de récompense & de punition.

Leurs livres ne traitent que de religion & de médecine, & sont écrits sur des feuilles de talipot. Ils se servent, pour leurs lettres & leurs écrits ordinaires, d'une sorte de feuilles qui se nomment taucoles, & qui reçoivent plus aisément l'impression, quoiqu'elles n'aient pas tant de facilité à se plier. Leurs plus habiles astronomes sont des prêtres du premier ordre ; ce qui n'empêche pas que les opérations annuelles d'astronomie ne soient réservées aux tisserands. Ils prédisent les éclipses du soleil & de la lune. Knox aurait bien dû nous dire si leurs prédictions sont justes. Cette connaissance annoncerait un peuple beaucoup plus avancé dans les sciences qu'on ne suppose celui de Ceylan. Ils font pour le cours de chaque mois des almanachs où l'on voit l'âge de la lune, les bonnes saisons pour labourer & semer la terre, les jours heureux pour commencer un voyage & d'autres entreprises. Ils se prétendent fort versés dans la science des étoiles, qui est la source de leurs lumières sur tout ce qui appartient à la santé & à la bonne fortune. Ils comptent neuf planètes, c'est-à-dire, sept comme nous, auxquelles ils ajoutent la tête & la queue

Ceylan.

 Ceylan.

du dragon. Le tems se compte parmi eux depuis un ancien roi qu'ils nomment *Sacavarly*. Leur année est de trois cens soixante-cinq jours, & commence le 28 du mois de mars, mais quelquefois le 27 ou le 29, pour l'ajuster au cours du soleil. Elle est divisée en douze mois, & leurs mois en semaines, qui sont de sept jours comme les nôtres. Les Chingulais partagent le jour en trente heures, qui commencent au lever du soleil, & la nuit en autant de parties, qui commencent au coucher de cet astre. Mais n'ayant ni horloges ni cadrans solaires, ils ne jugent du tems que par conjectures, ou par l'état d'une fleur commune, qui s'ouvre régulièrement sept heures avant la nuit. Le roi est le seul qui emploie pour la mesure du tems une espèce de clepsidre, dont le soin forme un office particulier du palais. C'est un plat de cuivre, percé d'un petit trou, qu'on fait nager dans un vase plein d'eau jusqu'à ce qu'il se remplisse & qu'il aille au fond.

En général l'argent étant fort rare dans le royaume, tout se vend & s'achete ordinairement par des échanges. Les habitans, dit *Robert Knox*, sont très-peu de commerce avec les étrangers. Le négoce des Chingulais est resserré entr'eux; il se borne aux productions du pays, parce que celles d'un canton ne ressemblent point à celles d'un autre. En rassemblant ainsi tout ce que la nature

accoro
ont de
étrang
ploi,
applic
travail
soit p
trava
salair
sous a
qu'il
marc
boute
sel,
fruits
tres
L
que
où e
ques
les
qu'i
idiô
aim
Ils
fem
vou
ren

eux depuis
parly. Leur
 jours, &
 mais quel-
 au cours du
 s, & leurs
 urs comme
 le jour en
 er du soleil,
 mment
 nt ni hor-
 t du tems
 d'une fleur
 sept heures
 ploie pour
 dre, dont
 alais. C'est
 ou, qu'on
 n'à ce qu'il

s le royau-
 ent par des
 nox, font
 rs. Le né-
 eux; il se
 que celles
 lles d'un
 la nature

accorde aux différentes parties du royaume, ils ont de quoi subsister, sans le secours des régions étrangères. L'agriculture est leur principal emploi, & les grands ne dédaignent pas de s'y appliquer. Un homme de la première qualité travaille sans honte à la terre, pourvu que ce soit pour lui-même. Mais il se déshonore s'il travaille pour autrui, ou dans la vue de quelque salaire. Le seul office qu'il ne puisse exercer, sous aucun prétexte, est celui de portefaix, parce qu'il passe pour le plus vil. Il n'y a point de marché dans l'île entière. Les villes ont quelques boutiques, où l'on vend de la toile, du riz, du sel, du tabac, de la chaux, des drogues, des fruits, des épées, de l'acier, du cuivre, & d'autres marchandises.

 Ceylan.

Leur langue est si particulière à leur nation; que Knox ne connaît aucune partie des Indes où elle soit entendue. Ils ont à la vérité quelques expressions qui leur sont communes avec les Malabares; mais le nombre en est si petit, qu'ils ne peuvent mutuellement s'entendre. Leur idiôme tient du caractère de ces insulaires, qui aiment la flatterie, les titres & les complimens. Ils n'ont pas moins de douze titres pour les femmes; suivant le rang & la qualité. *Toi* & *vous* s'expriment de sept ou huit manières différentes, qui sont proportionnées aussi à l'état, à

Ceylan.

l'âge, au caractère de ceux à qui l'on parle & qu'on veut honorer. Ces affectations de politesse ne sont pas moins familières aux laboureurs & aux manœuvres qu'aux courtisans. Ils donnent au roi des titres qui l'égalent à leurs dieux; & lorsqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'est avec un excès d'humiliation. Ils éloignent jusqu'à l'idée de leurs personnes, en y substituant les êtres les plus vils. Ainsi, au lieu de dire *j'ai fait*, ils disent, *le membre d'un chien a fait telle chose*. S'il est question de leurs enfans, ils les transforment de même; & quand le prince leur demande combien ils en ont, ils répondent qu'ils ont *tel nombre de chiens & de chiennes*. Faut-il qu'en parcourant la terre on trouve si souvent cette incroyable dégradation de la nature humaine!

Avec un respect si extraordinaire pour leur souverain, on ne sera pas surpris qu'ils n'aient pas d'autres loix que sa volonté. Cependant ils ont un certain nombre de vieilles coutumes qui se conservent par la force de l'habitude. Leurs terres passent des pères aux enfans, à titre d'héritage, & le partage dépend du père; mais si l'aîné demeure seul possesseur, il est obligé d'entretenir sa mère, ses frères & ses sœurs, jusqu'à ce qu'ils soient autrement pourvus.

Les règles fixées par l'habitude ne sont pas

moins co
pour le
& les d
cérémon
qu'un h
nent dro
pères ne
filles des
si les de
prompte
mari en
Cepend
même,
mariage
meurent
Les hon
rement
solidem
d'une f
ailleurs
vent de
qui ve
femme
naïssen
donne
femme
deux;
tourm

moins constantes pour la distinction des biens, pour le paiement des dettes, pour les mariages & les divorces. Leurs mariages sont une pure cérémonie qui consiste dans quelques présens qu'un homme fait à sa femme, & qui lui donnent droit sur elle, lorsqu'ils sont acceptés. Les pères ne laissent pas de donner pour dot à leurs filles des bestiaux, des esclaves, de l'argent; mais si les deux parties ne se conviennent pas, une prompte séparation leur rend la liberté, & le mari en est quitte pour rendre ce qu'il a reçu. Cependant la femme ne peut disposer d'elle-même, qu'après qu'il s'est engagé dans un autre mariage. S'ils ont des enfans, les garçons demeurent au père, & les filles suivent la mère. Les hommes & les femmes se marient ordinairement quatre ou cinq fois avant que de se fixer solidement. Il est rare qu'un homme ait plus d'une femme; mais ce qui est très-rare par-tout ailleurs, & très-remarquable, une femme a souvent deux maris. L'usage permet à deux frères, qui veulent vivre ensemble, de n'avoir qu'une femme entr'eux. Les enfans communs les reconnaissent tous deux pour leurs pères, & leur en donnent le nom. Un homme qui surprend sa femme au lit avec un amant, peut les tuer tous deux; mais les Chingulais connaissent peu les tourmens de la jalousie, & ne se croient pas

Ceylan.

déshonorés, lorsque leurs femmes se livrent à des hommes d'une égale condition. Ces commerces d'amour ne passent pour un crime, qu'avec des amans d'une naissance inférieure. La plus grande injure, dit l'auteur, qu'on puisse faire à une femme, est de lui dire qu'elle a couché avec dix hommes de la lie du peuple; & en effet l'injure est assez forte. D'ailleurs la complaisance des hommes est extrême pour les femmes. Les terres, dont elles héritent, ne paient rien au roi. Elles sont exemptes des droits de la douane, dans les ports & sur les passages. Leur sexe est respecté jusques dans les animaux, & par une loi qui est peut-être sans exemple, on ne paie rien non plus pour ce que porte une bête de charge femelle. Mais des usages si galans n'empêchent pas que pour conserver la subordination de la nature, il ne soit défendu aux femmes, sans aucune distinction de naissance & de qualité, de s'asseoir sur un siège en présence d'un homme. L'autorité des pères sur leurs enfans va jusqu'à pouvoir les donner, les vendre ou leur ôter la vie dans l'enfance, lorsqu'ils les prennent en aversion, ou qu'ils se trouvent incommodés du nombre.

Les *Chingans* brûlent leurs morts avec beaucoup de cérémonies, du moins leurs morts de qualité : le peuple est enterré fort simplement dans

maniere d

ward Birnie

LE
e livrent à
Ces com-
n crime,
érieure. La
'on puisse
e a couché
& en effet
aplaissances
mes. Les
t rien au
la douane,
ur sexe est
c par une
on ne paie
de charge
mpêchent
ion de la
mes, sans
e qualité,
u homme.
va jusqu'à
ur ôter la
nnent en
modés du

avec beau-
morts de
plement
dans

Manière dont les Chingulais brûlent leurs Morts



Guard Vivant.

dans
fa biè
chiru
bois,
des re
maux
aussi
Ils se
peu ,
ples.
feuille
un bo
& cer
autres
peu ,
étrang
auraie
dance
vaient
fon ro
misèr
à très-
Ce
& la g
jusqu'
lorsqu
est lib
mains

T

dans les bois. On voit que par-tout il faut payer
 sa bière ou son bucher. Ils n'ont ni médecins ni
 chirurgiens ; mais ils trouvent au milieu de leurs
 bois, dans l'écorce & les feuilles de leurs arbres,
 des remèdes & des préservatifs pour tous les
 maux dont ils sont affligés. Leur régime sert
 aussi beaucoup à la conservation de leur santé.
 Ils se tiennent le corps fort net ; ils dorment
 peu, & la plupart de leurs alimens sont sim-
 ples. Du riz à l'eau & au sel, avec quelques
 feuilles vertes & du jus du citron, passe pour
 un bon repas. Ils ne mangent point de bœuf,
 & cette chair est en abomination parmi eux. Les
 autres viandes & les poissons mêmes les tentent si
 peu, qu'ils les vendent ou les abandonnent aux
 étrangers qui se trouvent dans leur pays. Ils
 auraient des bestiaux & de la volaille en abon-
 dance, si les bêtes farouches ne leur en enle-
 vaient beaucoup ; sans compter que le roi croit
 son repos intéressé à tenir ses sujets dans la
 misère, & permet même à ses officiers de prendre
 à très-vil prix leurs poules & leurs porcs.

 Ceylan.

Cette vie sobre entretient également leur santé
 & la gaieté de leur humeur. Ils chantent sans cesse
 jusqu'en se mettant au lit, & la nuit même
 lorsqu'ils s'éveillent. Leur manière de se saluer
 est libre & ouverte. Elle consiste à lever les
 mains, la paume en haut, & à baisser un peu

Ceylan.

la tête. Le plus distingué ne lève qu'une main pour son inférieur, & s'il est fort au-dessus par la naissance, il remue seulement la tête. Les femmes se saluent en portant les deux mains au front. Leur compliment ordinaire est *ay*, qui signifie, *comment-vous portez-vous?* Il répondent *hundoï*, c'est-à-dire *fort bien*. Tous leurs discours ont le même air de politesse.

Avec tant d'humanité dans le fond du caractère, Knox admira long-tems que ces insulaires eussent besoin d'être conduits avec beaucoup de rigueur, & que la justice du roi s'exercât par des supplices cruels. Mais il reconnut enfin qu'il ne fallait en accuser que le penchant de ce prince, qui le portait naturellement à la cruauté. Cette malheureuse inclination se déclarait non-seulement par la nature des peines, mais encore par leur étendue. Souvent des familles entières étaient punies des fautes d'un seul. Le roi, dans sa colère, ne condamnait pas sur le champ un criminel à la mort. Il commençait par le faire tourmenter, en lui faisant arracher avec des tenailles, ou brûler avec un fer chaud, diverses parties de la chair, pour lui faire nommer ses complices. Ensuite il lui faisait lier les mains autour du cou, & le forçait de manger ses membres. On vit des mères manger ainsi leur propre chair & celle de leurs

R A L E

qu'une main
au-dessus par
la tête. Les
deux mains
aire est ay,
vous? Il ré-
bien. Tous
politesse.
fond du ca-
ue ces insu-
s avec beau-
roi s'exerçât
connut enfin
penchant de
ement à la
tion se dé-
des peines,
ent des fa-
fautes d'un
lamnait pas
l commen-
uisant arra-
vec un fer
, pour lui
il lui fai-
le forçait
des mères
e de leurs

1. Exécution par un Eléphant,
2. Autres Supplices.



Bonard Vivreit.

enfant
la vi
chien
étaie
d'eux
qu'ils
ordin
empa
roi se
les se
hom
ses m
bien
appri
afin
taient
heure
l'on
avaie
porte
jours
de pr
envel
capab
d'élev
priso
leur
proch

enfans. Ces misérables étaient menés ensuite par la ville jusqu'au lieu de l'exécution, suivis des chiens dont ils devaient être la proie, & qui étaient si accoutumés à cette boucherie, que d'eux-mêmes ils suivaient les prisonniers, lorsqu'ils les voyaient traîner au supplice. On voyait ordinairement dans ce lieu plusieurs personnes empalées, & d'autres pendues ou écartelées. Le roi se servait aussi des éléphants pour exécuter les sentences de mort. Ils percent le corps d'un homme, ils le déchirent en pièces & dispersent ses membres. On couvre leurs dents d'un fer bien éguisé à trois tranchans; car les éléphants apprivoisés ont les dents coupées par le bout, afin qu'elles croissent mieux. Les prisons n'étaient jamais sans un grand nombre de malheureux, les uns chargés de chaînes, & à qui l'on fournissait leur subsistance; d'autres qui avaient la permission de l'aller demander de porte en porte avec un garde. On en faisait toujours mourir quelques-uns sans aucune forme de procès, & toute leur famille était souvent enveloppée dans leur châtement. Ceux qui étaient capables de travailler, obtenaient la permission d'élever une boutique dans la rue, vis-à-vis la prison, & de sortir pendant le jour pour vendre leur ouvrage; mais ils étaient renfermés à l'approche de la nuit. Enfin ce roi sanguinaire fit



Ceylan.

mourir son propre fils, sur le simple soupçon d'un projet de révolte, & prenait souvent plaisir à faire couper la tête à de jeunes gens des meilleures familles du royaume, pour la faire mettre ensuite dans leur ventre, sans déclarer de quels crimes il les croyait coupables. On lit dans le journal de Knox qu'il se nommait *Rajasinga*; nom qui signifie *le Roi lion*, & qui certainement était beaucoup trop noble pour lui. Mais quel nom donner à de pareils monstres?

Productions.

Ce qu'on raconte du riz & de la manière de le cultiver, est remarquable par l'industrie des habitans. On fait que l'eau est nécessaire pour la culture du riz, & l'on conçoit facilement qu'avec le secours des réservoirs & des canaux, les plaines du royaume de Candy peuvent devenir aussi fertiles que les plus humides vallées. Mais si l'on se rappelle que le pays est un amas de montagnes, il paraît surprenant qu'elles n'en soient pas moins cultivées. Les insulaires ont trouvé le moyen de les applanir en forme d'amphithéâtre, dont les sièges ont depuis trois pieds jusqu'à huit de largeur, les uns plus ou moins bas que les autres, à proportion que la colline a plus ou moins de roideur. On les unit en les rendant un peu creux; ce qui forme une sorte d'escaliers par lesquels on peut monter jusqu'au dernier siège. Comme l'île est fort pluvieuse, & que d'un autre côté les



LE
suspçon
ent plaisir
gens des
r la faite
éclarer de
s. On lit
ait Raja-
t qui cer-
pour lui.
monstres?
anière de
ustrie des
re pour la
nt qu'avec
es plaines
r aussi fer-
ais si l'on
ontagnes,
pas moins
e moyen
e, dont les
it de lar-
es autres,
moins de
eu creux;
esquels on
omme l'île
côté les



four
qu'il
on a
nive
tomb
par d
en tr
Les r
quar
de d
bord
côte
que
moir
resse
ils se
ties
ni se
pluie
de c
qu'il
assur

L
mais
les a
leur
d'ag
pres

sources sont si communes sur les montagnes, qu'il s'en forme un grand nombre de rivières. on a pratiqué de grands réservoirs jusqu'au niveau des plus hautes sources, d'où l'on fait tomber l'eau sur les premiers sièges, & couler par degrés aux autres rangs. Ces réservoirs sont en très-grand nombre & de différentes grandeurs. Les uns ont une demi-lieue de long, d'autres un quart de lieue seulement, & leur profondeur est de deux ou trois brasses. A présent qu'ils sont bordés d'arbres, on les prendrait pour de simples côteaux. On ne les fait pas plus profonds, parce que l'expérience a fait connaître qu'ils seraient moins commodes, & qu'après les grandes sécheresses qui tarissent quelquefois jusqu'aux sources, ils seraient plus difficiles à remplir. Dans les parties septentrionales du royaume, on ne trouve ni sources ni rivières, on est borné à l'eau de pluie, qu'on retient dans des réservoirs en forme de croissant. Chaque village a le sien; & lorsqu'ils sont pleins, on regarde la moisson comme assurée.

Les Chingulais ont quantité d'excellens fruits; mais ils en auraient beaucoup davantage, s'ils les aimaient assez pour donner quelque soin à leur culture. Ils s'attachent peu à ceux qui n'ont d'agréable que le goût, & qui ne sont pas propres à leur servir d'aliment, lorsque le grain

Ceylan.

commence à leur manquer, ce qui semble prouver une grande population. Ainsi les seuls arbres qu'ils plantent, sont ceux qui produisent des fruits nourrissans. Les autres croissent d'eux-mêmes; & ce qui diminue encore les soins des habitans, c'est que dans tous les lieux où la nature fait croître des fruits délicats, les officiers du pays attachent, au nom du roi, une feuille autour de l'arbre, & font trois nœuds à l'extrémité de cette feuille. On ne peut alors y toucher sans s'exposer aux plus sévères châtimens, & quelquefois même à la mort. Lorsque le fruit est mûr, l'usage est de le porter dans un linge blanc au gouverneur de la province, qui met le plus beau dans un autre linge, & l'envoie soigneusement à la cour, sans qu'il en revienne rien au propriétaire. L'île produit d'ailleurs tous les fruits qui croissent aux Indes. Mais elle en a de particuliers, tels que le *mango*, qui est commun aux environs de Columbo; le *jacks*, qui se nomme *polos* lorsqu'il commence à pousser, *cofe* lorsqu'il est tout verd, & *ouaracha* ou *vellas* dans sa maturité. Ce fruit, qui est d'un grand secours pour la nourriture du peuple, croît sur un fort grand arbre. Sa couleur est verdâtre. Il est hérissé de pointes & de la grosseur d'un pain de huit livres. Sa graine, à laquelle on donne le nom d'œufs, est éparse comme les pepins

dans
nous
che.
perfe
mûr.
char.
Le
vu d
d'un
moir
mêl
du p
dans
rond
goûr
blein
com
bella
d'es
ont
L
frui
qui
pre
& r
gro
son
ou

dans une citrouille. On mange le jacks comme nous mangeons le chou, & son goût en approche. Un seul suffit pour rassasier six ou sept personnes. Il peut se manger crud lorsqu'il est mûr. Sa graine ou ses œufs ressemblent aux chataignes par la couleur & le goût.

Le *jambo* est encore un fruit que Knox n'a vu dans aucun endroit des Indes. Il a le goût d'une pomme. Il est plein de jus, & n'est pas moins sain qu'agréable. Sa couleur est un blanc mêlé de rouge qu'on prendrait pour l'ouvrage du pinceau. Entre les fruits sauvages qui viennent dans les bois, on distingue les *muvros*, qui sont ronds, de la grosseur d'une cerise, & dont le goût est très-agréable; les *dongs*, qui ressemblent aux cerises noires; les *ambellos* qu'on peut comparer à nos groseilles; des *carollos*, des *cabellas*, des *poukes*, qui peuvent passer pour autant d'espèce de bonnes prunes; des *parragiddes*, qui ont quelque ressemblance avec nos poires.

L'île de Ceylan produit trois arbres, dont les fruits à la vérité ne peuvent se manger, mais qui sont remarquables par d'autres utilités. Le premier, qui se nomme *tallipot*, est fort droit, & ne peut être comparé pour la hauteur & la grosseur, qu'à un mât de vaisseau. Ses feuilles sont si grandes, qu'une seule peut couvrir quinze ou vingt hommes, & les défendre de la pluie.

Ceylan.

Elles se fortifient en séchant, sans cesser d'être souples & maniables. La nature ne pouvait faire un présent plus convenable au pays. Quoique ces feuilles aient beaucoup d'étendue, lorsqu'elles sont vertes, elles peuvent être resserrées comme un éventail; & n'étant pas alors plus grosses que le bras, elles pèsent fort peu dans la main. Elles sont naturellement rondes, mais les insulaires les coupent en pièces triangulaires, dont ils se couvrent en voyageant, avec le soin de mettre le bout pointu pardevant, pour s'ouvrir le passage au travers des buissons. Elles les garantissent tout à la fois de la pluie & du soleil. Les soldats en font des tentes. Knox apporta dans sa patrie une de ces feuilles. Elles croissent au sommet de l'arbre, comme celles du cocotier, mais il ne porte de fruit que l'année de sa mort. C'est une autre singularité, qui doit attirer d'autant plus d'attention, qu'alors uniquement il pousse de grandes branches, chargées de très-belles fleurs jaunes, d'une odeur à la vérité trop forte, qui se changent en un fruit rond & dur, de la grosseur de nos belles cerises. Mais ce fruit n'est bon que pour semer. Le tallipot ne porte donc qu'une seule fois, mais il est si couvert de fruits & de graines, qu'un seul arbre suffit pour ensemençer toute une province. Cependant l'odeur des fleurs est si insupportable près des maisons, qu'on ne manque jamais d'y abattre ces

arbre
tons
vant
rédu
le go
pour
vers
Le
ratio
que
moin
dre u
extrê
mais
par j
en d
jour.
confi
nade
Avec
blanc
cède
dont
dans
bout
prop
ton,
sel,

arbres lorsqu'ils commencent à pousser des boutons ; d'autant plus que si on les coupe auparavant, on y trouve une fort bonne moëlle, qu'on réduit en farine pour faire des gâteaux qui ont le goût du pain blanc. C'est encore une ressource pour les insulaires, lorsque le riz leur manque vers le teins de la moisson.

Le second arbre, dont Knox parle avec admiration, c'est le *kerule*, qu'il représente aussi droit que le cocotier, mais moins haut & beaucoup moins gros. Sa principale propriété consiste à rendre une espèce de liqueur qui se nomme *tellegie*, extrêmement douce, très-saine & très-agréable, mais sans aucune force. On la reçoit deux fois par jour, & trois fois des meilleurs arbres, qui en donnent jusqu'à douze pintes dans un seul jour. On la fait bouillir jusqu'à la réduire en consistance, & c'est alors une espèce de cassonade noire, que les habitans nomment *jaggory*. Avec un peu de peine ils peuvent la rendre aussi blanche que le sucre, auquel d'ailleurs elle ne cède rien en bonté. Knox explique la manière dont on tire cette liqueur. Lorsque l'arbre est dans sa maturité, il pousse vers sa pointe un bouton qui se change en un fruit rond, & qui est proprement sa semence. Mais on ouvre ce bouton, en y mettant divers ingrédiens, tels que du sel, du poivre, du citron, de l'ail & diverses

Ceylan.

feuilles qui l'empêchent de mûrir. Chaque jour on en coupe un petit morceau vers le bout, & la liqueur en tombe. A mesure qu'il mûrit, & qu'il se fane, il en croît d'autres plus bas chaque année; jufqu'à ce qu'ils gagnent la tête des branches; mais alors l'arbre cefle de porter, & meurt après avoir fubfifté huit ou dix ans. Ses feuilles reffemblent à celles du cocotier, & tiennent à une écorce fort dure & pleine de filets, dont on fe fert pour faire des cordes. Elles tombent pendant tout le tems qu'il croît; mais lorsqu'il eft arrivé à fa groffeur, elles demeurent plusieurs années fur l'arbre fans tomber, & lorsqu'elles tombent, la nature ne lui en rend pas d'autres. Son bois qui n'a pas plus de trois pouces d'épaiffeur, fert comme d'enveloppe à une moëlle fort blanche. Il eft fort dur & fort lourd, mais fujet à fe fendre de lui-même. La couleur en eft noire. On le croirait composé de pièces de rapport. Les infulaires en font des pilons pour battre le riz.

Le troifième arbre eft celui qui porte la canelle, & qui rend l'île de Ceylan fi chère aux Hollandais. On le nomme dans le pays; *goronda-gouhah*. Il croît dans les bois, comme les autres arbres: & ce qui doit paraître fuprenant, les Chingulais n'en font pas plus de cas. On en trouve beaucoup dans diverfes parties de l'île, fur-tout à l'oueft de la grande montagne de

Mave
ques-
d'une
nelle
qu'on
inful
bres,
douc
fans
On s
femb
feur
du la
verd
cane
elles
elles
les r
plus
ordi
au g
deur
dans
& c
auff
ble.
brû
des

Mavelagongue; fort peu dans d'autres, & quelques-unes n'en portent pas du tout. L'arbre est d'une grandeur médiocre. Son écorce est la canelle, qui paraît blanche sur le tronc, mais qu'on enlève & qu'on fait sécher au soleil. Les insulaires ne la prennent que sur de petits arbres, quoique l'écorce des grands ait l'odeur aussi douce, & le goût de la même force. Le bois est sans odeur; il est blanc & de la dureté du sapin. On s'en sert à toute sorte d'usage. Sa feuille ressemble à celle du laurier par la couleur & l'épaisseur, avec cette seule différence que la feuille du laurier n'a qu'une côte droite, sur laquelle le verd s'étend des deux côtés, & que celles de la canelle en ont trois, par le moyen desquelles elles s'élargissent. En commençant à pousser, elles ont la rougeur de l'écarlate. Frottées entre les mains, elles ont l'odeur du clou de gérosse plus que celle de la canelle. Le fruit qui mûrit ordinairement au mois de septembre, ressemble au gland; mais il est plus petit. Il a moins d'odeur & de goût que l'écorce. On le fait bouillir dans l'eau, pour en tirer une huile qui furnâge, & qui étant congelée devient aussi blanche & aussi dure que du suif. L'odeur en est fort agréable. Les habitans s'en oignent le corps. Ils en brûlent aussi dans leurs lampes. Mais on n'en fait des chandelles que pour le roi.

Ceylan. Knox parle, dans son journal, du *bogahas*, que les Européens ont nommé l'arbre-dieu, parce que les Chingulais le croient sacré & lui rendent une sorte d'adoration. Cet arbre est fort grand, & ses feuilles tremblent sans cesse, comme celles du peuplier. Toutes les parties de l'île en offrent un grand nombre, que les Chingulais se font un mérite de planter, & sous lesquelles ils allument des lampes & placent des images. On en trouve dans les villes & sur les grands chemins, la plupart environnés d'un pavé, qui est entretenu fort proprement. Ils ne portent aucun fruit, & ne sont remarquables que par la superstition qui les a fait planter.

Les Chingulais ont un nombre extraordinaire de simples ou d'herbes médicinales. Leurs boutiques de pharmacie sont dans les bois. C'est là qu'ils composent leurs médecines & leurs emplâtres avec des herbes, des feuilles & des écorces. L'auteur vante, sans les nommer, celles qui guérissent si promptement un os rompu, qu'il se rejoint dans l'espace d'une heure & demie. Il vérifia par sa propre expérience la vertu d'une écorce d'arbre qui se nomme *amaranga*, & qui s'emploie pour des abcès dans la gorge. On lui en fit mâcher pendant un jour ou deux, en avalant sa salive; & quoiqu'il fut très-mal, il se trouva guéri en vingt-quatre heures.

Ils ont quantité de belles fleurs sauvages, qu'un peu de culture ne manquerait pas d'embellir; sur-tout leurs fleurs odoriférantes, que les jeunes gens des deux sexes se contentent de cueillir pour orner leurs cheveux & les parfumer. Leurs roses rouges & blanches ont l'odeur des nôtres. Rien ne mérite tant d'attention qu'une fleur nommée *sindriemal*, qui croît dans les bois, & que son utilité fait transporter dans les jardins. Sa couleur est rouge ou blanche. Elle s'ouvre sur les quatre heures après midi; & demeurant épanouie jusqu'au matin, elle se ferme alors pour ne s'ouvrir qu'à quatre heures. C'est une sorte d'horloge qui sert à faire connaître l'heure dans l'absence du soleil. Le *pichamauls* est une fleur blanche, dont l'odeur tire sur celle du jasmin. On en apporte au roi chaque matin un bouquet enveloppé dans un linge blanc & suspendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent en chemin, sont obligés de se détourner, dans la crainte apparemment qu'ils ne l'infectent par leur haleine. Quelques officiers tiennent des terres du roi pour ce service; & leur charge les obligeant de planter ces fleurs dans des lieux où elles croissent le mieux, ils ont le droit de choisir le terrain qui est de leur goût, sans examiner à qui il appartient.

Knox vit parmi les animaux du roi un tigre noir, un daim blanc & un éléphant moucheté. Les singes sont non-seulement en grande abou-

Ceylan.

Ceylan.

dance dans les bois, mais de diverses espèces, dont quelques-unes ne peuvent être comparées à celles des autres pays. La variété des fourmis n'est pas moins admirable dans l'île de Ceylan que leur abondance. Elles y exercent les mêmes ravages que dans toute l'Afrique.

On voit dans le pays une sorte de sangsues noirâtres qui vivent sous l'herbe, & qui sont fort incommodes aux voyageurs qui vont à pied. Elles ne sont pas d'abord plus grosses qu'un crin de cheval; mais en croissant, elles deviennent de la grosseur d'une plume d'oie, & longues de deux ou trois pouces. On n'en voit que dans la saison des pluies. C'est alors que, montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nus, suivant l'usage du pays, elles les piquent & leur sucent le sang avec plus de vitesse qu'ils n'en peuvent avoir à s'en délivrer. On aurait peine à concevoir une action si prompte, si l'auteur n'ajoutait que le principal embarras vient de leur multitude, qui ferait perdre le tems, dit-il, à vouloir leur faire quitter prise. Aussi prend-on le parti de souffrir leurs morsures, d'autant plus qu'on les croit fort saines. Après le voyage on se frotte les jambes avec de la cendre, ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de saigner long-tems. On voit aussi des sangsues d'eau qui ressemblent aux nôtres.

Les petits perroquets verts y sont en grand



LE
s espèces,
comparées
es fourmis
de Ceylan
t les mê-

sangfues
i sont fort
ied. Elles
n crin de
ment de la
s de deux
la faison
x jambes
t l'usage
t le sang
t avoir à
voir une
t que le
de, qui
eur faire
souffrir
es croit
orte les
mpêche
g-rem.
emblent

n grand

Diverses especes de Singes
de l'Isle de Ceylan.



Bernard Duret.

non
réce
aut
pre
d'o
les
pet
gré
de
nei
noi
ron
fon
cou
non
per
auff
bes
le b
tête
crê
U
&
gra
tan
hon
pro
ges

nombre, & ne peuvent apprendre à parler. En récompense, le *malcrouda* & le *cancouda*, deux autres oiseaux de la grosseur d'un merle, dont le premier est noir, & l'autre d'un beau jaune d'or, apprennent très-facilement. Les bois & les champs sont remplis de plusieurs sortes de petits oiseaux remarquables par la variété & l'agrément de leur plumage. Leur grosseur est celle de nos moineaux. On en voit de blancs comme la neige, qui ont la queue d'un pied de long & la tête noire, avec une touffe de plumes qui les couronne. D'autres qui ne diffèrent qu'en couleur, sont rougeâtres comme une orange mûre, & couronnés d'une rousse noire. L'oiseau qu'on nomme *cancouda* se pose jamais à terre, & se perche toujours sur les plus hauts arbres. Il est aussi d'une couleur de couleur noire, les jambes courtes, la tête d'une prodigieuse grosseur, le bec noir & le du blanc, des deux côtés de la tête, qui lui forme comme deux oreilles, & une crête blanche de la figure de celle d'un coq.

Un pays chaud, pluvieux & rempli d'étangs & de bois, ne saurait manquer de produire un grand nombre de serpens. Celui que les habitans nomment *pimberah*, est de la grosseur d'un homme, & d'une longueur proportionnée. Sa proie ordinaire est le bétail & les bêtes sauvages; mais il use d'adresse pour les prendre. Il se

Ceylan.

tient caché dans les sentiers où passe le daim, & le tue d'un coup d'une espèce de cheville, dont sa queue est armée. Il avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même. Le *polonga* n'a que cinq ou six pieds de longueur; mais son venin est fort dangereux, sur-tout pour les bestiaux. Knox en vit de deux sortes, l'une verte & l'autre d'un gris rougeâtre tacheté de blanc. Le *noya* est grisâtre, & n'a pas plus de quatre pieds de longueur. Il tient quelquefois la moitié de son corps élevé pendant deux ou trois heures, ouvrant sa gueule entière, au-dessus de laquelle on croit lui voir une paire de lunettes. Cependant il n'est pas nuisible, & par cette raison les Indiens lui donnent le nom de *noya rodgerah*, qui signifie *serpent royal*. Lorsqu'il rencontre le *polonga*, ils commencent un combat qui ne finit que par la mort de l'un ou de l'autre. Le *caroula*, long d'environ deux pieds & fort venimeux, se cache dans les trous & les couvertures des maisons, où les chats lui donnent la chasse & le mangent. Les *gerendes* sont en grand nombre, mais sans venin, & ne font la guerre qu'aux œufs des petits oiseaux. L'*hiécanelle* est une sorte de lézard venimeux, qui se cache dans le chaume des maisons; mais qui n'attaque pas les hommes, s'il n'est provoqué.

qué.
gros
long
a le
prop
creux
n'est
sure
venin
Les
de ce
qu'on
du se
lorsqu
sourc
L'
précie
grand
che d
qu'el
point
raien
riviè
chat
pierr
quel
de ce
rubi
T

le daim, &
 eville, dont
 fois un che-
 percent le
 onga n'a que
 is son venin
 les bestiaux.
 verte & l'au-
 e blanc. Le
 quatre pieds
 a moitié de
 trois heu-
 u-dessus de
 de lunettes.
 & par cette
 om de *noya*
 l. Lorsqu'il
 ent un com-
 l'un ou de
 deux pieds
 es trous &
 s chats lui
 es *gerendes*
 nin, & ne
 ts oiseaux.
 venimeux,
 sons; mais
 est provo-
 qué.

qué. On ne se représente pas, sans frémir, une grosse araignée de Ceylan nommée *démoculo*, longue, noire, velue, tachetée & luisante, qui a le corps de la grosseur du poing, & les pieds à proportion. Elle se cache ordinairement dans le creux des arbres & dans d'autres trous. Rien n'est plus venimeux que cet insecte. Sa blessure n'est pas mortelle; mais la qualité de son venin trouble l'esprit & fait perdre la raison. Les bestiaux sont souvent mordus ou piqués de cet animal monstrueux, & meurent sans qu'on y puisse remédier. Les hommes trouvent du secours dans leurs herbes & leurs écorces, lorsqu'ils emploient promptement cette ressource.

L'île de Ceylan a plusieurs sortes de pierres précieuses; mais le roi qui en possède un fort grand nombre, ne permet pas qu'on en cherche de nouvelles. Dans les lieux où l'on sçait qu'elles se trouvent, il fait planter des pieux pointus, qui menacent ceux qui en approcheraient d'être empalés vifs. On tire de plusieurs rivières, des rubis, des saphirs, & des yeux de chat, pour ce prince. Knox vit plusieurs petites pierres transparentes de diverses couleurs, dont quelques-unes étaient de la grosseur d'un noyau de cerise, & d'autres plus grosses. Il vit aussi des rubis & des saphirs. Le fer & le cristal sont

Ceylan.

communs dans l'île, & les habitans font de l'acier de leur fer. Ils ont aussi du soufre ; mais le roi défend qu'on le tire des mines. Ils ont quantité d'ébène, beaucoup de bois à bâtir, de la mine de plomb, des dents d'éléphant, du turmeric, du musc, du coton, de la cire, de l'huile, du riz, du sel, du poivre qui croît fort bien & qu'ils recueilleraient en abondance s'ils avaient occasion de s'en défaire. Mais les marchandises qui sont véritablement propres au pays, sont la canelle & le miel sauvage.

Un roi de Candy avait conçu une telle haine contre les Portugais, que lorsqu'en 1602 l'amiral hollandais Spilberg, aborda à Ceylan, ce prince ne voyant dans ces nouveaux venus, que les ennemis naturels du Portugal, & apprenant qu'ils avaient des vues d'établissement dans l'île, leur dit ces propres paroles : « Vous devez com-
 » ter que s'il plaît aux états & aux princes
 » vos maîtres, de faire bâtir une forteresse sur
 » mes terres, la reine, le prince & la prin-
 » cesse que vous voyez ici, seront les premiers
 » à porter, sur leurs épaules, des pierres, de la
 » chaux, & tous les matériaux nécessaires. Ceux
 » qui seront envoyés de la part de vos maîtres,
 » auront la liberté de choisir la baie ou le lieu
 » qui leur conviendront ». Les rois de Ceylan
 durent s'appercevoir dans la suite qu'ils n'avaient

ont de l'acier
 mais le roi
 ont quantité
 de la mine
 du turmeric,
 e l'huile, du
 bien & qu'ils
 avaient occa-
 sion de vendre
 les marchandises qui
 y sont la ca-

e telle haine
 en 1602 l'ami-
 rauté de Ceylan, ce
 qui est venu, que
 les Hollandais apprenant
 ce qui se passoit dans l'île,
 ont voulu se faire com-
 pte de ces princes
 & ont bâti une forteresse sur
 la pointe de la prin-
 cipale île & les premiers
 de l'île, de la
 guerre. Ceux
 de vos maîtres,
 de ou le lieu
 de Ceylan
 s'ils n'avaient

fait que changer de tyrans. Les Hollandais sont
 depuis long-tems seuls en possession de tout le
 commerce de l'île, & en état de donner des loix
 à ses souverains, quoiqu'ils paraissent borner
 leur domaine le long des côtes, à douze lieues
 d'étendue dans les terres.

 Ceylan.




CHAPITRE IV.

Ile de Sumatra.

Sumatra.

DE Ceylan, située, comme nous l'avons vu, presque vis-à-vis le cap Comorin, à l'entrée du golfe de Bengale, en voguant directement vers l'est, vous rencontrez à l'autre extrémité de ce golfe, l'île de Sumatra, séparée de Malaca par le détroit qui porte ce nom.

Sumatra, île plus grande que l'Angleterre & l'Écosse, s'étend depuis la pointe d'Achem à cinq degrés & demi de latitude du nord, jusqu'au détroit de la Sonde, vers cinq degrés & demi du sud, ce qui fait environ trois cens lieues françoises pour sa longueur. L'intérieur du pays est rempli de hautes montagnes; mais proche la mer, la plus grande partie de l'île est basse, & ne manque ni de bons pâturages, ni d'excellentes terres, pour le riz & pour les fruits des Indes. Elle est arrosée de plusieurs belles rivières. Les petites sont en si grand nombre, qu'elles rendent la terre continuellement humide, & dans quelques endroits fort marécageuse; indépendamment des pluies qui com-

mé
ne
dan
les
le p
mêr
pen
sur
tour
succ
quel
d'êr
attir
fièvr
mun
pace
des
guéri
La
on y
Elle
de la
lieue
vallé
d'y p
mais
nour
y so

mencent régulièrement au mois de juin, & qui ne finissent que dans le cours d'octobre. L'air est dangereux alors pour les étrangers, sur-tout dans les parties les plus proches de la ligne, telles que le pays de Tikou & de Passaman. Les Achémois mêmes n'y demeurent pas sans crainte, sur-tout pendant les pluies. Les vents qui règnent alors sur cette côte, s'y rompent avec de grands tourbillons & d'horribles tempêtes. Des calmes succèdent presque tout d'un coup, pendant lesquels l'air n'étant plus agité, & la terre continuant d'être abreuvée de pluies continuelles, le soleil attire des vapeurs très-puantes, qui causent des fièvres pestilentielles, dont l'effet le plus commun est d'emporter les étrangers dans l'espace de deux ou trois jours, ou de leur laisser des enflures douloureuses & très-difficiles à guérir.

La ville d'Achem étant à la pointe du nord, on y respire un air plus pur & plus tempéré. Elle est située sur une rivière de la grandeur de la Somme, à la distance d'environ une demi-lieue du rivage de la mer, au milieu d'une grande vallée large de six lieues. La terre est capable d'y produire toutes sortes de grains & de fruits; mais on n'y sème que du riz, qui est la principale nourriture des habitans. Quoique les cocotiers, & soient les arbres les plus communs, on y

Sumatra.

Sumatra.

trouve , comme dans le reste de l'île , tous les arbres fruitiers des Indes ; mais peu de légumes & d'herbes potagères. Les pâturages , qui sont d'une beauté admirable , nourrissent quantité de buffles , de bœufs & de cabris. Les chevaux y sont en grand nombre , mais de petite taille. Les moutons n'y profitent point. L'abondance des poules & des canards est extraordinaire. On les nourrit avec soin , pour en vendre les œufs. Beaulieu parle avec étonnement du nombre des sangliers , qu'il dit être infini. Ils se trouvent , dit-il , dans les campagnes , dans les pâturages , & jusques dans les haies des maisons ; mais ils ne sont ni si grands , ni si furieux qu'en France. Les cerfs & les daims surpassent les nôtres en grandeur. Les lièvres & les chevreuils sont rares dans toutes les parties de l'île ; mais tout autre gibier de chasse y est fort commun. On voit beaucoup d'éléphans sauvages dans les montagnes & dans les bois ; des tigres , des rhinocéros , des buffles sauvages , des porc-épics , des civettes , des finges , des couleuvres , & de fort gros lézards. Les rivières sont assez poissonneuses , mais la plupart sont infestées de crocodiles.

Le roi d'Achem possède la meilleure & la plus grande partie de l'île ; le reste est divisé en cinq ou six rois , dont toutes les forces réunies n'approchent pas des siennes. La côte occiden-

tales
ques
vingt
qui
habi
para
gina
appa
cinq
gann
cruel
velu
les é
degr
torze
Holl
ou c
noxia
sept
de M
de la
de l
comm
qu'il
E
de p
que
aux.

Sumatra.

ale est bordée d'un grand nombre d'îles; quelques-unes assez grandes, mais à dix-huit ou vingt lieues de Sumatra; d'autres plus petites qui n'en sont qu'à trois ou quatre lieues. Les habitans de celles qui ne sont pas désertes, paroissent de la même race que les anciens originaires de la grande île, dont ils ont été chassés apparemment par les Malais. Au sud vers le cinquième degré de latitude, est l'île d'Enganno, habitée par une espèce de sauvages très-cruels, qui sont nus, avec une longue chevelure, & qui massacrent, sans pitié, tous les étrangers dont ils peuvent se saisir. A trois degrés & demi on trouve une île déserte de quatorze ou quinze lieues de longueur, que les Hollandais ont nommée l'île de Nassau. Quatre ou cinq lieues au-dessous, vers la ligne équinoxiale, est une autre île habitée & longue de sept ou huit lieues. Elle est suivie de celle de Montabey, qui n'est qu'à un degré & demi de la ligne, & qui n'a pas moins de vingt lieues de long. Les habitans sont vêtus, & font un commerce régulier avec ceux de Tikou, quoiqu'ils n'aient pas le même langage.

Le royaume d'Achem avait autrefois quantité de poivre. Mais un de ses rois ayant observé que le commerce faisait négliger l'agriculture aux habitans, fit détruire la plus grande partie

Sumatra.

des poivriers. A six lieues de la capitale, vers Pédir, s'élève une haute montagne, en forme de pic, d'où l'on tire quantité de soufre. Pulo-ouai, une des îles de la rade d'Achem, en fournit beaucoup; & c'est de ces deux sources que toute l'Inde le reçoit, pour faire de la poudre. Le territoire de Pédir est si fertile en riz, qu'on le nomme le grenier d'Achem. Il n'est pas moins favorable aux vers à soie, qui fournissent de la matière aux manufactures d'Achem, pour fabriquer diverses étofes, dont le commerce est considérable dans toutes les parties de l'île. Les habitans de la côte de Coromandel achètent le reste de la soie crue. Elle n'est pas blanche comme celle de la Chine, ni si fine & si bien préparée. Mais quoique jaune & dure, on en fait d'assez beaux tafetas. De *Pacem* jusqu'à Déli, on trouve plusieurs cantons assez riches des bienfaits de la nature, pour aider ceux qui sont moins heureusement partagés. Beaulieu vante, à Déli, une source d'huile *inextinguible*; c'est-à-dire qui ne cessant point de brûler, lorsqu'une fois elle est allumée, conserve son ardeur jusqu'au milieu de la mer. Le roi d'Achem s'en était servi dans un combat contre les Portugais, pour mettre le feu à deux galions, qui furent entièrement consumés. Daya est fertile en riz, & très-riche en bestiaux. Cinquel produit beaucoup de cam-

phre
côte
est
riv
y fa
noie
fous
plus
beau
Bar
pou
P
situ
dées
ciel
Tik
core
en
plus
abo
Les
de
poi
fid
qui
Ho
for

ALE

pitale, vers
, en forme de
e. Pulo-ouai,
, en fournit
sources que
le la poudre.
en riz, qu'on
est pas moins
ent de la ma-
ur fabriquer
est considéra-
Les habitans
e reste de la
me celle de
p. Mais
d'atiez beau
trouve plu-
faits de la
ins heureu-
à Déli, une
dire qui ne
fois elle est
l'au milieu
servi dans
r mettre le
ntièrement
très-riche
p de cam-

DES VOYAGES. 137

phre, que les marchands de Surate & de la
côte de Coromandel achètent à grand prix. Barros
est une fort belle ville, située sur une grosse
rivière, dans une campagne bien cultivée. On
y fait beaucoup de benjoin, qui sert de mon-
noie aux habitans, & qui est célèbre aux Indes
sous le nom même de la ville dont il vient. Le
plus blanc est le plus estimé. On recueille
beaucoup de camphre à Barros; mais celui de
Bataham, qui est en plus petite quantité, passe
pour le meilleur.

Sumatra.

Passaman, où commencent les poivriers, est
situé au pied d'une très-haute montagne, qu'on
découvre de trente lieues en mer, lorsque le
ciel est serein. Le poivre y croît parfaitement.
Tikou, qui est sept lieues plus loin, en offre en-
core plus. Priaman est bien peuplée. La situation
en est plus agréable que celle de Tikou, & l'air
plus sain. Les vivres y sont en plus grande
abondance; mais le poivre y est moins ferti'e.
Les habitans sont dédommagés par le commerce
de l'or avec Manincabo. Padang a peu de
poivre; mais le commerce de l'or y est con-
sidérable, & sa rivière forme un port naturel,
qui peut recevoir de grands vaisseaux. Les
Hollandais se sont établis à Palimban.

Mœurs.

Toutes ces villes, & les lieux voisins, sont
fort bien peuplés jusqu'au pied des montagnes. Les

Sumatra.

terres y sont régulièrement cultivées. Entre les habitans étrangers ou naturels, il se trouve des personnes riches, qui jouissent heureusement de leur fortune; mais ils ne doivent leur tranquillité qu'au bonheur de vivre loin d'Achem. Beaulieu, que nous suivons ici (1), parle de la présence du roi comme d'un fléau terrible, qui fait autant de malheureux qu'il y a d'habitans dans sa capitale. Il ajoute qu'ils méritent leur sort, parce qu'ils sont d'une méchanceté odieuse. Mais rendant justice à leurs bonnes qualités, il leur attribue de l'esprit & de l'éloquence; de l'exactitude dans leur langage; une belle main pour l'écriture, dans laquelle ils s'attachent tous à se perfectionner; une profonde connaissance de l'arithmétique, suivant l'usage des Arabes; du goût pour la poésie, qu'ils mettent presque toujours en chant; une propreté dans leurs habits & dans leurs maisons, qu'ils porteraient volontiers jusqu'à la magnificence, si le roi ne faisait tomber ses principales vexations sur les personnes riches. Les arts sont en honneur dans la ville d'Achem. Ils y trouve d'excellens forgerons, qui font toutes sortes d'ouvrages de fer; des charpentiers qui entendent fort bien la construction des galères; des fondeurs pour tous les ouvrages de cuivre. Ils sont

(1) Il écrivait en 1621.

extrê
riture
poiss
seign
rôrie
Aussi
dans
bœuf
& fe
" M
" leu
" fo
" dé
" do
" co
" de
" pa
" m
" tic
" ce
" ve
" so
" tr
" e
" ce
" d
" e
I
com

s Entre les
 trouve des
 pureusement
 t leur tran-
 n d'Achemi.
), parle de
 eu terrible,
 a d'habitans
 éritent leur
 été odieuse.
 ualités, il
 quence; de
 belle main
 s'attachent
 le connais-
 usage des
 ls mettent
 prété dans
 ils porte-
 ence, si le
 vexations
 en hon-
 d'excel-
 tes d'ou-
 entendent
 des fon-
 . Ils sont

extrêmement sobres. Le riz fait leur seule nour-
 riture; les plus riches y joignent un peu de
 poissons & quelques herbages. Il faut être grand
 seigneur à Sumatra, pour avoir une poule
 rôtie ou bouillie, qui sert pendant tout le jour.
 Aussi disent-ils que deux mille Chrétiens
 dans leur île, l'auraient bientôt épuisée de
 bœufs & de volailles. Ils sont tous Mahométans,
 & feignent beaucoup de zèle pour leur religion.
 « Mais, dit Beaulieu, on découvre aisément
 » leur hypocrisie, sur-tout dans l'affection qu'ils
 » font éclater pour leur roi, à qui tous *ils*
 » *désireraient d'avoir mangé le cœur.* Ils le re-
 » doutent jusqu'au point, que dans la crainte
 » continuelle que leurs voisins, ou les témoins
 » de leur conduite n'attirent sur eux sa colère,
 » par quelque rapport malin, ils s'efforcent eux-
 » mêmes de les prévenir par de fausses accusa-
 » tions. De-là vient sa cruauté, parce que sans
 » cesse obsédé de délateurs, il s'imagine qu'on en
 » veut sans cesse à sa vie, & que tous ses sujets
 » sont autant de mortels ennemis dont il ne peut
 » trop se défier. Le frère accuse le frère. Un père
 » est accusé par son fils. Lorsqu'on leur reproche
 » cet excès d'inhumanité, & qu'on les rappelle aux
 » droits de la conscience, ils répondent que Dieu
 » est loin, mais que le roi est toujours proche ».

La pluralité des femmes est établie à Sumatra,
 comme dans tous les pays mahométans, & les

Sumatra.

loix du mariage y sont les mêmes. Le débiteur insolvable est abandonné aux créanciers dont il est l'esclave jusqu'à son paiement. Beaulieu parle avec admiration du respect que les Achémois ont pour la justice. Un criminel, arrêté par une femme ou par un enfant, n'ose prendre la fuite, & demeure immobile. Il se laisse conduire avec la même docilité devant le juge qui le fait punir sur le champ. Le châtiment ordinaire pour les fautes communes est la bastonnage. Après l'exécution chacun s'en retourne tranquillement, sans qu'on puisse distinguer le coupable entre les accusateurs; c'est-à-dire qu'on n'entend d'une part aucune plainte, ni de l'autre aucun reproche. Un jour que les affaires de Beaulieu l'avaient conduit au tribunal, & qu'il avait été reçu fort civilement par le juge, il fut témoin de plusieurs causes; entr'autres, de celle d'un homme qui avait eu la curiosité de voir la femme de son voisin par-dessus une haie, tandis qu'elle était à se laver. Cette femme en avait fait des plaintes à son mari, qui s'étant saisi du coupable, l'amena lui-même en justice, où il fut condamné à recevoir sur les épaules trente coups de ratan (1). Aussi-tôt il fut conduit hors de la salle par l'exécuteur, qui commençait à lever le bras. Mais,

(1) Plante chinoise très-menue, mais très-dure, dont on se sert comme d'un bâton.

Le débiteur
 ciers dont il
 eaulieu parle
 chémois ont
 r une femme
 uite, & de-
 uire avec la
 e fait punir
 re pour les
 Après l'exé-
 ement, sans
 tre les accu-
 d'une part
 n reproche
 eu l'avaient
 té reçu fort
 de plusieurs
 omme qui
 me de son
 elle était à
 es plaintes
 ple, l'ame-
 ndamné à
 e ratan (1).
 par l'exé-
 ras. Mais,
 re, dont on

entrant alors en capitulation pour éviter le sup-
 plice, il proposa six *mazes*. L'exécuteur en de-
 manda quarante; & le voyant incertain, il lui
 donna un coup si rude, que le marché fut bientôt
 conclu à vingt *mazes*. La sentence n'en fut pas
 moins exécutée, mais avec tant de douceur que
 la ratan ne faisait que toucher aux habits. Cette
 capitulation s'était faite à la vue du juge & de ses
 assesseurs, qui ne s'y étaient pas opposés, & le
 coupable demeurant libre après l'exécution, il se
 mêla tranquillement parmi les spectateurs, pour
 entendre le jugement de quelqu'autre cause.
 Beaulieu apprit de son interprète que c'était
 l'usage commun, mais que celui qui avait payé
 les vingt mazes était sans doute un homme riche,
 & que ceux qui l'étaient moins, aimaient mieux
 subir la punition que de s'en exempter à prix d'ar-
 gent. Le roi ne laissant guères passer de jour sans
 quelque exécution sanglante, telle que de faire
 couper le nez, crever les yeux, châtrer, couper les
 pieds, les poings ou les oreilles, les exécuteurs
 demandaient aux coupables, combien ils vou-
 laient donner pour être *châtrés proprement*, pour
 avoir le nez ou le poing coupé d'un seul coup, ou
 si la sentence était capitale, pour recevoir la mort
 sans languir. Le marché se concluait à la vue des
 spectateurs, & la somme était payée sur le champ.
 Celui qui manquait d'argent, ou qui le préfé-

 Sumatra.

Sumatra.

rait à sa sûreté, s'exposait à se voir couper le nez si haut, que le cerveau demeurerait à découvert, à se voir hacher le pied de deux ou trois coups, à perdre une partie de la joue ou de l'oreille. Mais Beaulieu admire qu'à l'âge même de cinquante ou soixante ans, toutes ces mutilations soient rarement mortelles; quoiqu'on n'y apporte point d'autre remède que de mettre dans l'eau les parties mutilées, d'arrêter le sang & de bander la plaie. Il ne reste d'ailleurs aucune tache aux coupables qui ont subi cette rigoureuse justice. Ils seraient en droit de tuer impunément ceux qui leur feraient le moindre reproche. Tout homme, disent les Achémois, est sujet à faillir; & le châtement expie la faute. Il ne manque rien à cette belle *justice*, puisqu'il plaît aux historiens de l'appeller ainsi, si ce n'est que le bourreau, qui doit être un des hommes les plus riches du royaume, devrait en conscience partager avec le despote, l'argent qu'il reçoit pour les nez & les oreilles qu'il *coupe proprement*.

Le chef de la religion, qui porte le titre de cadi dans le royaume d'Achem, juge toutes les affaires qui concernent les mœurs & le culte établi. Le sabandar préside à celles du commerce. Quatre *merignes*, ou chefs de patrouille, veillent nuit & jour à la sûreté publique. Chaque orencaie participe à l'administration dans un canton

qu'i
fert
posé
éten
n'or
bles
pou

L
qui
du
cent
l'en
trer
que
de
infi
alon
rein
Cep
ans

I
non
au
son
tea
par
tro
ce

couper le nez
à découvert, à
trois coups, à
l'oreille. Mais
de cinquante
lations soient
appert point
dans l'eau les
g & de ban-
aucune tache
goureuse jus-
impunément
eproche. Tout
sujet à faillir;
e manque rien
aux historiens
le bourreau,
plus riches du
rtager avec le
les nez & les

te le titre de
ge toutes les
& le culte
u commerce.
ille, veillent
Chaque oren-
ns un canton

qu'il gouverne; & cette distribution d'autorité sert beaucoup à l'entretien de l'ordre. Elle n'expose jamais celle du roi, parce que dans la petite étendue de chaque gouvernement, les orancaies n'ont point assez de forces pour se rendre redoutables, & qu'ils servent entr'eux comme d'espions pour s'observer.

La garde royale est de trois mille hommes; qui ne sortent presque jamais des premières cours du château. Les eunuques, au nombre de cinq cens, forment une garde plus intérieure, dans l'enceinte où nul homme n'a la liberté de pénétrer. C'est proprement le palais, qui n'est habité que par le roi & par ses femmes. L'Asie a peu de sérails aussi bien peuplés. Dans une multitude infinie de femmes & de concubines, on comptait alors vingt filles de rois, entre lesquelles était la reine de Péta, que le roi d'Achem avait enlevée. Cependant il n'avait qu'un fils, âgé de dix-huit ans, & plus cruel encore que lui.

Les éléphants du roi d'Achem sont toujours au nombre de neuf cens, dont on exerce la plupart au bruit des mousquetades & à la vue du feu. Ils sont si bien instruits, qu'en entrant dans le château, ils font la *sombaie*, ou le salut devant l'appartement du roi, en pliant les genoux & levant trois fois la trompe. On rend tant d'honneur à ceux qui passent pour les plus courageux & les

Sumatra.

mieux instruits, qu'on fait porter devant eux des *quitafols* (1), distinction réservée d'ailleurs pour la personne du roi. Le peuple s'arrête lorsqu'ils passent dans une rue, & quelqu'un marche devant eux avec un instrument de cuivre, dont le son avertit toute la ville du respect qu'on leur doit. Ce respect me paraît très-bien placé. Il s'en faut de beaucoup que les habitans de Sumatra vaillent leurs éléphans.

Le roi hérite de tous ses sujets, lorsqu'ils meurent sans enfans mâles. Ceux qui ont des filles peuvent les marier pendant leur vie; mais si le père meurt avant leur établissement, elles appartiennent au roi, qui se fait des plus belles, & qui les entretient dans l'intérieur du palais. De-là vient la multitude extraordinaire de ses femmes.

Il tire un profit immense de la confiscation des biens, qui est le châtement ordinaire des plus riches coupables. Il s'attribue la succession de tous les étrangers qui meurent dans ses états. Ce n'était pas sans peine que les Européens s'étaient fait excepter de cette loi. Quelques marchands de Surate & de Coromandel étant morts à Achem, pendant le séjour que Beaulieu fit dans cette ville, non-seulement tous leurs

(1) Espèce de parasol.

effets furent saisis au nom du roi; mais on mit leurs esclaves à la torture, pour leur faire déclarer s'ils n'avaient pas détourné quelques diamans ou d'autres richesses. Un ancien usage le met en droit de confisquer tous les navires qui font naufrage sur les terres de son obéissance; & dans la situation de ces côtes, ce malheur arrive souvent aux étrangers. Hommes & marchandises, tout est enlevé par ses ordres. On fait que la même barbarie a régné long-tems en Europe.

 Sumatra.


 effets

Tome IV.

K



CHAPITRE V.

Ile de Java.

Java.

L'ÎLE de Java est séparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde. Nous avons déjà vu les tentatives que firent les Hollandais pour s'établir à Bantam, capitale de cette île, & les obstacles qu'ils éprouvèrent de la part des Anglais, qui s'y étaient établis avant eux. Ces obstacles furent surmontés par une patience infatigable, par les efforts d'une puissance maritime qui prenait tous les jours de nouveaux accroissemens; & cette nation est parvenue à fonder des comptoirs florissans à Bantam, ainsi qu'aux Moluques & dans tout l'archipel indien.

Marco-Polo donne à l'île de Java trois cens lieues de circuit; les géographes la placent entre six & neuf degrés de latitude du sud. Les habitans se croient originaires de la Chine. Leurs ancêtres, disent-ils, ne pouvant supporter l'esclavage où ils étaient réduits par les Chinois, s'échappèrent en grand nombre, & vinrent peupler cette île. Si l'on s'arrêtait à leur physionomie, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, ne serait

pas
les C
les y
confi
ayan
que
un t
furen
rent l
nombr
pour
Chine
On
tans d
pres r
d'autr
établi
ont af
de pet
que vi
dépen
jours
Par
d'abor
bonne
Bali,
d'une

pas sans vraisemblance. La plupart ont, comme les Chinois, le front large, les joues grandes, les yeux forts petits. Cette idée se trouve encore confirmée par le témoignage de Marco-Polo, qui ayant vécu parmi les Tartares, avait appris d'eux que la grande Java leur payait anciennement un tribut, & qu'aussi-tôt que les Chinois se furent révoltés contr'eux, les Javanois secouèrent le joug. On voit encore à Bantam un grand nombre de Chinois, qui viennent s'y établir pour se dérober aux rigoureuses loix de la Chine.

On ne saurait douter du moins, que les habitans de Java n'aient depuis long-tems leurs propres rois. Il est arrivé dans cette île, comme dans d'autres pays, que faute de loix ou d'ordre bien établi dans la succession, quantité de particuliers ont aspiré au titre de souverain, & se sont formé de petits états par la force ou par l'adresse. Chaque ville en composait un, avec les terres de sa dépendance; mais le royaume de Bantam a toujours été le plus puissant.

Parmi les principales villes de Java, on trouve d'abord *Balambuan*, ville célèbre & revêtue de bonnes murailles. Elle a vis-à-vis d'elle l'île de Bali, dont elle n'est séparée que par un détroit d'une demi-lieue de large, qu'on nomme le

e de Sumatra
avons déjà vu
ais pour s'éta-
, & les obsta-
des Anglais,
Ces obstacles
e infatigable,
maritime qui
croissemens;
er des comp-
ux Moluques

va trois cens
placent entre
d. Les habi-
Chine. Leurs
apporter l'es-
les Chinois,
vinrent peu-
ur physiono-
nes, ne ferait

Java.

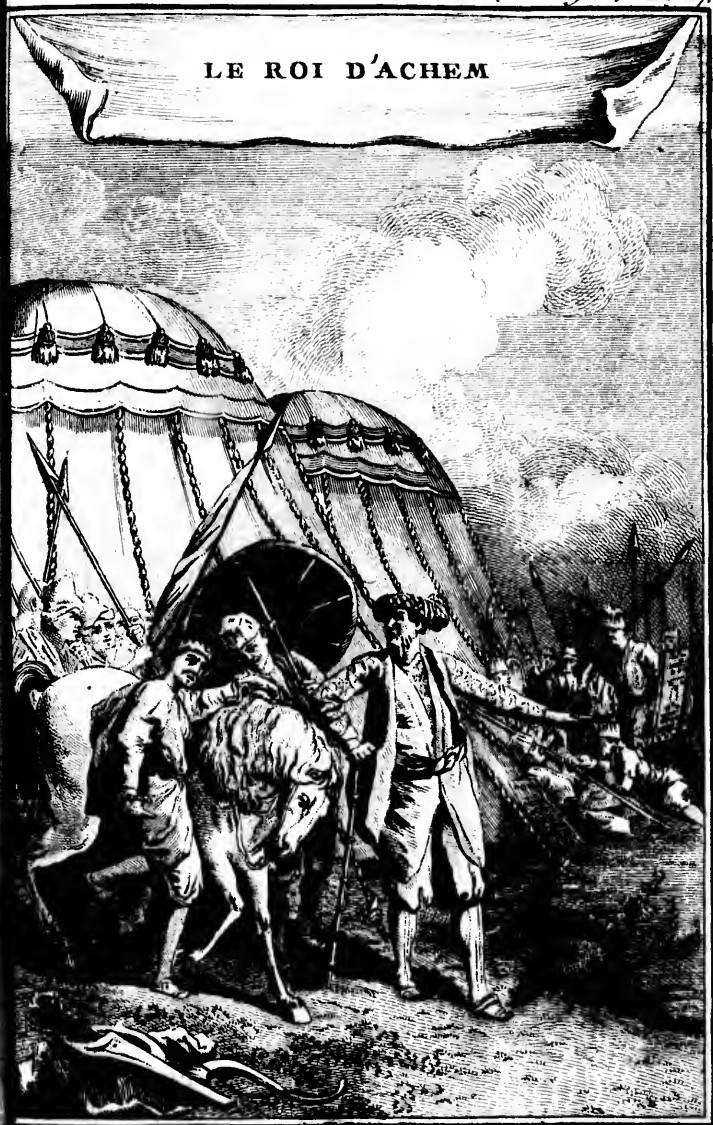
détroit de Balambuam. A dix lieues au nord de cette ville, on trouve celle de *Panarucan*; où quantité de Portugais s'étaient établis, parce qu'ils y étaient amis du roi, & que le port y est excellent. Il s'y fait un grand commerce d'esclaves, de poivre long, & de ces habits de femmes qui portent le nom de *conjorins* dans le pays. Au-dessus de Panarucan est une grande montagne ardente qui s'ouvrit pour la première fois, en 1586, avec tant de violence qu'elle couvrit la ville de cendres & de pierres, & tous les environs d'une épaisse fumée qui obscurcit pendant trois jours la lumière du soleil. Cet horrible embrâsement fit périr dix-mille insulaires.

On trouve six lieues plus loin la ville de Passaruan, où l'on fait un commerce de toile de coton. Dix lieues plus à l'ouest, se présente la ville de Joartam, située sur une belle rivière, avec un bon port, où relâchent les vaisseaux qui reviennent des Moluques à Bantam. On y trouve toutes sortes de rafraîchissemens. *Guerrici* est un autre ville qui est située sur le bord occidental de la même rivière. On charge dans ces deux villes quantité de sel pour Bantam.

A dix lieues au nord-nord-ouest, on trouve Tubaon, ou *Tuban*, ville marchande & bien murée. C'est la plus belle ville de l'île. Son



LE
au nord de
arucan; où
parce qu'ils
y est excel-
d'esclaves,
emmes qui
pays. Au-
montagne
re fois, en
e couvrit la
us les envi-
cit pendant
horrible em-
res.
la ville de
de toile de
présente la
elle rivière,
raiffeaux qui
On y trouve
uerrici est un
d occidental
ns ces deux
on trouve
nde & bien
de l'île. Son



Benard Delin.

roi
voy
fa
riva
&
mon
part
leur
beau
extr
ruer
& p
ave
La
bier
pas
une
ave
Les
tout
gran
hau
I
com
tass
cait
De
de

roi, que les Hollandais virent dans leur second voyage, se distinguait par la magnificence de sa cour. Un jour qu'ils étaient descendus au rivage, il s'y rendit pour leur faire honneur, & les conduisit ensuite à son palais. Il leur montra ses éléphants, chacun sous un petit toit particulier, soutenu par quatre colonnes. On leur fit remarquer le plus grand & le plus beau, dont on leur raconta des choses fort extraordinaires. Lorsqu'on lui commandait de tuer quelqu'un, il exécutait aussi-tôt cet ordre; & prenant le cadavre qu'il se mettait sur le dos avec sa trompe, il allait le jeter aux pieds du roi. La moitié de sa trompe était blanche. Il était si bien dressé aux combats, que le roi n'en montait pas d'autre pendant la guerre. On lui donnait une arme dont il se servait aussi habilement avec sa trompe, que le soldat le plus exercé. Les Hollandais en comptèrent douze autres, tous d'une beauté extraordinaire, mais moins grands que le premier, auquel ils donnent la hauteur de deux hommes l'un sur l'autre.

Le premier appartement qu'on leur fit voir, contenait le bagage du roi, dans des caisses entassées les unes sur les autres. On porte toutes ces caisses, avec le roi, dans ses moindres voyages. Delà ils entrèrent dans l'appartement des coqs de jôte, dont chacun occupe une cage parti-

Java.

culière, de la forme de celles où l'on renferme les alouettes de Hollande, mais dont les bâtons ont deux doigts d'épaisseur. Il y a des officiers commis pour en prendre soin & pour régler leurs combats. Cet usage de les tenir renfermés à la vue l'un de l'autre, les rend si vifs & si colères, qu'ils se battent avec une furie surprenante. Les Hollandais passèrent dans l'appartement des perroquets, qui leur parurent beaucoup plus beaux que ceux qu'ils avaient vus dans d'autres lieux, mais d'une grosseur médiocre. Les Portugais leur donnent le nom de *noiras*. Ils ont un rouge vif & lustré sous la gorge & sous l'estomac, & comme une belle plaque d'or sur le dos. Le dessus des ailes est mêlé de verd & de bleu, & le dessous paraît d'un bel incarnat. Cette espèce est si recherchée dans les Indes, qu'on donne volontiers jusqu'à dix réales de huit pour un noiras. On lit dans les voyages de Jean *Huygens*, que les Portugais ont tenté inutilement de transporter quelques-uns de ces beaux oiseaux en Europe, parce qu'ils sont trop délicats pour résister à la navigation. Cependant les Hollandais du second voyage en apportèrent à Amsterdam. Les noirs sont d'un agrément admirable pour leurs maîtres. Ils les caressent avec une douceur & une familiarité surprenantes; mais ils mordent les étrangers avec fureur.

Le
tème
loges
l'inst
cices
chien
avait
furie
Il de
lui de
petits
d'abo
les e
prix
& un
surpr
nant
pas d
Indes
Ap
on co
Ils le
excep
la pl
gros
Un
cour
dirai

Les Hollandais furent conduits de cet appartement dans celui des chiens, qui avaient leurs loges à part, & chacun son maître particulier qui l'instruisait pour la chasse ou pour d'autres exercices. Le roi demanda s'il y avait de grands chiens en Hollande. On lui répondit qu'il y en avait d'aussi grands que ses petits chevaux, & si furieux, qu'ils étaient capables de tuer un homme. Il demanda si les chevaux y étaient grands. On lui dit qu'il s'en trouvait d'aussi grands que ses petits éléphants. Ces deux réponses furent reçues d'abord comme une plaisanterie. Mais lorsqu'on les eut renouvelées sérieusement, il offrit un prix considérable pour un des plus grands chevaux & un des plus grands chiens de Hollande. Sa surprise devint encore plus grande, en apprenant que la différence des climats ne permettait pas d'amener facilement ces animaux jusqu'aux Indes.

Après avoir admiré l'appartement des chiens, on conduisit les Hollandais dans celui des canards. Ils les trouvèrent semblables à ceux de Hollande, excepté qu'ils étaient un peu plus gros, & que la plupart étaient blancs. Leurs œufs sont plus gros du double que ceux de nos plus belles poules. Un satyrique s'amuserait à faire d'une pareille cour une allégorie plaisante, & un misantrope dirait qu'elle en vaut bien une autre. Après leur

Java.

avoir montré tous les animaux, on leur fit voir l'appartement des femmes.

Ce prince fit conduire un autre jour les Hollandais dans sept écuries, dont chacune ne contenait qu'un cheval. Elles étoient fermées par les côtés d'un treillage de bois, & le dessous n'étoit aussi qu'une sorte de planches à jour, par laquelle la fiente des chevaux pouvait passer, pour être emportée aussi-tôt. Les chevaux de Java ne sont pas grands, mais ils sont bien faits & légers à la course. En général, les chevaux sont assez rares dans les Indes, & par conséquent d'un grand prix.

Après avoir passé les canaux qui séparent les îles du golfe de Jacatra, on arrive enfin devant Bantam, dont le port est sans comparaison le plus grand & le plus beau de l'île entière. Aussi est-il comme le centre du commerce. La ville est située dans un bas-pays au pied d'une haute montagne, à la distance d'environ vingt-cinq lieues de Sumatra. Trois rivières qui l'arrosent, c'est-à-dire, une de chaque côté, & la troisième au milieu, n'y laisseraient rien à désirer pour la facilité du commerce, si elles avoient plus de profondeur; mais la plus profonde n'a guères plus de trois pieds d'eau. Elles ne peuvent recevoir les bâtimens qui en tirent davantage. Au lieu d'arbres pour les former, on n'emploie que de gros roseaux.

Ban
d'A

L

gran

& d

de p

dix

de f

Elle

la fr

Pour

gran

clois

com

rose

dans

tans

B

le m

com

plus

& q

dez-

gais

lais,

sins,

asser

C'est

Bantam est à-peu-près de l'ancienne grandeur d'Amsterdam.

Java.

La plupart des maisons sont environnées de ces grands arbres qui produisent les noix de coco, & dont la ville est remplie. Elles sont composées de paille & de roseaux, & soutenues par huit ou dix piliers de bois qui sont chargés d'ornemens de sculpture. Le toit est de feuilles de palmier. Elles sont ouvertes par le bas, pour recevoir de la fraîcheur; car le froid n'est pas connu dans l'île. Pour les fermer pendant la nuit, elles ont de grands rideaux qui se tirent & s'attachent. Les cloisons des chambres, ou des appartemens, sont composées de lattes de bambou, espèce de gros roseau, de la dureté du bois, qui est fort commun dans l'île & dans toutes les Indes. Ainsi les habitans de Bantam se logent à peu de frais.

Bantam a trois grandes places publiques où le marché se tient chaque jour, autant pour le commerce que pour les nécessités de la vie. Le plus grand, qui est du côté oriental de la ville, & qui s'ouvre dès la pointe du jour, est le rendez-vous d'une infinité de marchands Portugais, Arabes, Turcs, Chinois, Pégouans, Malais, Bengalois, Guzarates, Malabares, Abissins, & de toutes les régions des Indes. Cette assemblée dure jusqu'à neuf heures du matin. C'est dans la même place qu'on voit la grande

 Java.

mosquée de Bantam environnée d'une palissade. On trouve en chemin quantité de femmes, qui se tiennent assises avec des sacs & une mesure nommée *gantun*, qui contient environ trois livres de poivre, pour attendre les payfans qui apportent leur poivre au marché. Elles sont fort entendues dans ce commerce. Mais les Chinois; encore plus fins, vont au-devant des payfans, & s'efforcent d'acheter en gros toute leur charge. On trouve d'autres femmes dans l'enceinte de la palissade, qui vendent du bétel, de l'aréca, des melons d'eau, des bananes; & plus loin, d'autres encore qui vendent toutes fortes de pâtisseries toutes chaudes. D'un côté de la place, on vend diverses espèces d'armes, telles que des pierriers de fonte, des poignards, des pointes de javelots, des couteaux & d'autres instrumens de fer. Ce sont des hommes qui se mêlent exclusivement de ce commerce. Ensuite on trouve le lieu où se vend le sandal blanc & jaune; & successivement, dans les lieux séparés, du sucre, du miel, & des confitures; des fèves noires, rouges, jaunes, grises, vertes; de l'ail & des oignons. Devant ce dernier marché, se promènent ceux qui ont des toiles & d'autres marchandises à vendre en gros. Là sont aussi ceux qui assurent les vaisseaux & les autres entreprises de commerce. A droite du même lieu est le

marché
tems
perro
chemi
bontiq
herbes
premi
la plus
aux pa
pierre
étalen
Plus lo
qui off
des ét
des ve
d'or, d
dont il
côtés.
bord à
le marc
le marc
ceinte
sous pe
loin, c
fruits,
en reto
au-del

le palissade.
 nmes, qui
 ne mesure
 trois livres
 qui appor-
 font fort
 les Chi-
 devant des
 gros toute
 nmes dans
 t du bétel,
 nanes; &
 ent toutes
 'un côté de
 nes, telles
 nards, des
 & d'autres
 nes qui se
 e. Ensuite
 al blanc &
 ax séparés,
 des fèves
 ; del'ail &
 hé, se pro-
 autres mar-
 aussi ceux
 entreprises
 lieu est le

marché aux poules, où se vendent en même-
 tems les cabris, les canards, les pigeons, les
 perroquets & quantité d'autres volailles. Ici le
 chemin se divise en trois, dont l'un conduit aux
 boutiques des Chinois, l'autre au marché aux
 herbes, & le troisième à la boucherie. Dans le
 premier, on trouve à main droite, les jouailliers,
 la plupart Coracons ou Arabes, qui présentent
 aux passans des rubis, des hiacinthes & d'autres
 pierreries; & à main gauche les Bengalois, qui
 étalent toutes sortes d'émaux & de merceries.
 Plus loin on arrive aux boutiques des Chinois,
 qui offrent des soies de toutes sortes de couleurs;
 des étoffes précieuses, telles que des damas,
 des velours, des satins, des draps d'or, du fil
 d'or, des porcelaines, & mille sortes de bijoux,
 dont il y a ceux rues entières garnies des deux
 côtés. Par le second chemin, on trouve d'a-
 bord à droite des boutiques d'émaux, & à gauche
 le marché au linge pour les hommes. Ensuite est
 le marché au linge pour les femmes, dans l'en-
 ceinte duquel il est défendu aux hommes d'entrer
 sous peine d'une grosse amende. Un peu plus
 loin, on arrive au marché aux herbes & aux
 fruits, qui s'étend jusqu'au bout des places; &
 en retournant on trouve la poissonnerie. Un peu
 au-delà, la boucherie à main gauche, où l'on

 Java.

vend sur-tout beaucoup de grosses viandes, telle que du bœuf ou du buffle. Plus loin encore, est le marché aux épiceries & aux drogues, où les boutiques ne sont tenues que par des femmes. Ensuite on trouve à main droite le marché au riz, à la poterie & au sel; & à gauche, le marché à l'huile & aux noix de coco, d'où l'on revient par le premier chemin à la grande place où les marchands s'assemblent, & qui leur sert de bourse.

Nous avons cru ne devoir rien retrancher de cette description, qui offre le tableau complet d'une ville commerçante, & qui pourrait servir de modèle à plus d'une capitale où notre police européenne, si admirable en quelques parties, & si imparfaite dans d'autres, laisse encore tant de désordre & de malpropreté.

La religion, dans l'île de Java, n'est point uniforme. Les habitans du centre de l'île, & de ce que les Hollandais nomment les hauts pays, sont véritablement païens, & fort attachés à l'opinion de la métempicoïse, qui leur fait respecter les animaux jusqu'à les élever avec soin, dans la seule vue de prolonger leur vie. C'est un crime, parmi eux, de les tuer, & sur-tout de les faire servir à la nourriture. Il se trouve aussi quelques païens le long de la mer, particulière-

ment
connu
font
dans
plus
embr
tire d
parti
les pr
dans

La
le pl
perm
autre
fem
parti
hom
pren
vent
qui
forte
conc
mes
étab
refu
qui
dus

riandes, telle
n encore, est
ogues, où les
des femmes.
le marché au
e, le marché
l'on revient
place où les
leur sert de

retrancher de
eau complet
aurait servir
notre police
es parties, &
encore tant de

, n'est point
e île, & de
hauts pays,
et attachés à
leur fait ref-
er avec soin,
ur vie. C'est
& sur-tout de
e trouve aussi
particulière-

DES VOYAGES. 157

ment sur la côte occidentale, qui est la plus connue; mais en général, la plûpart des Javanois sont mahométans. Les Hollandais apprirent, dans leur premier voyage, qu'il n'y avait pas plus de cinquante à soixante ans que l'île avait embrassé la religion de Mahomet, & qu'elle tire de la Mecque & de Médine la plus grande partie de ses docteurs. Aussi les superstitions & les pratiques de cette croyance y sont-elles encore dans toute leur force.

La pluralité des femmes n'en est pas l'article le plus négligé, & l'auteur observe qu'outre la permission de Mahomet, les Javanois ont une autre raison de ne se pas borner à une seule femme; c'est que dans l'île, & à Bantam en particulier, on trouve dix femmes pour un homme. Outre leurs femmes légitimes, ils prennent librement des concubines, qui servent comme de servantes aux premières, & qui font partie de leur cortège lorsqu'elles sortent de leurs maisons. Il faut même qu'une concubine ait la permission des femmes légitimes pour coucher avec son maître; mais il est établi en même-tems qu'elles ne peuvent la refuser sans faire tort à leur honneur. Les enfans qui naissent des concubines ne peuvent être vendus, quoique leurs mères soient esclaves achetées

 Java.

 Mœurs.

Java.

à prix d'argent. Ils sont nés pour les femmes légitimes, comme Ismaël l'était pour Sara; mais ces marâtres s'en défont souvent par le poison.

Les enfans de l'île vont nus, à la réserve des parties naturelles, qu'ils se couvrent d'un petit écuillon d'or ou d'argent. Les filles y joignent des brassulets. Mais lorsqu'elles ont atteint l'âge de treize ou quatorze ans, qui est le tems où l'usage les oblige de se vêtir, leurs parens ne perdent pas un moment pour les marier, s'ils veulent les sauver du libertinage. Une autre raison qui les porte à marier leurs enfans fort jeunes, est le desir de leur assurer leur succession. C'est un droit établi à Bantam, qu'à la mort d'un homme, le roi se saisit de sa femme, de ses enfans & de son bien. Ainsi, pour dérober leurs enfans à la rigueur de la loi, les pères s'empressent de les marier quelquefois dès l'âge de huit ou dix ans.

La dot des femmes, du moins entre gens de qualité, consiste dans une somme d'argent & dans un certain nombre d'esclaves. Pendant le séjour des Hollandais à Bantam, le second fils du Sabandar épousa une jeune fille de ses parentes, à qui l'on donna pour dot, cinquante hommes, cinquante jeunes filles, & trois cens

D

mille caxas, de cinquante Hollande.

Les femmes, qu'on ne permet d'entrer dans le pays; & tout ce qu'on fait rencontre obligés de se marier, le père ne peut pas se marier. Elles d'elles, pour une esclave

Les magistrats, assemblés au monde; pour le procès ne font pas. On attache à la mort, garder dans ont commis acheter pour au maître ou politique, de merce. Les d'une fois, à

mille caxas, qui montent à peu près à la valeur de cinquante-six livres cinq sols, monnoie de Hollande.

Java.

Les femmes de qualité sont gardées si étroitement, que leurs fils même n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres. Elles sortent rarement; & tous les hommes que le hasard leur fait rencontrer, sans en excepter le roi, sont obligés de se retirer à l'écart. Le plus grand seigneur ne peut leur parler sans la permission du mari. Elles ont toute la nuit du bétel auprès d'elles, pour en mâcher continuellement, & une esclave qui leur gratte la peau.

Les magistrats de Bantam tiennent le soir leurs assemblées au palais, pour rendre justice à ceux qui la demandent. L'entrée est ouverte à tout le monde; point d'avocats ni de procureurs, & les procès ne sont jamais fatigans par les longueurs. On attache à un poteau les criminels condamnés à mort, & l'unique supplice est de les laisser garder dans cette situation. Les étrangers qui ont commis quelque meurtre, peuvent se racheter pour une somme d'argent, qu'ils paient au maître ou à la famille du mort; loi de pure politique, dont le but est de favoriser le commerce. Les Hollandais eurent obligation, plus d'une fois, à cet établissement. Mais les habi-

Java.

tans du pays ne sont pas traités avec la même indulgence.

C'est pendant la nuit & à la clarté de la lune, qu'on traite les affaires d'état, & qu'on prend les plus importantes résolutions. Le conseil s'assemble sous un arbre fort épais. Il doit être au moins de cinq cens personnes, lorsqu'il est question d'imposer quelques nouveaux droits, ou de faire quelque levée de deniers sur la ville. Les conseillers donnent audience & reçoivent les impositions qui regardent le bien public. S'il est question de guerre, on appelle au conseil les principaux officiers militaires, qui sont au nombre de trois cens. Il ne faut pas omettre un usage fort singulier; si le feu prend à quelques maisons, les femmes sont obligées de l'éteindre sans le secours des hommes, qui se tiennent seulement sous les armes, pour empêcher qu'on ne les vole.

Lorsqu'un des principaux seigneurs, qui sont distingués par le nom de capitaines, se rend à la cour avec son train, il fait porter devant lui une ou deux javelines, & une épée dont le fourreau est rouge ou noir. A cette marque, le peuple de l'un & de l'autre sexe s'arrête dans les rues, se retire à côté des maisons, & se met à genoux pour attendre que le seigneur soit passé.

Tous

Tous
chem
font
une l
d'aut
de les
une
chauf
ils aie
de la
porte
sur la
très-fi
petit
gnard
devan
leur p

Les
fidèles
meurt
le for
périr
certitu
étrang
comba
droite
son ch
Ton

Tous les habitans de quelque distinction, marchent dans la ville avec beaucoup de faste. Ils sont suivis de leurs domestiques, dont l'un porte une boîte de bétel, l'autre un pot de chambre, d'autres un parasol qu'ils tiennent sur la tête de leur maître. Ils vont pieds nus, & ce serait une infamie, dans ces occasions, de marcher chaussés, quoique dans l'intérieur des maisons ils aient des sandales de cuir rouge, qui viennent de la Chine, de Malaca & d'Achem. Le maître porte entre ses mains un mouchoir broché d'or, & sur la tête un turban de Bengale, dont la toile est très-fine. Quelques-uns ont sur les épaules un petit manteau de velours ou de drap. Leur poignard pend à la ceinture, par-derrière ou par-devant, & cette arme, qu'ils regardent comme leur principale défense, ne les quitte jamais.

Les insulaires de Java sont naturellement infidèles, malins, & d'un caractère atroce. Le meurtre les effraie peu dans leurs querelles, & le sort commun de celui qui a le dessous, est de périr par la main de son adversaire. Mais la certitude du châtement produit un effet fort étrange. Celui qui a tué son ennemi dans un combat, s'abandonne à sa fureur, & perce à droite & à gauche tout ce qui se rencontre dans son chemin, sans épargner les enfans, jusqu'à

Java.

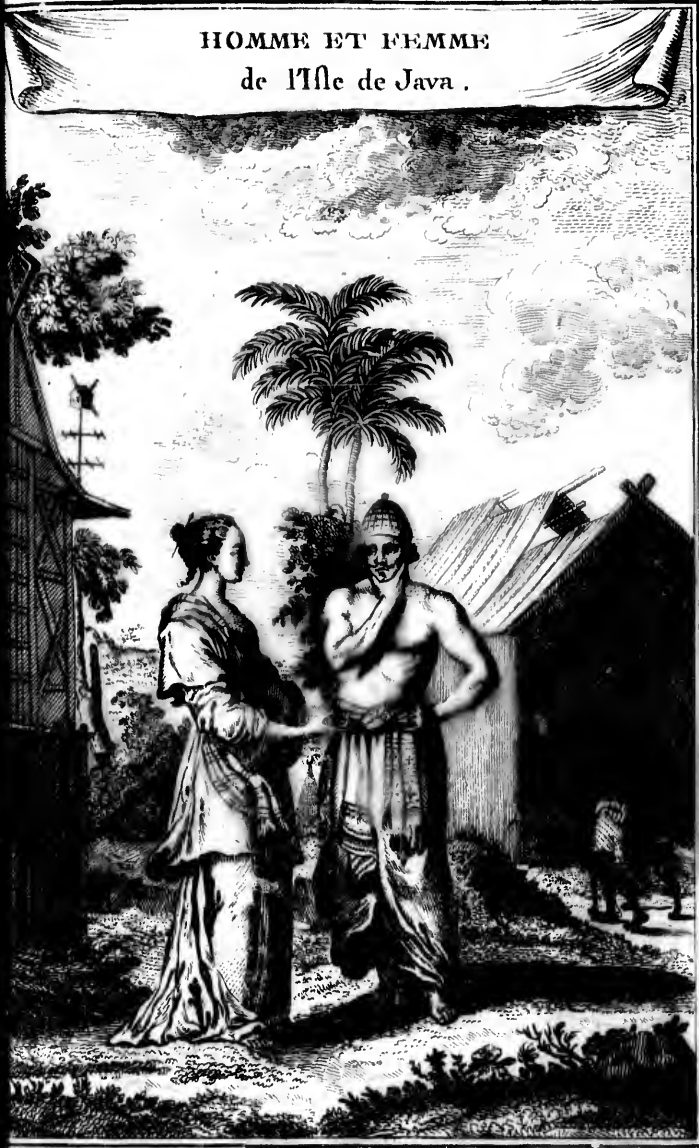
ce que le peuple attroupé se faisisse de lui & le livre à la justice.

Il arrive rarement qu'on l'arrête en vie , parce que dans la crainte d'être poignardé , ceux qui le poursuivent se hâtent de le percer de coups. De toutes les nations connues , c'est la plus adroite aux larcins. Ils sont si vindicatifs , qu'étant blessés par leurs ennemis , ils ne craignent pas de s'enfermer dans leurs armes , pour le seul plaisir de les frapper à leur tour , & de se venger en périssant.

Ils portent ordinairement les cheveux & les ongles fort longs ; mais leurs dents sont limées. Ils ont le teint aussi brun que les Brasiiliens. La plupart sont grands , robustes , & bien proportionnés.

Malgré leur naturel féroce , leur soumission est admirable pour ceux qui les gouvernent , & pour tout ce qui porte le caractère d'une juste autorité. La certitude de la mort n'est pas capable de refroidir leur obéissance. Avec toutes ces qualités , ils sont nécessairement bons soldats , & d'une intrépidité qui ne connaît aucun danger. Mais ils ne savent ni manier le canon , ni se servir d'un fusil. Leurs armes sont de longues javelines , des poignards qu'ils nomment *crics* , ou *cris* , des sabres & des coutelas. Leurs bou-

HOMME ET FEMME
de l'Isle de Java.



ard Diracil.

clie
cerd
de p
des
& le
les p
en d
ou f
L
dant
arme
fon.
seign
& le
esclav
grand
porte
mes,
que p
rafoin
draien
auprè
dorm
trahif
liens
ne req
fon pe
à port

cliers font de bois ou de cuir étendu autour d'un cercle. Ils ont aussi des cottes d'armes, composées de plusieurs plaques de fer qu'ils joignent avec des anneaux. Leurs poignards sont bien trempés, & le fer en est si uni, qu'il paraît émaillé. Ils les portent ordinairement à leur ceinture. Le roi en donne un à chaque enfant dès l'âge de cinq ou six ans, avec le droit de le porter.

 Java.

La milice ne reçoit point de solde. Mais pendant la guerre on lui donne des habits, des armes, & la nourriture, qui est du riz & du poisson. La plupart des soldats sont attachés aux seigneurs & aux personnes riches, qui les logent & les nourrissent. C'est dans le nombre de ces esclaves qu'on fait consister la puissance & la plus grande distinction des seigneurs de Java. Ils apportent beaucoup de soin à nettoyer leurs armes, qui sont presque toujours teintes de quelque poison subtil, & aussi tranchantes que nos rasoirs. La nuit comme le jour, ils ne prendraient pas un moment de repos sans les avoir auprès d'eux. Ils les tiennent sous leur tête en dormant. Craignant sans cesse ou méditant la trahison, ils ne prennent jamais confiance aux liens du sang ni à ceux de l'amitié. Un frère ne reçoit pas son frère dans sa maison, sans avoir son poignard prêt, & trois ou quatre javelines à portée de ses mains. On voit même quelques

Java.

pierriers dans leurs avant-cours, quoiqu'ils aient rarement de la poudre pour les charger. Ils ont aussi l'usage de certains tuyaux, qui leur servent à souffler de petites flèches d'os de poisson, dont la pointe est empoisonnée & affaiblie par quelques entailles, afin que venant à se rompre plus aisément, elle demeure dans le corps pour y répandre son infection. En effet les plaies s'enflamment de manière qu'elles sont presque toujours mortelles. Quelques Hollandais qui avaient été blessés de ces flèches ne laissèrent pas de se rétablir. Mais les habitans, qui connaissaient la force du poison, en témoignèrent beaucoup de surprise.

La dissimulation, la ruse & l'infidélité sont des vices communs à tous les marchands de Bantam. Ils falsifient particulièrement le poivre, en y mêlant du sable & de petites pierres, qui en augmentent le poids. Cependant leur commerce est florissant, non-seulement dans leur pays & dans les villes voisines, mais jusqu'à la Chine, & dans la plus grande partie des Indes. On leur apporte du riz de *Macassar* & de *Sombaia*. Il leur vient des noix de coco de *Balambuan*, *Joartam*, *Gerrici*, *Pati*, *Juama* & d'autres lieux leur envoient du sel, qu'ils transportent eux-mêmes dans l'île de *Sumatra*, où ils l'échangent pour du laque, du benjoin, du

coton
chand
nent
Timor
vaon
dans
ville
& le
la côr
d'étoff

Ils
poingc
ou s'il
entre
preme
sur du
de div
connu
de la
vingt,
Ils les
lent au
comme
écoles
de leur

Que
fort in
Bantan

coton, de l'écaille de tortue & d'autres marchandises. Le sucre, le miel & la cire leur viennent de Jacatra, de Jupara, de Cravaon, de *Timor* & de Palimban; le poisson sec, de Cravaon & de Bandermachan; le fer, de *Crimata* dans l'île de Bornéo; La résine, de *Banica*, ville capitale d'une île de même nom; l'étain & le plomb, de *Para* & de *Gafelan*, villes de la côte de Malaca; le coton & diverses sortes d'étoffes ou d'habits, de Bali & de Cambaie.

Ils écrivent sur des feuilles d'arbre avec un poinçon de fer. Ensuite on roule les feuilles, ou s'il est question d'en faire un livre, on les met entre deux planches, qui se reliait fort proprement avec de petites cordes. On écrit aussi sur du papier de la Chine, qui est très-fin & de diverses couleurs. L'art d'imprimer n'est pas connu des indolaires, mais ils écrivent fort bien de la main. Leurs lettres sont au nombre de vingt, par lesquelles ils peuvent tout exprimer. Ils les ont empruntées des Malais, dont ils parlent aussi la langue. Elle est facile & d'un usage commun dans toutes les Indes. Mais ils ont des écoles pour l'Arabe, dont l'étude fait une partie de leur éducation.

Quoique les bârimens de mer indiens soient fort inférieurs à ceux de l'Europe, on voit à Bantam quelques fustes & quelques galères;

 Java.

mais tous les soins qu'on y apporte à les conserver sous de grands toits, n'empêchent pas que dans un climat si chaud, il ne s'y fasse des ouvertures qui demandent une réparation continuelle. On ne les emploie guères que pour les grandes expéditions, telles qu'un siège, où l'on voit quelquefois des flottes indiennes de deux ou trois cens voiles. Les galiotes de Java ressemblent beaucoup à nos galères, excepté qu'elles ont une galerie à l'arrière, & que les esclaves ou les rameurs sont seuls dans le bas, bien enchaînés, & les soldats au-dessus d'eux sur un pont pour combattre avec plus de liberté. Elles ont quatre pierriers à l'avant, & seulement deux mâts. Les *paras* ou les pirogues servent de garde-côtes contre les pirates & les autres accidens. Elles ont un pont, un grand mât & un mât d'artimon, six hommes à l'avant qui rament dans le besoin, & deux à l'arrière qui gouvernent; car tous les bâtimens du pays, sans excepter les jonques, ont deux gouvernails, c'est-à-dire, un de chaque côté. Les jonques ont un mât de beaupré & quelquefois un mât de misène, avec un grand mât & un mât d'artimon. Elles ont un pont courant devant & arrière en forme de toit de maison, sous lequel on se met à couvert de la chaleur du soleil & de la pluie, sans autre chambre d'ailleurs que celle du capi-

raîne & du maître. Le fond de calle est séparé en divers petits espaces où l'on place les marchandises ; & les cheminées sont entre ces espaces.

 Java.

Les Hollandais ne citent comme véritablement propres à l'île de Java que deux espèces de poules, dont ils nomment l'une des *demi-poules d'Indes*, parce qu'elles en ont à-peu-près la forme, sans être tout-à-fait de la même grandeur. Les Anglais leur ont donné le nom de *bantans*. C'est l'animal le plus colère qu'il y ait au monde. Aussi ne les élève-t-on que pour le plaisir de les faire battre ; & ces combats sont si furieux, qu'ils ne finissent ordinairement que par la mort de la poule vaincue. La seconde espèce est une sorte de poules dont le plumage, la chair & les os sont absolument noirs, mais n'en sont pas moins un très-bon aliment.

L'île de Java produit un fruit excellent, qui se nomme *mangos*. Il croît sur un arbre (1) à-peu-près semblable à nos noyers, mais qui a peu de feuilles, quoiqu'il ait beaucoup de branches. Sa grosseur est celle d'un gros œuf d'oie, sa forme oblongue, & sa couleur d'un verd jaune qui tire quelquefois sur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel est une amande assez longue, qui est amère lorsqu'on la mangée crue ; mais

 Productions.

 (1) Le Manglier.

Java.

rotie sur les charbons, elle devient plus douce; & sa vertu est extrêmement vantée contre les vers & le flux de sang. Les *mangas* mûrissent au mois d'octobre, de novembre & de décembre. Leur goût surpasse celui des meilleures pêches. On les confit verds avec de l'ail & du gingembre, & on s'en sert au lieu d'olives, quoique leur goût soit plutôt aigre qu'amer. Il y a une autre espèce de *mangas*, que les Portugais ont nommé *mangas-bravas*, & qui sont un poison très-subtil. Il cause la mort à l'instant, & l'on n'a pas encore trouvé de remède qui en puisse arrêter l'effet. Ce funeste fruit est d'un verd clair & plein d'un jus blanc. Il a peu de poulpe. Son noyau est couvert d'une écorce fort dure, & sa grosseur est à-peu-près celle d'un coing.

Les ananas de Java passent pour les meilleurs des Indes. La plante du poivre de Java s'attache & croît le long de certains gros roseaux, que les habitans de l'île nomment *manbus*, (1) au dedans desquels on prétend que se trouve le tabaxir, nommé par les Portugais *sucar* ou *sucré de manbu*. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les *manbus* de Java n'ont pas de tabaxir, quoiqu'ils s'en trouvent dans ceux qui croissent sur toute la côte de Malabar, & sur-tout à Coromandel, Bif-

(1) Le Bambou.

du douce;
contre les
mûrissent
décembre.
res pêches.

du gim-
res, quoi-
ner. Il y a
Portugais
et un poison
at, & l'on
i en puisse
verd clair
oulpe. Son
dure, & fa
ing.

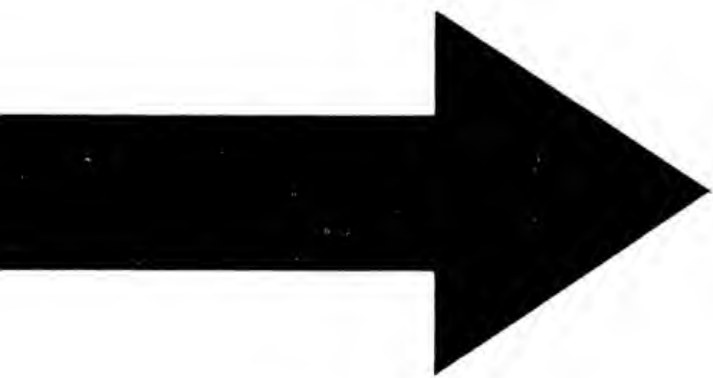
meilleurs
a s'attache
x, que les
au dedans
e tabaxir,
re de man-
es manbus
qu'ils s'en
t toute la
ndel, Bis-

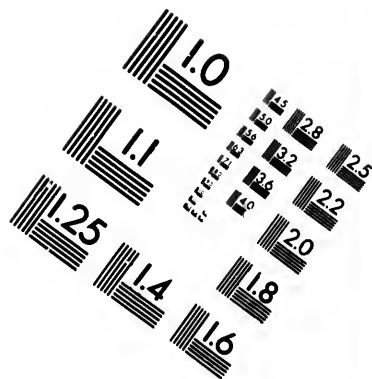
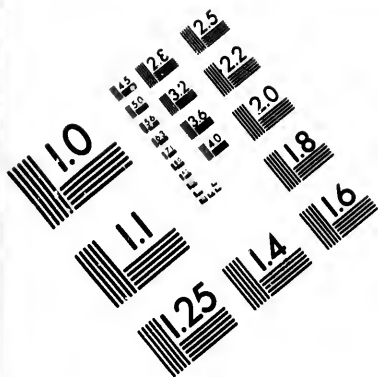
nagar & Malaca. Ce sucre, qui n'est qu'une forte
de jus blanc, semblable à du lait caillé, est néan-
moins si estimé des Arabes & des Perses, qu'ils
l'achètent au poids de l'argent. Mais le détail de ses
vertus appartient à l'histoire naturelle des Indes.

Java.

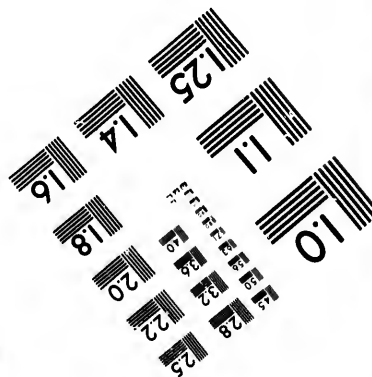
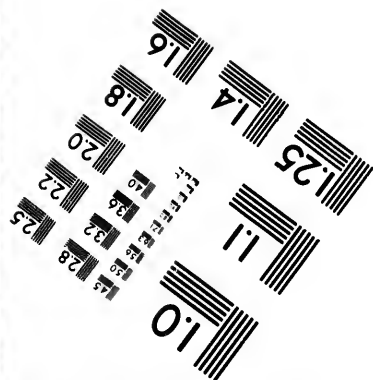
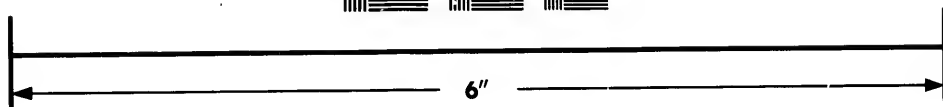
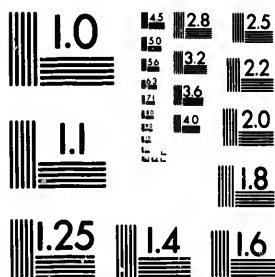
Le fruit que les Malais appellent *duriaon*, &
que les Portugais ont voulu faire passer pour une
production particulière de Malaca & des lieux
voisins, est plus commun dans l'île de Java que
dans aucun autre lieu. L'arbre qui le porte se
nomme *batan*. Il est aussi grand que les plus
grands pommiers. Le fruit est de la blancheur
du lait, de la grosseur d'un œuf de poule, &
d'un goût qui surpasse en bonté la gelée de riz,
de blanc de chapon, & d'eau rose, qui se nomme
en Espagne *mangaz-blanco* ou blanc-manger. C'est
un des meilleurs, des plus sains & des plus agréa-
bles fruits des Indes. On parle avec admiration
de l'inimitié qui se trouve entre le *duriaon* &
le bétel. Qu'on mette une feuille de bétel dans
un magasin rempli de *duriaons*, ils se pourriront
presqu'aussi-tôt. D'ailleurs, si l'on a mangé de ces
fruits avec assez d'excès pour en avoir l'estomac
trop chargé, une feuille de bétel qu'on se met
sur le creux de l'estomac, dissipe immédiatement
l'incommodité; & l'on ne craint jamais d'en
manger trop, lorsqu'on a sur soi quelques feuilles
de bétel.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

4.5 2.8
3.6 2.5
3.2 2.2
3.0 2.0
1.8

50
57
01

 Java.

L'arbre qui se nomme *lantor*, est aussi d'une beauté extraordinaire dans l'île de Java. Ses feuilles sont de la longueur d'un homme. Elles sont si unies qu'on peut écrire dessus avec un crayon ou un poinçon : aussi les habitans de l'île s'en servent-ils au lieu de papier, & leurs livres en sont composés. Ils ont néanmoins une autre sorte de papier, qui est faite d'écorce d'arbre, mais qu'on n'emploie que pour faire des enveloppes.

Le cubèbe, le mangostan & le jaca n'ont point de propriété plus remarquable que celle d'exciter au plaisir; & c'est l'effet d'un grand nombre de productions de ces climats, où l'homme, esclave & avili, semble n'avoir de consolation que la volupté.

Il croît dans l'île de Java de gros melons d'eau fort verts, & d'un agrément particulier dans le goût. Le *benjoin* est encore une des productions les plus estimées. C'est une sorte de gomme qui ressemble à l'encens ou à la myrrhe, mais qui est beaucoup plus précieuse par ses usages dans la médecine & dans les parfums. Elle découle, par incision, du tronc d'un grand arbre fort touffu, dont les feuilles diffèrent peu de celles des limoniers. Les plus jeunes produisent le meilleur benjoin, qui est noirâtre & d'une très-bonne odeur. Le blanc qui vient des vieux arbres, n'ap-

proch
tout v
est no
dire,
march
sanda
le jaun
& de
Le
cœur,
huma
partic
ment
à la f
Indien
& pou
il se r
épaisse
fang.
C'e
Sonde
nomm
serpen
tine.
jaune
avec d
fièvre
péns.

proche pas de la bonté du premier; mais pour tout vendre, on les mêle ensemble. Cette gomme est nommée par les Maures *louan Jovy*, c'est-à-dire, encens de Java. C'est une des plus précieuses marchandises de l'Orient. On trouve du bois de sandal rouge à Java, mais il est moins estimé que le jaune & le blanc qui viennent des îles de *Timor* & de *Solor*.

Le fruit qui s'appelle *anacardium*, ou fruit du cœur, à cause de sa ressemblance avec le cœur humain, croît aussi dans les îles de la Sonde, & particulièrement à Java. Les Portugais le nomment *fava de Malaca*, parce qu'il ressemble aussi à la fève, quoiqu'il soit un peu plus gros. Les Indiens en prennent avec du lait, pour l'asthme & pour les vers. Mais préparé comme les olives, il se mange fort bien en salade. Sa substance est épaisse comme le miel & aussi rouge que du sang.

C'est dans l'île de Java. & dans l'île de la Sonde que croît la racine que les Portugais nomment *pao de cobra*, les Hollandais, *bois de serpent*, & les Français, *serpentaire*, ou *serpentine*. Elle est d'un blanc qui tire un peu sur le jauné, amère & fort dure. Les Indiens la broient avec de l'eau & du vin, pour s'en servir dans les fièvres chaudes & contre les morsures des serpents. Elle a été connue par le moyen d'un petit

 Java.

 Java.

animal, nommé *quil* ou *quirpel*, de la grandeur & de la forme du furer, qu'on entretient dans les maisons des Indes pour prendre les rats & les souris. Ces petits animaux portent une haine naturelle aux serpens ; & comme il arrive souvent qu'ils en sont mordus, ils ont recours à cette racine, dont l'effet est toujours certain pour leur guérison. Depuis cette découverte, il s'en fait un grand commerce aux Indes.

On ferait un dictionnaire d'histoire naturelle ; si l'on voulait détailler tous les végétaux de ces contrées orientales, dont la plupart ont des propriétés bienfaisantes, faites pour combattre les influences pernicieuses d'un climat brûlant.

Nous ne finirons point cet article sans rapporter un réglemeut remarquable par sa sagesse, qui se trouve à la tête des statuts rédigés pour les comptoirs hollandais de Bantam, & qui aurait dû servir de loi dans tous les établissemens de cette espèce : « Personne n'entreprendra de parler de controverse, ni de disputer de religion, sous peine de confiscation d'un mois de gages ; & si de telles disputes donnaient naissance à des haines & à des querelles, ceux qui les auraient commencées seront punis arbitrairement ».

 Ile de Lampon.

Dans les détroits de la Sonde, & dans le voisinage de Java, est située l'île de Lampon

ou de
occup
dage.
& les
pent
geurs
entrè
d'Ang
ils lu
mari
cèren
tems
miren
la cou
avec
mèler
tant d
les cu
tinen
sieurs
de se
tête p
Il ajo
per ta
qui le
d'étra
tinu
morts

ou des Assassins, ainsi nommée, parce que leur occupation continuelle est le meurtre & le brigandage. Ils entrent audacieusement dans les villes & les maisons. Ils volent en plein jour, & coupent la tête à ceux qui leur résistent. Des voyageurs Anglais rapportent qu'un jour ces brigands entrèrent dans une maison voisine du comptoir d'Angleterre, où ne trouvant qu'une femme, ils lui coupèrent la gorge; mais les cris du mari, qui arriva au même moment, les forcèrent de prendre la fuite, sans qu'ils eussent le tems d'emporter la tête. Envain les Anglais se mirent à les poursuivre. Ils sont fort prompts à la course, sans compter que leur ressemblance avec les Javans, leur donne la facilité de se mêler dans la foule, & de se contrefaire avec tant d'adresse, que souvent ils reviennent parmi les curieux, au lieu même d'où la crainte du châ-timent vient de les chasser. Scot raconte que plusieurs femmes de la ville prirent cette occasion de se défaire de leurs maris; en leur coupant la tête pendant la nuit, & la vendant aux Lampons. Il ajoute la raison qui portait ces brigands à couper tant de têtes. Ils étaient gouvernés par un roi qui leur donnait une somme pour chaque tête d'étranger qu'ils lui apportaient; de sorte, continue l'auteur, qu'ils détterraient quelquefois les morts, pour tromper leur roi par un faux présent.

 Java



CHAPITRE VI.

Batavia.

 Batavia.

UN des principaux établissemens hollandais dans les Indes a été fondé sur les ruines de la ville de Jacatra dans cette même île de Java dont nous venons de parler, & porte aujourd'hui le nom de Batavia.

Sa situation est à six degrés de latitude méridionale, au côté septentrional de l'île de Java, dans une plaine unie, mais basse, qui a la mer au nord, & de grandes forêts avec de hautes montagnes au sud. Une rivière qui sort de ces montagnes, divise la ville en deux parties. Les murs dont elle est entourée, sont de pierres.

Batavia est environnée de fossés larges & profonds, dans lesquels il y a toujours beaucoup d'eau, sur-tout pendant les hautes marées, qui répandent leurs inondations jusques dans les chemins les plus proches de la ville. Les rues sont à-peu-près tirées au cordeau, & larges de trente pieds; elles ont de chaque côté, le long des maisons, un chemin pavé de brique, pour les gens de pied. On compte huit grandes rues

droite
propri
va du
& qui
droits
derrière
car la
rière p
jardins
tune d
& d'he
Les
chés au
de div
Malais
Macass
Portug
un nég
à la pro
tous les
naissant
diligent
tient la
qu'on e
de grain
fruits. I
ges & l
vivre en

droites ou de traverse, qui sont bien bâties & proprement entretenues. Celle *du prince*, qui va du milieu du château jusqu'à l'hôtel-de-ville, & qui est la principale, est croisée en deux endroits par des canaux. Tous les espaces qui sont derrière les édifices, sont propres & bien ornés; car la plupart des maisons ont des cours de derrière pour entretenir la fraîcheur, & de beaux jardins où l'on trouve, suivant le goût & la fortune des habitans, toutes sortes d'arbres, de fleurs & d'herbes potagères.

 Batavia.

Les habitans de Batavia sont ou libres ou attachés au service de la compagnie. C'est un mélange de divers peuples. On y voit des Chinois, des Malais, des Amboiniens, des Javanois, des Macassars, des Mardikres, des Hollandais, des Portugais, des Français, &c. Les Chinois y font un négoce considérable, & contribuent beaucoup à la prospérité de la ville. Ils surpassent beaucoup tous les autres peuples des Indes, dans la connaissance de la mer & de l'agriculture. C'est leur diligence & leur attention continuelle qui entretient la grande pêche; & c'est par leur travail qu'on est pourvu, à Batavia, de riz, de cannes, de grains, de racines, d'herbes potagères & de fruits. Ils affermaient autrefois les plus gros péages & les droits de la compagnie. On les laisse vivre en liberté, suivant les loix de leur pays,

Batavia.

& sous un chef qui veille à leurs intérêts. Ils portent de grandes robes de coton ou de soie, avec des manches fort larges. Leurs cheveux ne sont pas coupés à la manière des Tartares, comme dans leur patrie; ils sont longs & tressés avec beaucoup de grace. La plupart de leurs maisons sont basses & carrées. Elles sont répandues en différens quartiers; mais toujours dans ceux où le commerce est le plus florissant.

Les Malais n'approchent pas des Chinois pour la subtilité & l'industrie. Ils s'attachent particulièrement à la pêche, & l'on admire la propreté avec laquelle ils entretiennent leurs bateaux. Les voiles en sont de paille, à la manière des Indiens. Ils ont un chef, auquel ils sont soumis, & qui a sa maison, comme la plupart d'entr'eux, sur le quai du *rhinocéros*. Leurs habits sont de coton ou de soie; mais les principales femmes de leur nation portent des robes flottantes, de quelque belle étoffe à fleurs ou à raies. L'usage des hommes est de s'envelopper la tête d'une toile de coton, pour retenir leurs cheveux sous cette espèce de bonnet informe. Leurs maisons qui ne sont couvertes que de feuilles d'*ole* ou de *jager*, ne laissent pas d'avoir quelque apparence, au milieu des cocotiers dont elles sont environnées. On les voit continuellement, ou mâcher du bétel, ou fumer avec des pipes de canne vernissées.

Les

Les
des M
& leur
rattachent
sont co
avec di
des per
cent le r
qu'ils a
Tou
les Inde
& le su
Indes, a
dans cet
générale
les lettre
faire exé
quelque
à cette c
avoir au
proprem
neuf me
taire d'un
une fem
balance d
avec cert
du consei
conseil p
To

Les Mores, ou les Mahométans, diffèrent peu des Malais. Ils habitent les mêmes quartiers & leurs habits sont les mêmes. Mais ils s'attachent un peu plus aux métiers. La plupart sont colporteurs, & vont sans cesse dans les rues, avec différentes sortes de mercerie, du corail & des perles de verre. Les plus considérables exercent le négoce, sur-tout celui de la pierre à bâtir, qu'ils apportent des îles dans leurs barques.

—————
Batavia.

Tout le gouvernement des Hollandais dans les Indes est partagé en six conseils. Le premier & le supérieur est composé des conseillers des Indes, auquel le général préside toujours. C'est dans cette assemblée qu'on délibère sur les affaires générales & sur les intérêts de l'État. On y lit les lettres & les ordres de la compagnie, pour les faire exécuter ou pour y répondre. Ceux qui ont quelque demande ou quelque proposition à faire à cette chambre suprême, peuvent tous les jours avoir audience. Le second conseil, qui est plus proprement le conseil des Indes, est composé de neuf membres & d'un président. Il est le dépositaire d'un grand sceau, sur lequel est représentée une femme dans un lieu fortifié, tenant une balance dans une main, & dans l'autre une épée, avec cette inscription autour de la figure: *sceau du conseil de justice du château de Batavia*. Ce conseil porte le nom de chambre ou de cour de

Les

Tome IV.

M

Batavia.

justice. Toutes les affaires qui regardent les seigneurs de la compagnie & les chambres des comptes, y ressortissent. On y peut appeler de la cour des échevins, en payant ving-cinq réales d'amende, lorsque la première sentence est confirmée.

Le troisième conseil est celui de la ville, composé des échevins qui sont au nombre de neuf, entre lesquels on compte toujours deux Chinois. C'est là que se placent toutes les affaires qui s'élevaient entre les bourgeois libres, ou entr'eux & les officiers de la compagnie, avec la liberté de l'appel au conseil de justice. Le quatrième est la chambre des directeurs des orphelins, dont le président est toujours un conseiller des Indes. Il est composé de neuf conseillers, de trois bourgeois, & de deux officiers de la compagnie, dont le devoir est d'administrer le bien des orphelins, de veiller à la conservation de leurs héritages, & de ne pas souffrir qu'un homme, qui a des enfans, les quitte sans leur laisser de quoi vivre pendant son absence. Le cinquième conseil est établi pour les *petites affaires*, & ne porte pas d'autre titre. Son président doit être aussi un conseiller des Indes; & ses fonctions consistent à faire signer les bans de mariage devant des témoins, à faire comparaître les parties, à juger les obstacles qui surviennent, & à tenir

la main
avec un
avec un
langue
celui de
mier or
garde de
comman
les affair
décision
semble
deux foi
Avec
de l'ordr
plaint qu
& la peir
ses plain
Son pi
en distin
Hollanda
les Kastid
» elles se
» par teu
» ont po
» celles
» arriver
» celles
» père &

la main pour empêcher qu'un infidèle ne se marie avec une femme Hollandaise, ou un Hollandais avec une femme du pays, qui ne parle pas la langue flamande. Enfin, le sixième conseil est celui de la guerre. Il a pour président le premier officier des bourgeois libres. Comme la garde de la ville est entre leurs mains, c'est le commandant actuel de la garde qui porte toutes les affaires de son ressort à ce tribunal, & la décision s'en fait sur le champ. Cette cour s'assemble à l'hôtel-de-ville, & donne audience deux fois la semaine.

 Batavia.

Avec de si sages établissemens pour l'entretien de l'ordre & de la justice, le voyageur Graaf se plaint que rien n'est si mal observé à Batavia; & la peinture qu'il fait des vices publics, justifie ses plaintes.

 Mœurs.

Son pinceau s'exerce d'abord sur les femmes. Il en distingue quatre sortes, les Hollandaises, les Hollandaises Indiennes, & celles qu'il nomme les Kastices & les Mestices. « En général, dit-il, » elles sont insupportables par leur arrogance, » par leur luxe & par le goût emporté qu'elles » ont pour les plaisirs. On appelle *Hollandaises* » celles qui sont venues par les vaisseaux qui » arrivent tous les ans; *Hollandaises-Indiennes*, » celles qui sont nées dans les Indes, d'un » père & d'une mère Hollandais; Kastices, celles

Batavia.

» qui viennent d'un Hollandais & d'une mère
 » Mestice; & Mestices, celles qui viennent d'un
 » Hollandais & d'une Indienne. Il ajoute qu'on
 » donne ordinairement aux enfans des Hollan-
 » daises-Indiennes le nom de *Liblats*, & que les
 » femmes de cet ordre ont le timbre un peu féfé.
 » Toutes ces femmes se font servir nuit & jour
 » par des esclaves de l'un & de l'autre sexe,
 » qui doivent sans cesse avoir les yeux respec-
 » tueusement attachés sur elles, & deviner leurs
 » intentions au moindre signe. La plus légère
 » méprise expose un esclave non-seulement à
 » des injures grossières, mais encore à des trai-
 » temens cruels. On les fait lier à un poteau
 » pour la moindre faute; on les fait fouetter si
 » rigoureusement à coup de cannes fendues,
 » que le sang leur ruisselle du corps, & qu'ils
 » demeurent couverts de plaies. Ensuite dans la
 » crainte de les perdre, par la corruption qui
 » pourrait se mettre dans leurs blessures, on les
 » frotte avec une espèce de saumure, mêlée de
 » sel & de poivre, sans faire plus d'attention à
 » leur douleur, que s'ils étaient privés de raison
 » & de sentiment.
 » Une Hollandaise, une Indienne de Ba-
 » tavia, n'a pas la force de marcher dans son
 » appartement. Il faut qu'elle soit soutenue sur
 » les bras de ses esclaves; & si elle sort de sa

» maison.
 » sur le
 » bien é
 » fans d
 » Moref
 » presqu
 » bare, l
 » comme
 » mière é
 » ques m
 » parlent
 » lipe eye
 » Ils évite
 » si mal,
 » qu'ils n
 » mêmes
 » de tous
 » Les M
 » encore q
 » mère Ho
 » occupati
 » de mâch
 » boire du
 » nartes. C
 » juste me
 » vendus,
 » il sembl
 » Hollanda

maison, elle se fait porter dans un palanquin sur leurs épaules. Elles ont perdu l'usage, si bien établi en Hollande, de nourrir leurs enfans de leur propre lait. C'est une nourrice, Moresque ou esclave, qui les élève. Aussi presque tous les enfans parlent-ils le Malabare, le Bengalais & le Portugais corrompus, comme les esclaves dont ils ont reçu la première éducation; mais à peine savent-ils quelques mots de la langue flamande, ou s'ils la parlent, ce n'est pas sans y mêler quantité de *lipe tyole*, c'est-à-dire de mauvais portugais. Ils évitent d'employer une langue qu'ils savent si mal, & la plupart ne rougissent pas d'avouer qu'ils n'entendent point ce qu'on leur dit. Des mêmes maîtres, ils tirent la semence & le goût de tous les vices.

Les Mestices & les Kastices valent moins encore que les femmes nées d'un père & d'une mère Hollandais. Elles ne connaissent pas d'autre occupation que de s'habiller magnifiquement, de mâcher du bétel, de fumer des *bonkes*, de boire du thé, & de se tenir couchées sur leurs nattes. On ne les entend parler que de leurs ajustemens, des esclaves qu'elles ont achetées ou vendues, ou des plaisirs de l'amour, auxquels il semble qu'elles soient entièrement livrées. Hollandais ou Mores, tout convient à leurs

Batavia.

» desirs déréglés. Ce goût les suit jusqu'à table ;
 » où elles ne veulent être qu'avec d'autres fem-
 » mes de leur espèce. Elles mangent rarement
 » avec leurs maris, & ce désordre est passé comme
 » en usage. D'ailleurs elles mangent très mal-
 » proprement & sans se servir de cuillères, à
 » l'exemple des esclaves qui les ont élevées. Leur
 » sert-on du riz assaisonné, elles le remuent avec
 » les doigts, & se le fourent dans la bouche à
 » pleines mains, sans se mettre en peine du
 » dégoût qu'elles causent aux spectateurs. Cette
 » grossièreté, qui vient d'un défaut d'éducation,
 » & dont la plus grande abondance ne les cor-
 » rige pas, éclate particulièrement dans les repas
 » où elles sont invitées par les officiers de la
 » compagnie qui arrivent de Hollande. Leur
 » embarras fait pitié. Elles n'ont point de con-
 » tenance. Elles n'osent ni parler, ni répondre ;
 » & leur ressource est de s'approcher les unes des
 » autres, pour s'entretenir ensemble ».

Cependant, si l'on en croit l'auteur, le mari
 d'une Castice est un homme heureux en compa-
 raison de ceux qui sont assez ennemis d'eux-
 mêmes, pour épouser une Moresque. Il s'en
 trouve peu de belles, dans la fleur même de
 leur jeunesse ; mais elles deviennent d'une af-
 freuse laideur en vieillissant, & la plupart s'aban-
 donnent à l'incontinence avec si peu de réserve,

qu'elle
 faire. C
 plaisir
 s'arrête
 pressée
 pas d'e
 Hollan
 qu'ils r
 repent
 mour,
 sa fami
 de com
 & si ell
 le père
 leur ass
 leur no
 L'au
 & les a
 comme
 Il par
 ou six
 cens ci
 tables d
 soies c
 autres r
 contre
 des rob
 vaisseau

qu'elles ne refusent aucune occasion de se satisfaire. Quoique les hommes de leur nation leur plaisent toujours plus que les blancs, elles ne s'arrêtent point à la couleur, lorsqu'elles sont pressées de leurs desirs. L'auteur n'entreprend pas d'expliquer ce qui peut porter quantité de Hollandais à ces tristes mariages : mais il assure qu'ils ne sont pas plutôt faits, que le mari s'en repent; parce qu'outre le refroidissement de l'amour, il se bannit tout à la fois de sa patrie & de sa famille, avec laquelle il ne peut plus espérer de communication qu'après la mort de sa femme; & si elle lui laisse des enfans, soit qu'il en soit le père ou non, il ne peut quitter le pays sans leur assurer une certaine somme qui suffise pour leur nourriture & leur entretien.

L'auteur ne s'étend pas moins sur les fraudes & les abus du commerce; mais dans quel grand commerce n'y a-t-il pas de grands abus?

Il part chaque année de Batavia quatre, cinq ou six vaisseaux pour le Japon, qui en est à sept cens cinquante lieues. Leur charge consiste en tables de bois de *Siampan*, en armoifins, *pansjes*, soies crues, épiceries, curiosités de l'Europe & autres marchandises, que les Hollandais troquent contre de l'or, du cuivre, des ouvrages de laque, des robes de chambre, de la porcelaine, &c. Les vaisseaux qui vont droit au Japon, sont ordinairement

Batavia.

rement voile de Batavia vers la fin de juillet. Mais ceux qui doivent passer par Siam, où ils prennent des peaux d'élans, de cerfs, & d'autres peaux sans apprêt, partent au mois de mai & reviennent vers le mois de janvier. On verra dans la suite comment le commerce du Japon est demeuré tout entier entre les mains des seuls Hollandais (1).

Les navigations les plus courtes, de Hollande à Batavia, sont ordinairement de sept mois, de six, quelquefois même de cinq & de quatre & demi. Mais on emploie souvent huit, neuf, dix & quinze mois dans les voyages malheureux.

(1) Article du Japon.



ON
Borné
Ce
celles
s'éten
degré
degré
Si
mais
six o
des p
dana
Borné
plus p
conna
Il f
merce
l'Euro
produ
pou
le roy

CHAPITRE VII.

Bornéo.

ON appelle communément Java, Sumatra & Bornéo, les trois grandes îles de la Sonde. Bornéo.

Cette dernière, qui est la plus grande de toutes celles des Indes orientales, & peut-être du monde, s'étend à quatre degrés & demi au sud & à huit degrés au nord de l'équateur, ce qui fait douze degrés & demi en latitude.

Si l'île est grande, elle n'est pas moins riche, mais on en connoît peu l'intérieur. Il n'y a que six ou sept rois, qu'on désigne par les noms des principales places; *Banjar-Massin*, *Succadana*, *Landa*, *Sambas*, *Hermata*, *Jathou* & *Bornéo*. Celui de *Banjar-Massin* passe pour le plus puissant de tous, & c'est aussi celui qu'on connoît le mieux.

Il se fait dans ce royaume un très-grand commerce avec plusieurs nations étrangères, tant de l'Europe que des Indes. Les marchandises du produit de l'île sont, de l'or en quantité, soit en poudre ou en lingots, des diamans, sur-tout dans le royaume de *Succadana*; des perles sur la côte

Bornéo.

septentrionale; du poivre presque par-tout, des cloux de géroffe, & des noix muscades en petite quantité, & seulement au sommet de quelques montagnes; du camphre, dans le royaume de Succadana, du benjoin, du sang de dragon, du bois de calambac, du bois d'aigle, des rottings ou cannes, du fer, du cuivre, de l'étain, des bézoarts de singes & de boucs; des pierres de porc, des toutombos, ou coffrets faits de joncs fins & de feuilles, de la cire & autres marchandises. Celles qui ont le plus de débit, sont les pierres d'agate rouge, les bracelets de cuivre, toutes sortes de coraux, la porcelaine, le riz, l'amsion ou opium, le sel, les oignons, les aulx, le sucre & les toiles.

Toutes les années il arrive dix ou douze jonques de la Chine, de Siam & de Johor; ce sont les Portugais de Macao qui leur en ont appris le chemin.

Tout l'intérieur du pays est rempli de hautes montagnes & de grandes forêts inaccessibles. On voit derrière Marudo, au nord de l'île, une montagne qu'on nomme le *Mont de S. Pierre*, qui est d'une hauteur prodigieuse. Ces contrées sauvages sont peuplées d'une infinité de singes. Outre les *orangs-houtangs*, ces véritables satyres, qui marchent droit sur leurs pieds de derrière, & qui ont une ressemblance si parfaite

par-tout, des
des en petite
de quelques
royaume de
dragon, du
des rottings
l'étain, des
s pierres de
faits de joncs
autres nar-
de débit,
bracelets de
porcelaine,
des oignons,

u douze jon-
hor; ce sont
n ont appris

oli de hautes
cessibles. On
e l'île, une
e S. Pierre,
Ces contrées
é de singes.
bles fatyres,
eds de der-
a si parfaite

avec l'homme, on y voit une autre espèce de ces animaux, qui sont blancs comme la neige, & quelques-uns dont la couleur est entièrement noire. C'est dans le corps de ces singes que l'on trouve les meilleurs bézoarts; ceux de boucs sont fort inférieurs, & aussi beaucoup plus communs; mais les principaux viennent d'une espèce de hériffon ou de porc-épi, qui est assez rare. Les Portugais les ont nommés *pedra de porca*, & ils leur attribuent de grandes vertus.

Nous emprunterons ici quelques détails relatifs à l'île de Bornéo, tirés d'un ouvrage qui a paru avec éclat, il y a quelques années, & dans lequel aux recherches les plus curieuses sur le commerce des deux Indes, on a joint quelquefois des morceaux de la plus belle éloquence.

« Entre les camphres, celui de Bornéo est
» incontestablement le plus parfait. Sa supé-
» riorité est si bien reconnue, que les Japonois
» donnent cinq ou six quintaux du leur, pour
» une livre de celui de Bornéo; & que les Chi-
» nois, qui le regardent comme le premier des
» remèdes, l'achètent jusqu'à huit cens francs
» la livre. Les Gentils se servent dans tout l'O-
» rient du camphre commun, pour des feux
» d'artifice; & les Mahométans le mettent dans
» la bouche de leurs morts, lorsqu'ils les en-
» terrent.

Bornéo.

» Les Portugais cherchaient, vers l'an 1526,
 » à s'établir à Bornéo. Trop faibles pour s'y faire
 » respecter par les armes, ils imaginèrent de
 » gagner la bienveillance d'un des souverains du
 » pays, en lui offrant quelques pièces de tapisserie.
 » Ce prince imbécille prit les figures qu'elles re-
 » présentaient pour des hommes enchantés qui
 » l'étrangeraient durant la nuit, s'il les admet-
 » tait auprès de sa personne. Les explications
 » qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs,
 » ne le rassurèrent pas; & il refusa opiniâtrément
 » de recevoir les présens dans son palais, & d'ad-
 » mettre dans sa capitale ceux qui les avaient
 » apportés.

» Ces navigateurs furent pourtant reçus dans
 » la suite; mais ce fut pour leur malheur. Ils
 » furent tous massacrés. Un comptoir que les
 » Anglais y formèrent quelques années après,
 » eut la même destinée. Les Hollandais qui n'a-
 » vaient pas été mieux traités, reparurent en
 » 1748 avec une escadre. Quoique très-faible,
 » elle en imposa tellement au prince qui pos-
 » sède seul le poivre, qu'il se détermina à leur
 » en accorder le commerce exclusif. Seulement
 » il lui fut permis d'en livrer cinq cens mille
 » livres aux Chinois, qui de tout tems fréquen-
 » taient ses ports. Depuis ce traité, la compagnie
 » envoie à Banjar-Massin du riz, de l'opium,

» du
 » dia
 » po
 » qu
 » bal
 » qu
 Histo
 des d

LE

an 1526,
r s'y faire
èrent de
erains du
apissérie.
u'elles re-
antés qui
es admet-
lications
terreurs,
âtrément
s, & d'ad-
s avaient

çus dans
l'heur. Ils
que les
es après,
s qui n'a-
urent en
s-faible,
qui pos-
na à leur
eulement
ens mille
fréquen-
mpagnie
opium,

DES VOYAGES. 189

» du sel, de grosses toiles. Elle en tire quelques
» diamans & environ six cens mille pesant de
» poivre, à trente & une livres le cent. Le gain
» qu'elle fait sur ce qu'elle y porte, peut à peine
» balancer les dépenses de l'établissement, quoi-
» qu'elles ne montent qu'à 32,000 livres ».

*Histoire philosophique & politique du commerce
des deux Indes.*

Boznéo.




 CHAPITRE VIII.
Iles Moluques.

 Moluques.

EN poursuivant notre route dans l'océan oriental, nous rencontrons les Moluques, célèbres par la production de ces épices, qui sont devenues un objet de commerce si important pour les nations d'Europe, & une source si féconde de richesses pour les Hollandais. Nous avons vu ce peuple entreprenant & infatigable, arracher aux Portugais cette partie de l'Archipel indien, qui depuis est demeurée en sa possession.

Moluc, qui se prononce *moloc* dans la langue du pays, signifie tête ou chef. D'autres néanmoins le font venir de *maluco*, mot arabe, qui signifie le royaume : mais dans l'un & l'autre sens, il paraît que le nom de Moluques emporte une idée d'excellence & de distinction. On en compte cinq principales, qui n'occupent guères plus de vingt-cinq lieues d'étendue, toutes à la vue les unes des autres. Leur situation est presque entièrement sous la ligne, car la plus septentrionale n'en n'est qu'à un demi degré du côté du nord,

& la p
sud. V
Gilolo
mora. I
peu de
de Mo
épicerie
des voy
Tydor.

La f
la mêm
de tou
unes de
ques au
part dé
multitu
elles so
quelqu
En gén
que ma
& les
parvien
n'en té
qu'elles
faillies
perpétu
més de
l'air n'y

& la plus méridionale à un degré du côté du sud. Vers le couchant, elles sont près de l'île de Gilolo, nommée par les Portugais *Batochina de moro*. Plusieurs autres îles, qui sont situées à peu de distance, sont aussi comprises sous le nom de Moluques. Mais les plus célèbres, par les épiceries qu'elles produisent & par les relations des voyageurs, portent les noms de *Ternate*, *Tydor*, *Motier*, *Machien* & *Bachian*.

Moluques.

an orient
, célèbres
sont de-
important
source si
lais. Nous
infatiga-
e de l'Ar-
rée en sa

la langue
éanmoins
qui signifie
e sens, il
porte une
en compte
ères plus
s à la vue
presqu'en-
entrionale
du nord,

La forme de ces cinq îles est ronde & presque la même. On ne donne pas plus de huit lieues de tour à la plus grande. Elles sont séparées les unes des autres par des bras de mer & par quelques autres îles beaucoup plus petites, & la plupart désertes. L'accès en est dangereux, par la multitude de bancs de sable & d'écueils dont elles sont environnées. Cependant on y trouve quelques rades où les vaisseaux peuvent mouiller. En général, le terroir est si sec & si spongieux, que malgré l'abondance des pluies, les ruisseaux & les torrens qui tombent des montagnes, ne parviennent pas jusqu'à la mer. Quelques-uns n'en trouvent pas la perspective agréable, parce qu'elles sont trop couvertes d'herbes & de brossailles qui s'y entretiennent dans une verdure perpétuelle. Au contraire, d'autres sont charmés de cette vue, & se plaignent seulement que l'air n'y est pas sain, sur-tout pour les étrangers.

Moluques. On fait une triste description du *berber*, maladie fort commune dans les cinq îles. Elle fait enfler tout le corps. Elle affaiblit les membres & les rend presqu'inutiles. Cependant les habitans ont découvert un préservatif, dont l'effet passe pour certain lorsqu'il n'est pas employé trop tard. C'est un vin des Philippines, pris avec du clou de gérofle & du gingembre. Les Hollandais attribuent la même vertu au suc des limons.

Productions. Les Moluques produisent une quantité surprenante d'épiceries & de plantes aromatiques; sur-tout de clou de gérofle, de canelle, de noix & de fleurs de muscade, de sandal, d'aloës, d'oranges de limons & de cocos. Elles n'ont ni bled ni riz; mais la nature & l'industrie suppléent à ce défaut. Les habitans pilent le bois d'un arbre qui ressemble beaucoup au palmier sauvage, & qui rend une sorte de farine sauvage très-blanche, dont ils font des petits pains, de la forme des pains de savon d'Espagne. Cet arbre ou cette plante, qu'ils nomment *sagu*, s'élève de quinze ou vingt pieds, & pousse des branches qui approchent de celles du palmier. Son fruit, qui est rond & fort semblable à celui du cyprès, contient une sorte de fils ou de petits poils déliés, qui causent de l'inflammation lorsqu'ils touchent à la chair. En coupant les branches tendres de la plante, on en fait
fortir

fortir un
diens. P
la branch
de quel
suffit po
nommen
douce da
elle ferm
dont on
goût du
qu'on en
tres arbr
d'utilité;
tout-à-la
& des fo
encore u
roseau q
lations he
mi viande
de la qu
seaux; c
qu'ils en
soit dans
donné au
d'autres r
éloignés
en acier.
qu'ils no
Tome

r, maladie
fait enfler
bres & les
bitans ont
passe pour
trop tard.
ec du clou
Hollandais
limons.
antité sur-
omatiques;
e, de noix
, d'aloës,
es n'ont ni
ustrie sup-
ent le bois
au palmier
farine fau-
etits pains;
agne. Cet
nent *sagu*,
pouffe des
u palmier.
mblable à
de fils ou
e l'inflam-
En coupant
on en fait
fortir

fortir une liqueur qui sert de breuvage aux In-
diens. Pour la recevoir, ils mettent le bout de
la branche, qui reste à l'arbre, dans l'ouverture
de quelque vaisseau, & l'espace d'une nuit
suffit pour le remplir. Cette liqueur, qu'ils
nomment *tual*, a la blancheur du lait. Elle est
douce dans sa fraîcheur. Si on la fait bouillir,
elle fermente à peu près comme le grain germé
dont on fait la bière, & on lui fait prendre le
goût du vin ou du vinaigre, suivant le besoin
qu'on en a. Le *nipa* & le cocotier sont deux au-
tres arbres, dont les habitans tirent beaucoup
d'utilité; sur-tout le second, qui leur fournit
tout-à-la-fois du vin, de l'huile, des cordages
& des solives pour leurs édifices. Ils trouvent
encore une liqueur plus douce dans l'espèce de
roseau qu'ils nomment *bambou*. Quelques re-
lations hollandaises ne leur accordent ni poissons
ni viandes: ce qui ne doit être entendu que
de la quantité nécessaire pour fournir les vais-
seaux; car tous les autres voyageurs assurent
qu'ils en ont assez pour leur provision. Le ciel,
soit dans sa colère ou dans sa bonté, ne leur a
donné aucune mine d'or ni d'argent, ni même
d'autres métaux inférieurs; mais ils ne sont pas
éloignés de *Lambaco*, île abondante en fer &
en acier. Ils en tirent la matière de leurs sabres
qu'ils nomment *campillanes*, & celle de leurs

Moluques.

 Moluques.

poignards , auxquels ils donnent le nom de *crics*, comme dans plusieurs autres parties des Indes. D'ailleurs, les Portugais & les Hollandais leur ont fourni des mousquets, des canons, & toutes les armes qui sont connues en Europe.

 Mœurs.

On prétend que les Chinois occupèrent autrefois les Moluques, lorsqu'ils subjuguèrent la plus grande partie des pays orientaux, & qu'après eux, elles eurent successivement pour maîtres les Jayanois, les Malais, les Persans & les Arabes. C'est aux derniers qu'on attribue l'introduction du mahométisme, dont les superstitions s'y mêlèrent avec celle de l'idolâtrie. Il s'y trouve d'anciennes familles, qui se font honneur de tirer leur origine des premières divinités du pays, sans en être moins attachées à l'alcoran. Les loix y sont grossières & barbares. Elles permettent la pluralité des femmes, sans en fixer le nombre, & sans aucune règle pour le bon ordre des mariages. Cependant la première femme du roi est distinguée par le nom de *putrix*, & ses enfans sont estimés plus nobles que ceux des autres femmes. Leur droit à la succession, n'est jamais contesté par les enfans d'une autre mère. Les loix pardonnent même le larcin, & font grâce à l'adultère. Dans l'opinion de ces insulaires, la propagation du genre humain doit être le premier objet de

la poli
sont ob
jour da
en batt
mariée
conjug
Les
couleur
pièces
autres.
lieu de
point o
avec des
verd ou
courts d
& quel
Les fem
chevelu
longueu
mêlés d
robes s
portent
des coll
tours d
à tous l
d'arbre,
tion po
toutes le

la politique. Ils ont des ministres publics qui sont obligés de se promener dès la pointe du jour dans toutes les rues des villes & des bourgs, en battant la caisse, pour éveiller les personnes mariées, & les exciter à remplir le devoir conjugal.

Les hommes portent des turbans de diverses couleurs, ornés de plumes & quelquefois de pierres précieuses. Celui du roi est distingué des autres. C'est une espèce de mitre, qui lui tient lieu de couronne. L'habit commun est un pourpoint ou une veste, qu'ils appellent *chenines*, avec des hauts de chausses de damas bleu, rouge, verd ou violet. Ils portent aussi des manteaux courts de la même étoffe, quelquefois étendus, & quelquefois raccourcis & noués sur l'épaule. Les femmes entretiennent soigneusement leur chevelure, qu'elles laissent flotter de toute sa longueur, ou qu'elles relèvent en nœuds, entremêlés de fleurs, de plumes & d'aigrettes. Leurs robes sont à la turque ou à la persane. Elles portent des bracelets, des pendans-d'oreilles, des colliers de diamans & de rubis, & de grands tours de perles. Ces ornemens sont communs à tous les états. Les étoffes de soie & d'écorce d'arbre, sont en usage aussi, sans aucune distinction pour les deux sexes, & leur viennent de toutes les parties de l'Inde, qui s'empres-

Moluques,

 Moluques.

les apporter en échange, pour du gérosle & du poivre. On doit juger que ce n'est pas pour se garantir du froid, qu'ils apportent tant de soin à leur parure. Ce goût de propreté leur est venu, sans doute, avec le mahométisme. Les hommes le portent jusqu'à parfumer leurs habits.

En général les femmes sont d'une taille médiocre, blanches, assez jolies, & d'une humeur vive. Avec quelque soin qu'elles soient gardées, on ne peut les empêcher de tromper leurs maris. Elles s'occupent ordinairement à filer du coton, qui croît en abondance dans toutes leurs îles. Les plus riches ne possèdent point d'argent. La principale richesse de ces insulaires consiste en cloux de gérosle. Il est vrai qu'avec cette précieuse marchandise, il n'y a rien qu'ils ne puissent se procurer. Les hommes sont un peu basanés, ou plutôt d'une couleur jaunâtre, plus obscure que celle du coing. Ils ont des cheveux plats, & plusieurs se les parfument d'huiles odoriférantes. La plupart ont les yeux grands, & le poil des sourcils fort long. Ils les colorent d'une sorte de peinture, aussi-bien que celui des paupières. Ils sont robustes, infatigables à la guerre & sur mer, mais paresseux pour tout autre exercice. Ils vivent long-tems, quoiqu'ils blanchissent de bonne heure. Ils sont doux & officieux à l'égard des étrangers, se familiarisant aisément; mais

ils
nuel
çon
vice
L
ont
puiss
qui
vois
nate
terre
douc
l'un
lieue
font
vaisse
ville
que
fond
jettée
surpr
vont
ma,
l'île
gam
nom
pierr
Ga

ils font importuns par leurs demandes continues, intéressés dans le commerce, soupçonneux, trompeurs; & pour joindre plusieurs vices en un seul, ils font ingrats.

Les îles de Ternate, de Tidor, & de Bachian, ont chacune leur roi particulier; mais le plus puissant de ces trois princes est celui de Ternate, qui compte dans ses états la plupart des îles voisines. On a déjà remarqué que l'île de Ternate n'a pas plus de huit lieues de tour. Le terrain en est haut, & l'eau des puits y est fort douce. Elle a deux ports qui regardent l'orient, l'un qui se nomme *Telingamma*, & l'autre à une lieue de-là, qui se nomme *Toloco*. Leurs quais sont revêtus de pierres, & commodes pour les vaisseaux. Le roi tient sa cour à Gammalamma, ville située sur le rivage, mais sans rade, parce que la mer y a trop de profondeur, & que le fond en est pierreux. Les habitans y ont fait une jetée de pierre, pour se mettre à couvert des surprises; de sorte que les vaisseaux étrangers vont mouiller ordinairement devant Telingamma, où la rade est fort bonne entre cette place & l'île de Tidor. A une demi-lieue de Telingamma, dans les terres, est une petite ville nommée *Maléca*, qui est revêtue d'un mur de pierres sèches.

Gammalamma qui peut passer pour la capi-

Moluques.

rale de Ternate, quoique d'autres donnent ce titre à *Maléca*, ne contient qu'une rue, de l'ancienne longueur d'Amsterdam, mais sans pavé. La plupart des édifices sont de roseaux. Le reste est de bois; & les deux rangs qui forment la rue, s'étendent le long du rivage. On découvre au milieu de l'île, une montagne qui n'a pas moins de deux lieues de hauteur, couverte de palmiers & d'autres arbres, au sommet de laquelle on trouve une profonde caverne, qui semble pénétrer jusqu'au fond de la montagne, & dont l'ouverture est si large, qu'à peine reconnaîtrait-on quelqu'un d'un côté à l'autre.

Volcan de Ternate.

Elle contient un espace en forme d'aire, composé de pierres & de terre mouvante. C'est un volcan d'une nature extraordinaire. On en voit sortir une fontaine, mais on ne fait si l'eau en est douce, aigre ou amère; car personne n'a la hardiesse d'en goûter. Un Espagnol nommé Gabriel Rébélo, ayant eu la curiosité de mesurer, avec des cordes, la profondeur de la caverne, la trouva de cinq cens brasses. Antoine Galva, qui commandoit les Portugais dans ces îles en 1538, en a donné une description.

Il prit un tems calme pour ses observations. Celui des équinoxes, & les mois d'avril & de septembre, ne lui auraient pas été favorables, parce que les vents qui soufflent alors, embrâsent

la mati
grandes
soufre.
qui se r
ges, qu
la bouc
rence c
grandes
causée
terre a
pierres
jusqu'à
fois jus
sont à
de dive
meur o
laisons
contrib
est si fo
les ren
tagne r
verdure
De-là
froid,
mais on
est arri
mer &
tousjour

donnent ce
ue, de l'an-
s sans pavé,
ux. Le reste
forment la
On découvre
a pas moins
de palmiers
laquelle on
semble péné-
& dont l'ou-
connaîtrait-
rme d'aire,
avante. C'est
aire. On en
e fait si l'eau
personne n'a
gnol nommé
de mesurer,
la caverne,
oine Galva,
ces îles en
n.
bservations.
d'avril & de
favorables,
, embrâsent

la matière combustible, & lui font jeter de
grandes flammes. Ce volcan sent beaucoup le
soufre. Aussi en jette-t-il une grande quantité,
qui se mêle avec de la terre & des pierres rou-
ges, qui en sortent impétueusement, comme de
la bouche d'un canon. Il y a beaucoup d'appa-
rence que le bas de la montagne contient de
grandes concavités, où la raréfaction de l'air,
causée par le feu, produit des tremblemens de
terre avec un bruit furieux. Les flammes & les
pierres embrâsées qui s'élèvent dans l'air, vont
jusqu'à la ville de Gammamma, & quelque-
fois jusqu'aux îles de Méao & de Casure, qui
sont à vingt lieues de Ternate. La fumée est
de diverses couleurs, suivant la nature de l'hu-
meur ou de la terre qui pousse quantité d'exha-
laisons différentes. L'air qui en est rempli, peut
contribuer aussi à cette variété. L'infection en
est si forte, qu'elle corrompt les eaux, & qu'elle
les rend même dangereuses. Cependant la mon-
tagne ne laisse pas d'être fertile & couverte de
verdure, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur.
De-là jusqu'au sommet, on sent beaucoup de
froid, & l'on n'y trouve aucune espèce d'oiseaux:
mais on y voit quantité de mouches. Lorsqu'on
est arrivé au sommet, on découvre une vaste
mer & une infinité d'îles, parce que l'air y est
toujours pur, & sans mélange d'aucune vapeur

Moluques.

Moluques.

qui puisse arrêter la vue. A l'endroit de la hauteur où finit la verdure, on trouve une fontaine d'eau douce, mais extrêmement froide. Au sommet, dans un lieu éloigné de l'ouverture d'où sortent les flammes, il se détacha dans le même tems une grande pièce de terre, & l'on vit couler, pendant deux jours, de l'eau en abondance. Ensuite de grandes masses de roches qui roulèrent en bas, & qui entraînent des arbres & des terres jusqu'au bord de la mer, formèrent au pied de la montagne diverses concavités en forme de voûtes. Antoine Galva raconte aussi qu'on trouve sur la montagne un grand lac d'eau douce, entouré d'arbres, dans lequel on voit des crocodiles azurés & dorés, qui ont plus d'une brassée de longueur, & qui se plongent dans l'eau lorsqu'ils apperçoivent ou qu'ils entendent des hommes.

Les relations hollandaises rapportent plus simplement, que près de la ville où le roi tient sa cour, il y a un volcan qui paraît terrible, surtout dans le tems des équinoxes, parce qu'alors on voit toujours régner certains vents, dont le souffle embrâse la matière qui nourrit le feu. Elles ajoutent qu'il fait toujours froid sur le haut de la montagne, & qu'elle ne jette point de cendre, mais seulement une matière légère qui ressemble à la pierre de ponce; qu'elle s'élève en

form
qu'au
& de
verd
entra
traire
rafra
vape
U
Tim
1626
de H
voya
perso
fom
se pe
vérit
» di
» to
» &
» m
» se
» vi
» pi
» qu
» or
» T
» le

it de la hau-
 ve une fon-
 ement froide.
 e l'ouverture
 tacha dans le
 erre, & l'on
 de l'eau en
 tes de roches
 raînèrent des
 e la mer, for-
 ses concavités
 raconte aussi
 rand lac d'eau
 el on voit des
 t plus d'une
 longent dans
 ils entendent
 portent plus
 ù le roi tient
 terrible, sur-
 parce qu'alors
 ents, dont le
 burrit le feu.
 id sur le haut
 ette point de
 re légère qui
 lle s'élève en

forme de pyramide, & que depuis le bas jus-
 qu'au sommet, elle est couverte d'arbrisseaux
 & de brossailles, qui conservent toujours leur
 verdure, sans que le feu qui brûle dans ses
 entrailles paraisse jamais les altérer; qu'au con-
 traire, il semble contribuer à les arroser & à les
 rafraîchir par des ruisseaux qui se forment des
 vapeurs qu'il exhale.

 Moluques.

Un Hollandais, de la suite du gouverneur
 Timb, qui allait commander aux Moluques en
 1626, dans les établissemens de la compagnie
 de Hollande, déclare, dans la relation de son
 voyage, que malgré le témoignage de plusieurs
 personnes qui se sont vantés d'avoir visité le
 sommet de la montagne de Ternate, il ne peut
 se persuader que cette entreprise ait jamais été
 véritablement exécutée. « Ce n'est pas seulement,
 » dit-il, par les roseaux pointus, dont presque
 » tout le bas de cette montagne est environnée,
 » & qui se nomment *canna cannas*, ni par la
 » multitude des rochers escarpés, qu'un curieux
 » serait arrêté. Il y trouverait un obstacle in-
 » vincible dans la quantité de cendres & de
 » pierres brûlées, qui sont entre ces roseaux, &
 » qui remplissent tous les endroits par lesquels
 » on pourroit espérer de s'ouvrir un passage.
 » Toutes les séparations qu'on croit voir entre
 » le *cannas* & les brossailles, sont bouchées de ces

Moluques.

» cendres, dont les monceaux ont plus de hau-
 » teur que les pointes mêmes des buissons, &
 » qui sont comme autant de petites monta-
 » gnes taillées à pied droit; la hauteur du vol-
 » can n'est pas d'ailleurs très-extraordinaire.
 » Ceux qui l'ont mesurée le plus exactement,
 » ne la font aller qu'à trois cens soixante-sept
 » brasses & deux pieds ».

Vers le même tems, l'île de Ternate était fort bien peuplée. La ville de *Maleye* se trouvait environnée de bonnes palissades. Elle était habitée par des bourgeois libres & par des *Mardicres*. Les Hollandais y avaient élevé, au côté du nord, une forteresse, sous le nom d'*Orange*, à quatre bastions revêtus de pierre. Les murailles des courtines étaient épaisses, & les fossés profonds. On y voyait des appartemens commodes pour les officiers & les subalternes, de grands magasins, un hôpital, un grand atelier pour les ouvriers, & quantité de canons. En sortant de la ville, on découvrait le grand chemin de la compagnie, & une nouvelle négrierie, avec une petite redoute de pierre du côté de l'eau.

La négrierie ou la petite ville, qui était au côté septentrional de la forteresse, consistait en une grande & large rue, qui avait plus de mille pas de long. On y voyait la mosquée royale & la sépulture des rois. Le prince, frère du roi, y

faisait
 la princ
 rue éta
 édifices
 fort ma
 par les

L'île
 Ternate
 nom si
 langage
 Tidura,
 Elle n'e
 celle de
 lier. Sa
 nord au
 chemen
 trois po
 dionale
 au pied
 aussi le

Bach
 tombé e
 tans. L
 de gran
 en fruit
 mais il

faisait sa demeure, avec sa sœur, qu'on nommait la princesse de *Gammalamma*; au bout de la rue étaient les palais du roi & ses jardins. Les édifices étaient dans le goût du pays, c'est-à-dire fort mal entendus; encore avaient-ils été ruinés par les dernières guerres.

Moluques.

L'île de Tidor est plus grande que celle de Ternate, au sud de laquelle elle est située. Son nom signifie fertilité & beauté, dans l'ancien langage du pays; mais il paraît qu'il s'écrivait Tidura, du moins en caractères arabes & persans. Elle n'est pas moins fertile ni moins agréable que celle de Ternate, & elle a aussi son roi particulier. Sa côte orientale est couverte de bois. Du nord au sud, le rivage est défendu par un retranchement de cailloux de la longueur de deux ou trois portées de mousquet. A l'extrémité méridionale est une montagne ronde & assez haute, au pied de laquelle est la ville capitale, qui porte aussi le nom de Tidor.

Tidor.

Bachian est aussi un royaume particulier; mais tombé en décadence par la mollesse de ses habitants. L'historien des Moluques traite cette île de grand pays désert, quoiqu'abondant en *sagu*, en fruit, en poisson, en diverses sortes de vivres; mais il ne fait pas connaître autrement son

Bachian.

 Moluques.

étendue. Il ajoute seulement qu'on y recueillait peu de cloux, & que les gérofles s'y étoient infensiblement détruits, quoiqu'ils y crussent mieux qu'en aucun autre endroit.

 Machian.

Machian est sous la domination du roi de Ternate. Son circuit est d'environ sept lieues. C'est après Bachian, la plus fertile des Moluques en fagu, dont elle a non-seulement sa provision, mais assez pour en faire part aux îles voisines.

On ne prendrait pas une haute idée de la puissance des Moluques, si on la croyait bornée à ces cinq îles. Elles en ont un si grand nombre dans leur dépendance, que le seul roi de Ternate en a possédé jusqu'à soixante & douze. Les principales que quelques-uns rangent aussi sous le nom de Moluques, sont celles de *Méao*, de *Macigoran*, *Cinome Cabel*, *Amboine* & *Gilolo*.

 Amboine.

Amboine, qui fut découverte par les Portugais en 1515, c'est-à-dire en même-tems que Ternate, & que les Hollandais leur enlevèrent le 23 de février 1603, est située à quatre degrés de latitude du sud. Dès l'an 1607, la compagnie de Hollande y avait un gouverneur qui se nommoit Frédéric Houtman. L'amiral Matelief,

qui y p
cription
» en d
» deux
» On y
» qui
» sous
» nism
» de l
» ou q
» cune
» Elles
» pour
» Mah
» sous
» L
» toute
» jusq
» prem
» îles
» d'Ul
» habi
» c'éta
» puis
» enne
Tou
tems d
de circ

y recueillait
 étoient infen-
 sissent mieux

n du roi de
 sept lieues.
 e des Molu-
 ement sa pro-
 part aux îles

e idée de la
 voyait bornée
 grand nom-
 seul roi de
 te & douze:
 rangent aussi
 les de *Méao*,
 Amboine &

ar les Ports-
 ne-tems que
 ur enlevèrent
 quatre degrés
 7, la compa-
 rneur qui se
 ral Matelief,

DES VOYAGES: 205

qui y passa dans le même tems, en fait la description suivante. « Cette île, dit-il, est divisée
 » en deux parties, & presqu'en deux îles, par
 » deux golfes qui s'enfoncent dans les terres.
 » On y comptait vingt habitations d'insulaires,
 » qui pouvaient mettre deux mille hommes
 » sous les armes, tous convertis au Christia-
 » nisme, par les Portugais. La grande partie
 » de l'île, nommée *Pito*, avait quatre villes
 » ou quatre habitations principales, dont cha-
 » cune en avait sept autres sous sa juridiction.
 » Elles pouvaient fournir quinze cens hommes
 » pour la guerre, la plupart Maures, c'est-à-dire
 » Mahométans, & qui relevant du fort, étaient
 » sous la domination des Hollandais.

» Le fort tenait en bride non-seulement
 » toute l'île, mais encore les îles voisines;
 » jusqu'à celle de Banda. Mais il avait pro-
 » prement, dans sa dépendance, quatre autres
 » îles qui se nommaient en général, îles
 » d'*Uliafer*, & qui abondaient en sagu. Leurs
 » habitans s'attribuaient la qualité de *Chrétiens*;
 » c'étaient au moins des Chrétiens sauvages,
 » puisqu'ils mangeaient encore la chair de leurs
 » ennemis, lorsqu'ils les pouvaient prendre ».

Toutes les relations hollandaises du même tems donnent vingt-deux ou vingt-quatre lieues de circuit à l'île d'Amboine, & s'expliquent

 Moluques.

Moluques.

dans les mêmes termes sur les deux parties dont elle est composée. Au côté occidental, suivant la relation du premier voyage, on trouve un grand port, qui s'enfonce l'espace de six lieues dans les terres, & qui peut contenir un nombre infini de vaisseaux. Il est presque partout sans fond, excepté vers le fort, où le fond est de bonne tenue : sa largeur, qui est d'abord de deux lieues, se resserre ensuite de la moitié. Au côté oriental est un grand golfe qui répond à ce port. Le terrain qui les sépare, n'est que d'environ quatre-vingt perches. Il est si bas qu'en le creusant de la hauteur d'un homme, on aurait joint facilement les deux golfes. Déjà même les pyrogues & les caracores qui venaient de l'est au golfe occidental, aimaient mieux se faire tirer par-dessus cette espèce d'isthme, que de faire le tour de l'île ; & ce travail ne demandait pas plus de deux heures.

L'air du pays est sain, quoique la chaleur y soit excessive : l'eau est excellente, le riz, le sagu, & les fruits en abondance. Le bois de construction n'y manque pas, & le brou de coco y fournit des cordages. La plus grande partie de l'île était alors inculte, par l'indolence des habitans, qui ne se donnaient pas la peine de planter des gérosses. Mais la nature leur en fournissait assez pour en faire un conti-

nuel
leurs
Terr
Le
tous
comm
celle
No
détai
nous
lecte
L'a
qu'un
tourn
mont
nues ;
autres
forêts
vert
reille
se pro
rible,
de l'e
dinain
gers q
de l'o
bre. C
géross

nuel commerce. Leurs mœurs, leurs usages & leurs armes étaient à peu près les mêmes qu'à Ternate.

Moluques.

Les rois de Ternate ont consenti à brûler tous les géoffes de leur île, pour rendre ce commerce plus avantageux aux Hollandais dans celle d'Amboine.

Nous devons au Hollandais Valentin, des détails plus intéressans sur l'île d'Amboine, que nous ne déroberons pas à la curiosité des lecteurs.

L'aspect intérieur du pays n'offre d'abord qu'un desert très-rude. De quelque côté qu'on tourne les yeux, on se voit environné de hautes montagnes, dont le sommet se perd dans les nues; d'affreux rochers, entassés les uns sur les autres; de cavernes épouvantables; d'épaisses forêts, & de profondes vallées, qui en reçoivent une obscurité continuelle; tandis que l'oreille est frappée par le bruit des rivières, qui se précipitent dans la mer avec un fracas horrible, sur-tout au commencement de la mousson de l'est, tems auquel les vaisseaux arrivent ordinairement de l'Europe. Cependant les étrangers qui s'arrêtent dans le pays jusqu'à la mousson de l'ouest, y trouvent des agrémens sans nombre. Ces montagnes qui abondent en sagu & en gérofle, ces forêts toujours vertes & remplies

 Moluques.

de beaux bois, ces vallées fertiles, ces rivières qui roulent des eaux pures & argentines, ces rochers mêmes & ces cavernes, qui sont comme les ombres dans un tableau; tous ces objets, diversifiés en tant de manière, forment le plus magnifique tableau du monde.

Il est vrai que quelques personnes y ont été atteintes de paralysie, & que d'autres en rapportent un teint olivâtre; ce qu'on appelle, avec beaucoup d'injustice, la maladie du pays. Mais si l'on excepte les tempéramens faibles, la plupart de ceux qui perdent l'usage de leurs membres, ne doivent attribuer cet accident qu'à leur imprudence. On en a vu, qui pour s'être endormis en chemise au clair de la lune, dans les soirées fraîches, se sont trouvés perclus à leur réveil, sur-tout après quelque débauche. Le vin de palmier donne à ceux qui ont pris l'habitude d'en boire avec excès, cette couleur pâle, qu'on nomme la maladie du pays. Les insulaires, qui usent de la même liqueur avec plus de modération, & qui ne s'exposent point à l'air pendant les nuits froides, ne sont pas sujets à ces inconvéniens.

Les grosses pluies & les tremblemens de terre, sont les deux principales incommodités du pays. Pendant la mousson de l'est, qui commence au mois de mai, & qui finit en septembre, on voit quelquefois

quelqu
sieurs
d'eau q
rueux c
bas, le
pagnes
que, co
facile à
n'est pa
pleut da
à Mani
cident.
c'est qu
là fois
pluies.
compag
blemens
tre, qu
& qui r
mois d'a
réglés.
pluies. C
la sèche
chaleurs
L'ardeu
heures;
grand a
vif, par

Tome

quelquefois pleuvoir, sans discontinuation, plusieurs semaines entières. Malgré l'abondance d'eau qui tombe à plomb, & les torrens impétueux qui coulent des montagnes dans les lieux bas, le terrein est si spongieux, que les campagnes sont bientôt desséchées. Mais on remarque, comme une merveille de la nature, moins facile à comprendre, que la saison de ces pluies n'est pas la même pour toutes ces îles. Quand il pleut dans celle d'Amboine, il fait beau à Bourou, à Manipa, & dans d'autres lieux situés à l'occident. Ce qui paraît encore plus surprenant, c'est qu'à l'ouest de Houwamohel, on ait à la fois la mousson sèche, & à l'est, celle des pluies. Cette dernière saison est souvent accompagnée de violens ouragans; mais les tremblemens de terre sont plus fréquens dans l'autre, qui commence au mois de novembre, & qui règne aussi pendant cinq mois. Dans les mois d'avril & d'octobre, on n'a point de vents réglés. Ceux de l'est & du sud-est amènent les pluies. Ceux de l'ouest & du nord-ouest causent la sécheresse; mais ils tempèrent les grandes chaleurs, qui, sans cela, seraient excessives. L'ardeur du soleil dure depuis neuf jusqu'à cinq heures; après quoi l'on commence à respirer un grand air de fraîcheur, qui devient même assez vif, par les fortes rosées qui tombent à l'entrée

 Moluques.

de la nuit. La chaleur est cependant si rude pour la terre, qu'elle y forme souvent des ouvertures de vingt pieds de profondeur. Elle fait tarir les rivières & sécher sur pied de vieux arbres. Les gérosiers, qui demandent de l'humidité, en souffrent sur-tout beaucoup de dommage.

Les tremblemens de terre ne sont jamais plus à craindre, qu'après les pluies qui suivent ces grandes chaleurs. Dans cette saison de sécheresse, on est aussi effrayé, de tems en tems, par de furieux tonnerres; & la foudre, en tombant sur les mâts des vaisseaux & sur les plus gros arbres, les fend quelquefois du haut en bas. On assure, d'après une expérience réitérée, que c'est l'effet de véritables carreaux, & qu'on en a réellement trouvé plusieurs à l'ouverture des fentes; mais ces observations auraient besoin d'être constatées par de meilleurs physiciens que ne le sont la plupart des voyageurs que nous suivons ici.

Les mers d'Amboine offrent un spectacle plus étrange, dans la différence de leurs eaux. Deux fois l'an, avec la nouvelle lune de juin & d'août, la plaine liquide paraît, de nuit, comme coupée par plusieurs gros sillons, qui ont la blancheur du lait, & qui semblent ne faire qu'un composé avec l'air; quoique pendant le jour on n'y remarque aucun changement. Cette eau blanche, qui ne

se m
tend
orag
mais
On
d'Ar
& T
au n
mais
sonn
peuv
mun
fort
des t
ques
luisse
font
s'élè
dent
mon
si c'e
tout
qui
est p
plus
l'ord
les p
distin

nt si rude pour
t des ouvertu-
. Elle fait tarir
e vieux arbres,
l'humidité, en
ommage.

ont jamais plus
qui suivent ces
aison de sèche-
ns en tems, par
ce, en tombant
r les plus gros
u haut en bas.
ce réitérée, que
x, & qu'on en
l'ouverture des
uraient besoin
physiciens que
geurs que nous

n spectacle plus
urs eaux. Deux
e juin & d'août,
comme coupée
la blancheur du
n composé avec
n n'y remarque
lanche, qui ne

se mêle pas avec l'autre, a plus ou moins d'é-
tendue, à proportion que les vents du sud-est, les

Moluques.

orages & les pluies, en augmentent le volume;
mais celle du mois d'août est la plus abondante.
On la voit principalement des îles de Key &
d'Aron, autour du sud-est, jusqu'à Tenimbar
& Timor-laout au sud; à l'ouest jusqu'à Timor;
au nord, près de la côte méridionale de Ceram;
mais elle ne passe pas au nord d'Amboine. Per-
sonne ne fait d'où elle vient, ni quelles en
peuvent être les causes. L'opinion la plus com-
mune est qu'elle se prend au sud-est, & qu'elle
sort de ce grand golfe, qui est entre le continent
des terres australes & la nouvelle Guinée. Quel-
ques-uns l'attribuent à de petits animaux qui
luisent de nuit; d'autres s'imaginent que ce
sont plutôt certaines vapeurs sulfureuses, qui
s'élèvent du fond de la mer, & qui se répandent
sur sa surface. Il est vrai qu'on a plusieurs
montagnes de soufre dans ces environs; mais
si c'en était l'effet, il devrait être le même par-
tout où il y a de telles montagnes, & c'est ce
qui ne se trouve pas. Quand l'eau blanche
est passée, la mer décharge sur ces bords une
plus grande quantité d'écume & d'ordure qu'à
l'ordinaire. Cette eau est fort dangereuse pour
les petits bâtimens, parce qu'elle empêche de
distinguer les brisans. Les vaisseaux, qui y sont

~~=====~~ exposés, pourrissent aussi plutôt; & l'on observe
 Moluques. que les poissons suivent l'eau noire.

Un autre objet d'admiration qu'on trouve dans ces mers, ce sont certains vermissaux de couleur rousâtre, qu'on nomme wawo, & qui paraissent tous les ans à un tems réglé, le long du rivage, en divers endroits de l'île d'Amboine. Vers le tems de la pleine lune d'avril, on en voit une infinité, qui s'étendent à l'est du château de la Victoire, sur une grande lisière du rivage, particulièrement dans les endroits pierreux où l'on peut les ramasser par poignées. Ils jettent le soir une lueur semblable au feu, qui invite les insulaires à sortir, pour en aller faire leur provision, parce que ces insectes ne se font voir que trois ou quatre jours dans l'année. Les Amboiniens les savent confire: ils en font une espèce de *bacassam*, qui leur paraît excellent; mais si l'on diffère seulement un jour de les saler, ils s'amolissent si fort, qu'il n'en reste qu'une humeur glaireuse & tout-à-fait inutile.

Les Amboiniens sont de moyenne stature; plus maigres que gros, & fort basanés. Ils n'ont pas le nez camus: ils l'ont bien formé, & les traits du visage réguliers. On en voit même plusieurs qui peuvent passer pour de beaux hommes, & les femmes n'y sont pas sans agrémens. On

ALE

l'on observe

On trouve dans
eaux de cou-
awo, & qui
égulé, le long
l'île d'Am-
ne d'avril, on
ent à l'est du
grande lisière
les endroits
par poignées.
able au feu,
pour en aller
s insectes ne
e jours dans
at confire : ils
ni leur paraît
ment un jour
t, qu'il n'en
tout-à-fait

enne stature ;
nés. Ils n'ont
ormé, & les
it même plu-
aux hommes,
grémens. On

INSULAIRE D'AMBOINE, armé pour la Guerre



Bernard De Vries

trouve
mes ,
blancs
de mo
quand
jaunes
quanti
visage
de rid
nuellen
& sonn
suppor
de nuit
autres i
roi de
& qui
sœurs ,
était le
quelque
soient
de leur
C'est u
le royau
Leur no
Indes ,
resemb
cription
des All

trouve parmi ces insulaires, une espèce d'hommes, qu'on nomme *Cakerlaks*, presque aussi blancs que les Hollandais, mais d'une pâleur de mort, qui a quelque chose d'affreux, sur-tout quand on en est proche. Leurs cheveux sont fort jaunes, & comme rouffis par la flamme. Ils ont quantité de grosses lentilles aux mains & au visage. Leur peau est galeuse, rude & chargée de rides. Leurs yeux, qu'ils clignoient continuellement, paraissent de jour à moitié fermés, & sont si faibles, qu'ils ne peuvent presque pas supporter la lumière; mais ils voient fort clair de nuit. Ils les ont gris, au lieu que ceux des autres insulaires sont noirs. L'auteur a connu un roi de Hitto & son frère, qui étaient *Cakerlaks*, & qui avaient, non-seulement des frères & des sœurs, mais même des enfans, dont le teint était le brun ordinaire de ces îles. On voit aussi quelques femmes de cette espèce, quoiqu'elles soient plus rares. Les *Cakerlaks* sont méprisés de leur propre nation, qui les a en horreur. C'est une sorte de lépreux. Il s'en trouve dans le royaume de Loango, en Afrique & ailleurs. Leur nom vient de certains insectes volans des Indes, qui muent tous les ans, & dont la peau ressemble assez à celle des *Cakerlaks*. Cette description ressemble en plusieurs parties à celle des Albinos ou Nègres blancs.

Moluques

 Moluques.

L'habillement des Amboiniens paraît être un mélange de leurs anciens usages, & de ceux qu'ils ont empruntés des Hollandais. Quoique les bijoux de prix soient rares parmi ces insulaires, on en voit plusieurs, en or, en argent, en diamans & en perles. Un des plus anciens ornemens des Orientaux, connu du tems d'Abraham, est celui que les femmes portaient au milieu du front, & qui leur descendait entre les sourcils. Cette espèce de bijoux semble ne s'être conservée qu'ici, où Valentin eut l'occasion d'en examiner quelques-uns des plus étranges. Le principal avait six pendans, qui couvraient presque tout le visage. Mais la plupart n'en ont qu'un qui tombe jusques sur le nez, & d'autres sont sans pendans. On compte, parmi les plus précieux ornemens des princes du pays, les serpens d'or, qui sont ordinairement à deux têtes, & qui valent jusqu'à 150 florins ou plus. Ces insulaires mettent au-dessus de l'or même le *sowassa*, qui est une composition de ce métal, avec certaine quantité de cuivre. L'auteur croit que c'est le véritable *orichalcum* des anciens. On en fait des anneaux, des pommes de canne, des boutons & toutes sortes de petits vaisseaux. Au reste, il ne se trouve de ces bijoux que parmi les chefs. Tous les autres sont fort pauvres. Les rajas, les patis & les orancaies, tirent un revenu assez honnête

de leurs
 lesquels
 chaque
 s'ils ne
 & en pr
 à la ch
 géroffie
 grands,
 quable
 On en
 les arbr
 dont on
 que per
 demand
 à brûler
 insulair
 gagner
 vendant
 deux fo
 L'ign
 perstic
 nière de
 aussi biz
 Les dén
 sont le
 rencont
 celle d'
 la prem

de leurs terres & de leurs clous de gérofle, pour lesquels on leur paie encore le droit d'un sol par chaque livre. Ils pourraient amasser des richesses, s'ils ne dépensaient tout en festins, en présens & en procès, ne faisant pas difficulté de sacrifier à la chicane une centaine de ducats, pour un gérofler contesté. Malgré cette prodigalité des grands, & la pauvreté des autres, il est remarquable qu'on ne voit jamais ici de mendiens. On en fera moins surpris si l'on considère que les arbres y produisent en abondance des fruits dont on n'interdit pas l'usage aux passans, & que que personne ne refuse aux indigens, qui le demandent, la liberté de couper autant de bois à brûler qu'il en a besoin pour un jour. Un insulaire qui n'est pas trop paresseux, peut gagner facilement trois escalins par jour en revendant ses fagots, tandis qu'il ne lui faut que deux sols pour vivre.

L'ignorance, mère de l'idolâtrie & de la superstition, a introduit, dans le culte & dans la manière de vie de ces insulaires, une infinité d'usages aussi bizarres, que leurs préjugés sont ridicules. Les démons partagent leurs principaux soins, & sont le continuel objet de leurs inquiétudes. La rencontre d'un corps mort qu'on porte en terre, celle d'un impotent ou d'un vieillard, si c'est la première créature qu'on voie dans la journée,

 Moluques.

le cri des oiseaux nocturnes, le vol d'un corbeau au-dessus de leurs maisons, sont pour eux autant de présages funestes, dont ils croient pouvoir prévenir les effets en rentrant chaque fois chez eux, ou par certaines précautions. Quelques gouffes d'ail, de petits morceaux de bois pointus & un couteau, mis à la main ou sous le chevet d'un enfant pendant la nuit, leur paraissent des armes efficaces contre les esprits malins. Jamais un Amboinien ne vendra le premier poisson qu'il prend dans des filets neufs; il en appréhenderait quelque malheur: mais il le mange lui-même ou le donne en présent. Les femmes, qui vont au marché le matin avec quelques denrées, donneront toujours la première pièce pour le prix qu'on leur en offre, sans quoi elles croiraient n'avoir aucun débit pendant le reste du jour. Aussi lorsqu'elles ont vendu quelque chose, elles frappent sur leurs paniers, en criant de toute leur force que cela va bien. On ne fait pas plaisir aux insulaires de louer leurs enfans, parce qu'ils craignent que ce ne soit avec le dessein de les ensorceler; à moins qu'on n'ajoute à ces éloges des expressions capables d'éloigner toute défiance. Lorsqu'un enfant éternue, on se sert d'une espèce d'imprécation, comme pour conjurer l'esprit malin qui cherche à le faire mourir. Ces idées sont si invétérées dans la na-

tion
détr
le ch
met
entre
Les
pifar
escla
peur
deux
le tr
encei
qu'ell
ils fo
cautic
plus f
ment
la ver
cruels
l'aveu
rafer;
l'imag
l'auter
son te
Ave
figure
portés

l'un corbeau
 r eux autant
 ent pouvoir
 ue fois chez
 s. Quelques
 bois pointus
 ous le chevet
 araissent des
 alins. Jamais
 nier poisson
 il en apprê-
 il le mange
 es femmes,
 ec quelques
 emière pièce
 ns quoi elles
 dant le reste
 du quelque
 s, en criant
 rien. On ne
 er leurs en-
 soit avec le
 on n'ajoute
 s d'éloigner
 nue, on se
 mme pour
 à le faire
 dans la na-

tion, qu'on entreprendrait vainement de les détruire. Les personnes mêmes, qui ont embrassé le christianisme, n'en sont pas exemptes. On n'admet point auprès d'un malade ceux qui seraient entrés peu auparavant dans la maison d'un mort. Les filles du pays ne mangeront pas d'un double pifang (1) ou de quelqu'autre fruit double. Une esclave n'en présentera point à sa maîtresse, de peur que dans sa première couche elle ne mette deux enfans au monde, ce qui augmenterait le travail domestique. Qu'une femme meure enceinte ou en couche, les Amboiniens croient qu'elle se change en une espèce de démon, dont ils font des récits aussi absurdes que leurs précautions pour éviter ce malheur. Une de leurs plus singulières opinions est celle qu'ils se forment de leur chevelure, à laquelle ils attribuent la vertu de soutenir un malfaiteur dans les plus cruels tourmens, sans qu'on puisse lui arracher l'aveu de son crime, à moins qu'on ne le fasse raser; & ce qui doit faire admirer la force de l'imagination, cette idée est vérifiée par l'effet: l'auteur en rapporte deux exemples arrivés de son tems.

Avec tant de penchant à la superstition, on se figure aisément que les Amboiniens sont fort portés à la nécromancie. Cette science réside

 Moluques.

(1) Espèce de figue très-excellente au goût.

Moluques.

dans certaines races renommées parmi eux. Quoiqu'ils les haïssent mortellement, parce qu'ils les croient capables de leur nuire, ils ne laissent pas d'avoir recours aux sortilèges, soit pour favoriser leurs amours ou pour d'autres vues. Ce vice règne principalement parmi les femmes. Mais si l'on examine à fond leur magie, on trouve qu'elle ne consiste le plus souvent que dans l'art de préparer subtilement des poisons, & que le reste n'est qu'un tissu d'impostures.

Les Amboiniens ont divers usages qui leur sont communs avec d'autres peuples de l'Orient, comme de s'accroupir pour faire leur eau, détestant l'usage d'uriner debout, qui, selon eux, ne convient qu'aux chiens; de laisser croître leurs ongles, qu'ils teignent en rouge; de se laver souvent dans les rivières, mais les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, avec des vêtemens particuliers à ces bains, par respect pour la pudeur; de s'oindre le corps d'huiles odoriférantes & d'en parfumer aussi leur chevelure, en s'arrachant le poil de toutes les autres parties, & de s'asseoir sur une natte, les jambes croisées sur le corps.

Dès qu'un enfant est né, sa mère lui présente le sein & lui donne un nom de lait, indépendamment de celui qu'il reçoit ensuite au baptême. Ce nom a toujours rapport à quelques circonf-

rances
que d'
loppe
avoir
D'autr
chaud.
cienne
enfants
sur la
leurs a
fort ai
des cor
& jam
la naiss
ou que
successi

A la
de tou
à sa m
juge r
succède
ditaire

On
nature
sauvag
de Cé
& qui
le riva

ni eux. Quoi-
parce qu'ils
ne laissent
point pour fa-
ces vues. Ce
es femmes.
magie, on
uvent que
es poisons,
postures.

es qui leur
de l'Orient,
r eau, dé-
selon eux,
ffer croître
age; de se
es hommes
éc des vê-
spect pour
viles odo-
chevelure,
es parties,
es croisées

i présente
indépen-
baptême.
s circon-

rances de sa naissance. On ne fait ce que c'est
que d'emballoter les enfans, mais on les enve-
loppe négligemment dans un linge, après leur
avoir appliqué un bandage sur le nombril.
D'autres soins seraient mortels dans un pays si
chaud, & plusieurs Européens en ont fait an-
ciennement l'expérience. Au lieu de porter les
enfans sur le bras, l'usage est de les porter ici
sur la hanche, en passant le bras gauche sous
leurs aisselles, autour du dos, dans une attitude
fort aisée. On ne voit, parmi ces peuples, que
des corps bien formés dans tous leurs membres,
& jamais d'estropiés, que par accident. Après
la naissance d'un enfant, on plante un cocotier
ou quelque autre arbre dont le nombre des nœuds
successifs indique celui de ses années.

A la mort du père, l'aîné des fils est le maître
de tout ce qu'il possédait. Cet aîné ne donne
à sa mère, & ses frères & sœurs, que ce qu'il
juge nécessaire à leur subsistance. Mais il ne
succède pas à son père dans les dignités héréditaires; elles passent aux collatéraux.

On peut mettre, comme au second ordre des
naturels du pays, les Alfouriens, montagnards
sauvages, qui occupent les hauteurs de l'île
de Céram, l'une des dépendances d'Amboine,
& qui sont fort différens des insulaires établis sur
le rivage. En général ils sont beaucoup plus grands,

 Moluques.

plus charnus & plus robustes, mais d'un naturel farouche & barbare. La plupart vont nus, sans distinction de sexe, n'ayant qu'une large & épaisse ceinture, teinte en plusieurs raies, qui leur couvre uniquement le milieu du corps. Ces ceintures sont composées de l'écorce d'un arbre nommé *sacca*, que l'auteur prend pour le *sycomore* blanc. Sur la tête ils portent une coque de noix de coco, autour de laquelle ils entortillent leurs cheveux. Ils les attachent aussi quelquefois à un morceau de bois, qui leur sert en même tems d'étui pour leur peigne. Cet étrange bonnet est encore orné de trois ou quatre panaches. Leur chevelure est liée d'un cordon, auquel ils enfilent de petits coquillages blancs, dont ils se garnissent de même le cou & les doigts des pieds. Quelquefois leur collier est un chapelet de verre. Ils portent aussi de gros anneaux jaunes aux oreilles; & jamais ils ne paraissent plus propres qu'avec des rameaux d'arbres aux bras & aux genoux, dont ils ne manquent pas de se parer, sur-tout lorsqu'ils doivent se battre.

Tous ces montagnards, quoique partagés en factions, ont les mêmes manières, les mêmes mœurs & le même culte. C'est une loi inviolable parmi eux, qu'aucun jeune homme ne peut couvrir sa nudité, ou sa maison, se marier ni travailler, s'il n'apporte pour chacune

de ces
dans
Pierre
le plus
aspirer
à la rig
femme
remplie
chefs d
nemi,
côte la

Dans
les jeu
petites
ment co
meaux,
des bois
dans cer
leurs en
derrière
tête, qu
font leur
femmes
d'eux, co
publique
ou jetée
aux divi
nes Alfo

un naturel
nus, sans
& épaisse
leur cou-
ces ceintu-
ore nommé
more blanc.
de noix de
llent leurs
uefois à un
même tems
bonnet est
aches. Leur
uel ils enfi-
ils se gar-
des pieds.
hapelet de
eaux jaunes
nt plus pro-
bras & aux
e se parer,
rtagés en
es mêmes
e loi in-
omme ne
, se ma-
t chacune

de ces installations autant de têtes d'ennemis dans son village, où elles sont posées sur une pierre consacrée à cet usage. Celui qui compte le plus de têtes est réputé le plus noble, & peut aspirer aux meilleurs partis. On n'examine point à la rigueur si ce sont des têtes d'hommes, de femmes ou d'enfans. Il suffit que la taxe soit remplie. Par cette politique, il est facile à leurs chefs de détruire en peu de tems un village ennemi, & de faire la guerre sans qu'il leur en coûte la moindre dépense.

Moluques

Dans leurs maraudes, pour chercher des têtes, les jeunes Alfouriens battent la campagne en petites troupes de huit ou dix, le corps tellement couvert de verdure, de mousse & de rameaux, que cachés sur les chemins, au milieu des bois, on les prend facilement pour des arbres; dans cet état, s'ils voient passer quelqu'un de leurs ennemis, ils lui jettent une zagaie par derrière; & s'élançant sur lui, ils lui coupent la tête, qu'ils emportent dans les habitations, où ils font leur entrée solennelle; tandis que les jeunes femmes & les filles, chantant & dansant autour d'eux, célèbrent cette victoire par des réjouissances publiques. Les têtes sont suspendues aux maisons, ou jetées en certains lieux, comme une offrande aux divinités du pays. Il arrive souvent à ces jeunes Alfouriens de roder un mois ou deux avant

Moluques.

qu'ils puissent trouver l'occasion de se pourvoir de têtes, parce qu'ils n'attaquent guères l'ennemi qu'à coup sûr. S'ils le manquent, ils reviennent les mains vuides, quelquefois blessés, & si remplis de frayeur, qu'ils ne pensent plus de long-tems au mariage. Lorsqu'ils ont perdu quelques-uns de leurs gens dans un combat, & que les têtes en sont emportées, ils jetent les cadavres sur un arbre, comme indignes de la sépulture. Mais si les morts ont encore leur tête, il est permis aux parens de les enterrer, dans la crainte que leurs ennemis n'en puissent faire trophée.

On conçoit qu'avec des loix aussi barbares, les Alfouriens ont besoin d'autres maximes, assorties à cette politique & capables de perpétuer les occasions de les exercer avec quelque apparence de justice. Leur extrême délicatesse sur le point d'honneur est la principale source des guerres continuelles qui règnent entr'eux. Lorsqu'un Alfourien en visite un autre, rien ne doit manquer à l'accueil qu'on lui fait. Cette réception consiste à lui présenter d'abord du pifang & du tabac. Oublie-t-on volontairement, ou par malheur, de joindre au fruit du pifang les feuilles de siri nécessaires? C'est assez pour mettre en colère l'Alfourien étranger, qui, pour témoigner son ressentiment au maître de la maison, en sort sur le champ, & va s'escrimer devant la porte,

en da
front
dant
crach
glant.
s'ils le
chaqu
paix e
s'en pl
après
relle p
finon
niâtre
ose en
pris ju
ciliatio
résolut
manqu
quefois
parti p
l'aggre
les pre
naît or
avant d
tr'eux d
la mer
leur sec
vers le

se pourvoir
 ères l'ennemi
 ls reviennent
 sés, & si rem-
 plus de long-
 du quelques-
 que les têtes
 cadavres sur
 la sépulture.
 ur tête, il est
 dans la crainte
 re trophée.
 aussi barbares,
 es maximes,
 oles de perpé-
 ec quelqu'ap-
 délicatesse sur
 le source des
 ntr'eux. Lors-
 , rien ne doit
 Cette récep-
 du pifang &
 ment, ou par
 ng les feuilles
 mettre en co-
 ur témoigner
 ifon, en sort
 ant la porte,

en dansant le sabre à la main, jusqu'à ce que l'af-
 front soit réparé par quelques présens. Si pen-
 dant cette visite, les petits enfans de la maison
 crachent ou se mouchent, c'est un outrage san-
 glant. S'ils jettent quelque chose à l'étranger, ou
 s'ils lui rient au nez, le père est tenu de laver
 chaque fois l'opprobre par d'autres présens, & la
 paix est faite alors; mais, s'il le refuse, l'offensé
 s'en plaint à ses amis, & revient deux ou trois ans
 après demander satisfaction à son hôte. La que-
 relle peut encore être apaisée par un présent :
 sinon la vengeance est résolue contre un opi-
 niâtre, qui, non-content d'un premier affront,
 ose encore, après tant d'années, pousser le mé-
 pris jusqu'à ne rien offrir en faveur de la récon-
 ciliation. L'offensé meurt-il sans avoir exécuté sa
 résolution? ce soin passe à ses descendans qui ne
 manquent pas de le venger tôt ou tard. Quel-
 quefois tous les habitans du village prennent
 parti pour le mort, & vont enlever dans celui de
 l'agresseur quelques têtes, sans distinction, &
 les premières qu'ils peuvent abattre : sur quoi
 naît ordinairement une guerre ouverte. Mais,
 avant d'en venir à cette extrémité, l'un d'en-
 tr'eux élève la voix, appelle les cieux, la terre,
 la mer, les rivières, & tous leurs ancêtres à
 leur secours. Après cette invocation, il se tourne
 vers les ennemis, & leur annonce à haute voix

Moluques.

les motifs qui les forcent à la guerre, protestant qu'ils ne viennent pas clandestinement comme des voleurs, mais à découvert, & dans la seule vue de se procurer par la force le présent de la réconciliation qu'on a l'injustice de leur refuser. De retour dans leur village, avec une ou deux têtes qu'ils ont coupées à leurs ennemis, ils les portent en cérémonie, accompagnés de leurs femmes, qui ne cessent de chanter & de danser autour d'eux. On donne ensuite un grand festin, où les têtes ont leur place, & sont servies chacune par un guerrier, qui leur présente du pifang, du tabac & d'autres rafraîchissements. On verse neuf gouttes d'huile sur chacune; après quoi deux hommes les prennent & les jettent. Ils sont persuadés que s'ils manquaient à la moindre de ces cérémonies, ils n'auraient pas de bonheur à se promettre dans leur entreprise. Cependant, pour s'en assurer d'avance, ils ont recours au démon, qu'ils consultent de différentes manières; & dont ils attendent la réponse par certains signes: si les présages sont constamment favorables, ils n'hésitent plus à commencer la guerre.

Les Alfouriens se nourrissent de serpens, de rats, de grenouilles, & de diverses autres sortes de reptiles. La chair de sanglier & le riz, qu'ils commencent à cultiver eux-mêmes, entre aussi

dans

dans leur
tumés.

en font

des bam

en voya

marmite

boisson

liqueur

leurs fest

marais p

aussi une

jours fra

son goût

après. Ce

sureur; &

Valentin

nommé

rapoutelk

qui dit q

sans rois

ignes avec

saluer. M

réputation

pour en ê

pliment, l

tant, en

coup. La c

liqueur po

Tome 1

dans leurs alimens; mais ils y font moins accoutumés. Le sagu est pour eux un mets friand: ils en font une bouillie épaisse, qu'ils mettent dans des bambous, & la mangent froide lorsqu'ils sont en voyage. Ces bambous leur tiennent lieu de marmites, de pots & de verre. L'eau est leur boisson commune; mais le saguwet, espèce de liqueur fermentée qu'ils tirent du sagu, anime leurs festins. Ils enterrent cette liqueur dans des marais pour la rendre plus forte. Elle y prend aussi une couleur plus jaune, & s'y conserve toujours fraîche, quoiqu'elle perde beaucoup de son goût agréable, & qu'elle devienne même fort âpre. Ces montagnards aiment l'eau-de-vie à la satureur; & savent la distinguer du vin d'Espagne. Valentin rapporte qu'un ministre hollandais, nommé *Montanus*, étant arrivé le soir à *Eliapoutelh*, pour y administrer les sacremens, on lui dit que le raja *Sahoulau*, un des plus puissans rois des Alfouriens, descendu des montagnes avec une nombreuse suite, souhaitait de le saluer. *Montanus*, qui connaissait ce prince de réputation, consentit à le recevoir sur le champ, pour en être plutôt délivré. Après un court compliment, le raja demanda de l'eau-de-vie, ajoutant, en mauvais malais, qu'il l'aimait beaucoup. La crainte des effets désagréables que cette liqueur pouvait produire, fit répondre au mi-

 Moluques.

nistre hollandais, qu'étant au terme de son voyage, ses provisions étaient presque finies. Cependant il fit apporter un petit reste de vin d'Espagne, qu'il voulut faire boire au raja pour de l'eau-de-vie. Mais ce prince n'en eut pas plutôt goûté qu'il le rejeta. « Ce que vous m'offrez, » dit-il, en secouant la tête, n'est pas une boisson » d'homme, c'est une boisson de femme; si c'est » l'eau-de-vie, il faut que j'aie perdu la mé- » moire ». Le ministre fort embarrassé, se vit obligé de faire paraître sa bouteille d'eau-de-vie; & le raja qui en reconnut l'odeur, s'écria que c'était une boisson d'homme. En effet la bouteille fut bientôt vidée. Alors le prince Alfourien, commençant à s'échauffer, tira de sa corbeille quelques morceaux de serpens & de sagu, qu'il offrit à Montanus; & les lui voyant refuser sous divers prétextes, il voulut du moins, pour signaler sa reconnaissance, lui faire accepter le spectacle d'un combat de ses Alfouriens. Les objections & les excuses ne purent le faire changer de dessein. Il fit commencer, à la lumière de quantité de flambeaux, un combat qui, n'ayant d'abord été que simulé, devint bientôt sérieux. La terre fut jonchée de cadavres. Le sang ruisselait, & les membres volaient de toutes parts; tandis que le raja ne cessait d'animer les combattans par ses promesses & ses menaces, sans

que les
puffen
que. «
» ne f
» n'est
» une
» quer
ton, r
pour lu
mettai
& qu'i
gouver
part, f
raja, c
miner
plus de
Alfour
dans l'i
tour, l
lui & t
Ava
dont ils
vivaient
corps d
réserve
ont ap
ont rec
fession

que les représentations & les instances du ministre pussent l'engager à terminer une scène si tragique. « Ce sont mes sujets, lui répondait-il; ce » ne sont que des chiens morts, dont la perte » n'est d'aucune importance; & je ne me fais pas » une affaire d'en sacrifier mille pour vous marquer mon estime ». Montanus, changeant de ton, repliqua que c'était beaucoup d'honneur pour lui, mais que les loix hollandaises ne permettaient pas de répandre inutilement le sang, & qu'il en deviendrait lui-même responsable au gouverneur, qui ne manquant d'espions nulle part, serait bientôt informé de cette scène. Le raja, cédant à ses remontrances, fit enfin terminer le combat; & Montanus en eut d'autant plus de joie, qu'il craignait sérieusement que les Alfouriens, las de se massacrer les uns les autres, dans l'idée de l'amuser, ne se donnassent, à leur tour, le divertissement de le tailler en pièces, lui & toutes les personnes de sa suite.

Avant que ces peuples connussent le gérosle, dont ils tirent aujourd'hui leur subsistance, ils ne vivaient que de leurs pirateries, mangeaient des corps de leurs ennemis, & marchaient nus, à la réserve d'une ceinture. C'est des Portugais qu'ils ont appris à se vêtir, & des Hollandais qu'ils ont reçu les lumières de l'évangile: mais la profession qu'ils font d'être chrétiens, n'empêche

Moluques.

pas qu'ils ne reviennent encore quelquefois à leur ancienne barbarie. On en rapporte des exemples qui font voir que la chair humaine a toujours de grands appas pour eux, lorsqu'ils trouvent l'occasion de s'en rassasier sans témoins. Le roi de Titaway, vieillard de soixante ans, avoua en 1687, que dans sa jeunesse il avait mangé plusieurs têtes de ses ennemis, après les avoir fait rôtir sur des charbons, ajoutant qu'entre toutes les viandes, il n'y en avait pas de si délicate, & que les plus friands morceaux étaient les joues & les mains. En 1702, un vieux messager du conseil d'état d'Amboine, originaire de cette île, & d'ailleurs fort honnête homme, fut convaincu d'avoir enlevé du gibet & mangé un bras du cadavre d'un esclave, dont l'embonpoint l'avait tenté. Il fut puni par une amende de 500 piaftres; heureux d'en être quitte à si bon marché. Il y a des ordonnances très-sévères pour réprimer cette horrible passion, & de tems en tems on a soin de les renouveler.

Il paraît que tout le terrain des Moluques est imprégné de ces matières sulfureuses qui forment les volcans. On voit fréquemment sur les montagnes d'Amboine des éruptions de feux souterrains qui embrâsent les herbes & les arbrisseaux dont la campagne est couverte. Valentin en fit l'épreuve sur les montagnes d'Omer. « J'étais,

» dit
 » cha
 » gar
 » avo
 » au-
 » que
 » un
 » qu'
 » gag
 » eus
 » pre
 » non
 » ne r
 » forc
 » &
 » espa
 » guic
 » mên
 » n'av
 » se j
 » suff
 » eur
 » brûl
 » vrai
 » vert
 » de v
 » épai
 Il re

quelquefois à
 rte des exem-
 maine a tou-
 squ'ils trou-
 témoins. Le
 e ans, avoua
 avait mangé
 les avoir fait
 entre toutes
 i délicate, &
 ent les joues
 messager du
 e de cette île,
 fut convaincu
 é un bras du
 point l'avait
 500 piastrès;
 arché. Il y a
 éprimer cette
 ns on a soin
 Moluques est
 s qui forment
 sur les mon-
 feux souter-
 s arbrisseaux
 lentin en fit
 er. « J'étais,

» dit-il, sans la moindre inquiétude dans ma
 » chaise à porteurs, fermée de tous côtés pour me
 » garantir contre l'ardeur du soleil, lorsqu'après
 » avoir fait environ un quart de lieue de chemin
 » au-dessus du vent, toute cette vaste campagne
 » que nous avions derrière nous, parut en feu dans
 » un instant, & les flammes qui s'élevaient jus-
 » qu'aux nues, du milieu d'une horrible fumée,
 » gagnaient avec une telle rapidité, qu'à peine
 » eus-je le tems de sortir de ma chaise, pour
 » prendre la fuite avec tous mes gens, dont le
 » nombre était d'environ quarante. Notre effroi
 » ne nous aurait cependant prêté que de vaines
 » forces, si le vent ne s'était tourné tout-à-coup,
 » & si l'embrâsement n'eût été coupé par un
 » espace aride & sans herbes. J'appris de mon
 » guide, qu'ils'était déjà trouvé une fois dans le
 » même péril, mais beaucoup plus grand, puisqu'il
 » n'avait pu l'éviter; & qu'il s'était vu obligé de
 » se jeter le visage contre terre, pour n'être pas
 » suffoqué par la fumée; que lui & ses compagnons
 » eurent le visage un peu défiguré, leurs cheveux
 » brûlés & leurs vêtements fort endommagés. Il est
 » vrai que l'herbe étant alors moins haute & plus
 » verte, les flammes n'avaient pas le même degré
 » de violence; mais la fumée était d'autant plus
 » épaisse ».

Il reste à joindre ici quelques propriétés des Productions.

Moluques.

iles Moluques, qui regardent l'histoire naturelle, On a remarqué que le clou de gérosfle, qui fait le principale richesse, ne croît en aucun autre lieu du monde, à l'exception de trois ou quatre îles voisines que cette propriété commune fait quelquefois ranger sous le même nom. Argensola remontant aux anciennes traces du gérosfle, prétend que les Chinois ont été les premiers qui en ont connu le prix. Ces peuples, dit-il, attirés par l'excellence de son odeur, en chargèrent leurs jonques pour le porter dans les golfes de Perse & d'Arabie. Mais il n'ajoute rien qui puisse faire connaître le tems de cette découverte. Pline a connu le gérosfle, & le décrit comme une espèce de poivre long qu'il appelle *cariophylum*. Les Perses l'ont nommée *calafu*. Il n'est pas question d'examiner ici lequel de ces deux noms a pris naissance de l'autre. Les Espagnols le nommaient anciennement *girofa*, ou gérosfle, & depuis ils l'ont appelé *clavo*, ou clou, à cause de sa figure. Les habitans des Moluques nomment l'arbre *figer*, la feuille *varaqua*, & le fruit *chimque*, ou *chamque*.

L'arbre du gérosfle ressemble beaucoup au laurier par la grandeur & par la forme des feuilles; mais la tête est plus épaisse, & les feuilles un peu plus étroites. Le goût du clou se trouve dans les feuilles, & jusques dans le bois. Les branches qui sont en grand nombre, jettent une quantité

prodig
clou. S
devien
C'est
séchane
qui est
ils dev
lent p
On at
avec
guer
fertile
les bar
soigne
Les
queue
lorsqu
ces qu
sembl
trier.
de les
Les cl
de me
& par
plus
moins
landat
ne pla

prodigieuse de fleurs, dont chacune produit son clou. Ses fleurs sont d'abord blanches. Ensuite elles deviennent vertes; puis rouges & assez dures. C'est alors qu'elles sont proprement cloux. En séchant, les cloux prennent une autre couleur, qui est un brun jaunâtre. Lorsqu'ils sont cueillis, ils deviennent d'un noir de fumée. Ils ne se cueillent pas avec la main comme les autres fruits. On attache une corde à la branche qu'on secoue avec force; ce qui ne se fait pas sans fatiguer les arbres; mais ils en deviennent plus fertiles l'année d'après. Cependant quelques-uns les battent avec des gaules, après avoir nettoiyé soigneusement l'espace qui est dessous.

Les cloux pendent aux arbres par de petites queues, auxquelles la plupart tiennent encore lorsqu'ils sont tombés. On les vend même avec ces queues. Car les insulaires ramassent tout ensemble, & ne se donnent pas la peine de les trier. Mais ceux qui les achètent, prennent celle de les nettoyer pour les transporter en Europe. Les cloux qui restent aux arbres, portent le nom de *meres*, y demeurent jusqu'à l'année suivante, & passent pour les meilleurs, parce qu'ils sont plus forts & mieux nourris. Les Javanois du moins les préfèrent aux autres; mais les Hollandais prennent par choix les plus petits. On ne plante point de gérosiers. Les cloux qui tom-

Moluques.

bent, & qui se répandent en divers endroits, le reproduisent assez; & les pluies fréquentes hâtent si fort leur accroissement, qu'ils donnent du fruit dès la huitième année. Ils durent cent ans. Quelques-uns prétendent qu'ils ne croissent pas bien lorsqu'ils sont plantés trop près de la mer, & qu'ils viennent également dans toutes ces îles, sur les montagnes comme dans les vallées. Ils mûrissent depuis la fin du mois d'août jusqu'au commencement de janvier.

Il ne croît point d'herbe ni aucune sorte de verdure autour des géroses, parce qu'ils attirent tous les sucS nourriciers de la terre. Les cloux sont d'une nature extrêmement chaude. Si l'on en met un sac sur un vaisseau plein d'eau, on trouvera dans peu de tems que l'eau sera considérablement diminuée, sans que la qualité des cloux y perde rien. S'il se trouve une cruche d'eau dans le lieu qu'un marchand choisit pour les nettoyer, quelque éloignée qu'elle soit des cloux, elle sera vuide en deux jours, par la chaleur extraordinaire qu'ils répandent autour d'eux.

Les Hollandais, qui ont fait cette expérience, ajoutent que la soie grege de la Chine a la même vertu. Qu'on la mette dans quelque lieu, un pied ou deux au-dessus de la terre, & qu'on arrose d'eau le pavé, on trouvera le lendemain le pavé sec & la soie toute imbibée d'eau. Les Indiens employoient

cette ru
qu'ils li

On l
pigeons
l'île de
vieilliss
leur fier
qui les f
toujours
détruire
des Por
de l'inf
queurs,
s'en déli
qui les e
leur mit
gérosier
leurs vu
stérilité
la fertili
que la ce
graisser.
brûle le
embrâse
plus féc
On co
sucre, o
de femr

endroits, le
entes hâtent
ent du fruit
t ans. Quel-
nt pas bien
la mer, &
ces ces îles,
vallées. Ils
ût jusqu'au
ne sorte de
ils attirent
. Les cloux
de. Si l'on
d'eau, on
fera confi-
qualité des
ruche d'eau
our les net-
des cloux,
la chaleur
r d'eux.
xpérience,
a la même
eu, un pied
rosse d'eau
vé fec & la
emploient

cette ruse, pour donner plus de poids à la soie
qu'ils livrent dans le commerce.

Moluques.

On lit dans les mémoires portugais que les pigeons ramiers, qui sont en grand nombre dans l'île de *Gilolo*, mangent le reste des cloux qui vieillissent sur les arbres, & que les rendant avec leur fiente, il en renaît d'autres géroflés; raison qui les fait multiplier par-tout, & qui s'opposera toujours aux efforts qu'on pourrait faire pour les détruire. Il rapporte aussi qu'après la conquête des Portugais, les rois des Moluques, indignés de l'insolence & de la cruauté de leurs vainqueurs, ne trouvèrent pas d'autre moyen pour s'en délivrer, que de détruire les funestes richesses qui les exposaient à cette tyrannie. Le désespoir leur mit le feu à la main pour brûler tous les géroflés; mais cet incendie répondit si mal à leurs vues, qu'au lieu de répandre une éternelle stérilité dans leurs îles, il en augmenta beaucoup la fertilité. En effet l'expérience a fait connaître que la cendre mêlée à la terre est capable de l'engraisser. Dans plusieurs endroits de l'Europe, on brûle le chaume sur les terres stériles, & l'on embrâse de grandes campagnes pour les rendre plus fécondes.

On confit aux Indes le clou de gérofle dans le sucre, ou dans le sel & le vinaigre. Quantité de femmes Indiennes ont l'habitude de mâcher

 Moluques.

du clou pour donner plus de douceur à leur haleine. Mais les excellentes qualités du gétoffe sont d'ailleurs assez connues. Nous avons parlé plus haut du fagu.

Le tabac croît en abondance aux Moluques, mais il n'égale pas en bonté celui des Indes orientales, quoique les fruits communs y soient les mêmes, & qu'ils n'aient rien d'inférieur.

 Animaux.

On y trouve de grandes couleuvres qui ont plus de trente pieds de long, & qui sont d'une grosseur proportionnée. Elles rampent péniblement. On n'a jamais reconnu qu'elles fussent venimeuses. Ceux qui les ont vues, assurent que lorsqu'elles manquent de nourriture, elles mâchent d'une certaine herbe, dont elles doivent la connaissance à l'instinct de la nature; après quoi elles montent sur les arbres au bord de la mer, où elles dégorgent ce qu'elles ont mâché. Aussi-tôt divers poissons l'avalent, & tombant dans une sorte d'ivresse qui les fait demeurer sans mouvement sur la surface de l'eau, ils deviennent la proie des couleuvres.

On remarque que les crocodiles, fort différens de ceux des autres lieux pour la voracité, ne sont dangereux que sur terre; & que dans la mer, au contraire, il sont si lâches & si engourdis, qu'ils se laissent prendre aisément. Un jour on en prit un qui avait quatre yeux.

Tous
de la fac
ont à rép
couleurs
agréable.
assure que
qui en ch
lant dans
meurs, je
les ailes,
opposer a
on peut c
luques, s
Hollandai
sur le ch
qu'il ente
L'île d
radis, qu
sol, ou oi
nent le no
des dieux
fois de m
les tienne
de leurs r
de reconn
de l'air, c
n'ont pas
traversant

Tous les voyageurs parlent avec admiration de la facilité que les perroquets des Moluques ont à répéter tout ce qu'ils entendent. Leurs couleurs sont variées, & forment un mélange agréable. Ils crient beaucoup & fort haut. On assure que dans les tems qu'on y formait la ligue qui en chassa les Portugais, un perroquet, volant dans l'air, cria d'une voix très-forte, je meurs, je meurs; & que battant en même tems les aîles, il tomba mort. Voilà un présage à opposer au vol des oiseaux chez les anciens: mais on peut croire au babil des perroquets des Moluques, sans croire à celui des historiens. Un Hollandais avait un perroquet qui contrefaisait sur le champ tous les cris des autres animaux qu'il entendait.

L'île de Ternate a quantité d'oiseaux du paradis, que les Portugais nomment *paxaros del sol*, ou oiseaux du soleil. Les habitans leur donnent le nom de *manucodiata*, qui signifie oiseau des dieux. Les Hollandais en achètent quelquefois de morts à fort vil prix; mais, comme ils les tiennent des habitans, on ne lit dans aucune de leurs relations qu'ils aient jamais eu l'occasion de reconnaître s'il est vrai que ces oiseaux vivent de l'air, qu'ils ne viennent jamais à terre; qu'ils n'ont pas de pieds, & qu'ils tombent morts en traversant les îles. Telle est l'idée d'après laquelle

Moluques.

plusieurs naturalistes les représentent. Mais quelques voyageurs assurent avec plus de vraisemblance, sur le témoignage des marchands Indiens, qu'ils ont deux pieds comme les autres oiseaux, & que l'opinion contraire vient de l'usage établi parmi ceux qui les prennent de leur ôter les pieds, & de ne leur laisser que la tête, le corps & la queue, qui est composée de plumes admirables. ils les font sécher ensuite au soleil, ce qui fait disparaître toutes les traces des pieds.



CES de
 nord des
 peu de di
 de Timor
 & dix lie
 largeur. E
 au sud-ou
 degrés de
 rivières n
 on y trou
 vaisseaux
 C'est dans
 ouest, qu
 nommé la
 gouche au
 de Cupar
 1613. Ce
 dans l'île
 entr'entre
 posée de
 chacune

t. Mais quel-
de vraisem-
ands Indiens,
tres oiseaux,
l'usage établi
leur ôter les
ête, le corps
olumes admi-
au soleil, ce
des pieds.



CHAPITRE IX.

Timor. Ile Célèbes.

CES deux îles sont, l'une au sud, l'autre au nord des Moluques, & toutes deux en sont à peu de distance. Nous parlerons en premier lieu de Timor. Dampier lui donne environ soixante & dix lieues de long, sur quinze ou seize de largeur. Elle est située à-peu-près au nord-est & au sud-ouest; & son milieu est presque à neuf degrés de latitude méridionale. Elle n'a point de rivières navigables, ni beaucoup de havres; mais on y trouve un grand nombre de baies, où les vaisseaux peuvent mouiller dans certaines saisons. C'est dans celle d'Anabo, qui la couvre, au sud-est, que les Hollandais ont un fort de pierre, nommé la Concorde, & bâti sur un rocher qui touche au rivage, une lieue à l'est de la pointe de Cupang, d'où ils chassèrent les Portugais en 1613. Cependant il en reste un grand nombre dans l'île, & ils y ont plusieurs établissemens, entr'autres, celui de Laphao. La ville est composée de quarante ou cinquante maisons, dont chacune a son enclos rempli d'arbres fruitiers,

 Timor.

 Timor.

rels que des tamarins, des cocotiers & des toddis. Chaque enclos a son puits. Une église à demi ruinée, fait le principal ornement de la perspective. Assez près du rivage, une mauvaise plate-forme, accompagnée d'un petit édifice, soutient six canons de fer, montés sur des affûts pourris; & quelques hommes y font la garde.

Dampier ne fait pas une peinture avantageuse des habitans de Laphao : « la plupart, dit-il, sont » nés aux Indes. Ils ont les cheveux noirs & plats, » & le visage couleur de cuivre jaune. Leur langue est le Portugais. Ils se disent catholiques » romains, & ne se font pas moins honneur de » leur religion que de leur origine. Ils se fâchent » raient beaucoup contre ceux qui leur refusaient » raient le nom de Portugais; cependant je n'en » vis que trois qui méritassent le nom de *blancs*, » deux qui étaient prêtres ». Ils ont trois ou quatre petits bâtimens qui servent à leur commerce avec les insulaires, & qu'ils envoient même jusqu'à Batavia, pour en tirer des marchandises de l'Europe. L'île leur fournit de l'or, de la cire & du bois de sandal. Quelques Chinois qu'ils ont parmi eux, attirent de Macao, tous les ans, une vingtaine de petites jonques, qui leur apportent du riz commun, de l'or mêlé, du thé, du fer, des outils, de la porcelaine, des soies, &c. & qui prennent d'eux en échange,

de l'or
du bois

Les I
nomme
de Tim
résidenc
ne tient
que dan
pouvaie
bien ar
Quoiqu
leur situ
dance. C
renvoye
taient d
ils ne f
de l'île,
mesure
s'éloign

L'île
mes, d
ressembl
mœurs,
prouver
commun
tous les
compag
comptoi

z des toddis.
 lise à demi
 de la per-
 ne mauvaife
 etit édifice,
 ur des affûts
 la garde.
 avantageufe
 , dit-il, font
 oirs & plats,
 e. Leur lan-
 catholiques
 honneur de
 Ils se fâche-
 leur refuse-
 dant je n'en
 m de blancs,
 ont trois ou
 à leur com-
 ils envoient
 et des mar-
 rnit de l'or,
 elques Chi-
 de Macao,
 es jonques,
 e l'or mêlé,
 porcelaine,
 en échange,

de l'or pur tel qu'on le trouve sur les montagnes, du bois de sandal, de la cire & des esclaves.

 Timor.

Les Portugais ont un autre établissement qu'ils nomment *Porta-Nova*, au bout oriental de l'île de Timor, où leur gouverneur général fait sa résidence; ce qui doit faire juger que Laphao ne tient que le second rang. On assura Dampier, que dans l'espace de vingt-quatre heures, ils pouvaient assembler cinq ou six cens hommes, bien armés de fusils, d'épées & de pistolets. Quoiqu'ils se reconnaissent sujets du Portugal, leur situation approche beaucoup de l'indépendance. On les a vu pousser la hardiesse jusqu'à renvoyer, chargés de fer, ceux qui leur apportaient des ordres du vice-roi de Goa. Comme ils ne font pas scrupule de s'allier aux femmes de l'île, cette indocilité ne fait qu'augmenter à mesure qu'ils se multiplient, & que leur sang s'éloigne de sa source.

L'île de Timor est divisée en plusieurs royaumes, dont chacun a son langage; quoique la ressemblance de la figure, des usages & des mœurs, entre ceux qui les habitent, semble prouver que tous ces insulaires ont une origine commune. La bonne intelligence est rare entre tous les princes de ces différens royaumes. La compagnie hollandaise, qui a son fort & son comptoir dans le royaume de Cupang, trouve

 Timor.

de l'avantage à nourrir leurs divisions ; tandis que, vivant en paix avec chaque puissance de l'île, elle tire tous les profits du commerce. Le roi de Cupang, ami particulier des Hollandais, est ennemi mortel de tous les autres rois, qui sont étroitement alliés avec tous les Portugais. Il tire, du fort de la Concorde, un secours secret d'hommes & de munitions, qui lui est refusé en apparence, comme à tous ses concurrens, mais qui doit être bien réel, pour le rendre capable de résister à tant de forces réunies, & de causer quelquefois beaucoup d'inquiétude aux Portugais. La guerre est si cruelle de la part des Cupangois, que les nobles du pays mettent leur gloire à placer sur des pieux, au sommet de leurs maisons, les têtes des ennemis qu'ils ont tués de leur propre main, & que les simples soldats sont obligés de porter celles qu'ils peuvent abattre aussi, dans des magasins destinés à les recevoir. Le village Indien, qui est voisin du fort Hollandais, contient un de ces sanglans dépôts. On doit juger par-là que la haine des Portugais, qui voient leurs têtes menacées du même fort, ne tombe pas moins sur les Hollandais que sur le roi du Cupang, & qu'ils n'épargnent rien pour leur nuire. Ils se vantent d'être toujours en état de les chasser de l'île, s'ils en avaient la permission du roi de Portugal ; seule occasion où le respect à la force de

de les ar
 bien fou
 gardés pa
 voir tous
 rient des
 ils ont, à
 Solor, d
 Les Port
 d'Ende,
 ville, qu
 mité orie
 qu'aucun
 treprêter
 nation, d
 chirent m
 d'une cha
 Les in
 cre, le co
 long, les
 fort noir
 d'un agili
 vice com
 l'avantage
 lités. Ils n
 de Damp
 Leurs ha
 Ils sont r
 quels ils
 de

Tome

de les arrêter. Mais il paraît que les Hollandais, bien fournis d'artillerie & d'autres munitions, gardés par des soldats Européens, & sûrs de recevoir tous les ans de nouveaux secours de Batavia, rient des bravades de leurs ennemis. D'ailleurs ils ont, à peu de distance, leur établissement de Solor, dont ils pourraient encore se fortifier. Les Portugais en ont un autre aussi dans l'île d'Ende, qui n'est pas plus éloignée; & leur ville, qui se nomme Lorantuca, vers l'extrémité orientale de cette île, est mieux peuplée qu'aucune place de Timor. Mais, loin de s'entreprendre de l'assistance, les gouverneurs de leur nation, dans ces deux îles, se haïssent & se déchirent mutuellement. Ende & Solor font partie d'une chaîne d'île situées au nord de Timor.

 Timor.

Les insulaires de Timor ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le visage long, les cheveux noirs & pointus, & la peau fort noire. Ils sont naturellement adroits, & d'une agilité singulière; mais une extrême paresse, vice commun à toute leur nation, leur fait perdre l'avantage qu'ils pourraient tirer de ces deux qualités. Ils n'ont de la vivacité, suivant l'expression de Dampier, que pour la trahison & la barbarie. Leurs habitations ne présentent que la misère. Ils sont nus à l'exception des reins, autour desquels ils ont un simple morceau de toile. Quel-

 Mœurs.

 Timor.

ques-uns portent un ornement de nacre de perle; ou de petites lames d'or, de figure ovale & de la grandeur d'un écu, assez joliment dentelées. Cinq de ces lames, rangées l'une près de l'autre au-dessus des sourcils, servent à leur couvrir le front. Elles sont si minces, & disposées avec tant d'art, qu'elles semblent enfoncées dans la peau. Cependant les frontons de nacre ont plus d'éclat. D'autres portent des bonnets de feuilles entremêlées.

Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; & quelquefois ils vendent leurs enfans, pour se mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes. Leur nourriture ordinaire est le bled d'Inde, que chacun plante pour soi. Ils ne se fatiguent pas beaucoup à préparer la terre. Dans la saison sèche, ils mettent le feu aux arbres & aux buissons, pour nettoyer leurs champs & les disposer à recevoir leurs grains dans la saison des pluies. D'ailleurs, le goût de la chasse qui les occupe sans cesse, leur fait négliger leurs plantations. Ils ne manquent point de buffles, ni de porcs sauvages. Leurs armes ne sont que la lance & la zagaie avec une sorte de rondache ou de bouclier.

Dampier s'informa de leur religion. On l'assura qu'ils n'en avaient point. Il observe qu'à la faveur de la langue malaisane, qui est en usage

dans t
s'éait
comme
venit
domina
pas qu
les Por
plus de
Tou
coupé p
Une ch
que d'u
fée, da
quantit
n'a poin
étroite,
côté des
jusqu'à
vallées
Alors le
rivières
torrens
presque
fertile &
remplies
ques-m
& verdo
raissent t

Dans toutes les îles voisines, le mahométisme s'était répandu dans celles qui faisaient quelque commerce, avant que les Européens y fussent venus. C'est ainsi qu'il est devenu la religion dominante de Solor & d'Ende; mais il ne paraît pas qu'il ait pénétré dans l'île de Timor, ni que les Portugais ou les Hollandais y aient obtenu plus de faveur pour le christianisme.

Timor.

Tout le terrain de l'île est inégal, c'est-à-dire, coupé par des montagnes & de petites vallées. Une chaîne de hautes montagnes la traverse presque d'un bout à l'autre. Elle est assez bien arrosée, dans les tems même de la sécheresse, par quantité de ruisseaux & de fontaines; mais elle n'a point de grandes rivières, parce qu'étant fort étroite, les sources qui tombent de l'un ou l'autre côté des montagnes, ont peu de chemin à faire jusqu'à la mer. Dans la saison pluvieuse, les vallées & les terres basses sont couvertes d'eau. Alors les ruisseaux paraissent autant de grosses rivières, & les moindres cascades se changent en torrens impétueux. Vers le rivage, la terre est presque généralement sablonneuse, quoique assez fertile & couverte de bois. Les montagnes sont remplies de forêts & de savannes. Dans quelques-unes, on ne voit que des arbres hauts, frais & verdoyans; dans la plupart des autres, ils paraissent tortus, secs & flétris, & les savannes sont

Timor.

pierreuses & stériles. Mais plusieurs de ces montagnes sont riches en or & en cuivre. Les pluies entraînent l'or dans les ruisseaux, où les insulaires le pêchent. Dampier ne put être informé comment ils tirent le cuivre.

Productions.

Il s'attacha particulièrement à connaître les arbres de l'île. Elle en produit un grand nombre qui lui étaient inconnus, & pour lesquels il ne se fit pas un vain honneur d'inventer des noms. Mais il vit des mangles blancs, rouges & noirs. Il vit le mahor; l'arbre à calebasse qui est ici rempli de piquans, & qui s'élève fort haut, en diminuant vers la pointe; au lieu que dans les Indes occidentales, il est bas, & ses branches s'étendent beaucoup en dehors; le cotonnier, qui n'est pas fort gros à Timor, mais qui est plus dur que celui de l'Amérique.

Le canna-fistula (1), qui est ici fort commun, a la grosseur de nos pommiers ordinaires; mais ses branches ne sont ni épaisses ni garnies de feuilles. Cet arbre fleurit, à Timor, pendant les mois d'octobre & de novembre. Ses fleurs ressemblent beaucoup à celles de nos pommiers, & sont presque aussi grandes. Elles sont d'abord rouges; mais lorsqu'elles sont tout-à-fait épanouies, elles deviennent blanches, & jettent une odeur agréa-

(1) Le cassier.

ble. Le fruit
d'un pouce
brun foncé
milieu son
celles du
terre. On y

En un mot
dans l'obscur
véritable
point de p

Il vit de
ceux de l'A
sent point
par bouquet
du corps d
depuis la r

Entre q
toutes sorte
sandal, dor
au pin. Ils
sont pas fo
rougeâtre,
ou quatre
vus dans a
mière espè
rence, &
Leurs bran
celles du co

ble. Le fruit, dans sa maturité, est rond, gros d'un pouce, long d'environ deux pieds, & d'un brun foncé qui tite sur le rouge. Les cellules du milieu sont entr'elles à la même distance que celles du même fruit qu'on apporte en Angleterre. On y trouve aussi une petite semence plate. En un mot, il paraît de la même nature : cependant l'observateur demeura incertain si c'est le véritable canna-fistula, parce qu'il n'y trouva point de poulpe noire.

Timor.

Il vit des figniers sauvages, moins gros que ceux de l'Amérique, & dont les figues ne croissent point à part sur les branches, mais viennent par bouquets de quarante ou cinquante, autour du corps de l'arbre, & de ses grosses branches depuis la racine jusqu'au sommet.

Entre quantité d'arbres qui peuvent servi à toutes sortes d'usages, on trouve, à Timor, le sandal, dont les plus hauts ressemblent beaucoup au pin. Ils ont la tige droite & unie, mais ils ne sont pas fort épais. Le bois en est dur, pesant & rougeâtre, sur-tout vers le cœur. On voit ici trois ou quatre sortes de palmiers que Dampier n'avait vus dans aucun autre lieu. Les troncs de la première espèce ont sept ou huit pieds de circonférence, & jusqu'à quatre-vingt-dix de hauteur. Leurs branches croissent vers le sommet, comme celles du cocotier; & leur fruit ressemble aux noix

Timor.

de coco ; mais il est plus petit, de figure ovale, à-peu-près de la grosseur d'un œuf de canne. La coquille en est noire & dure avant sa maturité. Il est rempli d'une chair si dure, qu'on ne saurait le manger, & quoiqu'il ait un petit vuide au milieu, on y trouve cette eau, ou ce petit lait, qui fait rechercher les noix de coco.

Les fruits de Timor sont les mêmes que dans la plupart des autres contrées des Indes ; mais il paraît que les insulaires en doivent une bonne partie aux Portugais & aux Hollandais qui les y ont transplantés. Dampier y trouva une herbe sauvage qui se nomme callaou (1), en Amérique, & qui ne lui parut pas moins agréable & moins saine que les épinars. L'île produit naturellement du pourpier, du fenouil marin & d'autres herbes connues des Européens. Le bled d'Inde y croît avec peu de culture. C'est la nourriture commune des habitans ; mais les Portugais & leurs voisins sement un peu de riz.

Dampier ne vit des bœufs & des vaches, qu'aux environs des forts de la Concorde. L'île est peuplée de singes & de serpens. On y trouve un grand nombre de serpens jaunes de la grosseur du bras & longs de quatre pieds ; mais les plus dangereux ne sont pas plus gros que le tuyau

(1) *Ketmia Brasiliæ*.

d'une pi
font ver
plate, &

Entre
répétitio
notes de
d'une vo
ton assez
Il a le be
la tête &
bleue au

Dans
pêche à T
tres. Ils
durs & p
pour ava
Aussi tro
quantité

Au n
Célèbes
dispersé
tout cel
cette île
sur les r
C'est d'a
indiffér
sa princ

d'une pipe. Leur longueur est de cinq pieds. Ils sont verts par tout le corps. Ils ont la tête rouge; plate, & de la grosseur du pouce.

Timor.

Entre les volatiles, on distingue l'oiseau à répétition, ainsi nommé, parce qu'il chante six notes deux fois de suite, & que les commençant d'une voix haute & perçante, il les finit d'un ton assez bas. Sa grosseur est celle d'une alouette. Il a le bec petit, noir & pointu; les aîles bleues; la tête & le jabot d'un rouge pâle, & une raie bleue autour du cou.

Dans le nombre infini de poissons que l'on pêche à Timor, on remarque les mangeurs d'huîtres. Ils ont dans le gosier deux os fort épais, durs & plats, avec lesquels ils cassent la coquille, pour avaler ensuite le poisson qu'elle renferme. Aussi trouve-t-on toujours dans leur estomac quantité de ces coquilles en pieces.

Au nord-ouest des Moluques, est située l'île Célèbes. Nous rassemblerons les observations dispersées d'un grand nombre de voyageurs, surtout celles des Hollandais qui possèdent dans cette île un fort & un excellent comptoir, fondés sur les ruines de l'ancien établissement portugais. C'est d'après eux qu'on s'est accoutumé à l'appeller indifféremment Célèbes ou Macassar, du nom de sa principale ville, & du plus puissant de ses états.

île Célèbes.

Célebes.

Ce royaume, que les habitans nomment Mancaçar, & qui, depuis les conquêtes d'un de ses rois, vers la fin du dernier siècle, comprend en effet la plus grande partie de l'île, s'étend depuis la ligne équinoxiale jusqu'au sixième degré de latitude méridionale. Sa longueur se prend du septentrion au midi. Elle est d'environ cent trente lieues, sur quatre-vingt de largeur, qui est celle qu'on donne ordinairement à l'île. Mandar & Bonguis étaient deux autres royaumes qui les bornaient au septentrion, mais qui ont suivi la fortune de celui de Toraja, & de quelques autres provinces aujourd'hui soumises aux rois de Macassar. Quelques-uns comptent cette grande île au nombre des Moluques, dont elle n'est éloignée que d'environ quatre-vingt lieues.

Sa situation étant au milieu de la zone-torride, on s'imagine aisément qu'il y règne une extrême chaleur. Peut-être serait-elle inhabitable, si ces ardeurs excessives n'étaient modérées par des pluies assez abondantes, qui rafraîchissent ordinairement la terre cinq ou six jours avant & après les pleines lunes, & pendant les deux mois que le soleil y emploie dans son passage, en parcourant les signes du zodiaque. D'un autre côté, ce mélange de pluie & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les mines d'or & de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le

pays, y a du soleil tonnerre purifié p avec vio née. Au est heure diverses soufflent tans joui vivre sa six ving

De ro royaume nature n culière, Celles qu montagn du pays les unes tage rare d'or, de fournit s d'or; & montagn on en dé vallées. la grosse Les re

ment Mani-
l'un de ses
comprend
le, s'étend
au sixième
ongueur se
t d'environ
e largeur,
ent à l'île.
s royaumes
is qui ont
& de quel-
umises aux
prennent cette
, dont elle
vingt lieues.
ne-torride,
ne extrême
able, si ces
es par des
issent ordi-
ant & après
mois que
en parcour-
re côté, ce
ux vapeurs
d'or & de
te dans le

pays, y excite presque tous les jours, au coucher du soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y serait très-mal sain, s'il n'était purifié par les vents du nord, qui s'y font sentir avec violence pendant la meilleure partie de l'année. Aussi-tôt qu'ils viennent à manquer, ce qui est heureusement très-rare, le pays est désolé par diverses maladies contagieuses; mais lorsqu'ils soufflent avec leur force ordinaire, tous les habitans jouissent d'une santé parfaite. On en voit vivre sans maladies jusqu'à l'âge de cent ou de six vingt ans.

De toutes les provinces qui composent le royaume de Macassar, il n'y en a point que la nature n'ait distinguée par quelque faveur particulière, qui la rend nécessaire à toutes les autres. Celles qui ne sont composées que de rochers & de montagnes inaccessibles, contribuent à la richesse du pays par leurs carrières & leurs mines. Dans les unes, on trouve de très-belles pierres, avantage rare aux Indes. Les autres ont des mines d'or, de cuivre & d'étain. La province de Toraja fournit seule une assez grande quantité de poudre d'or; & lorsque les ravines, qui se précipitent des montagnes de Mamaja, ont achevé de s'écouler, on en découvre souvent de petits lingots dans les vallées. On raconte même qu'on y en a trouvé de la grosseur du bras.

Les terres de l'île Célèbes sont remplies d'ébè-

Célèbes.

Productions.

Célèbes.

niers, de bois de calambouc (1), de calambac, de sandal, & de quelques espèces qui servent à teindre en verd & en écarlate; teinture si vive & si brillante, qu'elle efface la plupart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiserie, plus commun que le bois à brûler n'est en Europe, met les habitans en état de construire des bâtimens de mer à meilleur marché qu'en aucun port. Leurs bambous sont si durs & si solides, qu'ils en font non-seulement des cabanes, mais de petits bateaux & des flèches. Il n'y a point de contrée dans les Indes, où cette espèce de roseau croisse mieux. Au lieu d'un pied de diamètre, qui est sa grosseur commune, il en a souvent plus de trois dans l'île de Célèbes; & comme il est naturellement creux, les Macassarois en font des tambours qui ne rendent pas moins de son que les nôtres.

D'autres provinces ne semblent formées que pour le plaisir de leurs habitans. Quantité de petites rivières, dont elles sont arrosées, leur fournissent d'excellent poisson, qui fait pendant toute l'année la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait du paysage. La variété en est infinie, ce sont des collines & des campagnes remplies d'arbres toujours verts; des fruits & des fleurs

(1) *Agallochum prastantissimum.*

dans tout
jamais de
terre pro
supérieur
maura. E
odeur est
de beau
une essen
vie, & q
Sa tige e
fort pas
grosse ra
guérison
vres pour
plus com
les citron
dont le r
quelques
que la bo
fines, cel
la grosse
plumage
à-fait ve
& sa que
se nour
la rivière
le seul g
en tour
poisson,

alambac, de
 ai servent à
 nature si vive
 et des nôtres.
 iferie, plus
 en Europe,
 re des bâti-
 qu'en aucun
 et si folides,
 banes, mais
 y a point de
 ce de roseau
 e diamètre,
 souvent plus
 comme il est
 s en font des
 s de son que

formées que
 Quantité de
 rosées, leur
 fait pendant
 leur nourri-
 ture qu'on
 est infinie,
 es remplies
 & des fleurs

dans toutes les saisons; des oiseaux qui ne cessent
 jamais de chanter. Entre quantité de fleurs que la
 terre produit d'elle-même, on donne un rang fort
 supérieur à celle qui se nomme *bouyna-genay-
 maura*. Elle a quelque chose du lis; mais son
 odeur est infiniment plus douce, & se fait sentir
 de beaucoup plus loin. Les insulaires en tirent
 une essence, dont ils se parfument pendant leur
 vie, & qui sert à les embaumer après leur mort.
 Sa tige est d'environ deux pieds de haut. Elle ne
 fort pas d'un oignon, comme le lis, mais d'une
 grosse racine fort amère, qu'on emploie pour la
 guérison de plusieurs maladies, sur-tout des fiè-
 vres pourpreuses & pestilentiellles. Les arbres les
 plus communs dans ces délicieuses plaines, sont
 les citronniers & les orangers. Parmi les oiseaux,
 dont le nombre est si grand que l'air en est quel-
 quefois obscurci, soit qu'ils y naissent tous, ou
 que la beauté du pays les y attire des îles voi-
 sines, celui qu'on vante le plus, n'a guères que
 la grosseur d'une alouette. Son bec est rouge; le
 plumage de sa tête & celui de son dos sont tout-
 à-fait verds; celui du ventre tire sur le jaune,
 & sa queue est du plus beau bleu du monde. Il
 se nourrit d'un petit poisson qu'il va chasser sur
 la rivière, dans certains endroits, où l'instinct est
 le seul guide qui puisse le conduire. Il y voltige
 en tournoyant à fleur d'eau, jusqu'à ce que ce
 poisson, qui est fort léger, saute en l'air, &

 Célèbes.

Célèbes.

semble vouloir prendre le dessus pour fondre sur son ennemi. Mais l'oiseau a toujours l'adresse de le prévenir. Il l'enlève avec son bec, & l'emporte dans son nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant lesquels son unique occupation est de chanter. Ensuite, lorsque la faim le presse, il retourne à la chasse, & ne revient point sans une nouvelle proie. Cet oiseau merveilleux se nomme *ten-rou-joulon*. Le *lourys* est une sorte de perroquet presque entièrement rouge, dont la gorge sur-tout est d'un rouge de feu très-éclatant, & relevé par de petites raies noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres espèces de perruches vertes ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété singulière qui lui fait garder un silence triste & mélancolique, tandis que les autres ont toute l'apparence de gaieté, qui est ordinaire aux perroquets.

Tous les fruits des Indes, sur-tout les mangles, les bananes, les oranges & les citrons, croissent admirablement dans l'île de Célèbes. Les mangliers y sont si grands & si touffus, qu'on trouve en plein midi de la fraîcheur sous leur feuillage, & qu'on peut y être à couvert des plus grosses pluies. Les feuilles en sont aussi longues que celles du noyer. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broie. Leurs fruits, qui sont de figure ovale & de la grosseur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets.

Ils ont la
chrétiens
chair fort
un noyau
Onconna
vent se pe
melons de
malgré les
apaiser l
server un
dans les p
robuste ne
de banane
sont guère
plupart on
est vérita
donnent l
coupant,
un scrupu
crainte de
du christi
De tou
l'île Célè
moins bla
incompar
même d'a
s'imaginer
en tirent.

LE

fondre sur
l'adresse de
l'emporte
ou deux,
tion est de
pressé, il
point sans
veilleux se
une sorte
ge, dont la
très-écla-
noires. On
espèces de
pour faire
qui lui fait
que, tandis
de gaieté,

es mangles,
s, croissent
Les man-
on trouve
feuillage,
plus grosses
ongues que
fort bonne
eurs fruits,
leur de nos
ongs filets.

DES VOYAGES. 253

Ils ont la peau dorée comme celle de nos bons-chrétiens d'été, mais beaucoup plus tendre; la chair fort sucrée & de couleur rougeâtre, avec un noyau assez dur, dont l'amande est fort amère. On connaît qu'elles sont inûres, lorsqu'elles peuvent se peler avec l'ongle comme l'orange. Les melons de Célèbes sont si rafraîchissans, que, malgré leur petitesse, la moitié d'un suffit pour appaiser la soif la plus ardente, & pour en préserver un voyageur pendant une journée entière dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuste ne l'est pas assez pour porter une grappe de bananes, qui sont les figues du pays. Elles ne sont guères plus grosses que les nôtres; mais la plupart ont près d'un pied de long, & le goût en est véritablement délicieux. Les insulaires leur donnent le nom *d'ontis*. On y remarque en les coupant, des croix que les Portugais se faisaient un scrupule d'ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de respect pour le signe sacré du christianisme.

Célèbes.

De tous les fruits qui croissent en Europe, l'île Célèbes ne produit que des noix. Elles y sont moins blanches que les nôtres, & la coquille est incomparablement plus dure. Elles ne sont pas même d'aussi bon goût; mais on aurait peine à s'imaginer la quantité d'huile que les habitans en tirent. Entre plusieurs remèdes, dans lesquels

Célèbes.

ils l'emploient avec différentes préparations, ils en composent un onguent qui vaut le meilleur baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guérison des plaies. Ils en font aussi des flambeaux, en la faisant bouillir avec la chair blanche du coco; ce qui forme une pâte dont ils enduisent des bâtons fort secs, qu'ils exposent pendant quelques heures au soleil. Ces flambeaux sont aussi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumière que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire; & lorsqu'ils sont bien allumés, on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

L'abondance des palmiers supplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pu faire croître dans l'île, & lui procure continuellement une liqueur, que les Hollandais ne font pas difficulté de comparer aux plus excellens vins de France, quoiqu'ils ne la trouvent pas tout-à-fait si saine. On n'en peut boire avec excès sans s'exposer à la dysenterie.

On voit dans le royaume de Macassar, de vastes plaines qui ne sont couvertes que de cotonniers, & cet arbrisseau s'y distingue aussi par des propriétés singulières. Ces fleurs, au lieu d'être jaunes, comme dans les autres contrées de l'Asie & de l'Afrique, y sont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lis, & très-agréables à la vue, mais sans aucune sorte d'odeur.

D
Aussi-tôt
vient aussi
coton qui

On adm
plusieurs le
& le pour
aussi comm

On y trou
phar, &
habitans co
maladies.

ophon, e
C'est une f
sur les tom

ou dans ce
ne sont cor
sont d'un v

ses rameau
applique un
mais lorsqu
ment qu'il

épaissit dan
qu'elle acqu
coupe en

boules, qu
viennent a
laquelle ils
après l'avo

Aussi-tôt que la fleur est tombée, le bouton devient aussi gros qu'une noix verte, & donne un coron qui passe pour le plus fin de l'Inde.

Célèbes.

On admire que, sous la ligne, non-seulement plusieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, soient aussi communs dans l'île de Célèbes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nénéphar, & quantité d'excellens simples, dont les habitans connaissent la vertu pour de certaines maladies. L'opium, que les Portugais nomment ophion, est celui dont on fait le plus de cas. C'est une sorte d'arbruste qui croît ordinairement sur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & sauvages, qui ne sont connus que des insulaires. Ses feuilles sont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ses rameaux, par une incision sur laquelle on applique un vaisseau de bambou qui s'en remplit: mais lorsqu'il est plein, on observe soigneusement qu'il n'y puisse entrer d'air. La liqueur s'y épaissit dans l'espace de quelques jours. Aussi-tôt qu'elle acquiert une certaine consistance, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que les Malais & tous les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau dans laquelle ils ont fait dissoudre une de ces boules, après l'avoir fait passer par deux tamis différens,

Célibes.

ils arrosent le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût qu'ils trouvent merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digestion & qu'elle fortifie l'estomac. Mais son effet le plus certain est de les enivrer; & le sommeil qu'elle leur procure dans cette ivresse, a tant de charme pour eux, qu'ils la préfèrent à tous les autres plaisirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'opion n'est pas sans danger. Il devient si nécessaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'usage, que s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuse langueur, & mourir de faiblesse & d'abattement. Mais il est encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'espace de vingt-quatre heures, tombe infailliblement en léthargie; ou s'il en prend plus d'un demi-grain en substance, il s'endort presque aussitôt; & ce sommeil, de quelque douceur qu'il paraisse accompagné, ne manque point de le conduire à la mort. Un grain, de la grosseur du riz, est un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout opposés; & le dévoiement le plus opiniâtre ne lui résiste pas long-tems. Les Macassarois en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & se rendre même insensibles aux

plus

plus sang
quantité s
nimeuses
subrile, q
d'en resse
même. Ils
aussi ne fo
mortelle;
depuis vin
funeste. O
puisse leur
Quelques-
semblent b
ont quelqu
les animaux
sûr que la r
tude admir
vent sous le
Célibes r
que l'Europ
vaches y do
au nôtre. Il
On rencont
cerfs & de f
de lions, ni
singes y son
autant par le
leur nombre

Tome IV

plus sanglantes blessures. Ils ont d'ailleurs une quantité surprenante de poisons & d'herbes venimeuses, dont ils composent une liqueur si subtile, qu'il suffit, dit-on, d'y toucher, ou d'en ressentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs flèches: aussi ne font-elles point de blessure qui ne soit mortelle; & quand elles seraient empoisonnées depuis vingt ans, l'effet n'en serait pas moins funeste. On assure qu'il n'y a que la fumée qui puisse leur faire perdre cette malheureuse vertu. Quelques-unes de ces redoutables plantes ressembleraient beaucoup à l'opion, & les insulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper; mais les animaux de l'île, conduits par un instinct plus sûr que la raison, s'éloignent avec une promptitude admirable de tous les poisons qui se trouvent sous leurs pas.

Célèbes n'est pas moins abondante en bestiaux que l'Europe. Les bœufs y sont aussi gros; & les vaches y donnent un lait qui n'est pas inférieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre dans les forêts des troupeaux de cerfs & de sangliers. L'île n'a point de tigres, ni de lions, ni d'éléphants, ni de rhinoceros; mais les singes y sont comme en possession de l'empire, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Les uns sont absolument sans queue.

 Célèbes.

 Animaux.

Célèbes.

D'autres ont une queue fort longue, & d'une grosseur proportionnée à celle de leurs corps. On les distingue en deux principales espèces, l'une de ceux qui marchent toujours à quatre pattes, & l'autre, de ceux qui se tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que sur les pieds de derrière. Les blancs, parmi lesquels on en voit d'aussi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, sont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils sont particulièrement la guerre aux femmes. Le premier qui en aperçoit une, rassemble aussi-tôt ses compagnons par ses cris. Ils se saisissent d'elle, ils lui font toutes sortes d'outrages; ils l'étranglent & la déchirent en pièces. Les seuls ennemis que les singes aient à redouter dans l'île de Célèbes, sont d'affreux serpens, qui leur donnent la chasse nuit & jour. Quelques-uns sont d'une si prodigieuse grandeur, que d'un seul coup de gueule ils avalent un singe, lorsqu'ils peuvent le surprendre. D'autres moins gros, mais plus agiles, les poursuivent jusques sur les arbres. Ceux qui ne se sentent point assez forts pour leur faire une guerre ouverte, emploient diverses sortes de ruses. Ils observent le tems où les singes s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proie. D'autres, dont le sifflement approche de celui de quelques oiseaux, montent sur les arbres, s'y cachent sous

les feuilles
Ce bruit
curieux,
de sa victi
le tient at
lui déchir
la dernière
ce goût de
préserve le
auraient à
tion. Il en
continuelle
leurs femm
des animar
vérité, le
les mains
On ajoute
souvent ré
Comme le
mangent le
la digestio
trouve au
crainte leu
est le plus
font plus
viennent d
prouvé qu'
d'effet que

les feuilles, & se mettent tranquillement à siffler. Ce bruit attire les singes qui sont naturellement curieux, & le serpent, qui a comme le choix de sa victime, saute sur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché sur une branche par sa queue, lui déchire les entrailles, & boit son sang jusqu'à la dernière goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des serpens de Célèbes, pour les singes, préserve les villes & les campagnes de ce qu'elles auraient à souffrir de leur excessive multiplication. Il en reste assez pour causer des alarmes continuelles aux insulaires, qui ont sans cesse leurs femmes & leurs champs à défendre contre des animaux également lascifs & voraces. A la vérité, le seul mouvement d'un bâton entre les mains d'un homme, suffit pour les effrayer. On ajoute que ceux qui les poursuivent en sont souvent récompensés par un autre avantage. Comme les singes, à l'exemple des chèvres, mangent les boutons de certains arbrisseaux, dont la digestion forme les pierres de bézoar, on en trouve au milieu de leurs excréments, que la crainte leur fait lâcher dans leur fuite. Ce bézoar est le plus cher & le plus estimé. Les pierres en sont plus rondes & plus grosses que celles qui viennent des chèvres; & l'expérience a souvent prouvé qu'un grain des premières produit autant d'effet que deux des autres.

Célèbes.

Tout le royaume de Macassar n'est arrosé que par une grande rivière, qui le traverse du septentrion au midi. Elle se jete dans le golfe, ou dans le détroit, vers le cinquième degré de latitude méridionale. Sa largeur est de plus d'une demi-lieue à son embouchure. Plus haut elle n'a qu'environ trois cens pas, & de-là, jusqu'à peu de distance de sa source, elle n'est pas plus large que la Seine à Paris. Mais dans toute l'étendue de son cours, elle se divise par une infinité de bras qui se répandent dans toutes les parties du royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les canaux du commerce. Elle est malheureusement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux que dans aucune autre rivière de l'Orient; ces monstres ne se bornant point à faire la guerre aux poissons, s'assemblent quelquefois en troupes, & se tiennent cachés au fond de l'eau pour attendre le passage des petits bâtimens. Ils les arrêtent; & se servant de leur queue comme d'un croc, ils les renversent, & se jettent sur les hommes & les animaux qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve dans la même rivière des lamantins d'une prodigieuse grandeur, dont les nageoires de devant sont exactement taillées en forme de main.

Quoique le lit de la rivière de Macassar ait assez de profondeur pour les plus grands vais-

seaux, il
sables, q
n'y peut
échouer.
bons port
bâtimens.
dam, qui
ville est b
en sont le
assurer la
Outre les
en soie, e
& de cala
en échange
du fer, q
établiss
le commer
éloignés. I
reçoivent
d'autres m
jour de n
Banda &
muscade &
ou trois j
îles de Ter
quantité d

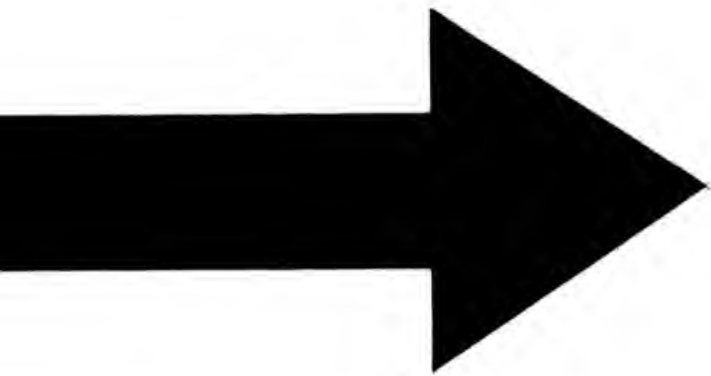
(1) On s'

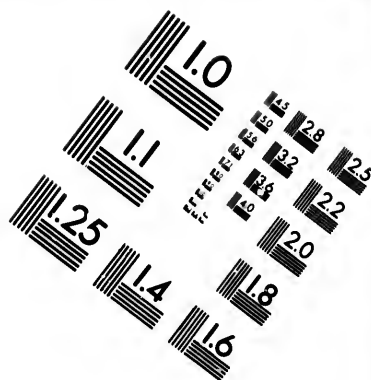
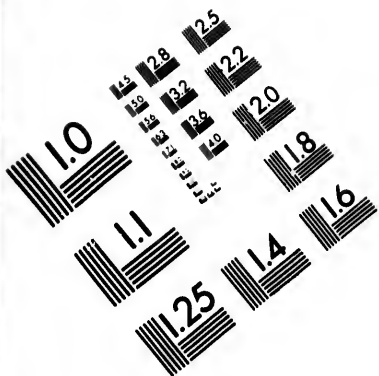
seaux, il est coupé par un si grand nombre de
 fables, qu'une barque de cinquante tonneaux
 n'y peut avancer plus d'une demi-heure sans
 échouer. Mais plusieurs provinces ont de fort
 bons ports qui servent de retraite aux grands
 bâtimens. On vante beaucoup celui de Jonpan-
 dam, qui est dans le détroit même, & dont la
 ville est bâtie sur le rivage. Les Hollandais, qui
 en sont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en
 assurer la possession. Ils y ont construit un fort.
 Outre les richesses qu'ils tirent de l'île, en or,
 en soie, en coton fin, en bois d'ébène, de sandal
 & de calamba, que les habitans leur donnent
 en échange pour des draps de l'Europe, & pour
 du fer, qui manque à l'île, ils ont fait de cet
 établissement un entrepôt fort avantageux, pour
 le commerce, avec d'autres pays qui n'en sont pas
 éloignés. De Macassar à l'île de Borneo, d'où ils
 reçoivent de l'or, des diamans, du poivre &
 d'autres marchandises, le trajet n'est que d'un
 jour de navigation. Aux îles d'Amboine, de
 Banda & de Boutan, qui leur fournissent la
 muscade & le gérosfle, on ne compte que deux
 ou trois jours. Il n'y en a pas plus de quatre aux
 îles de Ternatte & de Timor, d'où l'on apporte
 quantité de cire & de bois de Japen (1). Les Mo-

 Célébes.

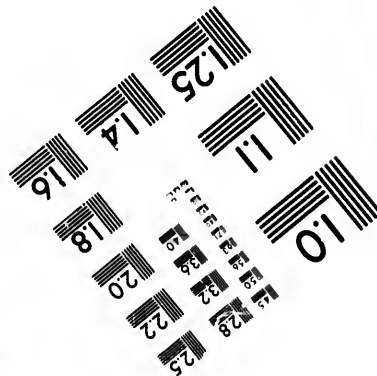
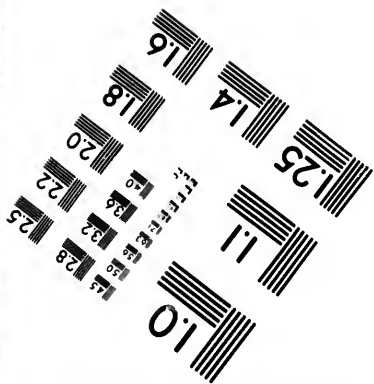
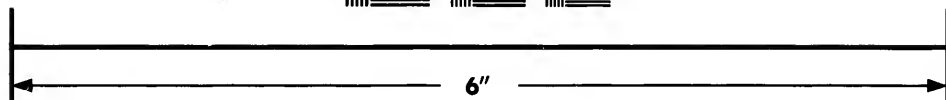
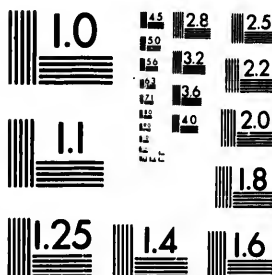
 (1) On s'en sert pour la teinture.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8
2.0 3.2 2.5
3.6 4.0 2.2
4.5 2.0
1.8

5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

Célebes.

luques, comme on l'a déjà remarqué, en font à quatre-vingt lieues. Les royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'empire de la Chine & les îles Philippines n'en font guères à plus de trois cens. Aussi Jonpandam est devenue entre les mains de la compagnie hollandaise, une des plus grandes & des plus importantes places du royaume de Macassar, & par conséquent de l'île entière.

Mancaçara, qui en est la capitale, & que les rois ont choisie pour leur séjour, est une belle & grande ville, dont les fortifications ne sont pas méprisables, quoique les Hollandais aient ruiné celles qui étaient l'ouvrage des Portugais. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, vers le sixième degré de latitude méridionale, dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles sont battues d'un côté par la grande rivière. Ses rues sont en assez grand nombre, & la plupart fort larges. L'usage du pavé n'y est pas connu; mais le sable dont elles sont naturellement couvertes, y fait regner beaucoup de propreté. Elles sont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les habitans entretiennent avec soin, parce que les maisons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la

chaleur
fices de
mosqu
sons so
agréabl
bois d'
d'un é
pièces
n'en ap
de ces
roises
fenêtre
compo
résiste
tenues
dur, q
par un
après l
suivi d
immor
superst
raient
dans l
chés. S
maison
droits
milieu
un gra

chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le palais du roi & quelques mosquées; mais, quoique toutes les autres maisons soient de bois, la vue n'en est pas moins agréable, par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébène qui domine particulièrement, est d'un éclat qui surprend les étrangers; & les pièces en sont enchassées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toises de long sur une ou deux de largeur. Les fenêtres en sont fort étroites; & le toit n'est composé que de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluie. La plupart sont élevées & soutenues en l'air, sur des colonnes d'un bois si dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle que chacun tire soigneusement après lui, lorsqu'il est entré, dans la crainte d'être suivi de quelque chien. Cet animal passe pour immonde; & ces insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les Mahométans, se croiraient indignes du jour, s'ils n'allaient se laver dans la rivière aussi-tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toit, qui est plat & fort bas, chaque maison a toujours trois croissans, dont deux sont droits, & sont les deux extrémités. Celui du milieu est renversé. On trouve à Mançara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut

Céèbes.

desirer pour la commodité d'une grande ville. On y voit de belles places, où le marché se tient deux fois par jour; c'est-à-dire le matin avant le lever du soleil, & le soir, une heure avant qu'il se couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme se rendrait méprisable, s'il osait y paraître, & s'exposerait aux dernières insultes de la part des enfans, qui sont élevés dans l'opinion que le sexe viril est réservé pour des occupations plus sérieuses & plus importantes. On nous représente, comme un spectacle agréable, de voir arriver chaque jour les jeunes filles des bourgs & des villages voisins, chargées, les unes de poisson d'eau douce, qui se prend à cinq ou six lieues de la ville, dans un gros bourg, nommé *Galexon*, où la pêche est établie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particulièrement de Bantaim, village éloigné de deux lieues, de volaille, de bœuf & de buffle, qui se vendent dans les mêmes marchés que les fruits & le poisson. Autrefois les insulaires portaient leur zèle pour la loi de Mahomet, jusqu'à faire scrupule de manger aucune sorte d'animaux à quatre pieds: mais leur abstinence se borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne voit point de gibier dans les places publiques, parce que le droit de chasser

est réservé
sanglier
sauvage
du porc
présent
chasse.

Tous
les peup
reçu de
cassarois
Ils ont
mémoire
jamais ce
du corps
grands &
aux plus
basané q
nez beau
qui les
beauté,
Aussi-tôt
dans un p
soin à tou
nez en le
tandis q
de l'huile
mes frott
corps, p

ande ville.
 ché se tient
 in avant le
 avant qu'il
 e des fem-
 e, s'il osait
 res insultes
 dans l'opi-
 r des occu-
 tantes. On
 e agréable,
 es filles des
 es, les unes
 à cinq ou
 rg, nommé
 autres, de
 s ports; ou
 i viennent
 éloigné de
 bœuf & de
 es marchés
 s les infu-
 de Maho-
 ger aucune
 leur absti-
 r du porc,
 r dans les
 de chasser

est réservé au roi & aux seigneurs. D'ailleurs le
 sanglier, qui est le plus commun des animaux
 sauvages de l'île, est compris dans l'abstinence
 du porc, & l'usage du roi même, est de faire
 présent aux étrangers de ceux qu'il prend à la
 chasse.

 Célebes.

Tous les voyageurs conviennent que, parmi
 les peuples des Indes, il n'y en a point qui aient
 reçu de la nature plus de disposition que les Ma-
 cassarois pour les arts, les sciences & les armés.
 Ils ont la conception vive, l'esprit juste, & la
 mémoire si heureuse qu'ils n'oublient presque
 jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités
 du corps répondent à celles de l'ame. Ils sont
 grands & robustes, laborieux, capables de résister
 aux plus grandes fatigues. Leur teint est moins
 basané que celui des Siamois, mais ils ont le
 nez beaucoup plus plat & plus écrasé. Ce nez,
 qui les défigure à nos yeux, est chez eux une
 beauté, qu'on se plaît à former dès leur enfance.
 Aussi-tôt qu'ils voient le jour, on les couche nus
 dans un petit panier, où leurs nourrices prennent
 soin à toutes les heures du jour, de leur applatir le
 nez en le pressant doucement de la main gauche,
 tandis que de l'autre main, elles le frottent avec
 de l'huile ou de l'eau tiède. On leur fait les mê-
 mes frottemens dans toutes les autres parties du
 corps, pour faciliter les développemens de la

 Mœurs.

Célèbes.

nature. Delà vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée, & qu'on ne voit point dans l'île de bossus ni de boîteux. On les sèvre un an après leur naissance, dans l'opinion qu'ils auraient moins d'esprit, s'ils continuaient plus longtems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, tous les enfans mâles de quelque distinction, sont mis comme en dépôt chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leur mère & par l'habitude d'une tendresse mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou seize ans; & la loi leur donne alors le droit de se marier; mais il est rare qu'ils usent de cette liberté avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naissent presque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquièrent tant d'habileté, qu'on ne connaît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une flèche, à tirer un fusil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point aussi qui manient mieux le cric & le sabre. Le cric qu'on a souvent nommé dans cet ouvrage, est une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres insulaires de l'Inde, mais qui n'est nulle part si redoutable que dans le royaume de Macassar. Sa longueur est d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence que la lame s'al-

longe e
vent par
font de
le sabre
de deux
gauche,
tre, on p
tôt le co
arme, c
vient or
désespèr
elles pr
deux co
flèches r
d'un boi
une der
sarbaca
pieds &
flèche,
vant la
ordinair
pas, &
geurs, i
l'ongle

Les M
qu'aucu
ils ont
aussi du

ils ont tous
 e voit point
 les sèvre un
 on qu'ils au-
 ent plus long-
 . A l'âge de
 s de quelque
 t chez un pa-
 r courage ne
 e & par l'ha-
 e retournent
 e quinze ou
 le droit de
 ent de certe
 nés dans tous
 e ils naissent
 ir les armes,
 n ne connaît
 à cheval, à
 , & même à
 uffi qui ma-
 cric qu'on a
 st une arme
 & à d'autres
 nulle part si
 Macassar. Sa
 forme d'un
 a lame s'al-

longe en serpentant. Les Macassarois s'en ser-
 vent particulièrement dans leurs duels, qui se
 font de deux manières; tantôt ils se battent avec
 le sabre & la rondache, tantôt ils sont armés
 de deux crics. De celui qu'on tient de la main
 gauche, on écarte & on rabat les coups. De l'autre,
 on pousse quelques bottes, qui finissent bien-
 tôt le combat; car la moindre égratignure d'une
 arme, qui est ordinairement empoisonnée, de-
 vient ordinairement une plaie si mortelle, qu'on
 désespère du remède. Aussi ces querelles sont-
 elles presque toujours suivies de la mort des
 deux combattans. Leur manière de décocher les
 flèches n'est pas moins extraordinaire. Ils les font
 d'un bois très-léger, au bout duquel ils attachent
 une dent de requin. Au lieu d'arc ils ont une
 sarbacane de bois d'ébène, longue d'environ six
 pieds & fort polie en dedans. Ils y mettent une
 flèche, qu'ils soufflent plus ou moins loin, sui-
 vant la force de leur haleine; mais qui porte
 ordinairement jusqu'à soixante ou quatre-vingt
 pas, & si juste que, s'il en faut croire les voya-
 geurs, ils ne manquent jamais de donner dans
 l'ongle d'un doigt qu'ils se sont proposé pour but.

Les Macassarois sont vêtus plus proprement
 qu'aucune autre nation des Indes. En campagne
 ils ont, avec le cric, un sabre qu'ils passent
 aussi du côté droit, & dont la poignée est ordi-

Célèbes.

nairement d'or ou d'argent. Celle des plus simples foldats est d'ivoire ou de bois précieux. L'usage commun du pays est de marcher pieds nus. Cependant les personnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur que celle de sentir le sable, chaussent de petites sandales moretiques, bordées d'or & d'argent, à peu-près comme les souliers de nos Dames. Le chapeau est en horreur au Macassarais; & leur respect va si loin pour le turban, qu'ils ne s'en servent qu'aux jours de fêtes & de réjouissances publiques. Mais ils portent habituellement un petit bonnet d'étoffe blanche plus ou moins précieuse, suivant le rang ou les richesses, avec un petit bord d'or ou d'argent. C'est non-seulement une propreté, mais un usage indispensable pour les personnes de distinction, d'entretenir sur leurs ongles une teinture rouge, qu'on y met dès leur enfance. Ils ne sont pas moins curieux de se teindre les dents en verd & en rouge. Dans leurs premières années ils se les font polir & limer; après quoi ils se les frottent avec du jus de citron, qui les rend susceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne se fait pas sans douleur, & sans qu'il en coûte du sang; mais l'empire de la mode n'est pas moins respecté à Célèbes, qu'en Europe. Souvent même les seigneurs Macassarais se font arracher leurs

meilleur

& de to

Les f

la propr

moins m

& de pi

Elles n'o

que leur

leur nôt

leurs pr

La no

n'est pas

l'Orient

suivant l

lui plaît

jours à

titres qu

bles y s

endroit

fortes. I

blesse et

anoblies

sujets q

rables à

rendent

possesse

couronn

à leurs p

plus simples
ux. L'usage
ds nus. Ce-
ui craignent
r que celle
tes sandales
, à peu-près
Le chapeau
leur respect
s'en servent
ffances pu-
ent un petit
s précieuse,
ec un petit
lement une
ble pour les
nir sur leurs
net dès leur
rieux de se
Dans leurs
r & limer;
s de citron,
leur qu'on
e se fait pas
e du sang;
moins res-
vent même
acher leurs

meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent & de tombac.

Célebes.

Les femmes ont encore plus de passion pour la propreté que les hommes; mais elles sont moins magnifiques: on leur voit peu de bagues & de pierreries. C'est l'ornement des hommes. Elles n'ont pour collier qu'une petite chaîne d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur nôce, pour les faire souvenir qu'elles sont leurs premières esclaves.

La noblesse, dans le royaume de Macassar, n'est pas, comme dans la plus grande partie de l'Orient, une distinction passagère; attachée, suivant le caprice du prince, à la personne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne passe pas toujours à ses descendans. Elle est fondée sur des titres qui la rendent perpétuelle. Aussi les nobles y sont-ils plus fiers que dans aucun autre endroit du monde. On en distingue plusieurs fortes. Les principaux sont ceux dont la noblesse est attachée à des terres, anciennement anoblies par les rois, en faveur de quelques sujets qui avaient rendu des services considérables à l'état. Les concessions de cette nature rendent une terre inaliénable. Elles obligent les possesseurs de payer une certaine somme à la couronne, & de servir le roi dans ses armées, à leurs propres frais, lorsqu'ils reçoivent l'ordre

Célèbes.

de le suivre. Cette noblesse se transmet sans fin aux descendans de la même race; & s'ils meurent sans enfans, leurs terres sont réunies au domaine. Elle donne d'autant plus de puissance & d'autorité, que tous les vassaux d'un seigneur sont obligés, sans distinction de sexe, de servir leur seigneur par quartier, ou de se racheter du service par une somme équivalente. Ces anciens nobles & leurs descendans sont distingués par le titre de *dacus*, qui répond, parmi nous, au titre de duc. Ils ne paraissent à la cour qu'avec un nombreux cortège; ils marchent immédiatement après les premiers princes du sang; ils remplissent les premières charges & les meilleurs gouvernemens du royaume. Le nom de *dacus* est si honorable, qu'on le donne même aux princes de la maison royale. Mais comme la multiplication d'une noblesse, qui ne veut souffrir aucune concurrence, pourrait avilir les autres nobles & devenir préjudiciable à l'état, le nombre de ces nobles est fixé. Il n'est guères plus grand aujourd'hui que celui de nos ducs. Les anciens s'opposeraient à de nouvelles créations; & le roi se contente de soutenir ces illustres races par les faveurs qu'il leur accorde, soit en leur distribuant les terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont possédées; soit en leur abandonnant les confiscations

& autres
tion du
Europe.

Le se
carrés, c
comtes,
Cet honn
du roi. U
obtient f
carré. Ses
l'égalité
jouissent
vent arte

Les lo
posent la
des lettre
qui répo
rance d'
riche ma
nom de
vrais lo
titres.

Le go
monarch
depuis p
été fort
de leurs
les frère

smet sans
; & s'ils
nt réunies
s de puis-
aux d'un
n de sexe,
ou de se
quivalente.
dans sont
i répond,
paraissent
; ils mar-
ers princes
es charges
yaume. Le
le donne
yale. Mais
se, qui ne
rrait avilir
ble à l'état,
est guères
nos ducs.
elles créa-
ces illustres
orde, soit
qui lui re-
s ont possé-
nifications

& autres profits. On croirait lire une descrip-
tion du gouvernement féodal de notre ancienne
Europe.

 Celebes.

Le second ordre de noblesse est celui des
carrés, qui répondent à nos marquis & à nos
comtes, & qui ne se font pas moins multipliés.
Cet honneur dépend uniquement de la volonté
du roi. Un Macassarois, qui plaît à la cour,
obtient facilement l'érection de son village en
carré. Ses enfans lui succèdent; mais quoique
l'égalité règne dans cet ordre, les plus anciens
jouissent d'une distinction, que les autres ne peu-
vent attendre que de la longueur du tems.

Les *lolos*, qui sont la troisième classe, com-
posent la simple noblesse; ils sont anoblis par
des lettres particulières & par quelques présens
qui répondent à leurs services, ou par l'espé-
rance d'en recevoir. Souvent, pour flatter un
riche marchand, leurs amis leur donnent le
nom de *lolos*. Mais les ducs, les carrés & les
vrais lolos se gardent bien de prodiguer ces
titres.

Le gouvernement de Macassar est purement
monarchique. Les rois qui occupent ce trône
depuis près de neuf cens ans, y ont toujours
été fort absolus, toujours craints & respectés
de leurs sujets. La couronne est héréditaire; mais
les frères y succèdent à l'exclusion des fils, soit

Célebes.

qu'ils passent pour les plus proches parens, soit qu'on appréhende que la minorité des souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleraient l'ordre & la tranquillité de l'état.

Parmi ces peuples, les premiers momens du combat sont furieux; sur-tout lorsqu'après avoir épuisé toute leur poudre, ils en viennent au sabre & au cric, qui font un ravage terrible. Mais cette espèce de transport, où l'ophion jete les Macassarois à la vue de leurs ennemis, n'est pas ordinairement de longue durée. Une résistance de deux heures fait succéder l'abattement à la rage. Ceux qui connaissent leur caractère cherchent le moyen de les amuser, pour laisser à leur premier feu le tems de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en défordre.

La plupart de leurs autres usages ont trop de ressemblance avec ceux des îles voisines, & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues: mais l'on ne se dispensera point de quelque détail sur leur religion & sur la manière dont les Hollandais se sont établis dans leur île.

Il n'y a pas deux cens ans que les Macassarois étaient tous idolâtres. Leurs docteurs enseignaient que le ciel n'avait jamais eu de commencement; que le soleil & la lune y avaient toujours exercé une souveraine puissance, & qu'ils

qu'ils y
jusqu'à
le soleil
de la m
devant
qui éta
qu'elle
s'étant
sorti de
rendus
daient
excitaie
jamais
autres g
la terre,
taux, d
lorsqu'il
faisaien
quelque
lune éta
mondes
le nôtre
vement
devoien
mais qu
que le
expérie
de leurs

Ton

parens, soit des souve-civiles, qui é de l'état. momens du 'après avoir viennent au age terrible. 'ophion jete nemis, n'est ne résistance tement à la ctère cher-laisser à leur & n'ont pas rdre.

ont trop de nes, & de emander ici s l'on ne se ur leur reli-llandais se

les Macaf-octeurs en-eu de com-e y avaient iffance, & qu'ils

qu'ils y avaient vécu en bonne intelligence, jusqu'au jour d'une malheureuse querelle, où le soleil avait poursuivi la lune dans le dessein de la maltraiter; que s'étant blessée en fuyant devant lui, elle avait accouché de la terre, qui était tombée par hasard dans la situation qu'elle garde encore; que cette lourde masse s'étant entr'ouverte dans sa chute, il en était sorti deux sortes de géans; que les uns s'étaient rendus maîtres de la mer, où ils y commandaient aux poissons; que dans leur colère ils y excitaient des tempêtes, & qu'ils n'éternuaient jamais sans y causer quelque naufrage; que les autres géans s'étaient enfoncés jusqu'au centre de la terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le soleil & la lune; que lorsqu'ils s'agitaient avec trop de violence, ils faisaient trembler la terre, & qu'ils renversaient quelquefois des villes entières: qu'au reste la lune était encore grosse de plusieurs autres mondes, qui n'avaient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucherait successivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être consumés par l'ardeur du soleil; mais qu'elle accoucherait naturellement, parce que le soleil & la lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le monde avait besoin de leurs influences, ils s'étaient enfin reconciliés,

Celebes.

à condition que l'empire du Ciel se partagerait également entre l'un & l'autre, c'est-à-dire, que le soleil regnerait pendant la moitié du jour, & la lune pendant l'autre moitié. Ces fables en valent bien d'autres.

Les Portugais des Moluques & des marchands de Sumatra y prêchèrent en concurrence, les uns la loi de l'Évangile, & les autres celle de l'Alcoran. Le roi de Célèbes balançait entre ces deux religions, & prit le parti de demander au roi d'Achem & au gouverneur des Moluques, deux des plus savans docteurs de l'une & de l'autre loi, pour terminer ses doutes. Mais son conseil, qui craignait que ces disputes ne troublassent les esprits, lui proposa d'embrasser la loi de ceux qui arriveraient les premiers, Dieu ne pouvant pas sans doute permettre que l'erreur arrivât avant la vérité. Le roi suivit ce singulier avis. Les Mahométans arrivèrent les premiers, & l'Alcoran fut la loi du pays.

Vers l'année 1560, la Compagnie hollandaise envoya quelques-uns de ses premiers officiers à *Sombanco*, qui régnaît alors dans le *Macassar*, pour lui demander la permission de trafiquer avec ses sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce prince, ayant déjà tiré de grands avantages du commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de

Batav
traités
Quel
tôt en
heure
un pr
dellé
Mais
leur g
partag
rent la
à se d
prise é
étaient
& con
fonda
résolut
monter
vaient
soldats
dans le
du con
de Bou
semenc
vellem
n'y en
provinc
secrét,

Batavia. Des députés de la Compagnie furent traités avec distinction, & partirent satisfaits. Quelques vaisseaux hollandais, qui furent bientôt envoyés pour l'exécution du traité, arrivèrent heureusement au port de Jonpandam. Ils y firent un profit si considérable, qu'ils conçurent le dessein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la première fois, que leur gain croîtrait au double, s'il n'était pas partagé avec les marchands Portugais, ils prirent la résolution d'employer tous leurs efforts à se défaire de ces dangereux rivaux. L'entreprise devait leur paraître difficile. Les Portugais étaient bien établis. Ils étaient aimés du peuple & considérés du roi; mais le conseil de Batavia fonda de grandes espérances sur les moyens qu'il résolut de mettre en œuvre. On y convint de faire monter, tous les ans, sur les vaisseaux qui devaient aller à Macassar, un certain nombre de soldats choisis, qui se disperseraient adroitement dans les provinces, sous les prétextes ordinaires du commerce; mais particulièrement dans celle de Bouguis, où il serait plus aisé de jeter des semences de révolte, parce qu'elle était nouvellement conquise; qu'entre ces émissaires, il n'y en aurait que trois ou quatre dans chaque province, auxquels on confierait le fond du secret, après les avoir engagés à la fidélité par

Célebes.

Celèbes.

les plus redoutables fermens ; qu'on attendrait que leur nombre fût assez grand , pour lever le masque avec sûreté ; que dans l'intervalle on ferait un fonds capable de fournir aux présens continuels , par lesquels il était à propos d'amuser le roi & ses ministres ; enfin qu'on ménagerait assez les Portugais & les Jésuites , pour ne leur donner aucun sujet de déliance & de plainte.

Cet étrange projet eut tout le succès que les Hollandais s'en étaient promis. Leurs soldats bien entretenus & dispersés , pendant quelques années , dans les provinces , se rassemblèrent au moment qu'on s'y attendait le moins , & vinrent se joindre aux mécontents de Bouguis. Ils s'avancèrent en corps d'armée vers la capitale du royaume ; leur marche fut si prompte , qu'avant que le roi pût en être averti , ils avaient déjà passé la rivière qui sépare les deux provinces. Ce prince ne laissa pas de rassembler quelques troupes , avec lesquelles il eut la fermeté de se présenter aux rebelles ; & les ayant chargés rigoureusement , il les força de chercher leur salut dans la fuite. Ils repassèrent la rivière , pour attendre sur ses bords les secours qu'on leur avait fait espérer de Batavia. Le roi , qui eut le tems de former une armée , n'épargna rien pour les engager dans un combat général ; mais , ne pouvant

leur fa
à les f
grand
l'alarm

Les
second
partifa
quelqu
gême a
d'honn
ples d
delà d
l'armé
& se r
leurs t
naissai
pace d
assez p
delléin
leurs r
leurs c
jetant
camp
tems ,
de fati
médiat
nulle p
autres

leur faire abandonner leur poste, il se réduisit à les fatiguer par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits bateaux, qui portaient l'alarme jusques dans leur camp.

Célèbes.

Les Hollandais au désespoir de se voir si mal secondés, & commençant à craindre que leurs partisans ne s'accommodassent avec le roi par quelques traités secrets, employèrent un stratagème abominable, qui prouve que les principes d'honneur & d'humanité établis chez les peuples de l'Europe, leur paraissent anéantis au-delà des tropiques. Après s'être apperçus que l'armée royale venait, pendant la nuit, boire & se rafraîchir à la rivière, ils choisirent dans leurs troupes quelques montagnards, qui connaissaient les herbes venimeuses; & dans l'espace de quelques jours, ils s'en firent apporter assez pour empoisonner toutes les eaux. Ce dessein demandait beaucoup de justesse dans leurs mesures; ils avaient observé l'heure que leurs ennemis prenaient pour se rafraîchir. En jetant les herbes quelques lieues au-dessus du camp royal, ils les faisaient arriver dans le tems, où ces malheureux se croyaient libres de satisfaire leur soif. Les uns mouraient immédiatement de la force d'un poison, qui n'a nulle part autant de subtilité qu'à Célèbes. Les autres se traînaient avec peine jusqu'à leurs

Célèbes.

rentes, pour mourir dans les bras de leurs compagnons, & les rendre témoins d'un désastre dont ils ne comprenaient pas encore la cause. Enfin le roi & ceux qui étaient échappés à la mort, ouvrant les yeux sur le sort qui les menaçait à leur tour, ne pensèrent qu'à s'éloigner de cette rive fatale. Mais ce ne fut pas sans pousser des cris d'horreur, qui devinrent pour eux une nouvelle source d'infortune. Les Hollandais, avertis par ce tumulte, repassèrent promptement la rivière, & les poursuivirent jusqu'à la portée du canon de la capitale, où le roi fut obligé de se renfermer. Ils n'eurent pas la hardiesse de l'assiéger; mais bloquant la place, ils s'efforcèrent de couper la communication des vivres, pendant que deux vaisseaux de leur nation gardaient le port & bouchaient le passage de la mer. En même tems ils mirent le feu de toutes parts au riz dont on était prêt de faire la récolte. Ils pillèrent tous les villages voisins; ils forcèrent les habitans de chercher une retraite dans les montagnes. Les troupes, qui restaient au roi dans la ville, firent plusieurs forties, sous la conduite de *Daen-ma-allé*, frère de ce prince; mais leurs ennemis se flattant d'obtenir bientôt par la famine, ce qu'ils n'étaient pas sûrs d'emporter par la force, prirent toujours le parti de se battre en retraite. En effet

les pro
furent
poids d
vécut d
faifair

Les
vaissea
les ans
attenda
mais q
la vue
qu'auss
qui en
promer
vaissea
compa
joindre
attaqu
tillerie
que d'
tité de
ceux q
entra
armes
qu'on
dès la
lui su
se con

les provisions qui s'étaient trouvées dans la place, furent bientôt épuisées. Le riz s'y vendit au poids de l'or; & pendant plusieurs mois, on n'y vécut que du cuir de différens animaux, qu'on faisait bouillir dans de l'eau pure.

Les espérances du roi étaient fondées sur les vaisseaux portugais, qui venaient mouiller tous les ans dans le port de Jonpandam, & qu'il attendait de jour en jour. Ils arrivèrent enfin; mais quelle fut la surprise des Macassarois, à la vue de trente autres voiles, qui parurent presque aussi-tôt, avec le pavillon de Hollande, & qui enveloppèrent la petite flotte dont ils se promettaient du secours? Deux des plus gros vaisseaux hollandais mirent à terre quelques compagnies de soldats, qui avaient ordre de se joindre aux rebelles de Bouguis. Cinq autres attaquèrent la forteresse portugaise; & leur artillerie étant fort nombreuse, ils n'eurent besoin que d'un jour pour la réduire en poudre. Quantité de braves gens périrent sous les ruines; & ceux qui se trouvèrent vivans, lorsque l'ennemi entra dans la place, aimèrent mieux périr les armes à la main, que d'accepter la composition qu'on leur offrit. Le gouverneur avait été tué dès la première décharge. Sa femme ne pouvant lui survivre, fit une action dont la mémoire se conserve encore. Elle rassembla tout ce qu'elle

Célebes.

avait de richesses en pierreries & en lingots d'or; elle en fit charger sous ses yeux les plus gros canons de la forteresse; & pour ôter aux Hollandais le plaisir de posséder de si précieuses dépouilles, elle mit, de sa propre main, le feu aux pièces qui étaient pointées du côté de la mer. Ensuite elle alla se porter courageusement dans l'endroit le plus dangereux, où elle trouva bientôt la mort.

Pendant que les cinq vaisseaux hollandais achevaient de battre la forteresse & la ville de Jonpandam, les autres étaient aux prises avec la petite flotte portugaise, qui se vit aussi forcée de céder à l'inégalité du nombre. Mais ce ne fut qu'après un combat fort glorieux. De sept vaisseaux, dont elle était composée, trois furent brûlés, deux coulés à fond, & les deux autres qui restaient, tombèrent entre les mains de l'ennemi. Les sept capitaines & les principaux officiers avaient perdu la vie dans une si belle défense; & l'avaient vendue si cher, qu'ils acquirent plus de gloire dans leur défaite, que les Hollandais n'en purent tirer de leur victoire.

Aussi-tôt la flotte victorieuse s'avança vers la capitale du royaume, qui n'est éloignée que de cinq ou six lieues du port. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, dans un canton très-agréable, mais qui n'a rien

d'avantage
quée par
laisèrent
ne s'y étai
à la guerre
sendit ave
Daen-ma-
actions si
conçurent
perte. Ma
pattemens
leure part
mine fit
sariois, à
nue, puss
dans une
paix. Il ne
mes, pend
suivantes

Que la
pandam de
pagnie hol
furent éte
quatre lie
noncerait
pour lui &

Que les
tous leurs

d'avantageux pour sa défense. Aussi fut-elle attaquée par mer & par terre. Les Hollandais ne laissèrent pas d'y trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étaient attendus. Le roi, qui était exercé à la guerre depuis sa première jeunesse, s'y défendit avec autant de jugement que de courage. Daen-ma-allé, son frère, se distingua par des actions si surprenantes, que les Hollandais en conçurent une jalousie, qui leur fit jurer sa perte. Mais enfin, la ruine des principaux appartemens du palais, de l'arsenal & de la meilleure partie des murailles de la ville, qu'une mine fit sauter en l'air, sans que les Macassarais, à qui cette espèce d'attaque était inconnue, pussent en deviner la cause, jeta le roi dans une si vive alarme, qu'il fit demander la paix. Il ne put obtenir qu'une suspension d'armes, pendant laquelle on convint des conditions suivantes :

Que la ville, la forteresse & le port de Jompandam demeureraient en propriété à la Compagnie hollandaise, avec leurs dépendances, qui furent étendues, par les vainqueurs, à trois ou quatre lieues dans les terres; & que le roi renoncerait à tous ses droits sur ces trois possessions, pour lui & ses successeurs.

Que les Jésuites seraient chassés du royaume, tous leurs biens confisqués au profit de la Com-

 Célèbes.

Célèbes.

pagnie, pour la dédommager des frais d'une ambassade, qu'on les accusait d'avoir fait manquer à la cour de la Chine; leurs maisons rasées & leurs églises démolies.

Que les Portugais seraient privés des gouvernemens, des charges & des dignités dont il avait plu au roi de les honorer; leurs magasins fermés & leurs fortifications détruites: qu'ils fortiraient incessamment du royaume, s'ils n'aimaient mieux y demeurer, à condition de n'y faire aucun commerce; & que pour leur en ôter tous les moyens, ils seraient relégués dans quelque village éloigné des villes.

Que le roi ferait partir incessamment un ambassadeur pour Batavia, avec des présens proportionnés à ses richesses, pour obtenir du conseil, la ratification du traité.

Que les Hollandais s'obligeraient, de leur part, aussi long-tems que le roi & ses successeurs seraient fideles à leurs promesses, de ne leur causer aucun trouble dans la possession de ses états; d'entrer dans tous leurs intérêts, & de les assister dans leurs guerres étrangères ou domestiques; de continuer le commerce qu'ils avaient commencé avec leurs sujets, c'est-à-dire, de vendre ou d'acheter d'eux, au prix ordinaire, les marchandises qu'ils apporteraient ou qu'ils trouveraient dans le port.

Daen-m
parut hum.accepta pa
omma unpour le por
d'or & d'aAprès la r
grande part

me. Ceux c

urent capa

ement rele
Bassou, où& languissa
Depuisatisfait aff
imposées. I

par l'avant

dans le cor
perdre un
ma-allé pé

Daen-ma-allé refusa de signer un traité qui lui parut humiliant pour sa patrie. Mais le roi n'en accepta pas moins toutes les conditions, & nomma un des principaux seigneurs de sa cour, pour le porter à Batavia, avec deux cens pains d'or & d'autres présens de la même richesse. Après la ratification, les Jésuites & la plus grande partie des Portugais, sortirent du royaume. Ceux que la pauvreté, ou d'autres raisons firent capables d'y retenir, se virent honteusement relégués dans un village nommé *Borobassou*, où ils mènent encore une vie obscure & languissante.

Depuis cette révolution, les Hollandais ont satisfait assez fidèlement aux loix qu'ils se sont imposées. Ils sont attachés à leurs engagements, par l'avantage qu'ils trouvent continuellement dans le commerce de l'île, & par la crainte de perdre un des meilleurs ports des Indes. Daen-ma-allé périt dans la suite à Siam.





CHAPITRE X.

Iles Philippines. Iles Marianes.

Philippines. AVANT de passer au continent, il nous reste à parcourir le grand archipel des Philippines & des Marianes, placé dans la vaste mer des Indes, vis-à-vis les côtes des royaumes de Malaca, de Siam, de Camboye, de Chiampa, de Cochinchine, de Tonkin & de la Chine. On sait que le fameux Magellan découvrit ces îles dans le voyage qu'il entreprit aux Indes orientales par le sud-ouest & par le détroit de la *Terre de feu*, qui a depuis porté son nom. Ce voyage mémorable, dont nous parlerons dans la suite, devait lui être aussi fatal qu'il fut depuis utile aux Espagnols, & même à toutes les nations de l'Europe. Il fut tué dans l'île de Sebu, une des Philippines, en combattant contre les ennemis de cette île. Il avait nommé d'abord les Philippines & les Marianes, îles de S. Lazare, parce qu'il y avait jeté l'ancre, en 1521, le samedi avant le dimanche de la Passion, auquel les Espagnols donnent le nom de S. Lazare. Vingt-deux ans après, Louis Lopez de Villalobos les nomma Philippines, en

D
l'honneur d
de la mona
néanmoins
de vingt an
lorsque Mi
pour l'Espa
On igno
veulent né
fois Lucon
Lucon, ou
un mortier
dire par ce
les insular
demi-pied
dans lesque
ensuite ave
personne q
sieurs en c
pour empl
ce travail.
de Manille
mes îles, e
ils, depuis
Les vai
l'archipel
voient néc
découvrir
nomment l

l'honneur du prince Philippe, héritier présomptif de la monarchie d'Espagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, sous le règne de Philippe II, lorsque Michel Lopez-Legaspi en fit la conquête pour l'Espagne.

 Philippines.

X.

rianes.

il nous reste
 Philippines &
 er des Indes,
 Malaca, de
 de Cochin-
 On fait que
 îles dans le
 orientales par
 Terre de feu,
 yage mémo-
 uite, devait
 ile aux Espa-
 de l'Europe.
 Philippines,
 e cette île. Il
 s & les Ma-
 l y avait jéré
 le dimanche
 s donnent le
 après, Louis
 Philippines, en

On ignore leur ancien nom. Quelques-uns veulent néanmoins qu'elles s'appellassent autrefois *Lucones*, du nom de la principale, qui est Lucon, ou Manille : le mot de Lucon signifiant un mortier en langue Tagale, on aurait voulu dire par ce nom, le pays des mortiers. En effet les insulaires font certains mortiers de bois, d'un demi-pied de profondeur & d'autant de largeur, dans lesquels ils pilent leurs riz, qu'ils passent ensuite avec des cribles nommés *biloas*. Il n'y a personne qui n'en ait un devant sa porte ; & plusieurs en creusent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de Manille, que les Portugais donnent aux mêmes îles, est leur premier nom, connu, disent-ils, depuis Ptolomée.

Les vaisseaux qui viennent de l'Amérique à l'archipel de S. Lazare, ou des Philippines, voient nécessairement, lorsqu'ils commencent à découvrir la terre, une des quatre îles qui se nomment Mindanao, Leyte, Ibabao & Manille,

Philippines.

depuis le cap du Saint-Esprit, parce qu'elles forment en face une espèce de demi-cercle, de six cens milles de longueur. Manille se présente au nord-est, Ibabao & Leyte au sud-est, & Mindanao au sud. L'on ne compte dans cet archipel que dix îles remarquables par leur grandeur. Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moins d'étendue qui ont aussi leurs habitans, & qui se trouvent dans la route de la nouvelle Espagne. En total on en compte plus de cinquante, sans parler d'une infinité de petites îles qui ne sont d'aucune considération.

La situation de toutes ces îles est sous la zone-torride, entre l'équateur & le tropique du cancer; car la pointe de Mindanao, qu'on nomme Sarangan, ou le cap de S. Augustin, se trouve à la latitude de cinq degrés trente minutes; & les Babuyanes, avec le cap d'Enganno, au vingtième, & la ville de Manille au quatorzième & quelques minutes.

Les différentes opinions, sur la manière dont les îles Philippines ont pu se former, n'ont rien qu'on ne puisse appliquer à toutes les îles du monde. Cependant on remarque particulièrement que les Philippines ont beaucoup de volcans & de sources d'eau chaude au sommet des montagnes. Les tremblemens de terre y sont fréquens, & quelquefois si terribles, qu'à peine

y laissent
que les î
les plus
une si gr
tiers s'en
de bancs
terre; &
canaux,
la comm
que, si da
ou quelq
la terre f
déluge un

Les E
peuples.
lais, qui
mêmes, c
lacca. D'e
les nature
marque l
ble beau
taille, à
usages q
nations d

Les pe
dos, dan
de Samar
ous vrai

y laissent-ils subsister une maison. Les ouragans, que les insulaires nomment *baguyos*, déracinent les plus grands arbres, & jettent dans les terres une si grande quantité d'eau, que des pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond est rempli de bancs entre les îles, sur-tout proche de la terre; & l'embarras est extrême à chercher les canaux, qui ne laissent pas de s'y trouver pour la communication. Ces observations font juger que, si dans l'origine du monde, toutes ces îles, ou quelques-unes d'entr'elles, étaient jointes à la terre ferme, il n'est pas besoin de recourir au déluge universel pour expliquer leur séparation.

Les Espagnols y trouvèrent trois sortes de peuples. Sur les côtes, c'étaient des Mores-Malais, qui venaient, comme ils le disaient eux-mêmes, de Bornéo & de la terre ferme de Malacca. D'eux étaient sortis les Tagales, qui étaient les naturels de Manille & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui ressemble beaucoup au malais, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & sur-tout à leurs usages qu'ils ont pris des Malais & des autres nations des Indes.

Les peuples qu'on nomme Bisayas & Pintados, dans les îles de Camérines, de Leyte, de Samar, Panay & plusieurs autres, sont venus vraisemblablement de l'île Célèbes, dont

Philippines. les habitans, dans plusieurs cantons, ont, comme eux, l'usage de se peindre le corps. A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool & une partie de Sebu, ceux que les Espagnols ont trouvés maîtres de ces îles, paraissent venus de Ternate, qui n'est pas éloignée. On en juge par leur commerce & leur religion, qui sont les mêmes, & sur-tout par les liaisons qu'ils conservent encore avec les habitans de cette île.

Les Noirs, qui vivent dans les rochers & les bois épais, dont l'île de Manille est remplie, n'ont aucune ressemblance avec les autres habitans. Ce sont des barbares qui se nourrissent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils mangent des singes, des serpens & des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps; comme celui de leurs femmes est une toile tissue de fil d'arbres, qu'elles nomment *tapissè*, avec quelques bracelets de jonc & de cannes. Cette race de sauvages n'a ni loix, ni lettres, ni d'autre gouvernement que celui de la parenté. Chacun obéit au chef de sa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des besaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce qu'ils disposent en forme de hutte. Leur

passion

D
passion pour
d'une mont
autre de m
indépendan
sanglantes
pour les E
qu'un, ils
laquelle ils
armes sont
sonnent la p
afin qu'elle
ennemis; a
de poignard
bouclier de
s'allier avec
en est sorti
ment Mang
Mindoro &
cheveux au
d'autres les
visage est cel
ce détail des
sionnaires, n
témoignage,
des queues d
Il paraît,
que les pre
noirs, & que

Tome I

passion pour la liberté va si loin, que les noirs d'une montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrain; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols. Lorsqu'ils en tuent quelqu'un, ils célèbrent leur joie par une fête, dans laquelle ils boivent entr'eux dans son crâne. Leurs armes sont l'arc & les flèches, dont ils empoisonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrémité, afin qu'elles se rompent dans le corps de leurs ennemis; avec la zagaie, ils portent une espèce de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces noirs n'ayant pas laissé de s'allier avec des Indiens aussi sauvages qu'eux, il en est sorti une autre race de noirs, qui se nomment Manghians, & qui habitent les îles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux aussi crépus que les nègres d'Angola; d'autres les ont assez longs. La couleur de leur visage est celle des Ethiopiens. Carteri, qui tenait ce détail des Jésuites & de plusieurs autres missionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, sur leur témoignage, qu'on a vu à plusieurs de ces barbares des queues de quatre ou cinq pouces de long.

Il paraît, suivant l'opinion la plus commune; que les premiers habitans de ces îles ont été les noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant

 Philippines.

pas permis de défendre leurs côtes contre les étrangers qui sont venus de Sumatra, de Bornéo, de Macassar & d'autres pays, ils les ont abandonnées pour se retirer dans d'autres montagnes. Aussi dans toutes les îles, où cette race de noirs subsiste encore, les Espagnols ne possèdent que les côtes. Ils ne les possèdent pas même entièrement. Depuis Maribèles jusqu'au cap de Bolinéa, dans l'île même de Manille, on n'ose descendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des noirs qui sont les plus cruels ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'île; & l'épaisseur des bois est seule capable de les défendre contre les plus fortes armées. On lit dans les relations mêmes des Espagnols, que de dix habitans de l'île, à peine l'Espagne en compte un dans sa dépendance. Passons, avec Carreri & Dampier, à la description particulière des îles.

 Manille.

Cette île passe pour la principale des Philippines. Son extrémité orientale est au treizième degré trente minutes, & celle du nord touche presque au dix-neuvième. On compare sa figure à celle d'un bras plié; inégal néanmoins dans son épaisseur, puisque du côté de l'orient on peut la traverser en un jour, & que de celui du nord, elle s'élargit si fort, que sa moindre largeur, d'un mer à l'autre, est de trente à quarante

lieues.
lieues e
cens cin

Dans
grande
lieues de
hia, par
Bahi, qu
C'était c
l'angle f
insulaires
composée
sons. Elle
qui la for
qui prod
cessaire à
à Lopez-I
gnole, fo
fut exécut
cinq jours
tant décl
sainte Pot
cette saint
La prin
qui compr
de la jurif
zokon, po
roi, & la b

lietes. Toute sa longueur est de cent soixante lieues espagnoles, & son circuit d'environ trois cens cinquante. Philippines.

Dans le coude de ce bras, la mer reçoit une grande rivière, qui forme une baie de trente lieues de circuit. Les Espagnols l'appellent Bahia, parce qu'elle sort d'un grand lac nommé Bahi, qui est à dix-huit milles de leur capitale. C'était dans le même lieu, c'est-à-dire dans l'angle formé par la mer & la rivière, que les insulaires avaient leur principale habitation, composée d'environ trois mille huit cens maisons. Elle était environnée de plusieurs marais, qui la fortifiaient naturellement, & d'un terrain qui produisait en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; deux raisons qui la firent choisir à Lopez-Legaspi, pour en faire la capitale espagnole, sous l'ancien nom de Manille. Ce dessein fut exécuté le jour de saint Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête & mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Espagne, le jour de sainte Potentiane, qui est le 19 du même mois, cette sainte fut choisie pour la patronne de l'île.

La principale province est celle de Camarines; qui comprend Bondo, Passacao, Ibalon, capitale de la juridiction de Caranduanes, Bulan, Sorzokon, port où l'on construit les gros vaisseaux du roi, & la baie d'Albay, qui est hors du détroit, &

 Philippines.

proche de laquelle est un volcan très-haut, qu'on aperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle Espagne. La montagne du volcan a quelques sources d'eau chaude; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jete. Carreri rend témoignage qu'on présenta au gouverneur des Philippines, dom François Tellon, une écrevisse dont la moitié seulement était pétrifiée, parce que dans la vue de rendre ce phénomène plus sensible, on avait pris soin qu'elle ne le fût pas entièrement. Dans un village nommé Trui, à deux lieues du pied de la montagne, on trouve une grande source d'eau tiède, qui a la même propriété, sur-tout pour les bois de Malaye, de Binannio & de Naga.

De la province de Camarines, on entre dans celle de Parécala, qui a de riches mines d'or & d'autres métaux, sur-tout d'excellentes pierres d'aimant. On y compte environ sept mille Indiens, qui paient tribut à l'Espagne. Le terroir en est plat & fertile. Il produit particulièrement des arbres de cacao & des palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin, le long de la côte, on trouve la baie de Mauban dans le pli du bras. Au-dehors de cette baie est le port de Lampon.

Depuis Lampon jusqu'au cap Del-Engano,

la côte
C'est-là
diction
quatre-v
en large
fondée p
quille,
mier év
La ville
même n
dans Par
province
une garn
soutenu
des mont
ontété c
tributaire
Toute la
dont on
l'agricult
mes font
gnes y fo
cite, qu
servent a
le même
le Brésil &
La pro
Cagayan.

la côte n'a pour habitans que des barbares. C'est-là que commence la province & la juridiction de Cagayan. Elle s'étend l'espace de quatre-vingt lieues en longueur & de quarante en largeur. Sa capitale est la nouvelle Ségovie, fondée par le gouverneur dom Consalve de Ronquille, avec une église cathédrale, dont le premier évêque fut Michel de Benavides en 1598. La ville est située sur le bord d'une rivière du même nom, qui vient des montagnes de Santor, dans Pampagna, & qui traverse presque toute la province. C'est la résidence d'un alcade-major avec une garnison. On y a construit un fort de pierres soutenu par d'autres ouvrages, pour se défendre des montagnards. Les paroisses de cette province ont été confiées aux Dominiquains. Les Cagayans tributaires sont au nombre d'environ neuf mille. Toute la province est fertile, & ses habitans, dont on vante la vigueur, se partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les montagnes y fournissent une si grande abondance de cire, qu'étant à très-vil prix, les pauvres s'en servent au lieu d'huile à brûler. On trouve dans le même lieu quantité de bois estimés, tels que le Brésil & l'ébène.

La province d'Iloccos, qui confine à celle de Cagayan, passe pour une des plus peuplées & des

 Philippines.

Philippines.

plus riches de toutes ces îles. Elle a quarante lieues de côtes, & sa situation est sur les bords de la rivière de Bigan. Guido de Laccazaris, gouverneur Espagnol, y fonda en 1454, une ville qu'il nomma Fernandine. Cette province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les terres, parce qu'on trouve à cette distance des montagnes & des forêts habitées par les Igolottes, nation guerrière & de haute stature, & par des noirs qui n'ont pas encore été subjugués. Une armée espagnole, qui attaqua les Igolottes en 1623, connut l'étendue de ces montagnes, dans une marche de vingt-une lieues qu'elle n'y put faire qu'en sept jours. Elle passa continuellement sous des muscadiers sauvages & sous des pins. Ce ne fut qu'au sommet des montagnes qu'elle trouva les principales habitations des Igolottes. Ces lieux sauvages leur fournissent de l'or, qu'ils échangent avec les tributaires d'Iloccos & de Pangasinan, pour du tabac, du riz & d'autres commodités.

On passe ensuite dans la province de Pangasinan, dont la côte a quarante lieues de longueur, & la même largeur à-peu-près que celle d'Iloccos. Ses montagnes produisent beaucoup d'une espèce de bois, que les Indiens nomment *sibucaw*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette province est habité par des sauvages, qui vont errans dans

les forêts
ces que l
néanmoins
le reste d
lit des r
donnent
tributaire

La pro
ration du
l'archevê
Cette pro
d'une ex
par l'utili
la conserv
pris soin
non-seule
der dans
terroir est
on tire se
pour les
lité que l
gnées du
mille Ind
riz. Ses r
bales, pe
cheveux
mains po
dictions

les forêts & les montagnes, aussi nus, aussi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils sèment néanmoins quelques grains dans leurs vallées; & le reste de leur travail consiste à ramasser dans le lit des rivières de petits morceaux d'or, qu'ils donnent pour ce qui leur manque, aux Indiens tributaires.

 Philippines

La province de Pampangan, qui fait la séparation du diocèse de la nouvelle Ségovie & de l'archevêché de Manille, suit celle de Pangasinan. Cette province, qui a beaucoup d'étendue, est d'une extrême importance pour les Espagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'île. Les habitans, qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non-seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très-fertile, sur-tout en riz; & Manille en tire ses provisions. Elle fournit aussi du bois pour les vaisseaux, avec d'autant plus de facilité que les forêts sont sur la baie & peu éloignées du port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui paient le tribut en riz. Ses montagnes sont habitées par les Zambales, peuples féroces, & par des noirs aux cheveux crépus, qui sont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs juridictions sauvages, & s'interdire mutuellement

l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.
 Philippines.

Bahi est une autre province à l'orient de Bahia, qui n'est pas moins importante aux Espagnols pour la construction des vaisseaux. On recueille, autour du lac de son nom & des villages voisins, les meilleurs fruits de l'île; sur-tout de l'aréca, que les habitans nomment bonga, & du bétel, qu'ils appellent buys. Le bétel de Manille l'emporte sur celui du reste des Indes. Aussi les Espagnols mêmes en mâchent-ils du matin au soir. Les habitans tributaires de cette province, qui sont au nombre d'environ six mille, sont employés sans cesse à couper ou scier du bois pour le port de Cavite. Le roi leur donne, pour ce travail, une piastra par mois, & leur provision de riz.

Entre Pampangan & Tondo, on trouve une petite province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmiers. Elle est habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille qui paient le tribut.

Enfin l'on met au nombre des provinces de Lucon ou Manille plusieurs îles voisines de l'embouchure du canal, telles que Catanduanes, Masbate & Bouras.

La ville de Manille est dans une position qui la fait jouir d'un équinoxe presque continu. Pendant toute l'année la longueur des jours & celle

des nu
 chaleu
 pointe
 à la m
 sa long
 réguliè
 & larg
 de Sain
 cie, la

Ses
 depuis
 assez c
 rues so
 fices r
 peu d'
 même
 sont de
 siècle,
 nés pr
 qu'il a
 guer. C
 est né c
 d'un A
 Métif
 le Cast
 Métive
 gnole;
 blanc;

la propriété.
ent de Bahia,
ux Espagnols
On recueille,
ages voisins,
t de l'aréca,
& du bétel,
anille l'em-
affi les Espa-
atin au soir.
province, qui
e, sont en-
du bois pour
ne, pour ce
ur provision
a trouve une
qui abonde
est habitée
te que trois
provinces de
nes de l'em-
atanduanes,
position qui
ntinuel. Pen-
ours & celle

des nuits ne diffèrent pas d'une heure; mais les chaleurs sont excessives. Elle est située sur une pointe de terre que la rivière forme en se joignant à la mer. Son circuit est d'environ deux milles, & sa longueur d'un tiers, dans une forme si peu régulière, qu'elle est fort étroite aux deux bouts & large au milieu. On y compte six portes, celles de Saint Dominique, de Parian, de Sainte Lucie, la Royale, & une poterne.

Philippines.

Ses maisons, quoique de simple charpente depuis le premier étage jusqu'au sommet, tirent assez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues sont larges, mais on y voit quantité d'édifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'empressement pour les rebârir. C'est la même raison qui fait que la plupart des maisons sont de bois. On comptait, à la fin du dernier siècle, trois mille habitans dans Manille, mais nés presque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les distinguer. On y donne le nom de Créole à celui qui est né d'un Espagnol & d'une Américaine, ou d'un Américain & d'une femme Espagnole. Le Métif vient d'un Espagnol & d'une Indienne; le Castis, ou le Terceron, d'un Métif & d'une Métive; le Quarteron, d'un Noir & d'une Espagnole; le Mulâtre d'une femme noire & d'un blanc; le Grifo, d'une Noire & d'un Mulâtre;

Philippines.

le Sambo, d'une Mulâtre & d'un Indien; & le Cabra, d'une Indienne & d'un Sambo.

Les femmes de qualité, dans Manille, sont vêtues à l'espagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une pièce de toile des Indes, qui se nomme *faras*, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas, pour servir de jupe; & une autre qu'elles appellent *chinina*, qui leur sert de manteau. Dans un pays si chaud, elles n'ont besoin ni de bas ni de souliers. Les Espagnols de la ville sont habillés à la manière d'Espagne; mais ils ont pris l'usage des hautes sandales de bois, dans la crainte des pluies. Ceux dont la condition est aisée, font porter par un domestique un large parasol, pour les garantir des ardeurs du soleil. Les femmes se servent de belles chaises ou d'un hamac qui n'est, comme ailleurs, qu'une espèce de filet soutenu par une longue barre de bois, & porté par deux hommes, dans lequel on est fort à l'aise.

Quoique la ville soit également petite par l'enceinte de ses murs & par le nombre de ses habitans, elle devient très-grande, si l'on y comprend ses fauxbourgs. A cent pas de la porte de Parian, on en trouve une du même nom, qui est le quartier des marchands Chinois. On les appelle Sangleys. Cette habitation a plusieurs rues, toutes bordées de boutiques remplies d'é-

toffes de
marcha
sans &
vendre
mains d
soin de
mille d
autres p
bre. Ils
mais la
qu'ils av
rèrent d
demeur
Il en ar
rante ou
Manille
ils font
vent esp
quelque
tude de
gnols, f
Les
un alca
somme
faux po
déclaré,
sans par
au roi.

toffes de soie, de belles porcelaines & d'autres marchandises. On y trouve toutes sortes d'artisans & de métiers. Les Espagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien est entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le soin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, sans y comprendre ceux des autres parties de l'île, qui sont en même nombre. Ils étaient autrefois environ quarante mille; mais la plupart périrent dans diverses séditions, qu'ils avaient eux-mêmes excitées, & qui attirèrent d'Espagne une défense à tous les autres de demeurer dans l'île. Cet ordre est mal observé. Il en arrive tous les ans quelques-uns dans quarante ou cinquante Chiampan, qui apportent à Manille quantité de marchandises, sur lesquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent espérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque tems pour éluder la loi. Ensuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Espagnols, font fermer les yeux sur leur hardiesse.

Les Sangleys de Parian sont gouvernés par un alcade, ou un prévôt, auquel ils paient une somme considérable. Ils ne sont pas moins libéraux pour l'avocat fiscal, qui est leur protecteur déclaré, pour l'intendant & les autres officiers, sans parler des impôts & des tributs qu'ils paient au roi. Pour la seule permission de jouer, au

Philippines.

commencement de la nouvelle année, ils donnent au roi dix mille pièces de huit. On ne leur laisse néanmoins cette liberté que très-peu de jours, pour ne les pas exposer au risque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs ils sont contenus rigoureusement dans le devoir. On ne leur permet pas de passer la nuit dans les maisons des chrétiens; & leurs boutiques ne doivent jamais demeurer sans lumière.

Il y a dans l'île un grand nombre de maisons religieuses, comme dans toutes les possessions espagnoles. Les Jésuites y avaient un couvent magnifique.

Le lac de Manille, qui donne son nom à la rivière & à la baie, est fort long, mais fort étroit. Son circuit est d'environ quatre-vingt-dix milles. En allant de Manille au lac de Bahi, qui en est à dix-huit milles dans les terres, on rencontre quelques belles fermes & plusieurs couvens. Un autre lac petit, mais profond, qui se trouve sur une montagne à peu de distance du grand, est rempli d'eau faumache, tandis que celle du grand lac est fort douce; ce qu'on attribue aux minéraux qui peuvent être dessous. Les arbres dont il est environné, sont chargés d'une infinité de grandes chauves-fouris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour chercher leur nourriture dans

des bois
en si gr
curciffen
quelqu
discerne
dont les
pendant
entendre
retourne
voient m
maux, le
venger, r
quelle ils
coup de fi

Dans r
route, o
chande q
si l'on y
seulemen
dessus les
approche
fumée q
fournais
une mon
grand ru
commun
aux lieux
est excel

des bois forts éloignés. Elles volent quelquefois en si grand nombre & si serrées, qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois six palmes d'étendue. Elles savent discerner, dans l'épaisseur des bois, les arbres dont les fruits sont mûrs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui se fait entendre de deux milles; & vers le jour elles retournent à leurs retraites. Les Indiens qui voient manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non-seulement pour s'en venger, mais pour se nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de flèche en abbat infailliblement plusieurs.

Dans un des couvens qu'on rencontre sur cette route, on admire une source, dont l'eau est si chaude qu'on n'y saurait mettre la main; & que si l'on y met une poule, on lui voit tomber non-seulement les plumes, mais la chair même de dessus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en approche, & tomber ses plus dures écailles. La fumée qu'elle exhale ressemble à celle d'une fournaise ardente. Cette source, qui est dans une montagne voisine du couvent, forme un grand ruisseau qui vient la traverser, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans lesquels on le retient. L'eau en est excellente à boire lorsqu'elle est refroidie.

 Philippines.

Philippines. Une demi-lieue plus loin, on voit avec la même admiration une petite rivière qui sort aussi de la même montagne, & dont les eaux sont excessivement froides; mais sur le bord de laquelle on ne peut creuser tant soit peu le sable, sans en faire sortir une eau fort chaude.

Les deux grandes îles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Léyte & de Samar, dont la première est la plus proche de Manille. La seconde est nommée Samar du côté des îles, & Ibabao du côté de la grande mer.

Samar.

Il arrive souvent que la tempête jete des barques inconnues sur la côte de Samar. Vers la fin du dernier siècle, on y vit arriver des sauvages, qui firent entendre que les îles, d'où ils étaient partis, n'étaient pas fort éloignées; qu'une de ces îles n'était habitée que par des femmes, & que les hommes des îles voisines, leur rendant visite dans des tems réglés, en remportaient les enfans mâles. Les Espagnols, sans la connaître mieux, l'ont nommée l'île des Amazones. On apprit des mêmes sauvages que la mer apportait sur leurs côtes une si grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en servaient comme de poix pour leurs barques; récit fort vraisemblable, puisque les tempêtes en jettent beaucoup aussi sur la côte de Samar. Plusieurs Jésuites des Philippines se persuadè-

rent que
couvertes
Espagnols
qu'on croi

Le tour
vingt-dix
du côté d
Panamao j
y sont si fe
un. De har
parties, ca
que l'hiver
jouit de t
saison. Un
l'autre sem
abondantes
montagnes
de sanglier
jaune & b
légumes,
sans aucun
édifices & l
& la mer,
reux habita
cellent pois
qui paient
On vante a

rent que ces îles, qui ne sont pas encore découvertes, étaient celles de Salomon, que les Espagnols cherchent depuis si long-tems, & qu'on croit également riches en or & en ambre.

 Philippines

Le tour de l'île de Léyte est d'environ quatre-vingt-dix ou cent lieues; elle est très-peuplée du côté de l'est, c'est-à-dire depuis le détroit de Panamao jusqu'à celui de Panahan; & les plaines y sont si fertiles qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes qui la divisent en deux parties, causent tant de différence dans l'air, que l'hiver règne d'un côté, pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle saison. Une moitié de l'île fait la moisson & l'autre sème; ce qui procure chaque année deux abondantes récoltes aux insulaires. D'ailleurs les montagnes sont remplies de cerfs, de vaches, de sangliers & de poules sauvages. La pierre jaune & bleue s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croissent sans aucun soin. Le bois de construction pour les édifices & les vaisseaux n'y est pas moins commun; & la mer, aussi favorable que la terre aux heureux habitans de l'île, leur fournit quantité d'excellent poisson. On compte neuf mille personnes qui paient le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante aussi la douceur de leur naturel & deux

 Léyte.

Philippines.

de leurs usages; l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hospitalité lorsqu'ils voyagent; l'autre, de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la disette. Enfin l'on ajoute à tout d'avantages, que l'air est plus frais à Léyte & à Samar que dans l'île de Manille.

Quoiqu'on ait à peine subjugué la douzième partie des Philippines, le nombre des sujets de la couronne d'Espagne, Espagnols ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames. Les Indiens mariés paient dix piastres de tribut; & tous les autres cinq, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante. De ce nombre le roi n'a que cent mille tributaires; le reste dépend des seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pièces de huit, qui ne fuffisent pas pour l'entretien des quatre mille soldats répandus dans les îles, & pour les gages excessifs des ministres. Aussi la cour est-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille qu'elle envoie de la nouvelle Espagne.

Mindanao.

On compte Mindanao & Xolo entre les Philippines, quoique la première soit à deux cens lieues de Manille au sud-est. Sa situation est depuis le sixième degré jusqu'au dixième trente minutes, entre les caps de S. Augustin, de Suliago & de Samboengan. Elle forme aussi comme un triangle

triangle

Outre
îles, Mi
toute la c
trois ou c
tance mol
blable à
comme le
les autres
faut le cu
tuté. On
jusqu'à Sa
lieues, par
mais sur-t
On assure
premiers f
tion propr
est l'écorc
gues, &
s'en fait
que, dans
chacun se
soit mûre
quante qu
de deux ar
Les hab
or, en cre
trouvent d
Tome I

triangle, dont ces trois caps font les pointes.

Outre les productions communes aux autres îles, Mindanao a le *durion*, fruit estimé sur toute la côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou quatre amandes, couvertes d'une substance molle & blanchâtre, avec un noyau semblable à celui des prunes, qui se mange rôti comme les marrons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'orient; c'est-à-dire qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à sa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan jusqu'à Samboagan, dans une étendue de soixante lieues, particulièrement dans les cantons élevés; mais sur-tout dans les îles de Xolo & de Basilan. On assure que l'arbre est vingt ans à donner ses premiers fruits. La canelle est une autre production propre à l'île de Mindanao. L'arbre dont elle est l'écorce y croît sans culture sur les montagnes, & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en fait le premier. Delà vient apparemment que, dans la crainte d'être prévenu par son voisin, chacun se hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle soit mûre; & quoiqu'elle soit d'abord aussi piquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans son goût & sa vertu.

Les habitans de l'île y trouvent de fort bon or, en creusant assez loin dans la terre. Ils en trouvent dans les rivières en y faisant des fosses

Philippines. avant l'arrivée du flot. Les volcans leur donnent beaucoup de soufre, sur-tout celui de Sanxile, qui est dans le voisinage de Mindanao. Il s'y éleva, en 1640, une haute montagne qui vomit tant de cendres, que cette éruption fit craindre la ruine entière de l'île.

On pêche de grosses perles dans les îles voisines. Le père de Combes, jésuite, qui a publié l'histoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très-profond, on en connaît une qui est de la grosseur d'un œuf, & qu'on a tenté inutilement de la trouver. Avec toutes les espèces d'oiseaux qui sont dans les autres îles, Mindanao produit le *charpentier*, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuse quantité de sangliers, de chèvres & de lapins; mais sur-tout des singes très-lascifs, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maisons.

Les insulaires sont divisés en quatre nations principales, sous les noms de Mindanaos, de Caragos, de Lutaos & de Subanos. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos sont renommés par leur perfidie. Les Lutaos, nation établie depuis peu dans les trois îles de Mindanao, de Xolo & de Basilan, vivent dans des maisons bâties sur des pieux au bord des rivières; & leur nom signifie nageur. Ces peuples

aiment si
jamais du
leur pêche
commerce
les habitant
turban con
signifie ha
autres ave
de Lutaos.
sur des pi
avec une p
retirent la
fert d'échel
une nation
par le cour
ment assiste
îles voisine

L'intérieur
gnards qui
On y trou
laires font
n'ont aucu
font couve
sièges, les
de vases,
Les usag
tagnes font
Mahométa

aiment si peu la terre, que ne s'embarassant jamais du soin de semer, ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le commerce; & la liaison qu'ils entretiennent avec les habitans de Bornéo, les engage à porter le turban comme eux. Les Sabanos, dont le nom signifie habitant des rivières, sont regardés des autres avec mépris. Ils passent pour les vassaux de Lutaos. Leur usage est de bâtir leurs maisons sur des pieux si hauts, qu'on n'atteindrait pas avec une pique à cette espèce de nid. Ils s'y retirent la nuit, à l'aide d'une perche qui leur sert d'échelle. Les Dapitans, qui sont aussi comme une nation séparée, surpassent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puissamment assisté les Espagnols dans la conquête des îles voisines.

L'intérieur du pays est habité par des montagnards qui ne descendent jamais sur les côtes. On y trouve aussi quelques noirs. Tous ces insulaires sont idolâtres ou mahométans; plusieurs n'ont aucune religion. Leurs maisons de bois sont couvertes de joncs. La terre leur sert de sièges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vases, & les cocos de tasses.

Les usages des nations qui habitent les montagnes sont beaucoup plus barbares que ceux des Mahométans. Un père qui rachète son fils de

Philippines.

l'esclavage, en fait son propre esclave ; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur père. Le moindre bienfait donne droit parmi eux sur la liberté d'autrui ; & pour le crime d'un seul, ils réduisent toute une famille à l'esclavage. Ils ne connaissent point l'humanité pour les étrangers. Il ont le vol en horreur, mais l'adultère leur paraît une faute légère qui s'expie par quelque amende. Ils punissent l'inceste au premier degré, en mettant le coupable dans un sac, & le jetant au fond des flots. Jamais une nation ne s'arme contre une autre ; mais les particuliers qui ont à venger quelque injure, s'efforcent par toutes sortes de voies, d'ôter la vie à ceux dont ils se croient offensés ; sans autres loix dans leurs querelles que le pouvoir ou la force des adversaires. Le plus faible a recours aux présens pour arrêter les poursuites. Celui qui se propose de commettre un meurtre, commence par amasser une somme d'argent, pour se mettre à couvert de la vengeance, s'il redoute les parens de l'ennemi dont il veut se défaire. Après cette expédition, il est mis au rang des braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle distinction, qui est établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la nation des Caragos, où, pour obtenir l'honneur de porter la marque des braves, c'est-à-dire, un

turban de
faut avoir

Les deu
trent la ju
qui porte
cet officier
cours. On
Tuam est
celui des
d'un certa
du sang ro
les simples
pression de
raîne est tr

On van
Mahométa
Leur pauv
tout ce qu'
le parent d
couvrir de
du sépulcr
des parfums
enferment
avec quatre
nement ils
pour servi
le plus fin
leur ce...

turban de diverses couleurs nommé baxacho, il faut avoir tué sept hommes.

~~Philippines.~~
Philippines.

Les deux rois Mores de Mindanao administrent la justice par les mains d'un gouverneur qui porte le nom de zarabandal ou sabandar; cet officier est la première dignité dans les deux cours. On y distingue les degrés de noblesse. *Tuam* est le titre des grands; orancaye est celui des personnes riches qui sont seigneurs d'un certain nombre de vassaux. Les princes du sang royal se nomment cacites. En général les simples sujets ont beaucoup à souffrir de l'oppression des grands, parce que l'autorité souveraine est trop faible pour réprimer cette tyrannie.

On vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'île aux funérailles des morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils possèdent pour vêtir d'habits neufs le parent ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent autour du sépulcre des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums; & s'il est question d'un prince, ils enferment son tombeau dans un beau pavillon, avec quatre étendards blancs aux côtés. Anciennement ils tuaient un grand nombre d'esclaves pour servir de cortège au mort. Mais leur usage le plus singulier est celui qui les oblige à faire leur cercueil pendant leur vie, & à le tenir en

 Philippines.

vue dans leurs maisons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les destine à la mort.

Ceux qui les croient venus originaiement de Bornéo, en apportent pour preuve un autre usage qui leur est commun avec les habitans de cette île : c'est celui de la sarbacane. Ils lancent par la seule force du souffle, de petites flèches empoisonnées, qui causent infailliblement la mort si le remède n'est pas appliqué sur le champ; l'expérience a fait reconnaître que l'excrément humain est le plus sûr.

 Xolo.

A trente lieues de l'île, vers le sud-est, on rencontre celle de Xolo, qui est gouvernée par un roi particulier, & que la multitude des navires mores, qui ne cessent pas d'y aborder, fait nommer justement la foire de toutes les îles voisines. C'est la seule des Philippines qui offre des éléphans. Les insulaires n'ayant pas l'usage d'appivoiser ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chèvres dont la peau n'est pas moins mouchetée que celle des tigres. Le falangan, si renommé aux Indes par l'usage qu'on fait de ses nids pour la bonne chère, est le plus curieux des oiseaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les habitans recueillent verd; des durions en abondance; & l'espèce de pomme, que les Espa-

gnols ont
ne se tro
est celle
un assez
grosseur
écorce a
& le gou
cette île
la vertu
pêchent
beauté. C
geurs de
l'eau, d
coq blan
le rivag
septemb
pas les v

Les L
la provi
garder a
province
lité qu'il
crainte
soumissi
côté, m
les avai
qui av
pierres

gnols ont nommée le fruit du roi, parce qu'elle ne se trouve que dans son jardin. Sa grosseur est celle d'une pomme commune, & sa couleur, un assez beau pourpre. Ses pépins blancs, de la grosseur d'une gouffe d'ail, sont couverts d'une écorce aussi épaisse que la semelle d'un soulier; & le goût en est très-agréable. On vante dans cette île une herbe nommée *uboshamban*, dont la vertu est d'exciter l'appétit. Les perles qui se pêchent sur les côtes, sont distinguées par leur beauté. C'est une méthode singulière des plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de se frotter les yeux avec le sang d'un coq blanc. La mer jete beaucoup d'ambre gris sur le rivage, principalement depuis mai jusqu'en septembre; tems pendant lequel on n'y connaît pas les vents de sud & de sud-ouest.

Les Espagnols possèdent le fort d'Illigan dans la province de Dapitan, qu'ils continuent de faire garder avec soin, quoique les habitans de cette province ne se soient jamais relâchés de la fidélité qu'ils ont promise à l'Espagne. On fait qu'une crainte puérile avait eu beaucoup de part à leur soumission. En voyant les Espagnols, l'épée au côté, manger du biscuit & fumer du tabac, ils les avaient pris pour des monstres redoutables qui avaient une queue, qui mangeaient des pierres & qui vomissaient de la fumée. Les Es-

Philippines.

pagnols ont des relations à Xolo, mais point d'établissement.

L'administration ecclésiastique est entre les mains de l'archevêque de Manille, qui est nommé par le roi. Outre l'archevêque & ses trois suffragans, qui sont les évêques de Sibou, de Camarines & de Cagayan, il y a toujours, à Manille, un évêque titulaire ou un coadjuteur, que les Espagnols nomment évêque à l'anneau. Il prend le gouvernement de la première église vacante, afin que tous les devoirs soient remplis sans interruption. On n'a pu trouver de meilleur expédient, pour conserver au roi le droit de nomination, & pour assurer le repos des fideles, qui seraient six ans sans pasteur, s'il fallait attendre celui qui leur vient de Madrid. Le commissaire de l'inquisition est nommé par le tribunal du Mexique.

L'administration civile & militaire a pour chef un gouverneur, qui joint à ce titre celui de capitaine général. Son office dure huit ans. Il est président du tribunal suprême, qui est composé de quatre auditeurs ou juges, & d'un procureur fiscal.

Les voyageurs observent que si les îles Philippines étaient moins éloignées de l'Espagne, il n'y aurait pas un seigneur dans cette cour, qui ne brigât un gouvernement, où le gain est immense, la justice fort étendue, l'autorité sans

D
bornes, les
rogatives pl
tingués que
le gouverne
justice avec
les emplois r
qui gouvern
gouverneme
par la mort,
ait pourvu. L
& de Ternat
à l'Espagne.
villages indi
dignes de cet
ordinairement
droit de succ
après quoi l
Les seigneur
seraient payé
piastres pour
autres; mais
pour l'entret
chaque tribu
soldat de leu
roi tire dans
vans de riz p

(1) Le caval

bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuses & les honneurs plus distingués que dans la vice-royauté des Indes. Outre le gouvernement civil, & l'administration de la justice avec le conseil, le gouverneur donne tous les emplois militaires, nomme vingt-deux alcades qui gouvernent autant de provinces, dispose du gouvernement des îles Marianes, lorsqu'il vaque par la mort, jusqu'à ce que le gouvernement y ait pourvu. Il disposait aussi de ceux de Formose & de Ternate, tandis que ces îles appartenaient à l'Espagne. Il distribue des seigneuries, sur les villages indiens, aux soldats Espagnols qu'il juge dignes de cette récompense. Ces fiefs se donnent ordinairement pour deux vies, c'est-à-dire, avec droit de succession pour la femme & les enfans; après quoi la terre revient au domaine royal. Les seigneurs reçoivent la plupart des droits qui seraient payés au roi, sur-tout le tribut de dix piastras pour chaque marié, & de cinq pour les autres; mais ils sont obligés aussi de fournir, pour l'entretien de la milice, deux piastras de chaque tribut, & quatre cavans (1) de riz à chaque soldat de leur district. Outre les dix piastras, le roi tire dans les terres de son domaine deux cavans de riz par tête.

 Philippiens.

(1) Le cavan pèse cinquante livres d'Espagne.

Philippines.

Le gouverneur des Philippines nomme à tous les canonicats vacans de l'église archiépiscopale, & n'est obligé qu'à le faire savoir au roi qui confirme sa nomination. Pour remplir les paroisses séculières & les bénéfices royaux, l'archevêque nomme trois sujets, entre lesquels le gouverneur en choisit un. Les paroisses des réguliers sont pourvues par le supérieur provincial de l'ordre, dont le choix n'a pas besoin de confirmation; mais un religieux n'a droit d'entendre que les confessions des Indiens, sans la permission des évêques. Enfin le gouverneur nomme le général du galion, qui va tous les ans à la nouvelle Espagne; emploi qui rapporte plus de cinquante mille écus. Il nomme les commandans des places de guerre, & plus de capitaines & d'officiers qu'il n'y en a dans toute l'Espagne; parce qu'il a le pouvoir de distribuer aux Indiens des commissions de colonel, de majors & de capitaines, pour les attacher à la nation Espagnole par des distinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Mais cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les habitans des Philippines font de la conduite d'un gouverneur après son administration. Le droit de plainte est accordé à tout le monde, & est publié dans chaque province. Ce droit dure

soixante j
est ouvert
qui succède
du roi. &
cour se ré
de chefs,
avoir reçu
sur les cas
qui sont ch
d'un gouver
dans un au
cherche, a
partir en l
eux. On af
compte que
de l'Espagn
de chagrin
cherche des
à celui qui
de tenir cet
embarras de
La chaleu
générales de
grand nombr
de pluies ab
grande part
une proprié
les orages

me à tous
épiscopale,
oi qui con-
es paroisses
, l'arche-
lesquels le
es des régu-
provincial
oin de con-
d'entendre
a permission
omme le gé-
la nouvelle
e cinquante
as des places
fficiers qu'il
e qu'il a le
es commis-
capitaines,
ole par des
a moitié du

ne d'autorité
tche que les
onduite d'un
on. Le droit
monde, & f
e droit dur

soixante jours, pendant lesquels l'oreille du juge est ouverte. C'est ordinairement le gouverneur qui succède. Il apporte une commission expresse du roi & du conseil des Indes. Cependant la cour se réserve le jugement d'un certain nombre de chefs, que le juge envoie en Espagne, après avoir reçu les informations : mais il prononce sur les cas qui ne sont pas réservés. Les auditeurs qui sont chargés de l'administration après la mort d'un gouverneur, ou qui passent à quelque poste dans un autre pays, sont soumis à la même recherche, avec cette différence qu'ils peuvent paroir en laissant un procureur qui répond pour eux. On assure que, depuis la conquête, on ne compte que deux gouverneurs qui soient revenus de l'Espagne, & que les autres sont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du voyage. La recherche des crimes vaut toujours cent mille écus à celui qui succède; & le prédécesseur est obligé de tenir cette somme prête, pour se délivrer des embarras dont il est menacé.

La chaleur & l'humidité sont les deux qualités générales de toutes ces îles. L'humidité vient du grand nombre de rivières, de lacs, d'étangs, & de pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On observe, comme une propriété particulière aux Philippines, que les orages y commencent par la pluie & les

 Philippines.

 Climat.

 Philippines.

éclairs, & que le tonnerre ne s'y fait entendre qu'après la pluie. Pendant les mois de juin, de juillet, d'août, & une partie de septembre, on y voit régner les vents du sud & de l'ouest. Ils amènent de si grandes pluies, & des tempêtes si violentes, que toutes les campagnes se trouvant inondées, on n'a point de ressource que de petites barques pour la communication. Depuis octobre jusqu'au milieu de décembre, c'est le vent du nord qui règne, pour faire place ensuite, jusqu'au mois de mai, à ceux d'est & d'est-sud-est. Ainsi les mers des Philippines ont deux moussons comme les autres mers des Indes; l'une sèche & belle, que les Espagnols nomment la brise; l'autre humide & orageuse, qu'ils appellent vandaral.

On remarque encore que dans ce climat, les Européens ne sont pas sujets à la vermine, de quelque saleté que soient leurs habits & leurs chemises, tandis que les Indiens en sont couverts. La neige n'y est pas plus connue que la glace; aussi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que sans aucun égard pour sa santé, on ne se serve de salpêtre pour rafraîchir l'eau. L'avantage d'un continuel équinoxe fait qu'on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires; on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour se garantir de la pluie. Ce mélange de chaleur & d'humidité ne rend

D
 pas l'air for
 commode l
 lards : mai
 pain ordina
 stance que
 croissent en
 fournissent
 on a le cho
 sonnes rich
 & de poiss
 guères que
 viande pour
 de la mauv
 tombe dans
 abondante,
 tomber une
 commode p
 qui vivent
 plupart des
 On ne dort
 sans être hu
 moindre da
 l'air y est p
 riches ont d
 retirent dep
 de juin. Qu
 plus de force
 tems, on n

pas l'air fort sain. Il retarde la digestion; il incommode les jeunes Européens plus que les vieillards : mais aussi les alimens y sont légers. Le pain ordinaire n'étant que de riz, a moins de substance que celui de l'Europe. Les palmiers, qui croissent en abondance dans une terre humide, fournissent l'huile, le vinaigre & le vin. Comme on a le choix de toute sortes de viande, les personnes riches se nourrissent de gibier le matin, & de poisson le soir. Les pauvres ne mangent guères que du poisson mal cuit, & gardent la viande pour les jours de fêtes. Une autre cause de la mauvaise qualité de l'air est la rosée, qui tombe dans les jours les plus sereins. Elle est si abondante, qu'en secouant un arbre, on en voit tomber une sorte de pluie. Cependant elle n'incommode point les habitans naturels du pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plupart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille sans être humide de sueur; mais elle est beaucoup moindre dans les lieux plus ouverts, parce que l'air y est plus agité; aussi toutes les personnes riches ont des maisons de campagne, où ils se retirent depuis le milieu de mars jusqu'à la fin de juin. Quoique la chaleur se fasse sentir avec plus de force dans le mois de mai qu'en aucuns tems, on ne laisse pas alors de voir souvent,

 Philippines.

 Philippines.

pendant la nuit, des pluies épouvantables accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

On a déjà fait observer que Manille est particulièrement sujette à d'effroyables tremblemens de terre, sur-tout dans la plus belle saison. Elle en ressentit un si violent au mois de septembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes qui se nomment Carvallos, dans la province de Cagayan, en fut aplatie. En 1645, le tiers de la capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens personnes furent ensevelies sous les ruines de leurs maisons. Les vieux Indiens assuraient que ces malheurs avaient été plus fréquens, & que de-là était venu l'usage de ne bâtir que de bois. Les Espagnols ont suivi cet exemple, du moins pour les étages au-dessus du premier. Leurs alarmes sont continuelles à la vue d'un grand nombre de volcans, qui vomissent des flammes autour d'eux, remplissent de cendres tous les lieux voisins, & envoient des pierres fort loin avec un bruit semblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les voyageurs nous représentent le terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du monde connu. En toute saison l'herbe croît, les arbres fleurissent; & dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toujours les fleurs. On voit rarement tomber les vieilles feuilles

D
 avant que
 vient que
 de demeurer
 qui leur offre
 ble & des a
 fruits d'une
 dans un aut
 & tous les
 régulièrement
 l'on plante
 vante. Villa
 dent à déclai
 gnes. On voy
 d'arbres vie
 sent plus de
 subsistance
 . Ajoutons
 Manille se
 royaumes de
 tion en fait
 merce est le
 par l'occide
 & des Indes
 être regardé
 richesses du
 reprennent
 l'argent du
 les diamans

avant que les nouvelles soient venues. De-là vient que les habitans des montagnes n'ont pas de demeure fixe, & suivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorsqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne ou d'un bois, ils passent dans un autre lieu. Les orangers; les citronniers & tous les arbres connus en Europe, donnent régulièrement du fruit deux fois l'année; & si l'on plante un rejeton, il en porte l'année suivante. Villalobos, Dampier & Carreri s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vu de campagnes couvertes de verdure, ni de bois si remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fournissent plus de secours & de commodités pour la subsistance des hommes.

Ajoutons, avec les mêmes écrivains, que Manille se trouvant placée entre les plus riches royaumes de l'orient & de l'occident, cette situation en fait un des lieux du monde, où le commerce est le plus florissant. Les Espagnols venant par l'occident, & d'autres nations de l'Europe & des Indes par l'orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Pérou & de la nouvelle Espagne, les diamans de Golconde, les topases, les sa-

Philippines.

Philippines. phirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le gérosfle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Bornéo, les perles & les tapis de Perse, le benjoin & l'ivoire de Camboie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de soie de Bengale; les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le commerce était ouvert avec le Japon, Manille en recevait tous les ans deux ou trois vaisseaux qui laissaient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soie & des cabinets d'un admirable vernis, en échange pour du cuir, de la cire & des fruits du pays. Pour faire juger en un mot de tous les avantages de Manille, il suffit d'ajouter qu'un vaisseau qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent avec un gain de quatre pour un.

Animaux.

La fécondité d'un climat se faisant observer jusques dans la propagation des animaux, on voit naître dans les campagnes des Philippines, une si grande quantité de buffles sauvages, qu'un bon chasseur en peut tuer vingt à coups de lances, dans l'espace d'un jour. Les Espagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre de cerfs, des sangliers & des chèvres est surprenant dans les forêts. On n'a pas manqué d'apporter à Manille & dans quelques autres îles, des che-

vau

D
vau & des
n'ont pas ce
humidité de
des mouton
On ne pa
admirer le
dans les mor
deur monst
rend capable
Lorsqu'ils ne
retraites, ils
pour s'y nour
plusieurs espè
qu'on appelle
Les singes q
craignent qu
pent la patte
pierre qui les
gent alors san
avec la même
leurs pinces,
Lorsqu'ils vien
On observe
qui sont aussi
parfum n'est
qu'elles en re
trottent contre
contient. Ces

Tome IV.

vaux & des vaches de la nouvelle Espagne, qui n'ont pas cessé d'y multiplier. Mais l'excessive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

Philippines.

On ne parle point des singes pour en faire admirer le nombre, quoiqu'il soit incroyable dans les montagnes; mais ils y sont d'une grandeur monstrueuse, & d'une hardiesse qui les rend capables de se défendre contre des hommes. Lorsqu'ils ne trouvent plus de fruits dans leurs retraites, ils descendent sur le rivage de la mer, pour s'y nourrir d'huîtres & de crabes. Entre plusieurs espèces d'huîtres, on en distingue une qu'on appelle taclow, & qui pèse plusieurs livres. Les singes qui les trouvent ouvertes, & qui craignent qu'en se fermant elles ne leur attrapent la patte, commencent par y jeter une pierre qui les empêche de se fermer, & la mangent alors sans crainte. Ils prennent les crabes avec la même adresse, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorsqu'ils viennent à la serrer.

On observe, dans les civettes des Philippines, qui sont aussi en fort grand nombre, que si leur parfum n'est pas ôté tous les mois, l'ardeur qu'elles en ressentent est si vive, qu'elles se frottent contre terre pour rompre la vessie qui le contient. Ces îles sont le seul endroit du monde,

Philippines.

où l'on voit une espèce de chats de la grandeur des lièvres, & de la couleur des renards, auxquels les insulaires donnent le nom de taguans. Ils ont des aîles comme les chauves-souris, mais couvertes de poil, dont ils se servent pour sauter d'un arbre sur un autre, à la distance de trente palmes. On trouve dans l'île de Leyte, un animal qui n'est pas moins singulier, & qui se nomme mango. Sa grandeur est celle d'une souris. Il a la même queue, mais sa tête est deux fois plus grosse que son corps, avec de longs poils sur le museau. L'ignana se trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure ressemble beaucoup à celle du crocodile; mais il a la peau rougeâtre, parsemée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il passe pour un animal terrestre, il traverse facilement les plus grandes rivières. Les Indiens & les Espagnols mangent sa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

L'humidité, jointe au ferment continuel de la chaleur, produit dans toutes les îles des serpents d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme ibitin, se tient pendu par la queue au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y passe des cerfs, des sangliers & même des hommes. Il est si gros & si long, qu'il les dévore tout entiers

après qu'il a digéré. Il fait la grande peur aux habitans de ces îles, & est fort dangereux pour les grands, & pour les petits.

De plus, il y a une espèce de plus admirable. C'est un oiseau qui se fait poule, mais qui fait ses œufs d'une grosseur extraordinaire, qu'il y a de petits serpents sans aucun danger, & moins bon à manger. On conclut qu'il a dité viennent sans attendre. Ils sont au nombre de quatre Espagnols mangent la chair de celui qui fuit, mais la femelle rassemble quarante œufs, qu'elle couve, & l'air fait un

après quoi il se ferre contre l'arbre pour le digérer. Un autre serpent, nommé assagua, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les habitans nomment olopang, jete un venin fort dangereux. Les bobas qui sont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

Philippines.

De plusieurs oiseaux singuliers des îles, le plus admirable par ses propriétés est le tavon. C'est un oiseau de mer, noir & plus petit qu'une poule, mais qui a les pieds & le cou assez longs. Il fait ses œufs dans des terres sablonneuses. Leur grosseur est à peu près celle des œufs d'oie. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après que les petits sont éclos, on y trouve le jaune entier sans aucun blanc, & qu'alors ils ne sont pas moins bons à manger qu'auparavant; d'où l'on conclut qu'il n'est pas toujours vrai que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rout les petits sans attendre qu'ils soient couverts de plumes. Ils sont aussi bons que les meilleurs pigeons. Les Espagnols mangent souvent, dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui suit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle rassemble ses œufs jusqu'au nombre de quarante ou cinquante, dans une petite fosse qu'elle couvre de sable, & dont la chaleur de l'air fait une espèce de fourneau. Enfin lorsqu'ils

Philippines.

ont la force de secouer la coque & d'ouvrir le sable pour en sortir, elle se perche sur les arbres voisins, elle fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute sa force; & les petits, excités par le son, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que forçant tous les obstacles, ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les tavons font leurs nids aux mois de mars, d'avril & de mai; tems auquel la mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élèvent point assez pour leur nuire. Les matelots cherchent avidement ces nids le long du rivage. Lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les petits qui sont également estimés.

On voit aux Philippines une sorte de tourterelles, dont les plumes sont grises sur le dos & blanches sur l'estomac, au milieu duquel la nature a tracé une tache si rouge, qu'on la prendrait pour une plaie fraîche dont le sang paraît sortir.

Le xolin est un oiseau de la grosseur d'une grive, de couleur noire & cendrée, qui n'a sur la tête, au lieu de plumes, qu'une espèce de couronne ou de crête de chair. Le palomatorcas est à peu près de la même grosseur. Son plumage est varié de gris, de verd, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'estomac; mais sa principale distinction consiste

Y
dans son
beau roug
falangan à
pour un m
les Indes.
mianes,
Sa grosseur
nid sur les
mer & l'a
comme l'h
L'herrero
d'une poul
si dur, qu
arbres pour
forgeron,
mer le bru
d'assez loin
naître une
seau nomm
l'eau avec
Ses plumes
sèches auffi
Il est de co
mais son b
est si dur &
toutes fort
On trou
Calamiane

dans son bec & ses pieds qui sont aussi du plus beau rouge. Les insulaires donnent le nom de *salangan* à ce fameux oiseau, dont les nids passent pour un mets délicieux à la Chine & dans toutes les Indes. Il est commun dans les îles de *Calamianes*, de *Xolo*, & dans quelques autres. Sa grosseur est celle d'une hirondelle. Il bâtit son nid sur les rochers qui touchent au bord de la mer & l'attache au rocher même, à peu près comme l'hirondelle attache le sien aux murailles. L'herrero est un oiseau verd, de la grosseur d'une poule, auquel la nature a donné un bec si dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire son nid; son nom qui signifie forgeron, lui vient des Espagnols, pour exprimer le bruit de son travail, qui se fait entendre d'assez loin. On lui attribue la propriété de connaître une herbe qui rompt le fer. Un autre oiseau nommé *colocolo*, a celle de nager sous l'eau avec autant de vitesse qu'il vole dans l'air. Ses plumes sont si ferrées, qu'elles deviennent sèches aussi-tôt qu'il les a secouées hors de l'eau. Il est de couleur noire & plus petit que l'aigle; mais son bec qui n'a pas moins de deux palmes, est si dur & si fort, qu'il prend & qu'il enlève toutes sortes de poissons.

On trouve quantité de paons dans les îles de *Calamianes*. Au lieu de faisans & de perdrix,

 Philippines.

Philippines.

les montagnes y fournissent d'excellens coqs sauvages. Les cailles sont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les îles sont remplies d'une sorte d'oiseaux verts qui se nomment volanos, de plusieurs espèces de perroquets, & de cacatois blancs, dont la tête est ornée d'une touffe de plumes. Les Espagnols avaient porté aux Philippines des poulets d'inde qui n'y ont pas multiplié. Ils y suppléent par une poule singulière qui se nomme camboie, parce qu'elle vient de cette région, & qui a les pieds si courts, que ses ailes touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne cèdent rien aux coqs d'inde. On estime une autre sorte de poule qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les grosses chauves-souris, dont on a déjà parlé, sont fort utiles à Mindanao, par la quantité de salpêtre qu'on y tire de leurs excréments.

A l'égard des poissons, Pline n'en a nommé presqu'aucun, qui ne se trouve dans ces mers : mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le douyon, que les Espanols ont nommé *pesce-muger*, parce qu'il a le sexe & les mamelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étrancher le sang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût de celle du porc ; mais on ne connaît

point le
qu'on no
nôtres qu
leur corn
les petites
plus redo
leur abon
n'y avait r
leur multi
sont si fer
petits ; m
œufs, qu
dans l'end
les avalan
échapper e
un autre c
n'ayant po
vomissent
la digestio
long séjour
la faim ; s
aux îles u
riaux. On
dans le ve
des crânes
Indiens ,

(1) Les M
aucune ment

point le mâle de cette espèce. Les poissons qu'on nomme épées, ne sont différens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites barques. Les crocodiles seraient les plus redoutables ennemis des insulaires, par leur abondance & leur voracité, si la Providence n'y avait mis comme un double frein qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles sont si fertiles, qu'elles font jusqu'à cinquante petits; mais lorsqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles font à terre, elles se mettent dans l'endroit par lequel ils doivent passer; & les avalant l'un après l'autre, elles ne laissent échapper que ceux à qui le hasard fait prendre un autre chemin. En second lieu, ces animaux, n'ayant point de conduit pour les excréments (1), vomissent ce qui leur reste dans l'estomac après la digestion. Ainsi, leur nourriture y fait un long séjour, qui les empêche de ressentir souvent la faim; sans quoi il en coûterait tous les jours aux îles un grand nombre d'hommes & de bestiaux. On n'a jamais ouvert un de ces monstres, dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os & des crânes d'hommes. Les Espagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On

 Philippines.

(1) Les Naturalistes qui ont parlé du crocodile ne font aucune mention d'un fait aussi extraordinaire.

Philippines.

trouve quelquefois, sous leurs mâchoires, de petites vessies pleines d'un excellent musc. Les lacs des îles ont une autre espèce de poissons monstrueux, que les Indiens nomment buhayas, & qui ne paraissent point différens de ceux que les Portugais ont nommé caymans. Ils n'ont pas de langue, ce qui leur ôte non-seulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avalier dans l'eau. Aussi ne dévorent-ils leur proie que sur le rivage. Ils seraient les plus redoutables de tous les monstres, s'ils n'avaient une extrême difficulté à se tourner. On leur attribue quatre yeux; deux en haut & deux en bas, avec lesquels on prétend qu'ils apperçoivent dans l'eau toutes les espèces de poissons qui leur servent de proie, quoiqu'à terre ils aient la vue fort courte. On ajoute que le mâle ne peut sortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles vont chercher seules de quoi vivre dans les campagnes voisines de leurs retraites. Carreri semble confirmer cette opinion, lorsqu'il assure que les chasseurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préservatif éprouvé, contre les surprises des buhayas ou des caymans, un fruit nommé bonga ou nang-kauvagan, qui vient, dit-il, d'une sorte de canne, & dont l'odeur apparemment éloigne ces terribles animaux. Mais il affaiblit un peu la confiance qu'il

demande même ve

Les mo
plies de
sans pied
crocodile
dans ces
abreuver
très-beau
de tortues
l'écaille e
on recher
mange po
grandeur
épaisse,
des four

Passons
n'ont des
îles Philip
ment estim
croissent
déjà vanté
& dont c
un pays o
écu. Carr
Il a la fig
mais il est
En l'ouvra

demande pour ce fruit, en assurant qu'il a la même vertu contre les sortilèges. ● Philippines.

Les mers de Mindanao & de Xolo, sont remplies de grandes baleines & de chevaux marins sans pieds, dont la queue ressemble à celle des crocodiles. Il se trouve de si grandes huîtres dans ces îles, qu'on se sert des écailles pour abreuver les buffles. Les Chinois en font de très-beaux ouvrages. On y distingue deux sortes de tortues; l'une dont la chair se mange & dont l'écaille est négligée; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille, & dont on ne mange point la chair. Les raies y sont d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui est fort épaisse, se vend aux Japonais, pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Passons aux fruits qui ne sont connus, ou qui n'ont des propriétés remarquables que dans les îles Philippines. On en distingue deux, également estimés des Espagnols & des Indiens. Ils croissent naturellement dans les bois. On a déjà vanté le premier qui se nomme fantor, & dont on fait d'excellentes confitures dans un pays où le quintal de sucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte description. Il a la figure & même la couleur d'une pêche; mais il est un peu plus plat. Son écorce est douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins aigres &

Philippines.

blancs. Il se confit également au sucre & au vinaigre ; & pour troisième propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre ressemblerait parfaitement au noyer, s'il n'avait les feuilles plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois est excellent pour la sculpture.

L'autre fruit qui se nomme mabol est un peu plus gros que le premier, mais coronneux & de la couleur de l'orange. L'arbre est de la hauteur d'un poirier, chargé de branches & de feuilles, qui ressemblent à celles du laurier. Le bois coupé dans sa saison approche de la beauté de l'ébène.

On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille & dans les autres îles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raisin muscat qu'on y transporte, n'y parviennent jamais à maturité.

Carreri s'étend beaucoup sur une autre espèce d'arbres, qui font le principal revenu des insulaires, & qui leur apporte, dit-il, autant de plaisir que d'utilité. On en distingue jusqu'à quarante espèces, qu'il range toutes sous le nom de palmiers, & dont les principales fournissent les îles de pain. Celle que les Tagales nomment yoro, & les montagnards landau, porte le nom de sagu aux Moluques.

Une autre espèce qui donne du vin & du vinaigre, se nomme fasa & nipa. Elle n'est point assez grande pour mériter le nom d'arbre. Son

fruit resse
point à f
coupent la
la fleur. Il
dans des
fois dix p
de caling
à la prép
emploie
couvrir le
très-fin,
tire aussi
fort bonne
écorce des
calfat pou
à faire des

Carreri
l'arbre qu
plutôt per
qui entre
du bétel.
les sont au
tronc est
de nœuds.
insulaires
qu'ils nom
forte de la
des matela

fruit ressemblerait aux dattes; mais il n'arrive point à sa maturité, parce que les insulaires coupent la branche aussitôt qu'ils voient paraître la fleur. Il en fort une liqueur qu'ils reçoivent dans des vaisseaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une seule nuit. L'écorce de calinga, qui est une sorte de canelle, sert à la préparer & l'empêche de s'aigrir. On emploie les feuilles du même palmier à couvrir les maisons; & cousues avec du fil très-fin, elles durent environ six ans. On en tire aussi du vin de coco, & de l'huile qui est fort bonne dans sa fraîcheur. De la première écorce des cocotiers, on fait des cordages & du calfat pour les navires. L'écorce intérieure sert à faire des vases & d'autres ustenciles.

Carreri met au nombre des palmiers jusqu'à l'arbre qui produit l'aréca, petite pomme, ou plutôt petite noix, de la grosseur d'un gland, qui entre avec la chaux dans la composition du bétel. Cet arbre se nomme bonga. Ses feuilles sont aussi larges que celles du bourias. Le tronc est haut, mince, droit & tout couvert de nœuds. Enfin une quatrième espèce, dont les insulaires tirent beaucoup d'avantages, est celle qu'ils nomment l'yonota. Elle leur fournit une sorte de laine qu'on appelle baios, dont on fait des matelats & des oreillers; du chanvre noir,

 Philippines.

Philippines.

nommé jonc ou gamato, pour les cables de navires, & de petits cocos moins bons, à la vérité, que les grands. Ses fils sont de la longueur & de la grosseur du chanvre. Ils sont noirs comme les crins du cheval, & l'on assure qu'ils durent long-tems dans l'eau. La laine & le chanvre s'enlèvent d'autour du tronc. On tire aussi des branches un vin doux; & leurs bouts se mangent tendres. Il n'y a point de palmiers dont les feuilles ne puissent servir à couvrir des maisons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainsi ce n'était pas sans raison que Plinè écrivait, il y a seize cens ans, que les pauvres y trouvent de quoi manger, boire, se vêtir & se loger. Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de relever les avantages de cet arbre, l'un des trésors de la Zone Torride.

L'arbre qui porte la casse est en si grande abondance aux Philippines, que pendant les mois de juin & de mai, les insulaires en engraisent leurs pourceaux. Les tamarins, ou plutôt les sampales, dont le fruit se nomme tamarin, n'y sont pas moins communs. Le bois sert à divers ouvrages comme l'ébène. On voit sur les montagnes diverses sortes de grands arbres, qui servent également à la construction des vaisseaux & des maisons, & dont le feuillage est toujours verd. Tels

font l'ébène, le naga, dont on tire une couleur rouge, le calinga, dont l'écorce est si dure qu'il ne se coupe pas comme le bois de l'arbre de la Chine, les épaisses feuilles de la nature de la cannelle, qui ne recueillent point de Mindanao, dont l'écorce est

Mais ce sont des plus exotiques, les feuilles de la maturité de la vie vivans (1) ne volent en l'air. Leur corps est à la tête est à la queue, & la queue est des côtés de l'arbre, & la queue est en ailes.

(1) Cette phrase est la crédulité de

sont l'ébène noir, le balayon rouge, l'asana ou le naga, dont on fait des vases qui donnent à l'eau une couleur bleue, & qui la rendent plus saine; le calinga qui jete une odeur fort douce, & dont l'écorce est aromatique; le tiga, dont le bois est si dur qu'il ne peut être scié qu'avec la scie à l'eau, comme le marbre, ce qui le fait nommer aussi l'arbre de fer. La difficulté de pénétrer dans ces épaisses forêts, ne permet pas aux insulaires mêmes de connaître toutes les richesses qu'ils tiennent de la nature. Ils ont sur quelques montagnes de Manille, quantité de muscadiers sauvages, dont ils ne recueillent rien. On a déjà fait observer que Mindanao produit de très-grands arbres, dont l'écorce est une espèce de canelle.

Philippines.

Mais ce qui doit passer pour un phénomène des plus extraordinaires, c'est que dans ces îles les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour se transformer en animaux vivans (1), qui se détachent des branches & qui volent en l'air, sans perdre la couleur de feuilles. Leur corps se forme des fibres les plus dures. La tête est à l'endroit par où la feuille tenait à l'arbre, & la queue à l'autre extrémité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le reste se change en aîles.

(1) Cette observation n'a guères d'autre fondement que la crédulité des voyageurs.

Philippines.

On a porté de la nouvelle Espagne aux Philippines, la plante du cacao. Quoiqu'il n'y soit pas aussi bon, il s'y est assez multiplié pour dispenser les habitans d'en faire venir aucune de l'Amérique. L'arbre qu'on appelle aimir, est moins remarquable par ses fruits, qui pendent en grappes, & qui sont d'un fort bon goût, que par la propriété qu'il a de se remplir d'une eau très-claire, que les chasseurs & les sauvages tirent, en perçant le tronc. L'espèce de canne, qu'on nomme manbou, à l'exemple des Portugais, & que les Espagnols appellent vexuco, croît au milieu de tous ces arbres, les embrasse comme le lierre, & monte jusqu'à la cime des plus grands. Il est couvert d'épines qu'on ôte pour le polir. Lorsqu'on le coupe, il en sort autant d'eau claire qu'un homme en a besoin pour se désaltérer; de sorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais risque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes est connue par toutes les relations.

On ne parle point des plantanes, des cannes de sucre, des ananas, que les Espagnols appellent potias, du gingembre, de l'indigo, ni d'un grand nombre de plantes & de racines qui sont communes à la plupart des régions de l'Orient. Mais c'est aux Philippines qu'il faut chercher les camotes, espèce de grosses raves qui flattent

Todorat
fulaires f
gnols m
l'ubis qu
plante r
mangent
gre; des
poires,
Toutes c
dance qu
point à se

Ils n'a
des fleurs
frais, &
parfemés.
qu'ils non
gorin des
rose blanc
est beau
jasmin. C
& le local
qui porte
damoro,
du baum
& que le
bétel. Le
que dans
deur lors

l'odorat comme le goût; les glabis, dont les indulaires font une sorte de pain, & que les Espagnols mangent cuits, comme des navets; l'ubis qui est aussi gros qu'une courge, & dont la plante ressemble au lierre; les xicamas qui se mangent confits ou cruds, au poivre & au vinaigre; des carottes sauvages qui ont le goût des poires, & le taylan qui a celui des patates. Toutes ces racines croissent en si grande abondance que la plupart des sauvages ne pensent point à se procurer d'autres alimens.

Ils n'apportent pas plus de soin à la culture des fleurs, parce que la nature en fait tous les frais, & que leurs champs en sont toujours parsemés. On donne le premier rang à celles qu'ils nomment zampaga. Elle ressemble au mogorin des Portugais. C'est une espèce de petite rose blanche à trois rangs de feuilles, dont l'odeur est beaucoup plus agréable que celle de notre jasmin. On en distingue deux autres; le solasi & le locoloco qui ont l'odeur du gérofle. La fleur, qui porte les trois noms de balanoy, torongil & damoro, donne une petite semence de l'odeur du baume, qui est très-bonne pour l'estomac; & que les personnes délicates mêlent avec le bétel. Le daso jète une odeur aromatique jusque dans sa racine. Le cablin, qui est plein d'odeur lorsqu'il est cueilli, en rend encore plus

Philippines.

lorsqu'il est sec. La sarafa, nommée par les Espagnols oja de Saint-Juan, est une très-belle fleur, dont les feuilles sont fort larges, & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes sont remplies, on y en trouve une espèce plus chaude & plus forte, qui se nomme langeovas.

On assure qu'il n'y a point d'îles au monde qui produisent plus d'herbes médicinales. Celles, qui se trouvent en Europe, ont aux Philippines les mêmes vertus dans un degré fort supérieur. Mais on vante encore plus celles qui sont propres au terrain & au climat. Le pollo, herbe fort commune & semblable au pourpier, guérit en très-peu de tems toute sorte de blessures. La pansipane en est une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la fève : appliquée sur les plaies, après avoir été pilée, elle en chasse toute la corruption. La golondrine a la vertu de guérir presque sur le champ la dysenterie. Quantité d'autres herbes guérissent les blessures, si l'on en boit la décoction. Une autre sert, comme l'opium, à faire perdre la raison dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'ennemi ; & l'on assure que ceux qui en ont pris, ne rendent point de sang par leurs blessures. Carreri donne pour garant de cette vertu, un gouverneur Portugais & plusieurs missionnaires.

D
missionnaires
deux autres
sur les re
tude ; l'aut
tient les fo
marcher de
Les mêm
beaucoup d
font croître
racines de
tent un ven
font mourir
mais qu'ell
qu'à répan
qu'elles so
trouve dans
poisons. Sa
vertu merv
forme dans
le manung
tiède ou de
les fièvres.
d'alipayon
nettoie par
chair. La ra
de l'huile d
& des épin
Espagnols
Tome II

missionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes ; l'une qui, étant appliquée sur les reins, empêche de sentir aucune lassitude ; l'autre qui, gardée dans la bouche, soutient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours sans manger.

Philippines.

Les mêmes qualités de l'air, qui produisent beaucoup d'animaux venimeux dans les îles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualité. Quelques-unes portent un venin si subtil, que non-seulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, jusqu'à répandre une contagion mortelle, lorsqu'elles sont en fleur. D'un autre côté, on trouve dans les mêmes lieux d'excellens contre-poisons. Sans parler du bézoard, qui est d'une vertu merveilleuse aux Philippines, & qui se forme dans le ventre des chèvres & des cerfs ; le manungal en poudre, donné dans de l'eau tiède ou de l'huile de coco, est souverain pour les fièvres malignes & pestilentielles. La feuille d'alipayon, qui ressemble à celle du platane, nettoie parfaitement une plaie, & fait revivre la chair. La racine du dilao, pilée & bouillie avec de l'huile de coco, guérit les plaies des flèches & des épines empoisonnées. Une herbe que les Espagnols nomment culebras, & les Tagales

Philippines. carogtong, est si puissante pour réunir les parties séparées, qu'un serpent coupé en deux se rétablit par l'usage qu'il en fait. Un bois nommé doctan a la même vertu. Le fruit de l'amuyon, qui est de la grosseur d'une noisette, & piquant comme le poivre, guérit les maux causés par le froid. Le pandacaque, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre qui se nomme camandag (1), est si venimeux, que ses feuilles mêmes sont mortelles. La liqueur qui distille de son tronc, sert aux insulaires pour empoisonner la pointe de leurs flèches. L'ombre seule de l'arbre fait périr l'herbe aux environs. S'il est transplanté, il détruit tous les arbres voisins, à l'exception d'un arbrisseau qui est son contre-poison, & qui l'accompagne toujours. Ceux qui voyagent dans les lieux déserts, portent dans la bouche un petit morceau de bois ou une feuille de cet arbrisseau, pour se garantir de la pernicieuse vertu du camandag.

Le maca-bubay, dont le nom signifie ce qui donne la vie, est une espèce de lierre de la grosseur du doigt, qui croît autour d'un arbre. Il produit quelques filets dont les insulaires font des bracelets, pour les porter comme un anti-

(1) Cet arbre ressemble beaucoup, par ses qualités vénimeuses, au mancenilier des Antilles.

D
Note contre
du bubay,
& pilée
guérit plus
L'arbre de
les pénétre
grands édit
où il est f

De plus
comme le
les animaux
qui ressem
couverte
d'ibabao,
qu'elle fuy
l'eau de la
nommée v
sur les co
Manille. A
ment qu'o
très-légère
marina se r

La diffé
leur propre
entraîne au
fix dans la
les, des Par
des Ilocos

Note contre toutes sortes de poisons. La racine du bubay, prise du côté qui regarde l'orient, & pilée pour être appliquée sur les plaies, guérit plus souverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les bâtimens, & les pénètre de ses racines, jusqu'à renverser de grands édifices. Il vient aussi dans les montagnes où il est fort honoré des Indiens.

Philippines.

De plusieurs plantes sensitives, qui tiennent comme le milieu entre les simples végétaux & les animaux, on en admire une aux Philippines, qui ressemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte en 1642, par un soldat de la côte d'Ibahao, qui voulant la prendre, s'aperçut qu'elle fuyoit sa main, & qu'elle se retirait sous l'eau de la mer. Celle que les Espagnols ont nommée verguenzosa, ou la honteuse, croît sur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure, & quelque légèrement qu'on la touche, elle se retire & ferme très-légèrement ses feuilles. La spugna & l'urtica marina se trouvent aussi dans les îles.

La différence des nations, que le hasard ou leur propre choix a rassemblées aux Philippines, entraîne aussi celle des langues. On en compte six dans la seule île de Manille, celle des Tagales, des Pampangas, des Bisayas, des Cagayans, des Iloccos & des Pangasinans. Celles des Ta-

 Philippines.

gales & des Bifayas sont les plus usitées. On n'entend point la langue des Noirs, des Zambales & des autres nations sauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'assurer que les anciens habitans ont reçu leur langage & leurs caractères des Malais de la terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils ressembloient aussi par la stupidité. Dans leur écriture ils ne se servent que de trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize consonnes. Leur méthode est d'écrire de bas en haut, en mettant la première ligne à gauche, & continuant vers la droite, contre l'usage des Chinois & des Japonais, qui écrivent de haut en bas & de droit à gauche. Avant que les Espagnols leur eussent communiqué l'usage du papier, ils écrivaient sur la partie polie de la canne ou sur les feuilles de palmier avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Mores des Philippines ont oublié leur ancienne écriture & se servent de l'espagnole.

 Mœurs.

La première loi parmi eux est de respecter & d'honorer les auteurs de leur naissance. Toutes les causes sont jugées par le chef du barangé, assisté d'un conseil des anciens. Dans les causes civiles, on appelle les parties, on s'efforce de les accommoder; & si ce prélude est sans succès, on les fait jurer de s'en tenir à la sentence des

juges : ap
Si les pre
tentation. S
le juge de
de l'objet
témoins. L
prononce
pable man
offensée,
lui ôtent la
est lui-mê
renté fait
qu'au jour
certaine q
aux pauvre
ou aux pa

A l'éga
connu, on
de mettre
l'espérance
profiter d'
honte. Ma
les accusés
se rangent
rivière, u
obligé de
est déclaré
se noient

juges : après quoi les témoins sont examinés. Si les preuves sont égales , on partage la pré-
 tention. Si l'un des deux prétendans se plaint ,
 le juge devient sa partie ; & s'attribuant la moitié
 de l'objet contesté , il distribue le reste entre les
 témoins. Dans les causes criminelles , on ne
 prononce point de sentence juridique. Si le cou-
 pable manque d'argent pour satisfaire la partie
 offensée , le chef & les principaux du barangué
 lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le mort
 est lui-même un des principaux , toute sa pa-
 renté fait la guerre à celle du meurtrier , jus-
 qu'au jour où quelque médiateur propose une
 certaine quantité d'or , dont la moitié se donne
 aux pauvres , & l'autre à la femme , aux enfans
 ou aux parens du mort.

A l'égard du vol , si le coupable n'est pas
 connu , on oblige toutes les personnes suspectes
 de mettre quelque chose sous un drap , dans
 l'espérance que la crainte portera le voleur à
 profiter d'une si belle occasion pour restituer sans
 honte. Mais si rien ne se retrouve par cette voie ,
 les accusés ont deux manières de se purger. Ils
 se rangent sur le bord de quelque profonde
 rivière , une pique à la main , & chacun est
 obligé de s'y jeter. Celui qui sort le premier
 est déclaré coupable ; d'où il arrive que plusieurs
 se noient dans la crainte du châtement. La se-

 Philippines.

Philippines.

conde épreuve consiste à prendre une pierre au fond d'un bassin d'eau bouillante. Celui qui refuse de l'entreprendre paie l'équivalent du vol.

On punit l'adultère par la bourse. Après le paiement qui est réglé par la sentence des anciens, l'honneur est rendu à l'offensé ; mais avec l'obligation de reprendre sa femme. Les châtimens sont rigoureux pour l'inceste. Toutes ces nations sont livrées au plaisir des sens. Il s'y treuve peu de femmes qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages , l'homme promet la dot , avec des clauses pénales pour le cas de répudiation , qui ne passe pas pour un déshonneur lorsqu'on s'assujettit aux conditions réglées. Les frais de la nôce sont excellifs. On fait payer au mari l'entrée de la maison , ce qui se nomme le *passava* ; ensuite la liberté de parler à sa femme , qu'on appelle *patignog* ; puis celle de boire & de manger avec elle , qui porte le nom de *passalog* ; enfin , pour consommer le mariage , il paie aux parens le *ghina-puang*, qui est proportionné à leur condition.

On ne connaît point d'exemple d'une coutume aussi barbare que celle qui s'était établie aux Philippines , d'avoir des officiers publics , & payés fort chèrement , pour ôter la virginité aux filles , parce qu'elle était regardée comme un

obstacle aux
reste aucune
depuis la dom
le voyageur ,
sur le témoig
d'hui même
femme à l'ép
conclut que n'
doit avoir qu
pêchera d'être

La noblesse
point une disti
par l'industrie
excellant dans
bas ordre n'av
culture, la péc
soumis aux E
resse de leurs
de travailler
lent à faire de
d'or d'une inv
lamianes & q
boîtes, des ca
leurs, avec le
cinquante pal
des dentelles
dre, & la broc
aux Européen

obstacle aux plaisirs du mari. A la vérité il ne reste aucune marque de cette infâme pratique depuis la domination des Espagnols. Cependant le voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoute, sur le témoignage des missionnaires, qu'aujourd'hui même un Bisayas s'afflige de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon, parce qu'il en conclut que n'ayant été désirée de personne, elle doit avoir quelque mauvaise qualité qui l'empêchera d'être heureux avec elle.

La noblesse, parmi tous ces peuples, n'était point une distinction héréditaire. Elle s'acquerrait par l'industrie ou par la force, c'est-à-dire, en excellant dans quelque profession. Ceux du plus bas ordre n'avaient d'autre exercice que l'agriculture, la pêche ou la chasse. Depuis qu'ils sont soumis aux Espagnols, ils ont contracté la paresse de leurs maîtres, quoiqu'ils soient capables de travailler avec beaucoup d'adresse. Ils excellent à faire de petites chaînes. & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres îles, ils font des boîtes, des caisses & des étuis de diverses couleurs, avec leurs belles cannes qui ont jusqu'à cinquante palmes de longueur. Les femmes font des dentelles qui approchent de celles de Flandre, & la broderie en soie cause de l'admiration aux Européens.

Philippines.

 Philippines.

On a remarqué depuis long-tems que jamais ces insulaires ne mangent seuls, & qu'ils veulent du moins un compagnon. Un mari qui perd sa femme, est servi, pendant trois jours, par des hommes veufs. Les femmes, après la mort de leurs maris, reçoivent le même office de trois veuves. On ne souffre point la présence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile. La sépulture des pauvres n'est qu'une simple fosse dans leur propre maison. Les personnes riches sont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre ou ce cercueil est placé dans un coin de leur demeure, à quelque distance de la terre. On l'entoure d'une espèce de treillage; & dans la même enceinte on met un autre coffre, qui contient les meilleurs habits ou les armes du mort, si c'est un homme, & les outils du travail, si c'est une femme. Avant l'arrivée des Espagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des morts, était de bien traiter l'esclave qu'ils avaient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil est noir parmi les Tagales, & blanc chez les Bisayas. Ils se rasent alors la tête & les sourcils. Autrefois, après la mort des principaux, on gardait le silence pendant plusieurs jours,

D
 on ne frap
 vigation co
 taines marc
 dans un tes
 de les pass
 avait été tu
 bitans de fo
 le deuil &
 rens en eut
 contre les m
 gers qu'ils

Ils se fa
 ôtant de des
 nomment z
 d'une plus l
 bas, en se
 sur les jou
 en l'air avec
 un Espagne
 plement le
 baillant le c

Ils font
 leur table
 comme à l
 convives. C
 mets ordin
 dans l'eau.
 que les jou

on ne frappait d'aucun instrument, & la navigation ceillait sur les rivières voisines. Certaines marques apprenaient au public qu'on était dans un tems de silence, & portaient défense de les passer, sous peine de la vie. Si le mort avait été tué par quelque trahison, tous les habitans de son batangué attendaient, pour quitter le deuil & pour rompre le silence, que ses parens en eussent tiré vengeance, non-seulement contre les meurtriers, mais contre tous les étrangers qu'ils regardaient comme ennemis.

Ils se saluent entre eux fort civilement, en ôtant de dessus leur tête l'espèce de bonnet qu'ils nomment *manputon*. S'ils rencontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps assez bas, en se mettant une main ou toutes les deux sur les joues, & levant en même-tems le pied en l'air avec le genou plié. Cependant quand c'est un Espagnol qu'ils voient passer, ils font simplement leur révérence en ôtant le *manputon*, baillant le corps & tendant les mains jointes.

Ils sont assis en mangeant, mais fort bas; & leur table est fort basse aussi. Il y a toujours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'est qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plupart ne mangent de viande que les jours de fête. Leur musique & leurs

Philippines.

danfes ressemblent aussi à celles des Chinois. L'un chante & les autres répètent le couplet, au son d'un tambour de métal. Ils représentent dans leurs danfes des combats feints, avec des pas & des mouvemens mesurés; ils expriment diverses actions avec les mains, & quelquefois avec une lance qu'ils manient avec beaucoup de grace. Aussi les Espagnols ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compositions dans leur langue ne manquent ni d'agrément ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amusement dans le combat des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

On n'a rien trouvé jusqu'à présent qui puisse jeter du jour sur la religion & l'ancien gouvernement des insulaires naturels. Les seules lumières qu'on ait tirées d'eux, leur sont venues par une espèce de tradition, dans des chansons qui vantent la généalogie & les faits héroïques de leurs dieux. On sait qu'ils en avaient un pour lequel ils avaient un respect singulier, & que les chansons tagales nomment *Barhala-may-capal*, c'est-à-dire dieu fabricant. Ils adoraient les animaux, les cifeaux, le soleil & la lune. Il n'y avait point de rocher, de cap & de rivière qu'ils n'honorassent par des sacrifices, ni sur-tout de vieil arbre auquel ils ne rendissent

D
quelques h
lège de le
tout-à-fait
à couper c
ils sont per
ont leur ré
de ces arbu
tibalang, a
cheveux, d
& le corps
leur arrivée
c'est qu'ils
tiennent a
persuasion,
çoivent ric
Chaque
gué, qui
que les pre
une barque
aux capita
des famille
Dampier
y fit, dans
vations qu
Ces Ind
qui est par
trouve la f

quelques honneurs divins; & c'était un sacrilège de le couper. Cette superstition n'est pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un insulaire à couper certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les ames de leurs ancêtres ont leur résidence. Il croient voir sur la cime de ces arbres divers fantômes, qu'ils appellent *tibalang*, avec une taille gigantesque, de longs cheveux, de petits pieds, des ailes très-étendues & le corps peint; ils reconnaissent, disent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils prétendent les voir & qu'ils le soutiennent avec toutes les marques d'une forte persuasion, tandis que les Espagnols n'aperçoivent rien.

Chaque petit état portait le nom de *barangé*, qui signifie barque; apparemment parce que les premières familles y étant venues dans une barque, elles étaient demeurées soumises aux capitaines, qui étaient peut-être les chefs des familles, & ce titre s'était conservé.

Dampier, qui était à Mindanao en 1686, y fit, dans un assez long séjour, quelques observations qui méritent d'être recueillies.

Ces Indiens ont une manière de mandier, qui est particulière à leur île, & dont Dampier trouve la source dans le peu de commerce qui

Philippines.

s'y fait. Lorsqu'il y arrive des étrangers, les insulaires se rendent à bord, les invitent à descendre, & demandent à chacun s'il a besoin d'un camarade, terme qu'ils ont emprunté des Espagnols, ou s'il desire une *pagaly*. Ils entendent par l'un un ami familier, & par l'autre une intime amie. On est obligé d'accepter cette politesse, de la payer par un présent, & de la cultiver par la même voie. Chaque fois que l'étranger descend à terre, il est bien reçu chez son camarade ou chez sa *pagaly*. Il y mange, il y couche pour son argent; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis est le tabac & le bétel, qui ne lui sont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converser publiquement avec leur hôte, de lui offrir leur amitié & de lui envoyer du bétel & du tabac.

La capitale de l'île porte aussi le nom de Mindanao. Sa situation est au midi de l'île, à sept degrés vingt minutes de latitude septentrionale, sur les bords d'une petite rivière qui n'est qu'à deux milles de la mer. Les maisons y sont d'une forme extrêmement singulière. On les élève sur des pilotis qui ont jusqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, suivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'édifice. Aussi n'ont-

D

elles qu'un d
où l'on mon

Le palais
leur. Il est
liers, beaucc
ordinaires,
lesquels on y
chambre une
sur leurs aff
comme le r
A vingt pas
bâtiment, é
trois ou qua
du conseil,
bassadeurs
est couverte
quelles tous
croisées.

Il y a peu
cipaux sont
charpentiers
orfèvres; ils
tout ce qu'on
cuté; mais i
marchandise
aussi-bien q
outils. Dam

elles qu'un étage divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés.

Philippines.

Le palais du sultan est distingué par sa grandeur. Il est assis sur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des maisons ordinaires, avec de grands & larges degrés par lesquels on y monte. On trouve dans la première chambre une vingtaine de canons de fer, placés sur leurs affuts. Le général & les grands ont, comme le roi, de l'artillerie dans leurs hôtels. A vingt pas du palais, on distingue un petit bâtiment, élevé aussi sur des piliers, mais à trois ou quatre pieds seulement. C'est la salle du conseil, & celle où l'on reçoit les ambassadeurs & les marchands étrangers. Elle est couverte de nattes fort propres, sur lesquelles tous les conseillers sont assis les jambes croisées.

Il y a peu d'artisans dans cette ville. Les principaux sont les orfèvres, les forgerons & les charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois orfèvres; ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande est fort bien exécuté; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandises en vente. Les forgerons travaillent aussi-bien qu'il est possible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adresse avec si

 Philippines.

peu d'invention. Ils n'ont point d'étau ni d'enclume ; ils forgent sur une pierre fort dure ou sur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laissent pas de faire des ouvrages achevés, sur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les vaisseaux. Presque tous les habitans sont charpentiers. Ils savent tous manier la hache droite & la courbe ; mais ils n'ont point de scies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux, & de chaque moitié ils font une seule planche, qu'ils polissent avec la hache. Ce travail est pénible ; mais le bois conservant tout son grain, est d'une force qui les dédommage de la peine & des frais.

 Îles Palaos.

Le pere le Clain, missionnaire jésuite, donne le nom de *Palaos* à d'autres îles qui ne sont pas éloignées des *Marianes*, quoiqu'elles n'y aient aucune communication, & dont il raconte ainsi la découverte.

En faisant la visite des établissemens de son ordre, il arriva dans une bourgade de l'île de Samar, la dernière & la plus méridionale des *Pintados*. Il y trouva vingt-neuf *Palaos* ; c'est le nom qu'il donne aussi aux habitans des îles nouvellement découvertes. Les vents d'est, qui règnent sur ces mers depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai, les avaient jetés à trois

D
 ens lieues
 bourgade,
 embarqués
 au nombre
 île voisine.
 en haute m
 rapprocher
 des vents p
 de provision
 la faim & l
 vue de l'île
 au bord de l
 à la forme d
 gers, il les
 passer par le
 des bancs de
 allaient éch
 voir un inco
 vers la haut
 de les repou
 touché de co
 infailible,
 balancé à s'a
 barques, po
 voulait seco
 tions. Dans
 les femmes,
 taient jetés a

tens lieues de leurs îles dans la baie de cette
 bourgade, qui se nomme Guivam. Ils s'étaient
 embarqués dans leur patrie, sur deux barques,
 au nombre de trente-cinq, pour passer dans une
 île voisine. Un vent impétueux les avait emportés
 en haute mer. Tous leurs efforts n'ayant pu les
 rapprocher de terre, ils avaient vogué au gré
 des vents pendant soixante-dix jours, avec si peu
 de provisions, qu'ils avaient souffert long-tems
 la faim & la soif. Enfin ils s'étaient trouvés à la
 vue de l'île de Samar. Un Guivamois qui était
 au bord de la mer, les avait apperçus; & jugeant
 à la forme de leurs bâtimens qu'ils étaient étran-
 gers, il les avait exhortés par des signes, à
 passer par le canal qu'il leur montrait, pour éviter
 des bancs de sable & des écueils sur lesquels ils
 allaient échouer. Ces malheureux, effrayés de
 voir un inconnu, s'étaient efforcés de retourner
 vers la haute mer; mais le vent n'avait pas cessé
 de les repousser au rivage. Alors le Guivamois,
 touché de compassion pour leur perte qu'il voyait
 infailable, s'était jeté à la mer, & n'avait pas
 balancé à s'avancer à la nage vers l'une des deux
 barques, pour s'en faire le pilote. Ceux qu'il
 voulait secourir avaient mal expliqué ses inten-
 tions. Dans leur crainte, les hommes & même
 les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'é-
 taient jetés au milieu des flots pour gagner l'autre

 Philippines.

Philippines. barque. Il était monté dans celle qu'ils avaient abandonnée; & les ayant suivis jusqu'à l'autre, il les avait sauvés comme malgré eux en les conduisant au port.

Ils avaient pris terre le 28 de décembre 1696. Tous les habitans du bourg, dont la plupart étaient chrétiens, les avaient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avaient mangé fort avidement des cocos; mais lorsqu'on leur avait présenté du riz cuit à l'eau, qui est la nourriture de toute l'Asie, ils l'avaient regardé avec admiration; & prenant les grains pour des vermiciferaux, ils avaient refusé d'y toucher. Rien n'avait tant satisfait leur goût que les grosses racines, sur-tout celles qu'on nomme *salavans*. On avait fait venir, d'un autre bourg de l'île, deux femmes que les vents avaient jetées autrefois sur la même côte. Elles les avaient aussi-tôt reconnus à leur langage; & s'étant fait reconnaître aussi pour être des mêmes îles, ils s'étaient mis tous à pleurer de tendresse & de joie. Les respects qu'ils avaient vu rendre au missionnaire du bourg, leur avaient fait juger qu'il était le maître du pays, & que leur vie était entre ses mains. Ils s'étaient jeté à terre pour implorer sa miséricorde & lui demander la vie. Sa compassion pour leurs peines, & les caresses qu'il avait faites à leurs enfans, avaient achevé de leur inspirer de la confiance.

D
confiance. I
des habitans
habits & d
ne séparât p
n'en prît pa
crainte de c
verraient se
leur départ,
faim & les i
tion en ava
voyage, &
il en mourut
le baptême.
C'est sur l
description d
trente-deux.
qu'elles sont
vers onze ou
trionale, & f
puisque ces e
dent, avaien
gade. Le mis
une de ces île
quelques ann
Philippines a
est de l'est à
& s'étant un
pour la pre
Tome I

confiance. Il les avait distribués dans les maisons des habitans, avec ordre de leur fournir des habits & des vivres, mais il avait voulu qu'on ne séparât point ceux qui étaient mariés, & qu'on n'en prît pas moins de deux ensemble, dans la crainte de causer trop de chagrin à ceux qui se verraient seuls. De trente-cinq qu'ils étaient à leur départ, il n'en restait plus que trente. La faim & les incommodités d'une longue navigation en avaient fait mourir cinq pendant le voyage, & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre qui reçut heureusement le baptême.

C'est sur leur récit que le P. le Clain donne la description de leurs îles. Elles sont au nombre de trente-deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles sont plus au midi que les îles Marianes, vers onze ou douze degrés de latitude septentrionale, & sous le même parallèle que Guivam, puisque ces étrangers, venant de l'est à l'occident, avaient abordé au rivage de cette bourgade. Le missionnaire se persuade aussi que c'est une de ces îles qu'on avait découverte de loin, quelques années auparavant. Un vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'est à l'ouest sous le troisième parallèle, & s'étant un peu écarté du sud-ouest l'aperçut pour la première fois. Les uns la nommèrent

Philippines.

Caroline, du nom de Charles II, roi d'Espagne; & d'autres l'île de Saint Barnabé, parce qu'elle fut découverte le jour de cette fête. Depuis moins d'un an, elle avait été vue d'un autre vaisseau, que la tempête avait fait changer de route, en allant de Manille aux Marianes. Le gouverneur des Philippines avait donné ordre au vaisseau, qui fait presque tous les ans cette route, de chercher la même île & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avaient été sans succès.

Les étrangers ajoutaient que de leurs trente-deux îles, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que toutes les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandait quel peut être le nombre des habitans, ils montraient un morceau de sable pour marquer que la multitude en est innombrable. Lamurec, qui est la plus considérable de leurs îles, est celle où le roi tient sa cour. Les autres ne lui sont pas moins soumises. Il se trouvait parmi ces trente étrangers un des principaux seigneurs du pays avec sa femme, qui était fille du roi. Quoiqu'ils fussent à demi-nus, la plupart avaient un air de grandeur, & des manières qui marquaient la distinction de leur naissance. Le seigneur avait tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formait diverses figures. Les autres

D
hommes avaient
mais les fem
cune. Par le
avaient quelq
des Philippin
d'autre habit
couvrait les re
plusieurs fois
épaules plus d
dont ils se fais
liaient pardeva
gligemment p
vêtues de mên
leur descendai
sur les genoux
Leur langue
Philippines, n
Il parut au P.
prononcer app
Arabes. La plus
plusieurs annea
d'écaille de ton
connue aux mi
de l'ambre gris
Ces insulaire
îles. Ils parure
quelques-unes
que des aboïem

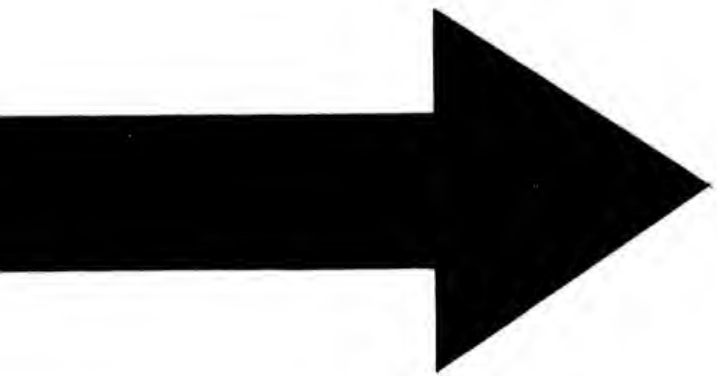
hommes avaient aussi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avaient aucune. Par le tour & la couleur du visage, ils avaient quelque ressemblance avec les insulaires des Philippines : mais les hommes n'avaient pas d'autre habit qu'une espèce de ceinture qui leur couvrait les reins & les cuisses, & qui se repliait plusieurs fois autour du corps. Ils avaient sur les épaules plus d'une aune & demi de grosse toile, dont ils se faisaient une sorte de capuchon, qu'ils liaient pardevant, & qu'ils laissaient pendre négligemment par derrière. Les femmes étaient vêtues de même, à l'exception d'un linge qui leur descendait un peu plus bas, de la ceinture sur les genoux.

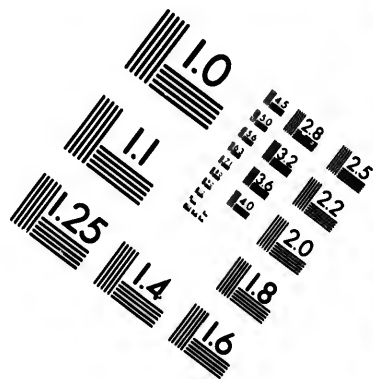
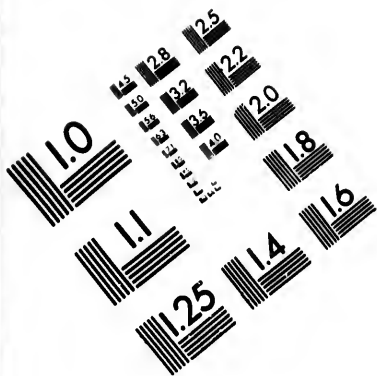
Leur langue n'a rien de semblable à celle des Philippines, ni même à celle des îles Mariannes. Il parut au P. le Clain, que leur manière de prononcer approchait de la prononciation des Arabes. La plus distinguée de leurs femmes avait plusieurs anneaux & plusieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matière inconnue aux millionnaires, qui ressemble assez à de l'ambre gris, mais qui n'est pas transparente.

Ces insulaires n'ont pas de vaches dans leurs îles. Ils parurent effrayés, lorsqu'ils en virent quelques-unes qui broutaient l'herbe, aussi bien que des aboiemens d'un petit chien, qu'ils enten-

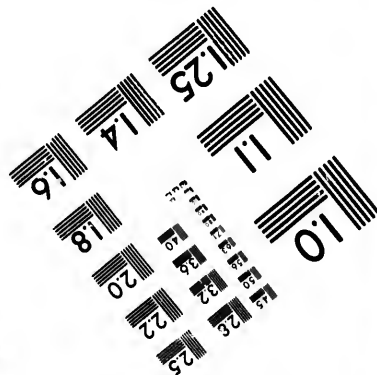
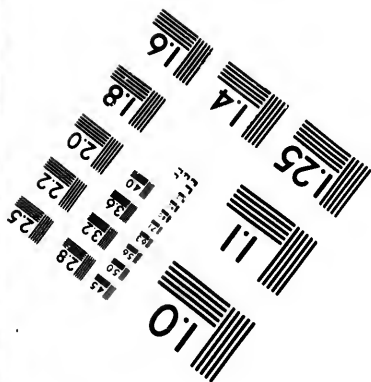
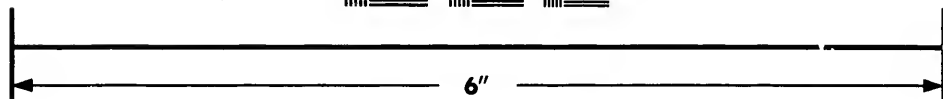
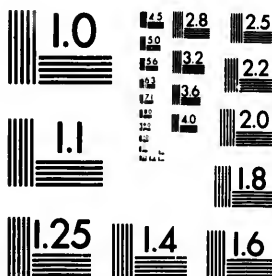
Philippines.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0

Philippines.

dirent dans la maison des missionnaires. Ils n'ont pas non plus de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules dont ils se nourrissent; mais ils n'en mangent point les œufs. On ne s'aperçut pas qu'ils eussent aucune connaissance de la divinité, ni qu'ils adorassent des idoles. Toute leur vie paraissait animale, c'est-à-dire, uniquement bornée au soin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure réglée pour le repas. La faim & la soif les déterminent, lorsqu'ils trouvent de quoi se satisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne suffisent point pour le cours d'une journée.

Leur civilité, ou la marque de leur respect, consiste à prendre, l'un avant qu'ils sont assis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le visage. Ils avaient, entre leurs petits meubles, quelques scies d'écaille, qu'ils aiguifiaient en les frottant sur des pierres. Leur étonnement parut extrême, à l'occasion d'un vaisseau marchand qu'on bâtissait à Guivam, de voir la multitude des instrumens de charpenterie qu'on y employait. Ils les regardaient successivement avec une vive admiration. Les métaux ne sont pas connus dans leur pays. Le missionnaire leur ayant donné à chacun un assez gros morceau de fer, ils

marquér
la même
ce prése
dant la n
des lanc
mains. M
que. Leu
coups de
& ces vic
res, qu'à
amis s'en
Cependant
beaucoup
que les h
proportio
lippinois.
également
bent sur le
avec un pe
d'une cou
la préparat
trouver da
cessaire à
leurs îles,
suivre.

Deux j
du Beron

marquèrent plus de joie, que s'ils eussent reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce présent, ils le mettaient sous leur tête pendant la nuit. Ils n'avaient pas d'autres armes que des lances & des traits garnis d'ossements humains. Mais ils paraissaient d'un naturel pacifique. Leurs querelles se terminaient par quelques coups de poing, qu'ils se donnaient sur la tête; & ces violences mêmes étaient d'autant plus rares, qu'à la moindre apparence de colère, leurs amis s'entremettaient pour apaiser le différend. Cependant loin d'être stupides ou pesans, ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les habitans des îles Mariannes, ils sont bien proportionnés & de la même taille que les Philippinois. Les hommes & les femmes laissent également croître leurs cheveux, qui leur tombent sur les épaules. Lorsqu'ils voulaient paraître avec un peu d'avantage, ils se peignaient le corps d'une couleur jaune, dont ils connaissaient tous la préparation. Leur joie était continuelle de se trouver dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils promettaient de revenir de leurs îles, & d'engager leurs compatriotes à les suivre.

Deux jésuites, nommés le P. Cortil & le P. du Beron, entreprirent, en 1710, de porter

Philippines.

l'évangile aux îles Palaos, avec divers secours qu'ils avaient obtenus de la cour d'Espagne. Joseph Somera, dont on a publié une courte relation dans l'onzième recueil des lettres édifiantes, nous apprend, qu'étant descendus dans une de ces îles, tandis qu'après leur débarquement le vaisseau fut emporté au large par les courans & les brises, ils demeurèrent abandonnés à la merci des insulaires. Mais Somera & les autres gens du vaisseau ne débarquèrent point. L'unique éclaircissement qu'ils rapportèrent, c'est qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'île, ils se trouvèrent par cinq degrés seize minutes de latitude du nord; & la variation au lever du soleil fut trouvée de cinq degrés nord-est. Ensuite s'étant approchés d'une autre île, à cinquante lieues de celle qu'ils avaient quittée, ils se trouvèrent par sept degrés quatorze minutes du nord, à une lieue au large de celle-ci.

L'année suivante, le père Serano tenta la même entreprise, muni de brefs du pape & d'autres pièces. Il partit de Manille, le 15 décembre, avec un autre jésuite & l'élite de la jeunesse du pays. Le troisième jour de leur navigation, le vaisseau fut brisé par une violente tempête; & tous périrent, à la réserve de deux Indiens & d'un Espagnol, qui échappèrent du naufrage, pour en porter

la triste
regarde
table ob

Si nou
qui parta
par les M
pines, ne
qu'après
suivons,
opposée.

Depui
passent en
Philippin
chaîne qu
depuis l'
de la no
degré qu
fermées p
cer & la
la mer pa
Philippin
pent env
puis Gua
méridion
du tropic
Magel
1521, les

la triste nouvelle à Manille. Ainsi tout ce qui regarde les îles Palaos est encore dans une véritable obscurité.

Philippines.

Si nous avions suivi la marche des Espagnols, qui partant de l'hémisphère occidental, passèrent par les Mariannes avant de découvrir les Philippines, nous n'aurions fait mention de celles-ci qu'après avoir parlé des premières. Mais nous suivons, comme on l'a vu, une route toute opposée.

Îles
Marianes.

Depuis plus de deux siècles que les Espagnols passent entre les Mariannes dans leurs voyages aux Philippines, ils ont trouvé qu'elles forment une chaîne qui s'étend du sud au nord, c'est-à-dire, depuis l'endroit où elle commence vis-à-vis de la nouvelle Guinée, jusqu'au trente-sixième degré qui les approche du Japon. Elles sont renfermées par conséquent entre le tropique du cancer & la ligne équinoxiale, vers l'extrémité de la mer pacifique, à près de quatre cens lieues des Philippines; & dans cette position, elles occupent environ cent cinquante lieues de mer, depuis Guahan, qui en est la plus grande & la plus méridionale, jusqu'à Urac, qui est la plus proche du tropique.

Magellan, qui les découvrit le premier en 1521, les nomma îles des Larrons, dans le cha-

 Mariannes.

grin de s'être vu enlever par les insulaires quelques morceaux de fer & quelques instrumens de peu de valeur. Ensuite la multitude de petits bâtimens qui viennent à voiles déployés, au-devant des navires de l'Europe, leur fit donner le nom d'îles de Las-Velas, qu'elles ont perdu vers la fin du dernier siècle, pour recevoir celui d'îles Mariannes, en l'honneur de la reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV.

Michel Lopez-Legaspi en prit possession pour cette couronne en 1565; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il desirait, il n'y fit pas un long séjour. Après avoir traité fort humainement les insulaires, il alla faire la conquête des Philippines, où les Espagnols tournèrent assez long-tems tous leurs soins. Les îles Mariannes fut oubliées, jusqu'à ce que le zèle des missionnaires en réveillât l'idée. Un célèbre jésuite, nommé le P. de Sanvitores, excita la reine, veuve de Philippe IV & mère de Charles II, à faire répandre les lumières de l'évangile dans ces régions sauvages. Cette princesse, qui gouvernait alors l'Espagne en qualité de régente, envoya des ordres au gouverneur de Manille. Les Espagnols se rendirent facilement maîtres de l'île de Guahan. Ils y introduisirent les missionnaires, & par degrés ils subjuguèrent toutes les autres.

L'île
tirent un
cessé d'
hommes
pour l'in
de l'autr
que année
établies
aussi tous
provision
qu'environ
Elle en
En générale
sous la Z
y respire
excessive
que toujours
bre de ru
& dans le

Avant
îles, les
liberté. I
qu'ils vo
nations p
nés, ils
& se reg
monde. C
des chose

L'île de Guahan étant la principale, ils y bâtirent un bon château, dans lequel ils n'ont pas cessé d'entretenir une garnison d'environ cent hommes. Les jésuites y ont bâti deux collèges pour l'instruction des jeunes Indiens de l'un & de l'autre sexe; & la cour d'Espagne donne chaque année trois mille pièces de huit à ce religieux établissement. Un vaisseau de Manille, envoyé aussi tous les ans, y apporte de l'étoffe & d'autres provisions. Carreri se trompe, lorsqu'il ne donne qu'environ dix lieues de tour à l'île de Guahan. Elle en a quarante. Elle est agréable & fertile. En général, quoique les îles Mariannes soient sous la Zone-Torride, le ciel y est fort serein. On y respire un air pur, & la chaleur n'y est jamais excessive. Les montagnes, chargées d'arbres presque toujours verts, & coupées par un grand nombre de ruisseaux qui se répandent dans les vallées & dans les plaines, rendent le pays fort agréable.

Avant que les Espagnols eussent paru dans ces îles, les habitans y vivaient dans une parfaite liberté. Ils n'avaient pas d'autres loix que celles qu'ils voulaient s'imposer. Séparés de toutes les nations par les vastes mers dont ils sont environnés, ils ignoraient qu'il existât d'autres terres, & se regardaient comme les seuls habitans du monde. Cependant ils manquaient de la plupart des choses que nous croyons nécessaires à la vie.

 Mariannes.

Marianes.

Ils n'avaient point d'animaux, à l'exception de quelques oiseaux, & presque d'une seule espèce, assez semblable à nos tourterelles. Ils ne les mangeaient pas, mais ils se faisaient un amusement de les apprivoiser & de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils n'avaient jamais vu de feu. Cet élément, sans lequel on ne s'imaginait pas que les hommes pussent vivre, leur était tellement inconnu, qu'ils n'en purent deviner les qualités, en le voyant pour la première fois dans une descente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs maisons. Ils prirent d'abord le feu pour un animal qui s'attachait au bois, & qui s'en nourrissait. Les premiers qui s'en approchèrent trop, s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la crainte aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de loin. Ils appréhendèrent la morsure d'un si terrible animal, qu'ils crurent capable de les blesser par la seule violence de sa respiration; car c'est l'idée qu'ils se formèrent de la flamme & de la chaleur. Mais cette fausse imagination dura peu. Ils s'accoutumèrent bientôt à se servir du feu comme nous.

Quoiqu'on ignore dans quel tems les Marianes ont été peuplées, & de quel pays ses habitans tirent leur origine, leurs inclinations qui ressemblent à celles des Japonais, & les idées de leur

noblesse
raîne qu
venus d
n'en for
Quelque
font for
parce qu
leurs cou
a beauco
Tagales
être vien
iles se fo
des Japo
jetés sur

Les M
plus de
de Guah
& les au
remplies
& sur le
composé
habitans
brun plu
font plus
est haute
se nourri
poissons,
raissent e

noblesse, qui n'est pas moins fière & moins ha-
 raine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être
 venus de ces grandes îles, d'autant plus qu'ils
 n'en sont éloignés que de six à sept journées.
 Quelques-uns se persuadent néanmoins qu'ils
 sont sortis des Philippines & des îles voisines,
 parce que la couleur de leur visage, leur langue,
 leurs coutumes & la forme de leur gouvernement,
 a beaucoup de rapport avec ce qu'on a dit des
 Tagales, anciens habitans des Philippines. Peut-
 être viennent-ils des uns & des autres, & leurs
 îles se sont-elles peuplées par quelque naufrage
 des Japonais & des Tagales que la tempête aura
 jetés sur leurs côtes.

Les Marianes sont fort peuplées. On compte
 plus de trente mille habitans dans la seule île
 de Guahan. Celle de Saypan en contient moins,
 & les autres à proportion. Toutes ces îles sont
 remplies de villages répandus dans les plaines
 & sur les montagnes, dont quelques-uns sont
 composés de cent & cent cinquante maisons. Les
 habitans sont basanés; mais leur teint est d'un
 brun plus clair que celui des Philippinois. Ils
 sont plus robustes que les Européens. Leur taille
 est haute & bien proportionnée. Quoiqu'ils ne
 se nourrissent que de racines, de fruits & de
 poissons, ils ont tant d'embonpoint qu'ils en pa-
 raissent enflés: mais il ne les empêche pas d'être

 Marianes.

E
 ption de
 e espèce,
 les man-
 usement
 à parler.
 n'ils n'a-
 nt, sans
 hommes
 nconnu,
 és, en le
 descende
 s de leurs
 pour un
 qui s'en
 rochèrent
 ent de la
 le regar-
 morsure
 pable de
 spiration;
 a flamme
 gination
 se servir
 Marianes
 habitans
 ai ressem-
 es de leur

 Marianes.

souples & agiles. Rien n'est moins rare parmi eux que de vivre cent ans. Leur historien assure que la première année qu'on leur prêcha l'évangile, on en baptisa plus de six vingt qui passaient cet âge, & qui ne paraissaient pas au-dessus de leur cinquantième année. La plupart arrivent à une extrême vieillesse sans avoir jamais été malades. Ceux qui le deviennent se guérissent avec des simples, dont ils connaissent la vertu.

Les hommes sont entièrement nus; mais les femmes ne le sont pas tout-à-fait. Elles font consister la beauté à se rendre les dents noires & les cheveux blancs. Ainsi la plus importante de leurs occupations est de se noircir les dents avec certaines herbes, & de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet usage. Elles la portent fort longue, au lieu que les hommes se la rasent presque entièrement, & ne conservent au sommet de la tête, qu'un petit flocon de cheveux, long d'un doigt, à la manière du Japon.

Leur langue a beaucoup de rapport à celle des Tagales, qu'on parle aux Philippines. Elle est assez agréable. La prononciation en est douce & aisée. Un des agrémens de cette langue est de transposer les mots, & quelquefois même les syllabes du même mot; ce qui donne occasion à des équivoques que ces peuples aiment beaucoup. Quoiqu'ils n'aient aucune connaissance des

sciences
voir des
quelque
poète est
peuple
d'une p
dont on
mépris.
marques
trois éta
forment
d'une fie
Elle tier
est impo
C'est la
pour les
Une fan
tion. A
nisme,
une alli
semblaie
dans le
ment va
sonnes c
nobles;
des autr
loin.

Ces m

sciences ni des beaux arts, ils ne laissent pas d'avoir des histoires remplies de fables, & même quelques poésies dont ils se font honneur. Un poète est respecté de toute la nation. Mais jamais peuple ne fut rempli d'une vanité plus sottise & d'une plus ridicule présomption. Tous les pays dont on leur parle, ne paraissent qu'exciter leur mépris. Ils n'entendent ces récits qu'avec des marques de pitié. Leur nation est distinguée en trois états, la noblesse, le peuple, & ceux qui forment comme l'état moyen. La noblesse est d'une fierté que leur historien traite d'incroyable. Elle tient le peuple dans un abaissement, qu'il est impossible, dit-il, de s'imaginer en Europe. C'est la dernière & la plus criminelle infamie, pour les nobles, de s'allier aux filles du peuple. Une famille qui le souffre est perdue de réputation. Avant qu'ils eussent embrassé le christianisme, s'il arrivait qu'un noble se dégradât par une alliance si révoltante, tous ses parens s'assembraient, & de concert ils lavaient cette tache dans le sang du coupable. Enfin ce fol entêtement va si loin, que c'est un crime pour les personnes du peuple d'approcher de la maison des nobles; & s'ils desirerent quelque chose les uns des autres, il faut qu'ils se le demandent de loin.

Ces nobles sont distingués par le titre de *cha-*

 Maniancs.

morris. Ils ont des fiefs héréditaires dans leurs familles. Ce ne sont pas les enfans qui succèdent aux pères, mais les frères & les neveux du mort, dont ils prennent le nom ou celui du chef de la famille. Cet usage est si bien établi, qu'il ne cause jamais aucun trouble. La noblesse la plus estimée est celle d'*Adgadna*, capitale de l'île de Guahan. Une situation avantageuse & l'excellence des eaux ont attiré dans cette ville plus de cinquante familles nobles qui jouissent d'une grande considération dans l'île entière. Leurs chefs président aux assemblées. On les respecte, on les écoute; mais la déférence pour leur jugement n'est jamais forcée. Chacun prend le parti qui lui convient, sans y trouver d'opposition; parce que ces peuples n'ont proprement aucun maître, ni d'autres loix que certains usages, dont ils n'observent religieusement un petit nombre que par la force de l'habitude.

Dans une si profonde barbarie, on remarque entre les Chamortis quelque apparence de politesse. Lorsqu'ils se rencontrent ou qu'ils passent les uns devant les autres, ils se saluent par quelques termes civils. Ils s'invitent mutuellement à manger. Ils se présentent d'une herbe qu'ils ont toujours à la bouche, & qui leur tient lieu de tabac. Une de leurs civilités les plus ordinaires est de passer la main sur l'estomac à ceux qu'ils

veulent
parmi eux
du respect
la superstition
sans beau
jamais pro
Les plus
qu'on n'a
pas trop

Leur o
Ils s'y ex
comme d
légèreté
déplairait
descriptio
seul tron
d'autres l
 joints ave
est de qu
pourraien
longueur
aux côtés
tiennent
guères co
plancher
côtés sur
Des trois
jeter l'eau

veulent honorer. C'est une extrême incivilité parmi eux de cracher devant ceux à qui on doit du respect. Leur délicatesse va là-dessus jusqu'à la superstition. Ils crachent rarement, & jamais sans beaucoup de précautions. Ils ne crachent jamais près de la maison d'un autre, ni le matin. Les plus graves en apportent quelques raisons qu'on n'a pas bien pénétrées, & qui n'en valent pas trop la peine.

Leur occupation la plus commune est la pêche. Ils s'y exercent dès l'enfance. Aussi nagent-ils comme des poissons. Leurs canots sont d'une légèreté surprenante, & d'une propreté qui ne déplairait pas en Europe. Carteri en fait une description curieuse. Ils ne sont pas faits d'un seul tronc d'arbre, comme en Afrique & dans d'autres lieux, mais de deux troncs cousus & joints avec de la canne des Indes. Leur longueur est de quinze ou dix-huit pieds; & comme ils pourraient tourner facilement, parce que leur longueur n'est que de quatre palmes, ils joignent aux côtés des pièces de bois solides, qui les tiennent en équilibre. Ce bâtiment ne pouvant guères contenir que trois matelots, ils font un plancher dans le milieu, qui s'avance des deux côtés sur l'eau, & qui est la place des passagers. Des trois matelots, l'un est sans cesse occupé à jeter l'eau, qui entre également par dehors &

Maximianus.

Marianes.

par les fentes, tandis que les autres sont aux extrémités pour gouverner. La voile qui ressemble à celle qu'on nomme latine, est de nattes, & de la longueur du bâtiment; ce qui les expose à se voir renverser, lorsqu'ils n'évitent pas soigneusement d'avoir le vent en poupe. Mais rien n'est égal à leur vitesse. Ils font dans une heure dix & douze mille. Pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne font que changer la voile, sans tourner le bâtiment. Alors la proue devient la poupe. S'ils ont besoin d'y faire quelque réparation, ils mettent les marchandises & les passagers sur la voile; & leur manœuvre est si prompte, que les Espagnols, qui en sont témoins tous les jours, ont peine à croire leurs yeux. C'est dans ces frêles machines qu'ils ont quelquefois traversé une mer de quatre cens lieues jusqu'aux Philippines.

Leurs édifices ne sont pas sans agrémens. Ils sont bâtis de cocotiers & d'un bois nommé *maria*, qui est particulier à ces îles. Chaque maison est composée de quatre appartemens, séparés par des cloisons de feuilles de palmiers, qui sont entrelassées en forme de natte. Le toit est de la même matière. Ces appartemens sont propres & destinés chacun à leur usage. On couche dans le premier. On mange dans le second. Le troisième sert à garder les fruits & les autres provisions, & le quatrième au travail.

On

On ne
une plus
maître de
est capab
& la sou
première
timent qu
leurs père
besoin de
dans les
vient que
peuples, i
facilité ex
aux arme
ment qu'i
ne sont d
en camp
pour effra
eux-même
Ils march
ordre. Ils
& trois jo
aux mou
faire tom
dans lequ
parmi eux
viennent
deux ou t

Tome

On ne connaît aucun peuple qui vive dans une plus grande indépendance. Chacun se trouve maître de soi-même & de ses actions, aussi-tôt qu'il est capable de se connaître. Le respect même & la soumission pour les parens, qui semble la première inspiration de la nature, est un sentiment qu'ils ignorent. Ils n'ont de rapport avec leurs pères & leurs mères qu'autant qu'ils ont besoin de leurs secours. Chacun se fait justice dans les démêlés qui naissent entr'eux. S'il survient quelque différend entre les villages & les peuples, ils le terminent par la guerre. Ils ont une facilité extrême à s'irriter. Ils se hâtent de courir aux armes. Mais ils les quittent aussi promptement qu'ils les prennent, & jamais leurs guerres ne sont de longue durée. Lorsqu'ils se mettent en campagne, ils poussent de grands cris, moins pour effrayer leurs ennemis que pour s'animer eux-mêmes; car la nature ne les a pas faits braves. Ils marchent sans chef, sans discipline & sans ordre. Ils partent sans provisions. Ils passent deux & trois jours sans manger, uniquement attentifs aux mouvemens de l'ennemi qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piège. C'est un art dans lequel peu de nations les égalent. La guerre parmi eux ne consiste qu'à se surprendre. Ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de

 Marianes.

On

Tome IV.

Aa

Marianes. la victoire. Ils paraissent saisis de peur à la vue du sang ; & prenant la fuite , ils se dissipent aussi-tôt. Les vaincus envoient des présens au parti victorieux , qui les reçoit avec une joie insolente , telle qu'est toujours celle des caractères timides , qui voient leurs ennemis à leurs pieds. Il insulte aux vaincus. Il compose des vers satyriques qui se chantent ou qui se récitent dans les fêtes.

Une singularité qui distingue encore cette nation , est de n'avoir point d'arcs , de flèches , ni d'épées. Les armes des Marianois sont des bâtons , garnis du plus gros os d'une jambe , d'une cuisse ou d'un bras d'homme. Ces os , qu'ils travaillent assez proprement , ont la pointe fort aigüe , & sont si venimeux par leur propre nature , que la moindre esquille qui reste dans une blessure , cause infailliblement la mort , avec des convulsions , des tremblemens & des douleurs incroyables , sans qu'on ait pu trouver jusqu'à présent de remède à la force d'un poison si puissant. Chaque insulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres sont une autre partie de leurs munitions. Ils les lancent avec tant d'adresse & de roideur , qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. On ne leur connaît point d'armes défensives. Ils ne parent les coups qu'on leur porte , que par la souplesse & l'agilité de

leurs m
riers, il
les étran
d'avoir

La ve
passions.
sentimē
leur aig
dans leu
mes, qu
années e
satisfaire
longue v
haine &
& de plu

Leur
exemple.
dans l'hal
caprices,
à l'autre.
ils cessent
missionna
comme le
à la conve
pagnée d'
naturellen
blement p
bouffonne

leurs mouvemens. Mais s'ils sont mauvais guerriers, ils entendent si bien la dissimulation, que les étrangers y ont été toujours trompés avant que d'avoir appris à les connaître.

Marianes.

La vengeance est une de leurs plus ardentès passions. S'ils reçoivent une injure, leur ressentiment n'éclate jamais par des paroles. Toute leur aigreur & leur amertume se renferment dans leur cœur. Ils sont si maîtres d'eux-mêmes, qu'ils laissent passer tranquillement des années entières, pour attendre l'occasion de se satisfaire. Alors ils se dédommagent d'une si longue violence, en se livrant à tout ce que la haine & la trahison leur inspirent de plus noir & de plus affreux.

Leur inconstance & leur légèreté sont sans exemple. Comme ils vivent sans contrainte & dans l'habitude continuelle de suivre tous leurs caprices, ils passent aisément d'une inclination à l'autre. Ce qu'ils desirerent avec le plus d'ardeur, ils cessent de le vouloir le moment d'après. Les missionnaires regardent cette mobilité d'humeur comme le plus grand obstacle qu'ils aient trouvé à la conversion de ces barbares. Elle est accompagnée d'un goût fort vif pour le plaisir. Ils ont naturellement de la gaieté. Ils l'exercent agréablement par des railleries mutuelles & par des bouffonneries qui ne laissent point languir la joie.

 Marianes.

S'ils sont sobres, c'est moins par inclination que par nécessité. Ils s'assemblent souvent; ils se traitent en poisson, en fruits, en racines, avec une liqueur qu'ils composent de riz & de cocos rapés. Ils se plaisent dans ces fêtes à danser, à courir, à lutter, à raconter les aventures de leurs ancêtres, & souvent à réciter des vers de leurs poètes, qui ne contiennent que des extravagances & des fables. Les femmes ont aussi leurs amusemens. Elles y viennent fort parées, autant du moins qu'elles peuvent l'être, avec des coquillages, de petits grains de jais, & des morceaux d'écaille de tortue qu'elles laissent pendre sur leur front. Elles y entrelacent des fleurs pour relever ces bizarres ornemens. Leurs ceintures sont des chaînes de petites coquilles, qu'elles estiment plus que nous ne faisons en Europe les perles ou les pierres précieuses. Elles y attachent de petits cocos assez proprement travaillés. Elles ajoutent à toutes ces parures des tissus de racines d'arbres; ce qui ne sert qu'à les défigurer; car ces tissus ressemblent plus à des cages qu'à des habits.

Dans leurs assemblées elles se mettent douze ou treize en rond, debout & sans se remuer. C'est dans cette attitude qu'elles chantent les vers fabuleux de leurs poètes avec un agrément & une justesse qui plairaient en Europe. L'accord de leur voix est admirable, & ne cède rien à la

musique
mains
comme
surpris
voix, &
action
tes, qu
elles ch
entende

Les h
qu'ils ju
que cele
mun est
nues, da
qui sont
comman
est la m
l'autorité
sans son
rence qu
sa condu
humeur,
rentre da
mariage
Mais de
la femm
suivent,
choisit,

musique la mieux concertée. Elles ont dans les mains de petites coquilles qu'elles font jouer comme nos castagnettes. Mais les Européens sont surpris de la manière dont elles soutiennent leur voix, & dont elles animent leur chant, avec une action si vive & tant d'expression dans les gestes, qu'au jugement même des missionnaires, elles charment ceux qui les voient & qui les entendent.

Marianes.

Les hommes prennent le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté. Cependant l'usage commun est de n'en avoir qu'une. Elles sont parvenues, dans les îles Mariannes, à jouir des droits qui sont ailleurs le partage des maris. La femme commande absolument dans chaque maison. Elle est la maîtresse. Elle est en possession de toute l'autorité; & le mari n'y peut disposer de rien sans son consentement. S'il n'a pas toute la déférence que la femme se croit en droit d'exiger, si sa conduite n'est pas réglée, où s'il est de mauvaise humeur, la femme le maltraite ou le quitte, & rentre dans tous les droits de la liberté. Ainsi le mariage des Marianois n'est pas indissoluble. Mais de quelque côté que vienne la séparation, la femme ne perd pas ses biens: ses enfans la suivent, & considèrent le nouvel époux qu'elle choisit, comme s'il était leur père. Un mari a

 Marianes.

quelquefois le chagrin de se voir en un moment sans femme & sans enfans, par la mauvaise lueur & la bizarrerie d'une femme capricieuse.

Mais ce n'est pas le seul désagrément des maris. Si la conduite d'une femme donne quelque sujet de plainte à son mari, il peut s'en venger sur l'amant; mais il n'a pas droit de la maltraiter, & son unique ressource est le divorce. Il n'en est pas de même de l'infidélité des maris. Une femme convaincue qu'elle est trahie par le sien, en informe toutes les femmes de l'habitation, qui conviennent aussi-tôt d'un rendez-vous. Elles s'y rendent la lance à la main, & le bonnet de leurs maris sur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la maison du coupable. Elles commencent par désoler ses terres, arracher ses grains, & les fouler aux pieds, dépouiller ses arbres & ravager tous ses biens. Ensuite fondant sur la maison, qu'elles ne traitent pas avec plus de ménagement, elles l'attaquent lui-même, & ne lui laissent de repos qu'après l'avoir chassé. D'autres se contentent d'abandonner le mari dont elles se plaignent, & de faire savoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec lui. Toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'assemble pour en saisir l'occasion. Le mari se croit trop heureux, lorsqu'après avoir vu piller ou saccager

tout ce
fureur j
des fen
du mari
les achè
ceux de
dans des
tous les
sent guè
le vol se
moins e
fermées
ait volé

Avant
connoiss
n'ayant
étaient f
On n'a tr
posteurs
qui s'att
éléments
changer
abondan
laissaien
mortalit
des récc
l'enfer z
à-dire

tout ce qu'il possède, il ne voit pas aller la
 fureur jusqu'à renverser sa maison. Cet empire
 des femmes éloigne quantité de jeunes gens
 du mariage. Les uns louent des filles, & d'autres
 les achètent de leurs parens, pour quelques mor-
 ceaux de fer ou d'écaille de tortue. Ils les mettent
 dans des lieux séparés, où ils se livrent avec elles à
 tous les excès du libertinage. Mais ils ne connais-
 sent guères d'autres crimes. L'homicide & même
 le vol sont en horreur dans toute la nation, du
 moins entr'eux. Leurs maisons ne sont point
 fermées, & l'on n'apprend jamais que personne
 ait volé son voisin.

 Marianes.

Avant l'arrivée des missionnaires, ils ne re-
 connoissaient aucune apparence de divinité; &
 n'ayant pas la moindre idée de religion, ils
 étaient sans temples, sans culte & sans prêtres.
 On n'a trouvé parmi eux qu'un petit nombre d'im-
 posteurs, distingués par le nom de Mancanas,
 qui s'attribuaient le pouvoir de commander aux
 élémens, de rendre la santé aux malades, de
 changer les saisons, & de procurer une récolte
 abondante ou d'heureuses pêches. Mais ils ne
 laissaient pas d'attribuer à l'ame une sorte d'im-
 mortalité, & de supposer dans une autre vie
 des récompenses ou des peines. Ils nommaient
 l'enfer zazarraguan, ou maison de *chassi*; c'est-
 à-dire d'un démon auquel ils donnaient le

 Mazianes.

pourvoir de tourmenter ceux qui tombaient entre ses mains. Leur paradis était un lieu de délices, mais dont ils faisaient consister toute la beauté dans celle des cocotiers, des cannes de sucre, & des autres fruits qu'ils y croyaient d'un goût merveilleux; & ce n'était pas la vertu ou le crime qui les conduisait dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Tout dépendait de la manière dont on fortaît de ce monde. Ceux qui mouraient d'une mort violente, avaient le zazarraguan pour partage; & ceux qui mouraient naturellement, allaient jouir des arbres & des fruits délicieux du paradis.

Peu de nations sont plus éloqu岸tes dans la douleur. Rien n'est aussi lugubre que leurs enterremens. Ils y versent des torrens de larmes. Leurs cris ne peuvent être représentés. Ils s'interdisent toute sorte de nourriture. Ils s'épuisent par leur abstinence & par leurs larmes. Leur deuil dure sept ou huit jours & quelquefois plus long-tems. Ils le proportionnent à la tendresse qu'ils avaient pour le mort. Tout ce tems est donné aux pleurs & aux chants lugubres. L'usage commun est de faire quelques repas autour du tombeau; car on en élève toujours undans le lieu de la sépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages & de ce qu'on a de plus précieux. La douleur des mères s'ex-

prime en
Après s'y
soins se
Elles cou
pleurent,
portent a
corde à la
s'est pass
est du no
femme d
le deuil e
arbres, o
on déchir
au-devan
de branch
chines lu
signalé pa
ronne fo
est égale
on entre
faire une

Le P. C
rianois,
chante, n
unes de l
» pour r
» qu'en
» nimait

prime encore par des marques plus touchantes. Après s'y être abandonnées long-tems, tous leurs soins se tournent à l'entretien de leur tristesse. Elles coupent les cheveux des enfans qu'elles pleurent, pour les conserver précieusement. Elles portent au cou, pendant plusieurs années, une corde à laquelle elles font autant de nœuds qu'il s'est passé de nuits depuis leur perte. Si le mort est du nombre des Chamorris, ou si c'est une femme de qualité, on ne connaît plus de bornes; le deuil est une véritable fureur. On arrache les arbres, on brûle les édifices, on brise les bateaux, on déchire les voiles qu'on attache par lambeaux au-devant des maisons. On jonche les chemins de branches de palmiers, & l'on élève des machines lugubres à l'honneur du mort. S'il s'est signalé par la pêche ou par les armes, on couronne son tombeau de rames & de lances. S'il est également illustre dans ces deux professions, on entrelace les rames & les lances, pour en faire une espèce de trophée.

Le P. Gobien représentant la douleur des Marianois, la nomme non-seulement vive & touchante, mais fort spirituelle. Il traduit quelques-unes de leurs expressions. « Il n'y a plus de vie » pour moi, dit l'un; ce qui m'en reste ne fera » qu'ennui & qu'amertume. Le soleil qui m'a » nimait s'est éclipsé, la lune qui m'éclairait

 Mazianes.

» s'est obscurcie ; l'étoile qui me conduisait a
 » disparu ». On reconnoît le goût des Orien-
 taux dans cette profusion de figures toujours
 tirées des mêmes objets. La poésie de sentiment
 a une autre expression.

D'autres voyageurs s'attachant moins aux
 mœurs & aux usages, sont entrés dans quelques
 détails sur les productions naturelles de ces îles.
 Quoique les arbres n'y soient pas si grands, ni
 de la même épaisseur que ceux des Philippines,
 le terroir produit tout ce qui est nécessaire aux
 habitans. Elles n'avaient autrefois, dit Carreri,
 que les fruits du pays & quelques poules ;
 mais les Espagnols y ont introduit le riz & les
 légumes. Ils y ont porté des chevaux, des vaches
 & des porcs, qui ont assez heureusement multi-
 plié dans les montagnes. On n'y voyait pas même
 de souris avant que les vaisseaux d'Europe en
 eussent apportés. Il ne s'y trouve d'ailleurs aucun
 animal venimeux.

Le fond du terroir est rougeâtre & d'une aridi-
 té qui ne l'empêche pas d'être assez fertile. Les
 pommes de pin, les melons d'eau, les melons
 musqués, les oranges, les citrons & les noix de
 cocos y croissent abondamment ; mais le plus
 merveilleux fruit de ces îles & qui leur est parti-
 culier, se nomme rima. Dampier l'appelle le
 fruit à pain, parce qu'il tient lieu de pain aux

insulaires
 La plante
 & de feu
 branches,
 ronde &
 revêtu d'
 Sa couleur
 bouilli ou
 quatre &
 gardé plus
 sec & de r
 ni noyaux
 mie tendr
 Carreri en
 d'inde ou
 d'affurer c
 rassis, &
 C'est une

insulaires, & qu'il est en effet très-nourrissant. La plante est épaisse & bien garnie de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit qui croît aux branches, comme les pommes, est de figure ronde & de la grosseur de la tête humaine. Il est revêtu d'une forte écorce hérissée de pointes. Sa couleur est celle d'une datte. On le mange bouilli ou cuit au four; dans cet état, il se garde quatre & six mois. Mais, frais, il ne peut être gardé plus de vingt-quatre heures, sans devenir sec & de mauvais goût. Comme il n'a ni pepins, ni noyaux, tout est substance & ressemble à la mie tendre & blanche de notre meilleur pain. Carreri en compare le goût à celui de la figue d'inde ou du plantin. Dampier se contente d'assurer qu'il est fort agréable avant que d'être rassis, & qu'il ne l'a vu qu'aux îles Marianes. C'est une faveur de la nature.



ALE
 conduisait a
 des Orien-
 es toujours
 é sentiment
 moins aux
 ns quelques
 de ces îles.
 grands, ni
 philippines,
 cessaire aux
 dit Carreri,
 es poules;
 le riz & les
 , des vaches
 ment multi-
 it pas même
 d'Europe en
 leurs aucun

d'une aridi-
 fertile. Les
 les melons
 les noix de
 mais le plus
 ur est parti-
 l'appelle le
 de pain aux



CHAPITRE XI.

*Voyages & Aventures de Mendez-Pinto,
Portugais.*

Pinto.

NOUS croyons devoir placer ici cette relation très-attachante par la singularité des événemens, & l'intérêt des situations. Elle pourra reposer l'attention de nos lecteurs, que nous venons d'occuper de détails qui ne sont pas toujours amusans, s'ils sont toujours instructifs. Si après avoir trouvé dans les derniers articles de quoi exercer leur raison & leur curiosité, ils desirerent des objets faits pour intéresser leur sensibilité & leur imagination; ils pourront se satisfaire en lisant les aventures de Pinto, & celles de Bon-tékoé qui les suivront. Les premières ont quelquefois un air fabuleux, & il est permis sans doute de s'en défier, sans que cette espèce d'incrédulité nuise au plaisir qu'on y peut prendre. Mais il faut observer aussi que tout ce qui paraît incroyable, n'est pas toujours impossible: si dans certaines matières on a commencé à croire moins, à mesure qu'on s'est éclairé davantage, on peut dire aussi que sur d'autres points on est devenu

moins
plus sav
geurs, à
des obje
applique
infinité

Comme

sonne ne
qui étai
plus sou
prendron
son récit

" J'av

" douze

" maison

" forma

" nature

" me in

" Ce fu

" nèbre

" & je n

" mémo

" mal au

" un an

" gagé d

" posé m

" avec u

" sans au

moins incrédule, à mesure qu'on est devenu plus savant. C'est sur-tout aux récits des voyageurs, à l'histoire des mœurs & à la description des objets lointains, que cette assertion peut être appliquée; & d'ailleurs elle est prouvée par une infinité d'exemples.

Pinto.

Comme dans le détail des évènements, personne ne s'exprime avec plus d'intérêt que celui qui était acteur ou témoin, nous laisserons le plus souvent parler Pinto lui-même, & nous ne prendrons sa place que lorsqu'il faudra abréger son récit.

« J'avais éprouvé, dit-il, pendant dix ou douze ans, la misère & la pauvreté dans la maison de mon père, lorsqu'un de mes oncles formant quelque espérance de mes qualités naturelles, me conduisit à Lisbonne, où il me mit au service d'une très-illustre maison. Ce fut la même année que se fit la pompe funèbre de dom Emanuel, le 13 décembre 1521, & je ne trouve rien de plus ancien dans ma mémoire. Cependant le succès répondit si mal aux intentions de mon oncle, qu'après un an & demi de service, je me trouvai engagé dans une malheureuse aventure qui exposa ma vie au dernier danger. Je pris la fuite avec une si vive épouvante, qu'étant arrivé, sans aucun autre dessein que d'éviter la mort,

 Pinto.

» au *Gué de Pedra*, petit port où je trouvai une
 » caravelle qui partait chargée de chevaux
 » pour *Setuval*, je m'y embarquai le lendemain.
 » Mais à peine fûmes nous éloignés du rivage,
 » qu'un corsaire Français nous ayant abordés, se
 » rendit maître de notre bâtiment sans la moind-
 » re résistance, nous fit passer dans le sien avec
 » toutes nos marchandises, qui montoient à
 » plus de six mille ducats, & coula notre cara-
 » velle à fond. Nous reconnûmes bientôt que
 » nous étions destinés à la servitude, & que
 » l'intention de nos maîtres était de nous aller
 » vendre à *Larache* en Barbarie. Ils y portaient
 » des armes dont ils faisaient commerce avec
 » les Mahométans. Pendant treize jours entiers
 » qu'ils conservèrent ce dessein, ils nous trai-
 » tèrent avec beaucoup de rigueur. Mais le soir
 » du treizième jour, ils découvrirent un navire
 » auquel ils donnèrent la chasse pendant toute
 » la nuit, & qu'ils joignirent à la pointe du
 » jour. L'ayant attaqué avec beaucoup de cou-
 » rage, ils le forcèrent de se rendre, après avoir
 » tué six Portugais & dix ou douze esclaves.
 » Ce bâtiment, que plusieurs marchands de Lis-
 » bonne avaient chargé de sucre & d'esclaves,
 » fit passer entre les mains des corsaires un butin
 » de quarante mille ducats. Ils abandonnèrent
 » le dessein d'aller à *Larache*; & ne pensant

» qu'à
 » de le
 » les se
 » les a
 » nom
 » bre,
 » couv
 » coups
 » jours
 » arriva
 » Caçen
 » les ha
 » ces, j
 » fortun
 » l'occat
 » années
 » ne m'
 » confid
 » péranc
 » de la
 » des tré
 » souven
 » de pré
 » ner un
 » l'ambit
 » source
 » lution
 » qu'à q

trouvai une
de chevaux
lendemain.
s du rivage,
abordés, se
ans la moïn-
s le sien avec
monaient à
u notre cara-
bientôt que
de, & que
le nous aller
y portaient
mmerce avec
jours entiers
ls nous trai-
Mais le soir
nt un navire
endant toute
a pointe du
oup de cou-
, après avoir
ze esclaves.
ands de Lis-
d'esclaves,
res un butin
andonnèrent
ne pensant

» qu'à faire voile en France avec une partie
» de leurs prisonniers, qu'ils jugèrent propres à
» les servir dans leur navigation, ils laissèrent
» les autres pendant la nuit, dans une rade
» nommée *Mérides*. J'étais de ce dernier nom-
» bre, nu comme tous mes compagnons &
» couvert de plaies, qui nous restaient des
» coups de fouet que nous avions reçus les
» jours précédens. Dans ce triste état, nous
» arrivâmes le lendemain à Saint-Jacques de
» Caçen, où nos misères furent soulagées par
» les habitans. Après y avoir rétabli mes for-
» ces, je pris le chemin de Setuval. Ma bonne
» fortune m'y fit trouver, presqu'en arrivant,
» l'occasion de m'employer pendant plusieurs
» années. Mais l'essai que j'avais fait de la mer
» ne m'avait pas dégoûté de cet élément. Je
» considérai qu'en Portugal mes plus hautes es-
» pérances se réduisaient à me mettre à couvert
» de la pauvreté. J'entendais parler sans cesse
» des trésors qui venaient des Indes, & je voyais
» souvent arriver des vaisseaux chargés d'or ou
» de précieuses marchandises. Le desir de me-
» ner une vie aisée, plutôt que le courage ou
» l'ambition me fit tourner les yeux vers la
» source de tant de richesses; & je pris la réso-
» lution de m'embarquer sur ce seul principe,
» qu'à quelque fortune que je fusse réservé, je

Pinto.

» ne devais pas craindre de perdre beaucoup au
» changement.

» Ce fut le onzième jour de mars de l'année
» 1537, que je partis avec une flotte de cinq
» navires, dont chaque vaisseau était com-
» mandé par un capitaine indépendant. Le plus
» considérable était sous les ordres de dom Pe-
» dro de Sylva, fils du fameux amiral dom
» Vasco de Gama. C'était dans ce même na-
» vire que dom Pedro avait apporté les os de
» son père qui était mort aux Indes; & le roi,
» qui se trouvait alors à Lisbonne, les avait
» fait recevoir avec une pompe dont le Por-
» tugal n'avait jamais vu d'exemple.

» En arrivant au port de Mozambique, nous y
» trouvâmes un ordre de Nugno d'Acunha, vice-
» roi des Indes, par lequel tous les vaisseaux Por-
» tugais, qui devaient arriver cette année, étaient
» obligés de se rendre à Diu, où la forteresse
» était menacée de l'attaque des Turcs. Trois
» des cinq navires de la flotte prirent aussi-tôt
» cette route. J'étais sur le Saint-Roch, qui mit
» le premier à la voile; & je fus nommé entre
» ceux qui demeurèrent à Diu pour la défense
» du fort. Cependant dix-sept jours après mon ar-
» rivée, deux flûtes partant pour la mer-rouge,
» dans la vue d'y prendre des informations sur
» le dessein des Turcs, je ne pus résister aux
» instances

» instan
» leque
» posa
» No
» qui n
» reufen
» la fin
» mer u
» viveme
» d'affez
» dien; d
» mission
» portée
» au capi
» Suez. M
» tira dou
» riers, q
» & nous
» fus, que
» des brava
» d'un gra
» distincte
» d'approc
» nous cau
» Il était t
» géance.
» parti le
» grands co
Tome II

» instances de l'un des deux capitaines, avec
 » lequel je m'étais lié d'amitié, & qui me pro-
 » posa de l'accompagner dans ce voyage.

Rinto.

» Nous partîmes par un tems fort orageux,
 » qui ne nous empêcha point d'arriver heu-
 » reusement à la hauteur de Mazua. Là, vers
 » la fin du jour, nous découvrîmes en pleine
 » mer un navire, auquel nous donnâmes si
 » vivement la chasse, que nous l'abordâmes
 » d'assez près. Nous l'avions pris pour un In-
 » dien; & ne pensant qu'à remplir notre com-
 » mission, nous nous étions avancés jusqu'à la
 » portée de la voix, pour demander civilement
 » au capitaine si l'armée turque était partie de
 » Suez. Mais pour unique réponse, on nous
 » tira douze volées de petits canons & de pier-
 » riers, qui n'incommodèrent que nos voiles;
 » & nous entendîmes retentir l'air de cris con-
 » fus, que cette hostilité nous fit regarder comme
 » des bravades. Bientôt elles furent accompagnées
 » d'un grand cliqueris d'armes & de menaces
 » distinctes, avec lesquelles on nous pressait
 » d'approcher & de nous rendre. Cet accueil
 » nous causa moins d'effroi que d'étonnement.
 » Il était trop tard pour s'abandonner à la ven-
 » geance. On tint conseil, & on s'attacha au
 » parti le plus sûr, qui était de les battre à
 » grands coups d'artillerie jusqu'au lendemain

 Pinto.

» matin, qu'à l'arrivée du jour on pourrait les
 » investir & les combattre plus facilement. Ainsi
 » toute la nuit fut employée à leur donner la
 » chasse, en les foudroyant de notre canon,
 » & leur navire se trouva si maltraité à la
 » pointe du jour, qu'il prit pour lui-même le
 » conseil qu'il nous avait donné de se rendre.
 » Il avait perdu soixante-quatre hommes dans
 » cette rude attaque. La plupart des autres se
 » voyant réduits à l'extrémité, se jetèrent dans
 » la mer; de sorte que de quatre-vingt qu'ils
 » étaient, il n'en échappa que cinq fort blessés,
 » entre lesquels était leur capitaine. La force
 » de tourmens, auxquels il fut exposé aussi-
 » tôt par l'ordre de nos deux commandans, lui
 » fit confesser qu'il venait de Gedda, & que
 » l'armée turque était déjà partie de Suez, dans
 » le dessein de prendre Aden, avant que de
 » porter la guerre aux Portugais dans les Indes.
 » Il ajouta, lorsqu'on eut redoublé les tortures,
 » qu'il était Chrétien renégat, Majorquin de
 » naissance, fils de Paul Andrez, marchand de
 » la même île; & qu'étant devenu amoureux
 » depuis quatre ans, d'une belle Mahométane,
 » Grecque de nation, il avait embrassé la loi de
 » Mahomet pour l'obtenir en mariage. Nous lui
 » proposâmes *avec douceur* de quitter cette
 » secte, pour rentrer dans les engagements de

» son b
 » talité
 » dans l
 » irrités
 » que le
 » les ma
 » pres r
 » précip
 » cution
 » dans u
 » coulé a
 » teintur
 » & que
 » soldats
 » Nos
 » à Gort
 » dans l'
 » format
 » accueil
 » Vasco
 » puis tr
 » Barbosa
 » que na
 » lettre d
 » Nous
 » 1537.
 » de faire
 » avoit de

» son baptême; il répondit, avec plus de bru-
 » talité que de courage, qu'il voulait mourir
 » dans la religion de sa femme. Nos capitaines
 » irrités de son obstination, *n'écouterent plus*
 » *que leur zèle.* Ils lui firent lier les pieds &
 » les mains; & lui ayant attaché de leurs pro-
 » pres mains une grosse pierre au cou, ils le
 » précipitèrent dans la mer. Après cette exé-
 » cution, nous fîmes passer nos prisonniers
 » dans une de nos fustes, & leur vaisseau fut
 » coulé à fond. Il ne portait que des balles de
 » teintures, qui nous étaient alors inutiles,
 » & quelques pièces de camelots, dont nos
 » soldats se firent des habits.

» Nos commandans résolurent de descendre
 » à Gottor, une lieue au-dessous de Mazua,
 » dans l'espérance d'y prendre de nouvelles in-
 » formations. Nous y reçûmes des habitans un
 » accueil fort civil. Un Portugais, nommé
 » *Vasco Martinez de Seixas*, y séjourna de-
 » puis trois semaines, par l'ordre de Henri
 » Barboza, pour y attendre l'arrivée de quel-
 » que navire portugais, & lui remettre une
 » lettre d'avis sur l'état de l'armée turque.

» Nous remîmes à la voile le 6 de novembre
 » 1537. Un évêque Abyssin, qui se proposait
 » de faire le voyage de Portugal & de Rome,
 » avoit demandé passage à nos deux commandans

 Pinto.

» jusqu'à Dieu. Il était une heure avant le jour,
 » lorsque nous quittâmes le port ; & suivant
 » la côte avec le vent en poupe, nous avons
 » doublé vers midi la pointe de Goçam, lors-
 » qu'en approchant près de l'île des Ecueils,
 » nous découvrîmes trois vaisseaux, que nous
 » prîmes dans l'éloignement pour des galères
 » ou des *terrades*, noms des bâtimens ordi-
 » naires du pays. Le seul desir de recevoir
 » quelques nouvelles informations nous fit gou-
 » verner vers eux. Un calme qui survint tout
 » d'un coup, était peut-être une faveur du ciel,
 » qui voulait nous dérober au danger. Mais
 » nous nous obstinâmes si fort à suivre la même
 » route, qu'ayant joint la rame à nos voiles,
 » nous fûmes bientôt assez près des trois navires
 » pour reconnaître que c'étaient des galiotes
 » turques. Nous prîmes aussi-tôt la fuite avec
 » un effroi qui nous fit tourner nos voiles vers
 » la terre. C'était avancer notre malheur, en
 » donnant à nos ennemis l'avantage d'un vent
 » soudain, dont nous avons cru pouvoir pro-
 » fiter. Ils nous poursuivirent à toutes voiles
 » jusqu'à la portée du fusil, & lâchant rou-
 » tes leurs bordées à cette distance, ils mi-
 » rent nos fustes dans un état déplorable. Cette
 » décharge nous tua neuf hommes & nous en
 » blessa vingt-six. Ensuite ils nous joignirent

» de si p
 » faient
 » Cepen
 » nous r
 » naissan
 » leur va
 » dernier
 » ment l
 » laquell
 » effort f
 » tuèrent
 » liote re
 » autres,
 » un insta
 » & le ca
 » cinquan
 » nous ne
 » en mou
 » Turcs co
 » dirent p
 » gues. Il
 » le gouve
 » qui nous
 » rent les
 » Nous fû
 » portée,
 » blessures
 » suivant

» de si près, que de leur poupe ils nous blef-
 » faient aisément avec le fer de leurs lances.
 » Cependant quarante-deux bons soldats qui
 » nous restaient encore sans blessures, recon-
 » naissant que notre conservation dépendait de
 » leur valeur, résolurent de combattre jusqu'au
 » dernier soupir. Ils attaquèrent courageuse-
 » ment la principale des trois galiotes, sur
 » laquelle était Solyman Dragut. Leur premier
 » effort fut si furieux de poupe à proue, qu'ils
 » tuèrent vingt-sept janissaires. Mais cette ga-
 » liote recevant aussi-tôt le secours des deux
 » autres, nos deux fustes furent remplies en
 » un instant d'un si grand nombre de Turcs,
 » & le carnage s'échauffa si vivement, que de
 » cinquante-quatre que nous étions encore,
 » nous ne restâmes qu'onze vivans, encore nous
 » en mourut-il deux le lendemain, que les
 » Turcs coupèrent par quartiers, & qu'ils pen-
 » dirent pour trophée au bout de leurs ver-
 » gues. Ils nous conduisirent à Mocka, dont
 » le gouverneur était père de ce même Dragut
 » qui nous avait pris. Tous les habitans reçu-
 » rent les vainqueurs avec des cris de joie.
 » Nous fûmes présentés à cette multitude em-
 » portée, chargés de chaînes & si couverts de
 » blessures, que l'évêque Abyssin mourut le jour
 » suivant des siennes. Nos souffrances furent

 Pinto.

 Pinto.

» beaucoup augmentées par les outrages que
 » nous reçûmes dans toutes les rues de la ville,
 » où nous fûmes menés comme en triomphe.
 » Le soir, lorsque nous eûmes perdu la force
 » de marcher, on nous précipita dans un noir
 » cachot. Nous y passâmes dix-sept jours en-
 » tiers, sans autre secours qu'un peu de farine
 » d'avoine, qui nous était distribuée le matin
 » pour le reste du jour.

» Nous perdîmes dans cet intervalle deux au-
 » tres de nos compagnons qui furent trouvés
 » morts le matin; tous deux gens de naissance
 » & de courage. Le geolier qui nous appor-
 » tait notre nourriture, n'ayant osé toucher à
 » leurs corps, se hâta d'avertir la justice qui les
 » vint prendre avec beaucoup d'appareil, pour
 » les traîner par toutes les rues. Après y avoir été
 » déchirés par toutes sortes de violences, ils
 » furent jetés en pièces dans la mer. Enfin la
 » crainte de nous voir périr successivement dans
 » notre horrible prison, porta nos maîtres à
 » nous faire conduire sur la place publique pour
 » y être vendus. Là, tout le peuple s'étant
 » assemblé, ma jeunesse apparemment m'attira
 » l'honneur d'être le premier qu'on mit en
 » vente. Tandis qu'il se présentait des mar-
 » chands, un cacas de l'ordre supérieur qui
 » passait pour un saint, parce qu'il était nou-

» velle
 » nous
 » valoi
 » ville
 » du p
 » desqu
 » sèren
 » le peu
 » un aff
 » massa
 » d'env
 » vâmes
 » notre
 » volon
 » dâmes
 » du ge
 » Dra
 » que P
 » nous f
 » & ven
 » butin.
 » entre
 » déreste
 » mois
 » si cru
 » poir,
 » m'emp
 » délivra

» vellement arrivé de la Mecque, demanda que
 » nous lui fussions donnés par aumône, & fit
 » valoir en sa faveur l'intérêt même de la
 » ville à laquelle il promettait la protection
 » du prophète. Les gens de guerre, au profit
 » desquels nous devons être vendus, s'oppo-
 » sèrent si brusquement à cette prétention, que
 » le peuple prenant parti pour le cacis, il s'éleva
 » un affreux désordre qui ne finit que par le
 » massacre du cacis même, & par la mort
 » d'environ six cens hommes. Nous ne trou-
 » vâmes point d'autre expédient, pour sauver
 » notre vie dans ce tumulte, que de retourner
 » volontairement à notre cachot, où nous regar-
 » dâmes comme une grande faveur d'être reçus
 » du geolier.

» Dragut ayant moins réussi par l'autorité
 » que par la douceur à calmer la sédition,
 » nous fûmes reconduits sur la même place,
 » & vendus avec notre artillerie & le reste du
 » butin. Le malheur de mon sort me fit tomber
 » entre les mains du renégat Grec, dont je
 » détesterais toujours le souvenir. Pendant trois
 » mois que je fus son esclave, il me traita
 » si cruellement, qu'étant réduit au déses-
 » poir, je pris plusieurs fois la résolution de
 » m'empoisonner. Je n'eus l'obligation de ma
 » délivrance, qu'au soupçon qu'il eut de mon

 Pinto.

» dessein: la crainte de perdre l'argent que je
 » lui avais coûté, si j'abregeais volontairement
 » mes jours, lui fit prendre parti de me vendre
 » à un juif de Toro. Je partis avec ce nouveau
 » maître pour Cassan, où son commerce l'ap-
 » pellait. Mon esclavage n'aurait pas été plus
 » doux entre les mains d'un Chrétien. De-là il
 » me conduisit à Ormus, où j'appris avec des
 » transports de joie, que dom Fernand de
 » Lima, dont j'étais connu, était gouverneur
 » du fort portugais. J'obtins de mon maître la
 » permission de me présenter à lui. Ce géné-
 » reux seigneur & dom Pedro Fernandez,
 » commissaire général des Indes, qui se trou-
 » vait alors dans l'île d'Ormuz, firent les frais
 » de ma liberté. Elle leur coûta deux cens
 » pardos, c'est-à-dire, environ cent vingt écus de
 » notre monnoie ».

Pinto continue de s'étendre sur quantité d'a-
 ventures qui n'ont rien d'intéressant. Il se trouve
 à Malaca, où le gouverneur, nommé dom Pedro
 de Faria, prend de l'affection pour lui.

« Dom Pedro Faria cherchant l'occasion de
 » m'avancer, m'envoya dans une *lanchar*, au
 » royaume de Pan, avec dix mille ducats qu'il
 » me chargea de remettre à Thomé Lobo son
 » facteur dans cette contrée. De-là ses ordres
 » devaient me conduire à Patane, qui est cent

» lieu
 » un p
 » amp
 » liber
 » de f
 » douc
 » navig
 » qui
 » dix
 » de l
 » sur m
 » plain
 » de c
 » pour
 » avec
 » elles
 » dans
 » facile
 » tems
 » fort
 » qui f
 » de di
 » yeux
 » dans
 » moind
 » lieu
 » reufe
 » ordre

ent que je
ntairement
me vendre
ce nouveau
merce l'ap-
as été plus
en. De-là il
is avec des
ernand de
gouverneur
n maître la
Ce géné-
Fernandez,
qui se trou-
ent les frais
deux cens
ingt écus de
quantité d'a-
Il se trouve
dom Pedro
occasion de
anchare, au
ducats qu'il
é Lobo son
ses ordres
qui est cent

» lieues plus loin. Il me donna une lettre &
» un présent pour le roi de Patane , avec une
» ample commission pour traiter avec lui de la
» liberté de cinq Portugais , qui étaient esclaves
» de son beau-frère. Je partis dans les plus
» douces espérances. Le septième jour de notre
» navigation , étant à la vue de l'île de Timan ,
» qui est à la distance d'environ quatre-vingt-
» dix lieues de Malaca & dix ou douze lieues
» de l'embouchure du Pan , nous entendîmes
» sur mer , avant le lever du soleil , de grandes
» plaintes ; dont l'obscurité ne nous permit pas
» de connaître la cause. J'en fus assez touché
» pour faire mettre la voile , & pour tourner
» avec le secours de la rame , vers le lieu d'où
» elles paraissaient partir , en baissant la vue
» dans l'espérance de voir & d'entendre plus
» facilement. Après avoir continué long-
» tems nos observations , nous découvrîmes
» fort loin de nous quelque chose de noir
» qui flottait sur l'eau. Il nous était impossible
» de distinguer ce qui commençait à frapper nos
» yeux. Nous n'étions que quatre Portugais
» dans la lancharé , & les avis n'en furent pas
» moins partagés. On me représentait qu'au
» lieu de m'arrêter à des recherches dange-
» reuses , je ne devais penser qu'à suivre les
» ordres du gouverneur. Mais n'ayant pu me

Pinto.

» rendre à ces timides conseils, & me croyant
 » autorisé, par ma commission, à faire res-
 » pecter mes ordres, je persistai dans la réso-
 » lution d'approfondir un événement si singu-
 » lier. Enfin les premiers rayons du jour nous
 » firent appercevoir plusieurs personnes qui
 » flottaient sur des planches. L'effroi de mes
 » compagnons faisant place alors à la pitié, ils
 » furent les premiers à faire tourner la proue
 » vers ces misérables, que nous entendîmes
 » crier six ou sept fois, *Seigneur Dieu, misé-
 » ricorde!* Je pressai nos matelots de les se-
 » courir. Ils tirèrent successivement du milieu
 » des flots, quatorze Portugais & neuf esclaves ;
 » tous si défigurés, que leur visage nous
 » fit peur, & si faibles, qu'ils ne pouvaient
 » se soutenir. On se hâta de leur donner des
 » secours qui rappellèrent leurs forces. Lors-
 » qu'ils furent en état de parler, l'un d'eux
 » nous dit qu'il se nommait Fernand Gil
 » Porcalho, qu'ayant été dangereusement blessé
 » à la tranchée de Malaca, dans la seconde at-
 » taque que les Portugais avaient soutenue contre
 » les Achémois, dom Etienne de Gama, qui
 » commandait alors dans cette ville, & qui
 » avait cru devoir quelque récompense à son
 » courage, l'avait envoyé aux Moluques avec
 » divers encouragemens pour sa fortune; que le

» ciel a
 » tre e
 » que
 » laien
 » haute
 » eu le
 » qui a
 » de ce
 » bofd
 » qui f
 » déjà p
 » sans a
 » Caffr
 » pend
 » La
 » de ma
 » fort
 » remis
 » j'étais
 » à con
 » dent
 » de M
 » entre
 » bassac
 » puis
 » tua l
 » me. l
 » casion

LE

ne croyant
faire res-
s la réso-
t si singu-
jour nous
onnes qui
i de mes
a pitié, ils
r la proue
ntendîmes
eu, misé-
de les se-
du milieu
neuf esclaves
ifage nous
pouvaient
onner des
ces. Lors-
l'un d'eux
nand Gil-
nent blessé
onde atta-
tenue con-
de Gama,
le, & qui
ense à son
ques avec
ne; que le

DES VOYAGES. 395

» ciel avait béni ses entreprises, jusqu'à le met-
» tre en état de partir de Ternate, dans une jon-
» que, chargée de mille barres de poivre qui va-
» laient plus de cent mille ducats; mais qu'à la
» hauteur de Surabaya, dans l'île de Joa, il avait
» eu le malheur d'essuyer une furieuse tempête,
» qui avait abîmé sa jonque & tout son bien; que
» de cent quarante-sept personnes qu'il avait à
» bord, il ne s'en était sauvé que les vingt-trois
» qui se trouvaient sur le nôtre; qu'ils avaient
» déjà passé quatorze jours sur leurs planches,
» sans autre nourriture que la chair d'un esclave
» Caffre qui leur était mort, & qui avait servi
» pendant huit jours à soutenir leurs forces.

» La satisfaction d'avoir sauvé la vie à tant
» de malheureux me rendit la suite du voyage
» fort agréable jusqu'à la ville de Pan, où je
» remis à Thomé Lobo, les marchandises dont
» j'étais chargé. Mais lorsque je me disposais
» à continuer mon voyage vers Patane, un acci-
» dent fort tragique fit perdre au gouverneur
» de Malaca toutes les richesses qu'il avait
» entre les mains de Lobo. *Coja Géinal*, am-
» bassadeur du roi de Bornéo, qui résidait de-
» puis trois ou quatre ans à la cour de Pan,
» tua le roi, qu'il trouva couché avec sa fem-
» me. Le peuple s'étant soulevé à cette oc-
» casion, commit d'affreuses violences, pillà

Pinto.

 Pinto.

» le comptoir Portugais, qui perdirent onze
 » hommes dans leur défense. Thomé Lobo n'é-
 » chappa au massacre qu'avec six coups d'épée;
 » & n'eut pas d'autre ressource que de se retirer
 » dans ma lancharé, sans avoir pu sauver la
 » moindre partie de ses marchandises. Elles
 » montaient à cinquante mille ducats en or &
 » en pierreries seulement. Cette sédition qui
 » avait coûté la vie à plus de quatre mille per-
 » sonnes, dans l'espace d'une seule nuit, se
 » ralluma le lendemain si furieusement, que
 » pour éviter le danger d'y périr, nous mêmes
 » à la voile pour Patane, où la faveur du vent
 » nous fit arriver dans six jours.

» Les Portugais, dont le nombre était assez
 » grand dans cette cour, prirent d'autant plus
 » de part à l'infortune de Lobo, qu'un si ter-
 » rible exemple de la perfidie des Indiens leur
 » remettait vivement devant les yeux ce qu'ils
 » avaient à redouter pour eux-mêmes. Ils se
 » rendirent tous au palais du roi; & lui ayant
 » fait leurs plaintes, au nom du gouverneur
 » de Malaca, ils lui demandèrent avec beau-
 » coup de fermeté la permission d'user de repré-
 » sailles sur toutes les marchandises du royaume
 » de Par, qui se trouvaient dans ses états. Cette
 » proposition lui parut juste. Neuf jours après,
 » on reçut avis qu'il était entré dans la rivière

» de C
 » vena
 » Panc
 » tant
 » pâme
 » ce qu
 » & no
 » préve
 » pouv
 » Notr
 » du p
 » rugal
 » rante
 » dées
 » tous
 » recon
 » No
 » Calan
 » cre. I
 » l'atta
 » tuâm
 » perdu
 » quoi
 » ou de
 » nemi
 » enco
 » dit e
 » Nous

» de Calantan trois jonques fort riches qui re-
 » venaient de la Chine pour divers marchands
 » Panois. Aussi-tôt quatre-vingt Portugais s'é-
 » tant joints à ceux de ma lancharé, nous équi-
 » pâmes deux fustes & un navire rond, de tout
 » ce qui nous parut nécessaire à notre entreprise,
 » & nous partîmes avec assez de diligence pour
 » prévenir les informations que nos ennemis
 » pouvaient recevoir des Mahométans du pays.
 » Notre chef fut Jean Fernandez d'Abren, fils
 » du père nourricier de dom Juan, roi de Por-
 » tugal. Il montait le vaisseau rond avec qua-
 » rante soldats. Les deux fustes étaient comman-
 » dées par Laurent de Goez & Vasco Sermento,
 » tous deux d'une valeur & d'une expérience
 » reconnues.

» Nous arrivâmes le lendemain dans la rivière
 » Calantan, où les trois jonques étaient à l'an-
 » cre. Leur résistance fut d'abord aussi vive que
 » l'attaque: mais en moins d'une heure nous leur
 » tuâmes soixante-quatorze hommes, sans avoir
 » perdu plus de trois des nôtres. Nos blessés,
 » quoiqu'en grand nombre, ne laissant pas d'agir
 » ou de se montrer les armes à la main, l'en-
 » nemi consterné de sa perte, tandis qu'il croyait
 » encore nous voir toutes nos forces, se ren-
 » dit en demandant la vie pour unique grace.
 » Nous retournâmes triomphans à Patane, avec

 Pinto.

» un butin qui ne passa que pour le juste dé-
 » dommagement des cinquantes mille ducats de
 » dom Pedro, mais qui montait à plus de deux
 » cens mille taels, c'est-à-dire, à trois cens mille
 » ducats de notre monnoie. Le roi de Patane
 » exigea seulement que les trois jonques fussent
 » rendues à leurs capitaines; & nous lui don-
 » nâmes volontiers cette marque de reconnaif-
 » sance & de soumission.

» Peu de tems après, on vit arriver à Patane
 » une fuste, commandée par Antonio de Faria
 » Soufa, parent du gouverneur de Malaca, qui
 » venait de sa part avec une lettre & des pré-
 » sens considérables, sous prétexte de remercier
 » le roi de la protection qu'il accordait à la
 » nation portugaise, mais au fond, pour ache-
 » ver dans ses états l'établissement de notre com-
 » merce. Antonio Faria, dont le nom est devenu
 » célèbre par ses fureurs autant que par ses ex-
 » ploits, était un gentilhomme sans fortune, qui
 » était venu la chercher aux Indes sous la pro-
 » tection d'un homme de son sang & de son nom.
 » Il apportait à Patane pour dix ou douze mille
 » écus de draps & de toiles des Indes, qu'il
 » avait prises à crédit de quelques marchands
 » de Malaca. Cette espèce de marchandise ne
 » lui promettant pas beaucoup de profit dans
 » cette cour, on lui conseilla de l'envoyer à

» Lugor
 » royaum
 » casion
 » devaien
 » assemb
 » & de r
 » teur un
 » ralho,
 » merce,
 » un peti
 » tane. Se
 » chands
 » l'espéra
 » ou sepr
 » magnifi
 » ce fatal
 » favorab
 » dans la
 » l'entrée
 » formati
 » trouvait
 » de quin
 » cieuses
 » Nous
 » bonne n
 » du jour,
 » une gran

E
 juste dé-
 ducats de
 de deux
 ens mille
 e Patane
 es fussent
 lui don-
 econnais-
 à Patane
 de Faria
 alaca, qui
 des pré-
 remercier
 rdait à la
 our ache-
 notre com-
 est devenu
 ar ses ex-
 tute, qui
 us la pro-
 son nom.
 uze mille
 les, qu'il
 marchands
 andise ne
 rofit dans
 envoyer à

» Lugor, grande ville de la dépendance du
 » royaume de Siam, où l'on publiait qu'à l'oc-
 » casion de l'hommage que quatorze rois y
 » devaient rendre à celui de Siam, il s'était
 » assemblé une prodigieuse quantité de jonques
 » & de marchands. Faria choisit pour son fac-
 » teur un Portugais, nommé Christophe Bor-
 » ralho, qui entendait parfaitement le com-
 » merce, & lui confia ses marchandises dans
 » un petit vaisseau, qu'il loua au port de Pa-
 » tane. Seize autres Portugais, soldats & mar-
 » chands s'embarquèrent avec Boralho, dans
 » l'espérance qu'un écu leur en rapporterait six
 » ou sept. Je me laissai vaincre aussi par d'aussi
 » magnifiques promesses, & je m'engageai dans
 » ce fatal voyage. Nous partîmes avec un vent
 » favorable, & trois jours nous ayant rendu
 » dans la rade de Lugor, nous mouillâmes à
 » l'entrée de la rivière pour y prendre des in-
 » formations. On nous assura qu'en effet il se
 » trouvait déjà dans le port de cette ville plus
 » de quinze cens bâtimens tous chargés de pré-
 » cieuses marchandises.
 » Nous étions à dîner, dans la joie d'une si
 » bonne nouvelle & prêts à faire voile avant la fin
 » du jour, lorsque nous vîmes sortir de la rivière
 » une grande jonque, qui nous ayant reconnus

 Pinto.

Pinto.

» pour des Portugais, se laissa dériver sur nous
 » sans aucune apparence d'hostilité, & nous
 » jeta aussi-tôt des grapins attachés à deux lon-
 » gues chaînes de fer. A peine fûmes-nous
 » accrochés, que nous vîmes sortir de dessous
 » le tillac de la jonque soixante-dix ou quatre-
 » vingt Morès, qui poussant de grands cris,
 » firent sur nous un feu prodigieux. De dix-
 » huit Portugais que nous étions, quatorze
 » furent tués en un instant, avec trente-six In-
 » diens de l'équipage. Mes trois compagnons &
 » moi, nous prîmes de concert l'unique voie de
 » salut qui semblait nous rester. Ce fut de nous
 » jeter dans la mer pour gagner la terre dont
 » nous n'étions pas éloignés. Un des trois n'en
 » eut pas moins le malheur de se noyer. J'arrivai
 » sur la rive avec les deux autres. Tout blessés
 » que nous étions, nous traversâmes heureu-
 » sement la vase, où nous enfoncions jusqu'au
 » milieu du corps. Enfin nous nous approchâmes
 » d'un bois qui nous promit quelque sûreté, &
 » d'où nous eûmes le spectacle de la barbarie
 » des Mores. Ils achevèrent de tuer six ou sept
 » matelots déjà blessés, qui restaient de notre
 » équipage; après quoi s'étant hâtés de trans-
 » porter nos marchandises dans leur jonque, ils
 » firent une grande ouverture à notre vaisseau,
 » qui

» qui le
 » dans l
 » aussi-t
 » Dan
 » avec d
 » rance c
 » tout ce
 » l'espace
 » retenir
 » contre
 » nous o
 » avoir co
 » bêtes fa
 » dans le
 » les téné
 » environ
 » rentrer
 » enfoncé
 » pointe
 » rivière,
 » deur &
 » nous ôtr
 » demeure
 » suivant
 » que l'he
 » dans les
 » pour ter
 » ce jour-

Tome I

» qui le fit couler à fond devant nos yeux; & dans la crainte d'être reconnus, ils mirent aussi-tôt à la voile.

Finis.

» Dans la douleur profonde où je demeurai avec deux compagnons blessés, sans espérance de remède, l'imagination troublée de tout ce qui s'était passé à notre vue dans l'espace d'une demi-heure, nous ne pûmes retenir nos larmes, & tournant notre fureur contre nous-mêmes, nous commençâmes à nous outrager le visage. Cependant, après avoir considéré notre situation, la crainte des bêtes farouches qui pouvaient nous attaquer dans le bois, & la difficulté de sortir, avant les ténèbres, des marécages dont nous étions environnés, nous firent prendre le parti de rentrer dans la fange & d'y passer la nuit, enfoncés jusqu'à l'estomac. Le lendemain à la pointe du jour, nous suivîmes le bord de la rivière, jusqu'à un petit canal que sa profondeur & la vue de quantité de grands lézards nous ôtèrent la hardiesse de passer. Il fallut demeurer la nuit dans le même lieu. Le jour suivant ne changea rien à notre misère, parce que l'herbe était si haute & la terre si molle dans les marais, que le courage nous manqua pour tenter le passage. Nous vîmes expirer ce jour-là un des compagnons, nommé Sé-

 Pinto.

» bastien Enriquez, homme riche, qui avait
 » perdu huit mille écus dans le vaisseau. Il ne
 » restait que Christophe Borralho & moi, qui
 » nous mêmes à pleurer au bord de la rivière sur
 » le corps à demi enterré; car nous étions si
 » faibles, qu'à peine avions-nous la force de
 » parler, & nous comptions déjà d'achever dans
 » ce lieu notre misérable vie. Le troisième jour
 » vers le soir, nous aperçûmes une grande bar-
 » que chargée de sel qui remontait à la rame.
 » Notre premier mouvement fut de nous prof-
 » terner; & l'espérance nous rendant la voix,
 » nous suppliâmes les rameurs, qui nous regar-
 » daient avec étonnement, de nous prendre avec
 » eux. Mais ils paraisaient disposés à passer sans
 » nous répondre; ce qui nous fit redoubler nos cris
 » & nos gémissemens. Alors une vieille femme
 » sortie du fond de la barque, fut si touchée de
 » notre douleur & des plaies que nous lui mon-
 » trions, qu'elle prit un bâton, dont elle frappa
 » quelques matelots, & les faisant approcher de
 » la rive, elles les força de nous prendre sur leurs
 » épaules, & de nous apporter à ses pieds. Sa
 » figure n'était distinguée que par un air de gra-
 » vité qui faisait reconnaître le pouvoir qu'elle
 » avait sur eux; elle nous fit donner tous les
 » secours qui convenaient à notre misère: & tan-
 » dis que nous mangions avidement ce qu'elle

» nous
 » conf
 » de m
 » notre
 » son à
 » avait
 » de ce
 » infort
 » mari
 » avait
 » des é
 » cruell
 » & lan
 » de ses
 » nôtres
 » heure
 » jonqu
 » pouva
 » de nat
 » pour f
 » dienne
 » avait v
 » qu'il f
 » tité de
 » proph
 » accusa
 » Hecton
 » deux

» nous présentait de sa propre main, elle nous
 » consolait par ses exhortations. Je savais assez
 » de malais pour l'entendre. Elle nous dit que
 » notre désastre lui rappelait tous les siens; que
 » son âge n'étant que de cinquante ans, il n'y en
 » avait pas six qu'elle s'était vue esclave & volée
 » de cent mille ducats de son bien; que cette
 » infortune avait été suivie du supplice de son
 » mari & de ses trois fils, que le roi de Siam
 » avait fait mettre en pièces par les trompes
 » des éléphans; & que depuis des pertes si
 » cruelles, elle n'avait mené qu'une vie triste
 » & languissante. Après nous avoir fait le récit
 » de ses peines, elle voulut être informée des
 » nôtres. Ses gens, qui écoutèrent aussi notre mal-
 » heureuse histoire, nous dirent que la grande
 » jonque, dont nous leur fîmes la peinture, ne
 » pouvait être que celle de *Coja-Acem*, Guzarate
 » de nation, qui était sorti le matin du port,
 » pour faire voile à l'île d'Ainan. La dame In-
 » dienne confirmant leur idée, ajouta qu'elle
 » avait vu, à Lugor, ce redoutable Mahométan,
 » qu'il se vantait d'avoir donné la mort à quan-
 » tité de Portugais, & d'avoir promis à son
 » prophète de les traiter sans pitié, parce qu'il
 » accusait un capitaine de leur nation, nommé
 » Hector de Sylveira, d'avoir tué son père &
 » deux de ses frères, dans un navire qu'il

 Pinto.

 Pinto.

» leur avait pris au détroit de la Mecque.
 » Nous apprîmes ensuite que cette dame était
 » veuve d'un capitaine général, qui s'était attiré
 » la disgrâce du roi, & le châtement qu'elle dé-
 » plorait. Sa fortune qu'elle avait réparée par
 » une sage conduite, la mettait en état de faire
 » un riche commerce de sel. Elle venait d'une
 » jonque qui lui était arrivée dans la rade, mais
 » qui était trop grande pour passer à la barre;
 » ce qui l'obligeait d'employer une barque pour
 » transporter son sel dans ses magasins. Elle
 » s'arrêta le soir dans un petit village, où elle
 » fit prendre soin de nous pendant la nuit. Le
 » lendemain elle nous conduisit à Lugor, qui
 » est cinq lieues plus loin dans les terres. Nous
 » lui étions redevables de la vie; mais ne se
 » bornant point à cette faveur, elle nous donna
 » une retraite dans sa maison. Nous y passâmes
 » vingt-trois jours, pendant lesquels nos blef-
 » sures furent pansées avec des témoignages
 » d'affection dignes de la charité chrétienne.
 » Lorsqu'elle nous vit en état de retourner à
 » Patane, elle mit le comble à ses bienfaits en
 » nous recommandant au patron d'un navire
 » indien, qui nous y conduisit en sept jours,
 » & qui ne nous traita pas avec moins d'hu-
 » manité.
 » Notre retour était attendu avec d'autant

» plus
 » Patane
 » belle
 » char
 » vaiss
 » duc
 » nes
 » mèn
 » den
 » parc
 » voy
 » tom
 » en a
 » vaiss
 » plus
 » eût
 » il ré
 » soles
 » Mal
 » ciers
 » infor
 » suiv
 » chan
 » à d'h
 » confi
 » rieux
 » mer
 » & d

» plus d'impatience par tous les Portugais de
 » Patane, que la plupart avaient profité d'un si
 » belle occasion pour envoyer quelques mar-
 » chandises à Lugor. Aussi la perte de notre
 » vaisseau fut-elle estimée soixante-dix mille
 » ducats, qui, suivant les espérances commu-
 » nes, devaient produire six ou sept fois la
 » même somme. Antonio de Faria, plus ar-
 » dent que les autres par son caractère, &
 » parce qu'il avait regardé le succès de notre
 » voyage comme le fondement de sa fortune,
 » tomba dans une consternation inexprimable,
 » en apprenant de notre bouche le sort de son
 » vaisseau. Il garda un profond silence pendant
 » plus d'une demi-heure. Ensuite, comme s'il
 » eût employé ce tems à former ses résolutions,
 » il répondit à ceux qui entreprirent de le con-
 » soler, qu'il n'avait pas la force de retourner à
 » Malaca, pour paraître aux yeux de ses créan-
 » ciers; & qu'ayant le malheur de se trouver
 » insolvable, il lui semblait plus juste de pour-
 » suivre ceux qui lui avaient enlevé ses mar-
 » chandises, que de porter de frivoles excuses
 » à d'honnêtes négocians, dont il avait trahi la
 » confiance. Là-dessus s'étant levé d'un air fu-
 » rieux, il jura sur l'évangile de chercher par
 » mer & terre celui qui lui avait ravi son bien,
 » & de se le faire restituer au centuple. Tous

Pinto.

Pinto.

» ceux qui furent témoins de son serment, loue-
 » rent cette généreuse résolution. Il trouva parmi
 » eux quantité de jeunes gens qui s'engagèrent
 » à l'accompagner. D'autres lui offrirent de l'ar-
 » gent. Il accepta leurs offres; & ses préparatifs
 » se firent avec tant de diligence, que dans
 » l'espace de huit jours il équipa un vaisseau,
 » & s'associa cinquante-cinq hommes qui jurè-
 » rent à leur tour de vaincre ou de périr avec
 » lui. Je fus de ce nombre, car j'étais sans
 » un sou, & je ne connaissais personne qui
 » fût disposé à me prêter. Je^s devais à Malaca
 » plus de cinq cens ducats, que j'avais empruntés
 » de plusieurs amis. Enfin, je ne possédais que
 » mon corps qui avait même été blessé de trois
 » coups de javelot, & d'un coup de pierre à la
 » tête, pour lequel j'avais souffert deux opé-
 » rations qui avaient exposé ma vie au dernier
 » danger.

» Après avoir fait ses préparatifs, Faria mit
 » à la voile un samedi 9 de mai 1540, vers le
 » royaume de Champa, dans le dessein de visiter
 » les ports de cette côte, où son espérance était
 » d'enlever des vivres & des munitions de
 » guerre. Quelques jours de navigations nous
 » firent arriver à la vue de Pula-Condor, île
 » située vers huit degrés vingt minutes du nord,
 » à l'embouchure de la rivière de Camboie.

» Nou
 » nom
 » ferm
 » de L
 » fadu
 » l'île
 » plut
 » L'am
 » voya
 » coute
 » four
 » dans
 » prése
 » des r
 » nier
 » prit l
 » de no
 » basia
 » fance
 » fa ro
 » nous
 » d'eau
 » de la
 » dern
 » les ro
 » cre fu
 » mé C
 » Pend

» Nous y découvriâmes à l'est, un bon havre
 » nommé *Bralapisan*, à six lieues de la terre
 » ferme, où se trouvait à l'ancre une jonque
 » de Lequios qui menait à Siam un ambas-
 » sadeur du Noutaquin de Lindau, prince de
 » l'île de Tosa. Ce bâtiment ne nous eût pas
 » plutôt aperçus, qu'il fit voile vers nous.
 » L'ambassadeur nous dépêcha sa chaloupe, en-
 » voya complimenter Faria, & lui fit offrir un
 » coutelas de grand prix, dont la poignée & le
 » foureau étaient d'or, avec vingt-six perles
 » dans une boîte du même métal. Quoique ce
 » présent même nous fit prendre une haute idée
 » des richesses de la jonque, & que notre pre-
 » mier dessein eût été de l'attaquer, la générosité
 » prit le dessus dans le cœur de Faria. Il regretta
 » de ne pouvoir répondre aux civilités de l'am-
 » bassadeur par d'autres marques de reconnai-
 » sance, que la liberté qu'il lui laissa de continuer
 » sa route. Nous descendîmes au rivage, où
 » nous employâmes trois jours à nous pourvoir
 » d'eau & de poisson. Delà nous étant approchés
 » de la terre ferme, nous entrâmes le dimanche
 » dernier jour de mai, dans la rivière qui divise
 » les royaumes de Camboie & de Champa. L'an-
 » cre fut jetée vis-à-vis d'un grand bourg, nom-
 » mé Catimparu, à trois lieues dans les terres.
 » Pendant douze jours que nous y passâmes à

Pinto.

Plato.

» faire des provisions , Faria , naturellement
 » curieux , prit des informations sur le pays &
 » ses habitans. On lui apprit que la rivière
 » naissait d'un lac nommé *Pinator* , à deux cens
 » cinquante lieues de la mer , dans le royaume
 » de Quirivan ; que ce lac était environné de
 » hautes montagnes , au pied desquelles on trou-
 » vait sur le bord de l'eau trente-deux villages ;
 » que près d'un des plus grands , qui se nom-
 » mait Chincaleu , il y avait une mine d'or très-
 » riche , d'où l'on tirait chaque année la valeur
 » de vingt-deux millions de notre monnoie ;
 » qu'elle faisait le sujet d'une guerre conti-
 » nue , entre quatre seigneurs d'une même
 » famille , à qui la naissance y donnait les mê-
 » mes droits ; que l'un d'eux , nommé Raja
 » Hitau , avait sous terre , dans la cour de sa
 » maison , six cens bahars d'or en poudre ; enfin
 » que , près d'un autre de ces villages nommé
 » Buaquirim , on tirait d'une carrière quantité
 » de diamans fins , plus précieux que ceux de
 » Lave & de Tajampure. Faria conçut , après
 » avoir observé la situation & les forces du pays ,
 » qu'avec un peu de courage , trois cens Por-
 » tugais lui auraient suffi pour se rendre maître
 » de toutes ces richesses ; mais ses forces pré-
 » sentes , ne lui permettaient pas d'entreprendre
 » une si belle expédition.

» No
 » Cham
 » est à d
 » ne no
 » comp
 » bourg
 » de mi
 » hauts
 » descen
 » Le jou
 » de .To
 » parce
 » ayant
 » couvri
 » la haut
 » tendre
 » la reco
 » qui est
 » les Inc
 » signe ,
 » pour
 » bruit d
 » ches.
 » plus d
 » une v
 » cinq p
 » artille
 » leurs

» Nous reprîmes la côte du royaume de
 » Champa, jusqu'au port de *Saley-Jacan*, qui
 » est à dix-sept lieues de la rivière. La fortune
 » ne nous offrit rien dans cette route. Nous
 » comptâmes, dans la rade de *Saley-Jacan*, six
 » bourgs, dans l'un desquels on découvrait plus
 » de mille maisons, environnées d'arbres fort
 » hauts & d'un grand nombre de ruisseaux, qui
 » descendaient d'une montagne du côté du sud.
 » Le jour suivant, nous arrivâmes à la rivière
 » de *Toobaxoy*, où le pilote n'osa s'engager,
 » parce qu'il n'en connaissait pas l'entrée; mais
 » ayant jeté l'ancre à l'embouchure, nous dé-
 » couvrîmes une grande jonque qui venait de
 » la haute mer vers ce port. Faria résolut de l'at-
 » tendre sur l'ancre; & pour se donner le tems de
 » la reconnaître, il arbora le pavillon du pays,
 » qui est un signe d'amitié dans ces mers. Mais
 » les Indiens, au lieu de répondre par le même
 » signe, ne nous eurent pas plutôt reconnus
 » pour des Portugais, qu'ils firent un grand
 » bruit de tambours, de trompettes & de clo-
 » ches. Faria vivement offensé, n'attendit pas
 » plus d'éclaircissement pour leur faire tirer
 » une volée de canons. Ils y répondirent de
 » cinq petites pièces qui composaient toute leur
 » artillerie. Cette audace nous faisant juger de
 » leurs forces, Faria, qui voyait la nuit fort

 Pinto.

Pinto.

» proche, prit la résolution d'attendre le len-
 » demain, pour ne rien donner au hafard dans
 » l'obfcurité. Les Indiens fans rien perdre de
 » leur confiance, jetèrent l'ancre à l'entrée de
 » la rivière.

» Vers deux heures après minuit, nous vîmes
 » flotter fur la mer quelque chose qu'il nous
 » fut impossible de diftinguer. Faria dormait fur
 » le tillac. Il fut éveillé, & fes yeux plus per-
 » çans que les nôtres, lui firent découvrir trois
 » barques à rames qui s'avançaient vers nous.
 » Il ne douta pas que ce ne fût l'ennemi du jour
 » précédent, qui faifait plus de fond fur la per-
 » fidie que fur la valeur. Il ordonna de prendre
 » les armes & de préparer les pots à feu ; il
 » recommanda de cacher les mèches pour faire
 » croire que nous étions endormis. Les trois
 » barques s'approchèrent à la portée de l'arque-
 » bufe, & s'étant féparées pour nous environ-
 » ner, deux s'attachèrent à notre poupe, &
 » l'autre à la proue. Les Indiens montèrent fi
 » légèrement à bord, que dans l'espace de quel-
 » ques minutes, ils y étaient au nombre de
 » quarante. Alors Faria, fortant de deffous le
 » demi-pont avec une troupe d'élite, fondit fi
 » furieufement fur eux, en invoquant Jefus-
 » Chrift & faint Jacques, qu'il en tua d'abord
 » un grand nombre. Enfuite les pots à feu qui

» furent
 » les défa
 » cipiter
 » trois b
 » Elles f
 » prifonn
 » mains,
 » deux A
 » nommé
 » nemi d
 » plupart
 » connaît
 » entrepr
 » menter
 » chrétien
 » fe nom
 » dom Ga
 » Similau
 » Liampo
 » de l'éq
 » de nous
 » pris tou
 » barques
 » trente
 » pas le
 » de l'avo
 » fur le
 » frontai

LE

re le len-
sard dans
perdre de
entrée de

ous vîmes
qu'il nous
ormait sur
plus per-
uvrir trois
vers nous.
ni du jour
sur la per-
e prendre
à feu ; il
pour faire

Les trois
le l'arque-
environ-
boupe, &
ntèrent si
e de quel-
mbre de
dessous le
fondit si
nt Jesus-
a d'abord
à feu qui

DES VOYAGES. 411

» furent jetés fort adroitement, achevèrent de
» les défaire, & de forcer le reste de se pré-
» cipiter dans les flots. Nous sautâmes dans les
» trois barques, où il restait peu de monde.
» Elles furent prises sans résistance. Entre les
» prisonniers qui tombèrent vivans entre nos
» mains, étaient quelques Nègres, un Turc,
» deux Achemois, & le capitaine de la jonque,
» nommé Similau, grand corsaire & mortel en-
» nemi des Portugais. Faria donna ordre que la
» plupart fussent mis à la torture, pour en tirer des
» connaissances qu'il croyait importantes à nos
» entreprises. Un nègre qu'on se disposait à tour-
» menter, demanda grace, & déclara qu'il était
» chrétien. Il nous apprit volontairement qu'il
» se nommait Sébastien, qu'il avait été captif de
» dom Gaspar de Mello, capitaine Portugais, que
» Similau avait massacré deux ans auparavant à
» Liampo, sans avoir épargné un seul Portugais
» de l'équipage ; que ce corsaire s'était flatté
» de nous faire subir le même sort ; & qu'ayant
» pris tous ses hommes de guerre dans les trois
» barques, il n'avait laissé dans sa jonque que
» trente matelots Chinois. Faria qui n'ignorait
» pas le malheur de Mello, remercia le ciel
» de l'avoir choisi pour le venger. Il fit sauter
» sur le champ la cervelle à Similau avec un
» frontail de cordes ; supplice qui avait été celui

Pinto.

Pinto.

» de Mello. Ensuite s'étant mis avec trente sol-
 » dats dans les mêmes barques où l'ennemi était
 » venu, il se rendit à bord de la jonque, dont
 » il n'eut pas de peine à se saisir. Quelques
 » pots à feu qu'il fit jeter sur le tillac, firent
 » sauter tous les matelots dans la mer. Mais
 » le besoin qu'il avait d'eux pour la manœu-
 » vre, l'obligea d'en sauver une partie. Dans
 » l'inventaire de cette prise, qu'il fit faire le
 » matin, il se trouva trente-six mille taels d'ar-
 » gent du japon, qui valent cinquante mille
 » ducats de monnoie portugaise, avec plusieurs
 » sortes de marchandises. Quantité de feux qui
 » s'étaient allumés sur la côte, nous faisant juger
 » que les habitans se disposaient peut-être à
 » nous attaquer, nous ne pensâmes qu'à faire
 » voile en diligence.

» On nous avait appris que si Coja-Acem
 » exerçait le commerce, c'était dans l'île d'Ay-
 » nan qu'il le fallait chercher, parce que tous
 » les vaisseaux marchands s'y rassemblaient dans
 » cette saison. Nous allâmes droit à l'île d'Ay-
 » nan, où passant l'écueil de Pulo-Capas, nous
 » commençâmes à ranger la terre, dans la seule
 » vue de reconnaître les ports & les rivières de
 » cette côte. Quelques soldats qui furent en-
 » voyés à terre sous la conduite de Boralho,
 » rapportèrent qu'ayant pénétré jusqu'à la ville,

D
 » qui leur
 » mille m
 » fossé ple
 » un fig
 » avaient
 » retour,
 » la rivière
 » crurent
 » Cette co
 » à Faria,
 » sans perc
 » en mer,
 » répétant
 » chait à l
 » Nous
 » une tran
 » marchan
 » ennemi
 » dions d'è
 » tomber t
 » dans le
 » du bord
 » n'attenda
 » avec une
 » de comb
 » effrayés
 » rent dan
 » des plus

» qui leur avait paru composée de plus de dix
 » mille maisons, & revêtue de murs avec un
 » fossé plein d'eau, ils avaient vu dans le port
 » un si grand nombre de navires, qu'ils en
 » avaient compté jusqu'à deux mille. A leur
 » retour, ils découvrirent, à l'embouchure de
 » la rivière, une grosse jonque à l'ancre, qu'ils
 » crurent reconnaître pour celle de Coja-Acem.
 » Cette conjecture, qu'ils se hâtèrent d'apporter
 » à Faria, lui causa tant de satisfaction, que,
 » sans perdre un moment, & laissant son ancre
 » en mer, il donna ordre de faire voile, en
 » répétant que son cœur l'avertissait qu'il tou-
 » chait à l'heure de la vengeance.

» Nous nous approchâmes de la jonque avec
 » une tranquillité qui nous fit passer pour des
 » marchands. Outre le dessein de tromper notre
 » ennemi par les apparences, nous appréhen-
 » dions d'être entendus de la ville, & de voir
 » tomber sur nous tous les navires qui étaient
 » dans le port. Aussi-tôt que nous fûmes près
 » du bord indien, vingt de nos soldats, qui
 » n'attendaient que cet instant, y sautèrent
 » avec une impétuosité qui leur épargna la peine
 » de combattre. La plupart de nos ennemis,
 » effrayés de ce premier mouvement, se jetè-
 » rent dans les flots. Cependant quelques-uns
 » des plus braves se rassemblèrent pour faire tête.



Pinto.

Pinto.

» Mais Faria suivant aussi-tôt avec vingt autres
 » soldats, fit un furieux carnage de ceux qui
 » avaient entrepris de résister. Il en tua plus de
 » trente; & d'un équipage assez nombreux, le
 » feu n'épargna que ceux qui s'étaient jetés dans
 » la mer, & qu'on en fit retirer, autant pour
 » servir à la navigation de nos propres vais-
 » seaux, que pour déclarer quel était leur chef.
 » On en mit quatre à la torture; mais ils souff-
 » firent la mort avec *une constance brutale*.
 » On allait exposer aux mêmes tourmens un
 » petit garçon qu'on espérait de faire parler
 » plus facilement; lorsqu'un vieillard qui était
 » couché sur le tillac, s'écria, la larme à
 » l'œil, que c'était son fils, & qu'il deman-
 » dait d'être entendu, avant que ce malheureux
 » enfant fût livré aux supplices. Faria fit arrê-
 » ter l'exécuteur. Mais après avoir promis au
 » père la vie & la liberté, s'il s'expliquait de
 » bonne foi, avec la restitution de toutes les
 » marchandises qui étaient à lui, il jura que
 » pour le punir de la moindre imposture, il le
 » ferait jeter dans la mer avec son fils. Ce vieil-
 » lard, que nous prenions encore pour un Ma-
 » hométan, répondit qu'il acceptait cette con-
 » dition; que s'il remerciait Faria de la vie
 » qu'il accordait à son fils, il lui offrait la
 » sienne, dont il faisait peu de cas à son âge;

D

» mais qu'
 » role, qu'
 » exercer,
 » dans laq
 » Une r
 » un peu d
 » le vicilla
 » il lui den
 » curiosité
 » lui, pour
 » était Arn
 » Sinai d'u
 » était Tho
 » en 1538,
 » qui lui ap
 » de Caire
 » l'avait fa
 » marchand
 » vivres &
 » rendu ce
 » avait dem
 » mis, non
 » de parole
 » femme &
 » vant lui,
 » la mer, p
 » qu'ensuite
 » la valeur

» mais qu'il ne s'en fierait pas moins à sa pa-
 » role, quoique la profession qu'il lui voyait
 » exercer, fût peu conforme à la loi chrétienne
 » dans laquelle ils étaient nés tous deux.

» Une réponse si peu attendue, parut causer
 » un peu de confusion à Faria. Il fit approcher
 » le vieillard, & le voyant aussi blanc que nous,
 » il lui demanda s'il était Turc ou Persan? La
 » curiosité nous avait rassemblés tous autour de
 » lui, pour écouter son histoire. Il nous dit qu'il
 » était Arménien d'origine, & né au Mont-
 » Sinaï d'une fort bonne famille; que son nom
 » était Thomas Moustangen, que se trouvant,
 » en 1538, au port de Jedda, avec un vaisseau
 » qui lui appartenait, Soliman Bacha, viceroi
 » de Caire, qui allait faire le siège de Din,
 » l'avait fait prendre avec d'autres vaisseaux
 » marchande, pour servir au transport de ses
 » vivres & de ses munitions: qu'après avoir
 » rendu ce service aux Turcs, & lorsqu'il leur
 » avait demandé le salaire qu'on lui avait pro-
 » mis, non-seulement ils lui avaient manqué
 » de parole, mais qu'ils lui avaient pris sa
 » femme & sa fille, qu'ils avaient violées de-
 » vant lui, & qu'ils avaient jeté son fils dans
 » la mer, pour leur avoir reproché cette injure:
 » qu'ensuite s'étant vu enlever son vaisseau &
 » la valeur de six mille ducats, qui faisaient la

Pinto.

» meilleure partie de son bien, le désespoir
 » l'avait conduit à Surate, avec le fils qui était
 » à bord, & le seul qui lui restait; que de-là,
 » ils s'étaient rendus à Malaca dans le navire
 » de dom Garcie de Saa, gouverneur de Ba-
 » caïm, d'où il était parti pour la Chine avec
 » Christophe de Sardinha, qui avait été facteur
 » aux Moluques; mais qu'étant à l'ancre dans le
 » détroit de Sincapar, Quiay Tajano, maître de
 » la jonque, dont nous venions de nous saisir,
 » avait surpris le vaisseau portugais pendant la
 » nuit; qu'il s'en était rendu maître par la mort
 » du capitaine & de tout l'équipage, & que de
 » vingt-sept chrétiens, il était le seul à qui la
 » vie eut été conservée avec celle de son fils,
 » parce que le corsaire avait reconnu qu'il n'é-
 » tait pas mauvais canonier.

» Faria ne put entendre ce récit sans se frap-
 » per le front d'étonnement : mon Dieu, mon
 » Dieu, dit-il, il me semble que ce que j'en-
 » tends est un songe. Ensuite se tournant vers ses
 » soldats, il leur raconta l'histoire du corsaire,
 » qu'il avait apprise en arrivant aux Indes. C'é-
 » tait un des plus cruels ennemis du nom por-
 » tugais. Il en avait tué de sa propre main plus de
 » cent; & le butin qu'il avait fait sur eux, montait
 » à plus de cent mille ducats. Quoique son nom
 » fût Quiay Tajana, sa vanité lui avait fait
 » prendre

D
 » prendre
 » qu'il av
 » mes à l'A
 » dit qu'eu
 » fonte en
 » gens. Fa
 » vrîmes l'
 » désespéro
 » tête de s
 » sement f
 » galité du
 » quart d'h
 » expirant.
 » gais & se
 » furent blé
 » coups de
 » le bras. A
 » mettre à l
 » suivi. No
 » petite île d
 » tranquille
 » cens baha
 » quarante
 » tre-vingt
 » marchand
 » du comm
 » mille duc
 » lerie était

Tome IV

» prendre celui de capitaine Sardinha, depuis
 » qu'il avait massacré cet officier. Nous demandâ-
 » mes à l'Arménien ce qu'il était devenu. Il nous
 » dit qu'étant fort blessé, il s'était caché dans la
 » fonte entre les câbles, avec six ou sept de ses
 » gens. Faria s'y rendit aussi-tôt, & nous ou-
 » vrîmes l'écouille des câbles. Alors ce brigand
 » désespéré, sortit par une autre écouille à la
 » tête de ses compagnons, & se jeta si furieu-
 » sement sur nous, que malgré l'extrême iné-
 » galité du nombre, le combat dura près d'un
 » quart d'heure. Ils ne quittèrent les armes qu'en
 » expirant. Nous ne perdîmes que deux Portu-
 » gais & sept Indiens de l'équipage : mais vingt
 » furent blessés; & Faria reçut lui-même deux
 » coups de sabre sur la tête & un troisième sur
 » le bras. Après cette sanglante victoire, il fit
 » mettre à la voile, dans la crainte d'être pour-
 » suivi. Nous allâmes mouiller le soir sous une
 » petite île déserte, où le partage du butin se fit
 » tranquillement. On trouva dans la jonque cinq
 » cens bahars de poivre, soixante de sandal,
 » quarante de noix muscades & de macis, qua-
 » tre-vingt d'étain, trente d'ivoire, & d'autres
 » marchandises qui montoient, suivant le cours
 » du commerce, à la valeur de soixante-dix
 » mille ducats. La plus grande partie de l'artil-
 » lerie était portugaise. Entre quantité de meu-

Pinto.

Pinto.

» bles & d'habits de notre nation, nous fûmes
 » surpris de voir des coupes, des chandeliers,
 » des cuilleres & de grands bassins d'argent
 » doré. C'était la dépouille de Sardinha, de
 » Juan Oliveyra, & de Barthelemi de Matos,
 » trois de nos plus braves officiers, dont les vais-
 » seaux avaient été la proie du corsaire. Mais
 » la vue de tant de richesses ne diminua point
 » notre compassion pour neuf petits enfans,
 » âgés de six à huit ans, qui furent trouvés
 » dans un coin enchaînés par les mains & les
 » pieds.

» Le lendemain Faria prenant plus de con-
 » fiance que jamais à sa fortune, ne fit pas dif-
 » ficulté de retourner vers la côte d'Aynan, où
 » il ne désespérait pas encore de rencontrer Coja-
 » Acem. Cependant quelques pêcheurs de perles,
 » dont il reçut des rafraîchissemens dans la baie
 » de Camoy, lui annonçèrent l'approche d'une
 » flotte chinoise; & le prenant d'ailleurs pour
 » un négociant, malgré quelques soupçons qu'ils
 » ne purent cacher à la vue des étoffes & des
 » meubles précieux qu'ils voyaient entre les
 » mains de ses soldats, ils lui firent une pein-
 » ture si reburante des obstacles qu'il trouverait
 » à la Chine, où son dessein était d'aller vendre
 » effectivement ses marchandises, qu'il résolut
 » de chercher quelqu'autre port. Ses vaisseaux

1
 » étaient
 » vent d'é
 » mer est
 » par de
 » de la ri
 » Pend
 » pérance
 » donnée
 » par deux
 » cette ri
 » maréc.
 » pièces d
 » nous, a
 » vrir, ell
 » table nu
 » têmes ce
 » le demi-
 » ennemis
 » pace d'u
 » tems d'é
 » de leurs
 » notre bo
 » de les r
 » que le
 » Faria fit
 » commen
 » était déj
 » gais prit

» étaient déjà si chargés, qu'il leur arrivait sou-
 » vent d'échouer sur les bancs de sable dont cette
 » mer est remplie. Cependant il était attendu
 » par de nouveaux obstacles, à l'embarchure
 » de la rivière de Tanauquir.

Pinto.

» Pendant qu'il s'efforçait d'y entrer, sur l'es-
 » pérance que les pêcheurs de Camoy lui avaient
 » donnée d'y trouver un bon port, il fut attaqué
 » par deux grandes jonques, qui descendaient
 » cette rivière à la faveur du vent & de la
 » marée. Leur première salve fut de vingt-six
 » pièces d'artillerie ; & se trouvant presque sur
 » nous, avant que nous eussions pu les décou-
 » vrir, elles nous abordèrent avec une redou-
 » table nuée de dards & de flèches. Nous n'évi-
 » tâmes cette tempête qu'en nous retirant sous
 » le demi-pont, d'où Faria nous fit amuser les
 » ennemis à coups d'arquebuses, pendant l'es-
 » pace d'une demi-heure, pour leur donner le
 » tems d'épuiser leurs munitions. Mais quarante
 » de leurs plus braves gens sautèrent enfin sur
 » notre bord, & nous mirent dans la nécessité
 » de les recevoir. Le combat devint si furieux,
 » que le tillac fut bientôt couvert de morts.
 » Faria fit des prodiges de valeur. Les Indiens
 » commençant à se refroidir par leur perte, qui
 » était déjà de vingt-six hommes, vingt Portu-
 » gais prirent ce moment pour se jeter dans la

Finto.

» jonque de leurs ennemis, où cette attaque
 » imprévue leur fit trouver peu de résistance.
 » Ainsi, la victoire se déclarant pour eux sur
 » l'un & l'autre bord, ils pensèrent à secourir
 » Borralho qui était aux prises avec la seconde
 » jonque. Faria lui porta sa fortune avec l'exem-
 » ple de son courage. Enfin les deux jonques
 » tombèrent sous son pouvoir. Il en avait coûté
 » la vie à quatre-vingt Indiens; & par une fa-
 » veur extraordinaire du ciel, il ne se trouva
 » parmi les morts qu'un seul Portugais & qua-
 » torze hommes d'équipage, quoique les blessés
 » fussent en très-grand nombre. Les deux jon-
 » ques appartenaient aux corsaires Chinois.
 » Le butin fut estimé environ quarante mille
 » taëls. On trouva dans les deux jonques dix-
 » sept pièces d'artillerie de bronze, aux armes
 » de Portugal. Quoique ces deux bâtimens suf-
 » sent très-bons, Faria se vit obligé d'en faire
 » brûler un, faute de matelots pour le gouver-
 » ner. Le lendemain, il voulut tenter encore
 » une fois d'entrer dans la rivière; mais quel-
 » ques pêcheurs qu'il avait pris pendant la nuit,
 » l'avertirent que le gouverneur de cette pro-
 » vince avait toujours été d'intelligence avec le
 » corsaire, qui lui cédait le tiers de ses prises
 » pour obtenir sa protection, dont il jouissait
 » depuis long-tems. Cette nouvelle nous fit

» prendre
 » On se
 » plus éle
 » fréquen
 » Pafenas
 » Nous
 » premier
 » de Pata
 » des cour
 » nous y é
 » fortune
 » tées, esp
 » portait la
 » riée depu
 » durée. El
 » son mari
 » avec un c
 » qui la co
 » pour cell
 » vinrent
 » cacher to
 » paraissant
 » mari, lo
 » nos gens
 » rendirent
 » tôt notre
 » retenir la
 » qui étaien

» prendre le parti de chercher un autre port.
 » On se détermina pour Mutipinam, qui est
 » plus éloigné de quarante lieues à l'est, &
 » fréquenté par les marchands de Laos, de
 » Pafenas & de Gueos.

 Pinto.

» Nous fîmes voile, avec trois jonques & le
 » premier vaisseau dans lequel nous étions partis
 » de Patane, jusqu'à Tillanumera, où la force
 » des courans nous obligea de mouiller. Après
 » nous y être ennuyés trois jours à l'ancre, la
 » fortune nous y amena vers le soir quatre lan-
 » tées, espèce de barques à rames, dont l'une
 » portait la fille du gouverneur de Colem, ma-
 » riée depuis peu au fils d'un seigneur de Part-
 » durée. Elle allait joindre pour la première fois
 » son mari, qui devait venir au-devant d'elle
 » avec un cortège digne de leur rang. Mais ceux
 » qui la conduisaient, ayant pris nos jonques
 » pour celles qu'ils espéraient de rencontrer,
 » vinrent tomber entre nos mains. Faria fit
 » cacher tous les Portugais. La jeune mariée
 » paraissant elle-même, demandait déjà son
 » mari, lorsque pour répondre, une troupe de
 » nos gens sautèrent dans les lantées, & s'en
 » rendirent les maîtres. Nous fîmes passer aussi-
 » tôt notre prise à bord. Faria se contenta de
 » retenir la jeune mariée, & deux de ses freres
 » qui étaient jeunes, blancs & de fort bonne

Pinto.

» mine, avec vingt matelots, qui nous devin-
 » rent fort utiles pour la manœuvre de nos
 » jonques. Sept ou huit hommes qui formaient
 » le cortège, & plusieurs femmes âgées, de
 » celles qui se louent pour chanter & jouer des
 » instrumens, furent laissées sur la côte. Le
 » lendemain étant partis de ce lieu, nous ren-
 » contrâmes la petite flotte du seigneur de Pan-
 » durée qui passa près de nous avec des bannières
 » de soie, & faisant retentir l'air du bruit des
 » instrumens, sans se défier que nous enlevions
 » sa femme. Dans le dessein que nous étions
 » de nous rendre à Mutipinam, Faria ne jugea
 » point à propos d'arrêter cette troupe joyeuse,
 » & n'avait même été déterminé que par l'oc-
 » casion à troubler la joie qui régnait aussi dans
 » les lantées.

» Trois jours après, étant arrivés à la vue de
 » ce port, nous mouillâmes sans bruit dans une
 » anse, à l'ambouchure de la rivière, pour nous
 » donner le tems d'en faire sonder l'entrée, &
 » de prendre des informations pendant la nuit.
 » Douze soldats qui furent envoyés dans une
 » barque, sous la conduite de Martin Dalpoem,
 » nous amenèrent deux hommes du pays, qu'ils
 » avaient enlevés avec beaucoup de précaution.
 » Faria défendit d'employer les tourmens pour
 » tirer d'eux les éclaircissements qui convenaient

D
 » à notre
 » ment qu
 » & que
 » quantité
 » Une si l
 » marcher
 » naissance
 » beaucou
 » ge, & n
 » tre-Dan
 » pour l'en
 » du jour,
 » & leur
 » fait orne
 » ployer ne
 » villon de
 » il alla je
 » la ville.
 » Nous
 » de Siam
 » sans autr
 » furent r
 » défimes
 » nous avi
 » en fit la f
 » gots d'ar
 » y avait a
 » avant le

» à notre sûreté. Ils nous apprirent naturelle-
 » ment que tout était tranquille dans le port,
 » & que depuis neuf jours il y était arrivé
 » quantité de marchands des royaumes voisins.
 » Une si belle occasion de nous défaire de nos
 » marchandises nous fit tourner notre recon-
 » naissance vers le ciel. Nous récitâmes, avec
 » beaucoup de dévotion, les litanies de la Vier-
 » ge, & nous promîmes de riches présens à No-
 » tre-Dame du Mont, qui est proche de Malaca,
 » pour l'embellissement de son église. A la pointe
 » du jour, Faria rendit la liberté aux Indiens,
 » & leur fit quelques présens. Ensuite ay-
 » fait orner les hunes de nos vaisseaux, & dé-
 » ployer nos bannières & nos flammes, avec pa-
 » villon de marchandise, suivant l'usage du pays,
 » il alla jeter l'ancre dans le port sous le quai de
 » la ville.

» Nous fûmes reçus comme des marchands
 » de Siam, dont nous avons pris le nom; &
 » sans autre difficulté que celles des droits qui
 » furent réglés à cent pour mille, nous nous
 » défîmes en peu de jours de tout le butin que
 » nous avions acquis au prix de notre sang. On
 » en fit la somme de cent trente mille taëls en lin-
 » gots d'argent. Malgré toute la diligence qu'on
 » y avait apportée, les habitans furent informés
 » avant le départ de Faria, du traitement qu'il

P. 10.

» avait fait au corsaire dans la rivière de Tanau-
 » quir. Ils commencèrent alors à nous regarder
 » d'un œil si différent, que n'osant plus nous fier
 » à leurs intentions, nous nous hatâmes de
 » remettre à la voile.

» Faria s'était mis dans la plus grande de nos
 » jonques, avec le titre & le pavillon de général;
 » mais on s'aperçut qu'elle puisait beaucoup
 » d'eau. Diverses informations nous faisaient re-
 » garder la rivière de Madel, dans l'île d'Ay-
 » nan, comme un lieu convenable à nos besoins,
 » par la facilité que nous y devons trouver pour
 » échanger cette jonque & pour la radouber.
 » Nous n'étions arrêtés que par l'éclat de nos
 » expéditions, qui devaient nous y avoir fait
 » beaucoup d'ennemis. Cependant deux consi-
 » dérations nous firent passer sur cette crainte :
 » l'une fut celle de nos forces qui nous mettaient
 » à couvert de la surprise, & qui nous rendaient
 » capables de nous mesurer avec toutes les puis-
 » sances qui ne seraient pas celles des rois &
 » des mandarins : l'autre, une juste confiance
 » aux motifs de notre général, autant qu'à sa
 » valeur ; car son intention n'était que de rendre
 » le change aux corsaires qui avaient ôté la vie
 » & les biens à quantité de chrétiens ; & jusqu'a-
 » lors toutes nos richesses nous paraissaient bien
 » acquises. Après avoir lutté pendant douze jours

» contr
 » Pulo
 » De-là
 » nous
 » revîn
 » entrâ
 » Le c
 » quatr
 » qui p
 » fréqu
 » Nous
 » une re
 » voisin
 » Unf
 » chand
 » la rivi
 » & for
 » étions
 » du pa
 » Portug
 » march
 » du typ
 » de la
 » ment
 » férico
 » fit jug
 » esclav
 » faire

de Tanau-
s regarder
s nous fier
tâmes de

de de nos
e général;
beaucoup
isaient re-
l'île d'Ay-
s besoins,
ouver pour
radouber.

at de nos
avoir fait
eux confi-
e crainte :
mettaient
rendaient
s les puif-
es rois &
confiance
t qu'à la
de rendre
té la vie
& jusqu'a-
ient bien
ouze jours

» contre les vents, nous arrivâmes au cap de
» Pulo Hindor, nom Indien de l'île des Cocos.
» De-là étant retourné vers la côte du sud, où
» nous fîmes quelques nouvelles prises, nous
» revînmes enfin vers le port de Madel, & nous
» entrâmes dans la rivière le 8 de septembre.
» Le ciel, chargé de nuages depuis trois ou
» quatre jours, annonçait une de ces tempêtes
» qui portent le nom des typhons, & qui sont
» fréquentes dans ces mers aux nouvelles lunes.
» Nous vîmes plusieurs jonques qui cherchaient
» une retraite, & qui mouillaient dans les anses
» voisines.

» Un fameux corsaire Chinois, redouté des mar-
» chands, sous le nom d'Hinimilan, entra dans
» la rivière après nous. Sa jonque était grande
» & fort élevée. En s'approchant du lieu où nous
» étions à l'ancre, il nous salua, suivant l'usage
» du pays, sans nous avoir reconnus pour des
» Portugais. Nous le prenions aussi pour un
» marchand Chinois qui redoutait l'approche
» du typhon. Mais tandis qu'il passait à la portée
» de la voix, nous entendîmes crier distincte-
» ment dans notre langue, seigneur Dieu, mi-
» séricorde. Ce cri, répété plusieurs fois, nous
» fit juger qu'il venait de quelques malheureux
» esclaves de notre nation. Faria, qui pouvait se
» faire entendre des matelots Chinois, leur ou-

Pinto.

Pinto.

» donna d'amener leurs voiles. Ils passèrent sans
 » lui répondre ; & jetant l'ancre un quart de
 » lieue plus loin , ils commencèrent alors à jouer
 » du tambour & faire briller leurs cimenterres.
 » Quoique ces bravades semblassent marquer
 » du courage , & de la confiance dans quelques
 » secours que nous ignorions , Faria dépêcha
 » vers eux une barque bien équipée ; elle revint
 » bientôt avec un grand nombre de blessés qui
 » n'avaient pu se défendre contre une nuée de
 » dards & de pierres qu'on leur avait lancés
 » du bord. Ce spectacle irrita si vivement Faria ,
 » que , faisant lever aussi-tôt les ancres , il s'ap-
 » procha de l'ennemi jusqu'à la portée de l'ar-
 » quebuse. A cette distance, il le salua de trente-
 » six pièces de canon, entre lesquelles il y en
 » avait quelques-unes de batterie, qui tiraient
 » des balles de fonte. Toute la résolution des
 » corsaires ne les empêcha point de couper leurs
 » cables pour se faire échouer sur la rive ; mais
 » Faria n'eut pas plutôt reconnu leur dessein,
 » qu'il les aborda furieusement. Le combat de-
 » vint terrible. Ils étaient en si grand nombre,
 » que pendant plus d'une demi-heure les forces
 » se soutinrent de part & d'autre avec beaucoup
 » d'égalité. Mais enfin les corsaires las, blessés,
 » ou brûlés, se jetèrent tous dans les flots, tan-
 » dis que poussant des cris de joie, nous conti-

I
 » nuâmes
 » général
 » misérab
 » tuosité d
 » dans de
 » qui vou
 » sauva fé
 » capitain
 » Il fut
 » panser s
 » taient d
 » entendu
 » rement
 » tourmer
 » manda
 » de son
 » promett
 » On lui
 » ment un
 » reprend
 » qu'on tr
 » de pro
 » égorgés
 » leur cap
 » tillac ;
 » ou se
 » lement
 » haut en

» nuâmes de presser une si belle victoire. Notre
 » général voyant périr un grand nombre de ces
 » misérables, qui ne pouvait résister à l'impé-
 » tuosité du courant, fit passer quelques soldats
 » dans deux barques, avec ordre de sauver ceux
 » qui voudraient accepter leur secours. On en
 » sauva seize, entre lesquels était Hinimilau,
 » capitaine de la jonque.

» Il fut amené devant Faria, qui fit d'abord
 » panser ses plaies. Ensuite il lui demanda ce qu'é-
 » taient devenus les Portugais que nous avions
 » entendus sur son bord. Le corsaire répondit fiè-
 » rement qu'il n'en savait rien; mais la vue des
 » tourmens lui fit changer de langage. Il de-
 » manda un verre d'eau, parce que la sécheresse
 » de son gosier lui ôtait l'usage de la voix, en
 » promettant de voir ce qu'il aurait à répondre.
 » On lui apporta de l'eau, dont il but avide-
 » ment une excessive quantité. Alors, paraissant
 » reprendre sa fierté avec ses forces, il dit à Faria,
 » qu'on trouverait ces Portugais dans la chambre
 » de proue. Ils y étaient effectivement, mais
 » égorgés. Ceux qui s'y étaient rendus pour finir
 » leur captivité, apportèrent huit corps sur le
 » tillac; une femme avec deux enfans de six
 » ou sept ans, à qui l'on avait coupé bruta-
 » lement la gorge, & cinq hommes fendus du
 » haut en bas, & les boyaux hors du corps.

Pinto.

» Faria, touché jusqu'aux larmes d'un si triste
 » spectacle, demanda au corsaire ce qui l'avait
 » pu porter à cette cruauté. Il répondit que
 » c'était une juste punition pour des traîtres,
 » qui lui avaient attiré sa disgrâce en se mon-
 » trant à nous ; & que pour les enfans, il suf-
 » fisait qu'ils fussent de race portugaise pour
 » avoir mérité la mort. Ses réponses à d'autres
 » questions ne furent pas moins remplies d'ex-
 » travagance & de fureur. Il se vanta d'avoir
 » massacré un grand nombre de Portugais, avec
 » des circonstances si barbares, qu'elles nous
 » firent lever les mains d'étonnement & d'hor-
 » reur. L'indignation saisit Faria, qui sans l'ho-
 » norer du moindre reproche, le fit tuer à ses
 » yeux. Il trouva dans la jonque, en soies, en
 » étoffes, en musc, en porcelaines, &c. la va-
 » leur de quarante mille taëls, dont nous nous
 » vîmes forcés de brûler une partie avec le corps
 » même de la jonque, parce qu'ayant perdu
 » quantité de braves matelots, il nous en restait
 » trop peu pour la gouverner.

» Tant d'exploits commençaient à rendre le
 » nom de Faria si terrible, que les capitaines
 » des jonques qui se trouvaient dans le port
 » de Madel, apprenant bientôt cette dernière
 » victoire, & se croyant menacés de la visite
 » du vainqueur, lui firent offrir vingt mille taëls

» pour o
 » lement
 » fermer
 » épargn
 » contre
 » plies,
 » liers q
 » qui lui
 » fidellen
 » qu'il re
 » acquit
 » ple exp
 » quatorz
 » achevâ
 » dans la
 » Nuit 8
 » cette ic
 » dre des
 » tre frui
 » de havr
 » Nous
 » que les
 » Faria d
 » comme
 » dans l
 » armes,
 » fortune
 » différen
 » Siam po

pour obtenir sa protection. Il reçut fort civilement leurs députés ; & s'engageant par un serment redoutable, non-seulement à les épargner mais à les défendre, dans l'occasion, contre les corsaires dont ces mers étaient remplies, il leur accorda des passe-ports réguliers qu'il signa de son nom. Outre la somme qui lui avait été proposée, & qui fut payée fidèlement, un de ses gens nommé Costa, qu'il revêtit de la qualité de son secrétaire, acquit plus de quatre mille taëls pour la simple expédition des patentes. Après avoir passé quatorze jours dans le port de Madel, nous achevâmes de parcourir toute cette contrée, dans la seule vue de découvrir Coja-Acem. Nuit & jour, Faria n'était rempli que de cette idée. Il employa six mois entiers à prendre des informations dont il ne tira pas d'autre fruit que d'avoir visité un grand nombre de havres & de ports.

» Nous tenions la mer depuis si long-tems ; que les soldats ennuyés du travail, prièrent Faria de faire un partage exact du butin, comme il s'y était engagé à Parane ; chacun dans le dessein de quitter le métier des armes, & d'aller jouir tranquillement de sa fortune. Cette proposition fit naître de fâcheux différens. Cependant on convint de choisir Siam pour y passer l'hiver, & pour y vendre.

Pinto.

» les marchandises qui restaient à partager.
 » Après avoir juré cet accord, on alla mouiller
 » dans une île assez éloignée de l'anse qu'on
 » abandonnait; & pendant douze jours on y
 » attendit le vent qui devait nous conduire au
 » repos. Il se leva aussi favorable que nous l'a-
 » vions désiré: mais la nouvelle lune d'octobre
 » le fit changer, pour notre malheur, dans une
 » si furieuse tempête, que nous fûmes repoussés
 » avec une violence incroyable contre l'île que
 » nous avions quittée. Nous manquions de ca-
 » bles, & ceux que nous avions encore étaient à
 » demi pourris. Aussi-tôt que la mer avait
 » commencé à s'enfler, & que le vent du sud
 » nous eut pris à découvert en traversant la
 » côte, l'idée du péril qui nous menaçait,
 » nous avait fait couper les mâts, & jeté
 » dans les flots quantité de marchandises. Mais
 » la nuit devint si obscure, le tems si froid, &
 » l'orage si violent, que n'espérant plus rien
 » de nos propres efforts, nous fûmes réduits à
 » tout attendre de la miséricorde du ciel. Elle
 » n'était pas due sans doute à nos péchés. Vers
 » deux heures après minuit, un épouvantable
 » tourbillon jeta nos quatre vaisseaux contre la
 » côte, & les brisa sans y laisser une planche
 » entière.

» Il y périt cent quatre-vingt-six hommes.
 » A la pointe du jour nous nous trouvâmes sur

» le riva
 » lesquel
 » tugais
 » de nou
 » nous a
 » reufem
 » avait c
 » tant d'
 » nos co
 » bord d
 » sa dou
 » rangue
 » l'île fût
 » le rivag
 » fendre
 » la fortu
 » même c
 » rage, n
 » venir, e
 » situation
 » Nous
 » sépultur
 » mouillé
 » virent à
 » Mais co
 » pourritu
 » mit pas
 » de cinq

» le rivage au nombre de cinquante-trois entre
 » lesquels nous n'étions que vingt-trois Por-
 » tugais ; moins étonnés de notre naufrage que
 » de nous voir à terre , sans savoir à quel hasard
 » nous avions l'obligation de notre salut. Heu-
 » reusement Faria fut un de ceux à qui le ciel
 » avait conservé la vie. Nous vîmes , avec au-
 » tant d'effroi que de pitié , les cadavres de
 » nos compagnons & de nos amis , dont le
 » bord de la mer était couvert. Faria déguisant
 » sa douleur nous exhorta par une courte ha-
 » rangue à ne pas perdre l'espérance. Quoique
 » l'île fût déserte, il nous promit que les bois &
 » le rivage nous fourniraient de quoi nous dé-
 » fendre contre la faim ; & loin de renoncer à
 » la fortune , il nous représenta que la misère
 » même devant être un aiguillon pour le cou-
 » rage , nous ne pouvions trop attendre de l'a-
 » venir , en proportionnant cette attente à notre
 » situation.

» Nous employâmes deux jours à donner la
 » sépulture aux morts. Quelques provisions
 » mouillées que nous tirâmes des flots, ser-
 » virent à nous soutenir pendant ce triste office.
 » Mais comme ces vivres étaient trempés, la
 » pourriture qui s'y mit bientôt ne nous per-
 » mit pas d'en faire un long usage. En moins
 » de cinq jours, il nous devint impossible d'en

E
 partager.
 nouiller
 se qu'on
 ts on y
 duire au
 nous l'a-
 l'octobre
 dans une
 repouffés
 l'île que
 ns de ca-
 étaient à
 mer avait
 t du sud
 versant la
 menaçair,
 & jeter
 ses. Mais
 froid, &
 plus rien
 réduits à
 ciel. Elle
 nés. Vers
 uvantable
 contre la
 planche
 homme.
 vâmes fut

Pinto.

» soutenir l'odeur & le goût. Nous nous vîmes
 » forcés d'entrer dans les bois, où nous trou-
 » vant sans armes, il nous servit peu de voir
 » passer quantité de bêtes sauvages; que nous
 » ne pouvions espérer de prendre à la course.
 » Le froid & la faim nous avaient déjà si fort
 » affaiblis, que plusieurs de nos compagnons
 » tombaient morts en nous parlant. Faria con-
 » tinuait de nous ranimer par ses exhortations:
 » mais un sombre silence, dans lequel il tom-
 » bait souvent malgré lui, nous apprenait assez
 » qu'il ne jugeait pas mieux que nous de notre
 » sort. Un jour qu'il s'était assis pour nous
 » faire manger, à son exemple, quelques plan-
 » tes sauvages, que nous connaissions peu, un
 » oiseau de proie qui s'était élevé derrière la
 » pointe que l'île forme au sud, laissa tomber
 » près de lui un poisson de la longueur d'un pied.
 » Il le prit, & l'ayant fait rôtir aussi-tôt, il
 » nous pénétra de tendresse & d'admiration,
 » lorsqu'au lieu de le manger lui-même, il le
 » distribua de ses propres mains entre les plus
 » faibles ou les plus malades.

» Ensuite, jetant les yeux vers la pointe d'où
 » l'oiseau était parti, il en découvrit plusieurs
 » autres qui s'élevaient & se baissaient dans leur
 » vol; ce qui lui fit juger qu'il y avait peut-
 » être dans ce lieu, quelque proie dont ces ani-

» maux

D
 » maux se
 » processio
 » prières &
 » sommer
 » nos pieds
 » rut remp
 » versée pa
 » nous avai
 » pour y d
 » un cerf f
 » mençait
 » fuir le ti
 » Etat des
 » un grand
 » fruits qui
 » primes a
 » notre ind
 » seaux de
 » se relevan
 » dans leur
 » ber, lorsqu
 » Ces raf
 » forces; &
 » augmenta
 » samedi su
 » crûmes d
 » vers l'île.
 » il y avait

Tome IV,

» maux se repaisaient. Nous y marchâmes en
 » procession, pour attendrir le ciel par nos
 » prières & par nos larmes. En s'arrivant au
 » sommet de la colline, nous découvrîmes sous
 » nos pieds une vallée fort basse, qui nous pa-
 » rut remplie d'arbres chargés de fruits, & tra-
 » versée par une rivière d'eau douce. La joie
 » nous avait déjà fait rompre notre procession
 » pour y descendre, lorsque nous appercûmes
 » un cerf fraîchement égorgé, qu'un tigre com-
 » mençait à dévorer. Nos cris firent aussi-tôt
 » fuir le tigre, qui nous abandonna sa proie.
 » Etant descendus dans la vallée, nous y fîmes
 » un grand festin de la chair du cerf & des
 » fruits qui s'y offraient en abondance. Nous y
 » prîmes aussi quantité de poissons, soit par
 » notre industrie, soit avec le secours des oi-
 » seaux de proie, qui s'abaissant sur l'eau &
 » se relevant avec un poisson dans leur bec ou
 » dans leurs serres, le laissaient souvent tom-
 » ber, lorsqu'ils étaient épouvantés par nos cris.
 » Ces rafraîchissemens rétablirent un peu nos
 » forces ; & pendant plusieurs jours l'expérience
 » augmenta notre habileté pour la pêche. Le
 » samedi suivant, à la pointe du jour, nous
 » crûmes découvrir une voile qui s'avançait
 » vers l'île. Mais l'air étant fort tranquille,
 » il y avait peu d'apparence qu'elle y dût abor-

Quo.

der. Cependant Faria nous fit retourner au rivage où nos vaisseaux s'étaient brisés, & nous n'y fûmes pas une demi-heure sans reconnaître que c'était un véritable bâtiment. Après avoir délibéré sur nos espérances, nous prîmes le parti d'entrer dans un bois voisin, pour nous dérober à la vue de ceux qui paraissaient approcher. Ils arrivèrent sans défiance, & nous les reconnûmes pour des Chinois. Leur bâtiment était une belle lanée à rames, qu'ils amarrèrent avec deux cables de poupe & de proue, pour descendre plus facilement par une planche. Environ trente personnes, qui sautèrent aussitôt sur le sable, s'employèrent à faire leur provision d'eau & de bois. Quelques-uns, s'occupèrent aussi à préparer les alimens, à lasser & à d'autres exercices. Faria les voyant sans crainte & sans ordre, jugea qu'il n'était resté personne dans le vaisseau qui fût capable de nous résister. Il nous donna ses ordres après nous avoir expliqué son dessein; & sur le signe dont il nous avait avertis, nous prîmes notre course ensemble vers la lanée, où nous entrâmes sans aucune opposition. Les deux cables furent aussitôt lâchés; & tandis que les Chinois accouraient au rivage, dans la surprise de cet événement, nous eûmes le

» tems
 » balé
 » à cet
 » fauco
 » priere
 » plore
 » y avio
 » Ils
 » avec
 » premi
 » étaien
 » notre
 » chand
 » damas
 » quatre
 » jambo
 » précie
 » ment d
 » nombr
 » bâtime
 » l'enfan
 » dises a
 » Comb
 » malhe
 » des La
 » de cor
 » mettan
 » Mais

» tems de nous éloigner à la portée de l'ar-
 » balète. Quoiqu'il nous restât peu de crainte
 » à cette distance, nous tirâmes sur eux un
 » fauconneau qui se trouvait dans la lantée. Ils
 » prirent tous la fuite vers le bois, pour y dé-
 » plorer sans doute leur infortune, comme nous
 » y avions passé quinze jours à pleurer la nôtre.
 » Ils n'avaient laissé à bord qu'un vieillard
 » avec un enfant de 12 ou 13 ans. Notre
 » premier soin fut de visiter les provisions, qui
 » étaient en abondance. Après avoir satisfait
 » notre faim, nous fîmes l'inventaire des mar-
 » chandises; elles consistaient en soie torse, en
 » damas & en fatins, dont la valeur montait à
 » quatre mille écus. Mais le riz, le sucre, le
 » jambon & les poules nous parurent la plus
 » précieuse partie du butin, pour le rétablisse-
 » ment de nos malades, qui étaient en fort grand
 » nombre. Nous apprîmes du vieillard que le
 » bâtiment & sa charge appartenait au père de
 » l'enfant, qui venait d'acheter ces marchan-
 » dises à Quouaman, pour les aller vendre à
 » Combay; & qu'ayant eu besoin d'eau, son
 » malheur l'avait amené pour en faire dans l'île
 » des Larrons. Faria s'efforça, par ses caresses,
 » de consoler le jeune Chinois, en lui pro-
 » mettant de le traiter comme son propre fils.
 » Mais il n'en put tirer que des larmes, &

Pinto.

 Pinto.

» des marques de mépris pour ses offres.
 » Dans un conseil, où tout le monde fut
 » appelé, nous prîmes la résolution de nous
 » rendre à Liampo. Ce port de la Chine était
 » éloigné de deux cens soixante lieues
 » vers le nord; mais nous espérons, en sui-
 » vant la côte, de nous emparer d'un vaisseau
 » plus commode & plus grand que le nôtre;
 » ou si la fortune s'obstinait à nous maltraiter,
 » Liampo nous offrait une ressource dans quel-
 » qu'un des navires Portugais qui s'y rassem-
 » blaient dans cette saison. Le lendemain nous
 » découvrîmes une petite île nommée Quinton,
 » où nous enlevâmes dans une barque de pê-
 » cheurs, quantité de poissons frais, & huit
 » hommes pour le service de notre lantée. De-là
 » nous étant avancés vers la rivière de Ca-
 » moy, Faria, qui se défiait de notre lantée
 » pour un long voyage, résolut de se saisir
 » d'une petite jonque qu'il vit seule à l'ancre.
 » Ce dessein ne lui coûta que la peine d'y passer
 » avec vingt hommes, qui trouvèrent sept ou
 » huit matelots endormis. Il leur fit lier les
 » mains, avec menace de les tuer s'ils jetaient
 » le moindre cri; & sortant de la rivière, il
 » conduisit sa prise à Pulo-Quirim, qui n'est
 » qu'à neuf lieues de Camoy. Trois jours après
 » il se rendit à Luxitai, dont on lui avait

» vanté l'
 » des, &
 » bâtimen
 » cution d
 » Le ve
 » der en f
 » que de l
 » nommé
 » Portuga
 » tugais
 » d'amis p
 » d'ailleu
 » long-ter
 » bâtimen
 » aussi-tôt
 » gagner l
 » à la port
 » pièces d
 » des forc
 » mission.
 » un de f
 » bannière
 » leur po
 » ges, qu
 » leurs ex
 » couverte
 » entendu
 » qu'à se

vanté l'air pour le rétablissement de ses mala-
 des, & les commodités pour calfater les deux
 bâtimens. Quinze jours ayant suffi pour l'exé-
 cution de ses vues, il gouverna vers Liampo.
 Le vent & les marées semblaient s'accor-
 der en sa faveur, lorsqu'il rencontra une jon-
 que de Patane, commandée par un Chinois,
 nommé Quiay-Panjam, si dévoué à la nation
 Portugaise, qu'il avait à sa solde trente Por-
 tugais choisis, dont il s'était fait autant
 d'amis par ses caresses & ses bienfaits. C'était
 d'ailleurs un vieux corsaire, exercé depuis
 long-tems au brigandage. La vue de deux
 bâtimens plus faibles que le sien, le disposa
 aussi-tôt à les attaquer. Son habileté lui fit
 gagner le dessus du vent; & s'étant approché
 à la portée du mousquet, il les salua de quinze
 pièces d'artillerie. Malgré l'extrême inégalité
 des forces, Faria ne put se résoudre à la sou-
 mission. Mais lorsqu'il se préparait au combat,
 un de ses gens aperçut une croix dans la
 bannière des ennemis; & sur le chapiteau de
 leur poupe, quantité de ces bonnets rou-
 ges, que les Portugais portaient alors dans
 leurs expéditions militaires. Après cette dé-
 couverte, quelques signes furent bientôt
 entendus. De part & d'autre on ne pensa plus
 qu'à se prévenir par des témoignages de joie

 Pinto.

Pinto.

» & d'amitié. Quiaï-Panjam qui aimait le faste,
 » passa sur le bord de Faria, dont il connaissait
 » le mérite par l'éclat de ses actions, avec un
 » cortège de vingt Portugais richement vêtus
 » & des présens qui furent estimés deux mille
 » ducats. Faria, dans l'abaissement où le sort
 » l'avait réduit, ne put répondre à cette osten-
 » tation de richesses; mais son nom faisant toute
 » sa grandeur présente, il raconta ses mal-
 » heurs avec une simplicité noble, qui lui attira
 » plus d'admiration que le souvenir de sa for-
 » tune. Le corsaire, après avoir entendu ses
 » nouveaux projets, lui offrit de l'accompa-
 » gner dans toutes ses entreprises, avec cent
 » hommes qu'il avait dans sa jonque, quinze
 » pièces d'artillerie & les trente Portugais qui
 » s'étaient attachés à son service; sans autre
 » condition que d'entrer en partage du butin
 » pour un tiers. Cette offre fut acceptée. Faria
 » ne fit pas difficulté de s'engager par une
 » promesse de sa main, qu'il confirma sur les
 » saints Évangiles, & qui fut signée par les
 » principaux Portugais en qualité de témoins.
 » Aussi-tôt les deux chefs prirent la résolu-
 » tion d'entrer dans la rivière d'Anay, dont
 » ils n'étaient éloignés que de cinq lieues, pour
 » s'y pourvoir de vivres & de munitions.
 » Panjam s'était ménagé par un tribut la pro-

I
 » tection
 » n'était
 » mais Fa
 » tie des
 » cette ro
 » trente-f
 » fortune.
 » vent co
 » pendant
 » rencont
 » laquelle
 » trouver
 » dans le
 » son bord
 » raconter
 » depuis d
 » laca; qu
 » Sumbor,
 » qués par
 » Acem, c
 » lantées,
 » comme
 » heures,
 » de ses jo
 » vaisseau
 » marchan
 » leurs par
 » vité leur

» tection du gouverneur. De-là, leur projet
 » n'était pas moins de se rendre à Liampo ;
 » mais Faria se procura, près d'Anay, une par-
 » tie des avantages qu'il s'était proposés dans
 » cette route, en s'attachant, par ses promesses,
 » trente-six soldats qui prirent confiance à sa
 » fortune. Ils remirent à la voile, malgré le
 » vent contraire, qu'ils eurent à combattre
 » pendant cinq jours. Le sixième au soir, ils
 » rencontrèrent une barque de pêcheurs, dans
 » laquelle ils furent extrêmement surpris de
 » trouver huit Portugais, tous fort blessés &
 » dans le plus triste état. Faria les fit passer sur
 » son bord, où se jettant à ses pieds, ils lui
 » racontèrent qu'ils étaient partis de Liampo,
 » depuis dix-sept jours, pour se rendre à Ma-
 » laca; que s'étant avancés jusqu'à l'île de
 » Sumbor, ils avaient eu le malheur d'être atta-
 » qués par un corsaire Guzarate, nommé Coja-
 » Acem, qui avait, sur trois jonques & quatre
 » lantées, environ cent hommes mahométans
 » comme lui; qu'après un combat de trois
 » heures, dans lequel ils lui avaient brulé une
 » de ses jonques, ils avaient enfin perdu leur
 » vaisseau & la valeur de cent mille taëls en
 » marchandises, avec dix-huit Portugais de
 » leurs parens ou de leurs amis, dont la capti-
 » vité leur faisait compter pour rien le reste de

 Pinto.

Pinto,

» leur infortune , & la perte même de quatre-
 » vingt-deux hommes qui composaient leur
 » équipage ; que par un miracle du ciel , ils
 » s'étaient sauvés au nombre de dix , dans la
 » même barque où nous les avions rencontrés ; &
 » que de ce nombre deux étaient déjà morts de
 » leurs blessures.

» Après avoir écouté ce récit avec admira-
 » tion , Faria , plein de ses idées , leur demanda
 » si le corsaire avait été fort maltraité dans le
 » combat ; parce qu'il lui semblait qu'ayant
 » perdu une de ses jonques , & celle des Portu-
 » gais devant être dans un grand désordre , il
 » était impossible que ses forces ne fussent pas
 » beaucoup diminuées. Ils l'assurèrent que la
 » victoire avait coûté cher à leur ennemi ; que
 » dans l'incendie de sa jonque , la plupart des
 » soldats qui montaient ce bâtiment , avaient
 » trouvé la mort dans les flots , & qu'il n'était
 » entré dans une rivière voisine , que pour y
 » réparer ses pertes. Alors Faria se mit à genoux
 » tête nue & les yeux levés vers le ciel , qu'il
 » regardait fixement , il le remercia les larmes
 » aux yeux (1) d'avoir amené son ennemi entre ses

(1) Ce mélange continuel de piété & de vengeance , de
 brigandage & de dévotion , est un caractère trop singulier
 pour échapper aux lecteurs ; & c'est par-tout dans cette
 histoire , celui des Espagnols & des Portugais.

» mains ;
 » que le
 » ceux q
 » aux arr
 » eût été
 » mirent
 » pour r
 » laissé h
 » sans m
 » était né
 » présent
 » gouvern
 » cheter t
 » même d
 » qui fur
 » & d'eng
 » gouvern
 » raires, à
 » services
 » Quiay-f
 » dans la
 » l'ancre,
 » cens ho
 » quels on
 » Treis
 » redouta
 » le meil
 » rivâmes

» mains ; & sa prière fût si vive & si touchante ,
 » que le même transport se communiquant à
 » ceux qui l'entendirent , ils se mirent à crier ,
 » aux armes , aux armes , comme si le corsaire
 » eût été présent. Dans cette noble ardeur , ils
 » mirent aussi-tôt la voile au vent de poupe ,
 » pour retourner dans un port qu'ils avaient
 » laissé huit lieues en arrière , & s'y équiper
 » sans ménager les frais de tout ce qui leur
 » était nécessaire pour un mortel combat. Un
 » présent de mille ducats leur fit obtenir du
 » gouverneur , non-seulement la liberté d'a-
 » cheter toutes sortes de munitions , mais celle
 » même de se procurer deux grandes jonques ,
 » qui furent échangées contre celles de Faria ,
 » & d'engager cent soixante hommes pour le
 » gouvernement des voiles. Tous les volon-
 » taires , à qui l'espérance du butin fit offrir leurs
 » services , furent reçus & payés libéralement.
 » Quiay-Panjam n'épargna point ses trésors. Ainsi
 » dans la revue générale qui se fit avant de lever
 » l'ancre , nous nous trouvâmes au nombre de cinq
 » cens hommes , soldats ou matelots , entre les-
 » quels on compta quatre-vingt-quinze Portugais.
 » Treize jours nous avaient suffi pour ce
 » redoutable armement. Nous partîmes dans
 » le meilleur ordre. Trois jours après nous ar-
 » rivâmes aux Pêcheries , où le corsaire avait

 Pinto.

Pinto.

» enlevé la jonque de notre nation. Quelques
 » espions qu'on envoya sur la rivière, nous rap-
 » portèrent qu'il était à deux lieues de là, dans
 » une autre rivière nommée Tinlau, & qu'il
 » y faisait réparer la jonque portugaise. Faria
 » fit vêtir à la chinoise un de ses plus braves
 » & de ses plus sages soldats, avec ordre de
 » s'avancer dans une barque de pêcheurs, pour
 » observer la contenance & la situation des en-
 » nemis. On apprit bientôt qu'ils étaient sans
 » défiance & dans un désordre qui nous ferait
 » trouver peu de peine à les aborder. Nos deux
 » chefs résolurent d'aller mouiller le soir à l'em-
 » bouchure de la rivière, & de commencer l'at-
 » taque à la pointe du jour.

» La mer fut si calme, & le vent si favora-
 » ble, que Faria crut devoir profiter de l'obscu-
 » rité pour s'avancer presque à la hauteur du
 » corsaire. Cette manœuvre eut le succès qu'il
 » s'en était promis; & dans l'espace d'une heure,
 » nous arrivâmes à la portée de l'arquebuse,
 » sans avoir été découverts. Mais les premiers
 » rayons du jour ne tardèrent point à nous
 » trahir. Plusieurs sentinelles, qui étaient dis-
 » tribuées sur les bords de la rivière, sonnèrent
 » l'alarme avec des cloches; & quoique la lu-
 » mière ne permit point encore de distinguer
 » les objets, il s'éleva un si furieux bruit parmi

D

» les corfa
 » qu'ils ava
 » qu'il nou
 » entendre.
 » saluer de
 » le tumult
 » clair, pe
 » & que les
 » ponts, il
 » en fit tom
 » mousquet
 » firent pas
 » qui s'étai
 » tourner à
 » causer tan
 » paraître u
 » Alors n
 » la même
 » se foutint
 » jusqu'au c
 » tachèrent
 » corsaires a
 » Portugais
 » dans la jo
 » dement u
 » l'ignoranc
 » qui était c
 » avec tant

» les corsaires qui étaient au rivage & ceux
» qu'ils avaient laissés à la garde de leur flotte ,
» qu'il nous devint presqu'impossible de nous
» entendre. Faria saisit ce moment pour les
» saluer de toute notre artillerie, qui augmenta
» le tumulte. Ensuite le jour étant devenu plus
» clair, pendant qu'on rechargeait les pièces
» & que les corsaires nous observaient sur leurs
» ponts, il fit faire une seconde décharge qui
» en fit tomber un grand nombre. Cent soixante
» mousquetaires, qu'il tenait prêts à tirer, ne
» firent pas feu moins heureusement sur ceux
» qui s'étaient mis dans des barques pour re-
» tourner à leurs jonques. Ce prélude parut leur
» causer tant d'épouvante, qu'on n'en vit plus
» paraître un sur les tillacs.

» Alors nos deux jonques les abordèrent avec
» la même vigueur. La mêlée fut effroyable &
» se soutint pendant plus d'un quart d'heure,
» jusqu'au départ de quatre lantées qui se dé-
» tachèrent du rivage pour venir secourir les
» corsaires avec des gens frais. A cette vue un
» Portugais, nommé Diego Meyrelez, qui était
» dans la jonque de Quiay-Panjam, poussa ru-
» dement un canonnier dont il avait remarqué
» l'ignorance, & pointant lui-même la pièce
» qui était chargée à cartouches, il y mit le feu
» avec tant d'habileté ou de bonheur, qu'il

 Pinto.

» coula la première lantée à fond. Du même
 » coup plusieurs balles, qui passèrent par-dessus
 » la première, tuèrent le capitaine de la se-
 » conde & six ou sept soldats qui étaient proche
 » de lui. Les deux autres demeurèrent si effrayés
 » de ce spectacle, qu'elles s'efforçaient de re-
 » tourner à terre, lorsque deux barques por-
 » tugaises, chargées de pots-à-feu, s'avancèrent
 » fort à propos pour y en jeter un fort grand
 » nombre. Elles y mirent le feu avec une vio-
 » lence qui les fit brûler en un instant jusqu'à
 » fleur d'eau. En vain les corsaires se jetèrent
 » dans l'eau pour éviter les flammes, ils y trou-
 » vèrent la mort, par les mains de nos gens
 » qui les tuaient à coups de piques. Il n'en périt
 » pas moins de deux cens dans les quatre lan-
 » tées; car celle qui avait perdu son capitaine,
 » étant tombée sous la jonque de Quiay-Panjam,
 » il ne s'en sauva qu'un petit nombre qui se
 » jetèrent dans les flots.

» Ceux qui combattaient sur ces jonques ne
 » se furent pas plutôt aperçus de la ruine
 » des lantées, qu'ils commencèrent à s'affaiblir,
 » & plusieurs ne pensèrent qu'à chercher leur
 » salut à la nage. Mais Coja-Acem, qui ne s'était
 » pas encore fait reconnaître, accourut alors
 » pour les encourager. Il portait une cotte d'ar-
 » mes écaillée de lames de fer, doublée de

» satin crant
 » Sa voix,
 » cation de
 » contre no
 » timides,
 » tête avec
 » cette résist
 » excita le
 » foi; & se
 » saires, qu
 » objet de sa
 » un si gran
 » bonnet de
 » Aussi-tôt l
 » bes, il le
 » ennemis,
 » sèrent un
 » tueusemen
 » battre à f
 » autour de
 » pour sauv
 » nous attac
 » furieux, c
 » d'heure, i
 » Coja-Acer
 » & nous per
 » tiens, entr
 » compter c

» fatin cramoisî & bordée d'une frange d'or.
 » Sa voix, qui se fit entendre avec une invo-
 » cation de son prophète & des imprécations
 » contre nous, ranima si vivement les plus
 » timides, que s'étant ralliés, ils nous firent
 » tête avec une valeur surprenante. Faria, dont
 » cette résistance ne fit qu'échauffer le courage,
 » excita le nôtre par quelques mots *pleins de*
 » *foi*; & se précipitant vers le chef des cor-
 » saires, qu'il regardait comme le principal
 » objet de sa haine, il lui déchargea sur la tête
 » un si grand coup de sabre, qu'il fendit son
 » bonnet de maille. Ce coup l'abattit à ses pieds.
 » Aussi-tôt lui en portant un autre sur les jam-
 » bes, il le mit hors d'état de se relever. Nos
 » ennemis, qui virent tomber leur chef, pouf-
 » sèrent un grand cri. Ils fondirent si impé-
 » tueusement sur Faria, qu'ils faillirent l'a-
 » battre à son tour; tandis que nous serrant
 » autour de lui, nous redoublâmes nos efforts
 » pour sauver une vie à laquelle chacun de
 » nous attachait la sienne. Le combat devint si
 » furieux, que dans l'espace d'un demi quart
 » d'heure, nous vîmes tomber sur le corps de
 » Coja-Acem quarante-huit de ces désespérés,
 » & nous perdîmes nous-mêmes quatorze Chré-
 » tiens, entre lesquels nous eûmes la douleur de
 » compter cinq Portugais. Alors nos ennemis

 Panto.

Pinto.

» commençant à perdre courage se retirèrent
 » en désordre vers la proue, dans le dessein de
 » s'y fortifier. Mais Quiay-Panjam, qui venait
 » de ruiner les lantées, se présenta devant eux
 » pour leur couper cette retraite. Ainsi pressés
 » des deux côtés avec la même furie, il ne leur
 » resta plus d'autre ressource que de se jeter
 » dans les flots. Les nôtres, encouragés par la
 » victoire & par le nom de *Jesus-Christ*, qui
 » retentissait sur toutes les jonques, achevèrent
 » de les exterminer à mesure qu'ils se précipi-
 » taient les uns sur les autres. Il en périt cent
 » cinquante par le fer ou par le feu. La plu-
 » part des autres se noyèrent dans leur fuite
 » ou furent assommés à coup d'avirons. On ne
 » fit que cinq prisonniers, qui furent jetés à
 » fond de calle, pieds & poings liés, dans le
 » dessein d'en tirer diverses lumières par la
 » force des tourmens. Mais ils se rendirent
 » entre eux le service de s'égorger à belles
 » dents. Le nombre de nos morts ne monta
 » qu'à cinquante-deux, dont huit étaient de
 » notre nation.

» Après avoir employé une partie du jour
 » à leur rendre les honneurs de la sépulture,
 » Faria fit le tour de l'île pour y chercher ce
 » qui pouvait avoir appartenu au corsaire. Il
 » découvrit, dans une vallée fort agréable, un

D
 » village o
 » loin, su
 » où Coja
 » dans le
 » échappé
 » se retire
 » curent d
 » uns d'ent
 » mais, fo
 » répondit
 » qui avai
 » misérable
 » seize. Ne
 » droits de
 » que de b
 » palmier,
 » corsaires,
 » mée, jet
 » ques-uns
 » Mais ils
 » piques &
 » satisfactio
 » La jon
 » depuis pe
 » leur fut
 » difes : ce
 » du butin
 » taëls. No

» village d'environ quarante maisons ; & plus
 » loin , sur le bord d'un raiſseau , une pagode ,
 » où Coja-Accem avoit mis ſes malades. C'étoit
 » dans le même lieu que ceux qui avoient
 » échappé aux flots , avoient pris le parti de
 » ſe retirer. A la vue de Faria , qu'ils apper-
 » çurent de loin , ils lui députèrent quelques-
 » uns d'entre eux pour implorer ſa miſéricorde ;
 » mais , fermant l'oreille à leurs prières , il
 » répondit qu'il ne pouvoit faire grace à ceux
 » qui avoient maſſacré tant de Chrétiens. Ces
 » miſérables étoient au nombre de quatre-vingt-
 » ſeize. Nous mîmes le feu à ſix ou ſept en-
 » droits de la pagode , qui , n'étant compoſée
 » que de bois ſec & couverte de feuilles de
 » palmier , fut bientôt réduite en cendres. Les
 » corſaires , attaqués par les flammes & la fu-
 » mée , jetèrent des cris pitoyables , & quel-
 » ques-uns ſe précipitèrent de haut des fenêtres.
 » Mais ils furent reçus ſur les pointes de nos
 » piques & de nos dards , & nous eûmes la
 » ſatisfaction de raffaſier notre vengeance.
 » La jonque que le corſaire avoit enlevée
 » depuis peu de jours aux Portugais de Liampo ,
 » leur fut reſtituée avec toutes leurs marchan-
 » diſes : ce qui n'empêcha point que le reſte
 » du butin ne montât à plus de cent trente mille
 » taëls. Nous paſâmes vingt-quatre jours dans

Pinto.

» la rivière du Tinlau, pour y guérir nos blessés.
 » Faria même avait besoin de ce repos. Il avait
 » reçu trois coups dangereux, dont il avait né-
 » gligé de se faire panser, dans les premiers
 » soins qu'il avait donnés au bien commun, &
 » dont il eut beaucoup de peine à se rétablir.
 » Mais son courage infatigable s'occupa, dans
 » cet intervalle, du projet d'une autre expé-
 » dition qu'il avait communiquée à Quiay-
 » Panjam, & qu'il ne remettrait pas plus loin
 » qu'à l'entrée du printems. Il se proposait de
 » retourner dans l'anse de la Cochinchine, pour
 » s'approcher des mines de Quanjaparu, où
 » nous avons appris qu'on tirait quantité d'ar-
 » gent, & qu'il y avait actuellement sur les
 » bord de la rivière six maisons remplies de
 » lingots.

» Nous levâmes l'ancre pour nous avancer
 » vers la pointe de Micuy, d'où notre premier
 » dessein était toujours de nous rendre à Liampo.
 » Un orage du nord-ouest, qui nous surprit
 » à cette hauteur, exposa toute la flotte au
 » dernier danger. La plus petite de nos jon-
 » ques, commandée par Nunno-Preto, périt
 » avec sept Portugais & cinquante autres Chré-
 » tiens. Celle de Faria, qui était la plus grande,
 » & dans laquelle nous avons rassemblé nos
 » plus précieuses marchandises, n'évita le même
 » fort

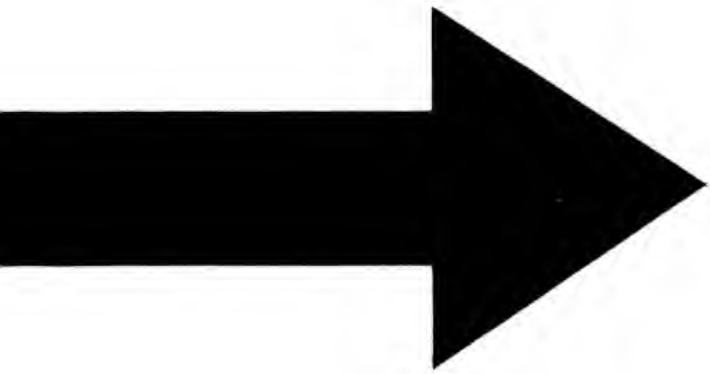
D

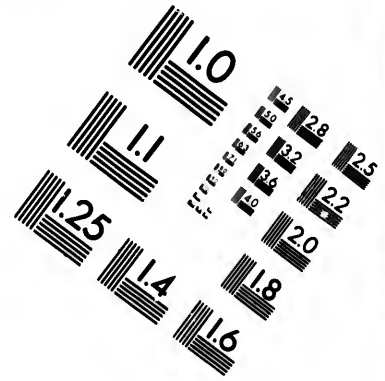
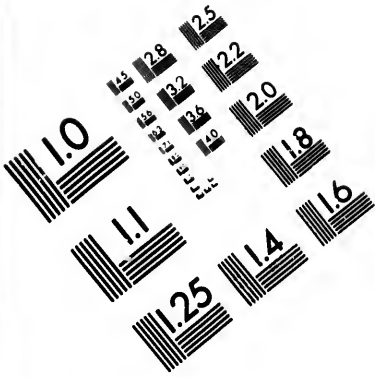
» fort qu'e
 » richesses ;
 » triste sacr
 » au choix
 » grandes c
 » Mais rien
 » que la pé
 » sur la côt
 » Portugais
 » vage par
 » Tandis qu
 » de sa fort
 » voir cinq
 » sère. Tous
 » tournèrent
 » appris que
 » se nommai
 » éloignée de
 » ployer sa v
 » Le reste
 » jonques, a
 » lança point
 » Nouday, c
 » petites barc
 » nom de ba
 » le fond, av
 » tions sur la
 » amenèrent
 » Tome IV.

» fort qu'en abandonnant aux flots quantité de
 » richesses ; & ceux qui furent chargés de ce
 » triste sacrifice apportèrent si peu d'attention
 » au choix , qu'ils jetèrent dans la mer douze
 » grandes caisses pleines de lingots d'argent.
 » Mais rien ne causa plus de sensation à Faria
 » que la perte d'une lanterne qui s'était brisée
 » sur la côte , & dans laquelle il y avait cinq
 » Portugais , qui furent enlevés pour l'escla-
 » vage par les habitans d'une ville voisine.
 » Tandis qu'il paraissait insensible à la ruine
 » de sa fortune , il ne pouvait se consoler de
 » voir cinq hommes de sa nation dans la mi-
 » sère. Tous ses soins , après la tempête , se
 » tournèrent à les secourir ; & lorsqu'il eut
 » appris que la ville où ils avaient été conduits
 » se nommait Nouday , & qu'elle n'était pas
 » éloignée du rivage , il promit au ciel d'em-
 » ployer sa vie pour leur rendre la liberté.
 » Le reste de ses forces consistait en trois
 » jonques , avec une seule lanterne. Il ne ba-
 » lança point à s'engager dans la rivière de
 » Nouday , où il mouilla vers le soir. Deux
 » petites barques , qui portent sur cette côte le
 » nom de baloès , furent employées à sonder
 » le fond , avec ordre de prendre des informa-
 » tions sur la situation de la ville. Elles lui
 » amenèrent huit hommes & deux femmes ;

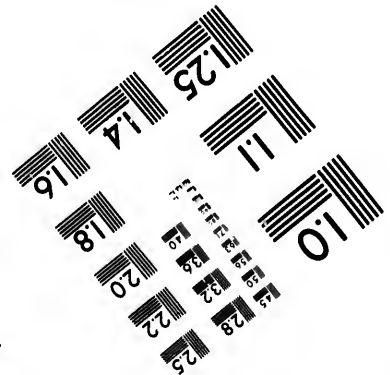
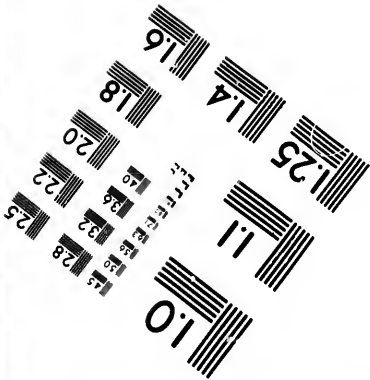
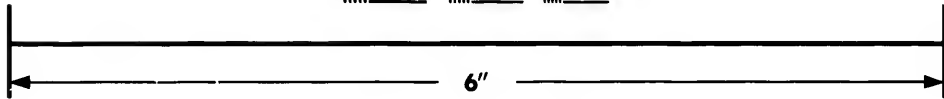
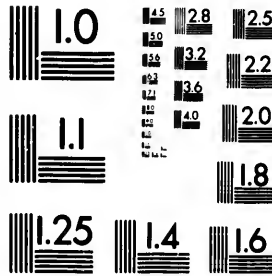
Pinto.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60

Pinto.

» dont elles s'étaient saisies, & qui furent re-
 » gardés aussi-tôt comme des ôtages suffisans
 » pour la sûreté des Portugais : mais la con-
 » fiance diminua beaucoup, lorsque ces dix pri-
 » sonniers eurent déclaré que les Portugais cap-
 » tifs passaient dans la ville pour des voleurs qui
 » avaient causé divers dommages sur les côtes, &
 » qu'ils étaient destinés au supplice. Faria, plein
 » d'une vive inquiétude, se hâta d'écrire au
 » mandarin. Sa lettre était civile. Il y joignit un
 » présent de deux cens ducats, qui lui parut une
 » honnête rançon ; & chargeant de ses ordres
 » deux des prisonniers, il retint à bord les neuf
 » autres.

» La réponse qu'il reçut le lendemain sur le
 » dos de sa lettre, était courte & fière : *que*
 » *ta bouche vienne se présenter à mes pieds. Après*
 » *t'avoir entendu, je te ferai justice.* Il comprit
 » que le succès de son entreprise était fort incer-
 » tain ; & rejetant toute idée de violence avant
 » que d'avoir tenté les voies de la douceur &
 » les motifs de l'intérêt, il offrit par une autre
 » députation jusqu'à la somme de deux mille
 » taëls. Dans sa seconde lettre, il prenait la
 » qualité de marchand étranger, Portugais de
 » nation, qui allait exercer le commerce à
 » Liampo, & qui était résolu de payer fidelle-
 » ment les droits. Il ajoutait *que le roi de Por-*

» tuga
 » ave
 » fay
 » vaie
 » des
 » rut
 » égar
 » fou
 » Les
 » insu
 » que
 » la v
 » mon
 » le le
 » jusq
 » après
 » man
 » velle
 » succè
 » man
 » aucu
 » d'une
 » tuelle
 » empl
 » de co
 » tes. A
 » march
 » d'une

» *tugal son maître, étant lié d'une amitié de frere*
 » *avec le roi de la Chine, il espérait la même*
 » *faveur & la même justice que les Chinois rece-*
 » *vaient constamment dans les villes portugaises*
 » *des Indes. Cette comparaison des deux rois pa-*
 » *rut si choquante au mandarin, que, sans aucun*
 » *égard pour le droit des gens, il fit cruellement*
 » *fouetter ceux qui lui avaient apporté la lettre.*
 » *Les termes de sa réponse n'ayant pas été moins*
 » *insultans, Faria, poussé par sa colère autant*
 » *que par ses promesses, résolut enfin d'attaquer*
 » *la ville. Il fit la revue de ses soldats, qui*
 » *montaient encore au nombre de trois cens;*
 » *le lendemain s'étant avancé dans la rivière*
 » *jusqu'à la vue des murs, il y jeta l'ancre,*
 » *après avoir arboré le pavillon marchand à la*
 » *manière des Chinois, pour s'épargner de nou-*
 » *velles explications. Cependant le doute du*
 » *succès lui fit écrire une troisième lettre au*
 » *mandarin, dans laquelle, feignant de n'avoir*
 » *aucun sujet de plainte, il renouvelait l'offre*
 » *d'une grosse somme & d'une amitié perpé-*
 » *tuelle. Mais le malheureux Chinois qu'il avait*
 » *employé pour cette députation, fut déchiré*
 » *de coups & renvoyé avec de nouvelles insultes.*
 » *Alors nous descendîmes au rivage, &*
 » *marchant vers la ville, sans être effrayés*
 » *d'une foule de peuple qui faisait voltiger plu-*

 Pinto.

 Pinto.

» sieurs étendards sur les murs, & qui paraissait
 » nous braver par ses cris, nous n'étions qu'à
 » deux cens pas des portes, lorsque nous en vîmes
 » fortir mille ou douze cens hommes à cheval
 » qui entreprirent d'escarmoucher autour de
 » nous, dans l'espérance apparemment de nous
 » causer de l'épouvante. Mais nous voyant avan-
 » cer d'un air ferme, ils se rassemblèrent dans
 » un corps entre nous & la ville. Nos jonques
 » avaient ordre de faire jouer l'artillerie au
 » signal que Faria devait leur donner. Aussi-tôt
 » qu'il vit l'ennemi dans cette posture, il fit
 » tirer tout à la fois & ses mousquetaires &
 » ses jonques. Le bruit seul fit tomber une par-
 » tie de cette cavalerie. Nous continuâmes de
 » marcher, tandis que les uns fuyaient vers le
 » pont de la ville, où leur embarras fut ex-
 » trême au passage, & que les autres se disper-
 » saient dans les champs vo . Ceux que nous
 » trouvâmes encore ferrés proche du pont, es-
 » fuyèrent une décharge de notre mousqueterie,
 » qui fit mordre la poussière au plus grand nom-
 » bre, sans qu'un seul eût osé mettre l'épée à la
 » main. Nous approchions de la porte avec un ex-
 » trême étonnement de la voir si mal défendue;
 » mais nous y rencontrâmes le mandarin qui
 » sortait à la tête de six cens hommes de pied,
 » monté sur un fort beau cheval, & revêtu d'une

» cuirasse
 » & fo
 » coup
 » frappa
 » tant d
 » chacu
 » présen
 » les ch
 » lance,
 » rurent
 » rue, q
 » où nou
 » eut la
 » troupe
 » sorte d
 » duire à
 » mains
 » que la
 » blés, &
 » par la t
 » il nous
 » Ce tem
 » de nos
 » ques-u
 » liées q
 » mousqu
 » vant no
 » fit mett

» cuirasse. Il nous fit tête avec assez de vigueur,
 » & son exemple animait ses gens; lorsqu'un
 » coup d'arquebuse tiré par un de nos valets, le
 » frappa au milieu de l'estomac. Sa chute répandit
 » tant de consternation parmi les Chinois, que
 » chacun ne pensant qu'à fuir sans avoir la
 » présence d'esprit de fermer les portes, nous
 » les chassâmes devant nous à grands coups de
 » lance, comme une troupe de bestiaux. Ils cou-
 » rurent dans ce désordre le long d'une grande
 » rue, qui conduisait vers une autre porte, par
 » où nous les vîmes sortir jusqu'au dernier. Faria
 » eut la prudence d'y laisser une partie de sa
 » troupe, pour se mettre à couvert de toute
 » sorte de surprise; tandis que se faisant con-
 » duire à la prison, il alla délivrer de ses propres
 » mains les cinq Portugais qui n'y attendaient
 » que la mort. Ensuite nous ayant tous rassem-
 » blés, & jugeant de l'effroi de nos ennemis
 » par la tranquillité qui regnait autour des murs,
 » il nous accorda une demi-heure pour le pillage.
 » Ce tems fut si bien employé que le moindre
 » de nos soldats partit chargé de richesses. Quel-
 » ques-uns emmenèrent de fort belles filles
 » liées quatre à quatre avec les mèches des
 » mousquets. Enfin l'approche de la nuit pou-
 » vant nous exposer à quelque désastre, Faria
 » fit mettre le feu à la ville; elle était bâtie de

Pinto.

 Pinto.

» fapin & d'autre bois si facile à s'embrâser ;
 » que la flamme s'y étant bientôt répandue , nous
 » nous retirâmes tranquillement dans nos jon-
 » ques à la faveur de cette lumière.

» Après une si glorieuse expédition , Faria prit
 » deux partis qui font autant d'honneur à sa
 » conduite , que tant d'exploits doivent en faire
 » à sa valeur ; l'un , d'enlever toutes les provi-
 » sions que nous pûmes trouver dans les villages
 » qui bordaient la rivière , parce qu'il était à
 » craindre qu'on ne nous en refusât dans tous
 » les ports ; l'autre , d'aller passer l'hiver dans
 » une île déserte nommée Pulo-Hinhor , où la
 » rade & les eaux font excellentes ; parce que
 » nous ne pouvions aller droit à Liampo , sans
 » causer beaucoup de préjudice aux Portugais qui
 » venaient hiverner paisiblement dans ce port
 » avec leurs marchandises. Le premier de ces
 » deux projets fut exécuté le jour suivant ; mais
 » le second fut retardé par un obstacle qui de-
 » vint pour nous une nouvelle source de richesse
 » & de gloire. Nous fûmes attaqués entre les
 » îles de Comolem & la terre , par un corsaire
 » nommé Premata-Gundel , ennemi juré de notre
 » nation , qui nous prenant néanmoins pour des
 » Chinois , avait compté sur une victoire facile.
 » Ce combat , où nous enlevâmes une de ses jon-
 » ques , nous valut quatre-vingt mille taëls ; mais

» il coû
 » gens ,
 » fures.
 » de Bu
 » lieues.
 » huit j
 » heureu
 » On
 » de Lia
 » ville l
 » ensuite
 » la libe
 » y jouir
 » protect
 » quartie
 » étaient
 » teurs ,
 » de con
 » Fari
 » ce qu'
 » la ville
 » mêmes
 » pu ren
 » logés
 » magnif
 » le pré
 » Le fixi
 » impati

» il coûta la vie à quantité de nos plus braves
 » gens, & Faria y reçut trois dangereuses blef-
 » fures. Nous nous retirâmes dans la petite île
 » de Buncalon, qui n'était qu'à trois ou quatre
 » lieues vers l'ouest, & nous y passâmes dix-
 » huit jours pendant lesquels nos blessés furent
 » heureusement rétablis.

» On se déterminâ à gouverner vers les ports
 » de Liampo. Le Portugal avait alors dans cette
 » ville le même établissement que nous eûmes
 » ensuite à Macao; c'est-à-dire, qu'ayant obtenu
 » la liberté d'y exercer le commerce, la nation
 » y jouissait d'une parfaite tranquillité sous la
 » protection des loix. On comptait déjà dans le
 » quartier portugais plus de mille maisons, qui
 » étaient gouvernées par des échevins, des audi-
 » teurs, des consuls & des juges, avec autant
 » de confiance & de sûreté qu'à Lisbonne.

» Faria vit bientôt arriver sur la flotte tout
 » ce qu'il y avait de Portugais distingués dans
 » la ville, avec des présens considérables & les
 » mêmes témoignages de respect qu'ils auraient
 » pu rendre à leur propre roi. Ses malades furent
 » logés dans les maisons les plus riches, &
 » magnifiquement traités; mais ce n'était que
 » le prélude des honneurs qu'on lui destinait.
 » Le sixième jour, qu'il n'avait pas attendu sans
 » impatience, parce qu'il ignorait le motif du

Pinto.

» retardement, une flotte *galante*, composée de
 » barques tendues d'étoffes précieuses, vint le
 » prendre au bruit des instrumens, & le con-
 » duisit comme en triomphe au port de la ville.
 » Il y fut reçu avec une pompe qui surprit les
 » Chinois; & cette fête dura plusieurs jours.
 » Après les avoir passés dans la joie & l'admira-
 » tion, son dessein était de retourner à bord;
 » mais on le força d'accepter une des plus
 » belles maisons de la ville, où pendant cinq
 » mois entiers il fut traité avec la même con-
 » sidération.

» L'expédition des mines de Quanjaparu
 » n'ayant pas cessé de l'occuper, nous avions
 » employé ce tems aux préparatifs, & la saison
 » commençait à presser notre départ, lorsqu'une
 » maladie mit en peu de jours Quiay-Panjam
 » au tombeau. Faria parut regretter beaucoup
 » un homme qu'il avait jugé digne de son ami-
 » tié. Cette perte lui fit prêter l'oreille aux
 » conseils des principaux Portugais qui le dé-
 » goutèrent de l'entreprise des mines. On pu-
 » bliait que ce pays était désolé par les guerres
 » des rois de Chamany & de Champa. Il y avait
 » peu d'apparence que les trésors qu'il se pro-
 » posait d'enlever, eussent été respectés. Un
 » corsaire nommé Similau, ami des Portugais,
 » que sa qualité de Chinois n'avait pas empêché

» d'ex
 » prop
 » fortu
 » d'un
 » que
 » dans
 » peint
 » infin
 » Chin
 » s'étar
 » mina
 » ture.
 » sentè
 » Chin
 » lui co
 » étaien
 » pour
 » d'aill
 » de va
 » crain
 » sur de
 » dre de
 » liotes
 » fut bo
 » huit n
 » Au
 » rable
 » reste

» d'exercer long-tems ses brigandages sur sa
 » propre nation, & qui était venu jouir de sa
 » fortune à Liampo, lui raconta des merveilles
 » d'une île nommée Calempluy, où il l'assura
 » que dix-sept rois de la Chine étaient ensevelis
 » dans des tombeaux d'or. Il lui fit une si belle
 » peinture des idoles du même métal, & d'une
 » infinité d'autres trésors que les monarques
 » Chinois avaient rassemblés dans cette île, que
 » s'étant offert à lui servir de pilote, il le déter-
 » mina facilement à tenter une si grande avan-
 » ture. En vain ses meilleurs amis lui en repré-
 » sentèrent le danger. La guerre qui occupait les
 » Chinois, lui parut un tems favorable. Similau
 » lui conseilla d'abandonner ses jonques qui
 » étaient de trop haut bord, & trop découvertes
 » pour résister aux courans du golfe de Nanquin;
 » d'ailleurs ce corsaire ne voulait ni beaucoup
 » de vaisseaux ni beaucoup d'hommes, dans la
 » crainte de se rendre suspect ou d'être reconnu
 » sur des rivières très-fréquentées. Il lui fit pren-
 » dre deux panoures, qui sont une espèce de ga-
 » liotes, mais un peu plus élevées. L'équipage
 » fut borné à cinquante-six Portugais, quarante-
 » huit matelots & quarante-deux esclaves.
 » Au premier vent que Similau jugea favo-
 » rable, nous quittâmes le port de Liampo. Le
 » reste du jour & la nuit suivante furent em-

 Pinto.

» ployés à fortir des îles d'*Angitur* ; & nous
 » entrâmes dans des mers où les Portugais n'a-
 » vaient point encore pénétré. Le vent continua
 » de nous favoriser jusqu'à l'anse des pêcheries
 » de Nanquin. De-là nous traversâmes un golfe
 » de quarante lieues, & nous découvrîmes une
 » haute montagne qui se nomme *Nangaso*, vers
 » laquelle tirant au nord, nous avançâmes en-
 » core pendant plusieurs jours. Les marées qui
 » étaient fort grosses & le changement du vent
 » obligèrent Similau à entrer dans une petite
 » rivière, dont les bords étaient habités par
 » des hommes fort blancs & de belle taille,
 » qui avaient les yeux petits comme les Chi-
 » nois, mais qui leur ressembaient peu par
 » l'habillement & le langage. Nous ne pûmes
 » les engager dans aucune communication. Ils
 » s'avançaient en grand nombre sur le bord de
 » la rivière, d'où ils semblaient nous menacer
 » par d'affreux hurlemens. Le tems & la mer nous
 » permettant de remettre à la voile, Similau,
 » dont routes les décisions étaient respectées,
 » leva aussi-tôt l'ancre pour gouverner à l'est-
 » nord-est. Nous ne perdîmes point la terre de
 » vue pendant sept jours. Ensuite, traversant
 » un autre golfe à l'est, nous entrâmes dans un
 » détroit large de dix lieues, qui se nomme
 » Sileupaquin, après lequel nous avançâmes

» encore
 » voir un
 » Ces pa
 » de vai
 » d'être
 » vait su
 » qui ren
 » qu'il n
 » import
 » qu'il le
 » plus gr
 » nois &
 » qu'inde
 » forcé d
 » pouvio
 » beauco
 » donnai
 » il ne fe
 » Liampo
 » chise ;
 » expliqu
 » longue
 » plus lo
 » ver un
 » *sumhep*
 » redoute
 » mais q
 » entier.

» encore l'espace de cinq jours , sans cesser de
 » voir un grand nombre de villes & de bourgs.
 » Ces parages nous présentaient aussi quantité
 » de vaisseaux. Faria commençant à craindre
 » d'être découvert, paraissait incertain s'il de-
 » vait suivre une si dangereuse route. Similau
 » qui remarqua son inquiétude, lui représenta
 » qu'il n'avait pas dû former un dessein de cette
 » importance, sans en avoir pesé les dangers ;
 » qu'il les connaissait lui-même , & que les
 » plus grands le menaçaient, lui qui était Chi-
 » nois & pilote : d'où nous devons conclure
 » qu'indépendamment de son inclination, il était
 » forcé de nous être fidèle; qu'à la vérité nous
 » pouvions prendre une route plus sûre, mais
 » beaucoup plus longue; qu'il nous en abon-
 » donnait la décision, & qu'au moindre signe,
 » il ne ferait pas même difficulté de retourner à
 » Liampo. Faria lui fut bon gré de cette fran-
 » chise; il l'embrassa plusieurs fois, & le faisant
 » expliquer sur cette route qu'il nommait la plus
 » longue, il apprit de lui que cent soixante lieues
 » plus loin, vers le nord, nous pourrions trou-
 » ver une rivière assez large qui se nommait
 » *sumhepadano*, sur laquelle il n'y avait rien à
 » redouter, parce qu'elle était peu fréquentée;
 » mais que ce détour nous retarderait d'un mois
 » entier. Nous délibérâmes sur cette ouverture.

 Puto.

Pinto.

» Faria parut le premier disposé à préférer les
 » longueurs au péril, & Similau reçut ordre de
 » chercher la rivière qu'il connaissait au nord.
 » Nous sortîmes du golfe de Nanquin ; & pen-
 » dant cinq jours, nous rangeâmes une côte assez
 » déserte. Le sixième jour nous découvrîmes à
 » l'est une montagne fort haute, dont Similau
 » nous dit que le nom était Fanjus. L'ayant
 » abordée de fort près, nous entrâmes dans un
 » beau port, qui s'étendant en forme de croif-
 » sant, peut contenir deux mille vaisseaux à
 » couvert de toutes sortes d'orages. Faria des-
 » cendit au rivage avec dix ou douze soldats ;
 » mais il ne trouva personne qui pût lui donner
 » les moindres lumières sur sa route. Son inquié-
 » tude renaissant avec ses doutes, il fit de nou-
 » velles questions à Similau, sur une entreprise
 » que nous commencions à traiter d'imprudente.
 » *Seigneur capitaine*, lui dit cet audacieux cor-
 » saire, *si j'avais quelque chose de plus précieux*
 » *que ma tête ; je vous l'engagerais volontiers. Le*
 » *voyage que je m'applaudis de vous avoir fait en-*
 » *treprendre, est si certain pour moi, que je n'au-*
 » *rais pas balancé à vous donner mes propres*
 » *enfants, si vous aviez exigé cette caution. Ce-*
 » *pendant je vous déclare encore que si les discours*
 » *de vos gens sont capables de vous inspirer quel-*
 » *que défiance, je suis prêt à suivre vos ordres.*

» Mais
 » serait
 » ne rép
 » n'est-e
 » Ce
 » sur Fa
 » la con
 » ceux q
 » Nous
 » d'une
 » quels n
 » nous fi
 » *palem*,
 » climat
 » des poi
 » forme,
 » frayeur
 » ces lieu
 » de ce q
 » entendi
 » nes lur
 » vier, q
 » & nous
 » partie c
 » tées. N
 » auxquel
 » *mantas*
 » tour &

» Mais après avoir formé un si beau dessein ,
 » serait-il digne de vous d'y renoncer ; & si l'effet
 » ne répondait pas mes à promesses , ma punition
 » n'est-elle pas entre vos mains ?

Pinto.

» Ce langage était si propre à faire impression
 » sur Faria , que promettant de s'abandonner à
 » la conduite du corsaire , il menaça de punir
 » ceux qui le troubleraient par leurs murmures.
 » Nous nous remîmes en mer. Treize jours
 » d'une navigation assez paisible , pendant les-
 » quels nous ne perdîmes point la terre de vue ,
 » nous firent arriver dans un port nommé *Buxi-*
 » *palem* , à quarante-neuf degrés de hauteur. Ce
 » climat nous parut un peu froid. Nous y vîmes
 » des poissons & des serpens d'une si étrange
 » forme , que ce souvenir me cause encore de la
 » frayeur. Similau qui avait déjà parcouru tous
 » ces lieux , nous fit des peintures incroyables
 » de ce qu'il y avait vu & de ce qu'il y avait
 » entendu pendant la nuit , sur-tout aux plei-
 » nes lunes de novembre , décembre & jan-
 » vier , qui sont le tems des grandes tempêtes ;
 » & nous vérifiâmes par nos propres yeux une
 » partie des merveilles qu'il nous avait racon-
 » tées. Nous vîmes dans cette mer des raies
 » auxquelles nous donnâmes le nom de *peixes*
 » *mantas* , qui avaient plus de quatre brasses de
 » tour & le museau d'un bœuf. Nous en vîmes

 Pinto.

» d'autres qui ressembloient à de grands lézards,
 » moins grosses & moins longues que les autres,
 » mais tâchetées de verd & de noir, avec trois
 » rangs d'épines fort pointues sur le dos de la
 » grosseur d'une flèche. Elles se hérissent quel-
 » quefois comme des porcs-épics, & leur mu-
 » seau, qui est fort pointu, est armé d'une sorte
 » de crocs d'environ deux pans de longueur,
 » que les Chinois nomment *puchissucoens*, &
 » qui ressemblent aux défenses d'un sanglier.
 » D'autres poissons que nous apperçûmes, ont
 » le corps tout-à-fait noir & d'une prodigieuse
 » grandeur. Pendant deux nuits que nous passâ-
 » mes à l'ancre, nous fûmes continuellement
 » effrayés par la vue des baleines & des serpens
 » qui se présentaient autour de nous, & par les
 » hennissemens d'une infinité de chevaux ma-
 » rins dont le rivage était couvert. Nous nom-
 » mames ce lieu la rivière des serpens. Quinze
 » lieues plus loin, Similau nous fit entrer dans une
 » baie beaucoup plus belle & plus profonde, qui
 » se nomme *Calindamo*, environnée de monta-
 » gnes fort hautes & d'épaisses forêts, au travers
 » desquelles on voit descendre quantité de ruis-
 » seaux dans quatre grandes rivières qui entrent
 » dans la baie. Similau nous apprit que, suivant
 » les histoires chinoises, deux de ces rivières
 » tirent leur source d'un grand lac nommé *mos-*

» *combia*
 » qui se r
 » font to
 » C'éta
 » devions
 » Il fallai
 » tourner
 » avions l
 » lieues;
 » avions r
 » l'île qu
 » perçut
 » que ce
 » notre fu
 » ployera
 » Nanquin
 » que nou
 » torze ou
 » il nous p
 » l'île de C
 » le prix q
 » A l'e
 » engagea
 » nues, F
 » ce qu'il
 » Ensuite
 » la rivièr
 » voiles. D

» *combia*, & les deux autres, d'une province
 » qui se nomme *Aïmania*, où les montagnes
 » sont toujours couvertes de neige.

» C'était dans une de ces rivières que nous
 » devions entrer. Elle se nomme *Paatebenam*.
 » Il fallait dresser notre route à l'est, pour re-
 » tourner vers le port de Nanquin, que nous
 » avions laissé derrière nous à deux cens soixante
 » lieues; parce que, dans cette distance, nous
 » avions multiplié notre hauteur fort au-delà de
 » l'île que nous cherchions. Similau qui s'ap-
 » perçut de notre chagrin, nous fit souvenir
 » que ce détour nous avait paru nécessaire à
 » notre succès. On lui demanda combien il em-
 » ployerait de tems à retourner jusqu'à l'anse de
 » Nanquin par cette rivière. Il nous répondit
 » que nous n'avions pas besoin de plus de qua-
 » torze ou quinze jours; & que cinq jours après,
 » il nous promettait de nous faire aborder dans
 » l'île de Calempluy, où nous trouverions enfin
 » le prix de nos peines.

» A l'entrée d'une nouvelle route qui nous
 » engageait fort loin dans des terres incon-
 » nues, Faria fit disposer l'artillerie, & tout
 » ce qu'il jugea convenable à notre défense.
 » Ensuite nous entrâmes dans l'embouchure de
 » la rivière, avec le secours des rames & des
 » voiles. Le lendemain nous arrivâmes au pied

Pinto.

» d'une fort haute montagne nommée Botina-
 » fait, d'où coulaient plusieurs ruisseaux d'eau
 » douce. Pendant six jours que nous employâmes
 » à la côtoyer, nous eûmes le spectacle d'un
 » grand nombre de bêtes farouches, qui ne pa-
 » raissaient pas effrayées de nos cris. Cette mon-
 » tagne n'a pas moins de quarante ou cinquante
 » lieues de longueur; elle est suivie d'une autre
 » qui se nomme *Gangitanou*, & qui ne nous
 » parut pas moins sauvage. Tout ce pays est
 » couvert de forêts si épaisses, que le soleil n'y
 » peut communiquer ses rayons ni sa chaleur.
 » Similau nous assura néanmoins qu'il était ha-
 » bité par des peuples difformes nommés *Gigo-*
 » *hos*, qui ne se nourrissaient que de leur challe,
 » & du riz que les marchands Chinois leur
 » apportaient en échange pour leurs fourures.
 » Il ajouta qu'on tirait d'eux chaque année plus
 » de deux mille peaux, pour lesquelles on payait
 » des droits considérables aux douanes de Po-
 » casser & de Lantau, sans compter celles
 » que les *Gigohos* emploient eux-mêmes à se
 » couvrir & à tapisser leurs maisons. Faria, qui
 » ne perdait pas une seule occasion de vérifier
 » les récits de Similau, pour se confirmer dans
 » l'opinion qu'il avait de sa bonne foi, le pressa
 » de lui faire voir un de ces difformes habitans
 » dont il exagérait la laideur. Cette proposition
 » parut

» parut
 » répon
 » fables
 » nature
 » Faria
 » que Fa
 » il y ét
 » tèrent d
 » tion de
 » corfain
 » tre, l'
 » de l'éc
 » exposé
 » pour se
 » taine,
 » guide.
 » Nou
 » à rame
 » des ar
 » bruit d
 » nards,
 » maux,
 » Enfin d
 » de l'ear
 » qui cha
 » lui fit d
 » difficul
 » de la r
 Tome

» parut l'embarrasser. Cependant après avoir
 » répondu à ceux qui traitaient ses discours de
 » fables, que son inquiétude ne venait que du
 » naturel farouche des barbares; il promit à
 » Faria de satisfaire sa curiosité, à condition
 » que Faria ne descendrait point à terre, comme
 » il y était souvent porté par son courage. L'in-
 » térêt du corsaire était aussi vif pour la conserva-
 » tion de Faria, que celui de Faria pour celle du
 » corsaire. Ils se croyaient nécessaires l'un à l'au-
 » tre, l'un pour éviter les mauvais traitemens
 » de l'équipage, qui l'accusait de nous avoir
 » exposés à des dangers insurmontables; l'autre,
 » pour se conduire dans une entreprise incer-
 » taine, où toute sa confiance était dans son
 » guide.

» Nous ne cessions pas d'avancer à voiles &
 » à rames, entre des montagnes fort élevées &
 » des arbres fort épais, souvent étourdis par le
 » bruit d'un si grand nombre de loups, de re-
 » nards, de sangliers, de cerfs & d'autres ani-
 » maux, que nous avions peine à nous entendre.
 » Enfin derrière une pointe qui coupait le cours
 » de l'eau, nous vîmes paraître un jeune garçon
 » qui chassait devant lui six ou sept vaches. On
 » lui fit quelques signes, auxquelles il ne fit pas
 » difficulté de s'arrêter. Nous nous approchâmes
 » de la rive, en lui montrant une pièce de taf-

Pinto.

» fetas verd, par le conseil de Similau, qui
 » connaissait le goût des Gigohos pour cette
 » couleur. On lui demanda par d'autres signes,
 » s'il voulait l'acheter. Il entendait aussi peu le
 » chinois que le portugais. Faria lui fit donner
 » quelques aunes de la même pièce & six petits
 » vases de porcelaine, dont il parut si content,
 » que sans marquer la moindre inquiétude pour
 » ses vaches, il prit aussi-tôt sa course vers le
 » bois. Un quart d'heure après, il revint d'un
 » air libre, portant sur ses épaules un cerf en vie;
 » huit hommes & cinq femmes, dont il était
 » accompagné, amenaient trois vaches liées &
 » marchaient en dansant au son du tambour, sur
 » lequel ils frappaient cinq coups par intervalle.
 » Leur habillement était de différentes peaux,
 » qui leur laissaient les bras & les pieds nus,
 » avec cette seule différence pour les femmes,
 » qu'elles portaient au milieu du bras de gros
 » bracelets d'étain, & qu'elles avaient les che-
 » veux beaucoup plus longs que les hommes.
 » Ceux-ci étaient armés de gros bâtons armés
 » par le bout, & garnis jusqu'au milieu des mê-
 » mes peaux dont ils étaient couverts. Ils avaient
 » tous le visage farouche, les lèvres grosses, le
 » nez plat, les narines larges & la taille haute.
 » Faria leur fit divers présens, pour lesquels ils
 » nous laissèrent leurs trois vaches & leur cerf.

I
 » Nous q
 » rent pe
 » Aprè
 » dans ce
 » navigat
 » aucune
 » feux, q
 » daut la
 » de Nan
 » que Sin
 » même e
 » au term
 » tous les
 » montrer
 » d'étrang
 » conseil d
 » qu'avec
 » près à c
 » lui dein
 » par le m
 » les côtes
 » bre de la
 » à ses int
 » devant
 » pemor ;
 » pour en
 » ayant re
 » tenir co

» Nous quittâmes la rive ; mais ils nous suivirent pendant cinq jours sur le bord de l'eau.
 » Après avoir fait environ quaranté lieues dans ce pays barbare, nous pousâmes notre navigation pendant seize jours sans découvrir aucune autre marque d'habitation que des feux, que nous appercevions quelquefois pendant la nuit. Enfin nous arrivâmes dans l'anse de Nanquin, moins promptement à la vérité que Similau ne l'avait promis, mais avec la même espérance de nous voir en peu de jours au terme de nos desirs. Il fit comprendre à tous les Portugais la nécessité de ne pas se montrer aux Chinois ; qui n'avaient jamais vu d'étrangers dans ces lieux. Nous suivîmes un conseil dont nous sentîmes l'importance ; tandis qu'avec les matelots de sa nation, il se tenait prêt à donner les explications qu'on pourrait lui demander. Il proposa aussi de gouverner par le milieu de l'anse ; plutôt que de suivre les côtes où nous découvrîmes un grand nombre de lantées. On se conforma pendant six jours à ses intentions. Le septième nous découvrîmes devant nous une grande ville nommée *Sileu-pemor* ; dont nous devons traverser le havre pour entrer dans la rivière. Similau, nous ayant recommandé plus que jamais de nous tenir couverts, y jeta l'ancre à deux heures

Pinto.

Pinto.

» après minuit. Vers la pointe du jour il en
 » fortit paisiblement, au travers d'un nombre
 » infini de vaisseaux qui nous laissèrent passer
 » sans défiance ; & traversant la rivière, qui
 » n'avait plus que six ou sept lieues de largeur,
 » nous eûmes la vue d'une grande plaine que
 » nous ne cessâmes point de côtoyer jusqu'au
 » soir.

» Cependant les vivres commençaient à nous
 » manquer, & Similau, qui paraissait quelque-
 » fois effrayé de sa propre hardiesse, ne jugeait
 » point à propos d'aborder au hasard pour re-
 » nouveler nos provisions. Nous fûmes réduits
 » pendant treize jours à quelques bouchées de
 » riz cuit dans l'eau, qui nous étaient mesurées
 » avec une extrême rigueur. L'éloignement de
 » nos espérances, qui paraissaient reculer de jour
 » en jour, & le tourment de la faim nous au-
 » raient portés à quelque résolution violente,
 » si notre fureur n'eût été combattue par d'au-
 » tres craintes. Le corsaire, qui les remarquait
 » dans nos yeux, nous fit débarquer pendant les
 » ténèbres près de quelques vieux édifices, qui
 » se nommaient *tanamadel*, & nous conseilla
 » de fondre sur une maison qui lui parut éloi-
 » gnée des autres. Nous y trouvâmes beaucoup
 » de riz & de petites fèves, de grands pots
 » pleins de miel, des oies salées, des oignons,

des aul
 une ab
 d'un hô
 tait déf
 ques C
 qu'il ét
 qui vis
 ce n'es
 graces a
 Un f
 nagé da
 & l'esp
 nûâmes
 Quelle
 que Sin
 gation
 Faria n'
 tenir la
 à se déf
 rudes. C
 tous les
 qu'il re
 Son cha
 forçait
 mandé a
 être, il
 qu'il le f
 ou d'ign

des aux & des cannes de sucre dont nous fimes
 une abondante provision. C'était le magasin
 d'un hôpital voisin, & ce religieux dépôt n'é-
 tait défendu que par la piété publique. Quel-
 ques Chinois nous apprirent dans la suite,
 qu'il était destiné à la subsistance des pèlerins
 qui visitaient les tombeaux de leurs rois : mais
 ce n'est pas à ce titre que nous rendîmes
 graces au ciel de nous y avoir conduits.

Un secours qu'il semblait nous avoir mé-
 nagé dans sa bonté, rétablit un peu le calme
 & l'espoir sur les deux vaisseaux. Nous conti-
 nuâmes encore d'avancer pendant sept jours.
 Quelle différence néanmoins entre le terme
 que Similau nous avait fixé & cette prolon-
 gation qui ne finissait pas ! La patience de
 Faria n'avait pas eu peu de force pour sou-
 tenir la nôtre. Mais il commençait lui-même
 à se défier de tant de longueurs & d'incerti-
 tudes. Quoique son courage l'eût disposé à
 tous les événemens, il confessa publiquement
 qu'il regretta d'avoir entrepris le voyage.
 Son chagrin croissant d'autant plus qu'il s'ef-
 forçait de le cacher, un jour qu'il avait de-
 mandé au corsaire dans quel lieu il croyait
 être, il en reçut une réponse si mal conçue,
 qu'il le soupçonna d'avoir perdu le jugement,
 ou d'ignorer le chemin dans lequel il nous

 Pinta.

» avait engagés; cette idée le rendit furieux. Il
 » l'aurait tué d'un poignard qu'il avait toujours
 » à sa ceinture, si quelques amis communs
 » n'eussent arrêté son bras, en lui représentant
 » que la mort de ce malheureux assurait notre
 » ruine. Il modéra sa colère; mais elle fut en-
 » core assez vive pour le faire jurer *sur sa barbe*,
 » que si dans trois jours le corsaire ne levait
 » tous ses doutes, il le poignarderait de sa pro-
 » pre main. Cette menace causa tant de frayeur
 » à Similau, que la nuit suivante, tandis qu'on
 » s'était approché de la terre, il se laissa couler
 » du vaisseau dans la rivière; & son adresse lui
 » ayant fait éviter la vue des sentinelles, on ne
 » s'aperçut de son évasion qu'en renouvelant
 » la garde.

» Un si cruel événement mit Faria comme
 » hors de lui-même. Il s'en fallut peu que les
 » deux sentinelles ne payassent leur négligence
 » de leur vie. A l'instant il descendit au ri-
 » vage avec la plus grande partie des Portu-
 » gais; & toute la nuit fut employée à chercher
 » Similau. Mais il nous fut impossible de décou-
 » vrir ses traces: & notre embarras devint encore
 » plus affreux, lorsqu'étant retournés à bord,
 » nous trouvâmes que de quarante-six matelots
 » Chinois qui étaient sur les deux vaisseaux,
 » trente-quatre avaient pris la fuite pour se

» dérober
 » nous
 » un é
 » les ye
 » nonc
 » était
 » si ter
 » varié
 » la co
 » ralité
 » sein
 » de da
 » nous
 » tans
 » qui
 » Caler
 » naier
 » Simil
 » au ci
 » diffic
 » devie
 » ne po
 » cours
 » L'
 » de cr
 » de ne
 » beau
 » le fo

furieux. Il
 it toujours
 communs
 représentant
 urait notre
 elle fut en-
 ur sa barbe,
 e ne levait
 t de sa pro-
 de frayeur
 andis qu'on
 aissa couler
 adresse lui
 lles, on ne
 enouvellant
 ria comme
 peu que les
 négligence
 ndit au ri-
 des Portu-
 à chercher
 e de décou-
 vint encore
 és à bord,
 six matelots
 vaisseaux,
 te pour se

» dérober apparemment aux malheurs dont ils
 » nous croyaient menacés. Nous tombâmes dans
 » un étonnement qui nous fit lever les mains &
 » les yeux au ciel, sans avoir la force de pro-
 » noncer un seul mot. Cependant, comme il
 » était question de délibérer sur une situation
 » si terrible, on tint conseil; mais avec une
 » variété de sentimens qui retarda long-tems
 » la conclusion. Enfin nous résolûmes à la plu-
 » ralité des voix de ne pas abandonner un des-
 » sein pour lequel nous avions déjà bravé tant
 » de dangers. Mais consultant aussi la prudence,
 » nous pensâmes à nous saisir de quelque habi-
 » tans du pays, de qui nous pussions savoir ce
 » qui nous restait de chemin jusqu'à l'île de
 » Calemply. Si nos informations nous appre-
 » naient qu'il fût aussi facile de l'attaquer que
 » Simitau nous en avait flattés, nous promîmes
 » au ciel d'achever notre entreprise: ou si les
 » difficultés nous paraisaient invincibles, nous
 » devions nous abandonner au fil de l'eau, qui
 » ne pouvait nous conduire qu'à la mer, où son
 » cours la portait naturellement.

» L'ancre fut levée néanmoins avec beaucoup
 » de crainte & de confusion; & la diminution
 » de nos matelots ne nous permit pas d'avancer
 » beaucoup le jour suivant. Mais ayant mouillé
 » le soir assez près de la rive, on découvrit,

Pinto.

Pinto.

» à la fin de la première garde , une barque à
 » l'ancre au milieu de la rivière. Nous nous
 » en approchâmes avec de justes précautions ,
 » & nous y prîmes six hommes que nous trou-
 » vâmes endormis. Faria les interrogea séparé-
 » ment , pour s'assurer de leur bonne foi par la
 » conformité de leurs réponses ; ils s'accordèrent
 » à lui dire que le pays où nous étions , se nom-
 » mait *Temquilem* , & que l'île de Calempluy
 » n'était éloignée que de dix lieues. On leur
 » fit d'autres questions , auxquelles ils ne ré-
 » pondirent pas moins fidèlement. Faria les
 » retint prisonniers pour le service des rames.
 » Mais la satisfaction qu'il reçut de leurs éclair-
 » cissements , ne l'empêcha pas de regretter Si-
 » milau , sans lequel il n'espérait plus recueillir
 » tout le fruit qu'il s'était promis d'une si grande
 » entreprise. Deux jours après , nous doublâmes
 » une pointe de terre nommée Quinay-Taraon ,
 » après laquelle nous découvrîmes enfin cette
 » île que nous cherchions depuis quatre-vingt
 » jours , & qui nous avait paru fuir sans cesse
 » devant nous.

» C'est une belle plaine située à deux lieues
 » de cette pointe , au milieu d'une rivière. Nous
 » jugeâmes qu'elle n'avait pas plus d'une lieue
 » de circuit. La joie que nous ressentîmes à
 » cette vue fut mêlée d'une juste crainte , en

» con
 » exp
 » heu
 » près
 » Cep
 » blab
 » repr
 » réfo
 » le
 » poin
 » près
 » nous
 » se pu
 » d'un
 » de l
 » joint
 » d'un
 » depu
 » Auto
 » lie,
 » une
 » balu
 » se j
 » sur
 » de
 » ded
 » mon
 » qui

5 considérant à quels périls nous allions nous
 » exposer sans les avoir reconnus. Vers trois
 » heures de nuit, Faria fit jeter l'ancre assez
 » près de l'île. Il y régnait un profond silence.
 » Cependant, comme il n'était pas vraisem-
 » blable qu'un lieu tel que Similau nous l'avait
 » représenté, fût sans défense & sans garde, on
 » résolut d'attendre la lumière pour en faire
 » le tour & pour juger des obstacles. A la
 » pointe du jour, nous nous approchâmes fort
 » près de la terre, & commençant à tourner,
 » nous observâmes soigneusement tout ce qui
 » se présentait à nos yeux. L'île était environnée
 » d'un mur de marbre, d'environ douze pieds
 » de hauteur, dont toutes les pierres étaient
 » jointes avec tant d'art, qu'elles paraissaient
 » d'une seule pièce. Il avait douze autres pieds
 » depuis le fond de la rivière jusqu'à fleur d'eau.
 » Autour du sommet régnait un cordon en fail-
 » lie, qui joint à l'épaisseur du mur, formait
 » une galerie assez large. Elle était bordée d'une
 » balustrade de laiton, qui de six en six brasses
 » se joignait à des colonnes du même métal,
 » sur chacune desquelles on voyait une figure
 » de femme, avec une boule à la main. Le
 » dedans de la galerie offrait une chaîne de
 » monstres ou de figures monstrueuses de fonte,
 » qui se tenant par la main, semblaient former

Pinto.

» une danse autour de l'île. Entre ce rang d'idoles
 » s'élevait un autre rang d'arcades, ouvrage
 » somptueux & composé de pièces de diverses
 » couleurs. Les ouvertures laissant un passage
 » libre à la vue, on découvrait dans l'intérieur
 » de l'île un bois d'orangers, au milieu duquel
 » étaient bâtis trois cens soixante-cinq hermi-
 » tages, dédiés aux dieux de l'année. Un peu
 » plus loin à l'est, sur une petite élévation, la
 » seule qui fût dans l'île, on voyait plusieurs
 » grands édifices séparés les uns des autres, &
 » sept façades semblables à celles de nos églises.
 » Tous ces bâtimens, qui paraissaient dorés,
 » avaient des tours fort hautes que nous prîmes
 » pour des clochers. Ils étaient entourés de deux
 » grandes rues, dont les maisons avaient aussi
 » beaucoup d'éclat. Un spectacle si magnifique
 » nous fit prendre une haute idée de cet établis-
 » sement & des trésors qui devaient être ren-
 » fermés dans un lieu dont les murs étaient si
 » riches.

» Nous avons reconnu avec le même soin les
 » avenues & les entrées. Pendant une partie
 » du jour, que nous avions donnée à ces ob-
 » servations, il ne s'était présenté personne dont
 » la rencontre eût pu nous alarmer. Nous com-
 » mençâmes à nous persuader ce que nous
 » avions eu peine à croire sur le témoignage de

» Sim
 » dire
 » Bon
 » l'op
 » l'ap
 » réfo
 » ave
 » dre
 » notr
 » acco
 » clav
 » mes
 » cessa
 » bois
 » pren
 » rées
 » dus.
 » per
 » fois
 » enfi
 » faire
 » une
 » ame
 » guid
 » tabl
 » & v
 » laif
 » F

» Similau & de nos prisonniers Chinois; c'est-à-
 » dire, que l'île n'était habitée que par des
 » Bonzes, & qu'elle n'avait pour défense que
 » l'opinion établie de sa sainteté. Quoique
 » l'après-midi fût assez avancée, Faria prit la
 » résolution de descendre par une des huit
 » avenues que nous avions observées, pour pren-
 » dre langue dans les hermitages, & régler
 » notre conduite sur ses informations. Il se fit
 » accompagner de trente soldats & de vingt es-
 » claves. J'étais de cette escorte. Nous entrâ-
 » mes dans l'île avec le même silence qui ne
 » cessait pas d'y régner; & traversant le petit
 » bois d'orangers, nous arrivâmes à la porte du
 » premier hermitage. Il n'était qu'à deux por-
 » tées de mousquet du lieu où nous étions descen-
 » dus. Faria marchait le fâbre à la main. N'ap-
 » percevant personne, il heurta deux ou trois
 » fois pour se faire ouvrir. On lui répondit,
 » enfin, que celui qui frappait à la porte devait
 » faire le tour de l'édifice, & qu'il trouverait
 » une autre entrée. Un Chinois que nous avions
 » amené pour nous servir d'interprète & de
 » guide, après lui avoir imposé des loix redou-
 » tables, fit aussi-tôt le tour de l'hermitage,
 » & vint nous ouvrir la porte où il nous avait
 » laissés.
 » Faria, sans autre explication, entra brus-

Pinto.

» quement, & nous ordonna de le suivre. Nous
 » trouvâmes un vieillard qui paraissait âgé de
 » plus de cent ans, & que la goutte retenait
 » assis. Il était vêtu d'une longue robe de damas
 » violet. La vue de tant de gens armés lui causa
 » un mouvement de frayeur, qui le fit tomber
 » presque sans connaissance. Il remua quelque
 » tems les pieds & les mains, sans pouvoir
 » prononcer un seul mot. Mais ayant retrouvé
 » l'usage de ses sens, & nous regardant d'un
 » air plus tranquille, il nous demanda qui nous
 » étions, & ce que nous desirions de lui. L'in-
 » terprète lui répondit, suivant l'ordre de Faria,
 » que nous étions des marchands étrangers; que
 » naviguant dans une jonque fort riche, pour
 » nous rendre au port de Liampo, nous avions
 » eu le malheur de faire naufrage; qu'un miracle
 » nous avait sauvés des flots, & que notre re-
 » connaissance pour cette faveur du ciel nous
 » avait fait promettre de venir en pèlerinage
 » dans la sainte île de Calemply; que nous y
 » étions arrivés pour accomplir notre vœu; que
 » notre seule intention, en le troublant dans sa
 » solitude, était de lui demander particulière-
 » ment quelque aumône, comme un soulage-
 » ment nécessaire à notre pauvreté; & que nous
 » nous engageons à lui rendre dans trois ans, le
 » double de ce qu'il nous permettrait d'enlever.

5 L'h
 » ce qu
 » Faria,
 » il eut
 » lui re
 » fut pa
 » des pr
 » piété,
 » Mais
 » sentin
 » ressou
 » pas m
 » d'enle
 » cieux.
 » cette
 » tombe
 » nomb
 » parmi
 » fois é
 » le cor
 » riches
 » nuit c
 » de pé
 » conna
 » seule
 » de ce
 » péran
 » sourc

5 L'hermite parut méditer un moment sur
» ce qu'il venait d'entendre. Ensuite regardant
» Faria, qu'il crut reconnaître pour notre chef,
» il eut l'audace de le traiter de voleur & de
» lui reprocher sa criminelle entreprise. Ce ne
» fut pas néanmoins sans joindre à ses injures
» des prières & des exhortations. Faria loua sa
» piété, & feignit même d'entrer dans ses vues.
» Mais après l'avoir supplié de modérer son res-
» sentiment, parce que nous n'avions pas d'autre
» ressource dans notre misère, il n'en ordonna
» pas moins à ses gens de visiter l'hermitage &
» d'enlever tout ce qu'ils y trouveraient de pré-
» cieux. Nous parcourûmes toutes les parties de
» cette espèce de temple qui était rempli de
» tombeaux, & nous en brisâmes un grand
» nombre, où nous trouvâmes de l'argent mêlé
» parmi les os des morts. L'hermite tomba deux
» fois évanoui pendant que Faria s'efforçait de
» le consoler. Nous portâmes à bord toutes les
» richesses que nous avons pu découvrir. La
» nuit qui s'approchait, nous ôta la hardiesse
» de pénétrer plus loin dans un lieu que nous
» connoissions si peu : mais, comme l'occasion
» seule nous avait décidés à profiter sur le champ
» de ce qui s'était offert, nous emportâmes l'es-
» pérance de parvenir le lendemain à d'autres
» sources de richesses. Faria ne quitta pas l'her-

Pinto:

» mite sans l'avoir forcé de lui apprendre quels
 » ennemis nous avions à redouter dans l'île. Son
 » récit augmenta notre confiance. Le nombre
 » des solitaires qu'il nommait *Talagrepos*, était
 » de trois cens soixante-cinq, mais tous dans
 » un âge fort avancé. Ils avaient quarante valets
 » nommés *menigrepos*, pour leur fournir les
 » secours nécessaires, ou pour les assister pen-
 » dant leurs maladies. Le reste des édifices, qui
 » était éloigné d'un quart de lieue, n'était peu-
 » plé que de bonzes, non-seulement sans armes,
 » mais sans barques pour sortir de l'île, où
 » toutes leurs provisions leur étaient apportées
 » des villes voisines. Faria conçut qu'en y retour-
 » nant à la pointe du jour, après avoir fait une
 » garde exacte pendant la nuit, nous pouvions
 » espérer qu'il n'échapperait rien à nos recher-
 » ches; & que six ou sept cens moines Chinois,
 » qui devaient être à-peu-près le nombre des
 » bonzes, n'entreprendraient pas de se défendre
 » contre des soldats armés.

» Quelque témérité qu'il y eût dans ce dessein;
 » peut-être n'aurait-il pas manqué de vraisem-
 » blance, si nous avions eu la précaution de
 » nous défaire de l'hermite, ou de l'emmener sur
 » nos vaisseaux. Il pouvait arriver que les *meni-*
 » *grepos* laissassent passer cette nuit sans visiter
 » son hermitage; & nous serions descendus le

» l'end
 » les a
 » prit
 » pût
 » chao
 » mett
 » cour
 » Fa
 » confi
 » de l'
 » pouv
 » nos
 » sur l
 » fure
 » sans
 » dorm
 » plut
 » des p
 » aussi
 » Un h
 » confi
 » dant
 » décla
 » avoi
 » Il se
 » pouv
 » sage
 » rien

» lendemain avec l'avantage de surprendre tous
 » les autres bonzes. Mais il ne tomba dans l'es-
 » prit à personne que notre première expédition
 » pût être ignorée jusqu'au jour suivant, &
 » chacun se reposa sur la facilité qu'on se pro-
 » mettait à réduire une troupe de moines sans
 » courage & sans armes.

» Faria donna ses ordres pour la nuit; ils
 » consistaient principalement à veiller autour
 » de l'île, pour observer toutes les barques qui
 » pouvaient en approcher. Mais vers minuit,
 » nos sentinelles découvrirent quantité de feux
 » sur les temples & sur les murs. Nos Chinois
 » furent les premiers à nous avertir que c'était
 » sans doute un signal qui nous menaçait. Faria
 » dormait d'un profond sommeil. Il ne fut pas
 » plutôt éveillé, qu'au lieu de suivre le conseil
 » des plus timides qui le pressaient de faire voile
 » aussi-tôt, il se fit conduire à rames droit à l'île.
 » Un bruit effroyable des cloches & des bassins
 » confirma bientôt l'avis des Chinois. Cepen-
 » dant Faria ne revint à bord que pour nous
 » déclarer qu'il ne prendrait pas la fuite sans
 » avoir approfondi la cause de ce mouvement.
 » Il se flattait encore que les feux & le bruit
 » pouvaient venir de quelque fête, suivant l'u-
 » sage commun des bonzes. Mais avant que de
 » rien entreprendre, il nous fit jurer sur l'évan-

Pinto.

» gile que nous attendrions son retour. Ensuite
 » repassant dans l'île avec quelques-uns de ses
 » plus braves foldats, il suivit le son d'une clo-
 » che, qui le conduisit dans un hermitage dif-
 » férent du premier. Là, deux hermites dont il
 » se saisit, & que ses menaces forcèrent de
 » parler, lui apprirent que le vieillard auquel
 » nous avons fait grace de la vie, avait trouvé
 » la force de se rendre aux grands édifices;
 » que sur le récit de sa disgrâce, l'alarme s'é-
 » tait répandue parmi tous les bonzes; que
 » dans la crainte du même sort pour leurs mai-
 » sons & pour leurs temples, ils avaient pris
 » le seul parti qui convenait à leur profession,
 » c'est-à-dire celui d'avertir les cantons voisins
 » par des feux & par le bruit des cloches; &
 » qu'ils espéraient un prompt secours du zèle &
 » de la piété des habitans. Les gens de Faria
 » profitèrent du tems pour enlever sur l'autel
 » une idôle d'argent, qui avait une couronne
 » d'or sur la tête & une roue dans la main. Ils
 » prirent aussi trois chandeliers d'argent avec
 » leurs chaînes, qui étaient fort grosses & fort
 » longues. Faria se repentant trop tard du mé-
 » nagement qu'il avait eu pour le premier her-
 » mite, emmena ceux qui lui parlaient, & les fit
 » embarquer avec lui. Il mit aussi-tôt à la voile;
 » en s'arrachant la barbe, & se reprochant d'avoir
 » perdu

» perdu
 » désesp
 » Son
 » que le
 » du trav
 » Après
 » un vill
 » plus q
 » suivre
 » mença
 » passa q
 » prit au
 » qui ser
 » par un
 » celui de
 » entrés.
 » pendan
 » l'anse c
 » que dis
 » laisâm
 » le vent
 » Conxin
 » Cett
 » ment u
 » longue
 » sur-tou
 » belles c
 » un air

Tome

» perdu par son imprudence une occasion qu'il
 » désespérait de retrouver.

Pinto.

» Son retour jusqu'à la mer fut aussi prompt
 » que le cours d'une rivière fort rapide, aidé
 » du travail des rames & de la faveur du vent.
 » Après sept jours de navigation, il s'arrêta dans
 » un village nommé *Susequerim*, où ne craignant
 » plus que le bruit de son entreprise eût pu le
 » suivre, il se procura de vivres qui recom-
 » mençaient à lui manquer. Cependant il n'y
 » passa que deux heures, pendant lesquelles il
 » prit aussi quelques informations sur sa route,
 » qui servirent à nous faire sortir de la rivière
 » par un détroit beaucoup moins fréquenté que
 » celui de Sileupamor, par lequel nous y étions
 » entrés. Là, nous fîmes cent quarante lieues
 » pendant neuf jours; & rentrant ensuite dans
 » l'anse de Nanquin, qui n'avait dans ce lieu
 » que dix ou douze lieues de large, nous nous
 » laissâmes conduire pendant treize jours, par
 » le vent d'ouest, jusqu'à la vue des monts de
 » Conxinacau.

» Cette chaîne de montagnes stériles, qui for-
 » ment une perspective effrayante, l'ennui d'une
 » longue route, la diminution de nos vivres, &
 » sur-tout le regret d'avoir manqué nos plus
 » belles espérances, jetèrent dans les deux bords
 » un air de tristesse qui fut comme le présage de

Pinto.

» l'infortune dont nous étions menacés. Il s'éleva
 » tout d'un coup un de ces vents du sud, que les
 » Chinois nomment typhons, avec une impé-
 » tuosité si surprenante, que nous ne pûmes le
 » regarder comme un événement naturel. Nos
 » panoures étaient des bâtimens de rames, bas
 » de bord, faibles & presque sans matelots.
 » Un instant rendit notre situation si triste, que
 » désespérant de pouvoir nous sauver, nous nous
 » laissons dériver vers la côte, où le courant
 » de l'eau nous portait. Notre imagination nous
 » offrait plus de ressource, en nous brisant con-
 » tre les rochers, qu'en nous laissant abîmer au
 » milieu des flots. Mais ce projet désespéré ne
 » put nous réussir. Le vent qui se changea bien-
 » tôt en nord-ouest, éleva des vagues furieuses,
 » qui nous rejetèrent malgré nous vers la haute
 » mer. Alors nous commençâmes à soulager nos
 » vaisseaux de tout ce qui pouvait les appesantir,
 » sans épargner nos caisses d'or & d'argent. Nos
 » mâts furent coupés, & nous nous abandonnâ-
 » mes à la fortune pendant le reste du jour. Vers
 » minuit nous entendîmes dans le vaisseau de
 » Faria les derniers cris du désespoir. On y
 » répondit du nôtre par d'affreux gémissemens.
 » Ensuite n'entendant plus d'autre bruit que celui
 » des vents & des vagues, nous demeurâmes
 » persuadés que notre généreux chef & tous nos

» amis
 » nous j
 » que p
 » râmes
 » la cra
 » le jou
 » quille
 » le cou
 » pomp
 » côte ;
 » tions ;
 » pointe
 » en piè
 » se fau
 » chréti
 » rablen
 » Nor
 » penda
 » ne ces
 » Le pa
 » peu d'
 » ties vo
 » tin, n
 » des ro
 » contre
 » recevo
 » donnâ
 » Mais

» amis étaient ensevelis dans l'abîme. Cette idée
 » nous jeta dans une si profonde consternation ,
 » que pendant plus d'une heure nous demeu-
 » râmes tous muets. Quelle nuit la douleur &
 » la crainte nous firent passer ! Une heure avant
 » le jour, notre vaisseau s'ouvrit par la contre-
 » quille, & se trouva bientôt si plein d'eau, que
 » le courage nous manqua pour travailler à la
 » pompe. Enfin nous allâmes choquer contre la
 » côte ; & déjà presque noyés comme nous l'é-
 » tions, les vagues nous roulèrent jusqu'à la
 » pointe d'un écueil, qui acheva de nous mettre
 » en pièces. De vingt-cinq Portugais, quatorze
 » se sauvèrent. Le reste, avec dix-huit esclaves
 » chrétiens & sept matelots Chinois, périt misé-
 » rablement à nos yeux.

» Nous nous rassemblâmes sur le rivage, où
 » pendant tout le jour & la nuit suivante, nous
 » ne cessâmes point de pleurer notre infortune.
 » Le pays était rude & montagneux. Il y avait
 » peu d'apparence qu'il fût habité dans les par-
 » ties voisines. Cependant le lendemain au ma-
 » tin, nous fîmes six ou sept lieues au travers
 » des rochers, dans la triste espérance de ren-
 » contrer quelque habitant qui voulût nous
 » recevoir en qualité d'esclaves, & qui nous
 » donnât à manger pour prix de notre liberté.
 » Mais après une marche si fatigante, nous arri-

 Pinto.

» vâmes à l'entrée d'un immense marécage,
 » au-delà duquel notre vue ne pouvait s'éten-
 » dre, & dont le fond était si humide, qu'il
 » nous fut impossible d'y entrer. Il fallut retour-
 » ner sur nos traces, parce qu'il ne se présentait
 » pas d'autre passage. Nous nous retrouvâmes le
 » jour suivant dans le lieu où notre vaisseau
 » s'était perdu; & découvrant sur le rivage les
 » corps que la mer y avait jetés, nous recom-
 » mençâmes nos plaintes & nos gémissemens.
 » Après avoir employé le troisième jour à les
 » ensevelir dans le sable, sans autre instrument
 » que nos mains, nous prîmes notre chemin
 » vers le nord, par des précipices & des bois
 » que nous avions une peine extrême à pénétrer.
 » Cependant nous descendîmes enfin sur le bord
 » d'une rivière, que nous résolûmes de traverser
 » à la nage. Mais les trois premiers qui ten-
 » tèrent ce passage furent emportés par la force
 » du courant. Comme ils étaient les plus vi-
 » goureux, nous désespérâmes d'un meilleur
 » sort. Nous prîmes le parti de retourner à
 » l'est, en suivant le bord de l'eau, sur lequel
 » nous passâmes une nuit fort obscure, aussi
 » tourmentés par la faim que par le froid &
 » la pluie. Le lendemain avant le jour, nous
 » apperçûmes un grand feu vers lequel nous
 » nous remîmes à marcher; mais le perdant

D
 » de vue a
 » jusqu'au
 » commen
 » de renco
 » D'ailleurs
 » d'une ro
 » servait d
 » soir nous
 » trouvâme
 » faire du
 » Un long
 » rendu leu
 » approchâ
 » pieds, po
 » ressentir
 » priâmes a
 » respectée
 » nous adre
 » sions trou
 » nos maux
 » pitié. Si
 » dit l'un c
 » remédier;
 » tous nos f
 » En effet le
 » avions m
 » avaient d
 » ces plaies

de vue au lever du soleil, nous continuâmes
 jusqu'au soir de suivre la rivière. Le pays
 commençait à s'ouvrir. Notre espérance était
 de rencontrer quelque habitant sur la rive.
 D'ailleurs nous ne pouvions nous éloigner
 d'une route, où l'eau, qui était excellente,
 servait du moins à soutenir nos forces. Le
 soir nous arrivâmes dans un bois, où nous
 trouvâmes cinq hommes qui travaillaient à
 faire du charbon.

Un long commerce avec leur nation nous avait
 rendu leur langue assez familière. Nous nous
 approchâmes d'eux, nous nous jetâmes à leurs
 pieds, pour diminuer l'effroi qu'ils avaient pu
 ressentir à la vue d'onze étrangers. Nous les
 priâmes au nom du ciel, dont la puissance est
 respectée de tous les peuples du monde, de
 nous adresser dans quelque lieu où nous pus-
 sions trouver du remède au plus pressant de
 nos maux. Ils nous regardèrent d'un œil de
 pitié. *Si votre unique mal était la faim, nous*
dit l'un d'entre eux, il nous serait aisé d'y
remédier; mais vous avez tant de plaies que
tous nos sacs ne suffiraient pas pour les couvrir.
 En effet les ronces, au travers desquelles nous
 avions marché dans les montagnes, nous
 avaient déchiré le visage & les mains; &
 ces plaies, que l'excès de notte misère nous

 Pinto.

» empêchait de sentir, étaient déjà tournées
 » en pourriture.

» Les cinq Chinois nous offrirent un peu
 » de riz & d'eau chaude, qui ne pouvait suffire
 » pour nous rassasier. Mais en nous laissant la
 » liberté de passer la nuit avec eux, ils nous
 » conseillèrent de nous rendre dans un hameau
 » voisin, où nous trouverions un hôpital qui
 » servait à loger les pauvres voyageurs. Nous
 » prîmes aussi-tôt le chemin qu'ils eurent l'hu-
 » manité de nous montrer. Il était une heure
 » de nuit lorsque nous frappâmes à la porte de
 » l'hôpital. Quatre hommes qui en avaient la
 » direction nous reçurent avec bonté. Mais
 » s'étant réduits à nous donner le couvert, ils
 » attendirent le lendemain pour nous demander
 » qui nous étions. Un de nous lui répondit que
 » nous étions des marchands de Siam, à qui
 » la fortune avait fait perdre leur vaisseau par
 » un naufrage. Ils voulurent savoir où nous
 » avions dessein d'aller. Notre intention, leur
 » dîmes-nous, était de nous rendre à Nanquin,
 » où nous espérions de nous embarquer sur les
 » premières lantées qui partiraient pour Can-
 » ton. Ils nous demandèrent pourquoi nous pré-
 » férions Canton à d'autres ports. Nous leur
 » dîmes que c'était dans la confiance d'y trouver
 » des marchands de notre nation, à qui l'em-

» pereur
 » Soit pr
 » de nou
 » qui la
 » pressai
 » dité du
 » nous a
 » Nous l
 » pressan
 » jours m
 » est just
 » ceur qu
 » que voi
 » larmes.
 » c'est un
 » tisfaire
 » mencèr
 » leur hô
 » fort ric
 » pouvan
 » posèren
 » long-ter
 » sère, &
 » par la f
 » ralho, c
 » relle, n
 » violenc
 » les conj

» pereur permettait d'y exercer le commerce.
 » Soit prudence, soit curiosité, ils continuèrent
 » de nous faire un grand nombre de questions
 » qui lassèrent notre patience. La faim nous
 » pressait si vivement, que malgré la commo-
 » dité du lieu où nous avions passé la nuit, il
 » nous avait été impossible de fermer les yeux.
 » Nous leur représentâmes que c'était le plus
 » pressant de nos besoins, & que depuis six
 » jours nous avions manqué de nourriture. *Il*
 » *est juste*, nous dirent-ils, *avec autant de dou-*
 » *ceur que de gravité, de vous accorder un secours*
 » *que vous demandez avec tant d'instance & de*
 » *larmes. Mais cette maison étant fort pauvre,*
 » *c'est un obstacle qui ne nous permet pas de sa-*
 » *tisfaire pleinement à ce devoir.* Alors ils com-
 » mencèrent à nous raconter par quels accidens
 » leur hôpital s'était appauvri après avoir été
 » fort riche. Les plus affamés d'entre nous, ne
 » pouvant résister à leur indignation, nous pro-
 » posèrent en portugais de ne pas souffrir plus
 » long-tems qu'on se fit un jeu de notre mi-
 » sère, & d'employer l'avantage que nous avions
 » par la supériorité du nombre. Christophe Ba-
 » rralho, dont j'ai déjà loué la modération natu-
 » relle, nous fit comprendre les suites de cette
 » violence; mais interrompant les Chinois, il
 » les conjura d'abandonner un instant tout autre

Pluto.

Pinto.

» soin , pour soulager la faim qui nous dé-
 » vorait. Une prière si vive ne parut pas les
 » offenser. Au contraire ils se jettèrent dans des
 » excuses qui traînèrent encore en longueur , &
 » qui aboutirent à nous prier de sortir avec eux
 » pour solliciter la charité des habitans. Le
 » hameau était composé de quarante ou cin-
 » quante pauvres maisons dispersées, que nous
 » fûmes obligés de parcourir , pour tirer en
 » aumône un demi sac de riz , un peu de fa-
 » rine , des fèves , des oignons , & quelques
 » méchans habits qui servirent à la réparation
 » des nôtres. Les directeurs de l'hôpital nous
 » donnèrent deux taëls en argent. Nous leur
 » demandâmes la liberté de passer quelques
 » jours dans leur maison , ils nous répondirent
 » qu'à l'exception des malades & des femmes
 » enceintes , les pauvres n'y demeuraient pas
 » si long-tems ; & qu'on ne pouvait violer eu
 » notre faveur une loi établie par de savans &
 » religieux personages ; mais qu'à trois lieues
 » du village de Cathiotan , où nous étions , nous
 » trouverions , dans la grande ville de *Siley-*
 » *jacau* , un hôpital fort riche , où tous les pau-
 » vres étaient reçus. Ils nous offrirent une lettre
 » de recommandation que nous acceptâmes.
 » Elle était conçue en des termes si pressans &
 » si tendres, qu'en nous plaignant de leurs loix

» & de
 » dre j
 » No
 » appr
 » des C
 » dign
 » de lo
 » test
 » Chin
 » D
 » repo
 » notr
 » réell
 » étiom
 » de n
 » Cant
 » vâme
 » ganu
 » sur l
 » qui
 » rema
 » ne r
 » tour
 » d'ad
 » de n
 » avoi
 » cher
 » ame

» & de leurs usages, nous fûmes forcés de ren-
 » dre justice à leurs intentions.

Pinto.

» Nous arrivâmes le soir à Siley-jacau, où nous
 » apprîmes à connaître encore mieux le caractère
 » des Chinois. On nous y reçut avec une charité
 » digne du christianisme; mais il fallut essuyer
 » de longues & incommodes formalités, & pro-
 » tester que notre dessein était de quitter la
 » Chine après notre guérison.

» Dix-huit jours que nous passâmes dans le
 » repos & l'abondance, rétablirent parfaitement
 » notre santé. Nous partîmes dans l'intention
 » réelle de nous rendre à Nanquin, dont nous
 » étions éloignés de cent quarante lieues, &
 » de nous y embarquer pour Liampo ou pour
 » Canton. Le soir du même jour nous arri-
 » vâmes à la vue d'un bourg nommé *Suzoan-*
 » *ganu*, où la fatigue nous força de nous asseoir
 » sur le bord d'une fontaine. Quelques habitans
 » qui venaient y puiser de l'eau, surpris de
 » remarquer dans nos visages une figure qui
 » ne ressemblait pas à celles du pays, s'en re-
 » tournaient avec des marques de frayeur ou
 » d'admiration, qui attirèrent bientôt autour
 » de nous une partie des habitans. Après nous
 » avoir regardés long-tems, sans oser s'appro-
 » cher, ils nous firent demander ce qui nous
 » amenait dans leur pays. Nous nous donnâmes,

 Pinto.

» comme nous l'avions déjà fait, pour des mar-
 » chands Siamois qui se rendaient à Nanquin.
 » Cette réponse leur parut si peu suspecte, qu'ils
 » nous laissèrent la liberté de nous reposer.
 » Mais ils avaient eu le tems de faire avertir
 » un de leurs prêtres, qui sortant du bourg,
 » vêtu d'une longue robe de damas rouge,
 » vint à nous jusqu'à la fontaine, avec une
 » poignée d'épis de bled dans la main. Il nous
 » ordonna de mettre les mains sur les épis;
 » nous le fatisfîmes volontiers, dans le dessein
 » de nous concilier son affection & celle des
 » habitans ». « Par ce serment, nous dit-il, que
 » vous faites en ma présence sur ces deux
 » substances d'eau & de pain, que le ciel a
 » formées pour la conservation de tout ce qui
 » existe au monde, il faut que vous me con-
 » fessiez s'il est vrai que vous soyez des mar-
 » chands étrangers qui vont à Nanquin. A cette
 » condition nous vous accorderons la liberté de
 » passer la nuit dans ce lieu, conformément à
 » la charité que nous devons aux pauvres. Au
 » contraire si vous n'êtes pas tels que vous l'avez
 » dit, je vous commande de là part du ciel de
 » vous éloigner sur le champ, sous peine d'être
 » mordus & dévorés par les dents du serpent qui
 » fait sa demeure au fond de l'abîme enfumé ».
 » Nous confirmâmes notre récit sans balancer.

» Auffi
 » comp
 » traite
 » la pe
 » villag
 » où n
 » était
 » C
 » beau
 » Nous
 » dre à
 » Mais
 » défie
 » porte
 » nous
 » repo
 » nous
 » gran
 » pas
 » leur
 » qui
 » bâto
 » tran
 » coup
 » gme
 » ne
 » sur
 » derr

» Aussi-tôt se tournant vers le peuple qui l'ac-
 » compagnait , il déclara qu'on pouvait nous
 » traiter avec indulgence , & qu'il en accordait
 » la permission. Nous fûmes conduits dans le
 » village , & logés sous le portail du temple ,
 » où nous reçûmes en abondance tout ce qui
 » était nécessaire à nos besoins.

» Ces exemples d'humanité nous rassurèrent
 » beaucoup sur les dangers d'une longue route.
 » Nous quittâmes *Suzoanganu* , pour nous ren-
 » dre à *Chiangulay* , qui n'est qu'à deux lieues.
 » Mais nous eûmes bientôt l'occasion de nous
 » défier du jugement favorable que nous avions
 » porté des Chinois. En approchant du lieu où
 » nous comptions de passer la nuit , nous nous
 » reposâmes sous un arbre , où notre malheur
 » nous fit trouver trois hommes qui gardaient un
 » grand nombre de vaches , & qui ne virent
 » pas onze étrangers , sans être alarmés pour
 » leur troupeau. Ils se mirent à pousser des cris ,
 » qui firent sortir tous les habitans armés de
 » bâtons & de pierres. Dans leurs premiers
 » transports nous fûmes blessés de plusieurs
 » coups ; & cette chaleur n'ayant fait qu'au-
 » gmenter à notre vue , parmi des furieux qui
 » ne reconnaissaient point les traits du pays
 » sur notre visage , ils nous lièrent les mains
 » derrière le dos , & nous emmenèrent prison-

Finto.

 Pinto.

» niens dans le bourg. Nous faillîmes d'y être
 » affommés. On nous plongea dans une citerne
 » d'eau pourrie, qui était remplie de sangsues.
 » Nous y étions jusqu'à la ceinture ; & pendant
 » deux jours nous y restâmes sans aucune sorte
 » d'alimens. Enfin le ciel amena de Suzoanganu
 » un habitant qui nous y avoit vus. Il apprit
 » notre disgrâce. Il fit honte à nos ennemis de
 » nous avoir pris pour des voleurs ; & sur
 » son témoignage, on nous délivra de notre pri-
 » son, tous sanglans de la morsure des sangsues.
 » Nous partîmes fort irrités, sans vouloir en-
 » tendre les excuses par lesquelles on s'efforça
 » de nous consoler.

» Le lendemain, après avoir passé la nuit
 » sur un peu de fumier, nous découvrîmes du
 » haut d'une colline, dans une grande plaine
 » remplie d'arbres, une fort belle maison qui
 » nous parut environnée de plusieurs tours, &
 » surmontées d'un grand nombre de girouettes
 » dorées. Nous nous en approchâmes avec une
 » sorte de respect. Bientôt nous vîmes arriver à
 » cheval un jeune homme de seize ou dix-sept
 » ans, accompagné de quatre valets de pied,
 » qui portaient des oiseaux de proie sur le poing,
 » & qui conduisaient une meute de chiens. Il
 » s'arrêta pour nous demander qui nous étions.
 » Nous satisfîmes sa curiosité par le récit de

» notre
 » nes ;
 » ordre
 » entra
 » femm
 » pend
 » feign
 » dans
 » beau
 » arcad
 » desqu
 » du pa
 » ter un
 » dans
 » gards
 » cinqu
 » tapis.
 » filles,
 » lard c
 » deux f
 » lui éta
 » fait ap
 » pis, m
 » & cra
 » conve
 » à genc
 » ser not
 » bien t

» notre naufrage. Il parut sensible à nos infortu-
 » nes; & nous recommandant d'attendre ses
 » ordres dans la première cour du château, il
 » entra dans la seconde. Bientôt une vieille
 » femme en robe fort longue, avec un chapelet
 » pendu au cou; vint nous avertir que le fils du
 » seigneur nous faisait appeller. Nous passâmes
 » dans la seconde cour qui était environnée d'un
 » beau péristyle. Le frontispice était une grande
 » arcade ornée de riches gravures, au milieu
 » desquelles s'offrait un écusson d'armes, suspen-
 » du par une chaîne d'argent. On nous fit mon-
 » ter un escalier fort large, qui nous conduisit
 » dans une grande salle, où nos premiers re-
 » gards tombèrent sur une femme d'environ
 » cinquante ans, qui était assise sur un riche
 » tapis. Elle avait à ses côtés deux fort belles
 » filles, & sous ses yeux un vénérable vieil-
 » lard couché sur un petit lit qu'une des deux
 » deux filles rafraîchissait d'un éventail. Près de
 » lui était le jeune gentilhomme qui nous avait
 » fait appeller; & plus loin, sur un autre ta-
 » pis, neuf jeunes filles vêtues de damas blanc
 » & cramoisi, qui s'occupaient d'un travail
 » convenable à leur sexe. Nous nous mîmes
 » à genoux devant le vieillard pour lui expo-
 » ser notre situation. Il ordonna que nous fussions
 » bien traités; & prenant occasion de nos dis-

 Pintor.

Pinto.

» graces pour instruire son fils, il lui fit un dis-
 » cours fort touchant sur les misères humaines,
 » & sur le bonheur qu'il avait d'en être à cou-
 » vert par sa naissance & sa fortune. Ensuite
 « nous ayant fait donner trois pièces de toile
 » de lin & quatre taëls en argent, il nous pro-
 » posa de passer la nuit dans sa maison, parce
 » que le jour était trop avancé pour nous mettre
 » en chemin. Nous acceptâmes ses offres avec
 » autant d'admiration que de reconnaissance
 » pour une générosité dont les exemples sont
 » rares en Europe ».

Ils continuent à voyager dans l'empire de la
 Chine, de pays en pays. Mais n'ayant pu éviter
 une ville nommée Taypol, ils y furent apper-
 çus par un de ces intendans de justice que la
 cour envoie quelquefois dans les provinces, &
 saisis par son ordre comme des vagabonds qui
 pouvaient troubler la tranquillité publique. Il
 était arrivé dans ce canton quelques désor-
 dres dont ils furent accusés. Ils furent enfer-
 més dans une étroite prison, où pendant vingt-
 six jours ils éprouvèrent les plus rigoureux trai-
 temens. Cependant comme le droit des sen-
 tences capitales n'appartient point aux tribunaux
 inférieurs, il furent conduits par différens de-
 grés, jusqu'à la ville impériale, & condamnés
 enfin, suivant les usages du pays, à servir l'état en

qualité
 Cette s
 mélange
 déchirés
 les faisa
 modes,
 les exerc
 blessures
 soulagem
 pas moind
 d'onze q
 dans cett

On les
 mois, &
 sentence
 avec ses
 pour y s
 condamn
 des princ
 attirait ce
 l'intérieu
 cour. En
 qui faisai
 qu'ils lui
 diverses
 quatre-vi
 accordait
 ciel, pare

qualité d'esclaves pendant l'espace d'un an. Cette sévérité fut toujours accompagnée d'un mélange de douceur. Lorsqu'ils avaient été déchirés à coup de fouet dans leur prison, on les faisait passer dans des chambres plus commodes, où diverses personnes associées pour les exercices de charité, venaient panser leurs blessures, & ne leur refusaient aucune sorte de soulagement. Mais les châtimens n'en étaient pas moins recommencés après leur guérison ; & d'onze qu'ils étaient encore, deux moururent dans cette alternative de caresses & de tourmens.

On les conduit à Pekin, où ils restent deux mois, & le 13 de janvier 1544, en vertu d'une sentence du tribunal suprême, Pinto est mené avec ses compagnons dans la ville de Quansy ; pour y servir pendant le tems auquel ils étaient condamnés. Il paraît qu'après avoir été justifiés des principales accusations, le seul crime qui leur attirait ce châtiment, était d'avoir pénétré dans l'intérieur de l'empire, sans une permission de la cour. En arrivant à Quansy, un prince Tartare qui faisait sa résidence en cette ville, souhaita qu'ils lui fussent présentés ; & leur ayant fait diverses questions, il les mit au nombre de quatre-vingt hallebardiers que l'empereur lui accordait pour sa garde. C'était une faveur du ciel, parce que cet office n'était pas pénible,

 Pinto.

Pinto.

& qu'outre la douceur de leur condition ils étaient sûrs de la liberté, à l'expiration du terme. Mais tandis qu'ils attendaient une meilleure fortune, & qu'ils vivaient entr'eux avec une intelligence fraternelle, l'enfer, que Pinto accuse toujours de ses disgrâces, comme il fait honneur au ciel de toutes ses prospérités, leur fit trouver en eux-mêmes la source d'une infinité de nouveaux malheurs. Deux des neuf Portugais prirent querelle sur l'extraction des *Mandureyras* & des *Fonsécas*, deux illustres maisons de Portugal auxquelles ils étaient bien éloignés d'appartenir : & sans autre intérêt que celui de la dispute, ils s'échauffèrent si vivement sur la prééminence de ces deux noms, qu'après s'être emportés à quelques injures, l'un donna un soufflet à l'autre qui lui répondit d'un coup de sabre, dont il lui abattit la moitié de la joue. Le blessé prit une hallebarde avec laquelle il perça le bras de son adversaire. Les autres prenant parti, suivant leurs affections dans un si ridicule démêlé, en vinrent aux mains à leur tout ; & de neuf, sept furent dangereusement blessés. Ce combat ne manqua point d'attirer un grand nombre de spectateurs, entre lesquels le prince Tartare accourut lui-même. Il fit saisir les Portugais ; & leur ayant fait donner sur le champ trente coups de fouet, qui furent plus

sanglans

sanglans
qu'ils fu
rain, o
l'espace
plus sen
essuyer.
" qu'ils
" sance
" & fa
" barbar
" les m
" de se
" qu'ils
" des ho
" pens ;
" confin
" bor ou
" tres d
" raient
" qui n'e
" qu'eux
connaître
sociales &
Ils paru
majestueu
coups de
prison plu
tiers. Enfi
Tome I

sanglans que toutes leurs blessures, il ordonna
 qu'ils fussent enfermés dans un cachot souterrain, où ils demeurèrent chargés de chaînes l'espace de quarante-six jours. Rien ne leur fut plus sensible que les reproches qu'on leur fit essuyer. On leur répétait continuellement,

Pinto.

« qu'ils étaient sans crainte & sans confiance du ciel ; pines que des bêtes féroces ;
 » & sans doute d'un pays & d'une nation
 » barbare ; puisqu'avec un même langage &
 » les mêmes usages, ils avaient été capables
 » de se blesser & de s'entre-tuer sans raison ;
 » qu'ils méritaient d'être bannis du commerce
 » des hommes comme les plus dangereux serpens ; & qu'ils devaient s'attendre d'être
 » confinés dans les mines de *Chabaquai*, de *Sumbor* ou de *Lamau*, lieux faits pour des monstres de leur espèce, & dans lesquels ils auraient le plaisir de hurler avec les animaux
 » qui n'étaient pas plus farouches & plus vils
 » qu'eux ». Ce discours peut servir à faire connaître les idées des Chinois sur les qualités sociales & sur les loix de la police.

Ils parurent ensuite devant un tribunal fort majestueux, qui leur fit donner encore trente coups de fouet, mais qui les renvoya dans une prison plus douce où ils passèrent deux mois entiers. Enfin, dans une fête publique, où l'usage

Pinto.

est de faire beaucoup d'aumônes pour les morts, le prince se ressouvint d'eux avec quelques sentimens de pitié. Il leur fit grace de la vie, en faveur de leur misère & en qualité d'étrangers; mais ce ne fut que pour être conduits dans une forge de fer, & pour y être employés aux ouvrages les plus pénibles. Ils y passèrent six mois nus & presque sans nourriture. Une maladie dont ils furent tous attaqués, & dont on craignit la contagion, leur fit obtenir la liberté de sortir pour se faire traiter, & celle de mendier les nécessités de la vie jusqu'à leur guérison. Dans cette extrémité, ils promirent entr'eux, par un serment solennel, de vivre en bonne intelligence, & de reconnaître pour leur chef un des neuf, qui serait choisi chaque mois par les huit autres, avec le pouvoir de régler leur conduite. Cet ordre se soutint constamment, & servit beaucoup à soulager leur misère. Ce choix étant tombé sur Christophe Boralho, sa prudence lui fit distribuer les offices qui se rapportaient au bien commun. Deux furent chargés de mendier dans la ville. Deux autres d'aller à l'eau, & d'apprêter les alimens. Le reste devait s'employer à couper du bois dans une forêt voisine, non-seulement pour l'usage domestique, mais pour tirer quelque profit de ce qu'on pourrait vendre.

Ils
mois,
mois c
il se r
mouve
monde
était in
Kam de
la plus
depuis
guerres
dix milli
la forêt
d'enviro
général
dessein
où l'on

(1) Pinto
mée sembla
» ensembl
» six cens
» nombre
» gage. C
» on les te
On peut
Mais au fo
que le pro
composé le
est antérie

Ils étaient à Quansy depuis plus de huit mois, lorsqu'un mercredi, troisième jour du mois de juillet 1544, un peu après minuit, il se répandit dans la ville un bruit & des mouvemens si terribles, qu'on aurait cru le monde au dernier moment de sa ruine. On était informé, par des voies certaines, que le Kam de Tartarie venait fondre sur Pekin avec la plus nombreuse armée qu'on eût jamais vue depuis que les hommes s'entredéchirent par des guerres (1); & qu'un détachement de soixante-dix mille chevaux était déjà venu se poster dans la forêt de Malicataran, éloignée de Quansy d'environ deux lieues, sous la conduite d'un général Tartare, nommé Nauticor, dont le dessein était apparemment d'attaquer la ville, où l'on pouvait arriver dans l'espace de deux ou

Pinto.

(1) Pinto confesse que depuis Adam on n'avait pas vu d'armée semblable. « Il y avait, dit-il, vingt-sept rois qui tous ensemble menaient dix-huit cens mille hommes, dont six cens mille étaient de cheval, avec un prodigieux nombre de rhinoceros, qui tiraient les chariots du bagage. Quant aux douze cens mille hommes de pied, on les tenait arrivés par mer en dix-sept mille vaisseaux ». On peut soupçonner quelque exagération dans ce récit. Mais au fond rien n'est mieux prouvé de tems immémorial, que le prodigieux nombre de combattans qui ont toujours composé les armées d'Orient. Observez que le récit de Pinto est antérieur à la conquête de la Chine par les Tartares.

Pinto.

trois heures. Le tumulte ne fit qu'augmenter le reste de la nuit. Au lever du soleil, les ennemis se firent voir avec une contenance effroyable. Ils étaient divisés en seize escadrons; leurs drapeaux écartelés de verd & de blanc, qui sont les couleurs du Kam de Tartarie. Dans cet ordre, ils s'approchèrent des murailles en poussant des cris affreux; ils dressèrent plus de deux mille échelles qu'ils avaient apportées; & montant de toutes parts avec autant de legereté que de courage, ils commencèrent un assaut si terrible, que toute la résistance des assiégés ne put les arrêter long-tems. Les portes furent enfoncées, & toute la ville fut bientôt remplie de ces Barbares, qui firent main basse sur les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe. Le massacre dura sept jours, après lesquels s'étant contentés jusques-là d'enlever l'or & l'argent des maisons & des temples, ils achevèrent de les détruire par le feu.

Pinto n'explique pas par quel bonheur il évita la mort. Mais étant tombé au pouvoir des vainqueurs, avec ses huit compagnons, il laisse entendre que la qualité d'étrangers fit respecter leur vie. Les Tartares se mirent en marche vers Pékin. Deux jours après, s'étant souvenus, à la vue d'un château nommé *Nixoamcou*, qu'un de leurs partis y avait été taillé en pièces dans

une e
l'emp
tacher
mesun
Cepen
rageut
Tartar
cèrent
Cette
que le
d'un; s
des bl
qu'il cr
sacrifié
occasion
la résol
lui-mêm
le camp
cher sa
On s'a
grande
gitait,
la gard
les Port
l'armée
dans leu
pour les
Mendez

une embuscade des Chinois, ils résolurent de l'emporter par escalade. On commanda un détachement pour cette expédition, & toutes les mesures furent prises avec beaucoup de sagesse. Cependant les Chinois se défendirent si courageusement, qu'après avoir tué trois mille Tartares dans l'espace de deux heures, ils forcèrent leur général de faire sonner la retraite. Cette disgrâce lui causa d'autant plus de chagrin, que les flèches chinoises étaient empoisonnées d'un suc fort subtil, qui rendait la guérison des blessés presque impossible; sans compter qu'il craignait la disgrâce du Kam, pour avoir sacrifié ses meilleures troupes dans une si légère occasion. Il pensait à renouveler l'assaut, dans la résolution de laver sa honte ou d'y périr lui-même; mais il s'éleva un murmure dans le camp, & les plus braves refusèrent de marcher sans une délibération générale du conseil. On s'assembla, l'affaire fut discutée avec une grande variété d'opinions. Pendant qu'on s'agitait, un officier de considération qui avait la garde des prisonniers, entendant raisonner les Portugais sur l'entreprise qui occupait toute l'armée, leur demanda si l'on faisait la guerre dans leur pays, & s'ils avaient de l'inclination pour les armes. Un d'entr'eux, nommé Georges Mendez, répondit, avec assez de vérité, que

Pinto.

toute leur vie s'était passée dans les combats, & que depuis l'enfance ils n'avaient pas eu d'autre exercice. Si dans une si longue expérience, reprit le Tartare, vous aviez appris quelque moyen de prendre le château, il n'y a point de faveurs que vous ne puissiez attendre du général. Alors Georges Mendez, sans considérer à quoi sa présomption pouvait l'exposer, assura fort hardiment que si Nauticor voulait s'engager au nom du Kam, par un écrit signé de sa main, à le faire conduire, avec ses compagnons, dans l'île d'Aynan, pour retourner de-là dans leur pays, il se croyait capable de lui faire aisément surmonter toutes les difficultés du siège. Cette offre fut reçue avidement de l'officier, qui se hâta d'en donner avis au général. Reprenons ici le récit de Pinto.

« Pendant qu'on informait le conseil du dis-
 » cours de Mendez, nous demeurâmes si sur-
 » pris de son audace, qu'appréhendant déjà la
 » vengeance des Tartares, nous lui reprochâ-
 » mes amèrement de s'être rendu l'instrument
 » de notre perte, par des promesses que nous
 » n'étions pas capables de remplir. Il nous ré-
 » pondit avec une confiance qui augmenta notre
 » admiration, qu'il serait bien étonnant que
 » neuf Portugais exercés en effet, depuis long-
 » tems, au métier des armes, & qui devaient

» trouva
 » infini
 » pas m
 » joigna
 » prome
 » quelq
 » être n
 » grossie
 » tion q
 » ajouta
 » la mis
 » d'être
 » vir à r
 » Non
 » autre
 » inspira
 » rendre
 » tant p
 » l'oreill
 » sur-tou
 » d'une
 » du bru
 » dans
 » nous
 » ciers d
 » la nuit
 » tions,
 » rance,

» trouver dans leur mémoire, le souvenir d'une
 » infinité d'exploits de leur nation, ne fussent
 » pas mieux instruits que des Barbares: qu'en
 » joignant nos lumières & nos réflexions, il se
 » promettait que nous leur ouvririons du moins
 » quelque voie qu'ils ignoraient; & que peut-
 » être nous suffirait-il de paraître un peu moins
 » grossiers qu'eux, pour obtenir une considéra-
 » tion qui pouvait nous conduire à la liberté. Il
 » ajouta, pour exciter notre courage, que dans
 » la misère où nous étions, notre vie ne méritait
 » d'être conservée qu'autant qu'elle pouvait ser-
 » vir à nous procurer un meilleur sort.

» Nous commençâmes à le regarder d'un
 » autre œil; & sa témérité nous parut une
 » inspiration du ciel, qui voulait peut-être la
 » rendre utile à notre délivrance. Nauticor n'é-
 » tant pas satisfait du conseil, prêta volontiers
 » l'oreille à l'offre qu'on lui fit de nos services;
 » sur-tout lorsqu'il eut appris que nous étions
 » d'une nation dont les conquêtes avaient fait
 » du bruit dans les Indes. Il nous fit amener
 » dans sa tente, chargés de chaînes comme
 » nous l'étions encore. Les principaux offi-
 » ciers du camp étaient autour de lui, quoique
 » la nuit fût fort avancée. Après diverses ques-
 » tions, auxquelles Mendez répondit avec assu-
 » rance, il nous fit ôter une partie de nos

 Pinto.

» liens ; & s'intéressant déjà pour notre confer-
 » vation , il nous fit apporter quelques alimens
 » sur lesquels nous nous jettâmes avec une avi-
 » dité qui parut le réjouir beaucoup. Un de ses
 » officiers , jaloux peut-être de lui voir tant de
 » confiance dans notre secours , lui dit , en
 » raillant notre misère , *que quand sa bonté ne*
 » *servirait qu'à nous délivrer de la faim , ce n'é-*
 » *rait pas l'employer inutilement ; qu'elle nous*
 » *empêcherait de mourir de langueur , & qu'elle*
 » *lui vaudrait au moins mille taëls , qu'il tirerait*
 » *de notre vente à Lançam.* Cette plaisanterie
 » qui fit rire assez long-tems les autres , parut
 » peu lui plaire. Il continua de s'entretenir avec
 » Mendez ; & ne dissimulant point qu'il était
 » satisfait de ses réponses , il lui promit , non-
 » seulement la liberté , mais toutes sortes d'hon-
 » neurs & de bienfaits , s'il lui faisait emporter
 » le château avec peu de perte. Mendez eut la
 » prudence de lui dire qu'il ne pouvait s'expli-
 » quer sans avoir observé la place. Tout le
 » monde loua ce langage ; & ceux qui s'étaient
 » défié de nos offres , en prirent une meilleure
 » opinion.

» On nous fit passer le reste de la nuit dans
 » une tente voisine , où nos craintes furent
 » aussi vives que nos espérances. Mendez appre-
 » nant que le général avait commandé trente

» homm
 » tions
 » du no
 » mais
 » partie
 » situati
 » nions
 » march
 » d'un f
 » défen
 » inutil
 » comb
 » noiffa
 » ques
 » diver
 » garni
 » par le
 » pouva
 » tion r
 » notre
 » tendre
 » rait b
 » que d
 » de no
 » recon
 » il nou
 » recue
 » messe

» hommes pour l'accompagner dans ses observa-
 » tions, demanda que ses compagnons fussent
 » du nombre. Cette faveur nous fut accordée,
 » mais sans armes & toujours chargés d'une
 » partie de nos chaînes. Après avoir observé la
 » situation du château, sur laquelle nous te-
 » nions conseil en portugais, pendant notre
 » marche; nous conçûmes qu'étant environné
 » d'un fossé plein d'eau qui faisait sa principale
 » défense, & que les Tartares avaient tenté
 » inutilement de passer, nous pouvions le faire
 » combler aisément de fascines, dont ils ne con-
 » noissaient pas l'usage; & qu'à l'aide de quel-
 » ques attaques feintes, qu'on formerait de
 » divers côtés, pour diviser les forces de la
 » garnison, le véritable assaut qui se ferait
 » par le passage que nous aurions ouvert, ne
 » pouvait manquer de succès. Cette délibéra-
 » tion nous ayant peu coûté, on fut surpris de
 » notre diligence; & plus encore de nous en-
 » tendre assurer à Nauticor, que le château se-
 » rait bientôt à lui, avec aussi peu de travail
 » que de hasard. Il nous fit ôter aussi-tôt le reste
 » de nos fers; & dans le mouvement de sa
 » reconnaissance, il jura qu'en arrivant à Pékin,
 » il nous présenterait au Kam, pour nous faire
 » recueillir les plus glorieux fruits de ses pro-
 » messes.

 Pinto.

 Piuto.

» Mendez fut regardé à l'instant comme un
 » second général dont toute l'armée devait re-
 » connaître ses ordres. Il donna un modèle de
 » fascines, sur lequel on se hâta d'en faire un
 » prodigieux nombre. Nauticor étant informé
 » seul de notre projet, les Tartares raisonnaient
 » sur leur usage. Les uns s'imaginaient que nous
 » allions faire autour du fossé un feu immense,
 » dont la flamme envelopperait la place & con-
 » fumerait les assiégés. D'autres qui sentoient
 » l'impossibilité de cette entreprise, se figu-
 » raient que nous voulions élever sur les bords
 » du fossé un rempart de bois, à la hauteur
 » d'un mur, pour accabler les ennemis à cette
 » distance par la multitude des flèches & des
 » zagaies. Personne ne comprit que des fasci-
 » nes, dont chacune furnageait sur l'eau, puf-
 » sent former par le nombre un poids capable
 » de remplir le fossé, à l'aide des traverses &
 » de la terre qu'on y mêle. On ne devina pas
 » mieux l'usage des paniers & des hoyaux que
 » Mendez fit apporter des villages & des bourgs
 » voisins, d'où la guerre avait fait fuir les ha-
 » bitans. Tout le jour fut employé à ces pré-
 » paratifs. Mendez parut sans cesse à côté de
 » Nauticor, qui le comblait de faveurs. Nous
 » crûmes remarquer dans sa contenance un air
 » de fierté qui s'étendait jusqu'à nous, & que

» nous
 » fait, d
 » graces
 » entrep
 » dre à
 » S'il a l
 » toute l
 » bonhet
 » à le fe
 » Cep
 » avec ta
 » suivon
 » & d'v
 » rent d
 » Chaqu
 » cer for
 » que ce
 » cipal c
 » mande
 » de pas
 » ment l
 » avec ta
 » à peini
 » dez fu
 » du nu
 » résolu
 » La rési
 » mais l

» nous ne pûmes souffrir sans murmure. Qui
 » fait, disons-nous, dans quelles nouvelles dif-
 » graces sa témérité peut nous engager? Si son
 » entreprise réussit mal, nous devons-nous atten-
 » dre à mourir par la vengeance des Tartares.
 » S'il a le succès que nous désirons, il jouira de
 » toute la faveur du Kam; & notre plus grand
 » bonheur sera peut-être de nous voir employés
 » à le servir.

 Pinto.

» Cependant toutes ses mesures furent prises
 » avec tant de sagesse, que dès le matin du jour
 » suivant, l'armée fut mise en ordre de bataille,
 » & divisée en plusieurs corps qui s'approchè-
 » rent des murs, d'autant de côtés différens.
 » Chaque division devait feindre de commen-
 » cer son attaque, avec aussi peu de précaution
 » que celle du premier jour, tandis que le prin-
 » cipal corps, dont Mendez avait pris le com-
 » mandement, jeterait les fascines & se hâterait
 » de passer le fossé pour commencer brusque-
 » ment l'escalade. Cette opération fut achevée
 » avec tant de diligence, que l'ennemi reconnut
 » à peine de quel danger il était menacé. Men-
 » dez fut le premier qui planta l'échelle au pied
 » du mur. Nous y montâmes avec lui dans la
 » résolution de périr ou de signaler notre valeur.
 » La résistance des assiégés fut d'abord assez vive:
 » mais l'effroi dont ils furent bientôt saisis à la

Pinto.

» vue d'un si grand nombre de Tartares, qui
 » ne cessaient pas de traverser le fossé sur nos
 » traces, leur fit perdre le courage avec l'espé-
 » rance. Nous plantâmes le premier drapeau sur
 » la muraille. Nauticor & ses principaux officiers
 » qui nous regardaient de l'autre bord, se di-
 » faient entr'eux avec autant de joie que d'é-
 » tonnement : d'où nous vient ce merveilleux
 » secours? Une armée de tels guerriers serait
 » capable de conquérir la Chine & la Tartarie.
 » Le découragement des Chinois n'ayant fait
 » qu'échauffer la furie du vainqueur, on vit
 » presque aussitôt sur les murs plus de cinq mille
 » Tartares qui forcèrent l'ennemi de se reti-
 » rer; & le carnage devint si sanglant, qu'en
 » moins d'une demi-heure dix mille Chinois
 » périrent dans toutes les parties du château.
 » Nauticor ne perdit que six vingt hommes.
 » On lui ouvrit les portes avec les acclamations
 » de la victoire. Il se rendit sur la place d'armes,
 » accompagné de tous ses capitaines. Son pre-
 » mier soin fut d'y brûler les drapeaux chinois.
 » Ensuite faisant approcher Merlez, il joignit
 » à l'éloge de sa conduite & de sa sagesse, un
 » présent de deux bracelets d'or. Nous reçûmes
 » aussi des témoignages de son estime, mais la
 » plus haute marque de considération, au juge-
 » ment des Tartares, fut de nous faire manger

» à sa tab
 » son tric
 » gloire p
 » ment il
 » quantité
 » fait cou
 » arroser
 » flamme
 » à sa ten
 » Chacun
 » Cette in
 » murmur
 » de lui p
 » défavou
 » la libert
 » Nauti
 » marche,
 » lation su
 » lieues de
 » rivière,
 » rare qui
 » & qui lui
 » du nomb
 » faire son
 » Chinois.
 » les marq
 » son ambi
 » conduite

» à sa table dans le château même, théâtre de
 » son triomphe. Après le festin, il souilla sa
 » gloire par un excès de barbarie. Non-seule-
 » ment il fit mettre le feu à la place, avec
 » quantité de cérémonies odieuses; mais ayant
 » fait couper la tête aux Chinois morts, il fit
 » arroser de leur sang tous les lieux que la
 » flamme avait ravagés. Lorsqu'il fut retourné
 » à sa tente, il donna mille taëls à Mendez.
 » Chacun des autres Portugais en reçut cent.
 » Cette inégalité devint un nouveau sujet de
 » murmures pour ceux qui se croyaient au-dessus
 » de lui par la naissance; quoiqu'ils ne pussent
 » désavouer que nous lui devions l'honneur &
 » la liberté.

» Nauticor leva son camp; & deux jours de
 » marche, pendant lesquels il répandit la désol-
 » lation sur ses traces, le firent arriver à deux
 » lieues de Pékin. Il trouva sur le bord d'une
 » rivière, nommée Palanxitau, un prince Tar-
 » rare qui venait le féliciter au nom du Kam,
 » & qui lui amenait un cheval richement équipé,
 » du nombre de ceux que le Kam montait, pour
 » faire son entrée dans la capitale de l'empire
 » Chinois. Cette cavalcade fut relevée par toutes
 » les marques d'honneur qui pouvaient flatter
 » son ambition. Il envoya les Portugais, sous la
 » conduite d'un de ses gens, au quartier qu'il

Pinto.

Pinto.

» devait occuper , avec promesse de les pré-
 » senter le lendemain au Kam. Ce prince auquel
 » il parla d'eux le même jour , les jugea dignes
 » de la liberté. Mais une faveur si juste , que
 » Nauticor même s'effraya de leur annoncer ,
 » trouva des obstacles de la part d'un seigneur
 » fort respecté , qui représenta combien il était
 » important pour le bien public , de ne pas
 » laisser sortir du pays des étrangers dont on
 » admirait le courage & les lumières. Il exa-
 » géra l'utilité qu'on pouvait tirer de leurs ser-
 » vices ; & ce qu'on devait craindre de leur
 » habileté , si d'autres vues les faisaient passer
 » dans le parti des Chinois. Nauticor reconnut
 » la force de ces raisons. Cependant la fidélité
 » qu'il devait à sa parole , & l'honneur du Kam
 » qu'il ne crut pas moins engagé à tenir la
 » sienne , lui firent refuser d'en faire l'ouverture
 » à la cour. Il nous recommanda de nous tenir
 » prêts le lendemain à recevoir ses ordres.
 » Avec quelque distinction qu'on nous eût
 » traités depuis le château de Nixoancou , nous
 » fûmes surpris de voir arriver à l'heure qu'il
 » nous avait marquée , neuf chevaux bien équi-
 » pés , sur lesquels nous fûmes invités à monter ,
 » pour nous rendre à sa tente. Il se mit dans
 » une litière , autour de laquelle marchaient
 » soixante halbardiers pour sa garde , & six

» pages
 » Nous
 » était
 » pied,
 » En ar
 » du Ka
 » deman
 » sion d
 » ple. E
 » s'avant
 » trée d
 » de l'a
 » à voir
 » nous c
 » tior
 » introd
 » dans l
 » Apr
 » pas da
 » ment
 » avait
 » tior :
 » s'ils on
 » & de c
 » suis à p
 » pays s
 » roi for
 » qu'à F

» pages de sa livrée sur des chevaux blancs.
 » Nous marchâmes après les pages. Ce cortège
 » était fermé par une troupe de domestiques à
 » pied, avec quantité de musiciens sur les aîles.
 » En arrivant aux premières tranchées des tentes
 » du Kam, Nauticor sortit de sa litière, pour
 » demander au capitaine des portes la permis-
 » sion d'entrer. Nous descendâmes à son exem-
 » ple. Ensuite étant rentré dans sa litière, il
 » s'avança par la première enceinte jusqu'à l'en-
 » trée d'une longue galerie, où il nous ordonna
 » de l'attendre. Nous y passâmes quelque tems
 » à voir sauter & voltiger des bateleurs qui
 » nous causèrent peu d'admiration. Enfin Nau-
 » ticor reparaisant avec quatre pages, nous
 » introduisit par divers appartemens intérieurs
 » dans la chambre du Kam.

» Après nous être avancés de dix ou douze
 » pas dans la salle, nous fîmes notre compli-
 » ment avec diverses cérémonies qu'on nous
 » avait enseignées. Alors le Kam dit à Nau-
 » ticor : *demande à ces gens du bout du monde,*
 » *s'ils ont un roi, & comment se nomme leur pays ;*
 » *& de combien il est éloigné de la Chine où je*
 » *suis à présent.* Un de nous répondit, *que notre*
 » *pays se nommait Portugal, que nous avions un*
 » *roi fort puissant, & que depuis sa capitale jus-*
 » *qu'à Pékin, le voyage était de trois ans.* Cette

Pinto.

» réponse étonna beaucoup le Kam, qui ne
 » croyait pas le monde si vaste. Il se frappa trois
 » fois la cuisse d'une baguette qu'il avait à la
 » main; & levant les yeux vers le ciel, il témoi-
 » gna son admiration par quelques mots, dans
 » lesquels il nomma les hommes de *misérables*
 » *fourmis*. Ensuite nous ayant fait signe d'appro-
 » cher jusqu'au premier degré du trône, ou qua-
 » torze rois étaient assis, il nous demanda du mê-
 » me air d'étonnement, *combien, combien?* Nous
 » lui répétâmes *trois ans*. Il voulut savoir pour-
 » quoi nous n'étions pas venus par terre plutôt
 » que par mer, où les dangers étaient conti-
 » nuels? Nous répondîmes qu'ils étaient encore
 » plus grands par terre dans une immense éten-
 » due de pays qui étaient peuplés de différentes
 » nations. Que veniez-vous donc chercher ici,
 » ajouta le Kam, & pourquoi vous exposez-vous
 » à tant de périls? Lorsque nous eûmes répondu
 » à cette question, il demeura quelque tems en
 » silence. Ensuite, branlant trois ou quatre fois
 » la tête, il dit à ceux qui étaient près de lui,
 » *qu'il y avait sans doute beaucoup d'ambition &*
 » *peu de justice dans notre pays, puisque nous*
 » *venions de si loin pour conquérir d'autres terres.*
 » Ce discours & la réponse d'un vieux seigneur
 » auquel il était particulièrement adressé, exci-
 » tèrent beaucoup d'applaudissemens. Ils furent
 » interrompus

» interr
 » mome
 » chamb
 » chiffai
 » tail. N
 » il nou
 » de nou
 » rendra
 » Cep
 » sans au
 » siège é
 » mais le
 » à leur
 » des mal
 » tre ou
 » des deu
 » rendait
 » difficile
 » fait en
 » mençai
 » un conf
 » Kam la
 » l'armée.
 » ble, lorf
 » demi qu
 » le tiers d
 » camp éta
 » barquée

Tome I

» interrompus par la musique qui dura quelques
 » momens ; & le Kam passa dans une autre
 » chambre, avec une jeune fille qui le rafraî-
 » chissait par le mouvement d'une soie d'évan-
 » tail. Nauticor reçut ordre de demeurer ; mais
 » il nous fit dire de retourner à notre tente, &
 » de nous reposer sur les bons offices qu'il nous
 » rendrait auprès du Kam.

» Cependant il se passa quarante-trois jours
 » sans aucun changement dans notre fort. Le
 » siège était poussé avec beaucoup de vigueur ;
 » mais les Chinois n'en apportaient pas moins
 » à leur défense. Il s'était répandu dans le camp
 » des maladies qui emportaient chaque jour qua-
 » tre ou cinq mille hommes ; & le débordement
 » des deux rivières dont ce pays est arrosé ,
 » rendait le transport des vivres extrêmement
 » difficile. D'ailleurs l'hiver approchait. Il fai-
 » fait envisager d'autres obstacles, qui com-
 » mençaient à décourager les Tartares. On tint
 » un conseil général, dans lequel on fit sentir au
 » Kam la nécessité de lever le siège pour sauver
 » l'armée. Cette humiliation lui parut inévita-
 » ble, lorsqu'il eut appris que depuis six mois &
 » demi qu'il était devant la place, il avait perdu
 » le tiers de ses troupes, & qu'une partie de son
 » camp était inondé. Toute l'infanterie fut em-
 » barquée avec le reste des munitions ; & le

Dinto.

Punto.

» Kam se mit en marche à la tête de trois cens
 » mille chevaux, au lieu six cens mille avec
 » lesquels il était entré dans la Chine.
 » Ses ravages continuèrent jusqu'à la grande
 » muraille, qu'il repassa sans opposition à la
 » porte de Singrachirau. Delà, s'étant rendu à
 » Panquator, petite ville de ses états, qui n'é-
 » tait qu'à trois lieues de la muraille, il arriva
 » le lendemain à Ppipator, où il congédia ses
 » troupes. Son chagrin éclatait dans toutes ses
 » résolutions. Il n'avait gardé que dix ou douze
 » mille hommes, avec lesquels il s'embarqua si
 » mécontent, qu'en arrivant six jours après à
 » Lançam, il y descendit pendant la nuit,
 » après avoir défendu toutes les marques de
 » joie par lesquels on voulait célébrer son retour.
 » Il n'était occupé que du siège de Pékin, qu'il
 » voulait recommencer à l'entrée de la belle sai-
 » son. Il assembla les états de son empire. Il forma
 » de nouvelles ligues avec ses voisins. L'honneur
 » qu'il nous faisait quelquefois de nous consulter,
 » semblait éloigner de jour en jour nos espérances
 » de liberté. Nous primes le parti de presser
 » Nauticôr, qui s'était rendu comme le garant
 » de ses promesses. Il nous fit craindre d'autant
 » plus de difficulté, que le Kam lui avait pro-
 » posé depuis son retour de nous attacher à son
 » service par toute sorte de bienfaits. Georges

D
 Mendez
 ter un ét
 suader q
 facileme
 qué que
 traitaient
 » Cepen
 engagé pa
 son crédi
 nous au K
 mieux en
 que nous
 phelins qu
 secours; &
 fût capable
 gnés d'en a
 ples que
 Tartares;
 ce mélange
 entre dans
 donné à n
 proposé, le
 que sentim
 aise qu'ils a
 sons d'aban
 consentir pa
 tu leur as pr
 rière Nauti

Mendez ne s'était pas fait presser pour accepter un établissement. On commençait à se persuader que ses compagnons oublieraient aussi facilement leur patrie; & j'avais déjà remarqué que dans cette idée les Tartares nous traitaient avec plus de confiance & d'affection.

» Cependant Nauticor ne se crut pas moins engagé par sa parole, à nous servir de tout son crédit. En nous promettant de parler de nous au Kam, il nous dit que pour le disposer mieux en notre faveur, il lui représenterait que nous avions en Europe des enfans orphelins qui ne pouvaient subsister sans notre secours; & qu'il ne doutait pas que ce motif ne fût capable de l'attendrir. Nous étions fort éloignés d'en attendre cet effet, après tant d'exemples que nous avions eu de la dureté des Tartares; & nous eûmes occasion d'admirer ce mélange de tendresse & de férocité qui entre dans le caractère humain. Nauticor ayant donné à notre demande le tour qu'il s'était proposé, le Kam parut l'entendre avec quelque sentiment de pitié: *hé bien, je suis fort aise qu'ils aient dans leur pays de si justes raisons d'abandonner mon service. Elles me font consentir plus volontiers à leur accorder ce que tu leur as promis en mon nom.* Nous étions derrière Nauticor, qui nous avait ordonné de le

 Pinto.

Pinto.

» suivre. Le mouvement de notre joie nous fit
 » baiser trois fois la terre, en disant dans le
 » langage & le style du pays ; *que tes pieds se*
 » *reposent sur mille générations, afin que tu sois*
 » *seigneur de tous ceux qui habitent la terre!*
 » Cette expression parut plaire au Kam. Il dit
 » aux seigneurs dont il était environné ; *ces gens*
 » *parlent comme s'ils avaient été nourris parmi*
 » *nous.* Alors jetant les yeux sur Mendez, qui
 » était à côté de Nauticor ; & toi, dit-il, penses-
 » tu aussi à nous quitter ? Mendez qui s'était
 » attendri à cette question, répondit : *pour moi*
 » *seigneur, qui n'ai point de femme ni d'enfants*
 » *à qui mon secours soit nécessaire, ce que je desire*
 » *uniquement, c'est de servir votre majesté ; & je*
 » *ne donnerais pas ce bonheur pour celui d'être*
 » *empereur de Pékin pendant mille ans.* Le Kam
 » lui marqua sa satisfaction par un sourire.
 » Nous nous retirâmes avec une vive joie
 » pour nous préparer au départ. Trois jours
 » après, à la sollicitation de Nauticor, sa ma-
 » jesté nous envoya deux mille taëls, & nous
 » remit aux ambassadeurs qu'il envoyait à la
 » cour d'Uzanguay, capitale de la Cochinchine
 » Enfin nous partîmes avec eux. Georges Men-
 » dez nous fit présens de mille taëls ; libéralité
 » qui ne pouvait l'appauvrir, parce qu'il en avait
 » déjà six mille de rente. Il nous accompagna

E pendant le premier jour de notre voyage, sans
 nous fie » pouvoir retenir ses larmes, lorsqu'il envisa-
 dans le » geait l'éternel exil auquel il s'était condamné
 pieds se » volontairement.
 que tu sois » Etant partis de Tuymicam le 9 de mai
 la terre! » 1545, nous arrivâmes le soir dans une ville
 am. Il dit » nommée Guatypamear, célèbre par son uni-
 ; ces gens » versité, où nous fûmes traités fort civilement
 rris parmi » sous la protection des ambassadeurs. Le len-
 ndez, qui » demain nous allâmes passer la nuit à Puchan-
 il, penles- » guim, petite ville, mais défendue par des
 qui s'était » fossés très-larges, & par quantité de tours &
 : pour moi » de boulevards. Nous nous rendîmes le troi-
 sième jour dans une ville plus considérable
 i d'enfans » qui se nommait Euxellu.
 que je desire » Cinq jours après, n'ayant pas cessé de suivre
 e celui d'être » la rivière, nous arrivâmes à la porte d'un
 us. Le Kan » temple, nommé *Singufatur*, près duquel on
 ourire. » voyait un enclos de plus d'une lieue de circuit,
 e vive joie » qui contenait cent soixante-quatre maisons lon-
 Trois jours » gues & larges, ou plutôt autant de magasins
 cor, sa ma » remplis de têtes de morts. Hors de ces édifi-
 els, & nous » ces, on avait formé de si grandes piles d'au-
 avoyait à l' » tres ossemens, qu'elles s'élevaient de plusieurs
 Cochinchine » brasses au-dessus des toits. Un petit tertre qui
 eorges Men » s'élevait du côté du sud, offrait une sorte
 s; libéralit » de plate-forme, où l'on montait par neuf
 qu'il en ava » degrés de fer, qui conduisaient à quatre portes.

Pinto.

 Pinto.

» La plate-forme servait comme de piédestal
 » à la plus haute , la plus difforme & la plus
 » épouvantable statue que l'imagination puisse
 » se représenter, qui était debout, mais adossée
 » contre un donjon de forte pierre de taille. Elle
 » était de fer fondu. Sa difformité n'empêchait
 » point qu'on ne remarquât beaucoup de propor
 » tion dans tous ses membres, à l'exception de
 » la tête qui paraissait trop petite pour un si grand
 » corps. Ce monstre soutenait sur ses deux mains
 » une prodigieuse boule de fer. Nous demandâmes
 » à l'ambassadeur de Tartarie l'explication
 » d'un monument si bizarre. Il nous dit que ce
 » personnage dont nous admirions la grandeur
 » était le gardien des ossemens de tous les hom
 » mes, & qu'au dernier jour du monde où les
 » hommes devaient renaître, il nous rendrait
 » chacun les mêmes os que nous avons eu pen
 » dant notre première vie, parce que les corps
 » naissant tous, il saurait distinguer à quels corps
 » ils auraient appartenu : mais qu'à ceux qui
 » ne lui rendaient pas d'honneurs & qui ne lui
 » faisaient pas d'aumônes sur la terre, il don
 » nerait les os les plus pourris qu'il pourrait
 » trouver, & même quelques os de moins, pour
 » les rendre estropiés ou tortus. Après cette
 » curieuse instruction, l'ambassadeur nous con
 » seilla de laisser quelque aumône aux prêtres,
 » & se fit l'honneur de nous en donner l'exemple.

» Les
 » notre
 » son t
 » aume
 » chaq
 » sans
 » & d'a
 » du pa
 » un tre
 » faisa
 » dant l
 » servai
 » fortai
 » de les
 » fangu
 » l'an, d
 » engage
 » destine
 » murs,
 » les pla
 » Nou
 » l'espac
 » nous v
 » villes
 » séjour
 » tartare
 » accom
 » naient

» Les fables qu'il nous avait racontées excitèrent
 » notre pitié : mais nous eûmes plus de foi pour
 » son témoignage, lorsqu'on nous assura que les
 » aumônes qu'on faisait à ce temple, montaient
 » chaque année à plus de deux cens mille taëls,
 » sans y comprendre ce qui revenait des chapelles
 » & d'autres fondations des principaux seigneurs
 » du pays. Il ajouta que l'idole était servie par
 » un très-grand nombre de prêtres, auxquels on
 » faisait des présens continuels, en leur deman-
 » dant leurs prières pour les morts dont ils con-
 » servaient les ossemens; que ces prêtres ne
 » sortaient jamais de l'enclos sans la permission
 » de leurs supérieurs; qu'ils nommaient Chi-
 » sangues; qu'il ne leur était permis qu'une fois
 » l'an, de violer la chasteté à laquelle ils s'étaient
 » engagés, & qu'il y avait aussi des femmes
 » destinées à cet office; mais que hors de leurs
 » murs, ils pouvaient se livrer sans crime à tous
 » les plaisirs des sens.

» Nous continuâmes de descendre la rivière
 » l'espace de quatre jours, pendant lesquels
 » nous vîmes sur les deux bords quantité de
 » villes & de grands bourgs. Notre premier
 » séjour fut à Lechune, capitale de la religion
 » tartare. On y voyoit un temple somptueux,
 » accompagné de divers édifices, qui conte-
 » naient les tombeaux de vingt-sept Kams, où

Pinto.

» empereurs de Tartarie. L'intérieur des cha-
 » pelles était revêtu de lames d'argent, avec
 » diverses idoles du même métal. A quelque
 » distance du temple vers le nord, on nous fit
 » remarquer un enclos de vaste étendue, dans
 » lequel il y avait alors deux cens quatre-vingt
 » monastères de l'un & de l'autre sexe, dédiés
 » au même nombre d'idoles, où l'on nous assura
 » qu'on ne comptait pas moins de quarante-deux
 » mille personnes consacrées à la vie religieuse,
 » sans y comprendre les domestiques qui étaient
 » employés à leur service. Nous vîmes entre les
 » édifices une infinité de colonnes de bronze,
 » & sur chaque colonne une idole dorée. Un de
 » ces monastères dédié à *Quiay-Frigau*, c'est-à-
 » dire au Dieu des atomes du soleil, avait été
 » fondé par une sœur du Kam, veuve du roi de
 » Pafna, que la mort de son mari avait portée à
 » s'enfermer avec six mille femmes qui l'avaient
 » suivie. Elle avait pris par humilité un nom tar-
 » tare, qui signifie *Balay de la maison de Dieu*. Les
 » ambassadeurs se firent un devoir de lui aller
 » baiser les pieds. Elle reçut ce témoignage de
 » leur respect avec beaucoup de bonté. Mais ayant
 » jéré la vue sur nous, & s'étant informée qui
 » nous étions, elle parut apprendre avec beau-
 » coup d'étonnement, par le récit des ambassa-
 » deurs, que nous étions venus de l'extrémité

» du n
 » con
 » si vi
 » ques
 » juste
 » qu'el
 » été n
 » les T
 » des
 » donn
 » An
 » chin
 » suiva
 » au no
 » de re
 » d'aut
 » qu'à
 » où n
 » vaiss
 » voyag
 » à Lin
 » fonde
 » en gr
 » route
 » que f
 » son p
 » fait l
 » ser ar

» du monde, & d'un pays dont les Tartares ne
 » connaissaient pas le nom. Sa curiosité devint
 » si vive qu'elle nous arrêta long-tems. Ses
 » questions étaient ingénieuses. Elle raisonnait
 » juste sur nos réponses, & dans la satisfaction
 » qu'elle en reçut, elle déclara, *que nous avions*
 » *été nourris parmi des peuples plus éclairés que*
 » *les Tartares.* Enfin nous ayant congédiés avec
 » des remerciemens fort civils, elle nous fit
 » donner cent taëls.

» Arrivés à Fanaugrem chez le roi de Co-
 » chinchine, l'ambassadeur lui parla de nous
 » suivant ses instructions. La prière qu'il lui fit
 » au nom du Kam, de nous accorder les moyens
 » de retourner dans notre patrie, fut reçue avec
 » d'autant plus de bonté, qu'elle ne l'engageait
 » qu'à nous faire conduire dans quelque port,
 » où nous eussions l'espérance de trouver un
 » vaisseau portugais. Nous fîmes avec lui le
 » voyage d'Uzanguay. Il arriva le neuvième jour
 » à *Lingator*, ville située sur une large & pro-
 » fonde rivière, où les vaisseaux se rassemblent
 » en grand nombre. Son amusement dans cette
 » route était la chasse; sur-tout celle de l'oiseau
 » que ses officiers tenaient prêt dans les lieux de
 » son passage. Il s'arrêtait peu, & souvent il pas-
 » fait la nuit dans une tente qu'il se faisait dres-
 » ser au milieu des bois. En arrivant à la rivière

Pinto.

» de *Baguetor*, une des trois qui sortent du lac
 » Famstir en Tartarie, il continua le voyage par
 » eau jusqu'à *N. cibafoy*, grande ville où il des-
 » cendit sans aucune pompe, pour achever le
 » reste du chemin par terre.

» Pendant un mois entier que nous passâmes
 » dans cette ville, nous fûmes témoins de quan-
 » tité de fêtes. Mais ces réjouissances barbares,
 » & les offres par lesquelles on s'efforça de nous
 » retenir à la cour, ne nous firent pas manquer
 » l'occasion d'un vaisseau qui partait pour les
 » côtes de la Chine, d'où nous comptions
 » pouvoir retourner facilement à Malaca. Nous
 » mîmes à la voile le 12 de janvier 1546, avec
 » une extrême satisfaction d'être échappés à de
 » si longues infortunes. Le *nécoda*, ou le capi-
 » taine de notre bord, avait ordre de nous
 » traiter humainement & de favoriser toutes
 » nos vues. Il employa sept jours à sortir de
 » la rivière, qui a plus d'une lieue de lar-
 » geur, & qui s'allonge par un grand nombre
 » de détours. Nous observâmes sur ces deux
 » rivières quantité de grands bourgs & plu-
 » sieurs belles villes. La somptuosité des édi-
 » fices, sur-tout celle des temples, dont les
 » clochers étaient couverts d'or, & la multitude
 » des vaisseaux & des barques qui paraissaient
 » chargés de toutes sortes de provisions & de

» marchandises, nous donnèrent une haute idée
 » de l'opulence du pays.

~~—————~~
 Pinto.

» Nous sortîmes enfin de la rivière; & treize
 » jours de navigation nous firent arriver à
 » l'île de Sancian, où les vaisseaux de Malaca
 » relâchaient souvent dans leur passage. Mais
 » les derniers étaient partis depuis neuf jours.
 » Il nous restait quelque espérance dans le port
 » de Lampacan, qui n'est que sept lieues plus
 » loin. Nous y trouvâmes en effet deux jonques
 » malaiïennes, l'une de Lugor & l'autre de Pa-
 » tane, disposées toutes deux à nous prendre à
 » bord : mais nous étions Portugais, c'est-à-dire
 » d'un nation dont le vice est d'abonder dans
 » son sens, & d'être obstinée dans ses opinions.
 » Nos avis furent si partagés lorsqu'il était si
 » nécessaire pour nous d'être unis, que dans la
 » chaleur de cette contrariété nous faillîmes de
 » nous entre-tuer. Le détail de notre querelle
 » serait honteux. J'ajouterai seulement que le
 » nécoda d'Uzanguay, frappé de cet excès de
 » barbarie, nous quitta fort indigné, sans vou-
 » loir se charger de nos messages ni de nos let-
 » tres, & protestant qu'il aimait beaucoup mieux
 » que le roi lui fit trancher la tête, que d'offenser
 » le ciel par le moindre commerce avec nous.
 » Notre mauvaise intelligence dura neuf jours,
 » pendant lesquels les deux jonques, aussi ef-

1110.

» frayées que le nécoda, partirent après avoir
 » retracté leurs offres.

» Notre sort fut de demeurer dans un lieu
 » désert, où le sentiment d'une misère présente
 » & la vue d'une infinité de dangers eurent enfin
 » le pouvoir de nous faire ouvrir les yeux sur
 » notre folie. Dix-sept jours que nous avions
 » déjà passés sans secours, commençaient à nous
 » faire regarder cette île comme notre tombeau;
 » lorsque la faveur du ciel y fit aborder un cor-
 » saire nommé *Samipochea*, qui cherchait une
 » retraite après avoir été vaincu par une flotte
 » chinoise. D'un grand nombre de vaisseaux, il
 » ne lui en restait que deux, avec lesquels il s'était
 » échappé. La plupart de ses gens étaient si cou-
 » verts de blessures, qu'il fut obligé de s'arrêter
 » pendant vingt jours à Lampacan, pour les
 » rétablir. Une cruelle nécessité nous força de
 » prendre parti à son service. Il mit cinq d'entre
 » nous dans l'une de ses jonques, & trois dans
 » l'autre.

» Son intention était de se rendre dans le
 » port de *Lailou*, à sept lieues de Chinchen &
 » quatre-vingt de Lampacan. Nous commen-
 » çâmes cette route avec un fort bon vent,
 » & nous suivîmes pendant neuf jours la côte
 » de Laman. Mais vers la rivière du Sel, qui
 » est à cinq lieues de Chabaquey, nous fûmes

» att
 » ba
 » nô
 » Ne
 » sec
 » pl
 » pe
 » tue
 » Le
 » ha
 » cur
 » po
 » son
 » sep
 » jet
 » ban
 » qu
 » den
 » leu
 » gue
 » pou
 » l'oc
 » nou
 » l
 » gra
 » ils
 » le
 » de

» attaqués par sept jonques, qui dans un com-
 » bat fort opiniâtre, brûlèrent celle des deux
 » nôtres où le corsaire avait mis cinq Portugais.
 » Nous ne dûmes notre salut nous-mêmes qu'au
 » secours de la nuit & du vent. Ainsi dans le
 » plus triste état, nous fîmes voile devant nous
 » pendant trois jours, à la fin desquels un impé-
 » tueux orage nous poussa vers l'île de Lequios.
 » Le corsaire, qui était connu du roi & des
 » habitans, remercia le ciel de lui avoir pro-
 » curé cet asyle. Cependant il ne lui fut pas
 » possible d'y aborder, parce qu'il avait perdu
 » son pilote dans le dernier combat. Après vingt-
 » sept jours de travail & de dangers, nous fûmes
 » jetés dans une anse inconnue, où deux petites
 » barques s'approchèrent aussitôt de notre jon-
 » que. Six hommes qui les montaient, nous
 » demandèrent ce qui nous avait amenés dans
 » leur île. Samipoheca les reconnut à leur lan-
 » gue pour des Japonois; & se faisant passer
 » pour un marchand de la Chine qui cherchait
 » l'occasion du commerce, il apprit d'eux que
 » nous étions dans l'île de Tanixun.a.
 » Ils nous montrèrent dans l'éloignement la
 » grande terre du Japon dont ils dépendaient.
 » Ils nous promirent un accueil favorable de
 » leur seigneur, auquel ils donnaient le titre
 » de Nautakin; & remarquant le désordre de

 Puto.

Pinto.

» notre jonque, ils nous montrèrent un port du
 » côté du sud, sous une grande ville qu'ils nom-
 » maient *Miay-Epima*. Nous étions pressés par
 » tant de besoins, que nous levâmes aussi-tôt
 » l'ancre pour suivre leurs informations. Notre
 » arrivée fut remarquée par quantité d'autres
 » barques, qui nous apportèrent des rafraîchis-
 » semens. Le corsaire ne prit rien sans en compter
 » le prix. Avant la fin du jour, le Nautaquin,
 » ou le prince de l'île, vint à bord de notre jon-
 » que, avec quantité de marchands & d'officiers
 » qui apportaient des caisses pleines de lingots
 » d'argent, pour nous proposer des échanges. Ils
 » ne s'approchèrent qu'après s'être assurés de la
 » bonne foi du capitaine; mais devenant bientôt
 » libres & familiers, ils distinguèrent le visage
 » des Portugais de celui des Chinois; & le Nau-
 » taquin demanda curieusement qui nous étions.
 » Samipochea lui répondit que nous étions d'un
 » pays qui se nommait Malaca, où nous étions
 » venus depuis plusieurs années d'un autre pays
 » nommé Portugal, dont le roi, suivant nos
 » récits, avait son empire à l'extrémité du
 » monde. Ce discours parut causer beaucoup
 » d'étonnement au Nautaquin. Il se tourna vers
 » ses gens : *je suis trompé*, leur dit-il, *si ces*
 » *étrangers ne sont pas les Chinchi-Cogis, dont*
 » *il est écrit dans nos livres, que volant par-*

» *dessus*
 » *Dieu*
 » *mes h*
 » *d'amis*
 » *par u*
 » *d'inte*
 » *vés,*
 » *Japon*
 » *d'hon*
 » *Lamp*
 » *pitié l*
 » *témoig*
 » *fit don*
 » *pont;*
 » *vive,*
 » *beaucc*
 » *répon*
 » *de lui*
 » *monde*
 » *nous d*
 » *que cel*
 » *la poin*
 » *barque*
 » *chiffem*
 » *lui fit*
 » *promess*
 » *mener*
 » *Nous*

» dessus les eaux, ils subjuguèrent les terres où
 » Dieu a créé les richesses du monde. Nous som-
 » mes heureux, s'ils viennent parmi nous à titre
 » d'amis. Là-dessus il fit demander au nécoda,
 » par une femme de *Lequios*, qui lui servait
 » d'interprète, dans quel lieu il nous avait trou-
 » vés, & sous quel titre il nous amenait au
 » Japon? Le nécoda répondit que nous étions
 » d'honnêtes marchands, qu'il avait trouvés à
 » *Lampecan*, où nous étions brisés, & que la
 » pitié lui avait fait prendre sur son bord. Ce
 » témoignage parut suffire au Nautaquin. Il se
 » fit donner un siège sur lequel il s'assit près du
 » pont; & la curiosité devenant sa passion la plus
 » vive, il nous fit quantité de questions avec
 » beaucoup d'empressement pour entendre nos
 » réponses. En nous quittant, il nous proposa
 » de lui faire quelque relation de ce grand
 » monde où nous avons voyagé; marchandise,
 » nous dit-il, qu'il achèterait plus volontiers
 » que celles de notre vaisseau. Le lendemain à
 » la pointe du jour, il nous envoya une petite
 » barque, remplie de toutes sortes de rafraî-
 » chissemens, pour lesquelles notre capitaine
 » lui fit porter quelques pièces d'étoffes, avec
 » promesse de descendre au rivage & de lui
 » mener ses trois Portugais.
 » Nous nous aperçûmes effectivement que

Pinto.

» cette aventure nous attirait plus de considé-
 » ration des Chinois, qui ne pensaient plus qu'à
 » profiter de l'occasion pour réparer leur vais-
 »seau, & pour se défaire avantageusement de
 » leurs marchandises. Ils nous prièrent d'entre-
 »tenir le Nautaquin dans l'opinion qu'il avait
 » de nous. Leurs bienfaits devaient répondre à
 » nos services. Nous descendîmes avec le nécoda
 » & douze de ses gens. L'accueil que nous re-
 »çûmes augmenta beaucoup leurs espérances.
 » Tandis que les principaux marchands du pays
 » traitaient avec eux pour leurs marchandises,
 » le Nautaquin nous prit dans sa maison, &
 » recommença fort curieusement à nous inter-
 »roger sur tout ce que nous avions observé dans
 » nos voyages. Nous nous étions préparés à satis-
 »faire son goût, suivant le tour de ses deman-
 »des, plutôt qu'à nous assujettir fidèlement à la
 » vérité. Ainsi lorsqu'il voulut savoir s'il était
 » vrai, comme il l'avait appris des Chinois &
 » des Lequiens, que le Portugal était plus riche
 » & plus grand que l'empire de la Chine, nous
 » lui accordâmes cette supposition. Lorsqu'il
 » nous demanda si le roi de Portugal avait con-
 »quis la plus grande partie du monde, comme
 » on l'en avait assuré, nous le confirmâmes dans
 » une idée si glorieuse pour notre nation. Il
 » nous dit aussi que le roi notre maître avait

» la

» la ré
 » attri
 » remp
 » tion,
 » pas e
 » que l
 » riche
 » ses tr
 » Après
 » nature
 » & leu
 » des ro
 » s'estim
 » monar
 » ayant
 » à bord
 » dans s
 » ricipati
 » nous pr
 » fûmes
 » riche m
 » conder
 » Le
 » débarqu
 » fort he
 » avoua q
 » fond d
 » divers e

Tome

» la réputation d'être si riche en or, qu'on lui
 » attribuoit deux mille maisons qui en étaient
 » remplies jusqu'au toit. A cette folle imagina-
 » tion, nous répondîmes que nous ne savions
 » pas exactement le nombre des maisons, parce
 » que le royaume de Portugal était si grand, si
 » riche & si peuplé, que le dénombrement de
 » ses trésors & de ses habitans était impossible.
 » Après deux heures d'un entretien de cette
 » nature, le Nautakin se tourna vers ses gens,
 » & leur dit avec admiration, *assurément aucun*
 » *des rois que nous connaissons sur la terre, ne doit*
 » *s'estimer heureux, s'il n'est vassal d'un aussi grand*
 » *monarque que l'empereur du Portugal.* Ensuite
 » ayant laissé au nécode la liberté de retourner
 » à bord, il nous pressa de passer quelque tems
 » dans son île. Nous y consentîmes avec la par-
 » ticipation des Chinois; l'ordre fut donné pour
 » nous préparer un logement commode; & nous
 » fûmes logés pendant plusieurs jours chez un
 » riche marchand, qui n'épargna rien pour se-
 » conder les intentions de son prince.

» Le nécode n'ayant pas fait difficulté de
 » débarquer toutes ses marchandises, profita
 » fort heureusement de notre faveur. Il nous
 » avoua que dans l'espace de peu de jours, un
 » fond d'environ deux mille cinq cens taëls en
 » divers effets qui lui restaient de sa fortune;

Pinto.

» lui en avait valu trente mille , & que toutes
 » ses pertes étaient réparées. Comme nous étions
 » sans marchandises , & par conséquent sans oc-
 » cupation , notre ressource , dans le tems que
 » la curiosité du Nautaquin nous laissait libres ,
 » était la chasse ou la pêche. *Diego-Zeimoto* ,
 » l'un de mes deux compagnons , était le seul
 » des trois qui fût armé d'une arquebuse. Il
 » s'était attaché à la conserver soigneusement
 » dans nos malheurs , parce qu'il s'en servait
 » avec beaucoup d'adresse. Pendant les premiers
 » jours on y avait fait d'autant moins d'atten-
 » tion , qu'il en avait fait peu d'usage ou qu'il
 » s'écartait pour la chasse ; & ne nous figurant
 » pas que cette arme fût encore inconnue au
 » Japon , il ne nous était pas tombé dans l'es-
 » prit qu'elle pût nous faire un nouveau mé-
 » rite aux yeux des insulaires. Cependant un
 » jour que *Zeimoto* s'arrêta dans un marais
 » voisin de la ville , où il avait remarqué un
 » grand nombre d'oiseaux de mer , & qu'il y
 » eut tué plusieurs canards ; quelques habitans
 » qui ne connaissaient pas cette manière de
 » tirer , en eurent tant d'étonnement que leur
 » admiration alla bientôt jusqu'au Nautaquin. Il
 » s'occupait alors à faire exercer quelques che-
 » vaux. Son impatience le fit courir aussi-tôt
 » vers le marais , d'où il vit revenir *Zeimoto* ,

» son arc
 » deux C
 » gibier.
 » merveil
 » vue d'un
 » au Portu
 » cir. Lor
 » ou trois
 » feaux , i
 » première
 » quelque
 » entendu
 » dépendai
 » dans un e
 » peut être
 » brassa Zei
 » en croupe
 » dans cet
 » huissiers d
 » le bout ,
 » peuple do
 » savoir que
 » seigneur d
 » d'honorer
 » parce que
 » fait son pa
 » près de sa p
 » à cet ordre

» son arquebuse sur l'épaule, accompagné de
 » deux Chinois qui portaient leur charge de
 » gibier. Il avait eu peine à comprendre les
 » merveilles qu'on lui avait annoncées; & la
 » vue d'une sorte de bâton qu'il voyait porter
 » au Portugais, ne suffisait pas pour l'en éclair-
 » cir. Lorsque Zeimoto eut tiré devant lui deux
 » ou trois coups, qui firent tomber autant d'oi-
 » seaux, il parut d'abord effrayé; & dans sa
 » première surprise, il attribua ce prodige à
 » quelque pouvoir surnaturel. Mais après avoir
 » entendu que c'était un art de l'Europe qui
 » dépendait du secret de la poudre, il tomba
 » dans un excès de joie & d'admiration qui ne
 » peut être représenté que par ses effets. Il em-
 » brassa Zeimoto avec transport, il le fit monter
 » en croupe derrière lui; & retournant à la ville
 » dans cet état, il se fit précéder de quatre
 » huissiers qui portaient des bâtons ferrés par
 » le bout, & qui criaient par son ordre, au
 » peuple dont la foule était infinie : *On fait*
 » *savoir que le Nautaquin, prince de cette île &*
 » *seigneur de nos têtes, vous commande à tous*
 » *d'honorer ce Chinchicogis du bout du monde ;*
 » *parce que dès aujourd'hui & pour l'avenir, il le*
 » *fait son parent comme les Jacarous qui sont assis*
 » *près de sa personne : & quiconque refusera d'obéir*
 » *à cet ordre, sera condamné à perdre la tête.*

Pinto

 Pinto.

» Je demeurai assez loin derrière avec
 » Christophe Borallio , qui était le troisième
 » Portugais, tous deux dans la surprise d'un
 » événement si singulier. Le Nautaquin étant
 » arrivé au Palais prit Zeimoto par la main ,
 » le conduisit dans sa chambre , le fit asseoir à
 » sa table ; & pour le combler d'honneur , il
 » ordonna que la nuit suivante on le fit cou-
 » cher dans un appartement voisin du sien. Nous
 » participâmes à cette faveur par les caresses &
 » les bienfaits que nous reçûmes aussi du prince
 » & des habitans.

» Zeimoto crut ne pouvoir mieux s'acquitter
 » d'une partie de ces distinctions , qu'en faisant
 » présent de son arquebuse au Nautaquin. Il
 » choisit pour ce témoignage de reconnaissance
 » un jour qu'il revenait de la chasse , après
 » avoir tué quantité de colombes & de tour-
 » terelles ; il lui offrit cet instrument qui lui
 » donnait cet empire sur leur vie. Le prince
 » lui fit compter sur le champ mille taëls ;
 » mais il le pria de lui apprendre à faire de la
 » poudre , sans quoi l'arquebuse n'était qu'une
 » pièce de fer inutile.

» Nous avons déjà passé vingt-trois jours
 » dans l'île de Tanixuma, lorsqu'on avertit le
 » Nautaquin de l'arrivée d'un vaisseau du roi
 » de Bungo , qui apportait avec plusieurs mar-

» ch
 » hà
 » à c
 » ger
 » qu
 » lett
 » de
 » au
 » l'av
 » Me
 » son
 » de c
 » mon
 » ensu
 » nous
 » & d
 » Nau
 » neve
 » qu'il
 » venu
 » d'ho
 » mon
 » au Ja
 » ils lu
 » il le
 » un d
 » dans
 » ajout

» chands, un vieillard respectable auquel il se
 » hâta de donner audience. Nous étions présens
 » à cette cérémonie. Le vieillard s'étant mis à
 » genoux devant lui, avec quelques discours
 » que nous ne pûmes entendre, lui offrit une
 » lettre & un coutelas garni d'or. La lecture
 » de cette lettre parut causer quelqu'embarras
 » au Nautakin. Après avoir congédié celui qui
 » l'avait apportée, il nous fit approcher de lui :
 » *Mes bons amis*, nous dit-il, par la bouche de
 » son interprète, *je vous prie d'écouter le contenu*
 » *de cette lettre que je reçois du roi de Bungo,*
 » *mon seigneur & mon oncle. Je vous expliquerai*
 » *ensuite ce que je desire de vous.* L'interprète
 » nous fit entendre qu'*Orgendono*, roi de Bungo
 » & de Facata, marquait à Hiascaran Goxo,
 » Nautakin de Tanixuma, son gendre & son
 » neveu, qu'ayant appris depuis peu de jours
 » qu'il avait dans son île trois Chinchicogis
 » venus du bout du monde, gens de mérite &
 » d'honneur, qui lui avaient parlé d'un autre
 » monde plus grand que celui qu'on connaissait
 » au Japon, & peuplé d'une race d'hommes dont
 » ils lui avaient raconté des choses incroyables,
 » il le priait très-instamment de lui envoyer
 » un de ces trois étrangers, pour le consoler
 » dans les douleurs d'une longue maladie. Il
 » ajoutait que si notre inclination ne nous por-

Pinto.

Pinto.

» tait point à ce voyage, il s'engageait à nous
 » renvoyer avec sûreté, lorsque nous commen-
 » cerions à nous ennuyer dans sa cour.

» Le Nantaquin nous dit après cette expli-
 » cation, que le roi de Bungo était non-seu-
 » lement son oncle maternel, mais son père
 » même, parce qu'il l'était de sa femme; &
 » que dans la passion qu'il avait de l'obliger,
 » il conjurait l'un de nous d'entreprendre un
 » voyage court & peu pénible; mais qu'il ne
 » souhaitait pas que ce fût Zeimoto, qu'il avait
 » adopté pour son parent, & dont l'éloignement
 » le chagrinerait beaucoup, avant qu'il eût ap-
 » pris de lui à tirer de l'arquebuse. Une invi-
 » tation si douce & si polie, nous pénétra de
 » reconnaissance Boralho & moi. Nous lui aban-
 » donnâmes le choix de celui des deux qu'il
 » jugeait le plus convenable à ses vues. Il ne se
 » déterminâ pas tout d'un coup, mais après
 » quelques momens de réflexions, il me nomma
 » comme le plus gai, & par conséquent le plus
 » propre au commerce des Japonois, qui ont
 » naturellement l'humeur vive. Boralho, nous
 » dit-il avec la même civilité, plus sérieux &
 » plus tourné par la nature aux affaires graves,
 » entretiendrait la mélancolie du malade au lieu
 » de la dissiper. J'arrivai à Bungo,

» Nous trouvâmes le roi au lit. Il me dit d'un

» air &
 » pas
 » ciel n
 » On n
 » m'ay
 » quel
 » dant
 » leur
 » sa co
 » tacte
 » privo
 » reçu
 » tôt le
 » pella
 » rapp
 » comp
 » leur
 » Peut-
 » pres
 » rent
 » rang
 » roi, i
 » parlé
 » avait
 » dont
 » du co
 » nistra
 » quelq

» air & d'un ton fort doux : *ton arrivée ne m'est*
 » *pas moins agréable que la pluie qui tombe du*
 » *ciel n'est utile à nos campagnes semées de riz.*
 » On m'expliqua ces termes ; & leur nouveauté
 » m'ayant causé de l'embarras , je demeurai
 » quelques momens sans réponse. Le roi regardant
 » les seigneurs qui étaient autour de lui ,
 » leur dit : *qu'il me croyait effrayé par la vue de*
 » *sa cour ; que je n'étais pas accoutumé à ce spec-*
 » *tacle , & qu'il me fallait laisser le tems de m'ap-*
 » *privoiser.* Un excellent interprète que j'avais
 » reçu du Nautakin , me fit comprendre aussi-
 » tôt le jugement qu'on portait de moi. Je rap-
 » pellaï toutes les forces de mon esprit pour
 » rappeler un tas de figures asiatiques & de
 » comparaisons , où tous les animaux faisaient
 » leur rôle , depuis l'éléphant jusqu'à la fourmi.
 » Peut-être mon interprète y joignit-il ses pro-
 » pres idées : mais tous les courtisans marquè-
 » rent tant d'admiration pour cette ridicule ha-
 » rangue , que battant des mains à la vue du
 » roi , ils dirent à ce prince , *qu'on n'avait jamais*
 » *parlé avec une éloquence plus noble ; qu'il n'y*
 » *avait pas d'apparence que je fusse un marchand*
 » *dont les notions se renferment dans les affaires*
 » *du commerce , mais plutôt un bonze qui admi-*
 » *nistrant les sacrifices au peuple , ou du moins*
 » *quelque grand capitaine qui avait couru long-*

Pinto.

Pinto.

» *tems les mers.* Le roi parut si satisfait, qu'en
 » imposant silence à tout le monde, & déclarant
 » qu'il voulait être seul à m'interroger, il assura
 » qu'il ne sentait plus aucune douleur. La reine
 » & les princesses ses filles, qui étaient assises
 » près du lit royal, se mirent à genoux pour
 » exprimer leur satisfaction. Elles remercièrent
 » le ciel, en levant les mains & les yeux, des
 » graces qu'il accordait au royaume de Bungo.
 » Alors le roi m'ayant fait approcher plus
 » près de sa tête, me pria de ne pas m'ennuyer
 » de cette situation, parce qu'il souhaitait de
 » me voir & de me parler souvent. Il me de-
 » manda si dans mon pays ou dans mes voyages
 » je n'avais pas appris quelque remède pour sa
 » maladie, sur-tout pour un fâcheux dégoût qui
 » ne lui avait pas permis de manger depuis deux
 » mois. Je me souvins que dans la jonque d'où
 » j'étais arrivé à Tanixuma, j'avais vu guérir
 » diverses maladies par l'infusion d'un bois de
 » la Chine, dont j'avais admiré la vertu. Ce
 » secours que je lui proposai, & qu'il envoya
 » demander sur le champ au Nautakin, répon-
 » dit si parfaitement à mes espérances, que dans
 » l'espace de trente jours, il fut guéri de tous
 » ses maux, dont le principal était une espèce
 » de paralysie qui lui ôtait depuis deux ans le
 » mouvement des bras. Après un service de

» cette
 » degré
 » à cell
 » de ro
 » me p
 » soula
 » tenta
 » ploya
 » du pa
 » le sp
 » Naut
 » quebr
 » tienc
 » prenc
 » crédit
 » m'attr
 » petits
 » mes c
 » poudr
 » prena
 » nécess
 » la pou
 » de mo
 » qu'aut
 » tien d
 » de ma
 » Un
 » âgé de
 » lui app

» cette importance, je me vis presqu'au même
 » degré de faveur dans cette cour, que Zeimoto
 » à celle du Nautaquin. Mon seul embarras était
 » de répondre à mille questions bizarres qu'on
 » me proposait continuellement ; mais j'étais
 » soulagé par la facilité avec laquelle on se con-
 » tentait de mes plus frivoles explications. J'em-
 » ployais le reste du tems à m'instruire des usages
 » du pays, à visiter les édifices, ou à me donner
 » le spectacle des fêtes & des amusemens. Le
 » Nautaquin ayant envoyé au roi quelques ar-
 » quebuses de la fabrique de son île, l'impa-
 » tience que tout le monde eut bientôt d'ap-
 » prendre à tirer, augmenta beaucoup mon
 » crédit. Sans avoir l'habileté de Zeimoto, je
 » m'attirai de l'admiration en tuant quelques
 » petits oiseaux, & je fis valoir particulièrement
 » mes connoissances pour la composition de la
 » poudre. Les premiers seigneurs de la cour
 » prenaient des leçons de moi. J'exagérais la
 » nécessité de mon secours, & je n'accordais de
 » la poudre aux plus pressés qu'avec beaucoup
 » de ménagement. Mais cette conduite, quoi-
 » qu'aussi sage en elle-même qu'utile au sou-
 » tien de ma fortune, pensa devenir l'occasion
 » de ma ruine.

» Un des fils du roi, nommé *Arichaudono*,
 » âgé de seize à dix-sept ans, m'ayant prié de
 » lui apprendre à tirer, je différerais de jour en

 PIERRE.

» jour à le satisfaire, dans la seule vue de lui
 » faire attacher plus de prix à mes services ;
 » cependant le roi son père, à qui il fit quel-
 » ques plaintes de ce délai, me demanda plus de
 » complaisance pour un fils qu'il aimait fort ten-
 » drement. Mes premières leçons ne furent re-
 » mises qu'à l'après-midi du même jour. Mais
 » le jeune prince ayant accompagné la reine sa
 » mère dans un pèlerinage qu'elle fit pour la
 » santé du roi, ne put venir chez moi que le
 » lendemain. Il avait à sa suite deux jeunes
 » seigneurs du même âge. Je m'étais endormi
 » sur ma natte près des arquebuses & de la
 » poudre. Comme il m'avait vu tirer plusieurs
 » fois, il se fit un plaisir de me surprendre ;
 » & se hâtant de charger une arquebuse sans
 » savoir quelle quantité de poudre il y fallait
 » mettre, il eut l'imprudence de remplir le ca-
 » non jusqu'à la moitié de sa hauteur. Il voulut
 » tirer contre un oranger. Un des deux jeunes
 » seigneurs alluma la mèche. Le coup partit,
 » & m'éveilla : mais l'arquebuse ayant crevé
 » par trois endroits, le malheureux prince fut
 » blessé de deux éclats de fer, dont l'un lui
 » emporta une partie du pouce. Je sortis à l'inf-
 » tant. Il était tombé sans connaissance. Les
 » deux seigneurs prirent la fuite vers le palais,
 » en criant que l'arquebuse de l'étranger avait
 » tué le prince.

» C
 » vive
 » part
 » gran
 » fit ap
 » épaul
 » à pie
 » mes,
 » qui m
 » nomb
 » saissi
 » bras,
 » où je
 » lui rap
 » cupé d
 » specta
 » lui de
 » l'avais
 » briller
 » fort au
 » le roi
 » pour se
 » accide
 » ne fût
 » corron
 » avait
 » plice.
 » avait
 » constan

» Cette affreuse nouvelle répandit une si
 » vive allarme dans toute la ville, que la plu-
 » part des habitans se précipitèrent avec de
 » grands cris vers ma maison ; le roi même s'y
 » fit apporter dans une espèce de fauteuil sur les
 » épaules de quatre hommes ; & la reine le suivit
 » à pied se soutenant sur les bras de deux fem-
 » mes, & suivie des deux princesses ses filles,
 » qui marchaient tout échevelées, avec un grand
 » nombre d'autres dames. Dans mon premier
 » saisissement, j'avais pris le prince entre mes
 » bras, & je l'avais porté dans ma chambre,
 » où je m'efforçais d'arrêter son sang, & de
 » lui rappeler ses esprits. On me trouva oc-
 » cupé de ces deux soins : mais la plupart des
 » spectateurs qui me voyaient aussi couvert que
 » lui de son propre sang, conclurent que je
 » l'avais tué ; & mille cimenterres que je vis
 » briller autour de moi, me firent connaître le
 » sort auquel je devais m'attendre. Cependant
 » le roi suspendit les effets de cette violence,
 » pour se faire expliquer la cause d'un si funeste
 » accident ; de peur, ajouta-t-il, que le crime
 » ne fût venu de plus loin, & que je n'eusse été
 » corrompu par les parens des traîtres qu'il
 » avait condamnés depuis peu au dernier sup-
 » plice. Malheureusement pour moi, la crainte
 » avait fait fuir mon interprète, & cette cir-
 » constance était capable d'aggraver les soupçons.

 Pinto.

Pinto.

» On le découvrit néanmoins après de longues
 » recherches. Il fut amené au roi, chargé de
 » chaînes. Mais on m'avait déjà livré aux
 » officiers de la justice qui m'avaient fait lier
 » les mains, & qui commençaient à me traiter
 » comme un coupable avéré. Le président était
 » assis, les deux bras retrouffés jusqu'aux épaules,
 » tenant de la main droite un poignard
 » rougi dans le sang du prince. J'étais à genoux
 » devant lui, environné des autres officiers;
 » & cinq bourreaux, qui étaient derrière moi
 » avec leurs cimenterres nuds, semblaient
 » n'attendre qu'un mot ou un signe pour l'exécution.

» Ces horribles préparatifs s'étaient faits
 » paramment pour l'interrogation, pendant que
 » mon interprète avait été conduit devant le roi.
 » Il fut amené au tribunal. Mon épouvante
 » doubla, lorsque je le vis paraître au milieu
 » d'une troupe de gardes, les mains liées, aussi
 » pâle, aussi tremblant que moi. On me fit
 » diverses questions auxquelles je ne laissai
 » pas de répondre avec toute la force de l'innocence.
 » J'ignore quelle impression mes réponses firent
 » sur mes juges. Mais le ciel permit que le jeune
 » prince étant revenu d'un long évanouissement,
 » foudroya de me voir; & qu'apprenant la rigueur
 » avec laquelle j'étais traité, l'inquiétude de mon
 » fort alla jusqu'à

» lui faire
 » secourir
 » ses mains
 » adoucir
 » le tribunal
 » condui
 » satisfaci
 » à desirer
 » pansé p
 » médecin
 » blessure
 » faient
 » Une lo
 » manque
 » bre d'a
 » la con
 » j'avais
 » posai av
 » jeune p
 » guérifor
 » & la sa
 » le soie
 » l'ayant p
 » fis sept p
 » être la
 » Un bon
 » coup me
 » d'embar
 » j'y appli

» lui faire protester qu'il ne recevrait aucun
 » secours, si je n'étais délivré sur le champ des
 » mains de la justice. Un ordre du roi vint
 » adoucir aussi-tôt la sévérité d'un inflexible
 » tribunal. On m'ôta mes chaînes; & je fus
 » conduit au palais, où le prince me fit des sa-
 » tisfactions & des excuses qui ne laissent rien
 » à desirer pour ma justification. Il avait été
 » pansé par quelques bonzes qui font l'office de
 » médecins & de chirurgiens au Japon; mais la
 » blessure paraissait si dangereuse qu'ils paraif-
 » saient douter eux-mêmes de leur méthode.
 » Une longue expérience, que je n'avais pu
 » manquer d'acquérir dans un si grand nom-
 » bre d'aventures militaires, me fit rappeler
 » la connaissance de quelques remèdes que
 » j'avais vu employer avec succès. Je les pro-
 » posai avec d'autant plus de confiance, que le
 » jeune prince paraissait attendre de moi sa
 » guérison. Le roi qui croyait me devoir la vie
 » & la santé, ne balança point à me confier
 » le soin de son fils. Je m'armai de courage, &
 » l'ayant prié de faire éloigner tous les bonzes, je
 » fis sept points à la main droite, où me parut
 » être la moins dangereuse des deux blessures.
 » Un bon chirurgien en eût peut-être fait beau-
 » coup moins. A la tête, qui me causait le plus
 » d'embarras, je n'en fis que cinq; après quoi
 » j'y appliquai des étoupes, appliquées dans

Pinto.

Pinto.

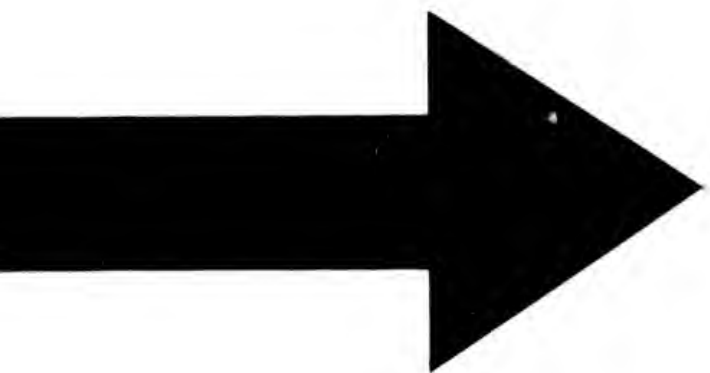
» des blancs d'œuf, avec de bonnes ligatures,
 » telles que je les avais vu faire en mille occa-
 » sions. Cinq jours après je coupai les points, &
 » je continuai de panser les deux plaies. Vingt
 » jours après le prince se trouva si parfaitement
 » guéri, qu'il ne lui resta qu'une petite cic-
 » trice au pouce.
 » Après cette dangereuse opération, je reçus
 » du roi & de toute la cour, des honneurs &
 » des caresses, qu'il me serait difficile de re-
 » présenter. La reine & les princesses ses filles,
 » m'envoyèrent quantité d'étoffes de soie. Les
 » seigneurs me firent présent d'un grand nom-
 » bre de cimenterres. On me compta de la part
 » du roi six cens taëls. Enfin cette dangereuse
 » audace me valut plus de quinze cens ducats.
 » Cependant mes réflexions sur le péril
 » dont le ciel m'avait délivré, & l'avis que je
 » reçus de mes compagnons, que le corsaire
 » Samipocheca faisait ses préparatifs pour re-
 » tourner à la Chine, me déterminèrent à
 » demander au roi la permission de le quitter.
 » Il me l'accorda. Son affection se soutint jus-
 » qu'au dernier moment. Il me donna une
 » barque remplie de toutes sortes de provi-
 » sions, & pour capitaine, un homme de
 » qualité avec lequel étant parti de Fucheo un
 » samedi matin, j'arrivai le vendredi suivant
 » au port de Tanixuma.

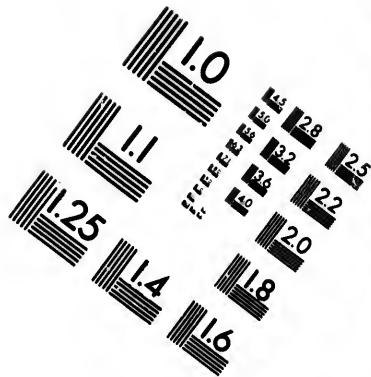
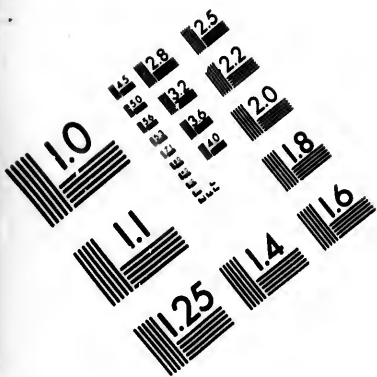
» C
 » dan
 » d'ac
 » pour
 » men
 » nure
 » devo
 » danc
 » pour
 » nous
 » étion
 » raltho
 » Tanis
 » que
 » eux a
 » reçur
 » cette
 » cessio
 » Dam
 » saint
 » ville.
 » Chac
 » fruits
 » ris qu
 » chand
 » rent d
 » ter le
 » taëls.
 » qués

» Quinze jours que nous passâmes encore
 » dans cette ville, donnèrent le tems au corsaire
 » d'achever ses préparatifs. Il fit voile enfin
 » pour Liampo. Nous y arrivâmes heureuse-
 » ment. Les principaux habitans nous recon-
 » nurent, & nous rendirent ce qu'ils nous devaient
 » devoir aux amis d'Antonio. Cependant
 » dant paraissant étonnés de notre venue
 » pour les Chinois, ils nous demandèrent d'où
 » nous étions venus, & dans quel lieu nous
 » étions embarqués avec eux. Christophe Bo-
 » ralho leur apprit nos aventures. L'île de
 » Tanixuma, le Japon & toutes les richesses
 » que nous y avons admises, furent pour
 » eux autant de nouvelles connaissances qu'ils
 » reçurent avec étonnement. Dans la joie de
 » cette découverte, ils ordonnèrent une pro-
 » cession solennelle, depuis l'église de Notre-
 » Dame de la Conception, jusqu'à celle de
 » saint Jacques qui était à l'extrémité de la
 » ville. Ensuite la piété fit place à l'ambition.
 » Chacun s'empressa de tirer les premiers
 » fruits de nos lumières. Il se forma divers par-
 » tis qui mirent l'enchère à toutes les mar-
 » chandises; & les marchands Chinois profitè-
 » rent de cette fermentation, pour faire mon-
 » ter le *pico* de soie jusqu'à cent soixante
 » taëls. En moins de quinze jours, neuf jon-
 » ques portugaises, qui se trouvaient au port

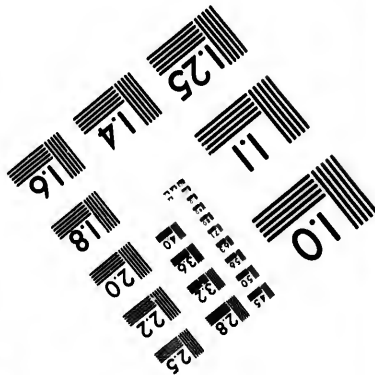
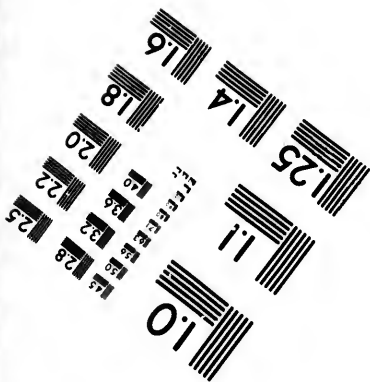
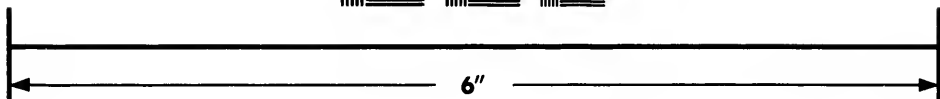
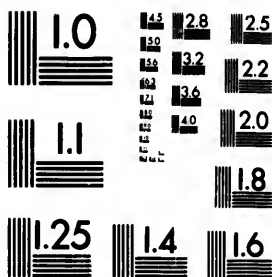
 Pato.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8

10
11

Pinto.

» de Liampo , furent prêts à faire voile ; quoi-
 » qu'en si mauvais ordre , que la plupart n'a-
 » vaient pas d'autres pilotes que les maîtres
 » même qui n'avaient aucune connoissance de
 » la navigation.

» Elles partirent dans cet état malgré les
 » fâcheuses circonstances de la saison & du
 » vent. L'avidité du gain ne connaissait aucun
 » danger. Je fus moi-même un des malheu-
 » reux qui se laissèrent engager dans ce fatal
 » voyage. Le premier jour nous gouvernâmes
 » comme à tâtons entre les îles & la terre ferme.
 » Mais vers minuit une affreuse tempête nous
 » ayant livrés à la fureur du vent, nous
 » échouâmes sur les bancs de *Gatom*, où des
 » neuf jonques, deux seulement eurent le
 » bonheur d'échapper. Les sept autres périrent
 » avec plus de six cens hommes, entre les-
 » quels on comptait cent quarante des princi-
 » paux Portugais de Liampo. Cette perte en
 » marchandises fut estimée plus de trois cens
 » mille ducats.

Fin du Tome quatrième.

TABLE



D I

S E C

L I V R E

Inc

C H A P.

for

C H A P.

C H A P.

C H A P.

C H A P.

C H A P.

C H A P.

C H A P.

C H A P.

C H A P.

riane

C H A P.

Mena

Fin

Ton


T A B L E
D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

S ECONDE PARTIE. <i>Asie.</i>	Page 1
L IVRE PREMIER. <i>Isles de la Mer des Indes ,</i>	Ibid.
C HAPITRE PREMIER. <i>Voyages & infortunes de François Pyrard ,</i>	Ibid.
C HAP. II. <i>Isles Maldives ,</i>	59
C HAP. III. <i>Isle de Ceylan ,</i>	85
C HAP. IV. <i>Isle de Sumatra ,</i>	132
C HAP. V. <i>Isle de Java ,</i>	146
C HAP. VI. <i>Batavia ,</i>	174
C HAP. VII. <i>Bornéo ,</i>	185
C HAP. VIII. <i>Isles Moluques ;</i>	190
C HAP. IX. <i>Timor. Isle Célèbes ,</i>	237
C HAP. X. <i>Isles Philippines. Isles Marianes ,</i>	284
C HAP. XI. <i>Voyages & Aventures de Mendez Pinto , Portugais ,</i>	380

Fin de la Table des Chapitres.

Tome IV.

M m

Page

4
5
8
9
9
170
22
23
27
31

32
33
33
33
35
36
36
38
39
39
39
39
42

43
44
45
50
51
52
52
53

E R R A T A.

Page	16,	ligne	17,	n'avait :	<i>lisez</i> avait.
---	46,	---	20 & 21,	qui s'étaient attendus d'être traités :	<i>lisez</i> à être traités.
---	59,	---	26,	environnés :	<i>lisez</i> environné.
---	82,	---	27,	en paquet :	<i>lisez</i> en paquets.
---	90,	---	7,	font leurs demeures :	<i>lisez</i> leur demeure.
---	99,	---	3,	de vaches :	<i>lisez</i> des vaches.
---	176,	---	25,	ne laisse pas :	<i>lisez</i> ne laissent pas.
---	225,	---	6,	de verre :	<i>lisez</i> de verres.
---	239,	---	13,	on les a vû :	<i>lisez</i> on les a vus.
---	273,	---	10,	où ils y commandoient :	<i>effacez</i> y.
---	316,	---	7,	on n'a point de ressource :	<i>lisez</i> d'autre ressource.
---	323,	---	1,	pour le digérer :	<i>lisez</i> pour les digérer.
---	338,	---	6,	ont nommé :	<i>lisez</i> nommés.
---	330,	---	19,	apporte :	<i>lisez</i> apportent.
---	339,	---	15,	fuyoit :	<i>lisez</i> fuyait.
---	355,	---	9,	plus d'une aune & demi :	<i>lisez</i> demie.
---	360,	---	17,	fut oubliées :	<i>lisez</i> furent oubliées.
---	363,	---	9,	a beaucoup :	<i>lisez</i> ont beaucoup.
---	387,	---	dernière,	avoit :	<i>lisez</i> avait.
---	390,	---	24,	apparaument :	<i>lisez</i> apparemment.
---	391,	---	22,	du renégat :	<i>lisez</i> d'un renégat.
---	398,	---	2,	cinquantes :	<i>lisez</i> cinquante.
---	399,	---	18,	rendu :	<i>lisez</i> rendus.
---	422,	---	12,	dans le dessein que nous étions :	<i>lisez</i> dans le dessein où nous étions.
---	430,	---	8,	dans une :	<i>lisez</i> en une.
---	444,	---	5,	effrayés :	<i>lisez</i> effrayées.
---	454,	---	1,	d'autre bois :	<i>lisez</i> d'autres bois.
---	504,	---	23,	défit :	<i>lisez</i> défiés.
---	518,	---	18,	que nous avions eu :	<i>lisez</i> eus.
---	522,	---	14,	nous mines :	<i>lisez</i> nous mîmes.
---	525,	---	20,	Japonois :	<i>lisez</i> Japonais.
---	530,	---	21 & 22,	& qu'il y eût tué :	<i>lisez</i> & où il avait tué.

